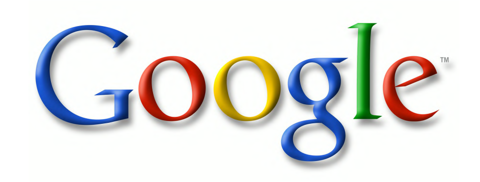





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

PHILIBERT DE CHALON

PRINCE D'ORANGE, VICE-ROI DE NAPLES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2858.

ULYSSE ROBERT
INSPECTEUR GÉNÉRAL DES BIBLIOTHÈQUES ET ARCHIVES

PHILIBERT DE CHALON

PRINCE D'ORANGE, VICE-ROI DE NAPLES

(18 mars 1502-3 août 1530)

Ouvrage accompagné de cinq gravures



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1902

PRÉFACE

Cette publication a un double objet : faire connaître la carrière trop courte d'un homme dont la Franche-Comté a le droit d'être fière; surtout le justifier du reproche de trahison qui, comme une flétrissure, a jusqu'ici trop pesé sur sa mémoire. Si la province où il a vu le jour, il y a exactement quatre siècles, a, sous le règne de Louis XI, été pendant quelque temps française; si elle l'est devenue depuis pour ne plus cesser de l'être, nous l'espérons, elle était, à l'époque où naquit Philibert de Chalon, sous la domination impériale. Elle était alors loyalement soumise à ses princes, ainsi qu'elle l'a été à la France à partir de son rattachement à la nation dont elle a toujours eu les mœurs et parlé la langue. De même qu'il n'est jamais venu à personne l'idée de considérer comme traîtres à la France les Granvelle, les Richardot, les Saint-Mauris et tant d'autres Comtois qui, au seizième siècle, ont été appelés par les empereurs ou par les rois d'Espagne aux plus hautes fonctions de l'État, de même il ne faudrait pas voir en Philibert un transfuge de la cause française. En servant Charles-Quint, il n'a fait que son devoir, tout son devoir; il a mis en pratique la vieille devise : *Deo et Cæsari fidelis perpetuo*, de la cité de Besançon, dont il était vicomte et maire. Il est regrettable que François Ier se le soit aliéné et qu'il n'ait pas su imiter l'exemple de ses prédécesseurs, Charle[illegible]

Louis XII, principalement de ce dernier, qui, par sa droiture, laquelle n'excluait pas une certaine habileté, s'était ménagé un précieux auxiliaire en Jean de Chalon, le père de Philibert.

C'était d'ailleurs l'avis des esprits sensés de cette époque. Un peu plus tard, Brantôme écrivait ces lignes significatives : « Il y a eu trois renegats en France, qui lui ont bien porté du dommage : feu M. de Bourbon (1), Hieronimo Mouron (2) et le seigneur André Dorio (3). Aucuns y ont mis le prince d'Orange, mal a propos pourtant, car ce fut la faute du roy, qui ne se servist de luy, comme j'ay dist ailleurs. Aussi le roy François le disoit. Les fruictz s'en sont apparus, sans que je les die (4). »

Ce jugement est des plus équitables. C'est faute d'avoir suffisamment recherché qui il était, quel fut le mobile de ses actes; c'est pour n'avoir vu que les effets et non les causes que certains écrivains, même parmi les plus éminents, l'ont considéré comme un aventurier, une sorte de complice du connétable de Bourbon. Michelet a été pour lui plus sévère encore; dans son *Histoire de France*, il le qualifie purement et simplement de chef de brigands (5). Par contre, des érudits, fascinés par ses exploits militaires, entraînés par un patriotisme local très respectable, ont fait de lui un héros. Il ne fut ni un aventurier ni un traître, encore moins un chef de brigands. La mort, qui le frappa en pleine jeunesse, à peine au sortir de l'adolescence, ne lui laissa pas le temps de devenir un héros dans toute l'acception du mot, mais il fut plus qu'un vaillant soldat, et il mérite d'être regardé comme un des grands capitaines du seizième siècle. En tout cas, ce n'est pas une

(1) Le connétable de Bourbon.

(2) Jérôme Morone, dont nous retrouverons souvent le nom plus loin.

(3) Le célèbre amiral génois André Doria.

(4) *Œuvres complètes de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme*, éd. de la Société de l'histoire de France, publiée par Ludovic LALANNE, t. II, p. 32, et t. I, p. 240.

(5) « Le prince d'Orange, le chef des brigands italiens, qui, derrière les barbares, traîtreusement avaient pillé Rome. » (Éd. MARPON et FLAMMARION, t. X, p. 269.)

physionomie banale; j'espère faire partager cette impression à ceux qui voudront bien lire sa biographie, à peine esquissée jusqu'ici (1).

Avant de la présenter au lecteur, je dois, à des titres divers, exprimer ma reconnaissance à M. le duc de Bauffremont, au R. P. de Smedt, bollandiste, correspondant de l'Institut; à M. Lisini, directeur des Archives de l'État à Sienne; à M. Claudio Perez y Gredilla, directeur des Archives générales à Simancas; à M. Alexandre Néoustroïeff, conservateur au musée de l'Ermitage impérial, à Saint-Pétersbourg; à M. le baron Snouckaert van Schauburg, directeur des Archives et de la Bibliothèque de S. M. la reine des Pays-Bas; à M. Léon Dorez, sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale; à M. Bouchot, conservateur adjoint au département des estampes; à M. Gustave Macon, conservateur adjoint du musée Condé, à Chantilly; à M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs; à M. Finot, archiviste du Nord; à M. Poëte, bibliothécaire de la ville de Besançon; à M. Prudhomme, archiviste de l'Isère; à M. Labande, conservateur du musée

(1) La biographie la plus complète qui ait été autrefois donnée sur Philibert de Chalon est due à Joseph de La Pise. Elle occupe les pages 152-199 de son *Tableau de l'histoire des princes et de la principauté d'Orange*, édité en 1639 à la Haye par Théodore Maire, in-fol. — Sous le titre : *Philibert de Chalon*, M. le président Clerc a fait paraître dans les *Mémoires* de l'Académie de Besançon (séance publique du 25 août 1873) une étude qui n'a pas la prétention d'être une biographie du prince d'Orange. Il s'est contenté de résumer sa vie et s'est proposé surtout de mettre en lumière les documents les plus intéressants que lui a fournis le dépouillement du riche fonds de Chalon conservé aux Archives du Doubs, dans la série E. — M. L. Sandret a publié en 1889 (Paris, librairie Picard) une brochure intitulée : *Philibert de Chalon, prince d'Orange*, in-8° de VIII-113 pages, qui, à défaut d'autres qualités, a le mérite de faire connaître des pièces curieuses des archives des Chalon appartenant à M. le prince d'Arenberg et faisant partie du chartrier du château d'Arlay (Jura). — Mignet avait fait transcrire aux Archives impériales à Vienne quelques-unes des lettres de Philibert, peut-être en vue d'une histoire de ce prince. — Lors de mes recherches à Besançon, j'ai constaté l'absence d'assez nombreux documents mentionnés par M. Babey dans l'inventaire imprimé de la série E. Dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1840* et dans celui de 1841, il a paru une certaine quantité de pièces « sorties d'un portefeuille d'autographes, recueillis par M. Duvernoy, de Montbéliard ». (*Annuaire* de 1841, p. 147.) La plupart avaient déjà été publiées en 1836 dans le tome II de la *Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*. La copie, de la main de cet érudit, est à la Bibliothèque de Besançon.

Calvet, à Avignon; à M. Libois, archiviste du Jura; à M. Le Cacheux, ancien élève de l'École française de Rome, archiviste aux Archives nationales. Je remercierai tout particulièrement M. le D[r] Winter, directeur des Archives impériales à Vienne, et les savants archivistes placés sous ses ordres, surtout M. Arpad de Györy de Nadudvar, qui, pendant mon séjour dans la capitale de l'Autriche, ont rivalisé de zèle et d'amabilité pour me faciliter mes recherches.

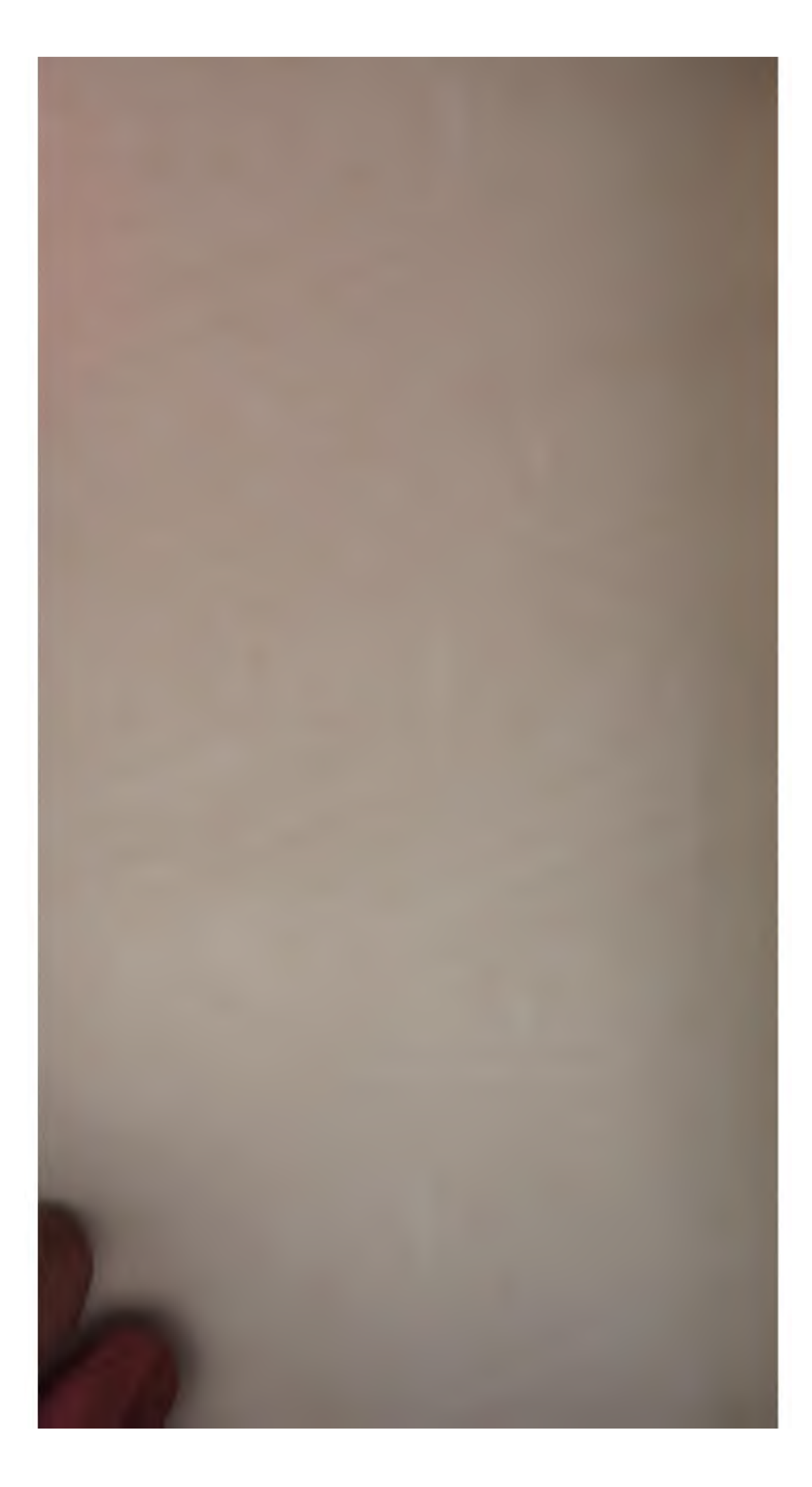
C'est grâce à la complaisance de ces hauts personnages, des fonctionnaires de ces différentes administrations et de ces érudits que je puis aujourd'hui donner de Philibert de Chalon une biographie plus complète que celles qui ont été publiées par mes devanciers. Je ne me dissimule pas qu'elle ne sera pas sans lacunes et sans erreurs. J'accueillerai avec empressement les renseignements qui me permettront de rectifier les unes et de combler les autres.

Les lettres de Philibert, dont quelques-unes sont réellement admirables, ont été imprimées à petit nombre par l'Académie royale d'histoire de Madrid. Je prie cette illustre Compagnie et le R. P. Fidel Fita, qui m'a servi de commissaire, de vouloir bien agréer l'expression de ma sincère reconnaissance.

5 avril 1902.



PORTRAIT DE PHILIBERT DE CHALON
conservé au musée impérial de l'Ermitage.



PHILIBERT DE CHALON

PRINCE D'ORANGE, VICE-ROI DE NAPLES

CHAPITRE PREMIER

Les comtes de Chalon : branches de Chalon-Auxerre et de Chalon-Arlay. — Les princes d'Orange de la maison de Chalon. — Mariage de Jean IV de Chalon avec Philiberte de Luxembourg. — Le château de Nozeroy. — Naissance de Philibert à Lons-le-Saunier. — Mort de Jean IV. — Enfance de Philibert. — Intérêt que lui portent, à lui et à sa mère, Louis XII, la reine Anne et l'empereur Maximilien. — Il offre ses services à Charles, roi de Castille. — Confiscation par François Ier de la principauté d'Orange. — Voyage de Philiberte de Luxembourg et du prince auprès de Charles, roi de Castille. — Philibert gouverneur et lieutenant général du comté de Bourgogne et du Charolais.

L'ancienne et illustre maison de Chalon, issue de celle des comtes de Bourgogne, se divisa elle-même, peu après le milieu du treizième siècle, en deux branches principales : celle de Chalon-Auxerre et celle de Chalon-Arlay ; elles eurent pour auteur commun Jean le Sage ou l'Antique. Né d'Étienne et de Béatrix, fille unique du dernier comte, Guillaume II, il fut associé au gouvernement par sa mère, vers 1213, jusqu'au moment où elle mourut, en 1227. Il échangea, en 1237, avec Hugues IV, duc de Bourgogne, les comtés de Chalon et d'Auxerre contre les seigneuries de Salins, de Bracon, de Vuillafans, d'Ornans, etc., mais il n'en continua pas moins à porter le nom de Chalon, qu'il transmit à ses descendants. Il finit ses jours en 1267, à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans, laissant la réputation d'une des plus belles figures et d'un des plus vaillants parmi les seigneurs franc-comtois de son temps : « génie à vues élevées, d'une volonté énergique et persévérante, caractère martial

et vigoureusement trempé, joignant à l'autorité morale, qui donne le pouvoir, la puissance matérielle, qui le fortifie (1) » ; par-dessus tout, il fut le bienfaiteur de ses sujets, qui lui durent en partie leur affranchissement.

De ses mariages successifs avec Mahaut de Bourgogne, Isabelle de Courtenay et Laure de Commercy, il eut quinze enfants. Deux d'entre eux s'appelaient Jean ; l'un, sire de Chatelbelin et de Rochefort, était du second lit ; il devint comte d'Auxerre et de Tonnerre par son union avec Alix de Bourgogne ; l'autre, du troisième lit et de quinze à seize ans plus jeune, fut le chef de la maison des Chalon-Arlay. Le comté d'Auxerre fut en la possession des Chalon jusqu'en 1370, date à laquelle Jean IV le vendit au roi Charles V ; celui de Tonnerre, jusque vers 1443, où il passa, par suite d'une alliance, dans la famille d'Olivier de Husson, chambellan de Charles VII.

Dans chacune de ces branches et par une singulière coïncidence, quatre des principaux personnages se sont nommés Jean ; également aussi, il y eut des Guillaume et des Louis, ce qui ne serait pas fait pour rendre toujours la tâche facile à l'érudit, s'il n'avait soin de se guider d'après les dates et les différences de titres. Ils eurent encore un autre point commun : une incomparable bravoure ; en cela ils se ressemblent tous, car la plupart perdirent la vie sur les champs de bataille ou les arrosèrent de leur sang. Qu'il suffise de dire que, du côté des Auxerre-Tonnerre seulement, Guillaume fut tué à Mons-en-Puelle, Jean II à Crécy, Jean, sire de Chatelbelin, à Nicopolis ; Louis II à Verneuil ; un autre Jean, mort à Azincourt, ferme la liste de ce glorieux nécrologe. Leur rôle politique fut peut-être encore plus considérable que leur rôle militaire, et, pendant deux siècles et demi, de Jean le Sage à Philibert, leur histoire se confond sans interruption avec celle de la France et celle des deux Bourgognes.

Par sa famille, Philibert, prince d'Orange, appartenait à la branche cadette, celle des Chalon-Arlay, quoiqu'il apparaisse plusieurs fois avec la qualité de comte de Tonnerre. Son titre, il le

(1) Rougebief, *Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne*, p. 218.

tenait de ses ancêtres, dont l'un, Jean III de Chalon, avait épousé en 1386 Marie de Baux, la fille et dernière héritière de Raymond V, prince d'Orange (1). Ses aïeux avaient toujours pris une part très active aux événements de leur temps, et leur vie avait été des plus accidentées. Tour à tour au service de la France ou de ses ennemis, selon que leurs intérêts ou leurs sentiments le leur commandaient, ils expièrent chèrement, le plus souvent au prix de leur liberté et de leurs biens, les fluctuations de leur politique indécise. Louis le Bon, qui avait embrassé le parti du duc de Savoie contre la France, avait été battu à Anthon par Raoul de Gaucourt, gouverneur du Dauphiné (1430). Ses terres avaient été saisies. Charles VII les lui restitua à la condition qu'il serait son fidèle allié (2).

Guillaume, son fils, avait suivi Charles le Téméraire au siège de Liège, puis l'avait abandonné, pour se réconcilier plus tard avec lui. Afin de le punir de ce rapprochement, Louis XI le fit arrêter en 1473 et, pendant deux ans, le retint prisonnier à Lyon. Guillaume n'obtint sa mise en liberté que moyennant l'hommage au roi comme dauphin de Viennois, la renonciation à la souveraineté de la principauté d'Orange, le payement de 40,000 écus, etc. Cette souveraineté finit par lui être reconnue par le traité de Rouen du 9 juin 1475. Il mourut à Orange le 27 septembre suivant, à l'âge de cinquante-huit ans (3).

Enfin Jean IV, fils unique de Guillaume, s'attacha à Louis XI après la mort de Charles le Téméraire, mais ce ne fut pas pour longtemps. De dépit de n'avoir pas reçu la récompense de ses services, il se jeta dans le parti de Marie de Bourgogne. Un arrêt du 7 septembre 1477 le déclara criminel de lèse-majesté et le condamna au bannissement perpétuel. Il y répondit en remportant sur les Français la victoire du pont de Magny-sur-l'Ognon et en continuant la guerre jusqu'à la paix d'Arras (1489). Fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier dans les rangs du duc d'Orléans, il se rallia ensuite à Charles VIII et à Louis XII, qu'il accompagna en Italie. Il leur fut d'un grand secours. Louis XII lui rendit sa

(1) Raymond V mourut en 1393. La maison de Baux avait possédé le comté, ensuite principauté d'Orange, depuis 1173, soit pendant deux cent vingt ans. (La Pise, p. 64.)

(2) Sur Louis le Bon, voir La Pise, p. 103-104 et 110-131.

(3) Sur Guillaume, voir La Pise, p. 131-137.

principauté d'Orange en toute souveraineté et lui accorda en même temps une somme de 50.000 livres.

Les détails qui précèdent sont nécessaires, autant pour montrer à quel point était appréciée l'alliance des Chalon que pour expliquer, sinon justifier, une partie des faits subséquents.

Jean IV avait épousé en premières noces Jeanne de Bourbon, fille de Charles et d'Agnès et sœur d'Isabelle, qui fut femme de Charles le Téméraire (1). Elle mourut au château de Lons-le-Saunier le 10 juillet 1493. Le 16 mars 1495 (2), il se remaria avec Philiberte, fille d'Antoine de Luxembourg, comte de Brienne, de Ligny et de Roussy, et d'Antoinette de Bauffremont. Philiberte comptait dans sa famille plusieurs rois et reines. Cette union achevait d'apparenter la maison de Chalon aux plus illustres de l'Europe.

Trois enfants sortirent de ce mariage : une fille, nommée Claude; un fils, également nommé Claude, né au mois de mai 1499 et mort en novembre 1500; il était le filleul d'Anne de Bretagne, qui, au commencement de mai 1499, l'avait tenu sur les fonts baptismaux à Lons-le-Saunier, où elle s'était rendue avec les seigneurs de la Roche de Bretagne, de Tournon, de Châtillon, plusieurs gentilshommes de la maison du roi, les Cent-Suisses de la garde et trois cents hommes (3); enfin Philibert, celui qui fait l'objet de la présente biographie.

(1) Le contrat de mariage de Jean de Chalon et de Jeanne de Bourbon, du 17 juin 1467, est aux Archives du Doubs, E 1321.

(2) Le contrat de mariage de Jean de Chalon et de Philiberte de Luxembourg, passé à Pougy le 16 mars 1495, est aux Archives du Doubs, E 1321. Jean assigne à Philiberte 4.000 livres de rente à titre de douaire.

(3) Sur le voyage de la reine à Lons-le-Saunier et les fêtes qui y furent données, voir la *Chronique* de Jean d'Auton, publiée par M. de Maulde dans la Société de l'histoire de France, t. I, p. 284-287. Claude fut inhumé dans l'église collégiale de Nozeroy. M. Prinet, archiviste paléographe, a publié de nouveau, dans les *Annales franc-comtoises*, t. XIII, 1901, p. 34, d'après les *Multifaria opera* de Gilbert Cousin (éd. de Bâle de 1562), l'épitaphe du jeune Claude, qui était sur son tombeau, orné d'une statue gisante en marbre et aujourd'hui disparu :

HOC IACET IN TVMVLO RAPTVS PVERILIBVS ANNIS
CLAVDIVS HEROI CVRA DOLORQVE SVI
ANNA DOMANS GALLOS ET PRISCO IVRE BRITANNOS
VT MOS EST SACRO FONTE LAVARAT EVM
BIS QVI NOS TANTVM LVSTRARAT CYNTHIA MENSES
QVEM TVLIT HVMENTI FRIGIDA MEMBRA SOLO.

Gilbert Cousin, le secrétaire et l'un des collaborateurs d'Érasme, fait naître le prince d'Orange à Nozeroy (1). C'était la résidence favorite des seigneurs de Chalon, dont l'un, Louis le Bon, avait fait reconstruire, entre 1440 et 1450, au prix énorme de 100,000 livres, un château sur les ruines de la forteresse élevée au treizième siècle par Jean de Chalon l'Antique. Ce château était comme une sorte de palais, avec ses vastes et somptueux appartements, merveilleusement décorés, remplis d'objets et de vaisselle d'or et d'argent, ornés de meubles précieux, de tentures et de tapisseries de haute lisse, parmi lesquelles une, représentant l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, était elle seule estimée 6,000 livres. Ajoutez à cela les décorations exécutées par un des meilleurs sculpteurs de l'époque, Jean de la Huerta, dit Duroque, l'artiste qui avait travaillé au tombeau des ducs de Bourgogne, à Dijon; les peintures dues à Vuilnoz, de Lons-le-Saunier; la beauté des jardins, qui corrigeaient l'effet par trop sévère des précipices que surplombait le château, et vous aurez à peine une idée de la magnificence de cette demeure digne d'un roi. Aussi comprend-on la description enthousiaste qui en a été faite par Gilbert Cousin d'abord (2), puis, en 1779, par le P. Romain Joly (3). De ce château, où séjour-

Ses restes furent plus tard transférés dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saunier, auprès de ceux de Jean de Chalon, son père, et de Jeanne de Bourbon, sa première femme. Philiberte de Luxembourg lui fit faire alors une épitaphe, qui est conservée au musée de cette ville et qui est ainsi conçue : « Cy git Claude de Chalon, seigneur d'Arguel, fils de messire Jehan de Chalon et de dame Philiberte de Luxembourg, qui trespassa au mois de novembre 1500. Dieu lui fasse mercy. » (A. Rousset, *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*, t. III, p. 605.)

(1) « Ex hoc autem oppido (Nozeretho) genus suum duxit inclytus heros Philibertus a Chalon, Aurengiæ princeps, qui industria et ingenii magnitudine cæteros ætate sua principes longe antecellebat; cujus rerum præclare gestarum historiam ante aliquot annos in publicum emittendam curavi. » *Brevis ac dilucida Burgundiæ superioris quæ Comitatus nomine censetur descriptio*, p. 39. — L'histoire de Philibert de Chalon, à laquelle Gilbert Cousin fait allusion, est l'opuscule de Melguitius ou Melgua, médecin du prince, opuscule publié par les soins de Cousin, sous ce titre : *Philiberti a Chalon, illustris Aurengiorum principis, rerum gestarum commentariolus*, Dominico Melguitio auctore, in-16. *S. l. n. d.*

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 26-28. M. Sandret (p. 5 et 6) a traduit cette description du latin en français. — Cf. Rousset, *Dictionnaire géographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*, t. IV, p. 503-506. Il en existe une reproduction dans l'*Essai sur l'histoire de la Franche-Comté*, par Ed. Clerc, t. II, entre les pages 442-443, et une description, *ibid.*, p. 441-442.

(3) *La Franche-Comté ancienne et moderne... Lettres à Mlle d'Udressier*, p. 52-54.

reçurent le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, le roi Louis XI, Charles le Téméraire, le duc de Clèves, l'archiduc Albert d'Autriche et tant d'autres grands seigneurs, il ne reste plus maintenant que quelques ruines récemment déblayées par les soins et aux frais de M. le prince d'Arenberg (1).

Autour des Chalon, une véritable petite cour : un échanson, un panetier, un écuyer tranchant, des valets servants, des maîtres d'hôtel, des dames et des demoiselles d'honneur, des pages, des médecins, des secrétaires, un receveur général, un trésorier, un capitaine des châteaux, un grand conseil, un conseil privé, un bailli général, un procureur général, des baillis particuliers, un officier qui portait le titre de président d'Orange, un gruyer, etc. (2).

Ce n'est pas à Nozeroy, ainsi que l'a écrit Gilbert Cousin et que l'ont répété après lui plusieurs érudits, mais à Lons-le-Saunier (3), que naquit Philibert de Chalon, prince d'Orange. M. le président Clerc l'a démontré. Il a donné à cet égard les détails les plus précis et les plus intéressants. Au commencement de 1502, Jean IV, âgé de soixante-trois ans, épuisé par les fatigues d'une vie aventureuse, passée en grande partie sur les champs de bataille, était dans son château de Lons-le-Saunier, atteint de la maladie qui ne devait pas tarder à l'enlever, lorsque, le 18 mars (4), Philibert vint au monde.

(1) Voir SANDERET, p. 6, et Henri BOUCHOT, *la Franche-Comté*, p. 300, où est reproduite une vue des ruines.

(2) Une note publiée plus loin (p. 23-25) pourra donner une idée approximative du train princier des Chalon.

(3) Le château, construit au quatorzième siècle par Hugues de Chalon sur l'emplacement de l'hôtel de ville actuel, fut consumé presque entièrement, le 24 février 1510, par un incendie qui n'épargna qu'une tour et une [illegible]. Une légende absurde a attribué ce sinistre à Philiberte de Luxembourg, qui, pour se venger de méfaits peut-être imaginaires, aurait fait mettre le feu aux quatre coins de la ville. Parmi les nombreux personnages de marque qui y séjournèrent, on cite Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et la duchesse sa femme, Charlotte de Savoie, qui allait épouser Louis XI, encore dauphin, Charles le Téméraire, Louis XI, lors de son pèlerinage à Saint-Claude, Anne, au mois de mai [illegible], à l'occasion du baptême de son fils, etc. ROUSSET, t. IV, p. 536-540.

(4) M. le président Clerc s'est occupé à deux reprises de la question de la date de la naissance de Philibert de Chalon : la première fois, dans un mémoire intitulé *Éclaircissements historiques sur la naissance de Philibert de Chalon*, lu à l'Académie de Besançon le 27 janvier 1866 (imprimé dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1867*, p. 47-58) ; la seconde, dans un autre mémoire, *Philibert de Chalon*, déjà cité. Dans celui-là, la véritable date du 18 mars a été donnée à la page 18 ; à la page 19, par suite d'une inadvertance, la date du

son père était dans un tel état de faiblesse que des serviteurs durent lui apporter le nouveau-né; ils le déposèrent sur son lit. A l'aspect de cet être chétif, dernier représentant mâle de la famille des Chalon, Jean, les larmes aux yeux et des sanglots dans la voix, dit : « Pauvre enfant, tu es le tard venu. » Puis il exprima le désir de voir la mère. Ses femmes la prirent dans leurs bras et l'approchèrent du malade. La scène qui dut se passer alors, il est facile de la deviner. A la joie qui, dans toute autre circonstance, se fût manifestée, firent place des sentiments fort différents, de bien graves préoccupations. Oubliant sa situation, il demanda à Philiberte de ne pas abandonner leur enfant et de se dévouer à son éducation; elle le lui jura (1). Moins d'un mois après, entre le 6 et le 12 avril, il rendait le dernier soupir (2). Les réjouissances publiques, les

10 mars est indiquée en toutes lettres. Cette date est fixée par la déposition d'un témoin, Pierre de Ploisy, dans une enquête de justice qui eut lieu en 1528. Pierre de Ploisy, l'argentier de la princesse et du prince d'Orange, déclare formellement que Philibert est né le 18 : « Le deposant le sait, dit-il, parce qu'il arriva ce jour a Paris, venant de Flandres, qu'estoit le vendredy avant Pasques flories. » CLERC, *Éclaircissements*, p. 19, d'après l'enquête conservée aux Archives du Doubs, fonds de Chalon, lettre S, n° 148 de l'ancien classement, et *Philibert de Chalon*, p. 2. — En ce qui concerne le lieu de naissance, Jean de Hénaut, un des déposants de l'enquête, dit qu'il le sait, « parce qu'il estoit au lieu de Lons-le-Saulnier, ou mourut messire Jehan de Chalon et fust né messire Philibert ». CLERC, *Éclaircissements*, p. 23; *Philibert de Chalon*, p. 3. Il ajoute : « ... Et fut appourté tout nud messire Philibert a messire Jehan de Chalon, estant au lit de la mort. » CLERC, *op. cit.*, p. 21 et p. 3.

(1) « Hugues de Vers, tresorier du prince, est souvenant que, deux ou trois jours avant le trespas de messire Jehan de Chalon, messire Philibert lui fut apporté veoir, lequel, quand il le vit, se print a plourer, et dit qu'il estoit tard venu, et manda illustre dame madame Philiberte de Luxembourg, laquelle l'on appourta pour ce qu'elle ne faisoit que sortir de gesine, laquelle il pria de ne pas l'abandonner, ce qu'elle accorda. » (Enquête de 1528, CLERC, *Éclaircissements*, p. 22, et *Philibert de Chalon*, p. 3.)

(2) Jean de Chalon avait, le 6 avril, fait son testament « en nostre chastel de Lons-le-Saulnier, en la chambre estant en la tour près la galerie devers le soleil levant ». Il laissait à Philiberte 1,200 livres de rente sur la saunerie de Salins, à sa fille Claude 100,000 francs, à chacun de ses serviteurs 100 écus, etc. Il instituait pour héritier son fils Philibert, et, dans le cas où celui-ci ou sa sœur Claude mourraient sans enfants, ils seraient substitués l'un à l'autre. Jean demande à Philiberte « qu'elle soit tous jours plus tenue d'avoir noz enffants et les siens en bonne et singulière recommandation, lesquelz de tout nostre cœur lui recommandons ». Et il ajoute : « Et en cas qu'elle convole cy après aux secondes nopces, nous voulons que dès lors ladicte somme (de 1,200 livres de rente) revienne de plain droict a nostre heritier cy après nommé. » Voir aux Pièces justificatives, n° 1, d'après l'original appartenant à M. le duc de Bauffremont, la lettre de Philiberte de Luxembourg, du 12 avril, annonçant à la reine Anne la mort de son mari. Ce testament, qui existe en de nombreux exem-

processions et les feux de joie qui, dans les immenses domaines des Chalon, avaient salué la naissance du fils (1) ne tardaient pas à être suivis des cérémonies funèbres célébrées en l'honneur du père (2).

Dès le berceau, Philibert se trouva donc être un des plus puissants seigneurs de son temps. Outre sa principauté d'Orange, il avait des possessions considérables, non seulement en Franche-Comté, mais encore dans le duché de Bourgogne, en Bresse, dans le Bugey, en Dauphiné, en Champagne, en Flandre, en Bretagne, etc.; il était dit comte de Tonnerre et de Penthièvre. Mais la succession qu'il recueillait était aussi lourde qu'étaient nombreux ses titres et ses seigneuries. Sous la tutelle de sa mère (3), il eut pour curateurs Antoine de Longwy, seigneur de Rahon, et Simon de Courbouzon. Guillaume de Neufchâtel, seigneur de Montrond, exerça, en son nom, les fonctions de lieutenant général du comté de Bourgogne jusqu'en 1505. Philiberte de Luxembourg semble avoir été investie du gouvernement de la Franche-Comté dès la mort de son mari.

Si Jean IV de Chalon avait été un vaillant homme de guerre, il avait, par contre, été un médiocre administrateur de ses biens. Son train de maison lui coûtait fort cher; il dépensait l'argent à pleines mains. Quoique pensionné par Louis XII et par l'empereur Maximilien, il était gêné chaque fois qu'il devait entrer en campagne. Alors il empruntait sur gages et donnait des terres en garantie. Mais sa signature, pour me servir d'une expression moderne, avait fini par être discréditée au point que les prêteurs préféraient celle de ses serviteurs. Dans une enquête de 1528, ceux-ci décla-

plaires en copie : aux Archives du Doubs (E 1326), aux Archives nationales et au château d'Arlay, a été publié par M. Sandret, p. 78-80. La minute des instructions remises au mois d'août 1530 par Philiberte de Luxembourg à Arthaud de Fallerans et Antoine Cat pour l'empereur au sujet des obsèques du prince d'Orange indique qu'il avait trois semaines au moment de la mort de son père (Archives du Doubs, E 1309). L'épitaphe de Jean de Chalon, conservée au musée de Lons-le-Saunier, porte qu'il mourut le 26 avril 1502. Pour expliquer cet écart, il convient de dire qu'elle fut faite vers 1531, lorsque Philiberte fit commencer sa tombe et celle de Philibert.

(1) Voir dans Clerc, *Éclaircissements*, p. 24, la déclaration de Jean Charolais, de Nozeroy.

(2) Sur Jean IV, voir La Pise, p. 138-152.

(3) L'acte d'acceptation de la tutelle de ses enfants par Philiberte de Luxembourg est du 29 avril 1502 (Archives du Doubs, E 1326).

raient que « c'estoit chose estrange et non agréable de s'engager pour lui (1) ». Une lettre que Philiberte écrivit à la reine Anne aussitôt après la mort de Jean ne laisse aucun doute sur la situation embarrassée dans laquelle il la laissait (2). Sa première et principale préoccupation fut donc de reconstituer le patrimoine de son fils et sa fortune personnelle. La requête adressée par elle, en 1504, au Parlement de Dole nous montre qu'elle s'y employait activement et nous apprend que, sous peine de perdre 40,000 francs, elle devait racheter des biens aliénés au-dessous de leur valeur réelle (3). Sous le rapport de la gestion des intérêts, elle semble avoir été d'une intelligence hors de pair. La ténacité persévérante qu'elle déploya à cet égard lui a même valu, de la part de l'historien d'une de ses seigneuries (4), la réputation d'une femme dure, hautaine et vindicative. Ce jugement, motivé par une question purement locale, paraîtra peut-être sévère. Mais il est certain, et les documents d'archives sont là pour le prouver, qu'elle eut de nombreux procès, dont un avec son petit-fils René de Nassau eut un grand retentissement (5). Autoritaire, elle l'était sans aucun doute. Elle le fit bien voir lors de ses démêlés avec le pape Jules II,

(1) CLERC, *Éclaircissements*, p. 20, d'après l'enquête de 1528.

(2) Pièces justificatives, n° 1. C'est sans doute aussi à la demande de Philiberte que Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et comte de Bourgogne, rendit au jeune prince d'Orange, en s'en réservant les foi, hommage et souveraineté, les terres et seigneuries de Chatelbelin, Orgelet et leurs dépendances, qui avaient été confisquées sur Louis de Chalon. La Haye, juillet 1504 (Archives du Doubs, E 1315). Philiberte de Luxembourg déclare accepter (1504), au nom de son fils, en toute teneur les lettres de l'archiduc, confirmant celles de Marie de Bourgogne (1477) et de l'empereur Maximilien (1493), qui restituaient lesdites terres au prince d'Orange (*ibid.*, B 2017). — Le 8 novembre 1504, une transaction, au sujet d'une somme de 60.000 francs, intervint entre Françoise de La Chambre, femme de Gabriel de Seyssel, baron d'Aix, fille et héritière universelle de Jeanne de Chalon, comtesse de La Chambre, et Philiberte. La part attribuée au fils de cette dernière fut fixée à 22.500 livres tournois (*ibid.*, E 1316).

(3) Cette permission lui fut accordée le 21 janvier 1505 par le Parlement de Dole (Archives du Doubs, E 1335). — Ce même jour, Philiberte faisait vendre par son argentier, Pierre de Ploisy, à Jean de Bourges, marchand de Lyon, pour 1,800 livres 4 sous 6 deniers tournois de vaisselle d'argent (*ibid.*, E 1287).

(4) ABRY D'ARCIER, *Histoire du bourg d'Arlay, ancien chef-lieu des possessions de la maison de Chalon*, publiée par Ch. BERTHELET et A. VAYSSIÈRE, Paris, 1883, in-8°, p. 236. ABRY D'ARCIER, avocat en Parlement, né en 1750, mort en 1824, a laissé une biographie manuscrite de Philibert de Chalon souvent citée par M. Sandret.

(5) Dans le seul fonds de la maison de Chalon conservé aux Archives du Doubs, je n'ai pas relevé moins de quinze procès soutenus par elle.

à l'occasion de l'élection de Guillaume Pellicier à l'évêché d'Orange (1).

La plus grande partie de l'enfance de Philibert dut s'écouler à Nozeroy (2). Dans un document émané de ses sujets du val de Mièges il est dit qu'il lui « a plu d'y prendre sa nourriture (3) », ce qui donne lieu de supposer que, dès ses premières années, il fut d'une constitution délicate. que l'air pur et vif des montagnes ne pouvait que raffermir. Ses forces physiques s'y développèrent au point qu'il devint plus tard un des chevaliers les plus vigoureux de la région. Le niveau intellectuel ne dépassa pas chez lui la moyenne ordinaire du temps. Il savait lire et écrire; il avait des notions très confuses de l'orthographe, qui, il est vrai, n'existait pour ainsi dire pas alors (4). Les livres qu'il dut consulter de préférence étaient les romans de la Table ronde et les chansons de geste de la librairie de Nozeroy (5). Ils contribuèrent sûrement à éveiller en lui ce goût des armes et des aventures particulier à ses ancêtres. Sous le rapport du caractère, il était bon, sans morgue et serviable à tous. Aussi verrons-nous la sympathie de ses sujets s'affirmer, dans les circonstances critiques de sa vie, sous les formes les plus touchantes. Pour eux, le prince n'était pas un maître, mais un ami; il était leur idole, comme il devint leur orgueil.

La bienveillance que Louis XII avait témoignée à Jean IV de Chalon, il la continua à sa veuve et à ses enfants. Quelques mois après sa naissance, le roi, par lettres patentes du 20 septembre 1502, ensuite de celles de la reine, du 18 août précédent, nomma

(1) Voir plus loin, p. 18.

(2) Le château de Vers était aussi une résidence favorite des Chalon. Au mois de juillet 1503, la princesse d'Orange y reçut l'archiduc Philippe le Beau, roi de Castille. (Ed. Clerc, *Histoire des Etats généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, t. I, p. 236.)

(3) Requête des habitants de Nozeroy et du val de Mièges à Philiberte de Luxembourg publiée par le président Clerc, p. 77, dans *Philibert de Chalon*, Pièces justificatives, VII, et par M Sandret, p. 101-102.

(4) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 5. — M. Sandret (p. 11) dit qu'il puisa à la cour de Louis XII « et auprès de maitres savants, qui ne manquaient pas alors, le goût des lettres, qui fut plus tard sa consolation et son délassement ». Rien n'est plus incertain, malgré l'assertion de La Pise (p. 153), ainsi qu'il est observé plus bas, que son séjour à la cour dans son enfance, pendant le règne de Louis XII. Quant à la culture intellectuelle du prince d'Orange, elle paraît avoir réellement été assez médiocre. Voir plus loin (p. 11, note 2). Mais il n'en était pas moins doué d'une très grande rectitude de jugement.

(5) Je n'ai pas retrouvé la liste de ces manuscrits.

le prince capitaine de la ville de Rennes, en remplacement de son père (1). En février 1507, Philiberte envoya sa fille Claude auprès de la reine Anne (2); peu de temps après, le 13 novembre, pour conjurer les dangers qui pourraient résulter pour eux de l'invasion dont la Franche-Comté était menacée, Louis XII consentit à accorder l'état de neutralité aux villes, châteaux et seigneuries leur appartenant (3).

Les éventualités de guerre que l'on pouvait redouter ne se produisirent pas, grâce aux négociations entamées à quelque temps de là pour assurer aux deux Bourgognes les bienfaits de la paix. Le comté y était représenté par Philiberte de Luxembourg, Mercurin de Gattinara, président du Parlement de Dole; Guillaume de Vergy, maréchal de Bourgogne, et Charles de Poupet, seigneur de la Chaux, bailli d'Aval, agissant au nom de l'archiduchesse Marguerite; le duché, par les commissaires de Louis de La Trémoïlle, gouverneur et lieutenant général pour Louis XII. Un premier traité fut conclu à Saint-Jean-de-Losne au mois d'avril 1508; il fut suivi d'un nouvel accord passé le 28 août 1512 dans la même ville entre Philiberte, Hugues Marmier, qui avait été délégué par le Parlement au lieu et place de Mercurin de Gattinara; Simon de Quingey, Antoine de Salives, sieur de Betoncourt; Nicolas Perrenot, maître des requêtes; Louis de Marenches, avocat général; Guillaume de Boisset, secrétaire de Marguerite, au nom de celle-ci, et Georges de La Trémoïlle, Girard de Vienne, seigneur de Ruffey, et Hugues Fournier, premier président du Parlement de Dijon, au nom

(1) C'est par erreur que La Pise (p. 153) dit que Philibert fut nommé gouverneur de Bretagne. M. Sandret (p. 9) a répété cette erreur et l'a aggravée en disant que cette nomination eut lieu en 1509. Les lettres patentes de la reine Anne et de Louis XII sont aux Archives du Doubs. Je n'ai reproduit que les premières. Voy. Pièces justificatives, nº 2; Archives du Doubs, E 1205.

(2) Le compte des dépenses faites pour recevoir M. de Brienne, un maître d'hôtel et un écuyer venus de la cour pour conduire Claude auprès de la reine Anne est aux Archives du Doubs, E 1286, sous la date du 12 février 1507. Philibert n'accompagna pas sa sœur, et ce que M. Sandret dit (p. 8 et 9) au sujet du séjour et de l'éducation du jeune prince d'Orange à la cour semble être de pure invention. Il n'a fait que délayer un court passage de La Pise à ce sujet (p. 153). Ce qui est vrai, c'est, comme il sera dit plus loin (p. 12), qu'il accompagna sa mère dans la visite qu'elle fit à la reine, à Lyon, aux mois d'août et de septembre 1511.

(3) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 43, Pièces justificatives, I. — M. Sandret (p. 8) assigne, d'après Abry d'Arcier, à ce document la date du 10 novembre

du roi. Parmi les articles de ce traité, il en est un sur lequel il convient d'insister particulièrement ici : c'est celui qui laissait aux Franc-Comtois la liberté de servir l'empereur ; aux Bourguignons, celle de servir le roi : aux uns et aux autres, celle de guerroyer avec leurs souverains respectifs, excepté dans les pays de la neutralité, et cela « sans en encourir aucune descheute de fief ». Il a une importance capitale pour le sujet qui nous occupe (1).

Si Louis XII, par lettres patentes du 17 juillet 1508, concédait à sa « très chiere et amee niece la princesse d'Orange » et à ses neveu et nièce Philibert et Claude le privilège d'approvisionner pendant trois ans de sel de Salins le duché de Bourgogne et les ressorts d'Auxonne et de Saint-Laurent (2), ce qui n'était rien pour lui, mais ce qui était beaucoup pour elle ; s'il donnait, sans conditions, à Philibert des lettres de naturalité, pour lui permettre de posséder des biens en France (avril 1510) (3), l'empereur Maximilien répondait en accordant à Philibert une pension de 2.000 francs, à raison des bons services de son père, services déjà bien lointains (Colmar, 12 octobre 1510) (4). La reine Anne se trouvant à Lyon pendant l'automne de 1511, Philiberte allait l'y voir avec ses enfants (5) ; le 14 novembre de la même année, Louis XII restituait à son fils tous les biens sis en France qui avaient appartenu à Thibaud de Chalon, seigneur de Grignon, et qui lui étaient échus par droit d'aubaine (6). L'empereur dut être offusqué de toutes ces prévenances royales, dont le but était évidemment de détacher les Orange de sa cause.

(1) Gollut, *Les Mémoires historiques de la République séquanoise*, éd. Duvernoy, col. 1519, note 1 ; 1564, note, et 1565 ; Rougebief, *Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne*, p. 418-419. — Ces traités de neutralité furent, grâce aux bons offices des Suisses, renouvelés successivement en 1522 (voir p. 68), en 1527, en 1542 et en 1544, sans changement notable. Ils étaient le principal objet des délibérations des États de Franche-Comté. (Cf. Archives du Nord, Lettres missives, registre 19 et portefeuilles 12, 13, 44, 45, 50 *bis* et 51.)

(2) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 43, Pièces justificatives, I.

(3) Pièces justificatives, n° 3 ; Bibliothèque de Besançon, collection Chiflet, ancien n° 42, fol. 132-133, et La Pise, p. 153. Pareil privilège avait déjà été accordé à Jean de Chalon par Louis XII. (La Pise, p. 152.)

(4) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 46, Pièces justificatives, II.

(5) Ce voyage eut lieu en août et septembre et coûta la somme de 1,079 francs. (Archives du Doubs, E 1287.)

(6) Le testament de Thibaud de Chalon, mort à Lyon en 1511 et instituant Philibert son héritier universel, est aux Archives du Doubs, E 1326. Dans le dossier E 1286, est une liasse concernant les dépenses faites pour la maladie et les funérailles de ce seigneur. Voir aussi La Pise, p. 155.

Le 12 mars 1512, il écrivit à Claude de Montrichard, maître d'hôtel de Philiberte et du prince, de venir d'urgence le trouver, parce qu'il avait à l'entretenir de choses qu'il avait « à cœur ». Puis il dépêchait Montrichard à Charles d'Autriche avec des instructions sur ce qu'il convenait de faire dans les circonstances présentes, qui étaient « d'importance »(1). Le 11 juillet 1513, il permettait à quarante gentilshommes du comté de Bourgogne, au choix de la princesse d'Orange, de la servir pour la défense de ses places, sans qu'ils fussent, pendant ce temps-là, tenus au ban et à l'arrière-ban (2).

De Louis XII et de Maximilien Philiberte obtenait donc toute sorte de faveurs. Elle les sollicitait bien quelquefois, mais aussi les deux souverains rivaux cherchaient spontanément à lui être agréables. D'un côté, le roi était attaché à la veuve de Jean de Chalon par la reconnaissance qu'il devait à son brave compagnon d'armes en Italie; de l'autre, l'empereur l'était par les liens d'une parenté encore plus étroite que celle qui unissait la famille de Chalon à la maison de France (3), car, par son mariage avec Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire, il était devenu le neveu de Jean IV. Qu'il y eût sympathie réelle ou calcul, ils avaient, l'un et l'autre, tout intérêt à la ménager, plus encore pour l'avenir que dans le présent, car ils savaient qu'il valait mieux avoir les Chalon pour amis que pour ennemis. En femme habile et soucieuse des destinées de son fils, Philiberte attendait les événements, mais elle recueillait les fruits de cette lutte pour l'influence. La mort de Louis XII (1er janvier 1515) y mit un terme. Elle ne l'apprit pas sans émotion. De même que les premières années de son veuvage avaient été traversées par le sombre souvenir de ce que les ancêtres de son fils avaient, depuis près d'un demi-siècle, souffert de la part des rois de France, de même elle dut se deman-

(1) Pièces justificatives, n° 5; Archives particulières de S. M. la reine des Pays-Bas.

(2) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 46; Pièces justificatives, n° 6; Archives du Doubs, E 1296; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or et de l'ancienne Bourgogne*, 1836, t. II, p. 218; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 147.

(3) Guillaume de Chalon, grand-père de Philibert, avait épousé Catherine de Bretagne, sœur du duc François II et tante de la reine Anne. Celle-ci n'était que la petite-cousine du prince d'Orange et sa tante à la mode de Bretagne; d'où l'appellation de nièces et de neveu donnée à Philiberte et à ses enfants par Louis XII.

der alors quelle serait à son égard l'attitude de François Ier.

En apparence, cette attitude fut d'abord plus que correcte; elle fut courtoise. A l'occasion du mariage de Claude de Chalon avec Henri, comte de Nassau, ambassadeur de l'empereur Maximilien près la cour de France, à qui il avait fait hommage pour les comtés de Flandre, d'Artois et de Charolais (1), le roi assista au contrat passé à Paris le 23 avril 1515 (2); le lendemain, il promettait à la fiancée une somme de 10,000 francs, payables six ans après (3). Mais il ne faudrait pas voir dans la présence de François à cette fête de famille une marque de déférence entièrement à l'adresse de Philiberte de Luxembourg et de ses enfants; il voulait aussi et peut-être surtout faire honneur à Henri de Nassau, avec qui il était apparenté plus étroitement, puisque sa mère, Louise, et Françoise de Savoie, première femme du comte, étaient cousines. Selon La Pise, le roi aurait ménagé le mariage de Claude avec le comte pour reconnaître ses bons offices.

Le 18 mai 1516, il mandait à son général des finances de Bourgogne de faire payer à Philiberte et à son fils sur les revenus des greniers à sel de Pouilly et d'Arnay-le-Duc la somme de 25,000 livres qui leur était due en complément de la promesse de 50,000 livres faite par Louis XII à Jean IV de Chalon, en récompense de ses services (4).

Il semble qu'il y eut bientôt un refroidissement dans les relations de Philiberte et de François Ier. Autrement il serait difficile d'expliquer les causes d'une démarche que fit le prince d'Orange auprès du nouveau roi d'Espagne, Charles Ier (Charles-Quint), démarche qu'il fit sans aucun doute avec l'agrément de sa mère. Bien qu'il ne

(1) Henri, surnommé le Grand, fils de Jean, comte de Nassau, et d'Anne de Catzenellenbogen, né le 12 janvier 1483, mort le 14 septembre 1538.

(2) Ce traité de mariage est aux Archives du Doubs, E 1322. Henri de Nassau et Claude y déclarent renoncer à la succession de Philibert de Chalon et de sa mère, moyennant le payement par celle-ci d'une somme de 20,000 livres et le payement par le roi d'une somme de 10,000 livres. Quel intérêt le roi pouvait-il avoir à cette renonciation?

(3) Les lettres patentes de François Ier confirmant ce mariage sont aux Archives du Doubs (*ibid.*). — C'est par erreur que M. le président Clerc dit que le roi promit 100,000 livres à Claude. — D'après La Pise (p. 155 et 240), le mariage du comte de Nassau et de Claude fut fait par l'entremise de François Ier.

(4) *Collection des ordonnances des rois de France. Catalogue des actes de François Ier*, t. I, p. 81, n° 482.

fût âgé que de quatorze ans, il se mit à la disposition de son royal cousin (1). Par lettre du 10 novembre 1516, datée de Bruxelles, Charles le remercia très aimablement, en l'engageant à persévérer dans ses bonnes intentions et en l'assurant qu'il pourrait compter sur sa bienveillance. Seulement il ne crut pas encore devoir mettre à l'épreuve ce précoce dévouement (2).

Un ancien inventaire général des titres de la principauté d'Orange, dressé en 1609 par Jacques de La Pise, père de l'historien, paraît nous donner la clef de l'énigme. Sous la date de 1516, il est dit : « Le roy François fait un eedict general revoquant toutes les alienations faictes du domaine de la couronne despuis le trespas du roy Charles septiesme, soubz pretexte duquel eedict les gens du roy en Daufiné obtindrent du Parlement dudict pays commissaires pour redimer la souveraineté d'Orenge, a quoy fut procedé nonobstant toutes oppositions et protestations faictes de ladicte part des officiers et subjects (3)... » Le *Catalogue des actes de François Ier* ne fait pas mention, en cette année, de la mesure dont parle Jacques de La Pise (4), mais elle n'en eut pas moins lieu, ainsi que le prouve le procès-verbal de cette réunion, dressé le 18 mars 1517 par Bertrand Rabot, conseiller au Parlement de Dauphiné.

Si La Pise a avancé l'heure de cette faute politique ou de cette iniquité, peu importe le nom, ce n'est pas de beaucoup. C'est le 30 janvier 1517 qu'elle fut commise, ainsi qu'il résulte du procès-verbal de Rabot lui-même, lequel est fort instructif, car il montre que déjà alors la force primait le droit. En vertu de l'ordonnance de François Ier, qui enjoignait au gouverneur du Dauphiné et au

(1) Sans doute ce fut à l'occasion des félicitations que le président du Parlement de Dole fut chargé par cette compagnie de porter au nouveau roi. (Voir Pièces justificatives, n° 9; Archives du Doubs, E 1303.)

(2) Lettre du roi Charles à Philibert, du 10 novembre 1516; Pièces justificatives, n° 8; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 219; *Annuaire du département du Jura pour 1840*, p. 101 et 102; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 7. C'est peut-être cette démarche qui donna au roi de Castille l'idée de conférer à Philibert l'ordre de la Toison d'or. (Voir ses instructions au sieur de Balay, du 19 janvier 1517, Pièces justificatives, n° 10; Bibliothèque de Besançon, collection Chiflet, ancien n° 108, fol. 81.)

(3) Archives nationales, H 3196.

(4) Un mémoire de René de Nassau au roi, de 1538, assigne également la date de 1516 à cette mainmise. (Archives nationales, R 67.)

Parlement de Grenoble de réunir au domaine royal toutes les terres et seigneuries aliénées par ses prédécesseurs, Rabot fut commis par cette Cour à l'effet de procéder à l'annexion de la principauté d'Orange au Dauphiné. Il se mit en route et arriva dans cette ville le 16 mars 1517, accompagné de Jean Giraud, vice-sénéchal du Valentinois; d'Arnaud Odoard, seigneur de Montboucher; de Jean Ventolet et d'Augustin Tiairi, prévôts des maréchaux; de Pierre de Serre, capitaine de Nyons; de Nicolas Boeuf, huissier du Parlement, et de Denis Chapuis, notaire et secrétaire delphinal, rédacteur du présent procès-verbal. C'était une véritable armée de fonctionnaires qui allait s'emparer de ce paisible État. Chapuis convoqua immédiatement les officiers d'Orange pour trois heures de l'après-midi sur la place de la cathédrale. Au moment fixé, ceux-ci s'y trouvèrent avec une centaine de bourgeois. Gabriel Fogasse (Fogassie) et Étienne Monot, avocats du prince, protestèrent au nom de la population tout entière, mais Jean Materon, procureur fiscal du Dauphiné, qui était chargé de l'exécution de l'ordonnance, en donna lecture et requit, ce jour-là et le lendemain encore, le commissaire du Parlement de passer outre. Rabot déclara donc, en présence des habitants assemblés, la principauté d'Orange réunie au Dauphiné, puis il révoqua les officiers institués par le prince et ordonna qu'on replaçât aux portes de la ville les armes delphinales qui y étaient lors des confiscations précédentes et qui avaient été déposées dans l'église des Cordeliers. Enfin il fit défense à Gabriel Fogasse et à Raymond Audry, un des officiers protestataires, de s'immiscer à l'avenir dans l'administration du pays. Ceux-ci refusèrent de reconnaître l'annexion, disant qu'ils en appelleraient au roi. Mais Rabot n'en fit pas moins, à une heure, proclamer la réunion d'Orange au Dauphiné et, le lendemain 18 mars, à sept heures du matin, substituer sur les portes de la ville les armes delphinales à celles des Chalon (1).

(1) Les armoiries des Chalon étaient *de gueules à la bande d'or*; celles d'Orange, *d'or au cornet d'azur*; les armes du comté de Genève, qui sont de *cinq points d'or équipollés à quatre points d'azur, brochant sur le tout*. Celles de Philibert étaient parties des précédentes *aux 1 et 4 d'hermine, aux 2 et 3*, qui sont de Bretagne, avec un écusson *d'argent au lion de gueules, couronné d'or, componé d'azur*, qui est de Luxembourg. — Ce procès-verbal est aux Archives départementales de l'Isère, série B 2334, fol 1, et mentionné à l'Inven-

Le 30 avril (1) et le 13 décembre (2) suivants, — cette fois, c'est le *Catalogue des actes de François I*[er] qui nous l'apprend, — la révocation générale de tous les dons, cessions, transports faits par ses prédécesseurs et par lui était prononcée. La principauté d'Orange s'y trouvait de plus en plus englobée. Ainsi était coupé, par François I[er] lui-même, le faible fil qui rattachait les Chalon à la France.

Cette confiscation fut d'autant plus sensible à Philiberte et à son fils qu'elle leur enlevait le plus beau fleuron de leur couronne. Telles de leurs possessions, le comté ,de Penthièvre et l'héritage du seigneur de Grignon, par exemple, ils pouvaient les considérer comme les ayant par surcroît ; leur perte n'entraînait guère pour eux qu'une diminution de revenus. Mais il n'en pouvait être de même pour la principauté d'Orange qui, depuis près d'un siècle et demi, faisait partie du patrimoine de la maison de Chalon et mettait Philiberte et ses enfants sur le même rang que les familles souveraines. Dans son *Tableau de l'histoire des princes et principauté d'Orange*, La Pise (3) a bien montré tout ce qu'il y avait de flatteur pour Philibert dans le titre d' « illustre » que lui donnaient dans les suscriptions de leurs lettres des personnages comme Gaston de Foix, duc de Nemours; Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, etc. Orange n'était-elle pas le siège d'un évêché, d'une université, d'un parlement, etc., une capitale, enfin? Était-ce donc rien que de régner sur cet État, petit, il est vrai, mais État quand même? Le remplacement, sur les portes de la ville, des armoiries des Chalon par les armoiries royales n'était-il pas comme une sorte de négation de la justice et du droit?

Voilà certainement les pensées qui durent agiter le prince et la princesse dépossédés. Il faut rendre ce témoignage à Philiberte que, malgré la distance qui sépare le pays d'Orange de la Franche-Comté, elle n'avait jamais cessé, pendant la minorité de son fils, de s'intéresser aux affaires de cet État et qu'elle avait su réussir. En maintenant dans leurs fonctions les officiers en exercice au moment de la mort de son mari, elle s'était concilié leur sympathie

taire imprimé, t. II, p. 7. M. Prudhomme, archiviste, a bien voulu l'analyser à mon intention.

(1) T. I, p. 111, n° 648.

(2) T. I, p. 131, n° 757.

(3) P. 153 et 154.

et leur appui. Elle avait donné satisfaction à ses sujets en expulsant les juifs qui étaient accusés d'usure et en décidant que ceux-là seuls qui se convertiraient au christianisme pourraient continuer à séjourner dans ses terres; mais comme elle avait besoin de refaire ses finances, elle demanda aux habitants de la principauté et obtint d'eux une compensation pour les pertes qu'elle éprouvait de ce fait (avril 1505) (1).

Quand leurs intérêts étaient en jeu, elle les soutenait énergiquement envers et contre tous. Elle ne craignait même pas de résister au pape Jules II, ainsi que le prouve le fait suivant. Pierre Carré, évêque d'Orange, étant mort le 5 janvier 1510, le chapitre élut à sa place Guillaume Pellicier, un des chanoines de cette église; mais le pape nomma Jean le Franc. La princesse refusa de le reconnaître. De son côté, Jules II ne voulait pas ratifier le choix fait par le chapitre, et, comme ni Philiberte ni les chanoines ne consentaient à céder, il lança l'interdit contre l'église d'Orange. A cette censure la princesse répondit en ordonnant à son Parlement de séquestrer les revenus de l'évêché et de les mettre sous la main du prince, tant que durerait le conflit. Pour tâcher de faire pencher la balance en sa faveur, elle eut recours à l'intervention de l'archiduchesse Marguerite d'Autriche; elle finit par avoir gain de cause pour son candidat, qui dut verser à Jean le Franc une certaine somme d'argent et lui payer une pension de 400 ducats d'or. Ce Guillaume Pellicier ne doit pas être confondu avec le célèbre prélat du même nom, son neveu, qui lui succéda à l'évêché de Maguelone, transféré à Montpellier (2).

C'est à peine si, pendant cette première période, on voit quelques légers nuages dans les relations de Philiberte et de son fils avec leurs sujets d'Orange. De temps à autre, nous trouvons dans les

(1) La Pise, p. 153.
(2) *Id.*, *ibid.* — L'affaire de la succession de Pierre Carré à l'évêché d'Orange ne fut terminée qu'en 1513. La princesse, les syndics et les conseillers d'Orange étaient absolument d'accord, ainsi qu'il résulte d'un échange de lettres (voir Archives de la ville d'Orange, AA 10) et de plusieurs délibérations municipales (*ibid.*, BB 10, fol. 101, 102, 131, 138, etc.). — Les Archives du Doubs contiennent aussi de nombreux documents relatifs à cette affaire. Parmi les plus intéressants, je citerai une lettre de Guillaume Pellicier à Philiberte concernant la provision à cet évêché; le procès-verbal de son élection par le chapitre; la procuration par Jean le Franc, se disant évêque d'Orange, à divers pour gérer les affaires en cour de Rome et contenant la désignation par lui de Bernard de Chalon pour son successeur audit siège (E 1225).

archives municipales la mention de dons gracieux envoyés à la princesse. Ils consistaient généralement en la somme de 300 écus d'or (1). Cependant les syndics et les conseillers ne s'exécutaient pas toujours sans protester, notamment quand il fallut envoyer le subside qu'elle avait exigé d'eux pour parer aux dépenses faites en prévision d'une attaque des Suisses (2) et surtout lorsqu'elle réclama 300 écus pour le mariage de sa fille Claude (3). Alors il lui fut répondu que la ville était trop pauvre. Les communautés de Gigondas et de Jonquières donnèrent la même raison dans une autre circonstance (4).

Une fois, ce fut au sujet de la proposition de nommer un juge pour trois ans que Philiberte éprouva un refus. Cette proposition était considérée comme portant atteinte aux libertés communales (5), au respect desquelles elle fut rappelée par délibération du 17 janvier 1507 (6). Elle en tint compte, car la confirmation à Charles Bernard de ses fonctions de juge porte « sans prejudice toutes voyes de vos libertez et franchises » (7).

D'ailleurs, il semble qu'à chaque succession, les syndics et les conseillers d'Orange, craignant pour ces franchises, en demandaient au nouveau prince le maintien, ainsi qu'on peut le voir dans les registres de leurs délibérations et autres documents d'archives (8).

Ce fut sans aucun doute la réunion de la principauté d'Orange à la France qui motiva le voyage de Philiberte et de son fils auprès de Charles, roi de Castille, lequel avait convoqué ses États à Gand en 1517. Ils s'y rencontrèrent avec l'archiduchesse Marguerite. Que se passa-t-il dans cette réunion de famille? Il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner que la question d'Orange dut être longuement agitée et que, comme, à l'heure actuelle, elle ne pouvait

(1) AA 15 (1er avril 1513). — BB 10, fol. 156 (5 octobre 1513).
(2) BB 10, fol. 156 (5 octobre 1513).
(3) *Ibid.*, fol. 205 (4 et 10 juin 1505).
(4) *Ibid.*, fol. 207 (6 décembre 1516).
(5) *Ibid.*, fol. 33.
(6) *Ibid.*, fol. 39.
(7) *Ibid.*, fol. 118 (19 août 1512).
(8) En ce qui concerne Philiberte et son fils, voy. Archives muni d'Orange, AA 7 (18 avril 1513), AA 11 (13 mars 1516) et AA 15 (22 no et 16 décembre 1516).

être tranchée par la force, il y avait lieu d'user de prudence et de faire appel aux sentiments d'équité de François Ier, pour tenter d'obtenir de lui une légitime réparation. Il y fut probablement jeté, pour l'avenir, les bases d'une entente commune. Lorsque Charles partit de Middelbourg, afin de s'embarquer pour l'Espagne, il était accompagné d'Éléonore, sa sœur aînée, de l'archiduchesse Marguerite, de la princesse et du prince d'Orange (1).

Philibert fut, pendant son séjour auprès de Charles et de Marguerite, nommé gouverneur et lieutenant général du comté de Bourgogne et du Charolais (2), avec une pension annuelle de 4,000 livres pour cette charge (3); dans un document du 20 août, daté de Middelbourg, par lequel l'archiduchesse accorde à Philiberte une pension de 1,000 francs en raison des services rendus par elle « a l'adresse et conduite des affaires qui sont survenues dans nostre comté de Bourgogne durant nostre absence », le prince est désigné avec cette qualité (4), qu'elle lui confirma le 13 novembre suivant (5).

Il avait alors un peu plus de quinze ans et par conséquent encore besoin de conseils, malgré la maturité de son esprit. Par Claude de Montrichard, son maître d'hôtel, sa mère lui envoyait des instructions. Elle lui recommandait notamment d'essayer d'obtenir en même temps la charge de maréchal de Bourgogne, d'avoir pour lieutenant Simon de Quingey, seigneur de Montboillon (6), si on devait lui en donner un, mais de s'en passer, s'il le pouvait. Guillaume de Vergy fut maintenu dans son maréchalat (7).

(1) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 8, d'après Vandenesse (p. 4 et suiv.), dont il donne un extrait.

(2) Lettres patentes de 1517; Pièces justificatives, n° 12; Bibliothèque de Besançon, collection Chiflet, n° 155, fol. 140-141.

(3) La nomination de Philibert par le roi Charles comme gouverneur du comté de Bourgogne est du 11 juillet 1517; elle est datée de Middelbourg (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 34). Par une singulière erreur, les lettres patentes qui lui furent accordées en cette circonstance portent que ce titre lui fut conféré et la pension accordée à cause des services de *Louis*, prince d'Orange, *son père*.

(4) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 46, Pièces justificatives, II, et mes Pièces justificatives, n° 11; Archives du Doubs, E 1317.

(5) Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 34.

(6) Sur Simon de Quingey, qui, fait prisonnier à Verdun-sur-Saône, fut enfermé par ordre de Louis XI en une cage de fer, voir Salmon, dans *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1853, p. 376 et suiv., et M. Jules Gauthier, dans *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1873, p. 417 et suiv.

(7) Clerc, *ibid.*, p. 47.

ur retour des Flandres, la princesse et Philibert durent, ordre du roi » (1), se rendre à Moulins pour assister au bap- u fils de Charles de Bourbon, le célèbre connétable, et de ne Suzanne. Ce baptême eut lieu à la fin d'octobre ou dans miers jours de novembre (2). François Ier fut le parrain de t, que le prince porta sur les fonts. A cette occasion, de s fêtes furent données au roi, à la cour et aux invités qui, Brantôme, furent servis « par cinq cents gentilhommes en de velours, portant des chaînes d'or qui faisoient trois tours de leur cou » (3). Il est à supposer que c'est à Moulins que is Ier, désireux de contre-balancer l'influence de l'empereur ilien et de Charles, roi de Castille, pria Philibert et sa mère ir passer quelque temps à Amboise.

de jours après, Philibert présida les États de la province à Dole, le 11 novembre 1517. La noblesse, les députés du et de la bourgeoisie et les habitants de cette ville se ren- solennellement au-devant de lui et de sa mère; les plus « ap- » étaient à cheval (4). Au Parlement, Philibert occupa le r siège.

e session fut très mouvementée, par suite de la division qui t entre les partisans de Mercurin de Gattinara, président du ent de Dole, et ceux de Guillaume de Vergy, maréchal de gne. Ce dernier avait pour lui la noblesse; celui-là, le clergé eprésentants des villes, et, selon son expression, « il y avait hefs au pays ». Mais son autorité avait singulièrement di- depuis qu'en 1515 il avait publié des ordonnances de duchesse Marguerite qui avaient déplu aux Franc-Comtois.

sont les termes d'une lettre de Philiberte de Luxembourg à l'archi- e Marguerite, du 21 décembre 1517, lui annonçant son voyage à Mou- détails relatifs au baptême, la présence du roi, « qui a esté compere nt de Mr le connestable, et le porta mon fils sur les fonts; il y fut fait s festail... », etc. (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 34.)

après l'itinéraire de François Ier, fourni par le *Catalogue* de ses actes 129), le roi était à Moulins le 3 novembre. Comme il était en octobre tan et en novembre à la Ferté-Bernard, les auteurs du recueil ont u'il s'agit de Moulins-la-Marche (Orne, arr. de Mortagne) ou de Mou- arbonnel (Sarthe, arr. de Mamers). C'est évidemment une erreur, et il être question que de la capitale du Bourbonnais.

I, p. 286, de l'édition Lalanne.

1. Clerc, *Histoire des États généraux et des libertés publiques en -Comté*, t. I, p. 264.

Il comprit que la nomination de Philibert en qualité de gouverneur du comté faisait désormais passer tout le pouvoir entre les mains de la princesse d'Orange et de son fils; que lui, ruiné, poursuivi par ses créanciers, persécuté par le maréchal, qui se voyait amoindri et croyait l'être par sa faute, il ne serait plus rien. Il n'osa donc pas se présenter aux États. Mais, malgré une prudente retraite à Bruxelles, il n'en devait pas moins être l'objet de furieuses récriminations. La revision des ordonnances qu'il était accusé d'avoir surprises à la bonne foi de l'archiduchesse fut décidée; des commissaires furent nommés pour y procéder. Sa destitution fut réclamée à grands cris. Claude de La Baume, abbé de Saint-Claude, et Simon de Rye furent députés pour aller la demander à Marguerite. Par égard pour ses éminents services, elle eût voulu lui épargner cette humiliation. Elle l'invita à se démettre de ses fonctions; il refusa. Pour donner satisfaction à la partie la plus bruyante des États, elle se crut obligée de le frapper. Ceux-ci venaient de lui voter un subside de 60,000 francs, le seul qu'ils lui eussent accordé depuis trois ans. Il ne faudrait pas cependant conclure qu'elle leur avait par reconnaissance sacrifié Gattinara. Elle s'y était résignée à regret; elle ne tarda pas à le montrer, en le faisant, un an après, nommer chancelier de l'Empire (1).

Ce furent là les débuts officiels de Philibert dans l'administration du comté de Bourgogne. Si sa mère cessait d'être sa tutrice (2), elle continua de l' « assister, conseiller et adresser », ainsi que l'archiduchesse lui en exprimait le désir par sa lettre datée de Middelbourg (3). Les épaules du prince étaient encore trop faibles pour supporter le poids des affaires si compliquées du comté de Bourgogne.

(1) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite (Pièces justificatives, nº 12 *a*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 35); — lettre de Philiberte de Luxembourg à la même, *ibid.*, portefeuille 34; — Clerc, *ibid.*, p. 263-267.

(2) L'acte déchargeant Philiberte de la tutelle du prince est du 7 juillet 1516. Il est conservé aux Archives du Doubs, E 1326, de même que la lettre, du même jour, par laquelle elle en accepte la curatelle (*ibid.*, E 1330). — Le 1er septembre suivant, intervint entre eux un traité par lequel Philibert reconnaissait à sa mère la jouissance ou la possession de ce qui lui avait été accordé par son contrat de mariage et, sa vie durant, un douaire de 4,000 livres sur la terre de Lons-le-Saunier (*ibid.*, E 1330).

(3) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 47. Pièces justificatives, II.

CHAPITRE II

Voyage de Philiberte de Luxembourg et du prince à la cour de France. — Ordres de François Ier pour que la principauté d'Orange leur soit restituée. — Difficultés suscitées par le comte Guillaume de Fürstenberg. — Enlèvement de la dame d'Oricourt. — Philibert est nommé chevalier de la Toison d'or. — Nouveau voyage à la cour de France. — Charles, roi de Castille, invite le prince à rentrer en Franche-Comté. — Tournoi de Nozeroy. — La principauté d'Orange n'est pas rendue à Philibert. — Voyage du prince en Espagne auprès du roi Charles. — Son testament. — Il accompagne l'empereur en Angleterre et en Allemagne ; il assiste à son sacre à Aix-la-Chapelle. — Son retour en Franche-Comté. — Mort de sa sœur Claude.

Philiberte de Luxembourg et le prince avaient, probablement sans enthousiasme, accepté l'invitation de François Ier. L'iniquité dont ils avaient été les victimes de sa part était encore trop récente pour qu'ils l'eussent oubliée, mais la politique leur commandait de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Peut-être se berçaient-ils de l'espoir que le roi, mieux éclairé sur leurs droits ou mû par un sentiment chevaleresque, leur rendrait leur principauté d'Orange. Bref, le voyage était décidé; il s'agissait de l'accomplir avec tout l'éclat possible. Les dernières semaines se passèrent donc en préparatifs considérables; la suite du prince désignée pour l'accompagner, lui et sa mère, se composait de plus de quatre-vingts personnes; les chevaux de l'escorte, sans compter sept mulets, étaient au nombre de cent vingt-trois (1).

(1) Voici, d'après un document conservé aux Archives du Doubs, E 1301, l'état de la suite du prince et de la princesse d'Orange : les sieurs de Sainte-Maure, de Sombernon et sa mère, de Montmartin, le gouverneur d'Orange, de Châtillon, de Flammerans, de Montconis, de Saint-Vincent, de Montrichard, de La Barre, Visemal, Grandjean, Jean de Fallerans, Jean du Vernoy, de Vescle, de Chantrans, de Cossonnay, de Chalain, de Fertans, de Commenailles, Marc du Vernoy, du Tartre, trois valets de chambre de la princesse, quatre valets de chambre du prince, deux échansons, huit valets de cuisine, deux argentiers : Pierre de Ploisy et Pierre Montanet, sieur du Nant, cinq fourriers et archers, trois laquais de la princesse, deux du prince, cinq palefreniers et deux aides,

Le départ eut lieu, le 10 janvier, de Bletterans, une des résidences des Chalon. A la fin du mois, Philibert et la princesse étaient à Amboise, où se trouvaient alors François Ier et la reine Claude; ils y séjournèrent ensemble presque tout le mois de février, époque à laquelle Philiberte s'en retourna. Le 1er mars, elle écrivait, de Paris, à Guillaume de Croy, sieur de Chièvres, qu'elle y avait laissé son fils « à la poursuite de ses affaires » jusqu'à l'accouchement de la reine qui était prochain (1). En effet, le dauphin François était né le 28 février. Philibert assista à son baptême le 26 avril.

Selon Brantôme, c'est au moment des fêtes données à cette dernière occasion que se serait produit le grave incident qui aurait si fort irrité Philibert et l'aurait poussé à prendre parti contre François Ier. L'appartement mis à sa disposition lui aurait été retiré pour être attribué à un autre, « grant faute, certes », dit Brantôme, « dont il partit fort mal content et de despit en alla trouver Charles d'Austriche (2) ». Montluc raconte la chose autrement. Il dit que le roi, étant à Fontainebleau, commanda à son maréchal de logis de faire donner l'appartement de Philibert à un ambassadeur du roi de Pologne ou, selon d'autres, au nonce du pape (3). Si le fond du récit est vrai, il y a au moins erreur en ce qui concerne l'endroit où le fait serait arrivé. Car François Ier, à en juger par son itinéraire, que le *Catalogue* de ses actes permet de suivre presque jour par jour, ne reçut pas le prince à Fontainebleau. Il est plus que certain qu'il n'y vint pas pendant les cinq premiers mois de 1518; il ne paraît avoir quitté Amboise que pour se rendre à Blois, le 15 mars et le 22 avril. Mais le fait doit être inexact, ou Philibert dévora l'affront en silence, ce qui est peu probable. En tout cas, il resta à Amboise; d'après un registre de

trois muletiers, trois médecins et un chirurgien, Louis des Baux, Louis Julien, Henri Robinet et maître Jean, le président d'Orange, un conseiller de longue robe, M. de Betoncourt, deux secrétaires : Philippe Vauchier et Antoine Guichon, quatre aumôniers : frère Claude du Tartre, frère Dominique, Jean Tournemire et Jean de Lisle, deux valets et trois laquais pour « les filles ».

(1) Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39.

(2) T. I, p. 240.

(3) *Commentaires*, publiés par M. de Ruble, pour la Société de l'histoire de France, t. III, p. 130. Cf. La Pise, p. 157. — M. Sandret (p. 17) a réédité ce conte.

ses comptes, on voit qu'il y passa de la fin de janvier jusqu'au mois de mai. Il prit part aux joutes qui y eurent lieu alors et pour lesquelles il n'avait pas dépensé moins de 6,222 francs, en équipements, harnachements et vêtements de soie, de draps d'or et d'argent achetés à Lyon (1). Jusqu'à son retour, le 2 juin, ses frais de voyage avaient atteint la somme de près de 16,000 francs (2). Mais il pouvait estimer qu'il n'avait perdu ni son temps, ni sa peine, ni son argent, car François Ier semblait s'être intéressé à lui, puisqu'il aurait eu l'intention de le marier avec une princesse française, dont nous ignorons le nom (3); de plus, cédant, au moins en apparence, à ses réclamations, il déclarait n'avoir pas voulu comprendre dans son édit la principauté d'Orange et lui en assurait la restitution par lettres patentes du 17 mai 1518 (4). Elles annulaient les procédures faites par le Parlement de Grenoble au préjudice de la souveraineté de Philibert. Ces lettres furent entérinées par le gouverneur du Dauphiné, mais le Parlement refusa nettement d'y obtempérer.

De nouvelles lettres de jussion furent expédiées le 17 juillet; elles prescrivaient au gouverneur, au Parlement et à la Chambre des comptes « de laisser jouir le prince de sa souveraineté, comme il faisoit auparavant lesdits empechemens ». Malgré cela, le Parlement persista à ne pas exécuter complètement les ordres de Fran-

(1) Les pièces relatives à ces acquisitions sont conservées aux Archives du Doubs. E. Chalon supplément. Elles nous donnent les noms des fournisseurs du prince et de la princesse d'Orange : François Carta, Valentin le Coultre, Jean Bartholin. Celui-ci, par une lettre assez roide, datée du 2 août 1519, réclame à Philiberte les sommes qu'elle lui devait pour les marchandises achetées par elle.

(2) CLERC, *Philibert de Chalon*, p. 44. — Exactement 15,134 l. 10 deniers, ainsi qu'il résulte du registre de dépenses, E 1287, des Archives du Doubs, qui ne fournit malheureusement pas de détails.

(3) Ce renseignement, donné par M. Sandret (p. 16), qui l'a emprunté à la biographie manuscrite de Philibert par Abry d'Arcier, est confirmé par la lettre de la princesse d'Orange qui écrivait à Guillaume de Croy, sieur de Chièvres, ancien gouverneur et grand chambellan de Charles, roi de Castille : « J'estoie ycy venue avec mon filz pour le mariaige dont pieça vous ay escript Toutes fois pour aucunes raisons la chose n'a esté despeschee, ains sans aucune roupture a esté continuee et remise jusques après Pasques. » (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39.)

(4) Il existe aux Archives d'Orange une lettre de Philiberte aux syndics et conseillers de la ville, leur annonçant qu'elle et son fils ont obtenu mainlevée de la principauté et qu'ils enverront un personnage de leur hôtel pour informer sur les excès commis par leurs officiers. (AA 15, 15 avril 1518.)

çois; il se borna à attribuer à Philibert les revenus de la principauté, la juridiction ordinaire, les premières et secondes appellations, les dernières étant réservées au roi, et il ordonna le maintien sur les portes d'Orange des armes royales qui avaient remplacé celles des Chalon. Le prince n'avait donc obtenu qu'une satisfaction illusoire (1).

Peu après son retour, le 10 juillet, il avait dépêché, avec une lettre, Henri de Cossonnay (*al.* Cozonay) à l'archiduchesse Marguerite afin de l'informer du résultat de son voyage à la cour de France au sujet des affaires de sa principauté d'Orange et du comté de Bourgogne. Pour les siennes, on lui avait seulement « donné groz espoir (2) »; celles du pays n'étaient pas des plus satisfaisantes. En effet, la paix dans la province était, depuis quelque temps, constamment menacée par le comte Guillaume de Fürstenberg, qui avait épousé Bonne, veuve de Louis, comte de Blamont en Lorraine, et une des deux héritières de Guillaume de Neufchâtel-Comté. Il était devenu ainsi possesseur d'une partie des seigneuries de cette puissante maison, notamment d'Héricourt, de Clémont et de Châtelot. A la fin de 1515, il avait menacé Blamont, qui appartenait à son ancien compagnon d'armes et ami Ulrich de Wurtemberg, comte de Montbéliard; mais son projet avait échoué. Afin de s'opposer à ses visées ambitieuses, la ville et le comté de Montbéliard, la seigneurie de Blamont et Soleure firent, le 13 septembre 1517, un traité de combourgeoisie pour une période de vingt-cinq années (3). Il employa dès lors son activité brouillonne à molester ses voisins comtois. Philibert dénonçait entre autres choses ses désobéissances envers les officiers et les justiciers de l'archiduchesse, ses voies de fait et ses querelles avec les citoyens de Besançon touchant la succession de Pierre Sixsols (4), sa mau-

(1) La Pise, p. 155.

(2) Pièces justificatives, supplément, n° 12 *a*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 35.

(3) Gollut, éd. Duvernoy, col. 1546, notes.

(4) Lettres de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, du 10 juillet, d'octobre; Pièces justificatives, n°s 12 *b* et 13 *c*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuilles 38 et 39 *bis*. Sur l'affaire Sixsols, cf. aussi une lettre de Philiberte de Luxembourg à Marguerite, du 6 juillet, *ibid.*, Lettres missives, portefeuille 36. Pierre Sixsols avait été chanoine de Besançon. Au sujet de sa succession, on lit dans une note des Papiers des États, L. 146, p. 47 : « 1,000 francs aux Bercins de Be-

vaise volonté à restituer à Jeanne de Hochberg, duchesse de Longueville, comtesse de Neuchâtel en Suisse, celles de ses places qu'il détenait(1), etc. Les Bisontins s'étaient réclamés de la gardienneté de Marguerite sur leur cité; ils avaient sollicité l'intervention du prince, leur vicomte et maire, auprès d'elle et auprès de Fürstenberg, lequel était toujours introuvable dès qu'un envoyé de Philibert cherchait à se présenter à lui. Aussi celui-ci, non content d'avoir fait, une première fois, porter ses doléances à l'empereur Maximilien par Humbert de Rye, sieur de Côtebrune, et par Jean Boutechoux, juge de Besançon, les lui fit renouveler peu de temps après par Claude de Montrichard qu'il députa spécialement vers lui à cet effet. Car les Bisontins, las de voir qu'ils n'obtenaient pas gain de cause et redoutant les brutalités de Fürstenberg, commençaient à s'impatienter. Déjà ils s'étaient abouchés, par l'intermédiaire de Richard Bercin et de Denis d'Anvers, avec les villes de Berne, de Zurich et de Soleure, afin de conclure un traité d'alliance et de combourgeoisie. Or, ce traité, il fallait l'empêcher à tout prix, comme contraire aux droits de l'empereur, du Roi Catholique et de l'archiduchesse, leurs souverains protecteurs. Grâce à ces démarches, l'accord put se faire entre les Bisontins et le comte de Fürstenberg sur la succession Sixsols (2). Quant aux autres questions pendantes, restitution des places de la comtesse de Neuchâtel, affaire de Châtillon-sous-Maîche, levée de deniers indûment perçus par le comte, etc., il fut décidé qu'elles feraient l'objet d'une conférence qui se tiendrait à Salins, le 28 octobre, et à laquelle Fürstenberg assisterait. Les États, convoqués pour le même mois à Nozeroy, sous la présidence de Philibert, auraient à les étu-

sançon a eux accordés par advis et deliberation de Madame la princesse (d'Orange) et aultres bons personnaiges pour pacifier aulcung differend que le comte de Furstemberg avoit contre eulx, pour raison de la succession de messire Pierre Sixsols, jadis chanoine de Besançon, pour lequel differend ledit comte pretendoit mener guerre, qui eut grandement causé dommage et division au pays. » Clerc, *Histoire des États généraux*..., t. I, p. 272.

(1) Le comte de Fürstenberg et le comte de Montbéliard s'étaient emparés des châteaux de Soye, de Châtenois, de Gouhenans, de Montby, de Courchaton, de Vauvillers, de Châtillon-sous-Maiche, de Vercel et de Vennes. La duchesse de Longueville avait des prétentions sur ces trois derniers. (Gollut, éd. Duvernoy, col. 1529.)

(2) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite; Pièces justificatives, n° 13 *c*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39 *bis*.

dier d'abord et à aviser aux moyens de mettre un terme aux excès du comte (1).

Dans l'intervalle, il se produisit un incident auquel Fürstenberg ne fut pas étranger : l'enlèvement de la dame d'Oricourt, veuve d'un Chemilly décédé depuis peu. Ce rapt eut lieu au commencement d'octobre et fut commis de nuit par un chevalier du nom de Wolff Thierry de Ferrette, neveu de Simon de Ferrette. Wolff s'était fait escorter à Oricourt par quelques gentilshommes et des serviteurs à lui pour le cas où il serait attaqué et où il rencontrerait une trop vive résistance. A sa tentative il ne fut opposé que des protestations de la dame, qui fut emmenée avec trois de ses suivantes. La petite troupe repartit aussitôt pour Héricourt; elle y arriva dans la journée. Le comte de Fürstenberg, qui, on l'a vu, était seigneur de cette terre, s'y trouvait alors. Non seulement il donna à « bancqueter » à Wolff qui le lui demandait pour lui et sa bande, mais encore il les retint plusieurs jours au château; il témoigna les plus grands égards à la dame d'Oricourt, à laquelle il était apparenté par les Neufchâtel (2).

Cet enlèvement ne tarda pas à être connu dans toute la province. La qualité des personnages lui donnait un caractère particulièrement sensationnel; outre le scandale qu'il avait provoqué, il y avait eu violation à main armée et par des étrangers d'un territoire dépendant de l'Empire. L'hospitalité accordée à Wolff par Fürstenberg impliquait de la part de celui-ci une véritable complicité. Mais, comme gouverneur du comté de Bourgogne, Philibert se crut obligé de lui en demander raison au nom de l'archiduchesse. Le 12 octobre, il lui écrivit pour l'informer qu'il chargeait Jean de Grammont, sieur de Châtillon, de procéder à une enquête et pour l'inviter, lui Fürstenberg, à renvoyer la dame d'Oricourt, si elle était encore sur ses terres (3). Personne n'avait réclamé de poursuites, et le prince était le premier à s'étonner que les parents n'eussent fait aucune démarche pour obtenir justice.

(1) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, octobre; Pièces justificatives, n° 13 *c*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39 *bis*.

(2) Lettre de Guillaume de Fürstenberg à Philibert, du 15 octobre; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 38.

(3) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite; Pièces justificatives, n° 13 *c*.

Lorsque l'émissaire de Philibert se présenta à Héricourt, le comte de Fürstenberg n'y était pas. Il venait d'accompagner jusqu'à Belfort Wolff qui regagnait Ferrette avec ses amis et sa proie. M. de Châtillon les y suivit. Le comte, appelé à fournir des explications, reconnut avoir accueilli Wolff de son mieux, l'avoir logé et traité plusieurs jours. A la vérité, la dame d'Oricourt, dès son arrivée, s'était plainte à lui d'avoir été enlevée par la force et avait mis son honneur sous sa sauvegarde; lui, en courtois chevalier, lui avait offert de la reconduire en son château et de la protéger contre toute insulte. Mais, au lieu d'agréer sa proposition, elle avait déclaré accepter, tout en le regrettant, le fait accompli, si Wolff consentait à l'épouser; elle l'avait même sollicité d'intervenir auprès de son ravisseur pour essayer de le décider au mariage. Wolff avait acquiescé. Les fiançailles avaient été célébrées le mardi, 12 octobre, et, aussitôt après, la cérémonie nuptiale. Mise en présence du sieur de Châtillon, la dame d'Oricourt attesta l'exactitude de ce récit (1). Il en fut de même de Wolff et de Simon de Ferrette. Bien plus, d'après d'autres témoignages recueillis au cours de l'enquête, l'enlèvement aurait été une pure comédie, concertée de part et d'autre. En voulant faire croire à un acte de violence, la dame d'Oricourt n'avait eu d'autre but que de réserver son douaire, qu'elle aurait perdu, si elle avait convolé à de nouvelles noces un an avant le décès de son premier mari (2).

Après avoir ainsi dégagé sa responsabilité, le comte ajoutait qu'il était prêt, s'il en était besoin, à se justifier davantage lors de l'entrevue qu'il devait avoir à Salins, le 28 octobre, avec le prince pour le règlement définitif des articles précédemment conclus avec l'archiduchesse ; pour le moment, il affirmait n'avoir pas eu l'intention de porter atteinte à son autorité et à ses droits. Il priait donc Philibert de « prandre les choses a bonne part » ; quant à lui, il lui semblait que « les parties soyent bien contens d'estre ensembles mariés ». Par lettres du même jour, il écrivait dans ce sens à la princesse d'Orange (3).

(1) Lettre de Guillaume de Fürstenberg à Philibert, du 15 octobre; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 38.

(2) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, octobre; Archives du Nord. Lettres missives, portefeuille 39 *bis*.

(3) Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 38.

Cette aventure romanesque ne disqualifia d'ailleurs pas Wolff aux yeux de la noblesse comtoise et ne l'empêcha pas d'être admis, en 1524, au nombre des chevaliers de la confrérie de Saint-Georges. Il en faisait encore partie en 1547 (1).

Il ne nous est malheureusement pas resté de traces des délibérations des États de Franche-Comté pour l'année 1518 (2), pas plus que de la conférence de Salins, du 28 octobre. Tout ce que nous savons au sujet des affaires qui durent y être discutées, c'est que la réunion au domaine du comté de Bourgogne des seigneuries revendiquées par la duchesse de Longueville : Vercel, Vennes, Usie, Morteau, le château-neuf de Vuillafans, etc., fut prononcée par ordonnance de l'archiduchesse Marguerite, le 25 septembre (ou octobre) 1518. Jeanne de Hochberg conserva Chaussin, La Perrière et d'autres places (3).

Quant au traité entre Besançon et les Suisses, rien ne fut négligé pour le faire échouer. Philibert avait envoyé coup sur coup aux gouverneurs un gentilhomme de sa maison, puis Salans, capitaine de la ville pour l'archiduchesse; enfin Pierre Mouchet, sieur de Château-Rouillaud; Nicolas Merceret, sieur de Monnet, et Jean de Gilley, sieur d'Aillepierre. S'il n'alla pas en personne les trouver, comme il y avait songé, c'est parce qu'il avait eu vent que l'entrée de la cité lui serait peut-être refusée (4). Lorsque Marguerite voulut tenter un suprême effort, en députant vers les Cantons le sieur d'Azuel, son écuyer et échanson (5), il était trop tard. Le traité avait été signé le 24 décembre. Le 4 janvier, les ambassadeurs de Berne, de Zurich et de Soleure arrivaient à Besançon et juraient solennellement d'en observer toutes les clauses (6). Dans la séance

(1) Gollut, éd. Duvernoy, col. 1445.

(2) Clerc, *Histoire des États généraux*..., t. I, p. 268.

(3) Gollut, éd. Duvernoy, col. 1529, notes.

(4) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, du 26 décembre; Pièces justificatives, n° 14 *b*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39. Cf. aussi une lettre de Philiberte de Luxembourg à Marguerite, du 13 décembre, *ibid.*, portefeuille 38. Le n° 17452 du Trésor des chartes (B 739) aux Archives du Nord renferme des instructions sans date, à Hugues Marmier, lieutenant du bailli d'Amont, qu'il envoyait à ce sujet à l'archiduchesse Marguerite.

(5) Lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philibert, du 25 décembre; Pièces justificatives, n° 14 *a*; Archives du Nord. Lettres missives, portefeuille 39 *bis*.

(6) Gollut, éd. Duvernoy, col. 1541, notes.

qui eut lieu à Dole, le jeudi 30 décembre, sous la présidence de Philibert, le Parlement ne put qu'enregistrer le fait. Le lieutenant d'Amont fut chargé par la Cour et par le prince d'aviser l'archiduchesse de ce qui s'était passé (1).

Fürstenberg demeura tranquille, mais pour un temps seulement, car nous n'allons pas tarder à le voir reparaître sur la scène.

A la fin de l'année 1518, Philibert fut désigné pour être chevalier de la Toison d'or (2).

L'empereur Maximilien, dont la santé était depuis longtemps chancelante, tenait, de concert avec Charles, roi de Castille (3), à lui accorder cette distinction, sans aucun doute par sympathie personnelle, mais aussi par politique et dans la crainte de le voir se rapprocher du roi de France. Le séjour prolongé du prince à Amboise n'était certainement pas sans inspirer des inquiétudes à ces deux souverains, qui devaient redouter de voir François Ier prendre trop d'ascendant sur lui (4). Dans une lettre fort aimable, datée d'Innsbruck, le 3 novembre 1518, Maximilien faisait part à son jeune cousin du choix qui avait été fait de lui. Il lui exprimait le désir de lui remettre de sa main le collier qu'il avait demandé au roi de Castille de lui envoyer à cet effet, et, dans le cas où il l'aurait déjà de celui-ci, il l'invitait à le lui retourner par quelqu'un de sa maison. Il lui ferait alors savoir l'endroit et le moment où il

(1) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, du 8 janvier 1519; Pièces justificatives, nº 14 *c*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 39. Cf. aussi une lettre du Parlement de Dole à l'archiduchesse, du 4 janvier 1519, *ibid.*, portefeuille 38.

(2) Voir aux Pièces justificatives, nº 10; Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, ancien nº 108, fol. 81, les instructions données, le 9 janvier 1517, au sieur de Balay pour s'enquérir si le prince consentirait à accepter cette distinction. — D'une note de Philippe Nigri, chancelier de la Toison d'or, à Laurent de Blioul, sieur du Sart, il paraît résulter que Philibert avait été déjà désigné au dix-huitième chapitre de l'ordre tenu à Bruxelles en 1516, mais qu'il aurait refusé et que le roi de Hongrie reçut le collier à sa place. (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 53.)

(3) Lettre de Charles, roi de Castille, à Philibert, du 12 août 1518; Pièces justificatives, nº 13; Archives du château d'Arlay; SANDRET, p. 80-81.

(4) Maximilien, par lettre au bailli d'Aval (partie méridionale de la Franche-Comté), datée d'Augsbourg, le 4 septembre 1518, lui aurait fait des recommandations au sujet de Philibert, ajoutant qu'« il a chargé son amé et feal Claude de Montrichard plus a plain », et il aurait prié le bailli « de l'aider dans sa commission et de le seconder dans l'accomplissement de ses instructions ». Il aurait adressé les mêmes injonctions à Boutechoux, un des secrétaires de Charles, roi de Castille.

devrait se rendre auprès de lui, afin d'être fait chevalier et d'en recevoir les insignes (1). La mort de l'empereur (12 janvier 1519) ne lui permit pas de donner suite à ces dispositions bienveillantes. Philibert adressa, à cette occasion, une lettre de condoléances à l'archiduchesse Marguerite (2).

Un nouveau voyage en France fut décidé à la fin de 1518, pour réitérer, comme le dit Philibert dans un mémoire dont il sera question plus loin, ses plaintes au roi au sujet de la principauté d'Orange. Sa mère l'accompagnait. Ils partirent de Nozeroy le 29 décembre, s'arrêtèrent, ainsi qu'il a été dit plus haut, le 30 à Dole, pour assister à une séance du Parlement. Philibert confia au maréchal de Vergy et à cette Compagnie le soin des affaires du pays. Sur sa demande, celle-ci mit à sa disposition Betoncourt, un des conseillers, qui devait lui prêter le secours de ses lumières lors de la discussion de ses intérêts (3).

Ils arrivèrent à Paris le 6 janvier. La cour y était fixée; elle y resta jusqu'au 14 mars. Philiberte et son fils furent constamment les hôtes du roi et de la reine. De même qu'à Amboise, le prince, en cela digne fils de son père, avait étalé un faste ruineux, de même, à Paris, ils se montrèrent d'une prodigalité qui finit par les mettre dans le plus sérieux embarras. A peine installés à Saint-Germain, Philiberte et le prince voulurent aller à Tours; il résulte du compte de dépenses dressé par leur argentier, Pierre de Ploisy, que la reine s'y rendit également. Mais l'argent manquait. Pour faire face aux frais du voyage, Philibert dut délivrer « a Claude de Troye, son receveur general en Bretagne, un collier d'or ou sont enchassés deux diamants, quatre rubis, vingt trois perles mises en œuvre en huit platelettes d'or, lesdits diamants aussi emplatelés d'or, le tout emaillé de noir en petits rondeaulx, plus une potence d'or en laquelle il y a cinq diamants, dont les trois

(1) Lettre de l'empereur Maximilien à Philibert, du 3 novembre 1518; Pièces justificatives, n° 14; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 219; CLERC, *Philibert de Chalon*, p. 8 et 9; *Annuaire du département du Jura pour 1813*, p. 112.

(2) Pièces justificatives, n° 15; original appartenant à M. le duc de Bauffremont.

(3) Lettre de Philibert à l'archiduchesse Marguerite, du 8 janvier; Pièces justificatives, n° 13 *c*, *loc. cit.*

sont en triangle, le quart en table et le cinquiesme en poincte, pour sur icelles pieces faire un emprunt de 1550 livres pour convertir a la despense que faisoit presentement ledit prince a la cour de France (1) ». Cette somme avait été avancée par un marchand (2).

Le compte de Ploisy nous apprend que le prince et la princesse d'Orange passèrent sept jours à Tours, que Philiberte, malade, y fut soignée par deux médecins et que, le 25 mars, 3 écus d'or furent accordés aux Carmes de cette ville « pour le pardon qui y estoit pour Madame ». Le 22, le prince joua avec la reine. A la fin du mois, sa mère quitta Paris; lui retourna à Saint-Germain (3).

Pendant qu'il était choyé à la cour, il avait, au chapitre de la Toison d'or tenu à Barcelone, au mois de mars, été proclamé chevalier de cet ordre célèbre avec quatorze autres des plus grands personnages de l'Espagne et de l'Empire. Parmi ceux qui furent, le même jour, honorés de cette distinction, je relève les noms de Christian II, roi de Danemark, et de Sigismond Ier, roi de Pologne (4).

Cette nomination ne fut pas pour Philibert une surprise, puisqu'elle lui était annoncée depuis quelque temps déjà; mais s'il en éprouva quelque joie, elle dut être singulièrement tempérée par une longue note du roi de Castille qui lui fut apportée à la cour par un envoyé spécial. Chaque ligne de cette note laisse percer la mauvaise humeur. On voit, en la lisant, que Charles pressentait en François Ier un rival à la couronne impériale et qu'il était irrité des longues et fréquentes visites du prince à la cour de France. Il lui rappelle que, outre le collier, il lui a attribué une pension de 4,000 francs par an, qu'il n'a par conséquent pas besoin de « chercher autre service, sort ou parti », qu'il lui a donné charge de gens d'armes, tous originaires du comté de Bourgogne; il l'informe qu'il lui fera payer une année de sa pension; il s'étonne qu'il ne mette pas plus d'empressement à aller recevoir les insignes dont

(1) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 10. Cf. aux Pièces justificatives, n° 7; Archives du Doubs, E 1308, un document analogue.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 45, Pièces justificatives, I. — L'acte d'aliénation des bijoux est indiqué dans l'Inventaire de la maison de Chalon, t. II, M 33.

(3) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 45, Pièces justificatives, I.

(4) Gollut, éd. Duvernoy, col. 1112.

s'honorent les rois, les princes et les archiducs, et qu'il demanc
pour cela un délai; il veut bien consentir à attendre encore jusqu
la Saint-Jean de 1520. Il lui exprime le désir qu'il retourne le pl
promptement possible au comté de Bourgogne reprendre sc
gouvernement, et lui mande de dresser le ban et l'arrière-ban c
tous les nobles du comté. Enfin il ajoute que, s'il fait son devo
comme il y est tenu, lui, le roi, le protégera, ainsi que s
biens (1).

Il n'y avait pas à tergiverser, car cette lettre était un ordre. Ph
libert dut s'exécuter. Il quitta Saint-Germain pour rentrer à Ble
terans, où il arriva le 11 mai 1519 (2). Ce qui put le consoler c
cette démonstration de mécontentement de la part de Charle
c'est qu'il emportait de François Ier une promesse formelle c
recouvrer bientôt définitivement sa principauté d'Orange. L
démarches qu'il fit pour obtenir ce résultat sont exposées dar
un mémoire qu'il remit plus tard, pour l'empereur, à Jean Bo
temps, son secrétaire.

Le 14 juillet 1519, François Ier expédia au gouverneur, au Parl
ment et à la Chambre des comptes du Dauphiné de nouvelle
lettres patentes prescrivant la restitution pure et simple à Phil
bert de sa principauté d'Orange. « ... Ayant aussi esgard, dit-il,
consideration au contenu des lettres que nostredit feu seigneu
luy octroya, cy semblablement attachees, les services qu'il et s
predecesseurs ont faits a nous et a la couronne de France et la prox
mité de lignage dont il nous atteint, et pour autres grandes
raisonnables causes et considerations a ce nous mouvans, avor
de par ces presentes dit, declaré et ordonné, disons, declarons

(1) M. Sandret, se fondant sur un passage de l'abbé Guillaume (*Histoire*
Salins, t. II, p. 48 et 61), dit (p. 16) que le roi Charles, dans un mémoi
signé de sa main. le 2 décembre 1518, déclare qu'on ne presse pas le prin
d'Orange d'accepter la Toison d'or et qu'on lui accorde un délai, mais qu
désire qu'il se retire dans son gouvernement de Bourgogne. M. Clerc, *Philibe*
de Chalon, p. 10 et 11, a publié le résumé d'une instruction, du 3 mars 151
qui contient les mêmes prescriptions. A cette dernière date, Philibert était
la cour de France; il n'y était pas à l'époque indiquée par M. Sandret, pui
qu'il ne partit de Nozeroy que le 29 decembre. — Voir aux Pièces justific
tives, n° 16, un document du 16 mars 1519 se rapportant à cette même affair
Bibliothèque de Besançon, collection Chifflet, ancien n° 51, fol. 19-20 — Da
une copie conservée aux Archives particulières de S. M. la reine des Pays-Ba
ce document est, par erreur, daté du 15 mai 1518.

(2) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 45, Pièces justificatives, I.

ordonnons, voulons et nous plait par ces presentes que nostredit cousin jouisse et use entierement de la souveraineté en sondit principauté d'Orange, tout ainsi par la forme et maniere qu'il faisoit auparavant ladite main mise, laquelle, pour quelque cause ou occasion qu'elle ait esté faite, nous avons de rechef, entend (*sic*) que besoin est ou seroit, levee ou ostee, levons et ostons a pur et a plain, de nosdites grace et autorité, par cesdites presentes, au profit de nostredit cousin... » A ces lettres patentes étaient jointes des lettres closes adressées à l'avocat général et au procureur général du Parlement pour leur enjoindre « très expressement » d'obtempérer à ses ordres, et « n'y faites faute, de sorte que n'ayons occasion de plus vous en escrire (1) ».

Peu de jours auparavant, le 28 juin, le collège des électeurs avait conféré au roi Charles la dignité impériale.

Le retour de Philibert en Franche-Comté lui ménageait une surprise. Fürstenberg avait repris les armes, dans le dessein ou, semble-t-il, avec la mission (2) de se rendre maître de Montbéliard, la ligue de Souabe ayant décidé l'expulsion d'Ulrich de Wurtemberg de ses États, mais cette ville était assez fortement défendue par une garnison du canton de Soleure. Il n'osa pas l'attaquer; il se rabattit donc sur les petites places des environs. Le 8 mai, il s'empara du château, du bourg et de la seigneurie de Granges. Ensuite ce fut le tour des châteaux d'Étobon et du Magny-d'Anigon, des villages de Beverne, d'Étobon, de Clairegoutte, de Villars-sous-Écot, du Vernois, de Mambouhans, qui furent pillés et brûlés, et dont nombre d'habitants furent faits prisonniers (3). On dit même qu'il alla jusqu'à incendier son propre château de Clémont, par crainte de ne pouvoir pas le conserver (4).

En portant tout autour de lui le fer et le feu, Fürstenberg n'avait

(1) La Pise, p. 155-157; *Catalogue des actes de François Ier*, t. I, p. 189, n° 1057.

(2) Lettre de l'archiduchesse Marguerite à Philibert, du 16 juillet 1519 : « ... car oy que le sieur de Zevemberghes eust escript au comte de Fustemberg prendre Montbelyart... » Pièces justificatives, n° 17 *a*; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 41.

(3) Duvernoy, *Éphémérides du comté de Montbéliard*, p. 166; cf. Gollut, éd. Duvernoy, col. 1546, notes.

(4) Loye, *Histoire de la seigneurie de Neuchâtel-Bourgogne*, p. 208.

pas seulement fait acte de guerre contre le comte de Montbéliard, mais encore contre l'archiduchesse, car la seigneurie de Granges dépendait d'elle. Pour le punir, Philibert fit saisir les terres de Clerval et de Passavant qui lui appartenaient, et il prit soin de se ménager, le cas échéant, le concours des Fribourgeois et des Bernois. Marguerite, prévenue par le prince de cet audacieux coup de main, le somma de rendre Granges, mais, loin d'en rien faire, il s'y fortifia de jour en jour. Alors elle envoya contre lui à Philibert un mandement de contrainte, avec injonction de le faire exécuter, s'il persistait à détenir la seigneurie (1). Il n'eut cure de la sommation, et il continua de posséder cette terre jusqu'au 15 mars 1524, époque où il la vendit à Ferdinand, archiduc d'Autriche et frère de Charles-Quint, ainsi que ses droits et ceux de sa femme sur Héricourt, Clémont, Châtelot, etc. (2).

Se croyant déjà réintégré dans sa principauté d'Orange, Philibert paraît n'avoir songé, à la fin de l'année 1519, sinon qu'à fêter cet événement, au moins qu'à vivre en grand seigneur dans son château de Nozeroy. De son séjour à Amboise il avait rapporté le goût des tournois. Déjà, au mois de septembre 1518, il en avait organisé un (3). Il en prépara, pour les derniers jours de décembre 1519, un autre qui devait dépasser par sa magnificence tout ce que l'on avait vu ou pu rêver dans le pays. Les comptes de sa maison nous apprennent qu'il avait dépensé pour cela une somme de 10,382 francs en achats de toute sorte (4).

Ces fêtes furent en partie données près de la petite rivière le Serpentin, au pied du coteau parallèle à celui sur lequel est bâti le bourg de Nozeroy, au levant, sur une place carrée, entourée d'un fossé plein d'eau et d'un parapet. Elles durèrent sept jours, depuis le 26 décembre; le 28 fut consacré au repos.

Le programme de ce tournoi célèbre, publié par Dunod, en indique minutieusement les détails que je me contente de résumer.

Le défi était lancé par six gentilshommes : Philibert de Chalon,

(1) Lettre du 16 juillet; Pièces justificatives, n° 17 *a*; Archives du Nord, Lettres missives. portefeuille 41.

(2) Duvernoy, *Éphémérides du comté de Montbéliard*, p. 81.

(3) Rousset, t. IV, p. 506.

(4) [illegible], *Philibert de Chalon*, p. 12.

Jean du Vernoy, Jean de Fallerans, Claude de Visemal, Jean de Chantrans et Jean Genevois. Le 26 et le 27, attaque et défense d'une barrière à la lance, à l'épée et à la pertuisane; le 29, combat à la hache; le 30 et le 31, lutte à cheval et à la lance; le 1er et le 2 janvier, attaque et défense d'un bastillon.

Ceux qui acceptaient le défi n'avaient qu'à envoyer leurs écus, lesquels seraient suspendus à un arbre chargé d'oranges, emblème de la souveraineté de Philibert; ils trouveraient au château les armes nécessaires. Les juges du tournoi étaient Charles de Poitiers, seigneur de Vadans; Simon de Chantrans, seigneur de Courbouzon; Claude de Salins, seigneur de Vincelles, et Aimé de Balay, seigneur de Terrans.

Dès le 24, une centaine de chevaliers, venus des régions environnantes, étaient réunis à Nozeroy, et avec eux les châtelaines qui avaient tenu à assister au tournoi et à délivrer les prix à ceux qui, dit le programme, « mieulx auront desservi ». Plus de mille hommes d'armes y avaient été rassemblés.

A l'arbre garni d'oranges, outre les écus de Philibert et de ses cinq compagnons, on pouvait voir ceux d'Antoine de Luxembourg, comte de Roussy; de Guillaume de Vergy, seigneur de Montferrand; de Claude de Vienne, de Louis de Sugny, de Claude de Bussy, d'Arthaud de Fallerans, de Henri de Cossonnay, de Christophe Bouton, de Jean et de Claude de Beaurepaire, de Marc du Vernoy, de Guillaume de Visemal, de Jean du Vaul, de Pierre du Vernoy, de Hugues Proudon, de Marc de Sugny, de Philippe Guierche, de Claude d'Anglure, d'Aimé de Maigly, de René Boisselet, de Martin de Plessy, de Pierre de Brans, de Simon de Champaigne, de Jacquelin d'Angoulevant, de Jacques de Brancion, de Philippe de Falletans, de Jean du Tartre et de François d'Auxonne, la fleur de la noblesse comtoise, bourguignonne et champenoise.

Le 24 décembre, devant les tribunes construites pour les dames et les juges du tournoi, eut lieu la première passe d'armes. Trente-deux des gentilshommes y prirent part, en combattant à la lance et à l'épée, deux contre deux, assaillants contre tenants. Claude de Vienne fut blessé à la tête, Claude d'Anglure au bras, Jean de Chantrans fut jeté à terre par Claude de Bussy d'un coup du gros

bout de sa lance. A la fin de la journée, on comptait dix épées brisées.

Le lendemain, ainsi qu'il a été dit, il n'y eut pas de joutes, mais des luttes qui commencèrent à deux heures de l'après-midi. Le champion était un seigneur breton. Six des assistants acceptèrent son défi; tous furent terrassés par lui. Un Comtois, nommé de Perrigny, fut plus heureux. Trois fois, il renversa sous lui l'hercule breton. Aussi fut-il proclamé vainqueur. Il eut le pourpoint de satin qui était le prix décerné par les juges.

A l'attaque de la barrière, le 29, Philibert et Jean du Vernoy soutinrent d'abord le choc du sieur de Montferrand et de Louis de Sugny. Jean Genevois et Jean de Chantrans eurent pour assaillants Claude de Bussy et Hugues Proudon. Jean de Fallerans et le seigneur de Villers-les-Pots, celui-ci remplaçant Claude de Visemal, se mesurèrent avec Claude de Bussy et Simon de Champaigne. Les armes étaient la pertuisane et l'épée à deux mains. Le prince croisa le fer avec huit adversaires; il mit hors de combat Philippe de Fallerans, qui reçut un coup d'épée sur la crête de son heaume, et, dit le chroniqueur, « il fut contraint de desnicher de la barrière de trois pas en reculant »; mais, à son tour, Philibert fut atteint au genou d'un coup de pertuisane que Montferrand lui asséna. Plusieurs épées volèrent en éclats; il y eut des bassinets et des armets enfoncés, des garde-bras endommagés et des gantelets coupés. Quelques-uns des combattants, parmi eux Jean de Chantrans, furent blessés aux mains jusqu'à effusion de sang.

Les joutes suivantes eurent encore un caractère plus original. Le 30, dans la soirée, ce fut un combat à cheval et à selle rase, c'est-à-dire sans appui, dans la salle basse du château, éclairée par une soixantaine de torches et où avaient été dressées des tribunes. Philibert rompit une lance avec Jean de Fallerans et trois avec Jean du Vernoy, mais, à la dernière passe, il fut désarçonné. Un des juges, Claude de Salins, âgé de cinquante-sept ans, pour complaire à une dame qui l'en avait prié, n'hésita pas à s'armer de toutes pièces et à entrer en lice avec le vaillant Montferrand.

Au carrousel du 31 prirent part presque tous les gentilshommes. Le chroniqueur est muet sur les prouesses du prince pendant cette seconde soirée, qui fut plus brillante et plus accidentée que la pré-

cédente, car on y ferrailla longtemps et ferme. Quatre des jouteurs mordirent la poussière.

Le grand attrait de ces fêtes consista surtout dans l'attaque du bastillon, qui eut lieu le 1er et le 2 janvier. Ce bastillon semble avoir été édifié pour la circonstance, dans le val de Mièges, en face du château. Il était flanqué de quatre tours, avec, devant, un pont-levis, et, derrière, une poterne; il était entouré d'un fossé assez profond et était défendu par une puissante artillerie.

Le 1er janvier, le prince, avec ses gens, ses cinq tenants et cinquante-six gentilshommes, bien armés, la dague au côté et la pique au poing, s'enferma dans le bastillon, que Montferrand devait assiéger avec un millier d'hommes et du canon. A l'approche de Montferrand, vingt-cinq Albanais sortirent à cheval pour enlever un troupeau de moutons destinés au ravitaillement des défenseurs de la place. Ce coup de main réussit d'abord, mais les moutons furent repris à la suite d'un combat à la lance, « a la mode des Albanois », dit l'auteur du récit du tournoi.

Aussitôt Montferrand fit avancer son artillerie et un pont roulant, sur lequel, selon le chroniqueur, pouvaient être cent hommes de front. Il envoya un héraut sommer les assiégés de se rendre; sinon, il commanderait l'assaut. Philibert fit répondre qu'il était prêt à soutenir l'attaque. Bien vite il opéra une sortie, les cavaliers débouchant par le pont-levis et les fantassins par la poterne; mais, malgré toute l'impétuosité de sa petite troupe, il ne put entamer les masses plus épaisses de Montferrand, et il dut revenir se mettre à l'abri du bastillon. De part et d'autre il y avait eu des blessés « jusques a effusion de sang ».

A cette escarmouche succéda un combat d'artillerie qui fut bientôt suivi de l'assaut, conduit au son des trompettes et des tambours. L'ennemi se rua dans les fossés et dressa nombre d'échelles contre le bastillon, mais il fut accueilli à coups de canon, de pique, de lance et d'épée. Montferrand fit sonner la retraite, ce que voyant, la troupe du prince exécuta une nouvelle sortie qui fut repoussée et suivie d'un second assaut, dans lequel il y eut encore des blessés. Un armistice fut conclu jusqu'au lendemain à midi.

Le 2, à l'heure fixée, la lutte recommença. Mais, comme les assiégés avaient reçu des renforts, Philibert résolut de livrer à son

adversaire une bataille rangée. Montferrand, prévenu, fit faire une reconnaissance par un de ses officiers, qui le mit au courant des dispositions prises par le prince; ensuite de quoi, il donna le signal du combat. Ses troupes baisèrent la terre, en demandant à Dieu la victoire, puis elles se précipitèrent en avant. Celles de Philibert firent de même. Tout d'abord, l'engagement se borna à des échanges de coups de canon et à des escarmouches entre les enfants perdus des deux partis. Enfin les belligérants se rencontrèrent. De côté et d'autre, l'acharnement fut incroyable, mais l'élan des hommes d'armes du prince fut tel que ceux de Montferrand durent céder et s'enfuir. La nuit venue, Philibert rentra victorieux en son château de Nozeroy, où il fut acclamé par les dames.

Après un copieux souper, il y eut un troisième carrousel, toujours à selle rase. Il fut encore plus animé que les deux autres, car, dit le chroniqueur qui nous fournit ces détails, les jeunes gentilshommes « tournerent les uns contre les autres et se donnerent de si grands coups de lance qu'ils se porterent par terre, hommes et chevaux, d'un costel et d'autre, et coururent tant et si longuement que par lesdites dames furent requis d'aller reposer pour les gros fais qu'ils avoient porté ce jour ». Le prince sortit vainqueur de toutes ces épreuves et obtint le prix réservé au plus courageux et au plus habile.

Ainsi se termina ce tournoi, le dernier que l'on vit en Franche-Comté. L'endroit où eurent lieu ces fêtes s'appelle encore le *champ du tournoi* (1).

Cependant les mois s'écoulaient, et Philibert n'était pas remis en possession de la principauté d'Orange. Le Parlement de Dauphiné refusait de plus en plus d'entériner les lettres patentes du roi, et, comme le prince le dit mélancoliquement dans son mémoire, « elles sont demeurées illusoires ». Si elles ne furent pas suivies d'effet, c'est que François Ier le voulut bien ; peut-être avait-il envoyé sous main des ordres en conséquence. Car est-il possible d'admettre qu'un Parlement de province ait osé résister à ce point à une série

(1) Dunod, *Nobiliaire du comté de Bourgogne*, p. 300 et suiv.; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 12; Rousset, t. IV, p. 506-508; Sandret, p. 19-21 et 84-93.

d'injonctions qui semblaient plus formelles les unes que les autres? Assurément non. Si le roi fut le complice du Parlement, il fut vraiment coupable; s'il fut de bonne foi, il manqua tout à fait d'autorité. Quoi qu'il en soit, Philibert fut la victime d'une iniquité de laquelle le roi est responsable. Il en ressentit une violente et légitime colère, qui devait le pousser aux résolutions les plus extrêmes. La « grande faute » que Brantôme a reprochée à François Ier, la voilà, et, ainsi qu'il a été dit en commençant, il ne tarda pas à la regretter.

Ce n'était d'ailleurs pas le seul grief que le prince et sa mère eussent contre lui; ce n'est pas le seul manquement de parole dont ils eurent à se plaindre de sa part. Le trésor royal leur était redevable d'une somme de 27,000 livres tournois que la reine Anne, par lettres du 14 décembre 1498, avait reconnue à Jean IV de Chalon; il leur était redevable de 21,900 livres, qui restaient à payer sur la somme de 25,000 livres dont François Ier, par son mandement du 18 mai 1516, donné à Crémieux, avait prescrit le versement pour liquider la dette de 50,000 livres que Louis XII avait accordées à Jean, en récompense de ses services. Enfin, François, qui, on l'a vu, avait promis, au contrat de mariage de Claude de Chalon avec Henri, comte de Nassau, une somme de 10,000 livres, payable six ans après le mariage, n'avait pas encore tenu ses engagements. Il est vrai de dire que le terme légal n'était pas expiré, mais il l'était largement en 1538, quand René, fils de Claude et héritier de Philibert, prenait la liberté de réclamer au roi ce qui lui était redû, indépendamment de ses revendications territoriales (1).

L'année 1520 s'ouvrit pour Philibert par un événement qui devait avoir la plus grande influence sur sa destinée : ce fut sa visite à l'empereur, de qui il allait recevoir le collier de la Toison d'or. Accompagné de quelques serviteurs, il partit, le 20 janvier, de Nozeroy pour l'Espagne. Il ne nous est malheureusement parvenu aucun détail sur les incidents de ce long voyage, mais nous savons quel accueil fut fait à la cour au prince d'Orange. Après la lettre amère du mois de mars 1519, il pouvait craindre au moins une réception glaciale, sinon des reproches dont il lui eût été assez

(1) Archives nationales, R 67.

difficile de se disculper. S'il avait objecté que, lors de ses deux séjours auprès de François Ier, son principal but était d'obtenir la restitution de la principauté d'Orange, il aurait été assez embarrassé d'expliquer les raisons pour lesquelles il les avait exagérément prolongés, de justifier sa présence aux fêtes et aux tournois d'Amboise, etc. Souverain dépossédé, sa place n'était pas auprès de son spoliateur. Au lieu de cela, Charles-Quint le combla de prévenances. Il lui remit lui-même les insignes de la Toison et le nomma capitaine de 50 lances de ses ordonnances. Par lettre datée de la Corogne, le 3 mai, l'empereur mandait à la princesse d'Orange combien il avait été satisfait de la visite de son fils, et il la remerciait du plaisir qu'elle lui avait causé en le lui envoyant. Il l'avait trouvé animé des meilleures dispositions et décidé à lui faire « un bon service ». De son côté, il était prêt à lui accorder sa bienveillance et à « le croistre en estat, honneurs et bien ». Comme il était sur le point de s'embarquer pour l'Allemagne, il emmenait avec lui Philibert en Angleterre, où il avait à s'arrêter. Il terminait en informant la princesse qu'une fois arrivé en ses États, il lui renverrait son fils, mais dans l'espoir qu'elle le laisserait bientôt revenir auprès de lui, « afin, disait-il, que je l'aye continuellement près de moy ». Philibert était désormais gagné à la cause de l'empereur (1).

Au moment de quitter l'Espagne, il congédia les personnes de sa suite (2) et leur confia son testament qu'il venait de faire à la Corogne, le 3 mai, en même temps que l'empereur écrivait à sa mère. Il instituait pour ses héritiers sa sœur Claude, comtesse de Nassau, et son jeune neveu René (3).

Le séjour de Charles-Quint en Angleterre fut de quatre jours seulement (26-29 mai) (4), le temps de détacher, grâce à la conni-

(1) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 13; Pièces justificatives, n° 18; Archives du Doubs, E 1296; Sandret, p. 83; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 221; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 148.

(2) Claude de Montrichard, son maître d'hôtel; Philippe Vauchier, son secrétaire; le sieur de l'Etoile, un des Visemal et Jean de Fallerans. (Archives du Doubs, E 1287.)

(3) Pièces justificatives, n° 19; Archives du Doubs, E 1326. Il le ratifia par un codicille daté de Nozeroy, le 30 avril 1521. L'original est conservé dans les archives de la famille royale à la Haye; il a figuré à l'Exposition d'objets relatifs à la maison d'Orange, qui a eu lieu en 1880 dans cette ville.

(4) Le 26, à Douvres ; les 27 et 28, à Cantorbéry : le 29, à Sandwick. (Gachard, *Journal des voyages de Charles-Quint*, t. I, p. 63.)

vence du cardinal Wolsey, le roi Henri VIII de l'alliance avec François Ier. Philibert l'accompagna encore dans les Pays-Bas ; là, il se sépara de son souverain et revint à Nozeroy. Ce ne fut pas pour longtemps, car, bientôt après, il était convoqué par lui (Gand, 3 août) pour assister avec les électeurs et les princes du Saint-Empire aux fêtes de son sacre qui devaient avoir lieu à Aix-la-Chapelle. Charles invitait son cousin à aller le rejoindre où il serait, le 20 septembre, et à se faire accompagner par ses gens et serviteurs le « plus honnestement » qu'il pourrait (1). C'est le 23 octobre qu'il fut couronné empereur.

Lors de son retour en Franche-Comté, le prince d'Orange s'arrêta à Besançon. Il y arriva dans la soirée du vendredi 30 novembre et logea à l'hôtel du Lion d'or, où descendaient tous les personnages de distinction de passage dans la ville. Il fut reçu par les gouverneurs avec toutes les marques de respect dû à sa qualité de vicomte et maire de la cité. Ils lui offrirent, à son entrée, six petites symaises d'hypocras, dont trois de blanc et trois de rouge, six boîtes de dragées pesant quatorze livres et demie, deux douzaines de torches, six grands pots de vin, douze ânées d'avoine et, après souper, deux grands pots de vin blanc. Le lendemain, à l'heure du dîner, il lui fut présenté, outre quatre symaises d'hypocras et six grands pots de vin, un chevreuil tout frais, qui avait été pris par les habitants de Thize et de Chalezeule. Dans l'après-midi, il quitta Besançon, pour rentrer à Nozeroy par la route de Vuillafans (2).

En faisant son testament en faveur de sa sœur Claude, Philibert ne pensait guère qu'elle mourrait l'année suivante. Il fut avec elle, le 21 mars 1521, à Saint-Claude qui était un lieu de pèlerinage très fréquenté ; elle y allait sans doute pour demander le rétablissement de sa santé compromise. Elle termina sa courte vie à Diest, au mois de juillet (3). Par les soins de sa mère, des services funèbres furent

(1) Pièces justificatives, n° 20 ; Archives du Doubs, E 1296, original ; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 220 ; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 49, Pièces justificatives, II ; Sandret, p. 83.

(2) Archives de la ville de Besançon, registre des comptes municipaux de 1520, fol. xiiii^xx^ix-xiiii^xx^xiii.

(3) Clerc, p. 14. — C'est par erreur que M. Sandret dit (p. 32) qu'elle mo en 1525, pendant que Philibert était en prison.

célébrés en grande pompe dans les églises des seigneuries de Chalon pour le repos de l'âme de la jeune comtesse de Nassau (1).

(1) Un portrait de Claude de Chalon est conservé dans le précieux recueil de dessins au crayon que possède la Bibliothèque Méjanes à Aix. Il est au fol. 35, n° xxxiii. Cf. Rouard, *François Ier chez Mme de Boisy*, p. 50.

CHAPITRE III

Philibert au siège de Tournai. — Il accompagne l'empereur en Espagne. — Sa brillante campagne dans le Béarn. — Il prend part au siège de Fontarabie comme général de l'infanterie espagnole. — Siège de Bayonne. — Prise de Fontarabie. — Philibert, désigné pour servir en Italie, est fait prisonnier à Villefranche, près Nice. — Sa captivité à Bourges, à Lusignan et à Lyon. — Sa mise en liberté et son retour en Franche-Comté. — Guerre des paysans en Franche-Comté. — La principauté d'Orange depuis sa confiscation.

Claude de Chalon avait langui et s'était éteinte pendant que son mari et Frantz de Sickingen, autre lieutenant de l'empereur, envahissaient le duché de Bouillon et la principauté de Sedan pour punir Robert de la Mark d'avoir assiégé Virton, dans le Luxembourg, qu'ils s'emparaient de Mouzon et essayaient de prendre Mézières défendue par Bayard. C'était donc le beau-frère de Philibert qui, dans cette partie de la France, avait donné le signal des hostilités, prélude des guerres entre Charles-Quint et François Ier.

Usant du droit que lui conférait, comme à tous les Franc-Comtois, le pacte de neutralité de Saint-Jean-de-Losne, celui de servir l'Empire, désireux surtout de se venger du roi, le prince, qui avait, dit-il, « conclu et deliberé se tirer devers la très saincte Magesté de l'empereur », donna, le 8 avril 1521, à sa mère pouvoir de gouverner et régir ses biens en Franche-Comté, Bourgogne, Dauphiné, Bretagne, etc. (1). Environ un mois plus tard, il recevait de Charles-Quint une commission, datée de la Corogne, 26 avril, pour lever une compagnie de 50 hommes d'armes, dont il serait capitaine (2), et partait pour les Flandres. Après avoir été quelque temps à Bruxelles, où il s'était fait faire des tentes consi-

(1) Archives du Doubs, E 1322. Cet acte est le renouvellement d'un premier pouvoir, du 23 janvier 1520.
(2) Archives du Nord, B 735, n° 17034 du Trésor des chartes.

dérées comme « fort belles » (1), il rejoignit, à la fin de juillet, les troupes impériales qui assiégeaient Tournai sous le commandement du comte de Nassau. C'est devant cette ville qu'il fit ses premières armes. Il avait sous ses ordres l'avant-garde, « avec deux ou troys capitaynes pour le conduyre » (2). Le silence des historiens de Tournai sur son compte peut faire croire que son rôle au point de vue militaire fut assez effacé, mais, au témoignage de La Pise, il y fit « preuves d'une vertu extraordinaire » (3). Il est certain toutefois qu'il y montra une réelle valeur, à laquelle plus tard Charles-Quint tint lui-même à rendre hommage (4). La place capitula le 1er décembre (5). Il avait dû, comme cela lui arriva souvent par la suite, faire les avances de l'entretien de sa compagnie et rembourser à des marchands d'Anvers des sommes que son beau-frère et lui leur avaient empruntées pour la solde de 50 hommes d'armes et de 100 archers (6).

C'est aussi au siège de Tournai que commença son duel à mort avec François Ier.

La riposte ne se fit pas attendre. Le roi, qui, le 8 octobre, avait attribué le comté de Penthièvre à Louis de Lorraine, comte de Vaudémont (7), prononça la confiscation de tous les biens que Philibert possédait en France, notamment de la principauté d'Orange; il la donna à Gaspard de Coligny, seigneur de Châtillon, qu'il avait fait maréchal (8). Jean Walhaut, président au Parlement de Paris,

(1) Nouvelles de juillet 1521 (vers le 20), ms. fr. 3092 de la Bibliothèque nationale, fol. 126.

(2) Nouvelles de juillet 1521 (vers le 20), ms. fr. 3092 de la Bibliothèque nationale, fol. 126.

(3) P. 157.

(4) Le privilège de Charles-Quint, en sa faveur, publié aux Pièces justificatives, n° 374, contient à ce sujet le passage suivant : « Quippe qui in Gallia Belgica, dum Tornacum, Nerviorum urbem, a Gallis occupatam, in fidem nostram recepimus, non vulgaris suæ in nos fidei ejusque et corporis fortitudinis et animi virtutis documenta præstare cœpit... »

(5) Gachard, *Journal des voyages de Charles-Quint*, t. I, p. 32.

(6) Ordre de payement à Henri de Nassau et à Philibert de 1,456 livres à compte sur celle de 12,604 livres empruntée par eux « d'aucuns marchands d'Anvers pour faire paiement aux cinquante hommes d'armes et cent archiers de leurs compaignies pour trois mois de leurs gaiges entant moins de neuf mois qui leur sont duz... » (Archives du Nord, B 2303.)

(7) L'acte est aux Archives du Doubs, E Chalon, supplément, 1.

(8) L'acte de donation par François Ier à Gaspard de Coligny est aux [illegible] du Doubs, E 1335.

fut désigné pour aller en prendre possession et en faire la remise aux procureurs de Coligny, ce qui eut lieu le 30 avril 1522. Mais celui-ci n'en jouit pas longtemps, car il mourut le 24 août, en allant au secours de Fontarabie, assiégée par les troupes de Charles-Quint. François Ier, par lettres patentes du 30 novembre suivant, confirmait cette donation à sa veuve et à ses enfants, Odet, Gaspard et François.

En compensation de cette saisie, l'empereur accorda à Philibert les terres et seigneuries qui appartenaient en Artois à Marie de Luxembourg, duchesse douairière de Vendôme, et celle de Rambeaucourt, près de Douai (7 avril 1522). Peu de temps après, il y joignait une pension de 8.000 livres, pour reconnaître ses services passés et présents (Valladolid, 1er septembre 1522) (1).

Le prince d'Orange paraît être resté attaché à la personne de l'empereur après la capitulation de Tournai. Dès le commencement de l'année 1522, il prit le parti d'aller en Espagne, où son activité pourrait trouver à s'exercer, car la guerre s'y poursuivait entre les troupes de Charles-Quint et celles de François Ier. Ainsi qu'on le voit par une lettre du comte de Nassau à Philiberte de Luxembourg (2), celui-ci, de même que les amis du prince et les personnes de son entourage, l'encourageait dans cette voie. L'empereur ne s'y serait opposé que si sa présence au comté de Bourgogne eût été indispensable, ce qui n'était pas le cas. Plusieurs mois s'écoulèrent avant son départ; enfin il s'embarqua avec Charles-Quint, le 6 juillet, à Hampton et arriva, le 16, à Santander (3). La première lettre que nous ayons de lui est datée du camp de Fontarabie, 28 décembre. Elle est adressée à sa mère et est relative au renouvellement de la neutralité de 1522, dont il sera plus loin question. Il en avait entretenu Charles-Quint, qui l'avait ratifiée à Valladolid, quinze jours auparavant (4).

(1) Archives du Doubs, E 1330 et 1364; Clerc, p. 49, Pièces justificatives, II, et n° 22.

(2) Pièces justificatives, n° 21; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 222.

(3) Gachard, *Journal des voyages de Charles-Quint*, p. 34; Sepulveda, *De rebus gestis Caroli V*, t. I, p. 144.

(4) Pièces justificatives, n° 24; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 223, et *Annuaire* [illegible] *ent du Jura pour 1843*, p. 136.

Fontarabie était la principale base des opérations militaires, car alors cette ville était la clef de l'Espagne. Sa position au pied des montagnes, entre la Bidassoa et la mer, semblait la rendre inexpugnable. Aussi avait-elle été l'objectif des troupes que François Ier, à la demande de Henri II d'Albret, roi de Navarre, avait envoyées, sous les ordres de l'amiral de Bonnivet, pour reconquérir ce royaume. Saint-Jean-Pied-de-Port, Roncevaux, Pampelune et d'autres villes encore étaient tombées au pouvoir des Français. L'amiral avait tenu à conduire lui-même le siège de Fontarabie, qui finit par se rendre (1521). Jacques Daillon, seigneur du Lude, qui s'était particulièrement distingué, en fut nommé gouverneur au nom de Henri d'Albret. Trois mille Gascons lui furent donnés pour y tenir garnison (1).

La perte de cette place avait été fort sensible à Charles-Quint. Il résolut de la recouvrer à tout prix, d'autant plus qu'il fallait préserver l'Espagne d'une invasion possible. Il rassembla donc sous ses murs des troupes considérables, évaluées au chiffre de 24,000 hommes. Elles étaient sous le commandement de don Inigo Hernandès de Velasco, connétable de Castille, et du prince d'Orange. Elles étaient destinées à enserrer Fontarabie, qu'il s'agissait de réduire par la famine ou de forcer par les armes, à couvrir la Biscaye et la Guipuzcoa, et enfin à faire une diversion dans le Béarn.

Philibert fut chargé de cette dernière opération (2). Il envahit le Béarn par le pas de Béhobie, traversa le Labourd, brûla Hastingues, assiégea Bidache, défendue par le comte de Gramont, son souverain, l'emporta d'assaut après vingt jours, la saccagea et la réduisit en cendres. Puis il passa le Gave à Sorde , qu'il incendia, et vint mettre le siège devant Sauveterre. La garnison

(1) Favyn, *Histoire de Navarre*, p. 709 ; Mazure, *Histoire du Béarn et du pays basque*, p. 119 ; Faget de Baure, *Essais historiques sur le Béarn*, p. 315.

(2) Selon Bordenave, *Histoire de Béarn et Navarre*, publiée par Paul Raymond, pour la Société de l'histoire de France, cette expédition serait postérieure à la prise de Fontarabie. Cf. p. 26 et suiv. Les villes ou localités prises par Philibert sont énumérées dans l'ordre suivant : Sorde, Peyrehorade, Hastingues, Bidache, Mauléon, Navarrenx, Sauveterre, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz. C'est aussi, moins pour Peyrehorade, passée sous silence, l'ordre indiqué par le P. d'Aleson, *Annales de Navarra*, t. V, p. 480 et 481. Mais il place cette campagne avant la reddition de Fontarabie.

de ce bourg avait pour capitaine Étienne d'Albret, baron de Miossens, lequel résista énergiquement. Le prince y éprouva des pertes sensibles. Pendant ce temps, les troupes du vice-roi d'Aragon, au nombre de 3,000 hommes, avaient pénétré en Béarn par les montagnes, dont Menauton, bâtard de Gerderest, gardait les défilés, et cherchaient à s'emparer d'Oloron, où était enfermé François de Béarn, seigneur de Louvie, que Gerderest avait rejoint. Les Aragonais étant campés à Sainte-Marie, les assiégés, qui comptaient être secondés par trois compagnies de gens d'armes éloignés d'environ une demi-lieue, tentèrent une sortie. Elle fut repoussée et la garnison d'Oloron poursuivie avec tant d'impétuosité que les assiégeants entrèrent à sa suite dans la ville. Au milieu du tumulte, quelqu'un avait eu la présence d'esprit de relever le pont. Des Espagnols furent noyés; ceux qui s'étaient introduits dans la place furent faits prisonniers; enfin, les autres, ne se sentant plus en nombre pour lutter avec avantage en cas d'attaque, allèrent retrouver à Sauveterre les troupes du prince d'Orange. Ce renfort inattendu permit à Philibert de s'en rendre maître. Navarrenx et Mauléon, qui étaient sans défense, lui ouvrirent leurs portes. Le 19 décembre, il occupa Saint-Palais; le 21, il marchait sur la Bastide (1). Cette incursion se termina par la prise et le pillage de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz (2).

Le prince d'Orange regagna par le Labourd Fontarabie, dont le connétable de Castille pressait le siège que soutenait avec vaillance le comte du Lude. Mais le ravitaillement de la ville était tellement difficile que nombre de ses défenseurs y moururent de faim (3). Elle n'aurait pas tardé à être obligée de capituler, si elle n'avait pas été secourue. Gaspard de Coligny arrivait à marches forcées pour la délivrer, quand il fut frappé par la mort à Dax.

(1) Lettre de Jerningham au cardinal Wolsey, datée de Vittoria, le 14 janvier 1524, dans *Letters and papers foreign and domestic of the reign of Henry VIII*, par J.-S. Brewer, vol. IV, première partie, nº 27, p. 14.

(2) Favyn, *loc. cit.*, p. 721 et 722; Faget de Baure, *loc. cit.*, p. 385 et 386; Mazure, *loc. cit.*, p. 119.

(3) « En vain avait-on essayé de ravitailler la place par mer. Des croiseurs, armés dans les ports espagnols du Passage et de Saint-Sébastien, empêchaient les barques de vivres de s'approcher. Plusieurs avaient été prises et coulées. Un convoi qu'on avait tenté d'introduire par terre avait eu le même sort. » (Sandret, p. 26.)

Le maréchal de Chabannes, venant d'Italie, fut chargé du commandement des troupes françaises; il se dirigea sur Bayonne, puis sur Saint-Jean-de-Luz, et concentra toutes ses troupes à Hendaye. Il y attendit quelque temps une flotte de renfort, qui avait été organisée en Bretagne et placée sous les ordres du capitaine de Lartigue. « Les Espagnols campés dans cet endroit (Hendaye), craignant d'être acculés à la rivière et à la mer par les troupes françaises, avaient abandonné la rive droite et s'étaient joints aux leurs qui bloquaient la ville par terre. Chabannes, trouvant le terrain libre, s'établit sur l'emplacement occupé auparavant par les Espagnols. Il borda la rivière de son canon, foudroya les ennemis campés sur l'autre rive. Ceux-ci cherchèrent un abri dans les replis du terrain. Philibert alors conseilla de faire passer la rivière plus en amont par un corps de troupe et de tourner les Français en les enveloppant entre deux feux. Son avis ne fut pas suivi. Quelle autorité en effet pouvait avoir l'opinion d'un jeune homme de vingt ans? Mais les Espagnols ne tardèrent pas à se repentir de [ne] l'avoir [pas] écouté.

« On était arrivé à l'année 1523. Chabannes, voyant le succès de son artillerie, résolut de tenter un coup hardi. Dans une époque de grande marée, lorsque la mer, à son reflux, descend beaucoup, il avait remarqué que les eaux de la rivière, devenues plus basses, permettaient de la passer à gué. Par une nuit noire, pendant que les Espagnols dormaient en sécurité, l'intrépide maréchal entre dans l'eau à la tête de ses troupes, et tombe sur les assiégeants avec tant d'impétuosité que Espagnols et Allemands se débandent et, malgré les efforts de leurs chefs, s'enfuient dans les montagnes. Philibert essaye en vain de rallier ses soldats, il est entraîné par les fuyards (1). » Durant ce temps, les Français pénétraient dans Fontarabie avec des approvisionnements, et Chabannes en confiait la défense à Franget, qui avait la réputation d'un vaillant soldat. Don Pedro de Navarre lui était adjoint comme lieutenant (2).

(1) SANDRET, p. 26 et 27. C'est à la suite de cet échec que M. Sandret place l'expédition de Philibert dans le Labourd et la Basse-Navarre (p. 27).

(2) FAVYN, *loc. cit.*, p. 122. — Parmi les pertes les plus notables que subirent les troupes de l'empereur dans ces diverses escarmouches, il faut mentionner celle du comte Guillaume de Fürstenberg, qui avait le commandement de

Si la situation des défenseurs de Fontarabie n'était pas enviable, celle de Philibert ne l'était pas toujours à certains égards, malgré ses quelques avantages militaires. Car non seulement il payait de sa personne, on a pu voir avec quelle ardeur, mais encore de ses deniers. A la date du 1er mai 1523, il écrivait à sa mère que son expédition de Fontarabie lui avait « costé bon », qu'il avait reçu une lettre de change de 1,000 écus et une autre de 3,000, que le tout était déjà épuisé, que l'empereur lui avait bien promis 24,000 ducats, mais qu'il était plus prudent de n'y pas compter. Il ajoutait que le pape essayait de faire conclure une trêve, et que si le résultat poursuivi était obtenu, ce qu'il ne croyait pas d'ailleurs, il ne manquerait pas d'aller la voir (1). Le 3 mai, d'Arbyé, le gouverneur d'Orange, s'adressait dans le même sens à Philiberte de Luxembourg. Il lui donnait quelques renseignements intéressants sur la cherté des vivres. C'est ainsi qu'il lui apprenait que chaque jour, dans la maison du prince, il était dépensé pour la volaille et le gibier 9 ducats, pour trois moutons et deux veaux 5 ducats, pour le pain 2 ducats, pour le vin 3 ducats, pour le bois et le charbon 3 ducats, sans parler de ce que coûtaient les chefs, les valets, l'éclairage, les fruits et autres menus frais. A la vérité, Charles-Quint traitait bien Philibert; quant aux 24,000 ducats, il n'avait pas l'air d'y songer. Ce qui n'avait pas empêché le prince, en dépit de sa détresse, de commander pour sa mère douze pièces de tentures de cuir. La santé de Philibert et de ses troupes était, du reste, aussi bonne que possible (2).

Le 16 août suivant, le prince priait sa mère de faire payer à Lyon, un mois après présentation, une lettre de change de 5,000 écus d'or au soleil que lui avait avancés Zanobi Martin, marchand

6,000 lansquenets. — A la date du 9 mars 1523, Jean de Plaine signale au secrétaire des Barres, mais sans indiquer ni le jour, ni l'endroit, une défaite infligée à 400 fantassins français par Philibert à la tête d'un détachement de 40 cavaliers, dont « aulcungs jentilshomes de l'empereur ». De ces derniers, le sieur du Pin perdit la vie. (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 47.)

(1) Pièces justificatives, n° 26; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 224; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 149-150.

(2) Pièces justificatives, n° 27; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 225; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 150.

florentin (1). Le lendemain, suivaient deux nouvelles lettres, confirmatives de la première et dont l'une lui annonçait que tout espoir de trêve était perdu; que, à cette heure, la guerre allait être continuée avec plus d'acharnement que par le passé; qu'il venait d'être nommé chef de 10,000 fantassins espagnols, et qu'il pensait bien « lui fere queque bon servyse (2) ». Les lettres patentes de Charles-Quint désignant le prince pour être général de son infanterie sont du 17 octobre 1523 (3).

En attendant que les troupes espagnoles pussent reprendre Fontarabie, l'empereur ordonnait au connétable de Castille et à Philibert de s'emparer à tout prix de Bayonne, qui, elle, était la clef de la France. A la tête de troupes fraîches et solides, ils vinrent, par Saint-Jean-de-Luz, mettre le siège devant Bayonne, au milieu de septembre. Lautrec, lieutenant général pour le roi en Guyenne, qui réorganisait l'armée destinée à opérer en Italie, s'était jeté dans la ville avec une poignée de braves résolus à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Elle était bloquée par terre et par mer. Les navires espagnols et basques cherchaient à remonter l'Adour pour pénétrer au cœur de la place; du côté de terre, les assaillants avaient porté leurs efforts vers les Cordeliers, l'endroit le plus vulnérable, parce que les remparts y étaient moins élevés. Pendant trois jours et trois nuits, l'attaque fut poussée avec ardeur; mais, encouragés par l'exemple de Lautrec, qui se multipliait, la garnison et les habitants, parmi lesquels on voyait jusqu'à des femmes et des enfants, opposèrent une résistance si énergique que le connétable et le prince furent contraints de se retirer (4).

Ils retournèrent devant Fontarabie, où Lautrec avait concentré tout ce qu'il avait pu de combattants, de vivres et de munitions.

(1) Pièces justificatives, n° 28; Archives du Doubs, E 1298.

(2) Pièces justificatives, n°s 29 et 30: Archives du château d'Arlay; SANDRET, p. 93 et 94; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1, original; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 227.

(3) Pièces justificatives, n° 31; Bibliothèque de Besançon, collection Chiflet, ancien n° 51, fol. 21.

(4) FAVYN, *loc. cit.*, p. 723; POYDENOT, *Récits et légendes relatifs à l'histoire de Bayonne*, 2e partie, p. 442-444. — A la suite de la belle défense de leur ville, Louise de Savoie adressa aux habitants de Bayonne une lettre de félicitations (27 septembre 1523). Elle est publiée dans les *Délibérations du corps de ville*, t. II, p. 391.

Les trois côtés de la ville furent cernés par Inigo Hernandès de Velasco, par Philibert et par le comte de Rocquendorf, colonel de 3.000 Allemands. Franget et don Pedro de Navarre continuaient à commander la place. Au cours des opérations du siège, Philibert fut blessé. Une violente attaque ayant été dirigée du côté de Miranda contre le bastion de la Reine, Franget capitula avant même que l'assaut eût été tenté par l'infanterie du prince (27 février 1524). Le 3 mars, Philibert écrivait à l'archiduchesse Marguerite : « J'avons prins Fontarabier, que n'est pas petit service à l'empereur (1) »

A en croire Favyn, Franget n'aurait pas, en cette circonstance, fait tout son devoir. Il aurait trop facilement prêté l'oreille aux renseignements erronés que Inigo Hernandès de Velasco aurait fait parvenir à son neveu don Pedro de Navarre, à qui il représentait la situation de la France comme désespérée à la suite de la défection du connétable de Bourbon (2) et de quelques échecs infligés à ses armes. Fut-il réellement coupable? Ce qui est certain, c'est que Franget fut appelé à Lyon pour y rendre compte de sa conduite. Ses explications ne furent pas admises. Exposé sur un échafaud, il fut désarmé de toutes pièces. Son écu fut brisé. Il fut proclamé traître et félon, déclaré roturier, lui et tous ses descendants taillables et incapables de servir le roi. Il n'eut la vie sauve qu'en raison de son âge avancé.

Quant à don Pedro, gagné à la cause de l'empereur, il retira de cette capitulation titres et honneurs. Il se fixa en Navarre, où il fut fait maréchal du royaume, marquis de Cortra et grand chambellan. Sanche Martinez de Leyva, frère d'Antoine de Leyva, dont il sera souvent question dans la suite, fut nommé gouverneur de Fontarabie (3).

Charles-Quint, qui avait pu apprécier la fidélité éprouvée du prince et son courage uni à la sagesse d'un homme mûr, ainsi qu'il s'exprime dans un diplôme par lequel il le récompensa plus tard

(1) Pièces justificatives, n° 32; Archives impériales à Vienne, P A 16, autographe.

(2) Favyn, *loc. cit.*, p. 723.

(3) Quoique, par sa défection, il eût perdu sor [illegible] ...nctions, je continuerai, selon l'usage, à lui donner cette qualit [illegible] est si connu.

de ses services, lui confia le commandement de troupes destinées à opérer en Italie et à rejoindre en Provence le connétable de Bourbon, qui était venu assiéger Marseille. Hugues de Moncade devait soutenir l'attaque du côté de la mer que le Génois André Doria, passé à la France, cherchait à défendre.

Le 30 mai (1), Philibert, avec plusieurs gentilshommes comtois, partit de Burgos, où était l'empereur (2), et s'embarqua à Barcelone, dans l'intention de rallier la flottille de Moncade. Déjà le brigantin qu'il montait était arrivé en vue de Villefranche près Nice, où évoluaient des galères. Les navires français et les navires espagnols étaient à une distance d'une à deux lieues les uns des autres. Philibert ignorait si bien leurs positions respectives qu'il croyait se trouver au milieu de ces derniers. Dès qu'il s'aperçut de son erreur, il essaya de se soustraire au danger qui le menaçait, mais il était trop tard. Cerné de tous côtés, il fut fait prisonnier et remis à l'amiral La Fayette, qui, il faut lui rendre cette justice, se montra pour lui plein de prévenances (3).

C'est de Villefranche même que le prince annonça à sa mère la fâcheuse nouvelle. La lettre qu'il lui fit tenir à cette occasion, le 5 juillet, dénote chez Philibert un accablement profond. Il considère sa capture comme « ung des plus gros maleurs du monde ». Il n'était pas sans se douter qu'elle serait agréable à François Ier et que celui-ci lui ferait expier durement les griefs qu'il avait contre lui. En souhaitant à sa mère « plus de plaisir et meilleure vie » qu'il n'espérait avoir de longtemps, il la suppliait d'intercéder auprès de l'empereur pour tâcher d'obtenir sa mise en liberté (4).

Frappée dans ses plus chères affections, Philiberte de Luxembourg se hâta d'écrire, le 24 juillet, à l'archiduchesse Marguerite et probablement aussi à Charles-Quint. Dès le 15 août, Marguerite lui répondait pour la consoler, l'exhorter à la patience et lui promettre son appui et celui de l'empereur (5); huit jours plus

(1) Cette date nous est fournie par une lettre de Sampson au cardinal Wolsey, datée de Burgos, le 4 juin (BREWER, p. 171).

(2) GACHARD, *Journal des voyages de Charles-Quint*, t. I, p. 69.

(3) La capture du prince eut lieu le 4 juillet (lettre de Pace au cardinal Wolsey, datée de Saint-Laurent « en Provence », du 5 juillet, dans BREWER, p. 171). Pace dit qu'il fut fait prisonnier par sa propre faute.

(4) Pièces justificatives, n° 34; Archives du château d'Arlay; SANDRET, p. 94-95.

(5) Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 48; minute.

tard, elle lui réitérait ses regrets; elle députait vers elle Hugues Marmier, sieur de Gatey, président du Parlement de Dole, qui était chargé de lui faire part de ses intentions bienveillantes pour elle et pour son fils. La lettre de l'archiduchesse à son infortunée amie respire les sentiments les plus élevés; elle est tout à fait digne de ces deux femmes, douées d'une intelligence supérieure, qui surent toujours si bien se comprendre et s'apprécier (1).

Le même jour, Marguerite priait le cardinal Wolsey de demander à Henri VIII d'écrire au pape et d'en faire autant de son côté pour solliciter la délivrance de Philibert, ce qui serait très sensible à l'empereur, à cause de l'intérêt qu'il lui portait (2).

S'il faut en croire M. Sandret, « elle s'adressa ensuite au roi François Ier lui-même, et fit appuyer sa supplique auprès de lui, pour obtenir la mise en liberté du prince d'Orange, en offrant de payer une rançon. Le monarque, toujours irrité contre Philibert de ce qu'il avait abandonné son parti, écouta plutôt son ressentiment que la voix de la générosité. Il refusa d'accorder la délivrance de celui qu'il appelait un traître, bien à tort, puisque le jeune seigneur, né sujet de l'empereur, n'avait fait, en le quittant, qu'un acte de soumission envers son souverain légitime (3). »

Cette mésaventure affecta fort vivement Charles-Quint. Il s'empressa d'envoyer à la princesse d'Orange une lettre dans laquelle il lui exprimait ses plus sincères condoléances et lui renouvelait l'assurance de son affection pour le prisonnier, dont il dit : « Il n'a jamais espargné travail quelconque pour me faire service et s'acquitter en son honneur et debvoir, comme plusieurs fois vous ay escript. » Il était principalement irrité que cette capture eût été faite dans les eaux du duc de Savoie, qui était resté neutre dans la guerre entre François Ier et lui, car « la, par raison et equité,

(1) Pièces justificatives, nº 35; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 227; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 151-152. — Dès que la nouvelle de la captivité de son fils lui fut parvenue, Philiberte ordonna de faire lever, pour sa rançon, sur tous les sujets de ses seigneuries une taille de six livres par feu (Sandret, p. 30, et Archives du Doubs, fonds de Chalon, *passim*). La somme qu'elle recueillit en Franche-Comté s'éleva à 6,000 écus d'or (*id.*, *ibid.*, p. 33). Voir aux Pièces justificatives, nº 62, la quittance qu'il en donna à sa mère, le 5 novembre 1526.

(2) Brewer, p. 252.

(3) P. 30, sans indication de sources. J'ignore si cette démarche a réellement été faite par Philiberte de Luxembourg.

il debvoit trouver toute securité ». Aussi lui écrivait-il de faire les démarches les plus actives pour faciliter l'élargissement de Philibert, s'il voulait que sa neutralité fût respectée. Et comme il ne pouvait pas intercéder auprès de François Ier en faveur du prince, il demandait au pape et aux Ligues suisses, aux villes de Zurich, de Berne, de Fribourg, de Soleure et de Bâle d'intervenir à sa place (1). Il n'y avait pas qu'une question de sentiment; il y avait surtout une question de principe. Charles-Quint terminait par cette déclaration énergique : « Soit par le moyen des susdits ou aultrement en deffaut d'iceulx, par paix ou par trefve, *j'entends de ravoir ledit prince, mon cousin, en quelque manière que ce soit.* » (Valladolid, le 16 août 1524.)

Anatoile Camelin, un des serviteurs de la maison de Chalon, fut chargé de porter à Turin au duc de Savoie, sans doute en même temps que les lettres de l'empereur, une réclamation au sujet des bagages du prince d'Orange, qui « avoient esté destroussés... par la bande d'un gros personnaige, subject dudit seigneur duc ». Celui-ci s'engagea, mais beaucoup plus tard, à payer. Ce fut seulement au mois d'avril 1528, par traité conclu à Chambéry, qu'il promit de rendre à Philibert la charge de douze mulets et de verser pour le surplus 23.000 écus d'or. L'histoire, quelquefois indiscrète, nous apprend qu'aucune suite ne fut donnée à ce traité. Les réclamations faites depuis à Turin et à Chambéry furent déclarées nulles par les officiers de justice du duc Charles III, dit le Bon (2), et ses cédules allèrent s'ajouter à celles de François Ier.

Telle était, en Franche-Comté, la popularité du jeune prince que la nouvelle de sa détention y causa un deuil général. De plusieurs

(1) Lettre du 16 octobre 1524; Pièces justificatives, n° 40; Archives du Doubs, E 1298; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 231; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 153.

(2) La Pise, p. 163; Clerc, p. 53, Pièces justificatives, III, d'après le document conservé aux Archives du Doubs, E 1303. Rien n'indique que ce document soit de 1524. Si M. Clerc lui assigne cette date, c'est qu'il a eu, pour le faire, des raisons qu'il n'a malheureusement pas indiquées. La question de date a, dans le cas présent, une importance considérable, car elle éclaircirait un point sur lequel je reviendrai plus loin (voir p. 104-105). Jusqu'à preuve du contraire, je crois qu'il s'agit ici des bagages personnels du prince, qui auraient été renvoyés à sa mere, et de présents qu'il lui destinait, comme, par exemple, les tentures de cuir qu'il avait commandées pour elle en Espagne et dont il est fait mention dans la lettre du gouverneur d'Orange, citée plus haut (p. 51).

villes, notamment de Salins, sa mère reçut des marques de sympathie et des adresses de condoléance. On alla même jusqu'à faire des prières publiques et des processions pour obtenir sa mise en liberté. Les Ligues firent des démarches auprès de François Ier, mais ce fut en vain (1). Tout ce que leurs députés, M. de « Melune » (Mülinen) pour Berne, et les avoyers de Fribourg et de Soleure, purent lui arracher, ce fut un relâchement de sévérité à l'égard du prisonnier; « neant moings, écrivait sa mère, est bien estroictement teneu. » Comme il venait d'être assez sérieusement malade, elle sollicita un sauf-conduit pour aller le voir; il lui fut refusé. Elle dut confier aux Cantons suisses le soin de s'intéresser à sa santé (2).

Je ne sais si, comme le dit La Pise (3), le prince d'Orange fut conduit auprès du roi. Ce qui est certain, c'est que ce dernier, après avoir donné l'ordre de le faire interner dans la grosse tour du château de Bourges, prescrivit de le traiter durement. Philibert arriva dans cette ville le 19 août et s'empressa d'en informer sa mère (4), en même temps que lui était expédiée une lettre de son futur geôlier, Gabriel de la Châtre, qui promettait de se montrer indulgent pour le prisonnier (5). La Châtre eût peut-être tenu ses promesses, mais le prince, pour recouvrer sa liberté, aurait dû, sinon consentir à abandonner le parti de l'empereur, du moins jurer de ne plus porter les armes contre le roi de France (6).

Charles-Quint ne restait pas indifférent. Afin de rassurer Phili-

(1) Rougebief, *Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne*, p. 425 et 426.

(2) Lettre du 15 septembre 1524 à l'archiduchesse Marguerite; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 49.

(3) P. 158.

(4) Pièces justificatives, nº 37; Archives du Doubs, E 1296; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 229; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 153.

(5) Pièces justificatives, nº 38; Archives du Doubs, E 1296; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 230; *Annuaire du département du Jura pour 1841*, p. 153-154.

(6) D'un passage de l'oraison funèbre de Philibert, aux Pièces justificatives, nº 374, il semble résulter que tout aurait été mis en œuvre, promesses, prières, menaces, pour le détacher de la cause de Charles-Quint, mais en vain. « ... Quum eum a rege ingentibus pollicitis et præmiis propositis solicitaretur, ut, spreta Cæsaris factione, ipsi adhæreret, nunquam prece, precio ac minis, a mentis suæ constantissime pra posito (*sic*) dimoveri potuit. » (*Consolatoria D. Gilberti Cognati Nozereni et ejusdem argumenti varia quædam Sigismundi Gelenii, Roberti Britanni, Hugonis Babeli et D. Ludovici Pellatani* nunc primum impressa per Jacobum Parcum, Basileæ, fol. н 3. (*S. d.*)

berte sur le sort de son enfant, il lui écrivait encore qu'il ferait « en ceste matière autant que sy c'estoit pour son propre filz », et qu'il agirait de même en ce qui concernait ses biens confisqués (16 octobre). En effet, par une lettre datée de Bruxelles, le 8 décembre 1524, et comme il ne pouvait pas avoir la procuration du prince, il donnait à sa mère la jouissance du comté de Saint-Pol et de la seigneurie d'Oisy (1), en dédommagement de la principauté d'Orange, des terres et seigneuries de Lamballe, de Montcontour, des ports de Bretagne entre le Couesnon et l'Arguenon (2), des seigneuries d'Orpierre, de Trescléoux, de Montbrison (*al.* Montvoisin) et de la parerie de Noveysan, situées en Dauphiné.

Malgré toutes ces dispositions bienveillantes, la captivité de Philibert se prolongeait. Gabriel de La Châtre s'ingéniait, ainsi que Philibert le faisait plus tard savoir à sa mère, à lui faire subir les plus durs traitements. Il en était « affolé », écrivait la princesse à l'archiduchesse Marguerite (3). Si on ne dépassait pas à son égard les limites extrêmes de la cruauté, c'était uniquement par crainte de représailles de la part de l'empereur, et la régente ne semblait pas du tout disposée à adoucir ses tortures physiques et morales.

En effet, on venait encore de le séparer de son fidèle Fallerans, qui avait tenu à partager sa prison; on lui avait enlevé son barbier; il était, Philibert, enfermé en une chambre obscure munie d'une cage de fer. Sans doute afin d'ébranler sa fidélité, ses gardiens lui avaient annoncé la mort de Charles-Quint et la lui avaient fait certifier par plusieurs. Il avait été soigneusement entretenu dans cette erreur pendant trois semaines, jusqu'au jour où il fut détrompé par son barbier, qui semble lui avoir été fort attaché, car c'est par lui que Philiberte avait pu dernièrement recevoir une lettre de son fils lui faisant connaître la situation. Cette lettre, elle l'envoyait à l'archiduchesse pour qu'elle fût transmise à l'empereur;

(1) Les titres relatifs à la seigneurie d'Oisy sont aux Archives du Doubs, E 1229; Pièces justificatives, n° 43; Archives du Doubs, E 1364; Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 50.

(2) Le 25 mars 1524, Louise, duchesse d'Angoulême, avait donné à M. de Vaudémont le comté de Penthièvre, et François I[er] avait confirmé cette donation le 17 août 1526. (*Ibid.*, E 1215.)

(3) Lettre du 3 janvier 1525; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 49.

en même temps, elle réclamait encore les bons offices de Marguerite auprès du roi d'Angleterre, du cardinal Wolsey et du pape pour obtenir, sinon la mise en liberté du prince et la restitution de ses biens, du moins un peu plus d'humanité de la part de ses bourreaux (1).

A son tour, François Iᵉʳ fut fait prisonnier à la bataille de Pavie (24 février 1525). Charles-Quint put dès lors parler en maître. Un de ses premiers actes fut de réclamer de la duchesse d'Angoulême la délivrance du prince d'Orange (2). Adrien de Croy, comte de Rœux, son chambellan, était chargé d'en conférer avec elle. En cas d'insuccès, le vice-roi de Naples, Charles de Lannoy, à qui des instructions spéciales étaient envoyées, négocierait avec François. Elles portaient que si Philibert n'était pas élargi, il fût soumis à un régime plus doux ; autrement « nous monstrerons exemple comme devons faire traitter les bons personnages, ses subgets, qui sont en vos mains » (25 mars) (3). Lannoy s'empressa de signifier à la régente les volontés de l'empereur (4). De son côté, et sans attendre l'autorisation de l'archiduchesse, tant elle était impatiente de revoir son fils, Philiberte avait, dès les premiers jours de mars, envoyé le président Marmier auprès du connétable de Bourbon et du vice-roi afin qu'ils imposassent à François Iᵉʳ sa libération (5).

Les instructions de Charles-Quint à ses ambassadeurs (Madrid, 28 mars) pour discuter soit avec le roi, soit avec sa mère (6), les conditions de sa rançon, contiennent un article spécial relatif à Phi-

(1) Lettre du 3 février; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 49.

(2) D'une lettre, du 13 mars 1525, de l'archiduchesse Marguerite au Conseil des Flandres il est permis d'inférer que la mise en liberté de Philibert avait d'abord été décidée : « Ledit sire roy François Iᵉʳ a mandé faire delivrer le prince d'Orange, le sieur de Bossut et aultres des nostres qui estoient prisonniers. » (Weiss, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, p. 262.)

(3) Champollion-Figeac, *Captivité du roi François Iᵉʳ*, p. 136-137, aux notes; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.

(4) La lettre de Lannoy a été publiée par Champollion-Figeac, *ibid.*, p. 162. Elle est du 31 mars.

(5) Voir la lettre de Philiberte, du 7 mars, et celle de Hugues Marmier, du 8 mars, à Marguerite ; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuilles 49 et 50.

(6) Le 25 mars 1525, Charles-Quint écrivait à la duchesse d'Angoulême : « Au surplus, Madame la regente, puisque la prison de mon cousin le prince d'Orange et aultres gentilzhommes qui furent prins avec luy ne vous peuvent maintenant de gaire ayder ny proffiter, esperant que vous me voudrez complaire en chose tant juste et honneste que la delivrance dudict prince, je vous prie bien

libert de Chalon. En voici la teneur : « Que M. le prince d'Oranges et tous ceux qui furent prins avec luy soyent relaxés librement, ou par echange equivallant; et le mesme soit faict de D. Hugues de Moncades et des sieurs de Bossu et d'Aultreay, et que audit prince d'Oranges restitucion soit faicte entiere de sa principaulté et de tout ce qu'il tenoit en Bretaigne, ou temps de la guerre, conforme a son memorial (1). » Dans sa réponse aux articles proposés par l'empereur, le roi avait d'abord répondu, en ce qui concerne Philibert : « Facille (2). » Il ne tarda pas à se raviser; sous prétexte que le prince possédait de grands biens, il exigea une somme de 100,000 écus (3). Bourbon, Lannoy et Marmier décidèrent de se transporter, le 18 avril, à Pizzighetone où le roi était détenu, pour essayer de vaincre sa résistance. Après avoir fait des difficultés, François consentit à l'élargissement de Philibert qui irait trouver l'empereur, à la condition de se constituer prisonnier entre les mains de Lautrec qui avait son quartier à Narbonne si, avant la fin du mois de juin, il n'était pas libéré soit par échange, soit par payement de rançon ou autrement. De même, le comte de Saint-Pol serait autorisé à retourner en France. Lannoy ne doutait plus de la prochaine délivrance du prince; il s'empressa de lui dépêcher en poste un de ses gentilshommes avec l'argent nécessaire aux frais de son voyage en Espagne (4). Mais il ne fut pas donné suite au projet de traité de paix, et la situation de notre captif resta ce qu'elle avait été. Car, après la rupture des négociations, Charles-Quint, écrivant à la régente pour lui en exprimer ses regrets, ajoutait qu'il ne voulait pas user envers les Français des rigueurs que l'on faisait subir au prince d'Orange, jusque-là fort maltraité. Il

affectueusement que le me vouliés envoyer par deça avec les aultres gentilzhommes de sa compaignie. Et je vous promet par ceste signee de ma main que, soit par eschange d'aultres prisonniers equipollens ou autrement, je vous feray faire raison de leurs prisons, de sorte que vous ou autres qui peuvent avoir droict serez bien contens et satisfaicts, et me ferez plaisir très agreable... » (WEISS, *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, p. 264; CHAMPOLLION-FIGEAC, *Captivité du roi François Ier*, p. 170; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.)

(1) CHAMPOLLION-FIGEAC, *ibid.*, p. 156.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 168.

(3) Lettre de Hugues Marmier à l'archiduchesse Marguerite, du 17 avril; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.

(4) Lettre du même à la même, du 23 avril, *ibid.*

priait d'y faire apporter des adoucissements, ou mieux encore de lui renvoyer par rançon ou par échange, ce qui lui fournirait :casion de lui être agréable à elle et au roi (1).

Philibert était une trop bonne proie; Louise tenait particulière-nt à la garder, tout le prouve; mais, comme dans l'intérêt de son elle n'osait pas résister trop ouvertement à l'empereur, elle lui :orda un semblant de satisfaction. De la tour de Bourges elle fit nsférer le prince au château de Lusignan et donna des ordres ur que l'on se montrât un peu moins dur pour lui. Ce transfert lieu dans le courant d'avril, car, le 25 de ce mois, Philibert ivait à sa mère qu'il venait d'arriver. « Monsr du Vigent, disait-s'et de tant plus essayé a me fere bon tretement que Gabriel de Chastre prenoyt plaisir a le me fere mauvays (2). » Mais les ards que du Vigean paraissait lui témoigner n'avaient pas beau-ıp de prise sur ce cœur ulcéré. A Lusignan, ainsi qu'à Bourges, ilibert restait l'ennemi irréconciliable de la France. Dans ses *moires*, Brantôme raconte tenir des mortes-payes ou soldats ré-més du château qui le gardaient « qu'ordinairement il en di-t pis que pendre » (de la France). Les parties blanches des mu-lles, il les couvrait d'inscriptions injurieuses pour les Français. l'écho de leurs défaites lui parvenait dans sa prison, « il en oit perdu de joye »; quand il apprenait un de leurs succès, il en iit « desesperé de deuil » (3).

1) Lettre de Hugues Marmier à l'archiduchesse Marguerite, du 23 avril; Ar-ves du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.

2) Pièces justificatives, n° 49; Bibliothèque de Besançon, collection Duver-, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 304; *Annuaire du département du a pour 1841*, p. 158. — Cf. une lettre de Philiberte à l'archiduchesse Mar-rite, en date du 23 avril. Elle lui annonce l'arrivée de son fils à Lusignan et forme que l'empereur lui fait part de ses démarches auprès du connétable, Lannoy et de la régente, et de son ferme espoir de voir le prince bientôt du à la liberté. (Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.)

3) T. I, p. 244. — Selon M. Sandret, qui donne ce renseignement d'après le moire manuscrit d'Abry d'Arcier, Philibert aurait utilisé et charmé les loisirs sa captivité en composant, avec la collaboration de son secrétaire Pierre ntanet, sieur du Nant, qui partageait sa prison, une histoire des grands itaines de son temps, qu'il compléta plus tard. « Une copie manuscrite de te histoire, dit le mémoire, se trouvait dans les archives de Montrichard au teau de Frontenay. Il n'y a guère que des Italiens et des Espagnols, moins ıtrec, qu'il élève au-dessus des capitaines français. Il ne parle de François Ier comme d'un soldat ayant les vices du peuple. L'amiral Doria, malgré ses nds talents, ne lui paraît qu'un corsaire, qui faisait la guerre par avarice. » 31-32.) Ainsi que je l'ai dit plus haut et ainsi que le prouve la correspon-

Ces démonstrations de haine et ces intempérances de langage avaient eu un écho au dehors. Peut-être avaient-elles encore été exagérées. Au cours des démarches faites pour son élargissement, le maréchal de Montmorency en fit part à l'empereur. On reprochait notamment à Philibert d'avoir dit qu'il était le serviteur du connétable et qu'il le servirait envers et contre tous. La régente avait été informée de ce propos, qui devait lui être fort désagréable; aussi ne manqua-t-elle pas d'en faire un grief à son prisonnier. Mais le prince protesta avec indignation, déclarant que celui qui le lui avait rapporté avait « menty par la gorge », qu'il le mettait au défi d'en prouver l'exactitude, qu'il était plus homme de bien que lui, que du Vigean pouvait l'attester; enfin, il demandait à être confronté avec le « menteur » (1). Ses protestations furent vaines, car les négociations de Rœux avec la régente échouèrent, comme Charles-Quint semble l'avoir prévu (2), et, paraît-il, contre le désir de François Ier (3). Conformément aux instructions qu'il avait reçues de l'empereur, Lannoy reprit l'affaire, mais, maintenant, avec le roi. Par lettre du 31 août, il lui demandait d'intervenir auprès de la régente, sa mère, afin qu'elle mît Philibert en liberté sur parole, sous condition qu'il retournât près d'elle quand il en serait requis. Il ajoutait que l'empereur comptait beaucoup sur l'efficacité de cette démarche, qu'il voudrait bien renouveler, après celle qu'il avait déjà faite à ce sujet (4).

Une fois de plus, Lannoy put croire être parvenu à un résultat. La duchesse d'Angoulême fit, à la vérité, sortir Philibert de la prison de Lusignan; seulement, ce fut pour le faire incarcérer dans une autre, car elle ne jugeait pas que l'heure de la délivrance eût

dance autographe de Philibert, ce prince ne me semble pas avoir été suffisamment lettré pour avoir écrit cette histoire. Elle fut plutôt rédigée pour son instruction par Pierre Montanet, qui a laissé un livre intitulé : *Politique des princes d'Allemagne*, et publié à Bruxelles en 1532 et 1540.

(1) Lettre du 20 septembre 1525: Archives impériales à Vienne, P A 92, autographe; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 412, fol. 45, copie: Pièces justificatives, n° 52.

(2) D'une lettre de Brion et de Joachim de Vaux, du 18 août, analysée par Brewer (p. 711), il semble résulter que Philibert devait être systématiquement exclu de tout échange de prisonniers.

(3) « Le roy de France n'a esté obey en ce qu'il avoit accordé touchant la delivrance de M. le prince. » (Lettre de Hugues Marmier à l'archiduchesse Marguerite, 16 mai 1525; Archives du Nord, Lettres missives, portefeuille 50.)

(4) Champollion-Figeac, *loc. cit.*, p. 306-307.

sonné pour lui. Elle décida qu'il viendrait la rejoindre à Lyon, à son retour du Midi, où elle avait accompagné sa fille Marguerite qui se rendait en Espagne, afin de négocier la rançon du roi. Nançay avait été désigné pour conduire le prince à Lyon. Dès la fin de septembre, son arrivée était considérée comme imminente (1).

Il n'y fut cependant amené qu'en novembre. Dans une lettre datée du 14, il fait savoir à l'empereur qu'il avait été présenté à la duchesse d'Angoulême, qu'il avait été fort bien reçu par elle, que cet accueil, il le devait plutôt à sa recommandation qu'aux sympathies personnelles de la régente. On y voit que s'il avait eu des illusions sur sa générosité et que s'il avait espéré toucher bientôt au terme de sa captivité, il n'avait pas tardé à reconnaître son erreur. De nouveau il faisait appel aux bons offices de Charles-Quint (2).

Philibert fut donc enfermé au château qu'occupait la mère du roi. Sa détention à Lyon n'eut pas le caractère odieux qu'elle revêtit à Bourges et même à Lusignan, mais elle n'en était pas moins rigoureuse. Louis de Praet, chambellan de l'empereur, qui le vit à Lyon au moment où il poursuivait avec la duchesse d'Angoulême son échange contre Henri d'Albret, fait prisonnier à la bataille de Pavie, informait son maître que le prince soupirait de plus en plus ardemment après sa liberté, et non sans cause, « car, disait-il, il est logié en ung très mauvais et très mauplaisant lieu et despend ung merveilleux argent, taut a des gardes;... et d'autre part luy semble que si Vostre Majesté et le roy ne s'appoinctent, qu'il sera taillé de y faire long sejour. Et a la verité, je m'aperçois bien qu'il n'est guieres en grace de ladicte regente (3)... » Tout ce que Philibert put obtenir depuis son transfèrement à Lyon, ce fut d'écrire à l'empereur pour lui soumettre des propositions d'échange. Le principal obstacle au succès des négociations en cours jusque-là provenait de ce que Charles-Quint exigeait de Henri d'Albret une renonciation à la couronne de Navarre. Cette

(1) Lettre de Philippe de Chabot, sieur de Brion, au roi, dans Champollion-Figeac, *loc. cit.*, p. 325, sous la date du 21 septembre 1525.

(2) Pièces justificatives, n° 53; Archives impériales à Vienne, P A 92, autographe; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 412, fol. 74, copie.

(3) Lettre du 14 novembre 1525; Pièces justificatives, n° 54; Archives du royaume à Bruxelles, copie; Documents historiques, t. III, fol. 135; Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 184-186, n° 78.

condition ne semblait pas acceptable à Louise de Savoie et à son Conseil, qui objectaient assez justement que si elle engageait Henri. ses frères pouvaient bien refuser de s'y soumettre.

Pour des raisons personnelles, le prince d'Orange priait l'empereur de ne pas insister sur la question de renonciation et de rendre Henri d'Albret à la liberté, moyennant le payement d'une rançon qui serait versée au marquis de Pescaire, de demander sa délivrance. à lui, sans rançon, ou d'autoriser Louis de Praet à en fixer la somme. d'accord avec lui, si elle était requise. Enfin, au cas où il ne consentirait pas à faire sortir de prison Henri d'Albret sans renonciation. il le suppliait de faire une tentative auprès de François Ier et de la duchesse d'Alençon, pour qu'ils obtinssent de la régente la permission de le laisser aller le trouver sur parole, au besoin de lui adresser à ce sujet des lettres « ung petit roides et fermes (1) ». Louis de Praet écrivit à Charles-Quint dans le même sens, en ajoutant que le moment était d'autant mieux choisi que la duchesse avait besoin de faire prolonger son sauf-conduit (2). La brusque évasion de Pavie de Henri d'Albret interrompit les pourparlers entamés sur cette base (3).

Philibert fut-il informé de cette évasion? Je ne saurais le dire. Ce qui est certain, c'est que, exaspéré de se voir le jouet et la victime de son intraitable ennemie, il résolut, à son tour, de reconquérir sa liberté. Dans ce but, il mit dans sa confidence et ses intérêts des serviteurs qui lui étaient tout dévoués.

Le 29 décembre, il fut, sous bonne escorte, conduit auprès de la régente; il passa toute la journée avec elle. Pendant ce temps, ses gens faisaient les préparatifs nécessaires pour sa fuite, projetée pour la nuit suivante. La chambre affectée au prince était audessus d'une espèce de caveau taillé dans le roc, mais l'épaisseur de la couche de pierre séparant l'un de l'autre était telle qu'il ne serait jamais venu à personne l'idée qu'il fût facile d'y pratiquer

(1) Lettre du 14 novembre 1525; Pièces justificatives, n° 53; Archives impériales à Vienne, P A 92, autographe; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 412, fol. 74, copie.

(2) Le 14 novembre; Pièces justificatives, n° 54; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. III, fol. 135, copie; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 184-186, n° 78.

(3) Sur cette évasion, voir la lettre au cardinal Wolsey, publiée par CHAMPOLLION-FIGEAC, *Captivité du roi François Ier*, p. 459-460.

une ouverture. Le caveau recevait le jour par un étroit soupirail, pratiqué dans un solide mur de maçonnerie; par là encore toute tentative d'évasion eût semblé vaine. Mais déjà alors le mot *impossible* n'était pas français. En l'absence de Philibert, ses serviteurs travaillèrent avec toute sorte de précautions à faire sous son lit un orifice qui mettait en communication la chambre et le caveau.

Vers le soir, le prince prit congé de la duchesse d'Angoulême et, toujours accompagné de ses gardiens, rentra chez lui pour souper. Il n'avait pas l'air plus préoccupé que de coutume. Rien ne faisait deviner un complot.

Les hommes d'armes chargés de le surveiller avaient l'habitude de jouer aux cartes pendant la nuit; le temps leur paraissait ainsi moins long et leur service moins ennuyeux. Par hasard, ce soir-là, les cartes n'étaient pas à leur place ordinaire. On les chercha, et comme on ne les trouvait nulle part, un des soudards accusa le valet de chambre de Philibert de les avoir cachées. Le serviteur avait beau nier, des perquisitions furent faites partout, dans tous les recoins. Enfin il vint à un d'entre eux l'idée de se glisser sous le lit du prince, afin de voir si les cartes n'y étaient pas; mais aussitôt il passa par le trou béant et tomba dans le caveau. A ses cris, le corps de garde tout entier accourut; le lit fut déplacé, et les préparatifs de fuite furent ainsi découverts.

Dès le lendemain matin, la régente fut au courant de l'incident. Elle décida que Philibert serait immédiatement envoyé à Vienne, d'où il ne pourrait pas s'évader, et où il serait l'objet de la surveillance la plus étroite. L'auteur anonyme de la lettre en latin qui donne au cardinal Wolsey ces curieux détails dit avoir vu le prince d'Orange à l'église de Vienne, le jour de la Circoncision (1).

Le 29 décembre, la régente était partie de Lyon, peut-être en même temps que Philibert, pour aller à la rencontre de sa fille Marguerite, qui revenait d'Espagne. En route, elle fut atteinte d'un accès de goutte et de fièvre et fut forcée de s'arrêter quinze jours

(1) Sur la tentative d'évasion de Philibert, cf. lettre de John Tayler, maître des rôles et archidiacre de Buckingham, à Lark et à Francis, datée de Lyon, du 31 janvier 1526, dans Brewer, p. 857.

à Roussillon, un peu au delà de Vienne (1). Si Philibert apprit cette mésaventure, qui arrivait tellement à propos à son bourreau, il ne manqua pas de s'en réjouir, et il aurait eu bien raison. N'était-ce pas à cette femme néfaste qu'il devait d'avoir subi les rigueurs de sa longue captivité?

Heureusement, l'heure de la délivrance allait sonner pour lui. Le traité de Madrid, conclu quelques jours plus tard (14 janvier), lui rendait la liberté et, en même temps que la liberté, tous les biens, croyait-il, tous les droits dont la politique cauteleuse de François Ier l'avait spolié. Charles-Quint avait tenu sa promesse.

L'article 32 du traité, entièrement relatif à Philibert, est ainsi conçu : « Item que messire Philibert de Chalon, prince d'Orange, outre sa delivrance dont dessus est faite mention, soit restitué et reintegré, en faveur et contemplation de l'empereur, a sa principauté d'Orange, pour en jouir en telle authorité et preeminence et tels droicts et tout ainsi que luy mesme en a joui et possedé depuis le trepas de feu monsieur le prince d'Orange, son pere, jusques a l'empeschement cy mis par ledit sieur roy très chrestien avant que ledit sieur prince vint au service de l'empereur. Aussi sont randues (*sic*) et restituees audit sieur prince les terres et seigneuries d'Orpierre, Tresclus, Montbrison et la parerie de Noveysan scituees au Dauphiné, ainsi qu'il les tenoit et possedoit avant la guerre. Et quant aux terres et revenus de Succine et Tersou, scituees et assizes au duché de Bretagne, il en sera remis au tel estat qu'il estoit au commencement de ceste guerre, et luy sont reservees et restituees toutes ses actions et droicts, et mesmement des cinquante mil escus qu'il pretend sur lesdites terres et lettres qu'il dit en avoir a son profit, pour poursuivre sesdits droicts et actions en justice, laquelle luy sera faite et administree sommairement et de plain les tiltres et droicts veus. Et luy sont encor reservés et restitués ce qu'il tenoit avant la guerre, de la comté de Pen-

(1) Champollion-Figeac, *loc. cit.*, p. 460-461, sous la date du 3 janvier 1526. — Cf. Génin, *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre adressées au roi François Ier*, p. 69. — Marguerite ajoute : « (J')espere demain aller a l'esglise supplier celuy qui a tel jour vous fist sacrer icy et convertit son serviteur Pol, convertir nostre desir au contentement de l'effet (la délivrance du roi); ce que jamais j'espere, veu ce que nous a dist le gentil homme de M. le prince d'Orange, qui est venu a bonne heure. »

thievre, asçavoir Lamballe, Montcontour, les ports et havres de Crevon, et autres terres et droicts en dependant, ainsi qu'il possedoit avant ladite guerre. Et pareillement que ledit seigneur roy face payer audit seigneur prince tout ce qu'il monstre estre deub a feu monsieur le prince, son pere, et successivement a luy, tant par lettres dudict feu roy Louis douziesme que de la feu reine Anne de Bretagne, sa compagne (1). »

Libre, enfin libre, le prince d'Orange partit en toute hâte pour Nozeroy (2). Après quatre ans de dangers, de fatigues, de privations sans nombre, de tortures physiques, de souffrances morales, il allait donc revoir et embrasser sa mère, dont la vie, pendant son absence, s'était écoulée dans les angoisses et dans les larmes. Il allait revoir Bletterans, Vers, Nozeroy, Lons-le-Saunier, ces lieux berceau de son enfance et témoins de sa première jeunesse, qui lui semblaient déjà bien lointaines. Il allait revoir ses officiers, ses serviteurs dévoués, ses fidèles et loyaux sujets, ces hommes aux mœurs rudes, mais au cœur chaud, qui se plaisaient à l'appeler « leur tant bon seigneur ».

La nouvelle de son retour s'était répandue dans ses seigneuries avec la rapidité de l'éclair. Partout où il passait, il était accueilli avec les transports de la joie la plus vive et la plus sincère. Dans les villages ces manifestations revêtaient des formes touchantes; dans les villes, comme Dole, Salins, les réceptions étaient tout à fait solennelles et avaient un caractère quasi triomphal. Des cavaliers allaient au loin à sa rencontre pour lui faire escorte, mais les honneurs officiels qui s'adressaient au gouverneur de la Franche-Comté étaient peu de chose auprès des témoignages d'affection prodigués au prince d'autant plus aimé qu'il avait été malheureux. Le souvenir de ces réceptions a été conservé dans plusieurs registres municipaux de la région (3).

(1) La Pise, p. 159.

(2) Philibert fut mis en liberté au commencement de février. Dans une lettre de Tayler au cardinal Wolsey, du 23 janvier (Lyon), il est dit qu'un serviteur du prince est venu pour la délivrance de son maitre (Brewer, p. 850). Le 3 février, de Praet annonce à l'empereur son élargissement (*ibid.*). Selon M. Sandret, qui a trouvé aux archives du château d'Arlay plusieurs actes signés de lui et datés de différents jours de mars, il aurait passé à Nozeroy tout ce mois (p. 33).

(3) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 17.

Que s'était-il passé d'intéressant à Nozeroy depuis le départ du prince pour Fontarabie?

Sa mère, qui, nous l'avons vu, n'avait cessé de croître dans l'estime et la sympathie de l'empereur et de l'archiduchesse Marguerite, avait été, à différentes reprises, investie des plus importantes missions. Elle remplit, une fois de plus, les fonctions de gouvernante du comté de Bourgogne que l'absence de Philibert laissait vacantes. De même qu'elle avait pris une part active aux négociations du pacte de neutralité, en 1508 et en 1512, de même elle fut chargée, par procuration de l'archiduchesse, du 22 avril 1522, et en vertu de ses instructions données le lendemain, de la renouveler avec la France. Lors des négociations qui eurent lieu à cet effet, elle eut pour collaborateurs Jean III de La Palud, abbé de Luxeuil, Hugues Marmier, Simon de Quingey, Antoine de Salives, Nicolas Perrenot, Louis de Marenches et Guillaume de Boisset, qui déjà, moins l'abbé de Luxeuil, avaient assisté au traité de 1512. Du côté du roi, furent désignés Louis de La Trémoïlle, Jacques de Dinteville, Girard de Vienne et Hugues Fournier. La convention intervenue entre les délégués fut, comme les précédentes, conclue à Saint-Jean-de-Losne, le 5 juin. François I[er] l'approuva à Lyon, le 21 juillet, et Charles-Quint à Valladolid (1), le 13 décembre. Ce fut la princesse qui délivra à Louis de La Trémoïlle quittance du texte signé par le roi (2). Grâce à ce pacte, la Bourgogne et la Franche-Comté n'eurent pas trop à souffrir des guerres entre les deux souverains, mais cette dernière province n'en subit pas moins le contrecoup des agitations provoquées en Allemagne par l'introduction de la Réforme et par les doctrines de Munzer, l'apôtre de l'émancipa-

(1) Philibert fut auprès de l'empereur à Valladolid, ainsi qu'il résulte d'une lettre adressée par lui à sa mère, le 28 décembre; Pièces justificatives, n° 21; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 223; *Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 136.

(2) Archives du Doubs, B 64; *Inventaire*, par M. Jules Gauthier, t. I, p. 35. — De nombreux documents relatifs à la neutralité et au rôle de Philiberte dans les affaires générales du Comté, sur les États tenus à Nozeroy en 1524, sont contenus *ibid.*, E 1296, E 1314 et E Chalon, supplément; Archives du Nord, Lettres missives, reg. 19 et portefeuilles 13, 44, 45, 50 *bis* et 51. — Cf. aussi Gollut, *Les Mémoires historiques de la République séquanoise*, éd. Duvernoy, col. 1563-1566; Clerc, *Histoire des États généraux et des libertés publiques de la Franche-Comté*, t. I, p. 274.

tion des paysans, un des précurseurs du socialisme moderne. En 1524, Guillaume Farel avait donné, à Montbéliard, le signal de la révolte contre les dogmes et les pratiques du catholicisme ; il y était sinon encouragé, au moins soutenu par le duc Ulrich de Wurtemberg, souverain du comté, qui penchait pour le luthéranisme. « La Réforme, dit Rougebief, commençait à gagner Besançon, Pontarlier, Ornans, Salins, Arbois, Lons-le-Saunier, Nozeroy, Saint-Amour, Jougne, Vesoul, Luxeuil, Jonvelle, Conflans, Amance et d'autres localités, et quand éclata la guerre des paysans, les idées nouvelles étaient assez répandues en Franche-Comté (1). » Comme en Allemagne, les paysans comtois et montbéliardais se révoltèrent contre la noblesse et le clergé ; ils voulurent avoir leur jacquerie, et, renforcés par ceux des Allemands qui, après la défaite de Munzer, avaient cherché un asile dans la Comté et dans le pays de Montbéliard, « à Grammont, à Dampierre-sur-Doubs, à Mathay, les insurgés exercèrent les droits du vainqueur ; ils pillèrent l'abbaye de Belchamp, ils mirent à rançon le chapitre de Saint-Mainbœuf [de Montbéliard] ; ils inquiétèrent les monastères de Lieucroissant, Lanthenans, Saint-Valbert, Bithaine et les campagnes avoisinant Héricourt, Lure, Vesoul, Granges, Faucogney. Les nobles du pays, parmi lesquels on remarque le comte de la Roche-Saint-Hippolyte, les sires de Longepierre, de Ray, de Beauregard, François d'Arbois et l'archevêque de Besançon lui-même, montèrent à cheval pour dompter l'insurrection ; ils se jetèrent à la poursuite des paysans, les atteignirent une première fois entre les villages de Fresse et Ternuay, puis à Montbozon, puis à quelque distance de Villersexel, et ne parvinrent qu'après bien des efforts à les disperser (2). »

Comme on le voit, la situation était grave, et, dans cette occurrence, c'est vers Philiberte de Luxembourg que le Parlement de Dole se tournait encore. Le 2 mai 15.5, il lui écrivait que l'affaire était « de grosse importance et de pire consequence, requerant celerité », et qu'en l'absence de son fils, il lui appartenait de pourvoir à toutes les éventualités (3). Sous une autre forme, la même requête

(1) *Histoire de la Franche-Comté ancienne et moderne*, p. 422.
(2) *Ibid.*, p. 422-423. — Voir aussi Gollut, éd. Duvernoy, col. 1584.
(3) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 48, Pièces justificatives, II.

lui était adressée par les gouverneurs (1) et par le chapitre de Besançon (2).

Depuis la confiscation définitive de la principauté d'Orange, en 1522, son sort fut bien différent de ce qu'il était sous la paisible domination des Chalon. La peste y sévissait, il y avait longtemps; la ville était dépeuplée et ruinée, ainsi que l'exposent, en 1523, à leur ancien prince les syndics et les conseillers d'Orange (3). On se demande à quel titre, car ils n'ignoraient pas qu'ils avaient changé de maître, puisque, déjà au mois de juin 1522, ils avaient décidé d'envoyer à la maréchale de Châtillon un présent de la valeur de 10 à 12 écus. Il s'agissait d'obtenir son intervention pour que la ville ne fût pas occupée par les troupes du roi (4). Un premier vœu dans ce sens avait été émis le 27 avril 1522 (5). Cette tentative, renouvelée plus tard auprès d'elle et accompagnée, cette fois, d'une quantité fort respectable de confitures de Marseille, — il n'y en avait pas pour moins de 32 écus, — n'eut pas plus de succès que celles qui furent faites auprès du maréchal de Montmorency et auprès de Bayard (6).

Des gens d'armes du chevalier sans peur et sans reproche vinrent tenir garnison à Orange. Il fallut les nourrir et les payer, trop contents encore les habitants quand ils n'étaient pas molestés par les soudards (7). Lorsque les finances de la ville étaient épuisées, le trésorier était invité à faire de ses deniers personnels les avances nécessaires (8), et, comme si ce n'eût pas été suffisant, 4,000 bombardiers, qui avaient causé les plus grands dégâts à Châteauneuf

(1) Dans une lettre à Philiberte, les gouverneurs de Besançon mettent à sa disposition quatre canons et deux tonnelets de poudre. (Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1.)

(2) Voir Pièces justificatives, n° 55; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1. — Les nombreux documents relatifs à l'introduction de la Réforme dans le pays de Montbéliard et à la guerre des paysans en Franche-Comté, conservés dans le carton E Chalon, supplément 1, sont du plus haut intérêt. Ils ont été utilisés par M. John Viénot, dans son *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard*, 2 vol. in-8°.

(3) Archives municipales d'Orange, AA 11, mémoire au prince.

(4) *Ibid.*, BB 11, registre des délibérations municipales, fol. 52.

(5) Cf. *ibid.*, fol. 38.

(6) BB 21, fol. 62 (15 décembre 1522).

(7) *Ibid.*, fol. 63 (21 décembre 1522).

(8) *Ibid.*, fol. 72 (7 mai 1523)

de Giraud l'Ami, à Lagnes, à Robions et à Saint-Saturnin, menaçaient la principauté (1).

Après les bandes de Bayard, ce furent celles de Marc-Antoine Cussat et celles du maréchal de Chabannes, seigneur de la Palisse, qui les remplacèrent à Orange (2). Quand le roi passa à Caderousse, où les syndics et les conseillers d'Orange allèrent lui présenter les clefs de la ville, il y eut à pourvoir à l'entretien de ses troupes (3). Enfin les gens d'armes du marquis de Saluces, puis ceux de Lorenzo, plus généralement connu sous le nom de Rence de Ceri, finirent (juin 1525 jusqu'au mois de février 1526 au moins) d'épuiser ce malheureux pays (4). Que de fois les sujets du prince durent regretter les 300 écus qu'ils envoyaient de temps à autre à sa mère, et avec quelle joie ils durent apprendre la nouvelle du traité de Madrid qui les rendait à Philibert de Chalon!

Mais pour eux les bienfaits de ce traité ne se firent pas sentir immédiatement; nous voyons par les délibérations du Conseil d'Orange que, le 5 décembre 1527, il écrivait encore à la maréchale de Châtillon pour la consulter sur les affaires de la ville (5). Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car, en ce qui concerne l'exécution de l'article 32 du traité, relatif à la restitution de la principauté, François Ier fit preuve de sa mauvaise volonté ordinaire. Philibert lui adressa des remontrances, mais le roi lui répondit que l'affaire méritait d'être étudiée à fond et qu'il eût à établir ses droits de souveraineté. C'est alors qu'il fit parvenir à l'empereur le mémoire dont il a été plusieurs fois question, en le priant de l'appuyer auprès de l'ambassadeur du roi.

On sait que si François Ier signa le traité de Madrid « par force et contrainte », disait-il après l'avoir déclaré « nul et de nul effet », c'était avec l'intention bien arrêtée d'éluder tout ou partie de ses engagements (6). Il avait à peine franchi la frontière et était seu-

(1) BB 11, fol. 75 (30 mai 1523).
(2) *Ibid.*, fol 80, 81 et 112 (19 mai 1523 et 16 mai 1524).
(3) *Ibid.*, fol. 129 et 132 (27 août et 18 septembre 1524). — D'après le *Catalogue des actes de François Ier* (p. 387 et 388), nous voyons que ce prince fut à Caderousse à la fin d'août, le 4 et le 6 septembre 1524.
(4) BB 11, fol. 155 et 213.
(5) BB 12, fol. 20.
(6) Le pape Clément VII fut le premier à approuver François Ier de ne pas

lement à Bayonne, où l'attendaient sa mère et la cour, qu'il disait à un des envoyés de Lannoy, vice-roi de Naples, ne pouvoir aliéner le duché de Bourgogne sans l'assentiment de ses sujets. A cette nouvelle, Charles-Quint s'emporta et commanda à Lannoy de se jeter sur cette province avec un corps d'armée espagnol. Encouragé dans sa résistance par les députés des États et par un certain nombre de grands et de prélats français, le roi refusait d'abandonner le duché, mais, en compensation, il offrait 2 millions d'écus. De son côté, Philibert avait reçu l'ordre d'aller, accompagné de Laurent de Gorrevod, comte de Pont-de-Vaux, grand maître d'hôtel de l'empereur, et suivi de 600 hommes, en prendre possession (1). Mais Lannoy rencontra une vive résistance sous les murs d'Auxonne, vaillamment défendue par sa garnison et par une noblesse considérable. Sur le point d'être attaqué pendant la nuit, il fut prévenu par une servante d'origine comtoise, nommée Hildeberge, et put s'échapper à temps; son arrière-garde fut très maltraitée. Les habitants d'Auxonne exaspérés se ruèrent en foule contre la maison des maîtres de Hildeberge, qu'ils soupçonnaient d'avoir été d'intelligence avec elle, la démolirent et ne leur laissèrent la vie sauve que grâce à l'intervention du maire et des échevins.

Les troupes espagnoles étaient venues se réfugier aux environs de Dole. Leur présence pouvait attirer non seulement sur cette ville, mais encore sur toute la Franche-Comté, de graves calamités. Une invasion française et avec elle toutes les horreurs de la guerre étaient à craindre. Afin de détourner ce fléau de sa patrie, Philibert jugea bon de convoquer, pour le 22 juillet, les États à Arbois et de leur demander de voter les subsides nécessaires pour obtenir la retraite des Espagnols. Arbois, Salins, Poligny, Château-Chalon et Lons-le-Saunier furent frappés chacun d'une contribution de 400 francs. La ville de Dole, qui avait eu à supporter de

exécuter les conventions du traité de Madrid. On trouverait « quelque moyen honnête et raisonnable pour s'en dispenser ». Cet édifiant document est publié dans CHAMPOLLION-FIGEAC, *Captivité du roi François Ier*, p. 530-532.

(1) Lettre de l'empereur à Philibert, du 15 février, et lettre de Philibert à l'empereur, du 16 avril; Pièces justificatives, nos 56 et 57; Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 309; — Archives impériales à Vienne, Documents diplomatiques, liasse 1, original.

fortes charges, par suite du cantonnement des troupes, n'eut rien à payer (1).

Cette levée de boucliers n'eut d'ailleurs pas de conséquences plus fâcheuses, car, par lettres du 26 juillet, adressées à l'archiduchesse Marguerite, à Philibert et au maréchal de Bourgogne, Charles-Quint faisait savoir au prince de licencier les compagnies qu'il avait armées en vue de l'expédition contre le duché (2). L'ancien prisonnier de Bourges, de Lusignan et de Lyon n'eut pas encore, cette fois, l'occasion de prendre sa revanche. Mais bientôt la guerre, qui allait éclater entre la Sainte-Ligue et l'empereur, lui en fournirait les moyens.

(1) Clerc, *Histoire des États généraux*, t. I, p. 273-275.
(2) Pièces justificatives, nos 60 et 61 ; Archives du Doubs, E 1297 ; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 37, fol. 57.



CHAPITRE IV

Départ de Philibert pour l'Italie, où il va rejoindre le connétable de Bourbon. — Son itinéraire. — Il trouve les Impériaux près de Parme et le connétable à Pavie. — Il est nommé capitaine général de la cavalerie. — Il est sur le point d'être fait prisonnier à Plaisance. — A la suite de l'invasion du royaume de Naples par les troupes pontificales, la marche sur Rome est décidée. — Le prince est pillé par les Allemands. — Il s'empare du château de Meldola. — L'armée impériale approche de Rome.

Furieux d'avoir été une fois de plus dupé par François Ier, le prince d'Orange, que le besoin de se venger contre lui et le dévouement à l'empereur excitaient, prit, à la fin de l'année 1526, une résolution qui montre bien sa passion pour la carrière des armes. Lui, qui aurait pu recevoir de Charles-Quint une importante charge, décida de partir comme simple volontaire.

Il avait appris que le général allemand Georges de Frundsberg, un des combattants de Pavie, recrutait, à ses frais, un corps de lansquenets, qui atteignit bientôt le nombre de 12,000 selon les uns, de 14,000 selon les autres (1). A chacun il remettait un écu pour toute avance; le pillage de l'Italie serait le prix de leurs services. Fervent adepte de Luther, il aurait, d'après Brantôme, fait faire une belle chaîne d'or, exprès pour pendre et étrangler le pape de sa propre main, « parce qu'à tout seigneur, tout honneur » (2). Frundsberg devait conduire ses lansquenets en Italie et servir sous les ordres du connétable de Bourbon, à qui Charles-Quint avait donné le duché de Milan et le commandement en chef de l'armée impériale.

C'est dans les troupes de Frundsberg que Philibert avait résolu

(1) C'est par erreur que M. Sandret dit (p. 34) et répète (p. 35) que cette armée fut levée par Philibert.

(2) T. I, p. 354. — Cf. Jacques Buonaparte, dans le recueil publié par Carlo Milanesi, sous le titre de *Il sacco di Roma*, p. 293.

de s'enrôler. Il fit part de son projet à l'empereur, qui, par une lettre arrivée à Nozeroy, le 5 novembre au soir, lui mandait de rejoindre Bourbon en Italie (1).

Son journal, publié d'abord par M. le président Clerc (2), ensuite par Ant.-Dom. Pierrugues (3), nous fournit, sauf une lacune pour les mois de septembre et d'octobre 1527, pour l'année 1529 et le premier semestre de 1530, des détails très curieux sur son itinéraire et sur quelques particularités de son existence depuis ce jour jusqu'à la fin de sa vie. Il nous servira souvent de guide dans la chevauchée folle qu'il fit par la Franche-Comté, l'Alsace, la Forêt-Noire, le Wurtemberg, la Bavière, le Tyrol et l'Italie.

A première vue, son itinéraire paraîtra étrange, et l'on pourrait s'étonner que, pour se rendre en Italie, il eût traversé ces diverses régions et non pas la Savoie ou la Suisse, par où le trajet eût été bien plus court. Mais alors la Savoie était pays neutre, ainsi qu'il a été dit plus haut, et les Suisses venaient d'adhérer à la ligue conclue entre François Ier, Ludovic Sforza, duc de Milan, la république de Venise et le pape Clément VII. Henri VIII, roi d'Angleterre, en était le protecteur; le pape en était le chef réel. Publiée le 8 juillet, cette ligue avait pour principal but de chasser du Milanais et du royaume de Naples les troupes de l'empereur.

Pour subvenir aux dépenses de sa nouvelle campagne, Philibert se pourvut prudemment de 6,500 écus d'or, dont une partie provenait de l'impôt levé sur ses sujets à raison de sa captivité (4). Il confiait en même temps à la princesse d'Orange l'administration de ses seigneuries (5).

Le mardi 6 novembre 1526, il embrassa pour la dernière fois

(1) Voir aux Pièces justificatives, n° 63, Archives impériales à Vienne, P A 18, la lettre de Philiberte de Luxembourg à l'archiduchesse Marguerite, en date du 6 novembre 1526.

(2) Conservé aux Archives du Doubs (E 1289), en 2 vol. M. le président Clerc en a fait au point de vue historique un dépouillement très consciencieux. (Pièces justificatives, V.)

(3) Florence, 1897, petit in-8° de 37 pages. — La publication de M. Pierrugues n'est pas autre chose qu'un démarquage de celle de M. Clerc. J'ai dévoilé son imposture dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIX, 1898, p. 159-161. Les renvois se rapportent à la publication de M. Clerc.

(4) Archives du Doubs, E Chalon, supplément 1.

(5) Voir aux Pièces justificatives, n° 62, Archives du Doubs, E 1308, la quittance délivrée à sa mère par Philibert, la veille de son départ.

sa mère à Nozeroy et quitta le château, accompagné de son fidèle Jean de Fallerans, qui avait partagé sa captivité à Bourges et à Lusignan; de Dinteville, de ses maîtres d'hôtel Claude de Montrichard et Jean Genevois, seigneur de Chalain; de Jean de Visemal, du capitaine de Saint-Laurent, de Jean de Chantrans, écuyer, seigneur de Courbouzon; de Jean Bontemps, son secrétaire; de Jean de Guerres, son écuyer et maître d'hôtel (1). Son escorte comprenait 30 chevaux. Le soir, il arrivait à Châtillon-sous-Maîche (2), par Saint-Gorgon et Domprel, après un trajet devant lequel reculeraient, de nos jours, les plus intrépides cavaliers, même par les routes qui ont remplacé les chemins rudimentaires du seizième siècle. De Châtillon, il dépêcha le capitaine du château, Melchior de Reinach, auprès de Frundsberg, sans doute afin de lui annoncer sa prochaine arrivée et lui demander où il devait le rejoindre. Le lendemain, il était à Florimont, dans le comté de Ferrette; le 8, à Brisach; il y traversait le Rhin pour aller à Fribourg en Brisgau, où nous le voyons le 9; le 10, il était à Schönwald et à Pfelling; le 11, à Stockach; le 13, à Wangen; le 15, à Bichlbach; le 16, à Innsbruck; le 17, à Steinach; le 18, à Klausen et à Botzen (3). C'est dans cette ville et à Méran qu'était alors concentrée une partie des troupes allemandes, au nombre d'environ 11,000 hommes (4). Il séjourna à Botzen jusqu'au 28, pour prendre contact avec l'armée à laquelle il appartenait désormais, et

(1) Au cours de ses campagnes en Italie, Philibert eut encore à son service Claude de la Baume, sieur de Saint-Sorlin, bailli d'Amont; N. de Marnix. Charles du Taillant, seigneur de Saint-Ylie; l'écuyer Canoz, Gérard de Rye, seigneur de Balançon, son grand écuyer, dont il sera souvent question plus loin sous le nom de Balançon; Hugues de Vaux, Marc et Simon du Vernoy, Charles de Poupet, seigneur de la Chaux; Régis, Antoine de la Baume, seigneur de la Griffonnière; N. de Gilley, N. de Saubief, N. de Marsonnay, N. de la Chapelle, N. de Marigny, Consens, N. de l'Étoile et N. de Binans (Clerc, p. 76). Il est probable que la plupart de ces gentilshommes comtois, sans parler de ses serviteurs, firent partie de la suite du prince dès son départ de Nozeroy.

(2) De ce château, non loin de Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs, il ne reste plus que quelques ruines. Comme tous ceux de la région, il fut détruit pendant l'invasion suédoise.

(3) Dans le journal, ces noms de lieux, qui appartiennent au grand-duché de Bade, au Wurtemberg, à la Bavière et au Tyrol, sont écrits Sonneval, Felinghe, Stoc, Vangen, Pieuquelebat, Isproc, Staneeh, Clouse, Poche.

(4) Hans Schulz, *Der Sacco di Roma, Karls V Truppen in Rom, 1527-1528*. Halle, 1894, p. 82. Le travail de M. Schulz est un excellent historique de cette période des guerres d'Italie. Il résume fidèlement tous les récits contemporains et la correspondance des agents de l'empereur publiée en partie par Antonio

alla à Trente chercher les ordres de Frundsberg (1). Puis, suivant les gorges du Trentin, il entra en Italie du côté de Vérone. Mais il y avait pour lui danger à chevaucher avec son escorte; il s'en sépara, ne gardant que trois compagnons, et se déguisa (2) pour gagner le poste qui lui avait été assigné.

Pendant ce temps, les Allemands poursuivaient avec de grandes difficultés à travers les montagnes leur marche vers le nord de l'Italie, afin de donner la main au connétable de Bourbon. Comme la route de Milan était barrée par François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin, général en chef des forces de la ligue, Frundsberg se dirigea sur le Mantouan et, à l'aide de l'artillerie qu'Alphonse d'Este, duc de Ferrare, avait mise à sa disposition, il passa le

Rodriguez Villa, *Memorias para la historia del asalto y saqueo de Roma en 1527*, Madrid, 1875, et Pascual de Gayangos, *Calendar of letters, despatches and State papers relating to the negotiations between England and Spain*, t. III, 2e partie, Londres, 1877. On vient d'entreprendre en Italie la publication d'une série de documents sur le sac de Rome. Un premier volume, qui vient de paraitre par les soins de M. D. Orano, n'en renferme point qui apportent un jour nouveau sur la question.

(1) « Pour savoir des nouvelles de Monsieur, le maistre d'hostel Chalain et l'escuyer Visemal et Falerans sont allés dès Poche a Trente et revenus par la poste... A Jehan de Fâlerans, pour aller en poste de Stanech après Monsieur a Trente, 30 escus. » (Clerc, p. 60.)

(2) En simple arquebusier, selon Guichardin, *Histoire des guerres d'Italie*, traduction de Chomedey, éd. fr. de 1593, l. XVII, fol. 282, et La Pise (p. 160), ce qui ne me paraît pas avoir été exempt de périls. M. Sandret (p. 35), d'après Abry d'Arcier, dit qu'il se fit passer, lui et ses compagnons, pour des marchands voyageant pour leur commerce. Dans une lettre du 5 février 1527, Philibert écrit à l'empereur : « Je suis passé en abit dicymulé par la terre des Venyciens. » Voir Pièces justificatives, n° 65. — M. Sandret publie une lettre qui semble être en contradiction avec celle de Philibert et serait émanée, croit-il, d'un ambassadeur de France à Venise. Le prince aurait, lors de son passage dans cette ville, fait des démarches secrètes pour essayer d'arriver à un rapprochement entre Charles-Quint et François Ier.

Voici le texte du fragment de cette lettre non datée, ni signée, qui est à la Bibliothèque nationale, fonds français 2933, fol. 70 : « Messire Philibert, naturel (sans doute des domaines de l'empereur), lequel je vous avoys escript estoit allé a Venise, avoit parlé a moy avant son partement, monstrant fort desirer bonne paix et amour entre le roy et son maistre, et pour ce qu'il ne me vit point a son partement, dist a monsieur de Trignier (?) qu'il se recommandoit a moy, et qu'il estoit fort desplaisant qu'il n'avoit pu parler a moy, mais qu'il me dist qu'il seroit bon que le roy escripvist a Monsieur l'archiduc (c'est so[illegible] ce titre que François Ier et son entourage désignaient parfois Charles-Q[illegible] que si d'aventure messire Philibert alloit devers luy, que, ayant quelque c[illegible] M. l'archiduc envoyast ledict messire Philibert devers le roy, et que [illegible] cognoistroit qu'il desiroit luy faire service. » (P. 35 et 36.) Cette note es[illegible] fait énigmatique, ainsi que M. Sandret a d'ailleurs soin de le faire obs[illegible]

Mincio près de Governolo. Jean de Médicis, un des plus redoutables adversaires des Impériaux, fut blessé au genou d'un coup de canon et mourut peu de jours après à Mantoue. Ce fut une grande perte pour les Italiens. Le duc d'Urbin ayant laissé les Allemands se porter à gauche, ils purent traverser le Pô à Ostiglia et continuer leur route sur la rive droite du fleuve. En même temps, des troupes détachées du corps d'opération de Lombardie entraient à Bologne et envahissaient la Toscane (1).

Après le passage de la Secchia, les Allemands parurent à Guastalla, le 3 décembre; le 4, ils étaient à Castelnuovo, près de Parme. Philibert les y rejoignit (2).

Le 5, ils franchirent l'Enza; le 7, la Parma, où ils furent quelque peu arrêtés par les pluies et la crue de la rivière, et furent à Felino; le 11, eut lieu le passage du Taro; le 12, l'arrivée à Borgo San Donnino, et, le 14, à Fiorenzuola, entre Parme et Plaisance; ils y attendirent le connétable de Bourbon avec les renforts d'infanterie d'Alphonse d'Avalos, marquis du Guast (3), et la cavalerie du prince (4).

La situation de la ligue était alors loin d'être brillante. Milan était depuis quelque temps déjà occupé par Antoine de Leyva et Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire, à la tête de 10.000 Espagnols. Le duc François Sforza s'était enfermé dans son château et avait bien essayé de résister, comptant sur le secours du duc d'Urbin; mais, abandonné à ses seules forces et poussé par la famine, il avait dû se rendre, le 24 juillet, et se retirer à Lodi. Les violences et les exactions de toute sorte avaient terrorisé la population de Milan. Quand le connétable de Bourbon y était venu, en ce même mois, pour prendre possession de la souveraineté qui lui

(1) GUICHARDIN, l. XVII, fol. 281 v°; SCHULZ, p. 82.

(2) GUICHARDIN. l. XVII, fol. 282

(3) Nom francisé de « del Vasto ». Pour les noms propres, j'emploie en général les formes adoptées par les historiens français.

(4) *Il sacco di Roma*, attribué à Jacques Buonaparte et publié par Carlo MILANESI, dans le recueil intitulé : *Il sacco di Roma del MDXXVII, narrazioni di contemporanei*, Florence. 1867, p. 285. Le récit de Buonaparte a pour moi un intérêt exceptionnel, parce qu'il fait connaître avec précision les diverses étapes de l'armée du connétable de Bourbon. Les renseignements sont d'accord avec le journal de Philibert de Chalon. — Cf. aussi GUICHARDIN, *ibid.*; SCHULZ, p. 83.

avait été accordée et se mettre à la tête de l'armée, cette ville avait pu croire que ses maux touchaient à leur terme. Mais il n'en fut rien. Bourbon avait promis aux Milanais d'éloigner ses troupes, à la condition qu'ils lui donneraient 30,000 écus pour payer une partie de l'arriéré de leur solde. La somme fut comptée, mais les troupes restèrent.

D'un autre côté, les Colonna, ennemis acharnés de Clément VII et des Médicis et tout-puissants dans la campagne de Rome, avaient provoqué un mouvement contre le pape. Une bande d'aventuriers, soudoyés par eux et conduits par Hugues de Moncade, chercha à enlever Clément VII. Pour se soustraire au danger qui le menaçait, il se réfugia au château Saint-Ange (20 septembre). L'église Saint-Pierre, le Vatican furent pillés. Le pape fut obligé de capituler et de signer avec Lannoy, vice-roi de Naples, une trêve de quatre mois, tant en son nom qu'en celui de la ligue. François Ier et les Vénitiens refusèrent de la ratifier. Les troupes pontificales, ainsi que les Florentins, n'en avaient pas moins abandonné l'armée des confédérés, dont tous les succès se réduisirent, malgré des renforts français et suisses et en raison de l'inertie du duc d'Urbin, à la seule prise de Crémone. En la personne de Clément VII, la ligue était frappée à la tête (1).

Pendant le temps d'arrêt de la marche des Allemands en avant, Philibert vint voir le connétable de Bourbon à Pavie (2). Celui-ci, d'après le journal du prince, lui donna l'hospitalité du 6 au 13 janvier et le traita fort bien (3). Ils étaient d'ailleurs faits l'un et l'autre pour se comprendre. Tous deux étaient de grands seigneurs, jeunes, — le connétable avait alors trente-sept ans, étant né le 17 février 1490, — braves jusqu'à la témérité. Ils partageaient surtout la même haine contre François Ier et sa mère. Que de souvenirs ils durent ensemble évoquer dans cette ville, qui leur rappe-

(1) Sur ces événements, il peut être intéressant de consulter le chapitre II de Villa et les documents qu'il publie à la suite, p. 24-31.

(2) Selon M. Sandret, Philibert aurait rejoint le connétable à Milan, le 1er décembre précédent (p. 37). C'est possible, mais il est étonnant que le journal n'en parle pas. Le fait aurait mérité d'être cité.

(3) Journal, dans Clerc, p. 61. — Dans une lettre du 31 mars 1527, l'empereur fait savoir à Philibert que le connétable lui a « escript et de sa main beaucoup des bons propos » de lui. Voir Pièces justificatives, nº 67; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 309.

lait la prise de leur ennemi commun ! Je ne sais si, dès son arrivée au milieu des troupes allemandes, Philibert avait été nommé définitivement capitaine général des chevau-légers ; il doit ne l'avoir été d'abord qu'à titre provisoire. En effet, il résulte d'un mémoire établi à Naples en 1532 et remis à Odot Roy, argentier de Philibert, et à Anatoile Camelin, un de ses officiers, que le prince recevait, en qualité de capitaine général, 330 ducats par mois depuis le 12 janvier 1527 (1). C'est donc probablement à cette date que remonterait son commandement officiel, qui lui aurait été conféré par Bourbon et, comme par une espèce d'ironie du sort, à Pavie même !

Mais Philibert ne tarda pas à voir le revers de la médaille. Laissées sans argent par Charles-Quint, n'ayant pas eu de solde depuis cinq ou six mois, les troupes espagnoles, cantonnées dans Milan et aux environs, commencèrent à se mutiner. Elles menacèrent Bourbon de mettre la ville au pillage et de se retirer ensuite si elles n'étaient pas payées. Pour prévenir les violences auxquelles elles n'auraient pas manqué de se livrer, il fit saisir pendant la nuit les plus riches habitants de la ville et les contraignit à lui verser une somme d'argent équivalente à deux mois d'arriéré de solde. Le droit de prélever des contributions de guerre a toujours été admis, mais ce que l'on doit reprocher, en cette circonstance, au connétable de Bourbon, c'est d'avoir violé le serment qu'il avait fait aux Milanais, quelque temps auparavant, et d'avoir ainsi aggravé sa faute. Mais le plus coupable était l'empereur, dont le moindre souci était de se préoccuper du payement de ses armées. Philibert lui

(1) Archives du Doubs, E 1301. — Dans Villa (p. 61), on lit cet extrait d'une lettre de du Guast à l'empereur, en date du 4 février : « Que el principe de Orange era ido alli, y el duque lo habia hecho general de los caballos ligeros, y dize cuán noble caballero y servidor de V. M. es. » A la date du 15 janvier 1527, le protonotaire Caracciolo écrivait à Charles-Quint, dans une lettre qui a été traduite en anglais comme toutes celles qui se trouvent dans le recueil de Gayangos : « The Germans are on the road to Piacenza ; the marquis del Guasto and prince of Orange are gone to join them : the former with a small infantry force, the latter with a division of cavalry, to scour the country and secure provisions », et, en post-scriptum du 16 : « This very evening the prince of Orange returns from the camp under Giorgio Fruntsberg... The marquis del Guasto remains with the Germans as security for this promise and the prince of Orange is also returning thiter to keep the marquis company. » (GAYANGOS, p. 16.) La plupart des documents résumés ou traduits dans Gayangos et cités dans le présent travail sont conservés à l'Académie royale d'histoire de Madrid.

adressa, pour son compte, une réclamation à ce sujet (1). Il est vrai que, pour une fois, Charles-Quint l'avait presque prévenu et lui faisait tenir ce qui lui était dû sur sa pension jusqu'au mois d'octobre précédent (2).

Après cette nouvelle exaction, Bourbon fit évacuer Milan par les Espagnols, confiant la garde de la ville à Antoine de Leyva, et partit pour opérer sa jonction avec Frundsberg. Le 30 janvier, il le rencontra à Plaisance, où étaient les Allemands; les Espagnols étaient à Pontenuovo. Philibert, qui accompagnait sans doute le gros des troupes, s'y rendit par Castel San Giovanni, où son « train », pour me servir de l'expression employée couramment dans le journal, fut du 11 au 28; ce jour-là, il se dirigea vers Borgonovo; il y était encore le 19 février (3). Pendant qu'il campait près de cette localité, le comte de Caiazzo, qu'il avait envoyé à huit ou dix milles de là afin de chercher des vivres et des fourrages, déserta l'armée impériale et passa dans le camp de la ligue. Le prince l'écrivit à Charles-Quint et lui demanda la confiscation de ses biens en sa faveur, pour le dédommager de la perte de ceux que François I[er] lui avait enlevés (4).

Le 8 février, il y eut une escarmouche devant Plaisance, qui était défendue par le marquis de Saluces, commandant l'armée française. Jean de Visemal, un des compagnons du prince, y fut blessé (5). Du côté des Impériaux, une centaine de cavaliers, le capitaine Cucaro et deux autres restèrent entre les mains de l'ennemi. Philibert lui-même faillit être fait prisonnier; son cheval s'étant abattu sous lui, il perdit son panache dans la mêlée et n'échappa qu'à grand'peine (6).

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 19 février; Pièces justificatives, n° 66; Archives impériales à Vienne, P A 94, original.

(2) Lettre du 5 février; Pièces justificatives, n° 65; Archives impériales à Vienne, P A 94, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 70, fol. 124.

(3) Lettre du 31 mars. Pièces justificatives, n° 67; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg 79, fol. 136.

(4) Journal, dans Clerc, p. 61, et lettres du 5 et du 19 février aux Pièces justificatives. Voir surtout la lettre du 19 février, dans laquelle il réclame à Charles-Quint le payement de sa pension, en lui disant, une fois de plus, qu'il est « legier de bourse ».

(5) Journal, dans Clerc, p. 62.

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 14 février, dans Villa, p. 64 et 65; dans Gayangos, p. 68; lettre de Casal, du 16 février, dans Brewer, p. 1292.

De leur côté, les troupes du pape avaient, malgré la trêve, envahi le royaume de Naples tant par terre que par mer. Déjà elles avaient dépassé San Germano. Lannoy avait été obligé de se retirer à Gaëte, et don Hugues de Moncade à Naples. Mais quand Clément VII sut que Bourbon avançait toujours, il songea à faire la paix. Il avait pour cela de sérieuses raisons. Il était à court d'argent et ne recevait pas les renforts que lui avaient promis les autres adhérents à la ligue. En outre, ses troupes désertaient faute de vivres. Bientôt après, elles étaient presque toutes rentrées dans Rome (1).

Le 20 février, l'armée du connétable traversa la Trebia pour faire sa jonction avec Frundsberg (2). Elle était composée d'une forte cavalerie, de près de 12.000 Allemands, 4 à 5.000 Espagnols, 3,000 Italiens et 700 lances. Le prince d'Orange leva le camp le 22 et alla coucher à Borgo San Donnino, où se trouvait Bourbon (3). Jacques Buonaparte dit que les Impériaux étaient sans munitions, sans vivres, sans argent, mais qu'ils étaient soutenus par l'espérance de pouvoir bientôt saccager Rome et une grande partie de l'Italie (4).

Le 24, nous voyons Philibert près de Parme; le 28, à Reggio; le 2 mars, près de Modène; le 3, il était à la Bastia, non loin de cette dernière ville, et, du 8 au 31 mars, à San Giovanni, dans le Bolonais (5), d'où l'armée devait à la fois menacer la Toscane et les États de l'Église. Pendant qu'il s'y établissait, le connétable allait vers le duc de Ferrare, pour lui demander des conseils. peut-être plutôt des subsides (6).

(1) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 289-290.

(2) « El duque de Borbon y el marques del Gasto y el principe de Orange, capitan general de los caballos ligeros, se partiran mañana xix del presente, y con la bendicion de Dios passarán esta ribera de la Trebia, y dexando Plasençia à la mano izquierda se irán à juntar con Jorgo (Frenesberg). » (Lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, du 18 février, dans Villa, p. 65; dans Gayangos, p. 71.)

(3) Journal, dans Clerc, p. 62; Buonaparte, *loc. cit.*, p. 290; Guichardin, l. XVIII, fol. 293.

(4) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 290; cf. Guichardin, l. XVIII, fol. 292 v°-293.

(5) Journal, dans Clerc, p. 62; Buonaparte, *loc. cit.*, p. 291. — Selon Guichardin, l. XVIII. fol. 293 v°, le connétable y était depuis le 7.

(6) *Id.*, *ibid.*, p. 290. — Cette entrevue, dans laquelle le connétable était accompagné du prince d'Orange et du marquis du Guast, eut lieu à Finale. (Lettres de l'abbé de Najera à l'empereur, du 28 mars, dans Villa, p. 75 et 79; dans Gayangos, p. 130 et 134; Guichardin, l. XVIII, fol. 293 v°.)

L'espérance dont parle Buonaparte avait, dans l'intervalle, fini par faire place à d'autres sentiments, et l'enthousiasme s'était refroidi. Les pluies persistantes rendaient les marches difficiles; les approvisionnements manquaient plus que souvent; enfin, l'argent faisait absolument défaut. Pour parer aux besoins les plus urgents, Fernand Marin, abbé de Najera, commissaire général de l'empereur près l'armée, avait décidé le duc de Ferrare à prêter 15,000 ducats qui seraient répartis entre les troupes. Ce furent les Allemands qui en profitèrent. Furieux de se voir frustrés, les Espagnols se précipitèrent dans le camp du connétable et commencèrent, à grands cris, à réclamer leur solde. Le duc de Ferrare prit la fuite; il se réfugia auprès de Frundsberg. A leur tour, les Allemands qui avaient pensé recevoir 50,000 ducats se réunirent pour protester. Ils pillèrent la tente de Bourbon, mirent à mort un de ses officiers et volèrent au prince d'Orange pour 400 ducats de vaisselle d'argent. Ces scènes de violence se passaient le 14 mars (1).

Henri Martin en a fait un récit moins dramatique, mais non moins pittoresque. Aux mutins Bourbon aurait répondu qu'il était « un pauvre cavalier n'ayant pas un denier de plus qu'eux autres ». Il leur promettait de les faire tous riches ou de mourir à la peine. Et afin de les apaiser et de leur prouver qu'il était prêt à partager leurs privations, il leur distribua sa vaisselle précieuse, ses bagues, ses joyaux, ne gardant pour lui que ses vêtements et une casaque d'argent pour mettre par-dessus ses armes. Enthousiasmés par son désintéressement, les soldats jurèrent de suivre Bourbon partout, « fût-ce à tous les diables » (2).

Quoi qu'il en soit de cet incident, le calme fut rétabli dans l'armée par le capitaine espagnol Jean d'Urbina et par le marquis du Guast, qui s'engagèrent à payer les troupes. Cette fois encore, ce fut le duc de Ferrare qui fournit la somme nécessaire (3).

Le 15, Philibert, dont le mobilier de campagne n'avait pas autant

(1) Schulz, p. 90 et 91. — L'abbé de Najera, dans une lettre du 28 mars à l'empereur, donne les détails les plus complets sur cette échauffourée (Villa, p. 76 et 77; Gayangos, p. 131). Cf. aussi la lettre de Fieramosca à Charles-Quint, du 4 avril, dans Villa, p. 82 et 83.

(2) *Histoire de France*, éd. Furne, Jouvet, t. VIII, p. 98.

(3) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 292; Guichardin, l. XVIII, fol. 294; Schulz, p. 91.

souffert que celui de Bourbon, invita celui-ci à dîner. Il est regrettable que le rédacteur du journal, qui a eu soin de nous conserver ce petit détail historique (1), ne nous ait pas fait part des impressions qu'ils échangèrent au cours de ce repas. Il est à peu près sûr qu'ils trouvèrent que ce n'étaient pas toujours fonctions agréables que celles de chefs de reîtres et de lansquenets. S'ils avaient eu encore des illusions à cet égard, elles n'auraient pas été de longue durée. Car, le lendemain même, une violente émeute éclata. Allemands et Espagnols, réunis cette fois, exigèrent une somme plus forte, d'abord dès que l'armée serait parvenue devant Florence, et ensuite, pour le 21 avril, le payement de l'arriéré de leur solde qui s'élèverait à 150,000 ducats. Rien ne put leur faire abandonner leurs revendications et les ramener à l'obéissance ; ils ne reconnaissaient aucune autorité. Seul peut-être, Frundsberg, « le Père » (2), comme l'appelaient les lansquenets, eût su rétablir la discipline ; mais une attaque d'apoplexie lui enleva l'usage de la parole et l'obligea d'attendre à Ferrare sa guérison et le moment de retourner en Allemagne. Il eut pour successeur Conrad de Bemelberg, « le petit Hess », son lieutenant. L'accident survenu à Frundsberg fit une telle impression sur les révoltés qu'ils rentrèrent dans leur camp (3).

La persistance des pluies qui grossissaient les cours d'eau et rendaient les chemins impraticables força l'armée à rester encore pendant quelque temps dans l'inaction. Le duc de Ferrare, qui semble avoir été pour elle une providence, dut pourvoir à son approvisionnement (4). Afin de tromper l'ennui ou de faire diversion

(1) Le 15, « Monsieur de Bourbon digna au logis ». Journal, dans CLERC, p. 62.

(2) Pour le distinguer de son fils Georges.

(3) BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 293 ; GAYANGOS, p. 132 ; VILLA, p. 77 ; SCHULZ, p. 91. Selon Guichardin, l. XVIII, fol. 292 v°, cette révolte eut lieu le 17. — Georges Frundsberg mourut à l'âge de cinquante-trois ans, le 20 octobre 1528, à Mindelheim, sa ville natale. Un de ses biographes rapporte que, se voyant perdu, Frundsberg aurait dit à un de ses amis : « Voilà dans quel état m'ont mis les hasards de la guerre. Trois choses nous devraient éloigner de cette sanglante carrière : le ravage et l'oppression portés au sein des populations innocentes, l'indiscipline des gens de guerre, enfin l'ingratitude des princes qui élèvent les serviteurs peu méritants et laissent les plus dignes sans récompense. » (*Biographie Didot*, t. XVIII, col. 958, v° FRUNDSBERG, d'après BARTHOLD, *Georg von Frundsberg oder das deutsche Kriegshandwerk zur Zeit der Reformation*.)

(4) Dans la lettre de l'abbé de Najera à Charles-Quint, en date du 28 mars.

à ses préoccupations, Philibert jouait aux tarots, une de ses distractions favorites. Il aimait aussi la musique. Les dépenses qu'il faisait pour le jeu, les musiciens, chanteurs, tambourins, etc., figurent très fréquemment dans son journal. Nous y voyons, par exemple, qu'en ces moments-là il donna dix écus à huit trompettes du duc de Ferrare qui avaient exécuté quelques airs devant lui (1).

Pendant que ces événements se passaient, le pape, de plus en plus abandonné par ses alliés, effrayé des progrès des Impériaux, s'apercevant, mais un peu tard, qu'il était allé trop loin en déliant François Ier de sa parole, trop loin surtout en acceptant d'être, sinon le chef réel, du moins le chef nominal de la ligue, redoutant pour Rome et Florence, sa patrie, où il était d'ailleurs détesté, les résultats d'une invasion qu'il prévoyait désastreuse, le pape comprit tous les dangers de sa situation. Il songea de nouveau à entrer en pourparlers avec Lannoy pour la conclusion d'une trêve. Il y était d'autant plus disposé qu'il venait de recevoir le frère François Quiñones, général des Franciscains et confesseur de l'empereur, qui lui apportait de sa part des propositions de paix. Presque en même temps, César Fieramosca, chambellan de Charles-Quint, était arrivé à Rome, afin de lui faire de semblables propositions. La lettre de l'empereur qui l'accréditait auprès de Clément VII était de nature à lever les dernières hésitations que celui-ci aurait encore pu avoir. Le 15 mars, une trêve fut décidée aux conditions suivantes : suspension d'armes pendant huit mois, payement par le pape à l'armée impériale de 60,000 écus, restitution des territoires enlevés, réintégration de Pompée Colonna dans la dignité cardinalice et absolution de la censure prononcée contre lui, venue de Lannoy à Rome, ce qui paraissait être pour le pape une garantie contre une invasion de Bourbon. Le vice-roi de Naples se rendit à Rome, la convention fut signée, Clément licencia ses

on peut voir le détail des approvisionnements et des munitions de toute sorte que le duc de Ferrare avait fournis aux Impériaux (Gayangos, p. 130; Villa, p. 75).

(1) Le 7, « 6 escus a Monsieur pour jouer au tarau »; — le 8, « 10 escus a Monsieur pour jouer »; — le 26, « 16 escus a Monsieur pour jouer au tarau »; — « 10 escus a huit trompettes du duc de Ferrare qui ont joué devant Monsieur. » (Journal, dans Clerc, p. 62.)

troupes, ne conservant que 100 cavaliers et 2,000 hommes de pied (1). Fieramosca retourna auprès du connétable lui faire part de l'accord intervenu.

Le 25 mars, Bourbon réunit un conseil de guerre, composé du prince d'Orange, du marquis du Guast, de Fernand de Gonzague et de tous les capitaines sans exception. L'abbé de Najera y assistait en sa qualité de commissaire général. Fieramosca parla longuement ; il fit connaître les conditions de la trêve, exposa la situation, montra les difficultés du ravitaillement et indiqua les dispositions prises par l'ennemi pour mettre Florence en état de résister; l'empereur ordonnait d'observer la trêve. Les officiers furent invités à en informer les troupes et à saisir le conseil de leur détermination (2).

Leurs réponses furent communiquées le lendemain. Les Espagnols refusaient de rétrograder si leur solde ne leur était délivrée. Pour échapper à leur fureur, Fieramosca avait été obligé de s'enfuir précipitamment auprès de Fernand de Gonzague, qui était campé à deux lieues de San Giovanni. Les Allemands, à qui Bourbon avait promis de payer, le 20 avril (3), l'arriéré de ce qui leur était dû, semblèrent d'abord plus traitables et témoignèrent leur intention de regagner les bords du Pô. Mais ils finirent par se laisser persuader par les Espagnols que leur intérêt commun était de marcher sur Rome ; ils déclarèrent donc qu'ils suivraient les Espagnols. Une députation de l'armée se rendit même vers le connétable afin de lui notifier cette résolution. Il répondit : « J'irai avec vous. » Bourbon prévint Fieramosca qu'il n'eût pas demandé mieux que d'obéir à l'empereur et d'observer la trêve, mais qu'il avait été forcé par son armée de continuer sa marche en avant. Il écrivit dans le même sens au pape (4).

Plutôt que de suivre Bourbon dans cette voie et d'enfreindre la volonté de Charles-Quint, le marquis du Guast préféra résigner son

(1) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 293-297 ; Guichardin, l. XVIII, fol. 296 v°.

(2) Villa, p. 79.

(3) Plus haut, c'est la date du 21 qui est fixée. (Voir Villa, p. 77 ; Gayangos, p. 132.)

(4) Guichardin, l. XVIII, fol. 296 v°-297; Villa, p. 79-85, d'après la dépêche de l'abbé de Najera à l'empereur, du 28 mars, et celle de Fieramosca, du 4 avril, et p. 111 ; Schulz, p. 92 et 173.

commandement; il demanda à Clément VII un sauf-conduit pour lui et une vingtaine de gentilshommes et se retira à Naples (1).

Dès le 30 mars, le mouvement en avant fut repris. Rien ne devait plus désormais arrêter les Impériaux, dont les forces étaient alors d'environ 20,000 combattants, sans parler des convois. Philibert avait sous ses ordres les chevau-légers et l'avant-garde. Les Siennois ayant promis de l'artillerie et des munitions, le duc de Ferrare en fut chargé, ainsi que du gros matériel.

L'armée, jusque-là indisciplinée, marchait maintenant en bon ordre, au moins au début. Afin d'éviter tout retard, on ne faisait plus de pain. Chaque homme portait pour huit ou dix jours de biscuit. La maraude et le pillage étaient sévèrement réprimés; pour faire un exemple, on pendit un lansquenet trouvé porteur d'un calice volé dans une église de Ferrare (2). Mais l'histoire ne nous apprend pas, sans doute pour cause, qu'il y ait eu beaucoup d'autres exécutions de ce genre.

Le journal de Philibert nous donne l'itinéraire du prince depuis le 4 avril : Castello San Pietro ; Imola, le 5, où se rencontra également le connétable (3); Castello Bolonese, le 6; Faenza, le 7; Codignole, du 8 au 12; Forli, le 13. Toutes ces villes ne paraissent avoir fait aucune résistance. Il n'en fut pas de même de Meldola, dont il enleva le château à l'assaut, le 14. Il fit distribuer 50 écus à un certain nombre de ses chevau-légers qui avaient pris part à l'affaire (4).

La nouvelle de l'approche des Impériaux avait été connue à Rome dès le 2 avril et y avait jeté la consternation. Voulant essayer de remédier à la situation, qui devenait de plus en plus grave, Clément VII eut de nouveau recours aux bons offices de Lannoy. Il le pria d'aller en Toscane, sous prétexte de s'occuper des affaires de Florence, mais en réalité pour rappeler Bourbon à l'observation

(1) Schulz, p. 93 et 174-175; Lettre de Fieramosca à Charles-Quint, dans Villa, p. 86; Guichardin, l. XVIII, fol. 297.

(2) Schulz, p. 94.

(3) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 298.

(4) Journal, dans Clerc, p. 73. — Guichardin, l. XVIII, fol. 297 v°, nous apprend que le connétable était aussi le 5 à Imola, le 14 (fol. 298 v°) à Meldola, et que cette ville fut brûlée.

de la trêve, et, si ce moyen ne réussissait pas, pour lui demander le retrait de ses troupes, moyennant le versement d'une somme d'argent. Le vice-roi et l'évêque de Vaison, Jérôme Sclédus, administrateur des finances pontificales, avaient réussi à se procurer à Florence 60,000 ducats; Lannoy en avait ajouté 20,000 (1). Bourbon fit savoir au pape par Montbardon, son aumônier, que les lansquenets et les Espagnols étaient unanimes à poursuivre leur marche sur Rome et sur Florence, et que, en ce qui le concernait, il ne pouvait s'y opposer; cependant, que s'il envoyait 150,000 ducats avant le 15 avril, il ferait tous ses efforts pour arrêter le mouvement de ses troupes. Chaque jour de retard ne ferait qu'accroître leurs prétentions. Le dataire de la chancellerie, Giberti, déclara qu'il était aussi impossible de recueillir une pareille somme que de réunir le ciel et la terre et d'envoyer plus que celle qui avait été précédemment proposée (2).

Lannoy vint trouver le connétable, et de nouvelles négociations furent ouvertes entre les représentants de Bourbon, La Motte des Noyers, son lieutenant, Montbardon, Jean de Languedoc et les notables de la ville (3). Il fut convenu que l'armée impériale évacuerait les États de l'Église moyennant 150,000 ducats, dont 80,000 payables dans quatre jours et le reste au mois de mai suivant (4). Florence, qui était ou se croyait sérieusement menacée, dut fournir cette énorme contribution. Pour y arriver, il fallut fondre les vases précieux des églises et l'argenterie des particuliers.

Après la prise de Meldola et après avoir passé par Civitella et Galetta, l'armée avait franchi les Apennins au prix des plus grandes difficultés et d'énormes privations; elle était près des sources de l'Arno et du Tibre, maîtresse des routes de Rome et de Florence. Mais, au lieu de pousser droit sur cette dernière ville, elle obliqua vers le sud-est et se dirigea du côté d'Arezzo. Chemin faisant, elle emporta, après deux attaques, le château de la Pieve di San

(1) Instruction de Lannoy à son secrétaire Durand, du 17 mai, dans VILLA, p. 167; cf. GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 301 v°.

(2) BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 301; SCHULZ. p. 95.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 170. — Lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, du 19 avril, dans VILLA, p. 90; Lettre de Seron à l'empereur, du 29 avril, dans GAYANGOS, p. 165.

(4) Au mois d'octobre, selon BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 301; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 298 v°.

Stefano, saccagea Lutiano, Castelnuovo, Capolona et Castellucio. D'après le journal, Philibert était, le 21, dans une abbaye près de la Pieve (1). Ce même jour, Lannoy et l'évêque de Vaison vinrent, à la suite d'un voyage périlleux, conférer avec Bourbon dans cette localité. Comme l'armée était, en ce moment, complètement opposée à la trêve, le connétable demanda alors 240,000 ducats. Le vice-roi donna l'ordre de réexpédier à Florence les 80,000 ducats qui étaient déjà envoyés à destination de l'armée; il fit, avec l'assentiment de Bourbon, part au pape des nouvelles conditions qui étaient imposées, en laissant espérer toutefois qu'il pourrait, grâce au concours des Florentins, réunir la somme exigée; enfin, il se rendit à Sienne pour attendre la réponse (2). Mais comment se procurer une pareille somme? Clément songea à faire une promotion de cardinaux et à se créer ainsi des ressources. Il en fut détourné surtout par François Guichardin, l'historien, lieutenant général des troupes pontificales, qui s'écria, dit-on : « La victoire ou la mort! » Cet avis prévalut; il fut décidé que Rome serait mise en état de défense. Nous verrons bientôt quelles furent les mesures prises pour résister à l'invasion devenue de plus en plus menaçante et tout à fait imminente. Lannoy fut avisé de ne pas poursuivre les négociations (3).

Au lieu de s'attarder à aller assiéger Florence, qui était protégée par les forces du duc d'Urbin et du marquis de Saluces concentrées dans les environs, et de compromettre ainsi le résultat qui était dans les vœux de tous, la prise de Rome, Bourbon, dont l'armée s'augmentait sans cesse de recrues venues de divers points de l'Italie, partit de Montevarchi pour Arezzo, où il était le 23 avril (4).

A Sienne, le 27, il harangua les prisonniers qu'il avait faits; il leur déclara que ceux qui voudraient s'en retourner dans leurs foyers étaient libres de le faire; quant à ceux qui consentiraient à servir dans ses rangs, ils auraient leur part du sac de Rome. Les plus jeunes restèrent presque tous (5). Le même jour, une conven-

(1) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 302; Journal, dans Clerc, p. 63.
(2) Villa, p. 113.
(3) Schulz, p. 96-97.
(4) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 303.
(5) Voir Guichardin, dans le recueil Milanesi, p. 147.

tion fut conclue avec le gouverneur de Sienne pour le ravitaillement des troupes. Au témoignage d'un des compagnons du prince d'Orange, Antoine de Montrichard (1), les ennemis avaient enlevé le blé et le vin. Pendant dix ou douze jours, l'armée fut privée de pain; elle ne se nourrissait que de viande, car, heureusement pour elle, elle trouva quantité de bétail dans le plat pays (2).

Philibert était encore à Sienne le 28 et le 29. Par son journal, nous savons qu'il soupa, le soir, à Travalle ou Trevalli, peut-être Valli sous Sienne (3).

A partir de ce moment, l'élan des Impériaux ne connut plus de limites. Tous les *impedimenta* qui auraient pu retarder leur marche, artillerie, bagages, furent laissés de côté. Ce qui seul aurait pu faire obstacle à cette formidable poussée humaine, c'étaient les grandes pluies et le mauvais état des chemins. Mais ils en avaient vu bien d'autres pendant l'hiver qui venait de finir. Et puis Rome, le but si souvent promis, si ardemment désiré, n'était plus qu'à une faible distance.

Le passage de la Paglia s'effectua dans des conditions sinon périlleuses, au moins très originales. Les eaux de cette rivière, généralement basses en temps ordinaire, avaient atteint un niveau assez élevé. Sous la conduite des plus robustes et des plus courageux, les fantassins y entraient au nombre de trente à quarante à la fois, serrés les uns contre les autres et se tenant étroitement enlacés pour n'être pas entraînés par le courant. Ils parvenaient ainsi sur la rive opposée, où était déjà la plus grande partie de la cavalerie de Philibert, ou ils montaient en croupe sur les chevaux rapprochés le plus possible, ou bien encore ils se suspendaient à leurs crinières ou à leurs queues. Les pertes en hommes furent pour ainsi dire insignifiantes (4). Au fur et à mesure que les groupes étaient reformés, la marche en avant recommençait. En quelques jours les dernières étapes furent franchies. Le 30, Philibert était

(1) Fils de Claude, le dévoué maître d'hôtel ou plutôt le conseiller de Philibert de Chalon.

(2) *Coppie des nouvelles que le josne Montrichart a apporté de Rome, anne 1527*, publié par le baron de Reiffenberg, dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles* (*de Belgique* depuis 1845), 1843, t. X, 2e partie, p. 477.

(3) Dans Clerc, p. 63.

(4) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 314-315.

à Acquapendente, qui fut saccagée, ainsi que Monte Fiascone; le 1er mai, il était à Viterbe (1); le 2, à Ronciglione, qui fut également emportée; le 3 et le 4, à l'Isola; enfin, le 5, le prince « et son camp », dit le journal, étaient avec le reste de l'armée « devant Rome » (2).

(1) D'un passage de VALLES, *Historia del fortissimo y prudentissimo capitan don Hernando de Avalos, marques de Pescara*... (fol. 248 v°), il semble résulter que les éclaireurs de Philibert avaient pour mission d'assurer le service des vivres : « El principe de Orange, que era capitan principal de los cavallos ligeros deste exercido, encomando à Juan Chiuchiari, cavallero esforçado, que se fuesse a Viterbo con cinquenta cavallos de los suyos, para que la vitualla estuviesse aparajeda en tal lugar, porque quando passasse su exercito, no vuiesse de partirse de alli por falta de provision. El prudente cavallero se partio a la ciudad de Viterbo, y supo tambien tratar con el comissario della que nada le falto, de lo que le avia sido encomendado, y llegado al exercito se alojo alli una noche con gran hartura. »

(2) BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 314-315; SCHULZ, p. 99-100; CLERC, p. 63.

CHAPITRE V

Arrivée des Impériaux sous les murs de Rome. — Attaque de la ville. — Mort du connétable de Bourbon. — Philibert continue la lutte. — Il est désigné pour prendre le commandement en chef des troupes. — Propositions de capitulation repoussées par Clément VII. — Prise de Rome. — Le prince essaye d'arrêter le sac de la ville et sauve de la destruction une partie des archives et de la bibliothèque du Vatican.

La cavalerie de Philibert n'était plus qu'à vingt-quatre milles de Rome quand la nouvelle en fut apportée dans la ville par des suburbains épouvantés qui venaient s'y réfugier. Rien ne saurait donner une idée de la panique qui s'empara alors des Romains. Nombre d'habitants s'enfuirent au loin, notamment à Ancône, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. D'autres s'empressèrent de chercher pour eux et leurs biens un asile au château Saint-Ange, dans les palais des grands dévoués à la cause de l'empereur, ou dans les demeures des Espagnols, dont la nationalité semblait devoir les protéger contre les violences du vainqueur. Chacun ne songeait qu'à sa propre sécurité; personne ne se préoccupait de l'intérêt général. Aux demandes pressantes d'argent qui leur étaient adressées par le pape, les cardinaux, la noblesse et la bourgeoisie répondaient par des refus polis ou par des raisons d'impossibilité absolue. Pour s'en procurer, Clément VII créa, le 3 mai, cinq cardinaux : Hercule de Gonzague, fils d'Isabelle, marquise de Mantoue, âgé de vingt-deux ans; le Vénitien Marin Grimani, les Florentins Nicolas Gaddi et Benoît Accolti, enfin le Génois Augustin Spinola. Il retira, par ce moyen, 40,000 ducats.

Le même jour, il apprenait que Bourbon était déjà en deçà de Viterbe. Il pensa un instant à quitter Rome; dans cette prévision, il avait fait venir quelques-unes de ses galères jusqu'à San Paolo. Les conseils de Rence de Ceri raffermirent son courage. Il par-

courut la ville pour tâcher de faire partager sa confiance à la population; il ordonna à ses capitaines de mettre les remparts en état de défense, de les garnir de troupes, d'y établir des réserves et de pourvoir aux approvisionnements; il fit barricader les portes pour rendre toute sortie impossible. En vain les Romains lui représentaient-ils la résistance comme inutile et l'engageaient-ils à solliciter la paix auprès du connétable; il proclamait que Dieu envoyait les luthériens dans la capitale de la sainte religion pour y être exterminés. Il lança l'excommunication contre ceux qui combattaient dans l'armée impériale, accorda une indulgence plénière et promit le salut éternel aux défenseurs de l'Église. L'attitude de Clément VII, dans ces circonstances, fut à la hauteur d'un péril dont il ne soupçonnait pas l'étendue. Rence de Ceri fut nommé commandant en chef de l'armée pontificale; Jean-Antoine Orsini fut placé à la tête de la cavalerie, et Horace Baglioni chargé de garder le pont Molle. Les murailles furent réparées en toute hâte, de nouveaux retranchements furent élevés. L'infanterie comptait déjà 4,000 hommes. On espérait qu'elle atteindrait bientôt 7,000. Le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes était estimé à 30,000. Les cardinaux prêchaient la lutte à outrance contre les barbares. De son côté, Rence affirmait que, faute de vivres, l'ennemi ne pourrait pas tenir deux jours sous les murs de Rome; que, faute aussi d'artillerie, il ne devait pas songer à s'emparer de la ville, et que, s'il osait en faire le siège, l'armée de la ligue le contraindrait à s'éloigner (1). Il en était si bien convaincu qu'il faisait écrire, le 4 mai, à Gui Rangone par Giberti, dataire de la chancellerie, qu'il n'était pas nécessaire d'envoyer au secours de Rome des forces considérables, que 400 chevau-légers avec 500 fantassins suffiraient. Bref, le succès lui paraissait certain (2).

Dans un conseil de guerre réuni à l'Isola, sous la présidence du connétable, la situation fut soigneusement examinée. Après de longues discussions, il fut décidé qu'il y aurait lieu d'entrer en pourparlers avec le pape pour la conclusion d'un traité. Le dimanche 5 mai, Bourbon et son état-major arrivèrent de bonne

(1) Villa, p. 114.
(2) Schulz, p. 100-102.

heure près de Rome. Il fit porter à Clément VII par un trompette une lettre dans laquelle, selon Buonaparte, il lui demandait simplement l'autorisation de faire passer l'armée par la ville, soi-disant pour la conduire à Naples; selon d'autres, comme l'auteur de la relation remise à Montrichard, sans doute par Philibert lui-même, pour lui proposer la paix. Ce dernier témoignage me semblant, en raison de son origine, avoir une véritable valeur pour ce qui concerne la question du siège de Rome, je crois devoir en tenir sérieusement compte. « Il (Bourbon) desiroit que bonne paix fust entre Sa Saincteté et la Majesté de l'empereur, et... que tous jours il estoit bon vray filz de l'Eglise, et seroit trop mary si inconvenient venoit en icelle ; pour ceste cause qu'il luy pleust regarder quel traictié il vouldroit faire avecq Sa Majesté, et que si c'estoit offre qui fust raisonnable, l'accepteroit, rendant l'empereur ce que par bon droict luy appartenoit. Et quant ad ce qu'il se plaindoit n'avoir argent pour les cent et cincquante mille ducatz qu'il luy avoit demandé, qu'il attendroit huit jours, voire quinze, et feroit tant qu'il contenteroit l'armee et qu'il eust bien a regarder et penser quel inconvenient seroit s'il entroit a Rome par force ou d'aultre voye rigoureuse (1). »

La lettre du connétable parvint-elle jusqu'au pape? C'est douteux. Ou, comme Rence de Ceri, avait-il une confiance aveugle dans le succès de ses armes? Ce qui est certain, c'est que la réponse, qui devait être rendue pour six heures, n'arriva pas. Dans la même soirée, il y eut quelques escarmouches; la cavalerie de Philibert repoussa un détachement commandé par Luc-Antoine Tomassoni de Terni, pendant que des Allemands qui voulaient traverser le Tibre dans des barques près de la porte del Popolo en furent empêchés par Horace Baglioni (2).

Bourbon, profondément irrité de voir que Clément VII non seulement n'avait pas accueilli ses ouvertures, mais n'avait même pas donné signe de vie, craignant peut-être que tout retard n'enhardît les Romains et ne démoralisât ses propres troupes, convoqua ses lieutenants. Il leur représenta la nécessité de frapper immédiate-

(1) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles (de Belgique)*, 1843, t. X, 2e partie, p. 477 et 478.

(2) Schulz, p. 103.

ment un grand coup, de prendre Rome d'assaut pendant que le pape et la population ne s'y attendaient pas, et de s'emparer des immenses richesses qu'elle renfermait. Comme les troupes étaient fatiguées par les marches forcées qu'elles avaient dû faire, la proposition du connétable souleva des objections. A la fin, il fut convenu que l'armée passerait la nuit à se reposer, et que l'attaque aurait lieu le lendemain lundi, à la première heure (1).

L'effort ne devait pas porter sur la partie de la ville située sur la rive gauche du Tibre, mais sur la cité Léonine, le Vatican, Saint-Pierre et le Transtevere, fortifiés, il est vrai, et reliés à Rome proprement dite par le pont Saint-Ange, le pont Sixte et les deux autres jetés sur le fleuve. Celui-ci n'était que peu défendu par l'artillerie du château Saint-Ange. Bourbon disposa ses troupes dans les vignes près de Saint-Pierre, au sud de la cité Léonine, depuis le couvent de Saint-Pancrace jusqu'à la porte du Saint-Esprit, et sur le versant du Janicule. Elles étaient entre le Borgo et le Transtevere. Le prince d'Orange, avec ses chevau-légers et quelques fantassins, eut pour mission de surveiller le pont Molle (2).

A quatre heures du matin, le lundi, l'action commença. La relation de Montrichard dit que, auparavant, Bourbon « se confessa et ouyt la messe avec grande devotion, comme il avoit de bonne coustume (3) ». Sciarra Colonna, qui avait sous ses ordres un parti de cavalerie et deux compagnies d'infanterie italienne, attaqua le pont Molle. Le gros de l'armée combattait du Belvédère à la porte du Saint-Esprit. Melchior de Frundsberg, avec cinq compagnies, était chargé de contenir la garnison du Transtevere. Les Espagnols qui étaient au Belvédère avaient pour consigne d'attirer les Romains sur ce point, afin d'éparpiller leurs forces. Le prince d'Orange cernait la « porta Pertusa ». Il avait à sa droite les Espagnols jusqu'à la porte Torrione; les lansquenets composaient l'aile droite. Sans artillerie, armées seulement de piques, d'épées et d'arquebuses, les troupes marchaient en silence dans la brume,

(1) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 318-321.
(2) Instruction de Lannoy à son secrétaire Durand, du 17 mai, dans Villa, p. 173; Schulz, p. 103-104.
(3) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 478.

au milieu d'un brouillard si épais qu'il était impossible de distinguer amis et ennemis.

Munies d'échelles, elles s'élancèrent à l'assaut, mais le feu des Romains, qui, dans la demi-obscurité, tiraient au hasard, leur fit éprouver des pertes assez sérieuses; deux fois elles furent repoussées (1). Leur ardeur semblait fléchir. Bourbon s'en aperçut. Descendant de cheval, il leur dit : « Compaignons, aïons bon coraige, car aujourd'hui nous ferons, se Dieu plaist, bonne journee. » Puis, pour leur donner l'exemple, il accourut au pied de la muraille, prêt à tenter l'escalade. Mais, en ce moment même, il reçut dans l'aine un coup d'arquebuse. Il ne put que prononcer ces mots : « Ha, Nostre Dame, je suis mort! » tomba dans les bras d'un de ses officiers, nommé Le Lorain, et rendit le dernier soupir (2).

Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, un des acteurs du drame du 6 mai, écrivait à l'amiral Chabot que le prince d'Orange et son cheval furent « estourdiz et abbatuz de la terre du bond d'ung boulet de canon » (3). Philibert était alors à peu de distance du connétable. Craignant que la perte de leur chef ne provoquât la panique parmi les assiégeants, il eut la présence d'esprit de couvrir le corps de Bourbon et de leur dire : « Messieurs, ce n'est riens, ce n'est riens, car il n'a garde de la mort et sy n'est que ung peu blechié », puis il le fit porter dans une chapelle voisine (4).

La mort du connétable ne demeura pas inaperçue du côté des Romains. Ils se mirent à pousser des cris de joie. Aussitôt le bruit se répandit dans la ville que le duc d'Urbin, à la tête de l'armée de la ligue, était déjà au pont Molle et qu'il allait bientôt entrer par la porte del Popolo. Quant aux capitaines des Impériaux, dès qu'ils furent prévenus que Bourbon était tué, ils s'empressèrent d'expédier un messager à Lannoy, alors à Sienne, pour le prier de venir; mais le messager fut pris à Viterbe par les ligueurs (5).

Philibert, de son côté, ne négligea rien pour remonter le moral

(1) Schulz, p. 105.

(2) Relation de Montrichard, dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie. p. 478.

(3) Lettre publiée par M. Léon Dorez, *Le sac de Rome*, p. 61.

(4) Schulz, p. 105. — Dans la Relation de Montrichard, p. 479, *loc. cit.*, il est dit que ce fut dans la chapelle du pape.

(5) Schulz, *ibid.*

de ses troupes. Il leur dit « qu'il failloit qu'ilz se monstrassent tous joyeulx de bien (1) », et bravement fit continuer l'assaut. Malgré l'acharnement de la défense, elles avançaient toujours. Les Espagnols étaient près du Campo Santo, les lansquenets près du Saint-Esprit. Les assiégés subissaient de grandes pertes, et comme les Impériaux recevaient constamment des troupes fraîches, la victoire n'était plus pour eux qu'une affaire de quelques instants. Les lansquenets s'emparèrent du rempart du Saint-Esprit, commencèrent à tirer contre les Romains en déroute et à ouvrir le feu contre le château Saint-Ange. En même temps, des Espagnols avaient découvert que, dans un endroit, le rempart était formé par le mur d'une maison dans laquelle il y avait seulement une embrasure plus large qu'une meurtrière ordinaire, avec, au-dessous, une sorte de fenêtre de cave. Il était masqué par des planches et recouvert de terre et de débris. A l'aide de pieux et de pics de fer, les Espagnols élargirent l'ouverture qui leur servit de brèche, et ils entrèrent dans la ville (2).

Dans sa lettre à l'amiral Chabot, Guillaume du Bellay raconte comment les détachements placés en ce moment sous les ordres de Philibert s'introduisirent dans Rome. Le prince avait envoyé à la recherche d'un point facilement accessible des éclaireurs cachés dans les vignes. Un enseigne de l'armée pontificale les ayant vus fut tellement effrayé que, dans sa précipitation à s'enfuir, il vint se jeter au milieu des troupes de Philibert. Celui-ci crut à une attaque, fit sonner l'alarme et ranger ses gens en bataille. L'enseigne, pour échapper au danger qui le menaçait, se sauva vers la ville de toute la vitesse de ses jambes. Il montrait ainsi à l'ennemi la direction à prendre. Les Impériaux le suivirent; ils purent par là pénétrer à Rome presque sans coup férir, car, dit du Bellay, « les nostres, qui desja estoient partie fuyz, partie esbranlez... getterent picques et sacquebuttes et prindrent la course vers le Tevre (3) ».

Le récit de Montrichard est d'accord avec celui de du Bellay au

(1) Relation de Montrichard, dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 479.
(2) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 342; Schulz, p. 105.
(3) Dans Dorez, *loc. cit.*, p. 62.

sujet de la rapidité avec laquelle Rome fut occupée. « Après, dit-il, nos gens venoient assaillir la ville du costé du pont Sixte, [près] lequel le seigneur Rance, capitaine general, avoit fait faire des remparcqz. Mais il n'y trouverent grande resistence, de sorte qu'ilz entrerent dedens la ville, et y morut ung cardinal, parce qu'il feist quelque resistence, et estoit en habit d'homme de guerre. Ledict Montrichard n'a sceu dire son nom (1). »

Cependant le bruit de la mort de Bourbon avait transpiré parmi les troupes. Leur fureur alors ne connut plus de bornes. Une immense clameur s'éleva : « *Carnage! carnage! sang! sang! Bourbon! Bourbon!* » et, rendues plus féroces par la débandade des Romains, elles s'acharnaient à leur poursuite en criant : « *Vengeance! vengeance!* » Des massacres effroyables eurent lieu dans les rues. Autant la milice bourgeoise avait été prompte à lâcher pied, autant le courage des soldats d'élite du pape fut héroïque. Ils se firent tuer presque jusqu'au dernier; le reste du détachement de Luc-Antoine Tomassoni fut détruit; des gardes suisses qui soutinrent le choc à l'obélisque, il ne demeura qu'une cinquantaine (2). Tout ce qui se rencontrait sur le passage des vainqueurs fut impitoyablement égorgé. Clément VII, pourchassé jusque dans le Vatican, n'avait eu que le temps de se réfugier au château Saint-Ange; il échappa heureusement à des coups de feu tirés sur lui pendant sa fuite. Des ambassadeurs étrangers, des cardinaux, des courtisans, des prêtres l'accompagnaient. A leur suite, et dans une confusion indescriptible, une foule énorme se précipitait, composée en grande partie de femmes et d'enfants. Le pont-levis s'effondra sous leur poids. Le cardinal Pucci fut blessé et relevé à demi mort; il fallut remonter dans une corbeille le cardinal camerlingue Armellini. Les uns se ruaient dans la ville par les ponts; d'autres allaient solliciter un asile chez les Colonnois, les Espagnols, les Flamands et les Allemands fixés à Rome ou dans les palais des cardinaux de l'Ara cœli (3), de Sienne (4), Cesarini (5) et de la Valle (6); d'autres

(1) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 479.
(2) SCHULZ, p. 106.
(3) Christophe Numali, général des frères prêcheurs.
(4) Jean Piccolomini.
(5) Alexandre Cesarini, évêque d'Albano et de Pampelune.
(6) André de la Valle, évêque de Malte (BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 348).

enfin cherchaient à traverser le Tibre dans des barques; quelques-unes coulèrent à fond, tant elles étaient surchargées. Un détachement espagnol commit la maladresse de s'engager sur le pont Saint-Ange; il dut rebrousser chemin, car le feu de l'artillerie rendait impossible toute attaque par là (1).

Quel avait été jusqu'ici le rôle de Rence de Ceri? Lors de l'assaut, il avait repoussé un premier choc, et avait essayé, mais en vain, de défendre un autre point avec Alphonse de Ligny. Celui-ci blessé, Rence se retira en toute hâte au delà du pont du Borgo, dont il fit fermer la porte. Pendant ce temps, le pape parlait de capituler. Guillaume du Bellay lui conduisit Bérard de Padoue, capitaine de 200 chevau-légers, et un enseigne qui lui apprirent la mort du connétable, espérant ainsi lui rendre quelque courage. De leur côté, les Romains ne songeaient plus qu'à leur sauvegarde personnelle. Rence convoqua au Capitole le conseil de la ville; il se faisait fort de protéger le Transtevere si on mettait à sa disposition un certain nombre d'hommes sûrs, si on empêchait les Colonnois d'entrer dans Rome et si l'on coupait les ponts derrière lui. On fit le contraire de ce qu'il proposait. La porte Saint-Jean fut ouverte aux Colonnois, les pires ennemis de Clément VII; les ponts furent conservés et ne servirent qu'à favoriser la déroute des fuyards (2). Le témoignage de du Bellay semble prouver qu'il eut quelque velléité de résister.

La prise de la cité Léonine ne suffisait pas encore pour garantir les Impériaux contre un retour offensif des Romains ou contre les secours qu'aurait pu leur amener l'armée de la ligue. Comme les troupes se disséminaient pour se livrer au pillage, Philibert et Jean d'Urbina, capitaine espagnol, en rassemblèrent tout ce qu'ils purent, afin de les avoir sous la main en cas d'alerte. En outre, l'abbé de Najera établissait des postes d'observation près du Tibre. Les principaux chefs se réunirent ensuite dans le but de délibérer sur la situation. Il s'agissait avant tout de pourvoir provisoirement au remplacement du connétable. Les uns étaient d'avis qu'il fallait offrir le commandement à Lannoy; en sa qualité de vice-roi de Naples, il aurait le prestige indispensable pour remplir cette haute

(1) Buonaparte, *loc. cit.*, p. 345-347; Schulz, p. 106-107.
(2) Dorez, p. 61-62.

situation, bien qu'il fût antipathique aux lansquenets. Mais le prince d'Orange déclara que Bourbon l'avait désigné lui-même pour son successeur; il ne reconnaîtrait pas Lannoy comme chef, mais plutôt le duc de Ferrare (1). Jean d'Urbina dit qu'il verrait avec plaisir Philibert à la tête de l'armée. Son avis prévalut, et le prince fut agréé, plus à cause de sa personnalité et de l'appui qu'il avait chez les Allemands que de son autorité sur les autres capitaines, jaloux de lui (2). Aussi dans les rapports qui, à la suite de ces événements, furent adressés de Rome à l'empereur, le priait-on de nommer un capitaine général. Philibert avait surtout contre lui le parti espagnol, et, dans ce parti, l'abbé de Najera et Gattinara, qui, plein de confiance en son propre mérite, espérait un peu que Charles-Quint jetterait les yeux sur lui. Du Guast nourrissait secrètement de pareilles prétentions (3).

En même temps, un conseil de guerre ou conseil impérial fut institué. Il était composé du prince d'Orange, de Fernand d'Alarcon, de Conrad de Bemelberg, de Melchior de Frundsberg, de Fernand de Gonzague, de l'abbé de Najera, du comte Louis de Lodrone,

(1) Voir à ce sujet la lettre de Barthélemy de Gattinara à l'empereur, du 8 juin, dans Villa, p. 193; le recueil Milanesi, p. 516, et la lettre de Perez à Charles-Quint, du 27 mai, dans Gayangos, p. 217 et 218.

(2) Le chant de guerre des troupes du connétable se terminait par ce refrain :

Silence à vous, César, Annibal et Scipion,
Vive la gloire de Bourbon!

D'après Brantôme, *Œuvres complètes*, t. I, p. 268-269, celui, plus ou moins authentique, de l'armée de Philibert était :

Quand le bon prince d'Orange
Vist Bourbon qui estoit mort,
Criant : Sainct Nicollas!
Il est mort, saincte Barbe!
Jamais plus ne dist mot,
A Dieu rendit son ame.

Sonnez, sonnez, trompettes,
Sonnez tous a l'assaut;
Approchez vos engins,
Abbattez ces murailles :
Tous les biens des Romains
Je vous donne au pillage.

(3) Sur ces compétitions, consulter la curieuse lettre de Philibert, du 22 juillet. Pièces justificatives, n° 72, et la lettre signée de Hugues de Moncade, de du Guast et d'Alarcon. V. aussi p. 107. Il sera plusieurs fois question, dans ce récit, de l'antipathie plus ou moins dissimulée de du Guast à l'égard du prince.

de Jean d'Urbina, de Jérôme Morone et d'un lieutenant du connétable, La Mothe des Noyers, qui fut fait gouverneur de la ville. A ce conseil furent peu après adjoints Pompée, Ascanio et Vespasien Colonna, arrivés à Rome, le 10 mai, avec leurs troupes (1).

Un de ses premiers soins fut de décider qu'un officier, accompagné d'un trompette, irait au Transtevere demander l'envoi de parlementaires avec qui l'on traiterait de la reddition de la ville, du payement et du logement de l'armée. Cette mission eut des résultats si peu satisfaisants qu'il devenait nécessaire de recourir de nouveau à la force. L'ambassadeur portugais à Rome, don Martin, se présenta alors de la part de Clément VII pour entamer des négociations. Il lui fut répondu qu'on n'entrerait pas en pourparlers tant que le pape n'aurait pas livré le pont Molle et le Transtevere.

On commença l'assaut contre les remparts de la rive droite du Tibre. Cette fois, l'attaque était plus facile, parce qu'il était possible d'utiliser l'artillerie qui avait été prise aux Romains. Une brèche fut ouverte à coups de canon entre la porte Settimiana et la porte Saint-Pancrace; celle-ci fut enfoncée à l'aide de poutres, et les troupes pénétrèrent dans le Transtevere sous la conduite de Conrad de Bemelberg et de Louis de Gonzague. Il ne restait plus à enlever que la vieille ville. Elles s'élancèrent avec ardeur du côté du fleuve, et, comme les ponts n'avaient pas été détruits, elles avaient le passage libre.

Une députation de Romains s'avançait, un trompette en tête, avec des propositions de négociations. Elle devait être présentée par le marquis Gumprecht de Brandebourg. Les Impériaux fondirent sur elle et la mirent en fuite. Gumprecht tomba entre leurs mains.

(1) Scaramuccia Trivulce, cardinal de Côme, dans le recueil MILANESI, p. 489; lettre de Perez à l'empereur, du 18 mai, dans VILLA, p. 163; dans GAYANGOS, p. 201; SCHULZ, *op. cit.*, p. 110. L'auteur d'une *Direptio expugnatae urbis Romae*, citée par SCHULZ (p. 51), parle seulement d'une espèce de triumvirat, dont faisaient partie Philibert comme chef supérieur de l'armée, La Mothe comme gouverneur de Rome, et Alarcon comme premier sénateur : « Tres nomine imperatoris civitati rectores dati sunt, quorum suum cuique imperandi spacium assignatum, ut cohiberi duarum metu peccatura tertia pars posset. » La Relation de Montrichard s'exprime ainsi à ce sujet : « Monsieur le prince appelle au conseil le sieur don Uques (*sic*) de Montrada (*sic*), le sieur Alaccon (*sic*), le capitaine Joh. d'Urbin et monsieur de la Mote des Noyers, lequel est capitaine de la justice de Rome et de toute l'armee, et baille les passeportz a tous les courtisiès romains qui s'en veullent retourner en leur pays. » (*Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 481.)

Enfin un dernier combat eut lieu contre un détachement de cavalerie, l'élite de la noblesse romaine, qui voulait barrer le pont Sixte aux envahisseurs. La lutte fut acharnée de part et d'autre, mais le canon du château Saint-Ange qui balayait les ponts dut cesser le feu, parce que, dans la mêlée, il atteignait Romains et ennemis. La victoire resta à ceux-ci. Quantité de nobles furent tués; Jean-Paul Orsini et Ranuccio Farnèse furent blessés; Rence de Ceri, Horace Baglioni et Guillaume du Bellay se réfugièrent à Saint-Ange (1). Du Bellay, dans sa lettre à l'amiral Chabot, dit qu'il accompagnait Rence avec 25 gentilshommes français, et que les Impériaux furent si gracieux qu'ils s'amusèrent plus au butin qu'à les suivre (2).

Mais, une fois maîtres de la ville, ils se répandirent dans toutes les rues, dans tous les quartiers, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Le nombre des morts, à la fin de cette journée, s'élevait, du côté des Romains, selon les uns à 4,000 hommes, selon d'autres à 8,000. D'après la relation de Montrichard, il aurait été de 7,300 (3). Les Impériaux auraient perdu 1,000 des leurs (4).

Le soir, ils se réunirent, les lansquenets au Campo di Fiore, les Espagnols sur la place Navona. Fernand de Gonzague garda le pont Saint-Ange. Jusqu'à minuit, les troupes furent sous les armes pour, si cela était nécessaire, défendre les positions conquises. Mais personne ne songea à les en déloger. Guy Rangone, qui, dans la nuit du 5 au 6 mai, avait atteint Otricoli, poussa, le matin, avec de la cavalerie légère et 800 arquebusiers de la ligue, une pointe jusqu'au pont Salara; lorsqu'il apprit l'occupation de Rome, il rebroussa chemin et rentra à Otricoli, où était le reste de son infanterie (5).

Après les massacres, ce fut le pillage, ce furent les horreurs et les excès les plus épouvantables peut-être qu'ait eu à subir une ville conquise. Je me contenterai d'effleurer seulement ce triste épisode, dont les détails sont consignés dans les histoires générales,

(1) SCHULZ, p. 106, et lettre de Guillaume du Bellay, dans DOREZ, p. 62.

(2) DOREZ, p. 63.

(3) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 479.

(4) Lee écrit au cardinal Wolsey que, d'après une lettre du prince d'Orange, du 14 mai, les Espagnols auraient perdu 4,000 hommes et les Allemands autant (BREWER, p. 1458). Ce chiffre est considérablement exagéré, comme aussi, sans doute, celui des Romains.

(5) SCHULZ, p. 118.

dans les ouvrages relatifs aux guerres d'Italie et dans les nombreuses relations inspirées par le sac de Rome. Guichardin, Jacques Buonaparte, le cardinal Scaramuccia Trivulce, évêque de Côme, pour ne citer que les plus connus, qui furent les témoins oculaires de ces atrocités, les ont minutieusement décrites (1).

Rien ne fut respecté par cette soldatesque ivre de sang, à laquelle Rome avait été offerte comme une proie. Le Vatican, les palais des cardinaux et des patriciens, les maisons des plus riches habitants furent saccagés; les objets les plus précieux, la vaisselle d'or et d'argent, les bijoux, tout ce qui avait une valeur vénale fut volé. Les églises et les monastères furent dépouillés de leurs vases sacrés, de leurs reliquaires, des ornements susceptibles d'être vendus et de rapporter quelque profit. Le reste fut brisé, foulé aux pieds, détruit. Les paysans de la campagne romaine, partisans des Colonna et hostiles au pape, vinrent compléter l'œuvre de destruction des reîtres et des lansquenets.

Personne non plus ne trouva grâce devant ces hordes furieuses. Chassées de leurs couvents, les religieuses furent, comme les dames romaines, les victimes de leurs insultes et de leurs violences. Les cardinaux furent particulièrement molestés, surtout par les Allemands, presque tous luthériens. Après avoir été rançonnés sans merci successivement par ceux-ci et par les Espagnols, sans distinction de nation, ils étaient, revêtus des ornements de leur dignité et montés sur des mulets ou des ânes, promenés processionnellement dans les rues de Rome, au milieu des rires et des huées des Impériaux qui, coiffés de mitres et de chapeaux rouges, proclamaient pape Luther sous les murs du château Saint-Ange. Le cardinal de Sienne, Jean Piccolomini, qui était cependant tout dévoué à l'empereur, fut encore plus maltraité que les autres. Les lansquenets le conduisirent à travers la ville en le frappant à coups de poing sur la tête, jusqu'à ce qu'il leur eût promis 5,000 ducats. Plusieurs cardinaux moururent, peu de jours après, des suites des sévices qu'ils avaient endurés.

La marquise de Mantoue, pour préserver son palais de la place Santi Apostoli, dut payer une somme de 52,000 ducats. Le bruit cou-

(1) Villa, p. 134 et suiv., a publié plusieurs documents inédits concernant la prise et le sac de Rome. Voir aussi la note 4 des pages 76 et 77.

rut que Fernand de Gonzague, son fils, un des capitaines de l'armée de l'empereur, en aurait eu 10,000 pour sa part. L'ambassadeur de Venise et Marc-Antoine Giustiniani, réfugiés auprès de la marquise, versèrent, le premier 5,000, et le second 10,000 ducats. Néanmoins une bande considérable de lansquenets vint pour saccager le palais (1). A deux reprises, Fernand sollicita la protection du prince d'Orange pour sa mère et ses hôtes. Philibert lui promit que leurs personnes et leurs biens seraient respectés. Mais elle jugea prudent de se retirer en lieu sûr; elle partit pour Ostie, avec toute sa maison, emportant ce qu'elle avait de plus précieux. Son départ fut bientôt suivi du pillage de ce qui restait au palais (2).

Cette intervention de Philibert m'amène à m'occuper d'une question fort grave, celle de savoir s'il participa au sac de Rome. La Pise, sans lui en faire un crime d'ailleurs (3), dit qu'il profita largement du butin. Selon lui, il envoya à sa mère plusieurs mulets chargés de draps d'or, d'argent, de fourrures, de vaisselle d'argent et d'autres objets de prix. Le convoi fut saisi au val d'Aoste et conduit au duc de Savoie, qui le garda. Philiberte de Luxembourg en réclama la restitution. Charles le Bon se serait engagé à rendre la charge de douze mulets en argenterie, en étoffes, en meubles, et pour ce qui manquait à payer la somme de 22,000 écus. Le traité passé à cet égard à Chambéry demeura sans effet, et c'est en définitive le duc de Savoie qui aurait bénéficié du pillage de Rome. Mais le prince n'en serait pas absous pour autant. Si l'on veut bien se reporter à ce qui a été dit plus haut (4), cette saisie fut faite en 1524 et donna lieu à la mission auprès du duc dont Camelin, un des officiers du château de Nozeroy, avait été investi. Par conséquent, les objets confisqués ne proviendraient pas de Rome et étaient tout simplement le mobilier personnel du prince qu'il expédiait à sa mère, après sa capture à Villefranche.

Enfin, encore d'après La Pise, la cathédrale d'Orange reçut de

(1) BUONAPARTE, *loc. cit.*, p. 380 ; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 304.
(2) Lettre de Scaramuccia Trivulce à son secrétaire, publiée dans le recueil de Carlo MILANESI, p. 479-482.
(3) P. 163.
(4) P. 56.

Philibert douze chasubles de drap d'or, d'argent et de velours de diverses couleurs ayant appartenu à des églises de Rome (1). Si ces assertions sont exactes, on pourrait tout au plus admettre, — ce qui ne serait pas une excuse, — que ces objets lui vinrent de gens trop zélés, de serviteurs trop complaisants, ou qu'ils furent peut-être acquis par lui; mais cette dernière hypothèse doit être écartée. Son journal en ferait mention et porterait les sommes dépensées pour cela.

C'est à ce même journal que j'emprunterai la certitude quasi morale, s'il n'en existait pas d'autres témoignages, que Philibert, à qui il manqua l'autorité nécessaire pour empêcher le sac de Rome (2), en sortit les mains nettes. Dans les comptes du mois de mai notamment, on voit qu'il avait rendu à Régis, un de ses serviteurs, 3 sous pour sept « gelines » ou poules que celui-ci avait payées à un prêtre attaché à la personne du cardinal Pisani, dont il occupait le palais. Dans ceux du mois de juin, nous trouvons que, le 3, Nicolas, boulanger du connétable, eut 10 écus « pour dix-sept demi lards, un tonneau de tonine (chair de thon), un tonnelet de champignons confiz, un sac d'amandes, de la chandelle de cire, du pain qui furent achetés de lui et de ses compaignons du sac de Rome, le tout despensé dès l'entree de Rome jusqu'a ceste heure (3) ». J'ai soigneusement parcouru le journal pour toute cette période, et j'ai constaté que, si le pain et le vin lui étaient fournis, à lui et à sa maison, sur les approvisionnements généraux de l'armée, il payait à Guillaume Grelier ou à Jean le boucher les deux moutons, les huit poulets et les deux quartiers de génisse, etc., etc., qu'il s'était procurés auprès d'eux (4).

Ses dépenses somptuaires, depuis le mois de mai jusqu'à la fin de l'année, se réduisent à 14 ducats 15 écus et une somme non

(1) Bastet, *Histoire de la ville et principauté d'Orange*, p. 110, signale aussi, sans doute d'après La Pise, ce prétendu envoi de chasubles.

(2) Dans une lettre du 21 juin à l'empereur, Philibert déclare que ses efforts demeurèrent impuissants : « ... Come dapoi la prehesa et sacho di Roma, al qual non fuo possibile remediare, benche havessimo fatto ogni cognato possibile... » Pièces justificatives, n° 70; Archives impériales à Vienne, P A 91, original signé. Comme son témoignage pourrait paraître intéressé, je le cite seulement pour mémoire. Il en sera donné, plus loin, de très probants.

(3) Journal, dans Clerc, p. 64.

(4) *Ibid.*, journée du 7 mai, etc.

indiquée donnés, à différentes reprises, à des chanteurs, musiciens et tambourins; à 65 écus ou ducats pour le jeu; à l'achat d'une « ymaige » et d'une fiole d'eau de rose. Peu de jours après la prise de Rome, le 22 mai, il était obligé d'emprunter 1,800 ducats à Georges Henrich, d'Anvers. Les comptes de son argentier, Odot Roy, qui, à partir du 25 juin, remplaça Montanet, mort de la peste, nous le montrent s'adressant à toutes les bourses, à celles de marchands florentins, de l'ambassadeur de Sienne, de capitaines allemands, de du Vernoy le jeune, un de ses officiers, jusqu'à celles de Nicolas, son boulanger, et de Marguerite, sa lavandière, qui était à son service à raison de 2 écus et demi par mois (1)! Aussi écrivait-il à sa mère de lui envoyer d'urgence une somme de 6,000 écus, parce qu'il vivait depuis longtemps « de la misericorde de Dieu (2) ». S'il s'était gorgé des dépouilles des cardinaux et des nobles romains, eût-il eu recours à de pareilles extrémités ? Peut-être répondra-t-on que c'est précisément cette situation précaire qui le poussa aux actes délictueux auxquels La Pise fait allusion.

Un autre témoignage, bon à invoquer, parce qu'il émane d'un personnage qui ne paraît pas avoir eu beaucoup de sympathies pour Philibert, est celui du cardinal Scaramuccia Trivulce, évêque de Côme. Dans sa lettre du 24 mai à son secrétaire, il dit que beaucoup de simples soldats eurent, chacun pour leur part dans le sac de Rome, 25, 30 et même 40,000 ducats. Et il ajoute : « Imaginez quel dut être le butin des capitaines ! *Mais le prince d'Orange n'en a rien retiré et n'a pas eu un quattrino.* Ce n'est pas, je crois, par honnêteté qu'il n'en a pas profité, mais, sans doute, il n'a pas pu faire autrement (3). »

(1) *12 juillet 1527.* « Dix escuz 20 solz que Jenin a presté a mondit sieur. » — *28 juillet.* « Dix escuz d'or que mᵉ Nycolas, boulangier, presta a Monsieur a Rome. — 15 escuz d'or, 10 solz tournois que monsieur du Vernoy le jeune presta a Monsieur. » — *12 novembre.* « 500 escuz d'or provenant des 1,000 escuz d'or que les marchands florentins ont presté a Monsieur. » — *23 novembre.* « 400 escuz prestés par M. Charles, ambassadeur de Senes. » — *19 janvier 1528.* « 1,200 escuz d'or que les capitaines Ell et Essen, allemans, ont presté a Monsieur. » (Archives du Doubs, E 1295.) — Cf. Journal, dans Clerc, p. [illegible], et *passim.*

(2) Lettre datée de Sienne, du 9 novembre 1527; Pièces justificatives, nº [illegible]; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 137-138.

(3) Recueil Milanesi, p. 490.

Les pertes matérielles et les exactions ne furent rien à côté du pillage des bibliothèques et des archives, de la destruction des livres, des manuscrits, des documents précieux et des objets d'art de toute sorte. Je n'essayerai pas non plus de retracer ici les désastres de ce genre que Rome eut à déplorer pendant ces sinistres journées. Qu'il me suffise d'en dire un mot, parce que le nom de Philibert y est honorablement mêlé.

Le Vatican se trouvait tout désigné pour recevoir la visite des vainqueurs. A la bibliothèque, leur vandalisme s'exerça surtout dans la salle « secrète », qui renfermait « les comptes du denier de Saint-Pierre, si odieux aux luthériens », la série des registres pontificaux et les volumes les plus importants (1). Le cardinal de Côme, dans la lettre précitée, raconte que ces registres furent volés, mutilés ou anéantis; que le plomb des bulles fut enlevé pour être converti en projectiles d'arquebuses; que la « librairie secrète », sans pareille au monde, avait été saccagée en partie, mais que Dinteville, un des officiers du prince d'Orange, avait dit que celui-ci, dont la garde-robe était non éloignée, avait mis un terme à cette dévastation. Le cardinal, toujours médiocrement indulgent pour Philibert, ne peut s'empêcher de faire la réflexion qu'il a grand'peine à le croire (2).

Enfin, Barthélemy de Gattinara écrivait à l'empereur que le prince, Jean d'Urbina et d'autres capitaines honnêtes et modérés que ces scènes de sauvagerie écœuraient, faisaient tous leurs efforts pour les arrêter. Mais, ajoutait-il mélancoliquement, « poco giova (3) ». Le témoignage de l'abbé de Najera lui est aussi favorable (4).

Cette orgie de sang, de rapines et d'excès sans nom dura douze

(1) Léon Dorez, *Le sac de Rome* (1527). *Relation inédite de Jean Cave, Orléanais*, p. 14-27.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 17, et recueil Milanesi, p. 487-488.

(3) « Questo esercito non ha capo nè membri, nè obbedienza nè forma alcuna, et ognuno si governa all'appetito suo. Il signor principe d'Oranges et Giovanni d'Orbina et altri del consiglio fanno quell'opera che ponno, ma poco giova. Gli lanzichineschi in questa intrata di Roma si sono governati come veri luterani, gli altri come tra gli cristiani. » Du 8 juin 1527, recueil Milanesi, qui n'en a pas déterminé l'auteur, p. 504, et dans Villa, p. 186.

(4) Lettre, du 27 mai, à l'empereur : « Despues que se entró en el burgo, el principe de Orange y Juan de Urbina quedaron en el burgo, recogiendo la gente porque no se desmandase à saquear fasta [illegible] » Villa,

jours, au témoignage de l'évêque de Côme (1), bien que, dès le 9 mai, l'ordre eût été donné aux troupes de retourner au Borgo et au Transtevere et de cesser le pillage. Il ne fut pas exécuté.

p. 123; GAYANGOS, p. 124. — Sur la prise de Rome et le rôle de Philibert, on peut consulter encore J.-B. VAN LOO. *De beschryvinge der forestiers, den slagh van Paviien, timemen van Roome door Philibert de Chalon*. La Haye, 1631.

(1) Dans recueil MILANESI, p. 471.

CHAPITRE VI

Siège du château Saint-Ange. — Difficultés de Philibert avec les capitaines espagnols. — Négociations avec le pape. — Le prince est grièvement blessé dans les tranchées du château Saint-Ange. — Capitulation de la forteresse et convention avec Clément VII qui est retenu prisonnier. — Révolte des Allemands et rixe avec les Espagnols. — La peste à Rome. — Philibert, pillé par les lansquenets, s'éloigne de la ville. — L'infanterie impériale évacue Rome. — Le prince tombe malade et part pour Sienne.

Si, par son courage et ses vertus militaires, le prince d'Orange méritait d'exercer le commandement suprême, il n'avait pas encore toutes les qualités qu'il eût fallu pour faire face à la situation présente; s'il était vaillant plus que pas un, il lui manquait l'énergie, roide ou violente, nécessaire pour avoir raison des bandes indisciplinées qu'il allait avoir désormais à conduire. Il n'avait que vingt-cinq ans. Ce n'est pas pendant les quelques semaines qu'il passa sous les murs de Tournai, pendant les sièges de Fontarabie ou les cinq mois de sa campagne en Italie, qu'il avait pu acquérir l'autorité sans laquelle il n'y a pas d'armée digne de ce nom et se forger la main de fer qui faisait défaut à son prédécesseur lui-même (1). Enfin, ce qui était surtout plus grave, il ne tenait pas ses fonctions de l'empereur. Dans les circonstances actuelles, il eût donc mieux valu pour lui servir en sous-ordre, comme cela fut sur le point d'arriver; mais, à moins de se retirer tout à fait, il ne pouvait plus échapper à sa destinée.

(1) L'abbé de Najera, commissaire général de l'armée, qui avait pu apprendre à le connaître, écrivait à l'empereur, le 27 mai : « El principe es muy noble caballero y valeroso, mas es muy jouen y no tiene la experiencia ni á las veces la paciencia que seria menester. » VILLA, p. 131; GAYANGOS, p. 218. De même, Perez, dans une lettre, du 30 mai, à Charles-Quint, exprimait l'avis que Philibert était zélé pour son service, mais qu'il était trop jeune et n'avait pas l'expérience voulue. (GAYANGOS, p. 227.) Plus tard, le 15 août, Alarcon portait sur le compte du prince un jugement à peu près semblable et insistait sur la nécessité de choisir un autre capitaine général. (GAYANGOS, p. 241.)

Dès le jour de l'entrée des troupes dans Rome, il établit son quartier au palais de François Pisani, cardinal du titre de Saint-Marc, situé dans l'une des rues qui débouchent sur le Corso et non loin de l'église de la Minerve. Il y installa ses fidèles Comtois, son secrétaire Jean Bontemps, Claude de Montrichard, Genevois, Jean de Fallerans, Jean de Chantrans, Visemal, Charles du Taillant, Marnix et Canoz, qui y fut apporté, le 9 mai, malade ou blessé (1).

Un des premiers soins de Philibert fut de s'occuper des obsèques du connétable. Son corps, on l'a vu plus haut, avait été déposé dans une chapelle. Le soir de sa mort, tous ses lieutenants et un grand nombre de simples hommes d'armes allèrent saluer les restes du « tant vaillant, bon, vertueulx et soingneux capitaine et personaige (2) » qu'ils venaient de perdre. Le prince d'Orange le fit embaumer, enfermer en un cercueil de plomb et transférer dans l'église Saint-Jacques. En attendant le jour de ses funérailles, dont les frais, payés par Philibert, se montèrent à 500 écus d'or (3), sa dépouille mortelle fut gardée par des religieux, et plusieurs services furent célébrés pour le repos de son âme. Il fut plus tard inhumé à Gaëte, et son cœur, rapporté, dit-on, de Rome à Besançon par Simon Gauthiot d'Ancier, qui s'était attaché à la personne de Bourbon, aurait été conservé dans la cathédrale Saint-Étienne de cette ville (4).

Puis il fallut songer à parfaire l'œuvre commencée, achever la conquête de Rome, amener le pape à faire la paix et surtout se maintenir dans la place, car on pouvait craindre que le duc d'Urbin et le marquis de Saluces, commandant les troupes françaises cantonnées à sept lieues de la ville, ne s'en emparassent. Avec les forces dont ils disposaient, 30,000 hommes, et un peu d'audace, le succès n'eût pas été impossible.

Le siège du château Saint-Ange fut d'abord décidé. Les derniers

(1) Journal, dans CLERC, p. 64.

(2) Relation de Montrichard, dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 480.

(3) Dans ses instructions, du 31 décembre 1530, à Odot Roy et Anatoile Camelin, allant à Naples de sa part, Philiberte de Luxembourg leur demande d'en poursuivre le remboursement. (Archives du Doubs, E 1301.)

(4) GOLLUT, éd. Duvernoy, col. 1596, à la note.

défenseurs de Rome s'y étaient réfugiés, mais ils étaient si peu nombreux que toute résistance de leur part eût été inutile. Elle n'eût fait que provoquer le massacre de ceux qui, dans un moment d'affolement justifié, y avaient, à la suite du pape, cherché un asile. Aussi les Impériaux ne crurent-ils pas devoir faire usage de leur artillerie. Ils se contentèrent d'ouvrir des tranchées, certains que, grâce à la famine, au manque d'entente parmi les conseillers de Clément VII et surtout à la peur, l'heure de la capitulation ne tarderait pas à sonner.

Une partie de leurs prévisions se réalisait si bien que déjà le 7 mai, de grand matin, le pape fit écrire aux chefs de l'armée par Nicolas de Schomberg, archevêque de Capoue, dont les sympathies pour la cause de l'empereur étaient bien connues, de lui envoyer Barthélemy Gattinara et l'abbé de Najera. Clément leur fit part de son intention de se rendre, lui et les cardinaux, et de livrer les États de l'Église à Charles-Quint; il les chargea de transmettre ces propositions (1). Mais les Impériaux voulaient d'abord que le pape fût leur prisonnier et leur donnât de quoi payer leurs troupes, afin qu'elles quittassent Rome et pussent marcher contre les forces de la ligue qui les menaçaient toujours; puis ils finirent par modérer leurs exigences et offrirent une convention aux conditions suivantes : reddition du château Saint-Ange et de tout son matériel de guerre, départ du pape et des cardinaux dans le royaume de Naples, rançon des réfugiés au château Saint-Ange, moyennant

(1) D'après la lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, en date du 27 mai, voici ce qui se passa lors de leur entrevue avec le pape : « ... Su Santidad quisiera que lo de los seis dias que pedia de término se propusiera al principe de Orange, Juan de Urbina y los otros capitanes y servidores de V. M., y que aquella mesma tarde, aunque fuera noche, por el arçobispo de Capua ó por una letra se avisara si los querian conceder ó no, porque quando no quisiesen darle este término, que le dexassen los capitulos y que los suscribiria. Yo respondi à Su Santidad que no esperase capitulos ni la respuesta porque no estaba en el poder y voluntad del principe ni de los otros capitanes dar más término de lo que se habia dado, sino en la gente que contra el mandado de V. M. y contra lo capitulado por el visorey y contra la voluntad de la buena memoria del duque de Borbon y de todos capitanes y ministros de V. M. en este exército habia venido fasta Roma y hecho todo lo que en ella habia acaeçido. Y asi el principe y Juan de Urbina con el paresceer de las otras personas del Consejo de V. M. concluyeron que no se diese respuesta ni se hablase más en concierto, sino que se atendiese à lo de la guerra y asedio del dicho castillo... » (VILLA, n. 127; cf. GAYANGOS, p. 212-213.)

une somme de 150,000 écus d'or soleil, payables 100,000 comptant et le reste dans vingt jours, à Gênes, à l'abbé de Najera ou à son représentant; contribution de 150,000 ducats imposée aux États de l'Église, excepté aux localités occupées, et levée par des agents choisis par les chefs de l'armée; les archevêques de Manfredonia et de Pise, les évêques de Pistoia et de Vérone, Jacques Salviati, Laurent Ridolfi et Simon de Ricasoli devant rester comme otages jusqu'à payement des 150,000 ducats; cession d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Modène, de Parme et de Plaisance; restitution aux Colonna de leurs biens et de leurs dignités, absolution des censures ecclésiastiques prononcées contre les Impériaux. Il était stipulé que le prince d'Orange assisterait à l'évacuation du château Saint-Ange, pour éviter toute avanie aux assiégés, etc. (1).

Cette convention n'eut pas de suites. Les Allemands refusaient d'évacuer Rome tant qu'ils n'auraient pas reçu l'arriéré de leur solde, qu'ils estimaient à 300,000 écus; ils se montraient d'autant plus intraitables qu'ils étaient persuadés que d'immenses trésors étaient accumulés au château Saint-Ange. D'un autre côté, le pape était très embarrassé, faute de pouvoir réunir la somme demandée; de plus, il attendait toujours son salut du dehors. Le 8 au soir, Pierre Chiavelluzzo était allé de sa part solliciter du secours auprès des chefs de la ligue. Le désordre, disait-il, régnait dans l'armée des Impériaux, tout entiers au pillage, loin d'être sur leurs gardes, affaiblis d'ailleurs par les pertes qu'ils avaient subies lors de l'assaut et dans les combats des rues; aussi, pour lui, le succès n'était-il pas douteux. Le duc d'Urbin fit savoir à Clément VII qu'il viendrait à son aide, dût-il lui en coûter la vie. Cette promesse eut un commencement d'exécution. Le 12 mai, Frédéric de Gonzague et le comte Hugues Pepoli partirent avec un détachement de cavaliers français et quelques arquebusiers, pour essayer de délivrer le pape pendant la nuit. Le marquis de Saluces suivait, également avec de la cavalerie et 600 arquebusiers; mais Frédéric fit une chute de cheval et se brisa bras et jambes : il fallut le transporter à Viterbe. L'expédition poussa jusqu'au pont Molle; elle

(1) Lettre de François de Salazar, datée par erreur du 19 [illegible]
p. 151. — Les articles de cette convention sont publiés [illegible]
177.

s'en retourna sans même avoir tenté un effort sérieux (1).

Dans l'intervalle, les capitaines des Impériaux, afin de pouvoir arriver à la conclusion d'un arrangement avec Clément VII, avaient été obligés d'entrer eux-mêmes en pourparlers avec les lansquenets et de s'engager à leur donner, à l'exclusion des Espagnols, les 100,000 ducats promis par lui. Le prince leur garantissait le payement intégral de cette somme dans le délai d'un mois (2). Mais le pape, sans doute pour gagner du temps, voulait reprendre les négociations sur d'autres bases. Il désirait que Lannoy, toujours à Sienne, vînt à Rome. Il envoya son camérier Saporito, avec un des serviteurs de l'abbé de Najera, demander aux chefs de la ligue un sauf-conduit pour le vice-roi. Philibert se montra fort mécontent de cette démarche. Il déclara de nouveau qu'il ne voulait pas servir sous ses ordres et jura de quitter l'armée si Lannoy avait le commandement. A l'abbé de Najera il fit les plus violents reproches pour s'être associé à cette mission (3). Celui-ci répondit formellement que le capitaine général était le duc de Ferrare, qu'il n'avait pas, lui, prince d'Orange, le droit de disposer de l'armée selon son bon plaisir, et que, si un autre chef devait être désigné, Charles-Quint ne saurait faire de meilleur choix que Lannoy. En cela, l'abbé de Najera parlait et pensait comme les Espagnols, ses compatriotes, hostiles aux Allemands, jaloux d'eux, parce qu'ils se croyaient sacrifiés, et par conséquent peu enclins à obéir à Philibert, qui s'appuyait surtout sur ces derniers (4).

(1) Schulz, p. 113.

(2) Lettre de l'abbé de Najera à Charles-Quint, du 27 mai, dans Villa, p. 125; dans Gayangos, p. 213.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 130. — François de Salazar, dans une lettre du 19 mai, ajoute à ce reproche : « ... Se indinaron algo con el dicho abad los del ejército cesáreo y especialmente el príncipe de Orange, que con mucha cólera le dijo que si por él no fuera, ya el castillo fuera tomado en doce dias que habian en Roma. » (Villa, p. 152.)

(4) Le passage suivant d'une lettre de Perez à l'empereur, en date du 11 juin, est comme un reflet de l'état d'esprit des Espagnols à l'égard des Allemands et de Philibert : « V. M. tiene gran necesidad de proveer de un general en este exército que sea temido y amado, porque de otra manera corre peligro; en especial porque el principe se acuesta à los Alemanes y piensa con ellos sojuzgar el resto de la gente y tenerla sugeta, y Españoles entiéndendo y piensan el contrario, y de aqui podría nacer una enemistad entre los unos y los otros que fuese muy dañosa al servicio de V. M... » (Villa, p. 209.) On trouve à peu près la même chose au sujet de Philibert un peu plus loin

Jamais peut-être l'antagonisme et les rivalités de races et de personnes ne se manifestèrent, dans l'armée impériale, autant que dans ces circonstances difficiles, où l'union de tous, sous un chef non discuté, eût été nécessaire. C'est probablement cette scène qui a fait dire à l'abbé de Najera que Philibert manquait souvent de patience (1).

Le même jour, 14 mai, le prince décida d'envoyer Dinteville à l'empereur pour lui exposer la situation. Il demanda pour lui au pape un sauf-conduit qui lui fut accordé (2). Malgré cette dernière précaution, Dinteville fut fait prisonnier par les Français (3). La dépêche qu'il portait à Charles-Quint fut interceptée, et celui-ci n'en eut connaissance que plus tard, par une copie à lui adressée par Jean du May, et fut seulement tenu au courant des événements par Hugues de Moncade, à qui Philibert avait écrit le même jour. Nous n'avons pas le texte de cette dépêche, mais, d'une lettre de l'empereur dont il sera question plus loin, il semblerait résulter que le prince, tout en l'entretenant de l'état général des affaires et des négociations en cours avec le pape, n'oublia pas de l'informer des difficultés personnelles qu'il rencontrait de la part de certains membres du conseil, de lui rappeler ses services et probablement aussi de solliciter la succession du connétable (4).

En attendant l'arrivée de Lannoy, Gattinara, l'abbé de Najera et Vespasien Colonna continuaient à traiter avec le pape. Plusieurs fois par jour, ils se rendaient du quartier général au château Saint-Ange, non sans courir des dangers, car les hostilités n'avaient pas cessé. Gattinara fut même blessé d'un coup d'arquebuse tiré

(1) Voir plus haut, p. 109, note.

(2) Pièces justificatives, n° 68 ; Archives du Vatican, Instr. Miscell., arm. 40, vol. 17, n° 188.

(3) Relation de Montrichard, dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 481. Voir la lettre de Charles-Quint à Philibert, de juillet 1527, Pièces justificatives, n° 74 ; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 1, original. Cf. aussi la lettre du prince à l'empereur, en date du 22 juillet, Pièces justificatives, n° 70. C'est donc par erreur que M. Schulz, si exact du reste, dit (p. 114), d'après je ne sais quelle source, que Dinteville arriva heureusement à Valladolid. Philibert avait aussi dépêché Chalain à l'empereur, mais les lettres dont il était porteur furent interceptées. Cf. lettre du prince à l'empereur, du 22 juillet.

(4) Voir la lettre du 30 juin, aux Pièces justificatives, n° 71 ; Archives impériales à Vienne, P. A. 94, minute ; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 79, fol. 159.

de la forteresse. Mais, comme c'était à prévoir, leurs exigences croissaient avec le temps, car l'armée de la ligue se faisait toujours désirer, et la position des assiégés était de plus en plus critique. Maintenant ils voulaient 400,000 ducats, dont 100,000 payables immédiatement, 50,000 dans quinze jours, même somme après pareil délai, et le reste dans deux mois (1).

Le 19 mai, les trois commissaires allèrent pour signer la convention. Aux articles primitifs ils en ajoutèrent d'autres concernant l'évacuation du château par la garnison. Le prince devait assister au départ des assiégés et veiller à leur sécurité (2) : trois compagnies allemandes, cinq compagnies espagnoles et 100 chevau-légers les escorteraient jusqu'à quatre ou cinq milles. Mais, pendant les négociations, on constata que le pape n'était pas en mesure de donner les 100,000 ducats stipulés pour le premier versement, car les sommes et l'argenterie conservées à Saint-Ange représentaient seulement une valeur de 80.000 ducats. La différence fut promise sous la garantie de Clément VII et des cardinaux. Enfin il fut admis que les Impériaux prendraient possession de la forteresse le jour même.

Lorsque le moment d'apposer sa signature fut arrivé, le pape objecta que cette convention n'était pas suffisamment honorable pour lui, que l'armée de la ligue venait à son secours, qu'elle était proche, que, dans l'état actuel il valait mieux attendre, parce que la situation se trouverait ainsi plus nette; bref, il sollicitait six jours de répit (3). Les commissaires lui répondirent que les Impériaux n'avaient aucune raison de redouter l'ennemi, qu'ils entreraient par la force au château Saint-Ange, que tout délai lui était préjudiciable, et que s'il voulait plus tard obtenir de meilleures conditions, elles lui seraient certainement refusées. Clément VII demanda un quart d'heure pour réfléchir, ce qui lui fut accordé. Pendant ce temps, les commissaires se retirèrent à part, et le pape conféra avec les cardinaux et ses principaux conseillers. La plupart l'engagèrent à ne pas prolonger davantage une résistance

(1) Schulz, p. 115.

(2) Dans le traité de la capitulation, du 5 juin, cette clause fait l'objet de l'article 8. (Voir Gayangos, p. 232.)

(3) Lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin; Pièces justificatives, n° 70; Archives impériales à Vienne, P A 94, original.

inutile et à signer la convention, mais en se réservant de n'être pas compris dans la capitulation et de ne quitter personnellement le château Saint-Ange que dans un délai de six jours. Clément fit rappeler les commissaires et leur notifia la décision de son entourage. Il ne put obtenir aucune concession. Il paraissait encore une fois sur le point d'accepter les conditions qui lui étaient imposées, lorsque le comte Albert de Carpi lui apporta la nouvelle que les troupes de la ligue étaient à 40 milles de Rome et viendraient le délivrer dans trois ou quatre jours. Ce fut un prétexte pour réclamer un second répit. Il fit dire qu'on le prévînt, le soir même, par l'archevêque de Capoue s'il lui était accordé ; en cas de négative, il était prêt à donner sa signature. L'abbé de Najera lui répondit que la décision dépendait moins des chefs que de l'armée, et il quitta Saint-Ange avec les deux autres commissaires et Nicolas de Schomberg (1).

Guillaume du Bellay a résumé en quelques mots justes ces négociations, qui ne sont indiquées ici que sommairement, tant le récit en serait fastidieux : « Les menees de plusieurs jours seroient longues a reciter : aujourd'hui paix, demain guerre, aujourd'hui tyrer, demain estre deffendu (2). »

Dans une réunion tenue pendant la nuit, le conseil de guerre résolut de couper court aux tergiversations du pape, en pressant le siège du château Saint-Ange. L'archevêque de Capoue n'eut même pas à rendre de réponse. Hugues de Moncade, le marquis du Guast et Alarcon furent informés de l'approche des forces de la ligue et invités à amener de Naples des troupes, des vivres et de l'artillerie. Les gens de guerre, qui étaient disséminés dans Rome, ne songeant qu'à dépenser joyeusement le fruit de leur butin, furent rassemblés. Jean d'Urbina, avec le concours de l'infanterie espagnole et l'aide des manœuvres fournis par les Colonna, parvint, en l'espace de trois jours et de trois nuits, à entourer de tranchées le château Saint-Ange. Des canons, attendus de Pagliano, devaient servir à la défense des travaux improvisés en toute hâte pour repousser une attaque subite de l'ennemi. Bref, la perspective de combats prochains avait réveillé l'ardeur quelque peu

(1) Schulz, p. 116-117.
(2) Dorez, p. 63.

éteinte des Impériaux, qui voyaient dans de nouvelles victoires la fin de la guerre en Italie (1).

Il n'entre pas dans mon plan de faire connaître par le menu les opérations plus ou moins habiles de l'armée de la ligue pendant le mois de mai. Si les troupes faisaient preuve d'endurance et de solidité, il s'en faut de beaucoup que les chefs aient eu la valeur de leurs adversaires. Ce qui les caractérisait, c'était, en même temps que la mollesse dans l'action, une indécision peu commune. Chez eux, pas de plan arrêté. Aux ordres succédaient les contre-ordres. Chacun des principaux capitaines, le duc d'Urbin avec les Vénitiens, Guichardin avec les pontificaux et le marquis de Saluces avec les Français, agissait d'après son inspiration; le manque d'entente était encore plus grand que parmi les Impériaux. Cependant ils arrivèrent, non sans peine, à faire, le 22 mai, leur jonction à l'Isola, près de Rome (2). Ils y restèrent plusieurs jours, perdant leur temps à discuter, à se contrecarrer réciproquement, donnant à leurs troupes le spectacle de leur mésintelligence. Guichardin semble seul avoir été d'avis de tenter le sort des armes, mais le duc d'Urbin et le marquis de Saluces estimaient que le moment de faire un effort sérieux était passé. Il l'était en effet. Leur faute capitale fut de n'avoir pas profité, pour venir au secours de Rome, du désordre qui avait régné en l'armée des Impériaux après son entrée dans la ville. Maintenant ceux-ci, malgré les vides faits dans leurs rangs par la maladie, étaient en état de tenir tête aux forces de la ligue; non seulement ils ne redoutaient pas le combat, mais ils le désiraient, pleins de courage et de confiance. Dans les quelques engagements partiels qui eurent lieu avec la cavalerie sous les murs de Rome, ils avaient eu le dessus et fait une certaine quantité de prisonniers. Aussi la démoralisation s'introduisit-elle parmi les alliés. L'argent et les vivres devenaient rares. De nombreuses menaces de désertion se faisaient entendre. Des renforts considérables, expédiés de Naples, étaient attendus à Rome, où ils furent le 1er juin. Enfin, la situation était telle que, le 31 mai, le départ pour Viterbe

(1) Schulz, p. 117.
(2) Voir la lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin; Pièces justificatives, n° 70.

était décidé. Le mouvement de retraite commença le 1er juin (1).

Cependant Lannoy, qui, on l'a vu, avait été prié de venir à Rome, était arrivé de Sienne, le 28 mai, grâce à un sauf-conduit qu'il avait obtenu, quatre jours auparavant, des chefs de la ligue. Comme il n'ignorait pas qu'il était très antipathique, et comme il ne voulait pas donner prise à un conflit, il évita soigneusement le prince d'Orange (2). Il ne fit donc que passer, et, sans même avoir conféré avec le pape, il repartit en toute diligence pour Naples. Mais, à un mille de Rome, il rencontra Moncade, le marquis du Guast, Alarcon, Fieramosca, etc.; il dut retourner sur ses pas (3). Tout ce qu'il eût essayé de faire en faveur du pape eût été inutile. La situation de ce dernier était à tel point compromise qu'il fut question, dans le conseil des Impériaux, de l'exiler à Naples, dès qu'il serait tombé entre leurs mains, ce qui, selon eux, ne pouvait plus tarder, de le remplacer à Rome par un légat qui s'occuperait des affaires spirituelles et par un gouverneur qui serait chargé du temporel au nom de l'empereur, jusqu'à sa venue en Italie (4).

Le 29 mai, Philibert était dans les tranchées du château Saint-Ange, soit pour les visiter, soit, ainsi que le dit la relation de Montrichard, pour attendre la réponse à une communication qu'un trompette était allé porter à l'adresse de Clément VII (5). Il fut alors frappé à la tête d'un coup d'arquebuse ou de coulevrine (6).

(1) Lettre de Salazar, du 16 mai, dans VILLA, p. 153 et 156; SCHULZ, p. 120-122. — Voir aussi la lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin, aux Pièces justificatives, n° 70.

(2) VALLES, *Historia del fortissimo y prudentissimo capitan don Hernando de Avalos, marques de Pescara*... (fol. 253), dit tout le contraire. Selon lui, le prince d'Orange aurait consenti à la venue de Lannoy à Rome et aurait eu avec lui une entrevue. Ce que l'on sait des sentiments de Philibert à l'égard du vice-roi de Naples ne laisse aucun doute à ce sujet. Voir plus haut, p. 113. D'ailleurs, la lettre de Salazar (dans VILLA, p. 152-153) est formelle. Cf. GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 306 v°.

(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 11 juin, dans VILLA, p. 210 et 211.

(4) SCHULZ, *op. cit.*, p. 123. Cf. dans GAYANGOS, p. 241, la lettre de François de Salazar.

(5) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 480.

(6) « Il signore prencipe d'Oranges dieci giorni passati andando a visitare la (*sic*) del Castello, fu ferito da un archibuso, il quale entrando poi sotto l'occhio, gli passò la testa, e da lo palato usci fuori sotto l'orecchia. Per altro si tiene buona speranza che guarirà. » (Lettre de Barthélemy de Gattinara à

Le projectile pénétra au dessous de l'œil droit et ressortit vers l'oreille. On crut le prince blessé mortellement. Transporté en litière au palais du cardinal de Saint-Marc (1), il fut l'objet des soins les plus empressés. Douze messes furent célébrées à son intention (2). Dès qu'il put recouvrer l'usage de la parole, dont il avait été privé pendant vingt-quatre heures (3), il témoigna le désir de voir un prêtre, car il semble avoir été très pieux. Son journal nous apprend en effet que, pendant les mois de mai et de juin, il fit dire près de 90 messes, qu'il fit ses dévotions à la Toussaint, qu'il visita, lors des fêtes de Noël, les sept principales églises, etc. (4). Comme il avait encouru l'excommunication qui pesait sur toute l'armée, il en sollicita l'absolution du pape et lui demanda en même temps l'autorisation de se confesser. Par un bref du 2 juin, Clément VII accéda à sa requête; il le releva même de la censure « *lese apostolice Majestatis et contra personam nostram ac statum Sedis apostolice veniendo* (5) ». Philibert ne paraît pas s'être ressenti longtemps de cet accident, car, « quant ledict Montrichard partit de lui, il le laissa qui se pourmenoit par sa chambre, et asseuroient chirurgiens qu'il estoit hors de danger (6) ». De son côté, Guillaume du Bellay ajoute : « Le prince d'Orange, quant je partiz (peu après la Pentecôte, qui, cette année-là, tombait le 9 juin), garissoit (7). » Je ferai

Charles-Quint, datée de Rome, du 8 juin 1527, publiée dans le recueil Milanesi, p. 527.) Dans des lettres de Perez et de l'abbé de Najera à l'empereur, du 11 juin (Villa, p. 212 et 217, et Gayangos, p. 241); dans celle de François de Salazar (Villa, p. 155), il est dit que Philibert fut blessé le 31 mai, mais la date du 29 est formellement indiquée par le Journal du prince, p. 64. Salazar (*loc. cit.*) ajoute : « ... Ha pesado mucho à todo al ejército, porque todos los soldados le aman mucho. » — Perez : « ... De que à todos los servidores de V. M. ha pesada mucho, y los lanzqueneques lo sintieron en grand manera, porque le tienen por su mayor en todas sus cosas... Y traxéronle à la ciudad à casa del cardenal Sanctiquatro por curarse mejor. » Benvenuto Cellini a revendiqué l'honneur d'avoir blessé le prince d'Orange, comme il prétendait aussi avoir frappé à mort le connétable de Bourbon. (Voir sur cette question le beau livre consacré à Cellini par le regretté Eugène Plon, qui, lui aussi, a vu dans Philibert un traître à la France, p. 39.)

(1) Journal, dans Clerc, p. 64.

(2) *Id.*, *ibid.*

(3) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 480.

(4) Journal, p. 67 et 68.

(5) Pièces justificatives, n° 69; Archives du Vatican, Instr. Miscell., arm. 40, vol. 17, n° 193.

(6) *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 480.

(7) Dorez, p. 63. — Dans sa lettre du 21 juin à l'empereur, Pièces justifica-

remarquer que le bref du pape ne lui donne que la qualité de capitaine général de la cavalerie, ce qui peut faire croire qu'il n'était pas reconnu officiellement comme chef de l'armée. Du Bellay dit à ce sujet : « Les ennemys estoient en division : les ungs le vouloient pour chef; les aultres vouloient le viroy, lequel, s'il ne se fust sauvé, eust esté mys en pieces. Ceste decision fust remise au vouloir de l'empereur; toutes fois en moururent plus de cent sur ceste querelle (1). » L'incident auquel du Bellay fait allusion ne se produisit que quelques jours plus tard (2).

La capitulation de Modène, qui se rendit au duc de Ferrare, et le soulèvement de Florence, qui chassa les Médicis et se constitua en république, finirent de porter le dernier coup au pape. Il se vit perdu (3). Le 1er juin, il écrivit aux capitaines des Impériaux qu'il était prêt à reprendre les négociations. Ses avances furent acceptées. De nouveaux pourparlers furent donc engagés. Quatre commissaires, dont deux espagnols, l'abbé de Najera et Gattinara, deux allemands, dont l'un se nommait Sébastien Schaertlin, furent délégués pour traiter. Clément VII eût préféré avoir affaire avec Lannoy, Hugues de Moncade, le marquis du Guast et Alarcon (4), qu'il jugeait plus conciliants; mais comme ils n'avaient pas été mêlés aux précédentes discussions, il ne pouvait être question d'eux. Les plénipotentiaires pontificaux étaient également au nombre de quatre : le dataire Giberti représentait les cardinaux et le clergé, Albert de Carpi les ambassadeurs étrangers, Grégoire

tives, n° 70. Philibert mandait qu'il n'était pas encore guéri de sa blessure. Perez, secrétaire de l'ambassade d'Espagne à Rome, écrivant à Charles-Quint le 11 juin, lui annonçait : « El principe de Orange está mejor, á Dios gracias. » (VILLA, p. 215.) « El principe de Orange está ya tan bueno de su herida que comienza á cabalgar. » (Lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, du 23 juin, dans VILLA, p. 224; dans GAYANGOS, p. 250.)

(1) Dans DOREZ, p. 63.

(2) Voir plus loin, p. 123.

(3) « L'armee de l'empereur estant devant le chasteau St-Angele, le minerent, et ceulx de dedans en faisant leurs contremines ouyrent les nostres, ce que fut dict a nostre sainct Pere le pape, dont il fut en crainte; et veant aussy qu'il y avoit XXXII jours qu'il estoit assiegé et enfermé, pendant lequel temps n'avoit esté secouru de ceulx de la ville et de sa lighe, commencha a parlementer, et de faict traicta le ve jour de juing comme il s'ensieult par sa composition. » (Relation de Montrichard dans *Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles*, t. X, 2e partie, p. 480-481.)

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin; Pièces justificatives, n° 70; Archives impériales à Vienne, P A 94, original signé.

Casale la bourgeoisie, et Julien Lelio les marchands et les artisans. La convention du 19 mai fut maintenue. Seulement on demandait de plus huit ou neuf otages en garantie du reste du payement des 250,000 ducats; les Colonna exigeaient la réparation des dommages qu'ils avaient subis. Le premier versement, de 100,000 ducats, devait être fait immédiatement; le dernier, de 50,000, dans vingt jours; deux autres, de 40,000 chacun, et un troisième, de 20,000, dans l'intervalle. Un délai de deux mois semble avoir été fixé pour les 250,000 ducats imposés aux États de l'Église. Furent désignés comme otages : Jean-Marie del Monte, archevêque de Manfredonia; Onufre Bartolini, archevêque de Pise; Antoine Pucci, Giberti, Jacques Salviati, père du cardinal; Laurent Ridolfi, frère du cardinal, et Simon Ricasoli. Le pape devait partir pour le royaume de Naples, après le payement des 100,000 ducats, livrer Ostie et Civita Vecchia. Des commissaires furent nommés pour la perception de la contribution à lever sur les États de l'Église et pour la reddition de Modène, de Parme et de Plaisance. Le traité fut signé le 5 juin (1).

Le lendemain, les 300 hommes qui composaient la garnison du château Saint-Ange, et avec eux Horace Baglioni, Grégoire Casale et Ranuccio Farnèse, se retirèrent avec leurs armes et leurs enseignes. Ils furent escortés, l'espace de quelques milles, sur la route de Pérouse par quatre compagnies d'Impériaux. Alarcon fut chargé de prendre possession de la forteresse avec six compagnies, dont moitié d'Allemands, commandés par Veit de Wehingen, et moitié d'Espagnols sous les ordres de Philippe Cerbellon (2).

Rence de Ceri, Guillaume du Bellay, Albert de Carpi et les Français réfugiés à Saint-Ange furent l'objet de conditions spéciales.

(1) Cf. la même lettre; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 307. — Voir la lettre de François de Salazar, du 11 juin, au chancelier Gattinara, dans GAYANGOS, p. 235. Le texte du traité est dans GAYANGOS (p. 231-233). La signature de Philibert de Chalon figure en tête des autres : Fernand de Gonzague, Louis de Lodrone, Barthélemy de Gattinara, Fernand Marin, abbé de Najera; Jérôme Morone, Louis de Gonzague, etc.

(2) Lettre de François de Salazar, du 19 mai, dans VILLA, p. 160; lettre de Perez à Charles-Quint, du 11 juin (*ibid.*, p. 218); SCHULZ, p. 124-125. — Sur Philippe Cerbellon, *al.* de Cerviglione, voir la lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin, par laquelle il lui demande de confirmer le choix qu'il avait fait de lui.

Ils furent autorisés à sortir avec armes et bagages. Ceux qui le voulurent purent rentrer en France (1).

Le 7 juin, Rence vint, avec sa femme, visiter Philibert au palais où il avait établi son quartier et où il était retenu par sa blessure. Le journal nous apprend qu'ils y passèrent la journée du 8 et ne se retirèrent que le lendemain dimanche (2). Au témoignage de Martin du Bellay (3), Rence aurait obtenu des conditions avantageuses. Le 7 également, le pape ordonna de livrer Ostie et Civita Vecchia. On commença à compter l'or et l'argent, afin que l'armée pût quitter Rome le plus tôt possible. Enfin, pour permettre à ceux des Impériaux absous des censures ecclésiastiques de remplir leurs devoirs religieux, Clément VII consentit, pour les fêtes de la Pentecôte, à la célébration de la messe dans quatre des églises de Rome qui avaient été profanées (4).

On pourrait croire que la conclusion de la convention mit un terme aux difficultés d'une situation aussi fâcheuse pour les Impériaux que pour le pape. Il n'en fut rien. Si Ostie avait été livrée, le 8 juin, au capitaine espagnol Rodrigue de Ripalda, Civita Vecchia était en la possession d'André Doria, en gage d'une somme de 14,000 ducats que Clément VII lui devait. De plus, il lui était impossible de réunir l'argent nécessaire pour faire face à ses engagements. Il était donc condamné à voir sa captivité se prolonger. D'un autre côté, les troupes donnaient des marques non équivoques de mécontentement et menaçaient de se révolter. Lorsque le prince réunit les Allemands afin de leur communiquer le texte du traité, ils déclarèrent qu'ils ne s'éloigneraient pas de Rome sans avoir été payés, car ils n'avaient confiance ni dans le pape ni dans les cardinaux. Alors il se porta lui-même caution et garantit le versement de la somme promise. Il resta décidé que les Allemands recevraient d'abord 100.000 ducats, et plus tard les Espagnols 50,000. Cette mesure et la pensée que le pape serait transféré dans le royaume de Naples exaspérèrent ces derniers. Dans la nuit du 6 juin, ils se mutinèrent. Leur fureur se manifesta surtout envers

(1) Lettre de du Bellay, dans Dorez, p. 63. — Lettre de Perez à l'empereur, du 11 juin, dans Villa, p. 214.
(2) P. 64.
(3) Éd. de 1786, t. II, p. 39.
(4) Schulz, p. 126.

Lannoy et le marquis du Guast, contre lequel ils étaient particulièrement irrités, parce que, au mois de mars, il avait abandonné l'armée. Ils ne voulaient pas que ces deux personnages, qui n'avaient pas été à la peine, fussent à l'honneur. Lannoy, disaient-ils, les avait trompés; ce n'était pas à lui, mais au prince d'Orange ou à Jean d'Urbina, qui s'étaient emparés de Rome, que le pape aurait à se rendre. On allait jusqu'à affirmer que Lannoy s'était entendu avec Clément VII pour retarder le payement de la première échéance, afin d'enlever à Philibert le moyen de tenir sa promesse et d'ameuter les lansquenets contre lui. Quoi qu'il en soit, Lannoy, avec du Guast, Fieramosca et d'autres de ses partisans, fut obligé de s'enfuir de Rome, pendant la nuit, pour n'être pas massacré (1).

En même temps, surgissait la brûlante question du commandement. Quelques-uns des capitaines étaient d'avis de l'offrir à Lannoy. Des lettres en ce sens furent écrites à l'empereur (2) pour le cas où le duc de Ferrare ne serait pas disposé à accepter ces fonctions. Mais Lannoy hésitait à se mettre en compétition avec le prince qui, sans avoir été nommé par Charles-Quint, les remplissait du moins à titre provisoire. Les démarches personnelles de Moncade auprès de lui ne parvinrent pas à le persuader. Il redoutait, par-dessus tout, l'indiscipline des troupes (3). Il en résulta entre les Allemands et les Espagnols, auxquels s'étaient joints les Italiens, une véritable bataille. Le 10 juin, les Allemands, qui s'étaient retranchés au Campo di Fiore, furent attaqués. Le sang coula de part et d'autre (4). L'ordre ne fut rétabli que par l'intervention des

(1) Lettre de Salazar, dans VILLA, p. 159.

(2) Voir plus haut, p. 113, n. 1 et 2. Voir aussi la lettre de l'abbé de Najera à Charles-Quint, du 11 juin, dans VILLA, p. 217; dans GAYANGOS, p. 233, et la lettre du même au même, en date du 23, où est de nouveau posée la candidature de Lannoy, qui a pour partisans Hugues de Moncade, Alarcon, Jean d'Urbina, « y otros capitanes que están determinar de no ir con el principe ni con otra persona que no tenga especial comision de V. M. para gobernar el exército ». (VILLA, p. 222; GAYANGOS, p. 248.) Cf. également les instructions d'Alarcon au commandeur de Figueroa pour Charles-Quint (juin), dans VILLA, p. 229.

(3) Voir sa lettre, du 30 août, à l'empereur, dans VILLA, p. 269; dans GAYANGOS, p. 349.

(4) C'est de cette échauffourée qu'il est question dans la lettre de du Bellay, dans DOREZ, p. 63. Voir aussi lettre de Perez à l'empereur, du 11 juin, dans VILLA, p. 215; dans GAYANGOS, p. 237.

officiers. Pendant plusieurs jours, un service de patrouilles, dirigé par trois capitaines de chacune des deux nations, fut organisé dans les rues afin de prévenir le retour de pareilles échauffourées.

Lannoy s'était rendu à Gaëte afin de conférer sur la situation avec le Conseil d'État de Naples et de reprendre son poste. Moncade, Alarcon et d'autres encore députèrent auprès de lui le commandeur de Figueroa pour le prier de revenir à Rome, mais il prétexta la nécessité de se procurer les 50.000 ducats destinés à la solde des Espagnols (1). Le pape également cherchait à obtenir de marchands et de banquiers les 70.000 ducats qui lui manquaient. Il eut pour cela recours à Lannoy, au clergé et à la noblesse. Il désirait que les otages, qui devaient être livrés aux Allemands, gardassent une attitude neutre; il espérait de la sorte rendre ces derniers moins exigeants. Il songeait aussi à envoyer à l'empereur, pour traiter de la paix, le cardinal Farnèse, bien en cour, mais diplomate maladroit. D'autres préféraient Campeggio. André Doria consentit à la remise, le 20 juin, de Civita Vecchia à Alphonse de Cordoue. Gattinara, avec un commissaire pontifical, allait prendre possession de Parme et de Plaisance. Le prince, d'accord en cela avec le conseil de guerre, l'avait nommé gouverneur de ces deux villes, en récompense de ses services. Des négociations étaient engagées avec Doria, afin de l'attirer dans le parti de Charles-Quint. Comme il voyait les affaires de la ligue plus que compromises, il n'était pas éloigné d'accéder aux propositions qui lui étaient faites, mais il voulait avant tout affranchir du joug des Adorni Gênes, sa patrie, qui tenait pour l'empereur. De même pour Florence, que l'on essayait de détacher de la ligue par l'intermédiaire du duc de Ferrare (2). A son fils Hercule d'Este on offrait le commandement des troupes de la nouvelle république. Les Impériaux mettaient comme condition à une alliance le payement de 300.000 ducats, moitié comptant, moitié dans trente jours, et 20.000 par mois pendant la durée de la guerre (3).

(1) Lettre de l'abbé de Najera à Charles-Quint, du 23 juin, dans Villa, p. 219; dans Gayangos, p. 234.
(2) Voir la lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin, Pièces justificatives, n° 70.
(3) Lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, du 23 juin, dans Villa, p. 221; dans Gayangos, p. 250.

A peu près rassurés du côté de la ligue, ayant recueilli en partie le fruit de leur victoire, les Impériaux avaient en ce moment à combattre deux ennemis terribles, la famine et la peste. Pour lutter contre celle-là, on faisait bien venir des vivres de Sicile et de Naples, mais ils étaient insuffisants. Quant à la peste, rien ne pouvait l'empêcher d'accomplir son œuvre dévastatrice. Chaque jour, l'armée perdait environ 200 des siens (1). Rome n'était plus qu'un immense cimetière d'où chacun aurait voulu s'échapper. Il fallut faire sortir de la ville et camper à l'ouest, le long de la route de Viterbe, les Espagnols venus de Naples, l'infanterie italienne et la cavalerie légère. Pompée Colonna et les cardinaux réfugiés dans son palais quittèrent Rome, à l'exception de Jacobacio, qui mourut bientôt. Morone se retira à Anguilara (2). Moncade, Alarcon et le prince (3) eussent volontiers conduit leurs troupes à Sienne ou à Milan, d'où Antoine de Leyva avait écrit, le 9 juin, qu'une armée française s'avançait; mais Allemands et Espagnols persistaient à refuser de partir tant qu'ils ne seraient pas payés des 150,000 ducats qui leur avaient été promis. Si eux restaient, c'était autant par souci de la sécurité du pape que pour prévenir les bagarres entre les Espagnols et les Allemands (4). Le journal de Phi-

(1) Lettre de l'abbé de Najera à Charles-Quint, du 23 juin, dans Villa, p. 221; dans Gayangos, p. 248. — « ... Dopoi la partita del prefato M. Leonardo (de Grimaldi, qui avait été chargé de porter à l'empereur des détails sur la prise de Rome), sia sopravenuta una peste in lo exercito, per laqual moreno giornalmente gran numero de gente, et se Dio non li pone sua mano in remediarli, me dubito che li fara gran damno lo et tutti questi capitanei non manchamo de spronare lo exercito al uscira con quelle bone ragione che li sapemo aducere, et non se mancara dal canto mio a fare tutto el possibile per farlo uscire presto da qui, et con esso se tirera a la volta di Siena, parte per dare spala a quella cita, a damno de la quale si e inteso che inimici marchiano... » (Lettre de Philibert à l'empereur, du 21 juin; Pièces justificatives, n° 70.)

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 26 juin, dans Villa, p. 226. Les *Ricordi inediti* de Morone, publiés en 1855 à Milan, par Tullio Dandolo, contiennent, p. 232-234, un ordre de payement de la somme de 6,000 écus qu'il avait prêtés au connétable de Bourbon. Cet ordre, daté du 17 juin 1527, est signé du prince d'Orange, de Hugues de Moncade, de Fernand d'Alarcon, de Barthélemy de Gattinara, de l'abbé de Najera et de Bernardin de Martirano.

(3) Philibert avait constamment été d'avis que l'armée ne devait pas s'attarder sous les murs de Rome, mais toujours marcher et toujours combattre; la soumission de l'Italie lui paraissait, à cette condition, assurée à bref délai. Voir Pièces justificatives, n° 78; Archives impériales à Vienne, PA 94, original signé.

(4) Schulz, p. 129-130. — Voir lettre de l'abbé de Najera à l'empereur, du 23 juin, dans Villa, p. 221; dans Gayangos, p. 248.

libert fait particulièrement mention d'un enterrement des morts, à la date du 26, et de l'acquisition d'une fiole d'eau de rose pour ses mouchoirs. C'était sans doute le préservatif qu'il employait contre le fléau (1).

Le retard apporté au payement si désiré avait pour principal résultat de perpétuer le mécontentement dans l'armée. Les Allemands ne parlaient rien moins que d'enlever le pape et de l'empêcher de se rendre à Gaëte, sa résidence présumée. Les Espagnols murmuraient également, mais ils s'opposaient à une pareille mesure qu'ils considéraient comme contraire aux intérêts de l'empereur. Le conseil de guerre arrêta que, le 30 juin, une députation de six délégués des deux nations ferait, dans un but d'apaisement, une démarche auprès des mutins. Ils demandaient par écrit à Lannoy de leur envoyer immédiatement au moins 20,000 ducats (2).

Le 2 juillet, comme le prince n'avait pas pu tenir ses engagements dans le délai fixé par lui, la révolte qui couvait et qu'il était facile de prévoir éclata (3). Les Allemands, furieux, se livrèrent à un pillage général des vivres et des approvisionnements de l'armée. Les magasins des fournisseurs, appelés « pourvoyeurs », eurent le même sort, et, dit le journal, « Monsieur et son train... fut saccagé des lansquenets au logis Saint Marc (4) ». Heureusement pour lui, Philibert avait été averti à temps. Il avait pu s'éloigner du palais avant l'arrivée de ces forcenés et se réfugier à Saint-Laurent-hors-les-murs. Le 3, une partie de son « train » fut abandonnée à Rome à la garde de Chantrans; une autre partie fut expédiée à Castel Gandolfo, où le prince reçut l'hospitalité d'Ascanio Colonna (5). Il y passa une partie de la journée du 5, perdit au jeu dix ducats, nous apprend le journal, et alla souper à Rocca prior; il y séjourna jusqu'au 12 (6). Les Espagnols furent moins violents. On les calma

(1) Clerc, p. 65.
(2) Lettre de Perez à Charles-Quint, du 1er juillet, dans Villa, p. 234; Schulz, p. 132.
(3) Perez, dans une lettre du 11 juillet, à l'empereur, dit un mot de cette mutinerie (Villa, p. 245).
(4) Clerc, p. 65. — Instructions de Philibert à Léonard [illegible] l'empereur, du 7 septembre; Pièces justificatives, [illegible] à Vienne, P A 94, original signé.
(5) Clerc, p. 65.
(6) Ibid., p. 66.

par la promesse de leur donner 50,000 ducats pendant le mois de juillet. Mais Moncade, dégoûté d'être obligé de vivre au milieu de pareilles troupes, transporta à son tour son quartier à Albano.

Le pape était enfin arrivé à conclure avec le banquier génois Ansaldo Grimaldi et avec un marchand espagnol, Michel-Jérôme Sanchez, un emprunt de 70,000 ducats destinés à être versés immédiatement à l'armée. La convention fut signée le 6 juillet. Les Impériaux étaient enchantés d'abandonner la ville, où la peste continuait à exercer des ravages épouvantables. En un seul jour, il y eut près de 1,000 victimes, parmi lesquelles l'abbé de Najera. L'épidémie sévissait aussi, mais dans des proportions moindres, au château Saint-Ange (1).

Avant leur départ, les Allemands exigèrent qu'un inventaire fût fait de tout ce que le château renfermait, afin que le pape et les cardinaux ne pussent emporter que ce qui leur était rigoureusement indispensable. Ils avaient pensé à emmener les otages, mais finalement ils décidèrent de les confier à la surveillance d'Alarcon. Le conseil de guerre, ou plutôt ce qui en restait, laissa à Rome les Colonna et deux ou trois compagnies espagnoles pour la police de la place; des Romains, dévoués à la cause de l'empereur, furent chargés du service des portes de la ville. Il essaya de faire revenir le prince d'Orange à Rome en lui offrant le commandement des troupes allemandes, le marquis du Guast devant avoir les Espagnols sous ses ordres, et de le faire reconnaître Lannoy comme capitaine général. Philibert refusa (2). Il ne pouvait pas accepter de servir, en qualité de lieutenant, sous un homme qu'il détestait profondément; il ne voulait pas être l'égal d'un autre qui s'était soustrait au danger et avait pour ainsi dire déserté l'armée. Il déclara donc qu'il ne quitterait pas les terres des Colonna avant l'arrivée d'une décision de l'empereur (3).

Le 10 juillet, Rome fut évacuée par l'infanterie espagnole et allemande. Il ne fut maintenu qu'une faible garnison au château Saint-

(1) Lettre de Perez à Charles-Quint, du 11 juillet, dans VILLA, p. 247; dans GAYANGOS, p. 268.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 11 juillet, dans VILLA, p. 247; dans GAYANGOS, p. 268.

(3) Lettre de Lope de Soria à Charles-Quint, du 21 juillet, dans VILLA, p. 251; dans GAYANGOS, p. 293.

Ange. Le départ des Impériaux fut considéré comme une délivrance. Les émigrés revinrent en foule, et la vie ordinaire reprit à peu près son cours (1).

Accompagnées de commissaires pontificaux qui devaient pourvoir à leurs besoins, les troupes se dirigèrent vers le duché de Spolète. Le 17 juillet, à Narni, elles se révoltèrent, parce que les habitants ne leur avaient pas fourni de vivres. Dans leurs nouveaux cantonnements, elles allaient se trouver sensiblement rapprochées de l'armée de la ligue, qui était aux environs de Pérouse. La prise de possession de Parme et de Plaisance était la grosse affaire du moment. La ligue envoya Guy Rangone et le comte de Gaiazzo pour défendre ces deux villes et les conserver au pape. Il eût été facile au duc de Ferrare de les occuper, mais il restait inactif. Quant à Antoine de Leyva, menacé lui-même par les Français, il ne pouvait qu'exhorter les habitants à se défendre énergiquement. En ce qui concerne Parme et Plaisance, les Impériaux n'avaient donc obtenu qu'une demi-satisfaction.

Il en était de même pour l'indemnité de guerre. Les 70,000 ducats demandés à Grimaldi et à Sanchez n'avaient pas été versés, et Lannoy n'avait pas expédié les 20,000 promis. Exaspérés de ces atermoiements continuels, les Italiens et les Espagnols menaçaient de se retirer dans le royaume de Naples, les Allemands voulaient s'emparer de la personne de Clément VII et des cardinaux et incendier Rome. Alarcon prévint Lannoy de ces dispositions de l'armée et le pria de venir à Rome avec le plus d'argent possible. Une députation des troupes se rendit auprès de lui à Gaëte pour le sommer d'acquitter la dette du pape et de prendre le commandement. Le vice-roi s'engagea à faire droit à cette requête, au moins au sujet du voyage à Rome et du payement des sommes réclamées. Les délégués se retirèrent avec une promesse de plus (2).

Pendant ce temps-là, Clément VII, étroitement gardé par Alarcon, était en proie aux plus graves préoccupations. Il ne prévoyait pas le terme de sa détention au château Saint-Ange. La peste qui sévissait toujours dans Rome pouvait l'enlever. Phi-

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 11 juillet, dans VILLA, p. 247; dans GAYANGOS, p. 268.
(2) SCHULZ, p. 135-136.

libert, que sa situation avait fini par toucher et qui, lui aussi, commençait à soupirer après la paix, l'autorisa à envoyer auprès de l'empereur le cardinal Alexandre Farnèse solliciter sa délivrance. Celui-ci accepta d'abord la mission, mais, sorti de prison, il refusa de s'en charger. Ce fut Martin de Portugal qui alla à sa place, en qualité de légat *a latere* (1). De plus, il songeait à sa succession dans le cas où il viendrait à mourir avant sa mise en liberté. Après en avoir conféré, le 15 juillet, avec les cardinaux, il régla, par une bulle, les dispositions à prendre pour l'élection d'un nouveau pape (2).

Le prince, que nous avons laissé à Rocca prior, attendant les événements, en repartit, le 12 juillet, pour Palombara, où nous le trouvons jusqu'au 16. De là il se dirigea sur Fiano (le 17) et sur Nepi (le 19). Il tomba malade dans cette localité; deux de ses pages avaient été atteints de l'épidémie à Fiano. Des médecins, dont celui du grand maître de Rhodes, accoururent de Rome, avec un chirurgien, afin de le soigner. Mais son indisposition fut de courte durée, car, peu de jours après, il poursuivait sa route sur Cravico (du 25 au 27), Viterbe (le 28), Acquapendente (le 30) et Sienne (le 31). Il semble avoir passé dans cette dernière ville jusqu'au 22 novembre (3).

Ce congé, que Philibert s'était accordé sans consulter l'empereur, ces excursions loin de son armée, dans un moment où sa présence y eût été sinon nécessaire, au moins utile, avaient plusieurs motifs : d'abord des raisons de santé très justifiées par un long et pénible surmenage et par sa récente blessure; l'acte d'indiscipline dont il avait été naguère victime et surtout la jalousie de certains de ses lieutenants à son égard. Cette jalousie n'avait pas peu contribué à lui enlever l'autorité dont il avait besoin pour contenir ses troupes déjà difficilement maniables; elle n'était pas sans paralyser ses efforts pour amener le pape à composition. Une première fois, nous l'avons vu, il s'en était plaint à Charles-Quint. Lors de son séjour à Nepi, abreuvé de dégoûts, aigri par

(1) Le texte de la bulle qu'il fut chargé de remettre à Charles-Quint est imprimé dans Villa, p. 249.
(2) Schulz, p. 134.
(3) Journal, dans Clerc, p. 66 et 67.

la maladie, il renouvela ses doléances à l'empereur. Dans une lettre très ferme qu'il lui adressa, le 22 juillet, il lui dénonce encore les menées de ses rivaux (1); il ne lui dissimule pas qu'il eût pu « broulyer le cas » et lui susciter de sérieux embarras, qu'il ne l'a pas fait par devoir, mais qu'il a pris le parti de se retirer à Sienne en attendant sa décision. Enfin, il lui demande, en récompense de ses services, le gouvernement du duché de Milan et le titre de capitaine général, et il termine par cette déclaration énergique : « Il est temps que je congnoyse par effet le bon vouloyr quy vous a pleu me montrer le temps passé (2). »

Mais au moment où Philibert de Chalon écrivait cette lettre à Charles-Quint, celui-ci avait essayé de remédier à l'anarchie qui existait dans son armée, en lui donnant un chef définitif en remplacement du connétable de Bourbon.

(1) Il s'en plaindra de nouveau plus tard, dans ses instructions à Léonard de Grimaldi pour l'empereur (7 septembre 1527). Voir Pièces justificatives, n° 78; Archives impériales à Vienne, P A 94, original signé.

(2) Pièces justificatives, n° 72; Archives impériales à Vienne, P A 94, minute.

CHAPITRE VII

Le duc de Ferrare n'accepte pas le commandement en chef des Impériaux. — Déplorable situation de l'armée. — Philibert demande à l'empereur le gouvernement du Milanais qui lui est refusé. — Après la mort de Lannoy, il sollicite la dignité de vice-roi de Naples qui est donnée à Hugues de Moncade. — Progrès de la ligue. — Lautrec. — Conditions imposées au pape pour sa mise en liberté. — Traité entre Clément VII et Charles-Quint et convention avec l'armée. — Le pape rentre en possession du château Saint-Ange. — Il s'évade.

Pour ces hautes et difficiles fonctions, Charles-Quint avait, déjà du vivant de Bourbon, jeté les yeux sur Alphonse d'Este, duc de Ferrare ; il lui avait même envoyé des lettres de capitaine général. Né en 1476, le duc avait passé la plus grande partie de sa vie à guerroyer sur les champs de bataille d'Italie. Soit contre les Vénitiens, soit contre les troupes pontificales qu'il avait eu à combattre, il avait constamment été heureux. L'empereur avait tenu à se l'attacher, car il avait su apprécier les réels services qu'il lui avait rendus dans l'armée du connétable. En effet, non content de lui prêter le secours de sa vaillante épée, le duc était, dans maintes circonstances, on l'a vu, venu en aide aux Impériaux, en leur fournissant des subsides. Il avait pour lui l'autorité que donnent la naissance, l'ascendant de l'âge, le prestige de ses victoires passées et une influence considérable auprès des princes italiens. Il était donc incontestablement l'homme de la situation. Son nom avait d'ailleurs été prononcé trop de fois au conseil de guerre pour que le choix fait de lui pût être une surprise. Le prince d'Orange avait lui-même déclaré qu'il l'accepterait sans protester. Une décision de Charles-Quint, du 1er juillet, lui conféra le commandement de l'armée impériale en Italie, sauf pour le territoire de Rome et les royaumes de Naples et de Sicile. Philibert lui était adjoint comme lieutenant, avec tous ses pouvoirs en son

absence. Lannoy était chargé des affaires générales et des négociations en vue de la paix.

Cette décision fut en même temps notifiée à tous les capitaines, avec ordre de reconnaître le duc de Ferrare pour leur chef. Afin d'y préparer le prince, Charles-Quint lui écrivit le 30 juin. Comme toujours, il le remerciait de son dévouement. Il lui exposait les motifs de sa détermination, en lui demandant de s'y soumettre dans l'intérêt de sa cause. Il l'invitait à appeler Alarcon et à écouter ses conseils, « selon que ses blancs cheveux et ses bons services, experience et vertus le meritent », et parce qu'il « est très homme de bien ». Il lui recommandait de veiller à ce que le connétable de Bourbon reçût, à Naples ou à Milan, une sépulture digne de lui; il adressait, à ce sujet, des instructions à Lannoy et à Antoine de Leyva (1). Enfin, il terminait en promettant à Philibert de s'occuper de ses pensions, qu'il semble ne lui avoir pas payées plus régulièrement que la solde de son armée; ce qui n'est pas peu dire (2).

D'un autre côté, Henri de Nassau expédiait à Philibert, son beau-frère, par l'intermédiaire de Jean Bontemps, secrétaire du prince, un mémoire résumant les intentions de l'empereur touchant le commandement. Outre ce qui vient d'être dit, Philibert était informé que, dans le cas probable où le duc de Ferrare, à raison de son âge, de ses fatigues ou de motifs personnels, n'assumerait pas les fonctions dont Charles-Quint l'avait investi, elles lui seraient réservées, et que, si la paix venait à être faite avec la ligue, l'armée serait envoyée contre les Turcs et qu'il en resterait le chef. Ce mémoire contient de sages conseils au prince, surtout sur la prudence qu'il lui convient de garder dans les combats, « car l'on scet bien qu'il est »; il est exhorté à faire ses efforts pour arriver à

(1) Le corps du connétable resta inhumé au château de Gaëte, où l'on voyait encore, en 1675, son épitaphe ainsi conçue :

FRANCIA ME DIO LA LECCHE,
SPAÑA FUERSA Y VENTURA,
ROMA ME DIO LA MORTE
Y GAETA LA SEPOLTURA.

(Gio.-Antonio SUMMONTE, *Dell' historia della citta e regno di Napoli*. Naples, 1675, in-4°, t. III, l. VII, p. 55.)

(2) Pièces justificatives, n° 71.

la conclusion d'une paix désirable dans l'intérêt de tous (1). Cette préoccupation de la paix se manifeste également dans une lettre de l'empereur à Philibert, datée de Valladolid, le... juillet (2). Elle semble sincère, plus certainement que l'émotion qu'il témoigna en apprenant la prise de Rome et la nouvelle de la captivité du pape, bien qu'il eût ordonné d'interrompre les fêtes célébrées à l'occasion de la naissance de son fils Philippe II, de faire des prières publiques et des processions pour obtenir la mise en liberté de Clément VII. Une injonction formelle au prince d'Orange eût été plus efficace. Celui-ci l'eût exécutée, non peut-être sans rencontrer une grande résistance de la part de ses lieutenants, surtout de ses troupes. Charles-Quint justifie d'ailleurs le prince des imputations peu bienveillantes de François I[er] à son égard; il le représente comme ayant été pour le pape plutôt un protecteur qu'un bourreau ou un geôlier, puisqu'il l'empêchait d'être maltraité par les gens de guerre, et s'y étant « emploié comme vertueux et bon chrestien (3) ». Il n'était pas sans savoir que François I[er] et Henri VIII étaient en négociations pour conclure une alliance qui avait pour but la délivrance de Clément. Enfin il devait être fort inquiet de l'état de décomposition matérielle et morale de son armée.

Cette armée était pour ses chefs une perpétuelle menace, un véritable épouvantail. Aussi le duc de Ferrare, qui venait de s'emparer de Modène, de Reggio et de Carpi, s'empressa-t-il de décliner l'offre périlleuse que lui faisait l'empereur. Il le fit dire à Philibert et à Alarcon par son ambassadeur à Rome. Il donnait comme principale cause de son refus l'indiscipline effrénée des troupes dont les mutineries « brutales et furieuses » contre le connétable d'abord, puis contre le vice-roi, le prince et le marquis du Guast, lui faisaient craindre pour sa personne et son honneur. Il ne dissimulait pas, du reste, que les affaires de l'empereur en Lombardie étaient gravement compromises (4).

(1) Instructions de Henri de Nassau à Jean Bontemps, de juillet; Pièces justificatives, n° 73; Archives du Doubs, E 1303; en partie dans CLERC, *Philibert de Chalon*, p. 56-57, Pièces justificatives, IV.
(2) Pièces justificatives, n° 74; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 168, fol. 1, original. — Cf. SCHULZ, p. 146 et 147.
(3) Cf. *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, p. 89 et 329.
(4) Lettre du 2 août, dans VILLA, p. 258-259. — Lautrec, nommé chef de la

De son côté, Lannoy, qui n'avait réuni qu'une somme insuffisante pour le payement de l'arriéré de la solde de l'armée, n'osait pas l'apporter lui-même à Rome, ainsi qu'il s'y était engagé. Il savait que le reste ne serait pas fourni en temps opportun et que, le 12 août, les Impériaux avaient décidé de partir, le 15, pour le royaume de Naples. Il ne voulait pas s'exposer à perdre la liberté ou la vie.

Il jugea plus sage de déléguer à Rome à sa place le marquis du Guast et de lui donner pouvoir à lui et à Alarcon de négocier en son nom un emprunt de 250,000 ducats. Il espérait que du Guast, par des promesses et la distribution de quelque argent, aurait assez d'influence pour apaiser l'irritation des troupes. Mais du Guast ne se prêta qu'avec peine à cette combinaison. Lui aussi était furieux de n'avoir pas été compris dans les faveurs de l'empereur. Cependant il finit par sacrifier sa rancune au devoir. Le 13 août, il se mit en route en compagnie de Jean-Antoine Muscetula (1), conseiller d'État de Naples, avec deux galères, afin de débarquer à Nettuno et de gagner Rome par terre (2).

A Rome, il eut une première déception. Alarcon, à qui il avait été chargé par le vice-roi d'offrir le titre de maréchal, n'accepta pas. Il prétexta son grand âge, ses infirmités et la nécessité de prendre un repos bien mérité. Ce n'étaient pas les seuls vrais motifs. Il y en avait d'autres qu'il exposait dans une lettre, du 15 août, à Charles-Quint : l'impossibilité de se procurer de l'argent pour payer les troupes, leur mécontentement et leur insubordination, la détermination du duc de Ferrare, le manque d'expérience du prince d'Orange, etc. (3). Si l'on ajoute que les Français avançaient à pas de géants, que les Impériaux étaient trop peu nombreux dans la haute Italie pour défendre Gênes et le Milanais, qu'André Doria, que l'on avait voulu attirer à la cause de l'empereur, se joignait à la flotte française, que les Vénitiens armaient quarante galères, que le sultan leur en promettait vingt-cinq, que la maladie

ligue, marchait contre le Milanais avec 20,000 hommes, Français, Suisses, Allemands, Italiens, et 900 lances.

(1) Plus connu sous le nom de Muxetula : mais il signait Muscetula.

(2) Lettre de Lannoy à l'empereur, du 30 août, dans Villa, p. 271; dans Gayangos, p. 352; Schulz, p. 137.

(3) Villa, p. 259-262; Gayangos, p. 322-323.

ne cessait de décimer l'armée, qu'un complet défaut d'entente existait entre les chefs, on aura une idée approximative de la situation. Aussi Mercurin de Gattinara écrivait-il de Gênes au duc de Ferrare qu'il fallait envoyer le plus tôt possible en Lombardie Philibert ou tout autre capitaine des Impériaux. Mais le duc semblait déjà lui-même pencher du côté de la ligue, ainsi que l'indique une lettre de Lannoy à l'empereur, en date du 18 août (1).

Sur ces entrefaites, arriva à Rome le capitaine Antoine d'Udine, que Philibert avait dépêché à Ferrare pour prier le duc de prendre le commandement des troupes et l'assurer de son obéissance. Il était porteur de lettres du duc pour Alarcon et du Guast. Alphonse leur faisait savoir que si l'armée marchait sur la Lombardie, il la soutiendrait de toutes ses forces; sinon, il agirait au mieux de ses intérêts personnels. Alarcon et du Guast lui répondirent par le capitaine, qui partit de Rome le 27 août, que l'on espérait pouvoir se mettre en campagne au commencement de septembre, et qu'il eût, lui, le duc, à assurer le ravitaillement des troupes et à trouver de l'argent. En même temps, ils mandèrent au prince d'Orange de se tenir prêt à se joindre à l'armée lorsqu'elle passerait à Sienne. On pensait à Rome que du Guast calmerait ainsi l'impatience des Impériaux (2). Mais leur exaspération était à son comble. La peste avait fait de tels ravages qu'à Narni elle n'avait pas enlevé moins de 4,000 Allemands et de 24 officiers, 2,000 Espagnols et 12 officiers. Il ne restait plus que 8,000 Allemands, autant d'Espagnols, 4,000 Italiens, 600 lances et 2,000 chevau-légers (3).

L'argent continuait à manquer. Clément VII, avec qui Alarcon et Muscetula avaient eu, le 17 août, une conférence, leur déclara que si on lui rendait d'abord la liberté, il livrerait les places fortes qui lui appartenaient encore, donnerait des otages, se conformerait pour la nomination des cardinaux à la volonté de l'empereur et verserait 200,000 ducats dans un mois : autrement il ne payerait

(1) Cf. Gayangos, p. 350-351 ; lettres de Perez et de Lannoy à Charles-Quint du 18 août, dans Villa, p. 262-266; Schulz, p. 138.

(2) Lettres de Sanchez et de Perez à l'empereur, des 23 août et 2 septembre, dans Villa, p. 266-267 et 274; dans Gayangos, p. 391; Schulz, p. 139.

(3) Villa, p. 267, et Schulz, p. 140. — D'après l'effectif d'une revue passée à Narni, le 1er septembre, par le trésorier de l'armée, il y aurait eu 7,500 Allemands et 18,000 hommes de diverses nations. (Lettre d'André del Borgo à l'empereur, du 4 octobre, dans Gayangos, p. 413. Cf. Schulz, p. 140.)

pas les 250,000 ducats convenus. En tenant ce langage, le pape comptait évidemment sur l'arrivée prochaine des Français (1).

Irrités de ne rien recevoir, les Allemands députèrent à du Guast et à Alarcon 100 cavaliers pour les prévenir que si, dans six jours, ils n'étaient pas payés, ils passeraient dans le camp ennemi. Devant cette menace, du Guast écrivit à Lannoy pour lui exposer la situation et lui demander d'envoyer immédiatement de l'argent. En attendant, il put distribuer d'abord 20,000 ducats et s'engagea à verser aux troupes le reste dans deux et trois mois. Le 1er septembre, il leur expédia de Rome 10,000 ducats qui venaient d'arriver de Gaëte, et, comme ces sommes étaient insuffisantes, il sollicita encore du vice-roi 30,000 ducats. Après quoi il alla rejoindre Lannoy à Aversa. Celui-ci fit inviter les capitaines à le mettre en relation avec des délégués de l'armée dont il examinerait les réclamations avec du Guast.

Devant le refus des troupes d'entrer en pourparlers avec lui, devant la déclaration des capitaines qu'ils ne pouvaient rien contre leur sentiment unanime, Lannoy eut de nouveau recours aux moyens dilatoires, mais, le 20 septembre, les lansquenets dirent qu'ils ne nommeraient pas de délégués, qu'ils voulaient être payés tout de suite et entièrement avant trois jours; sinon, ils iraient offrir leurs services soit aux Vénitiens, soit au duc d'Urbin, ou ils rentreraient dans Rome pour l'incendier. Leurs menaces ne furent pas vaines comme les promesses de Lannoy. Quoique Alarcon, le lendemain, eût fait tenir aux Allemands par Antoine de Hicar le peu d'argent qu'il avait pu trouver, qu'il leur eût donné de meilleurs quartiers et fixé un délai de quinze jours pour leur procurer 42,000 ducats, le 25, ils envahirent Rome et s'emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main. Le colonel de Bemelberg, avec d'autres officiers, se rendit au château Saint-Ange afin de traiter de la solde avec Alarcon et Morone, les deux seuls chefs des Impériaux qui fussent encore dans la ville. Pendant les négociations, les Allemands ne parlaient rien moins que de réduire Rome en cendres, et ils exigeaient que des otages leur fussent livrés. Pour prévenir des excès probables, Morone leur promettait la solde arriérée, et Alarcon faisait venir à marches forcées deux détache-

(1) Lettre de Perez à l'empereur, des 18 août et 2 septembre, dans Villa, p. 264 et 273; dans Gayangos, p. 331 et 363; Schulz, p. 138-139.

ments d'Espagnols et d'Italiens. Mais toujours point d'argent; aux instances d'Alarcon, le pape et les cardinaux répondaient qu'ils étaient prêts à se rendre aux Allemands. A leur tour, les Espagnols étaient sur le point de se révolter.

Lannoy, épuisé autant par les tracas d'une situation embrouillée que par la maladie, mourut le 23 septembre (1). Les négociations entamées pour la mise en liberté de Clément VII n'avançaient pas. L'accord ne semblait plus régner entre le prince et le marquis du Guast, que l'infanterie espagnole réclamait comme chef; enfin, Philibert avait eu récemment une déception à laquelle il ne dut pas être insensible (2).

Nous avons vu que, le 22 juillet, il avait demandé à l'empereur le gouvernement du duché de Milan et le titre de capitaine général, et que ces dernières fonctions avaient été accordées au duc de Ferrare. En ce qui concerne le gouvernement du Milanais, Charles-Quint en avait fait don à Antoine de Leyva, sous prétexte que le connétable l'y avait commis de son vivant et que les progrès d'Odet de Foix, comte de Lautrec, avaient nécessité cette mesure. Selon son habitude, il l'assurait de toute sa bienveillance et l'invitait à persévérer dans son dévouement à sa cause (3).

Ces assurances n'avaient jamais fait défaut à Philibert, qui avait, à bon droit, conscience de ses services; seulement aux bonnes paroles il eût préféré des actes. Mais l'empereur commençait réellement à l'apprécier; il le lui prouva en le mettant désormais au courant de la situation politique. C'est ainsi que, par une lettre écrite à peu près dans le même temps, il l'informait des tentatives de rapprochement qui avaient eu lieu entre lui et François Ier. Il ne lui cachait pas qu'il n'avait aucune confiance en son rival, qu'il n'ignorait rien de ses intrigues avec l'Angleterre, que la prolongation de la guerre était inévitable, et que, quant à lui, il était résolu à aller jusqu'au bout. Il lui faisait part de la perte de Gênes,

(1) Nouvelles de Rome publiées par GAYANGOS, p. 422. — C'est à tort que SUMMONTE dit (l. VII, p. 57) que Lannoy mourut au commencement de décembre.
(2) VILLA, p. 286 et 287.
(3) Lettre de l'empereur à Philibert, du 19 août, Pièces justificatives, n° 76; Archives impériales à Vienne, P A 64, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 61, copie.

imminente, sinon réelle; il lui exposait la gravité de l'état présent aussi bien sur mer que dans le Milanais et en Lombardie, lui rappelait le refus du duc de Ferrare d'assumer la responsabilité des fonctions de capitaine général, en lui disant que « la charge de toute cest armee vous demeure et a nul aultre »; enfin, il lui demandait de se porter au secours du duché de Milan et, en raison de l'âge et des services d'Antoine de Leyva, de se concerter avec lui sur les moyens de repousser l'ennemi (1).

Avant que ces lettres lui parvinssent, Philibert, que l'éloignement de Rome et une existence plus tranquille avaient calmé, envoyait Léonard de Grimaldi à Charles-Quint pour lui rendre compte de ses actes, surtout depuis sa retraite à Sienne. Il y avait attendu ses ordres au sujet de la Lombardie, ce qui ne l'avait pas empêché d'écrire à Lannoy, à Alarcon, à Hugues de Moncade et au marquis du Guast d'aller en toute hâte secourir cette province. Pour lui, il avait fait son devoir, tout son devoir; il s'était conformé aux volontés de Sa Majesté en ce qui concernait le commandement attribué au duc de Ferrare; il l'avait fait prier de se mettre à la tête des troupes, mais, après son refus, les envieux du prince lui avaient opposé le vice-roi de Naples, sous prétexte qu'elles ne voulaient pas reconnaître d'autre chef que lui, etc., choses que nous savons déjà. Malgré tout, il n'avait en vue que les intérêts de l'empereur. Il le suppliait de le maintenir, afin de pouvoir se faire obéir, dans les fonctions qu'il lui avait confiées. En tout cas, il restait à sa disposition à Sienne ou à Ferrare. Son secrétaire français étant malade de la peste, et lui étant dans l'impossibilité de correspondre en chiffres avec Charles-Quint, Grimaldi lui fournirait de vive voix tous les renseignements nécessaires sur la situation de la Lombardie (2).

Sur le point de mourir, Lannoy et le Conseil d'État de Naples désignèrent, pour lui succéder comme vice-roi, don Hugues de Moncade. Celui-ci, quoique très souffrant, accepta et s'empressa d'en

(1) Lettre de l'empereur à Philibert, août; Pièces justificatives, n° 77; Archives impériales à Vienne, P A 94, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 52, copie.

(2) Instructions à Grimaldi, du 7 septembre; Pièces justificatives, n° 78; Archives impériales à Vienne, P A 94, original signé.

informer l'empereur (1). Le même jour, Pierre de Veyre, seigneur de Saint-Julien et ambassadeur de Charles-Quint, écrivait que Chalain (2), maître d'hôtel de Philibert, présent à Naples au moment où Lannoy rendait le dernier soupir, briguait la succession pour le prince et lui demandait, à lui, de Veyre, de la solliciter. « Sire, disait l'ambassadeur, je vous prie, si c'est vostre service, le vouloir faire. Il n'est pas mestier que vous donne a cognoistre le personnage, car vous le cognoissés trop. Il est vrai que pour le bien que je lui veuls, desirerois fort que Vostre Majesté fust servie de lui faire ce bien, mais pour vous dire vrai, j'eme mieulx vostre bien que, si ce n'estoit peult estre que le prendriés a flaterie, je dirois que le mien propre; ores Dieu scet ce qui en est... (3). » De son côté, Philibert fit et fit faire des démarches dans le même sens. Il pria sa mère d'intervenir auprès de l'empereur. A défaut de la vice-royauté, elle aurait voulu pour son fils la charge d'amiral. La réponse de Charles-Quint n'arriva que tardivement au prince; elle était ce qu'elle pouvait être, et les raisons qui lui étaient données étaient trop justes pour qu'il ne les admît pas. Charles-Quint n'avait pas besoin de lui rappeler les services de Moncade, son âge et son expérience; il se borna à lui dire que la présence de celui-ci à Naples était indispensable, comme la sienne à l'armée; que Moncade serait maintenu dans la fonction sans titre et sans promesses, et que, quand la situation le comporterait, il lui accorderait la vice-royauté : « [Je] le vous promets dès maintenant par ceste », lui disait-il; « quant a l'amirauté que aussi m'a fait demander vostre mere pour vous, pour ceste heure je ne vous en prometteray autre chose et la laisseray sans pourveoir jusques a vous bailler la provision de vice-royaume; pour lors en feray comme verray pour le mieux... Je vous prie que ceste promesse que vous fait soit tenu secrete, car vous cognoissez que autrement mes affaires ne s'en porteroient point mieux... et pour ce que le sachant femme seroit chose difficile, j'ai dit a ce porteur, le s^r de

(1) Lettre du 30 septembre, dans VILLA, p. 286 et 287; cf. GAYANGOS, p. 401, et lettre de Camille Pignatello, comte de Burrello, *ibid.*, p. 402.

(2) Chalain fut, quelques jours après, fait prisonnier entre Rome et Sienne par les troupes de la ligue (Nouvelles de Rome, du 19 octobre, dans GAYANGOS, p. 423).

(3) LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 254, n° 101.

Waury (1), la sorte que desire que en escripviez a vostre mere, que vous prye faire aussy (2)... » Par une lettre de Burgos, en date du 1er janvier 1528, il renouvelait la même promesse à Philiberte de Luxembourg (3).

La peste, le désarroi et l'indiscipline continuaient d'affaiblir l'armée impériale, et les craintes que Charles-Quint manifestait au prince se réalisaient. Deux traités d'alliance avaient été conclus entre François Ier et Henri VIII, roi d'Angleterre, le 30 avril et le 18 août 1527. Le second avait pour but avoué la délivrance du pape et pour objet réel la conquête du royaume de Naples. La plupart des troupes nécessaires pour l'expédition devaient être fournies par la France. Henri contribuerait, pour une forte somme, à leur solde et à leur entretien. Le comte de Lautrec fut désigné pour être capitaine général de la future armée d'invasion. A la tête de forces comprenant, dit-on, 40,000 hommes, il franchit les Alpes au commencement de l'été, s'empara d'Alexandrie, le 12 septembre, de Bosco et de tout le pays d'alentour. Gênes, cernée du côté de la mer par André Doria et sur terre par César Fregoso, tombait, le 18 août, au pouvoir des Français, et voyait son doge Adorno remplacé par le maréchal Trivulce. Le 6 octobre, Pavie cédait sous les coups de Lautrec, était saccagée et brûlée en mémoire de la désastreuse bataille du 24 février 1525. Les horreurs qui y furent commises peuvent, toute proportion gardée, être comparées à celles qui suivirent la prise de Rome. La défection du marquis de Mantoue et celle du duc de Ferrare, dont le fils aîné Hercule allait obtenir la main de Renée, fille de Louis XII, n'étaient plus qu'une question d'heures. Enfin Milan, où commandait Antoine de Leyva, était assiégée par les Vénitiens sous les ordres du duc d'Urbin et par François Sforza.

Les nombreuses dépêches adressées à l'empereur par de Veyre.

(1) Ce personnage, dont il sera souvent fait mention par la suite comme agent de Charles-Quint et de Philibert, était un ancien secrétaire du connétable de Bourbon; il se nommait A. de Rupt.

(2) Lettre de l'empereur à Philibert, du 29 décembre; Pièces justificatives, n° 82; Archives impériales à Vienne, P A 94, minute autographe; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 100, copie.

(3) Pièces justificatives, n° 85; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 102.

par André del Borgo, par Sanchez, son ambassadeur à Venise, par Antoine de Leyva et d'autres encore, le tiennent au courant, presque jour par jour, des progrès de l'ennemi (1). Le 18 octobre, Lautrec, qui avait passé le Pô, arrivait à Plaisance. La situation eût été tout à fait grave pour les Impériaux, s'il eût, même avec de faibles troupes, marché sur Rome ; au lieu de cela, il perdit un temps précieux à attendre les instructions du roi d'Angleterre et de François Ier, qu'il savait être en négociations avec Charles-Quint pour la conclusion de la paix. En effet, l'armée qui occupait Rome et les environs ne se composait plus que de 15,000 hommes de pied, de 500 lances et d'environ 1,000 chevau-légers ; le reste avait déserté ou était décimé par la maladie ; l'en distraire pour tâcher d'arrêter les Français, il n'y fallait pas songer ; c'était compromettre le résultat des pourparlers entamés avec le pape par ordre du vice-roi de Naples pour un arrangement définitif et sa mise en liberté (2).

Ces pourparlers avaient lieu entre Alarcon, Morone, de Veyre et Quiñones, général des Franciscains, d'une part, les cardinaux Ciocchi ou del Monte, archevêque de Manfredonia, Campeggio et Laurent Pucci, d'autre part. Comme la grosse difficulté reposait toujours sur la question d'argent, le cardinal Pompée Colonna, réconcilié avec Clément VII, lui suggéra l'idée d'aliéner la chancellerie pontificale, afin de pouvoir, avec le produit qu'il en retirerait, donner satisfaction aux Impériaux. Mais le pape comptait, pour sortir de ses embarras, voir s'accroître la série de désastres qui fondaient sur ses ennemis ; il eût mieux fait d'essayer de calmer leur mécontentement.

Le non-payement de l'arriéré de la solde des Allemands, qui remontait à deux mois et demi, fut la cause de nouveaux troubles. Les lansquenets s'en prirent d'abord à un de leurs colonels, Bemelberg, lequel, redoutant leur colère, s'y était soustrait par la fuite, puis aux otages dont il a été parlé. Le 8 octobre, ils les enchaînèrent deux à deux, les conduisirent au Campo di Fiore où ils les laissèrent toute la nuit, en les menaçant de mort, pour, de là, les emmener au palais du cardinal Colonna et les y enfermer sous bonne

(1) Gayangos, octobre, *passim*.
(2) Nouvelles de Rome, du 19 octobre, dans Gayangos, p. 422.

garde. Sur les 50,000 ducats payables dans le délai de cinq jours, qu'ils exigèrent d'eux, ils en reçurent seulement 34,000, que de Veyre et Quiñones avaient apportés de Naples; mais quand ils furent invités à quitter Rome pour aller à Viterbe, ils refusèrent; c'était maintenant 250,000 ducats qu'ils voulaient (1). De même, les Espagnols ne consentirent à marcher qu'après l'engagement formel de Colonna de leur verser leur solde dans la quinzaine (2).

Des détachements de la ligue étaient à l'Isola; l'abbé de Farfa, Napoléon Orsini, avait pillé Anguilara. Le 18 octobre, le bruit courut que l'armée ennemie était à Monte Rotondo, à moins de cinq lieues de Rome. Alarcon se mit à la tête des Espagnols, d'une partie de l'infanterie allemande et de la cavalerie. Mais ce n'était qu'une fausse alerte. La prétendue armée se composait presque uniquement d'éclaireurs et d'espions qui furent faits prisonniers à Tivoli, le 18 octobre, et conduits à Rome le lendemain (3).

Les jours suivants se passèrent, entre les capitaines de l'empereur, en conciliabules sur ce qu'il conviendrait de faire en cas d'attaque de la part de la ligue et sur l'attitude à tenir envers le pape. Une lettre de Charles-Quint, communiquée le 21 par Alarcon, leur prescrivait de s'en rapporter à Moncade et à Quiñones pour ce qui regardait la mise en liberté de Clément VII. Aux termes des plus récentes discussions, les villes de Civita Castellana, de Foligno ou d'Orvieto semblaient devoir lui être assignées comme résidence (4).

D'un autre côté, Seron, secrétaire de l'État de Naples, arrivait à Rome, le 28 octobre, porteur d'un mémoire de Moncade, qui contenait les conditions à imposer au pape. Ces conditions, tout insuffisantes qu'elles parussent au vice-roi lui-même, pouvaient être encore mitigées dans l'intérêt de la paix. En ce qui concerne la garantie relative aux 250,000 ducats à payer par Clément VII, la chose ne devait faire aucune difficulté. Pour les 150,000 ducats

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 12 octobre; ms. fr. 3022 de la Bibliothèque nationale, fol. 21-23; VILLA, p. 291; SCHULZ, p. 149.
(2) *Ibid.*; VILLA, p. 293, et SCHULZ, p. 151.
(3) Lettre de Perez, du 23 octobre, dans VILLA, p. 302; dans GAYANGOS, p. 427; cf. SCHULZ, p. 151 et 152.
(4) *Ibid.*, dans VILLA, p. 302; dans GAYANGOS, p. 430; cf. SCHULZ, p. 152 et 153.

qui leur revenaient, les Allemands garderaient les otages pendant trois mois et percevraient mensuellement 50,000 ducats. Le pape proposa d'en verser 30,000 après sa libération et pareille somme quinze jours plus tard. Des otages seraient également livrés aux Espagnols pour les 100,000 ducats auxquels ils avaient droit. Des dîmes provenant des biens ecclésiastiques du royaume de Naples et estimées 60,000 ducats, une moitié serait attribuée à l'empereur, l'autre au pape, ce qui lui permettrait de s'acquitter de ses 250,000 ducats. Moncade réclamait encore, mais pour Charles-Quint seulement, les dîmes de la Sicile. Clément aurait la faculté de vendre certaines charges ecclésiastiques du royaume de Naples, qui lui rapporteraient 300,000 ducats, et de créer quatre cardinaux napolitains, ce qui lui en procurerait 20,000. Le 31 octobre, ces conditions furent acceptées de part et d'autre. Elles furent transmises au pape, qui désigna comme otages aux Espagnols les cardinaux Campeggio, Trivulce et Pisani, celui-ci évêque de Padoue. Il fut prévenu de se tenir prêt à partir pour Naples. Clément se résigna avec peine; rendu à lui-même, il répandit d'abondantes larmes. Seron s'empressa d'aller rendre compte à Moncade du résultat de ses négociations (1).

Au cours de ces événements, Lautrec était invité par l'ambassadeur du roi d'Angleterre, par les cardinaux qui étaient à Parme et par les Florentins à se diriger sur Rome, afin de mettre le pape en liberté, ce qui lui était facile en opérant sa jonction avec le duc d'Urbin et avec le marquis de Saluces, alors peu éloignés de la ville. On lui faisait avec raison observer qu'il rencontrerait une faible résistance, à cause de l'indiscipline de l'armée impériale. Mais, d'un autre côté, il avait été sollicité par les Vénitiens et par François Sforza d'attaquer Milan. C'est à ce dernier parti qu'il s'arrêta. La nouvelle en parvint à Rome, le 9 novembre, par une lettre que Lope de Soria adressait à l'empereur et qui lui faisait connaître la situation critique dans laquelle se trouvait l'Italie septentrionale et notamment Milan (2). Le duc de Ferrare allait entrer dans la ligue, à certaines conditions qu'André del Borgo indiquait

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 30 novembre; ms. fr. 3022 de la Bibliothèque nationale, fol. 4-9; Villa, p. 305; Gayangos, p. 465.
(2) Villa, p. 302; Gayangos, p. 447-449; cf. Schulz, p. 155.

à Charles-Quint dans une courte dépêche du 6 novembre (1), et qui en confirmait une autre, du 3 (2).

Lors des négociations dont il vient d'être parlé, le cardinal Colonna avait obtenu l'adhésion des capitaines allemands, que ceux-ci croyaient devoir être partagée par leurs troupes, et la promesse qu'ils quitteraient Rome s'ils avaient la certitude d'être payés de trois quinzaines de leur solde. Alarcon et du Guast s'étaient engagés à donner un ducat à chaque Espagnol. La proposition acceptée, le départ fut décidé pour le 6 novembre. L'artillerie et les munitions, la cavalerie légère, puis le train évacuèrent d'abord la ville. L'infanterie se rassembla sur la place Navona. Tout paraissait en ordre. Déjà du Guast, avec les enseignes, les tambours et un certain nombre de piétons, était en route du côté du nord. Comme le reste de l'armée ne suivait pas tout entière, une immense clameur s'éleva : *Paga, paga!* c'était l'infanterie allemande qui se mutinait et refusait de marcher. D'autres se dirigeaient vers le royaume de Naples. Jean d'Urbina parvint, non sans danger pour sa vie, à en rallier un millier pendant la nuit.

Les Allemands, en armes et toujours vociférant : *Paga, paga!* s'étaient répandus sur la place Saint-Pierre et avaient envahi le pont Saint-Ange, malgré l'intervention de leur colonel qui leur ordonna de rentrer dans leur quartier sous la menace de châtiments très sévères. Heureusement les Espagnols s'étaient tenus tranquilles, et ce commencement de révolte put être étouffé. Le lendemain, du Guast, qui était allé jusqu'à l'Isola, revint pour assister à un conseil de guerre. Il avait laissé l'artillerie près des portes de Rome et la cavalerie légère dans les environs. Une tentative des Espagnols contre Velletri, défendu courageusement par l'évêque André de Melito, échoua; après avoir perdu quatre ou cinq morts et eu dix blessés, ils rentrèrent à Rome et se joignirent à leurs camarades pour réclamer un mois de leur solde. La grosse cavalerie déclara vouloir y rester six jours et demanda 6 ducats par homme. La ville s'exécuta, afin de n'avoir pas à la loger (3).

(1) GAYANGOS, p. 452.

(2) *Ibid.*, p. 449. — Cf. aussi la lettre de Lope de Soria à don Hugues de Moncade, dans GAYANGOS, p. 457.

(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 30 novembre, dans VILLA, p. 307-309; dans GAYANGOS, p. 468 et 469; SCHULZ, p. 154 et 155.

Mais la somme promise par Moncade n'arrivait pas, et l'armée attendait toujours l'arriéré considérable qui lui était dû. Quiñones, de Veyre et Alarcon envoyèrent au vice-roi un exprès le prier de faire le nécessaire pour la délivrance du pape et d'exiger 25,000 ducats de chacun des cardinaux à nommer. Ils faisaient observer à Moncade qu'il était bien plus important de contenter l'armée que de retenir Clément VII prisonnier; l'acte d'indiscipline qui venait de se produire le prouvait bien. Le 21 novembre, ils reçurent un acompte de 15,000 ducats et un rapport sur le projet de création de nouveaux cardinaux. Trois des candidats consentaient à verser 10,000 ducats au moment de leur promotion et même somme dès la réception de leurs chapeaux. Il fut convenu avec le pape que les 15,000 ducats expédiés de Naples et une solde entière, soit en tout 49,000 ducats, seraient distribués aux troupes dans dix jours. Pendant ce temps-là, le cardinal Colonna ferait en sorte de hâter la mise en liberté de Clément VII et des otages. Quinze jours après, deux soldes ou 68,000 ducats seraient encore versés. Mais les Allemands réclamaient, outre les 49,000 ducats, une demi-solde en plus. Finalement, on arrêta qu'ils auraient 66,000 ducats et que les capitaines et double-soldes auraient seulement leur part de ce qui restait à échoir. Pour satisfaire les exigences des Espagnols, de Veyre proposa que les candidats au cardinalat vinssent à Rome et déposassent les 30,000 ducats, partie du prix de leur dignité; le jour même, l'armée serait payée, le pape libéré, et les troupes quitteraient la ville (1).

Durant ces pourparlers, Charles-Quint avait, à tort, été avisé que la captivité de Clément VII avait cessé. En effet, le 22 novembre, il lui écrivait : « J'ai entendu par lettres de France la delivrance de Vostre Sainteté. Et quoique mes ministres ne m'ayent ecrit ni mandé rien de tout ceci, ausquels j'avois commise et donnee cette charge, estant assuré qu'ils auront fait ce que de ma part je leur avoy enjoint, si me suis je grandement rejoui et de ceci ai reçu un merveilleux contentement et plus que de chose qui me fut onc peu advenir. Car, a vray dire, de tant plus je fus marry de votre detention, laquelle a eté faite sans que j'en sois aucunement

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 30 novembre, dans Villa, p. 312-314, dans Gayangos, p. 479; Schulz, p. 156 et 157.

coupable, plus grande aussi en est ma joie et allegresse, oyant que vous etes delivré par mon commandement et par les mains de mes ministres et serviteurs, de quoi je rends graces a Notre Seigneur (1). »

Mais ce fut seulement le 23 que, dans une assemblée des cardinaux, présidée par Clément VII, fut commencée la discussion des articles du traité entre l'empereur et le pape et de la convention entre celui-ci et l'armée. Plusieurs de ces articles soulevèrent des objections et même de violentes protestations, notamment celui qui visait les possessions des Colonna, celui qui forçait le pape à négocier avec l'armée comme avec un pouvoir autonome et celui qui assurait aux troupes la paisible jouissance des biens dont elles s'étaient emparées. Ce dernier surtout exaspéra Clément au point qu'il rompit les négociations. Il déclara qu'il ne voulait plus capituler et qu'il renonçait à poursuivre sa mise en liberté. Le lendemain cependant il revint sur sa détermination et accepta cette condition pour le cas où le payement des sommes fixées ne serait pas effectué. Enfin, le 26, avec les cardinaux, il apposa sa signature au bas des articles, sans même en avoir entendu la lecture, tant il était énervé. Quiñones et de Veyre signèrent pour Charles-Quint; du Guast, Fernand de Gonzague, Alarcon et Jean d'Urbina, pour l'armée (2).

Voici, en résumé, les principales clauses des deux traités. Le pape serait rétabli dans son autorité spirituelle et temporelle; il convoquerait ultérieurement un concile pour la réformation et la réunion des églises séparées; il ne ferait aucune entreprise contre l'empereur tant dans le Milanais que dans le royaume de Naples; il l'autoriserait à faire une croisade contre les infidèles et lui accorderait la dîme des biens ecclésiastiques en tous ses royaumes. En garantie de ces engagements, les villes d'Ostie, Civita Vecchia, Civita Castellana et Forli seraient cédées à l'empereur, ainsi que six otages : Giberti, Jacques Salviati, Galeotto, Malatesta, Alexandre et Hippolyte de Médicis. En attendant l'arrivée d'Alexandre et d'Hippolyte, neveux du pape, les cardinaux Pisani et Trivulce

(1) Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 256, n° 102.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 30 novembre, dans Villa, p. 315 et 316; dans Gayangos, p. 474 et 475; Schulz, p. 155.

seraient retenus à leur place. Clément payerait la solde des garnisons des villes livrées. Les Impériaux quitteraient Rome et les États de l'Église dès que les troupes de la ligue se seraient retirées du territoire qu'elles y occupaient. Quant à l'armée, 350,000 ducats lui seraient payés, savoir 60,000 comptant aux lansquenets, 35,000 aux Espagnols, dans la quinzaine pareille somme et le reste dans trois mois. Ce double instrument serait, après la libération du pape, approuvé solennellement par les cardinaux réunis en consistoire (1).

Le lendemain, de Veyre, en même temps que du Guast, partit pour Naples, afin de soumettre à Moncade la convention avec l'armée et de faire ratifier le traité avec Charles-Quint. De son côté, le pape désigna un commissaire qui devait accompagner l'armée à Viterbe, s'occuper de son entretien et pourvoir à son logement.

Mais, malgré l'échange des signatures, l'ère des difficultés n'était pas close. En effet, le même jour, les lansquenets, qui avaient reçu seulement 20,000 ducats sur 60,000 promis, se mutinèrent de nouveau, blessèrent et firent prisonniers deux de leurs capitaines. Ils les rendirent aussitôt à la liberté, mais ils firent conduire les otages à la potence, afin de les exécuter, s'ils n'étaient pas entièrement payés dans le plus bref délai. Moncade fut alors prié de hâter l'envoi de l'argent à provenir de la concession des chapeaux cardinalices. Plusieurs capitaines allemands, prévoyant l'impossibilité absolue de satisfaire les réclamations des lansquenets, se réfugièrent à l'abbaye de Grotta Ferrata, qui dépendait du cardinal Colonna.

Le 1er décembre, les lansquenets se rassemblèrent de bonne heure au Campo di Fiore, avec l'intention bien arrêtée de faire pendre les otages; mais, dans l'intervalle, ceux-ci, grâce à l'intervention du cardinal Colonna, avaient pu s'enfuir pendant la nuit. Pour calmer leur fureur, on leur fit de nouvelles promesses; on leur livra d'autres otages. Clément VII prit l'engagement de s'éloigner, de laisser comme légat le cardinal Campeggio, et il demanda aux chefs de la ligue de rappeler les troupes qui menaçaient la ville. Le 5 décembre, Philippe Cerbellon fut chargé de la garde du château Saint-Ange sous les ordres du pape, de qui il

(1) Schulz, p. 158; il donne en appendice, p. 183-188, le texte de la convention avec l'armée.

reçut 4,800 ducats pour ses soldats; le 6, Clément rentra en possession de cette forteresse, et les armoiries des Médicis y furent replacées. Cet événement fut célébré à Saint-Pierre par un *Te Deum*, auquel assistèrent nombre de moines et d'ecclésiastiques qui, pendant l'occupation de Rome par les Impériaux, n'auraient pas osé se montrer revêtus du costume religieux (1).

Clément VII savait ne pouvoir pas réunir à temps la somme fixée pour le premier versement de sa rançon. Craignant, non sans motifs et faute de faire honneur à ses engagements, d'être retenu encore en captivité, encouragé par des amis dévoués, il prit le parti de s'évader. Dans la nuit du 6 au 7, il parvint à tromper la surveillance de ses gardiens, se déguisa en marchand et s'échappa du château Saint-Ange. Louis de Gonzague, bien qu'il fût à la solde des Impériaux, l'attendait dans la campagne romaine et le fit reposer dans sa propriété de Crepanica (2). De là il le conduisit à Orvieto, où l'évêque de cette ville, Nicolas Ridolfi, lui donna l'hospitalité. Cinq cardinaux restèrent comme otages, en garantie de sa rançon.

Ce fut le premier épilogue de la politique à double face de ce pape, d'une intelligence rare, mais trop ambitieux, qui avait rêvé d'affaiblir l'Empire par la France et la France par l'Empire. Cette politique avait eu pour l'Église de graves conséquences : sans parler du sac de Rome, elle lui avait fait perdre Rimini, Imola et d'autres villes encore ; elle en eut de non moins déplorables pour sa famille, à l'élévation de laquelle il eût tout sacrifié. Les Florentins avaient chassé ses neveux Hippolyte et Alexandre, mais en leur conservant leurs biens ; ils avaient, nous l'avons vu, rétabli la république et s'étaient étroitement rapprochés de la France. Les Médicis n'avaient plus d'amis, plus d'alliés. Le duc de Ferrare leur avait repris Modène ; les Vénitiens s'étaient emparés de Ravenne et de Cervia, etc. Pendant sa détention de six mois, il avait eu le loisir de faire d'amères réflexions sur la loyauté et la solidité de

(1) Même lettre de Perez à l'empereur, dans Villa, p. 317-319; dans Gayangos, p. 476; autre, aussi de Perez, du 6 décembre; ms. fr. 3022 de la Bibliothèque nationale, fol. 18-19; Villa, p. 325; Gayangos, p. 492; Schulz, p. 159-160.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 11 décembre, dans Villa, p. 326; dans Gayangos, p. 494; Guichardin, l. XVIII, fol. 318.

l'alliance de ceux qui l'avaient lancé dans une des plus effroyables aventures où l'Église se soit jamais trouvée engagée. Henri VIII avait semblé s'intéresser à lui : c'était surtout pour en obtenir son divorce avec Catherine d'Aragon et la permission d'épouser Anne de Boleyn (1); François Ier était aussi absorbé par des préoccupations de toute sorte. Clément VII allait donc désormais être abandonné à lui-même.

(1) Il faut rendre à Clément VII cette justice qu'il s'opposa énergiquement à ce divorce, qui devait entraîner, un peu plus tard, la séparation de l'Église d'Angleterre de celle de Rome.

CHAPITRE VIII

Fin du séjour de Philibert à Sienne; ses résultats. — Il retourne à Rome. — Il se décide avec répugnance à accepter les fonctions de capitaine général. — Difficultés de la situation et désorganisation de l'armée. — Défection du duc de Ferrare. — Clément VII ne tient pas les engagements qu'il avait pris pour sa rançon. — Révolte des Allemands. — Le prince part pour Naples, afin de trouver de l'argent pour les troupes. — Marche en avant de Lautrec vers le royaume de Naples. — Évacuation de Rome.

Philibert, toujours retiré à Sienne (1), n'avait pris aucune part aux événements qui viennent d'être succinctement racontés (2). Mais son premier mouvement de mauvaise humeur passé, il ne resta pas tout à fait inactif. L'oisiveté lui pesait; de plus, il voulut peut-être effacer l'impression fâcheuse que sa lettre du 22 juillet à l'empereur ne manqua pas de produire.

Le dévouement des Siennois étant sujet à caution, le prince jugea bon de les surveiller de très près. En cela il dut agir de sa propre initiative, car il ne semble pas avoir été investi d'aucune mission de ce genre ni par Charles-Quint ni par ses collègues du Conseil. Afin de les empêcher de se rallier à la ligue, il avait déjà fallu envoyer de l'infanterie à Sienne, mais c'était sous prétexte de les protéger contre Lautrec ou contre les Florentins, ou encore de prévenir un mouvement populaire comme celui qui, provoqué contre la famille de Monte Nove, avait coûté la vie à un des plus notables habitants de la cité, Pierre Borghesi, à son fils et à seize ou dix-huit autres dont les maisons avaient été saccagées (3). L'arrivée de Philibert avec 150 cavaliers leur parut suspecte. Il lui

(1) Il n'avait fait qu'une courte apparition à Rome, le 11 août. (Journal. dans Clerc, p. 66.)

(2) C'est à tort que du Bellay, dans ses *Mémoires*, éd. de 1786, t. II, p. 39, dit que « le pape Clement, desesperé de secours, capitula avec le prince d'Aurenge ».

(3) Guichardin, l. XVIII, fol. 311 v°; La Pise, p. 164.

fut facile de la justifier en disant qu'il attendait les ordres de l'empereur en prévision d'une prochaine expédition dans le Milanais; pendant ce temps-là, il étudierait avec eux les moyens de les garantir de toute attaque du dehors. La « balia » se laissa persuader. Dès le 11 août, elle décidait de donner sous main 13 ducats d'or par jour au prince et désignait une commission composée de trois membres, Jérôme Marcobindi, Charles Massaini et le comte Buonsignori, qui devait traiter avec lui des affaires de la république. Par une autre délibération du 18, elle vota une somme de 1,000 ducats pour le remercier d'avoir mis à sa disposition de la cavalerie et de l'infanterie (1).

Mais il surgit à peu de temps de là un incident qui faillit tout gâter. Le bruit s'étant répandu que les milices florentines avaient envahi le territoire siennois, le prince résolut courageusement d'aller à la tête de ses cavaliers pour les repousser. A la porte Camollia, il trouva de nombreux citoyens en armes qui essayèrent de l'en dissuader, parce qu'ils craignaient que son départ de la ville ne cachât quelque arrière-pensée. Comme il persistait dans sa détermination, ils tournèrent leurs piques contre lui, sans cependant lui faire de mal, car il était préservé par son armure d'acier. Il n'en partit pas moins avec les siens. C'était une fausse alerte. Il revint à Sienne furieux d'avoir été trompé et encore plus d'avoir été malmené. Sa colère ne connut plus de bornes quand il vit affichés partout des placards dans lesquels les habitants étaient invités à se défier de lui. Les partisans des Monte Nove l'excitaient contre les gouverneurs qu'ils accusaient d'avoir organisé un complot contre lui. Finalement, il menaça la « balia » de faire venir, pour se venger, toute l'armée impériale sur le territoire de la république et de lui permettre de vivre à discrétion. Les choses s'arrangèrent à la longue; la « balia » donna, le 6 novembre, une nouvelle somme de 1,000 ducats et fit un présent au prince lorsqu'il quitta Sienne (2).

Au commencement de ce mois, il était de nouveau malade dans cette ville. Son journal contient la mention de fourniture par l'apo-

(1) Giov.-Ant. Pecci, *Memorie storico-critiche della citta di Siena*, Sienne 1752 et suiv., t. III, p. 6 et aux notes.
(2) *Id.*, *ibid.*

thicaire Robert de pilules et de drogues jusqu'à concurrence de 8 écus au moins. Il se confessa, le 1er novembre, et fit dire six messes. Il fit allouer « dix escus pour un cheval a Jean Bontemps, qui n'en avoit pas quand il vint d'Espagne en poste devers Monsieur (1) ». Bontemps lui apportait-il, de la part de l'empereur, l'ordre de retourner à Rome, soit pour traiter avec le pape, soit pour prendre le commandement des troupes et aller ensuite à la rencontre de Lautrec? C'est plus que probable.

Le 8, Philibert écrivait à sa mère : « Bien vous veux je advertir que j'atens une escorte qui doyt venyr de Romme pour me venir querir, et moy, estre la, feray tout ce que me sera possible de contenter l'armee. Ce que je croys quy se fera, car il ha ja bon commencement, et, se fest, essayrons de recouvrer a l'empereur ce qu'yl a pardu, ce que j'espere quy se fera cy tost; car je sommes encores une bonne armee (2). »

Les derniers instants qu'il passa à Sienne, il les utilisa pour visiter avec Jérôme Pieri, commissaire nommé, le 18, par la « balia », les principales villes de la république et la Maremme et les mettre en état de défense (3).

Son séjour parmi les Siennois avait été fécond en résultats. D'abord le prince leur avait fait abandonner toute velléité d'adhésion à la ligue, puis il avait obtenu d'eux qu'ils resteraient étroitement soumis à l'obéissance de l'empereur, moyennant le maintien de leurs libertés (4). Malgré l'incident dont il vient d'être question, il avait réussi à se créer à Sienne d'excellentes relations. La nombreuse correspondance qu'il entretint plus tard avec la « balia » en est la preuve. Ces relations lui furent profitables comme elles le furent aux Siennois. Ainsi ils lui servaient d'intermédiaires pour ses rapports avec les troupes du Milanais ou avec les Allemands; ils lui avancèrent souvent des fonds dans les besoins les plus pressants de l'armée, mais c'est surtout lors de l'expédition de Florence, en 1529 et en 1530, qu'ils lui rendirent les plus grands

(1) Journal, dans Clerc. p. 67.

(2) Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 31 ; Pièces justificatives, n° 80; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 311; *Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 137-138.

(3) Pecci, *op. cit.*

(4) *Id.*, *ibid.*

services. A son tour, Philibert leur témoigna un réel dévouement. Les Florentins ne cessant de les menacer, il leur promit son concours « jusqu'à la mort » (1), puis quand, changeant de tactique, ils essayèrent, par des promesses, de les entraîner dans la ligue, il les tint en garde contre leurs menées qu'il qualifiait d'insidieuses, d'intéressées et de dangereuses pour eux (2). Il leur procura par la suite la restitution de Porto d'Ercole, etc.

Avec 200 chevaux et trois compagnies d'infanterie, le prince partit de Sienne, le 22 ou le 23, jour où nous le voyons à Montalcin. Le 25, il était à Acquapendente; le 29, à Toscanella (3), où il fallut encore lui acheter des drogues pour un écu; le 30, à Corneto. Il y soupa et y séjourna. Le 1er décembre, son argentier lui remit 50 ducats pour jouer. De là il vint à Civita Vecchia, où son passage est signalé le 5 (4), puis à Rome, où il arriva le 8 (5).

Le *Journal d'un scrittore de la pénitencerie apostolique* (6) rapporte qu'en route Philibert rencontra Clément VII en fuite et qu'il fut sur le point de le ramener à Rome, mais que le pape lui ayant prouvé qu'il s'éloignait avec la permission des représentants de l'empereur, ils auraient dîné ensemble et continué leur chemin, chacun de son côté. Si ce fait est vrai, il se serait produit le 7, sans doute à Crepanica, chez Louis de Gonzague; mais il y a lieu de supposer que le *scrittore*, généralement très bien informé, aura, cette fois, été induit en erreur. En tout cas, le journal du prince, qui donne sur son voyage les détails les plus précis, est muet sur ce point, assez important cependant pour être consigné.

(1) Lettre de Philibert aux Siennois, du 21 janvier 1528; Pièces justificatives, n° 86; Archives de l'État à Sienne, Lettres à la « balia », original signé.

(2) Lettre du même aux mêmes, du 29 mars 1528; Pièces justificatives, n° 94; Archives de l'État à Sienne, Lettres à la « balia », original signé.

(3) Le journal porte Lustranelle.

(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 6 décembre, dans Villa, p. 324; dans Gayangos, p. 491.

(5) Journal, dans Clerc, p. 68; lettre de Perez à l'empereur, du 11 décembre, dans Villa, p. 328; dans Gayangos, p. 495; — *Les suites du sac de Rome par les Impériaux et la campagne de Lautrec en Italie; Journal d'un scrittore de la pénitencerie apostolique* (décembre 1527-avril 1528), par H. Omont (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. XVI, p. 10). — Cependant, il semble résulter d'une lettre de Charles-Quint, du 18 janvier 1528, que Philibert lui aurait écrit de Rome à la date du 7 décembre (Pièces justificatives, n° 88; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute et copie).

En l'absence de Philibert, Alarcon avait rempli les fonctions de commandant de l'armée et, en cette qualité, avait nommé dans l'infanterie espagnole un certain nombre de capitaines pour les récompenser de leurs services. Dans des instructions données le 1er décembre à Gayoso, il priait l'empereur de ratifier les choix faits par lui, ainsi que diverses mesures d'intérêt général qu'il avait cru devoir prendre (1).

Dès que le prince fut arrivé à Rome, il fut tenu un conseil de guerre. Il y déclara que, malgré les pouvoirs qui lui avaient été conférés par Charles-Quint, ensuite du refus du duc de Ferrare, il se considérait simplement comme l'exécuteur des décisions des conseillers de l'empereur et le moindre d'entre eux. Il lui fut répondu qu'en raison de sa charge il serait obéi et respecté de tous (2). Cette assurance semble avoir été sincère, au moins de la part de quelques-uns, sauf peut-être de du Guast, qui lui avait demandé de revenir et qui s'était engagé à servir sous lui (3).

En dépit de ces instances pressantes, il ne voulut en rien faire acte de maître suprême de l'armée, signer aucun ordre, aucun brevet; il se contentait d'être général des Allemands, membre du conseil de guerre et, répétait-il, « el menor de todos » (4). Il luttait de courtoisie avec du Guast, chef des Espagnols, et, pour bien lui témoigner qu'il le regardait comme son égal, il traitait les affaires avec lui (5). Mais, ainsi que l'écrivait Perez à l'empereur, les intérêts militaires souffraient de cette hésitation, et il était plus que temps de placer à la tête des troupes un homme de beaucoup d'expérience et de grande autorité.

(1) Gayangos, p. 479-481.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 11 décembre, dans Villa, p. 328; dans Gayangos, p. 495, et lettre du même au même, du 12 décembre, dans Gayangos, p. 499.

(3) Lettre de Lope de Soria à l'empereur, du 5 décembre, dans Gayangos, p. 497; cf. Schulz, p. 163. — D'une lettre du duc de Ferrare, du 9 décembre, il semble résulter que du Guast avait d'abord refusé de retourner au camp des Impériaux et de servir sous les ordres du prince (Brewer, p. 1660). A la date du 29 janvier 1528, Lautrec écrit également à François Ier que du Guast avait été froissé de la nomination de Philibert comme capitaine général, et Alarcon de même (*ibid.*, p. 1719).

(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 31 décembre, dans Villa, p. 343; dans Gayangos, p. 523.

(5) « Ando en cortesias », *ibid.* — Notamment pour les pourparlers relatifs à la reddition de Civita Castellana.

Cet avis était également partagé par plusieurs membres du conseil. Alarcon, qui était alors à Velletri, ayant écrit qu'il se disposait à se rendre à Gaëte, fut invité, le 27 décembre, à rentrer à Rome, où sa présence serait utile surtout pour les questions relatives à l'armée. Dans la même séance, à laquelle assistaient le cardinal Colonna, Philibert, Jérôme Morone, Jean d'Urbina et du Guast, celui-ci insista encore auprès du prince afin de le déterminer à accepter la charge de capitaine général; il lui promit de nouveau obéissance. Il n'y parvint pas plus que le cardinal et les autres conseillers (1).

Quelles sont les causes du refus de Philibert? Nous ne les connaissons pas, mais il est facile de les deviner. Il convient d'abord d'en écarter un excès de modestie de sa part. Car cette dignité, il l'avait vivement désirée; il l'avait même impérieusement demandée (2). Ne craignait-il pas la jalousie de ses subalternes, malgré leurs protestations de dévouement? N'était-il pas mécontent de n'avoir pas été fait vice-roi de Naples en remplacement de Lannoy? Ne comptait-il pas, pour s'imposer, sur l'anarchie qui existait partout autour de lui et profiter des circonstances pour être reconnu l'homme nécessaire? Avait-il à prétexter des raisons de santé? Il y avait certainement un peu de tout cela.

Mais la répugnance du prince à assumer une responsabilité aussi lourde pouvait très bien être réelle; en effet, depuis son retour à Rome, la situation était loin d'être brillante. La fuite du pape avait exaspéré l'armée et n'avait fait qu'accroître les difficultés. Si les Impériaux avaient comme garantie de sa rançon les cinq cardinaux qu'aux termes de la capitulation il leur avait laissés en otage, si Ostie et Civita Vecchia étaient en leur puissance, Civita Castellana n'avait pas encore voulu se rendre, malgré les sommations d'Alarcon faites le 13 décembre; il n'était pas question de la reddition de Foligno. Il semblait impossible que Clément VII pût fournir pour le 15 les 145,000 ducats qu'il avait promis. L'arriéré de la solde des troupes ne leur étant pas payé, leur insubordination n'aurait plus de bornes; les actes de mutinerie se renouvelleraient, et n'en serait-il

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 31 décembre, dans Villa, p. 343; dans Gayangos, p. 523.
(2) Voir plus haut, p. 130.

pas, encore une fois de plus, la première victime ? Il fallait s'attendre à tout de la part de la « bonne » armée dont il parlait à sa mère dans sa lettre du 8 novembre, « bonne » peut-être par le nombre et la valeur, mais exécrable au point de vue de la discipline.

Dès le 14, il circulait dans Rome des bruits sinistres sur le compte du pape. Ses bagages, disait-on, avaient été pillés par des paysans. Avant de quitter sa capitale, il aurait été empoisonné par les Espagnols, et on lui donnait à peine pour deux mois de vie. Le 18, la nouvelle de sa mort se répandit même dans la ville, mais elle était fausse. Il souffrait tout simplement d'une enflure aux pieds provenant de la course à cheval qu'il avait dû faire pour gagner Orvieto (1).

L'infanterie espagnole était très éprouvée. La maladie, la faim et les privations de toute sorte y faisaient de nombreux ravages. Alarcon l'annonçait à l'empereur dans deux dépêches du 8 décembre ; il ajoutait que l'armée était complètement désorganisée (2). On était informé que Lautrec, tout en faisant presser le siège de Milan par 12,000 hommes, commandés par François-Marie Sforza et le comte de Gaiazzo, était arrivé à Bologne (3). Sienne, qui, depuis le départ de Philibert, semblait pencher du côté de la ligue, était aussi menacée par lui. Le 23 décembre, il avait fallu envoyer dix compagnies d'infanterie espagnole et quatre d'Allemands pour obliger Velletri, ville des États de l'Église, à recevoir de la grosse cavalerie qui devait assiéger Salmoneta (4).

A Rome, on n'ignorait pas non plus toutes les intrigues des chefs de la ligue, le marquis de Saluces, le duc d'Urbin, Guy Rangone et Frédéric de Bozano, qui tentaient de ramener Clément VII à leur parti. Ces intrigues, Perez les dénonce à Charles-Quint, en disant qu'ils lui promettent « mers et montagnes », la restitution de ses États, le royaume de Naples et le dédommagement des pertes qu'il avait subies. Mais, à ces propositions, le pape avait

(1) [Gi]ornal d'un scrittore, p. 11 et 12.
(2) [Gaya]ngos, p. 493 et 494.
(3) [Giorn]al d'un scrittore, p. 11, et lettre de Lope de Soria à Jean Lalle[mand, se]igneur de Bouclans, secrétaire de l'empereur, du 2 janvier 1528, dans [Villa], p. 525.
(4) [Gi]ornal d'un scrittore, p. 13, et lettre de Perez à l'empereur, du 31 dé[cembre], dans Villa, p. 342, et dans Gayangos, p. 522.

répondu qu'il tiendrait ses engagements envers l'empereur et envers l'armée. Et comme les Vénitiens avaient, quelques jours auparavant, pris Ravenne, Cervia et Codignola, qui dépendaient du domaine pontifical, il ordonna aux troupes de la ligue d'évacuer le territoire de l'Église (1). Enfin la question d'argent se dressait toujours plus inquiétante à mesure que le temps s'écoulait, et le prince d'Orange, ainsi que les autres membres du Conseil, connaissait trop l'état d'esprit des troupes pour n'avoir pas à ce sujet de sérieuses craintes. Heureusement du Guast put rapporter de Naples 47,000 ducats, dont 40,000 étaient le prix de la vente des chapeaux cardinalices à l'archevêque de cette ville et à celui de Matera (2). Au dernier moment, le troisième candidat avait refusé de conclure le marché (3). C'est pourquoi la somme recueillie était si peu élevée. Elle fut aussitôt distribuée à l'infanterie espagnole, composée d'environ 8,000 hommes, dans une montre ou revue qui eut lieu le 29 décembre (4). Dès le lendemain, le départ des Espagnols et des Italiens était donné comme certain pour le samedi ou le lundi suivants; quant aux Allemands, ils resteraient à Rome jusqu'au payement définitif de ce qui leur était dû (5).

Le séjour du prince à Rome, pendant le mois de décembre, ne fut marqué par aucun fait personnel qui soit digne de remarque. Son journal ne mentionne que des gratifications à des joueurs de hautbois et de tambourin qui s'étaient quatre fois fait entendre de lui, et ses libéralités à l'occasion de sa visite aux sept églises, lors des fêtes de Noël (6).

Depuis la dernière réunion du Conseil impérial, le cardinal Colonna et du Guast avaient fait démarches sur démarches pour essayer de vaincre ses hésitations. Du Guast surtout se montrait particulièrement pressant; il ne cessait de renouveler à Philibert ses protestations de dévouement et de celui des Espagnols. Le 1er janvier 1528, il accepta enfin de prendre le commandement en chef

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 13; VILLA, p. 345, et GAYANGOS, p. 524.
(2) GAYANGOS, p. 507 et 508.
(3) *Journal d'un scrittore*, p. 14.
(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 31 décembre, dans VILLA, p. 340; dans GAYANGOS, p. 520.
(5) *Journal d'un scrittore*, p. 14.
(6) Journal, dans CLERC, p. 68.

des troupes (1). Son premier acte fut de proposer Fernand de Gonzague pour le remplacer en qualité de général de la cavalerie légère (2); mais il ne fut pas immédiatement donné suite à ce choix subordonné à l'agrément de Charles-Quint. Du Guast lui eût préféré le duc de Melfi (3). Comme don de joyeux avènement, il eut la satisfaction de recevoir le serment de fidélité de Napoléon Orsini, abbé de Farfa, et de Mario Orsini, seigneur de Monte Rotondo, qui disaient vouloir entrer au service de l'empereur, celui-là avec 90 lances et 2,000 fantassins, celui-ci avec 50 lances (4).

La nouvelle parvenue, le lendemain, que Lautrec, se dirigeant sur Rome, avait passé par Florence, où il avait été bien accueilli et où des vivres avaient été gracieusement offerts à ses troupes par la population, l'arrivée d'un envoyé du roi d'Angleterre qui venait sommer, sous peine de déclaration de guerre, les Impériaux d'avoir à s'éloigner sans retard de la ville (5), rouvrirent le cours des préoccupations. Pour arrêter la marche de Lautrec, il était urgent de hâter l'évacuation de Rome; pour l'obtenir des Allemands, il fallait, sinon liquider l'arriéré de leur solde, au moins leur en payer une partie; pour cela, il fallait de l'argent, et la somme nécessaire manquait. Il n'y avait même pas à espérer sur l'acompte promis par le pape pour le 17. Personne n'osait se porter caution pour lui : on n'en viendrait là qu'à la dernière extrémité (6). D'ailleurs, le légat Campeggio avait nettement affirmé que

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 4 janvier, dans Villa, p. 347; dans Gayangos, p. 526.

(2) *Ibid.*, p. 348 et p. 527. — Fernand de Gonzague avait lui-même sollicité cette charge. Voir Pièces justificatives, n° 87; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81. fol. 105, copie.

(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 16 janvier, dans Villa, p. 350; dans Gayangos, p. 536.

(4) *Id.*, dans Gayangos seulement, p. 526 et 527.

(5) Il n'est pas fait mention de ce fait dans la lettre de Perez à l'empereur, du 4 janvier. Seul, le *Journal d'un scrittore*, p. 15, en parle en ces termes, laissant supposer que c'était un subterfuge : « ... denunciabat Pontifici nullam speraret ex universo suo regno utilitatem emolumentumve ex iis litteris (quas vocant expeditiones) donec captivus fuisset. Sed hoc ab ipso fictum fuisse creditur, ne caesareus exercitus magnae consequendae a Pontifice pecuniae spem haberet. Quod tamen incassum factum est. »

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 4 janvier, dans Villa, p. 348; dans Gayangos, p. 527.

Clément VII serait hors d'état de faire face à ses engagements (1).

Le 3 janvier, il fut proposé aux Allemands une triple solde et à leurs officiers treize écus d'or. Les troupes acceptèrent, mais les chefs réclamèrent sextuple solde (2). La décision fut remise au jour suivant. Philibert et du Guast se rendirent au Campo di Fiore et réitérèrent leur offre, bien résolus, dans le cas où les Allemands refuseraient, à distribuer l'argent aux Espagnols, aux Italiens et aux chevau-légers, afin de les avoir sous la main si une révolte éclatait. Il n'en résulta rien de définitif, et une nouvelle convocation fut arrêtée pour le lendemain. Mais comme de tous côtés la situation semblait menaçante, du Guast fut désigné pour partir sur l'heure pour Naples, afin de demander à Hugues de Moncade d'expédier à Rome tout l'argent possible et les troupes, espagnoles ou allemandes, qui occupaient le royaume (3). Car le bruit courait que Lautrec était sur le point d'assiéger Sienne, que cette ville, loin d'opposer aucune résistance, consentait à ravitailler son armée et à fournir 3,000 fantassins jusqu'à la fin de la guerre (4). Des ordres furent en même temps envoyés pour qu'Ostie et Civita Vecchia fussent fortifiées et mises à l'abri d'un coup de main de la flotte française (5).

Dans une revue passée le 5, les Allemands déclarèrent se contenter du payement de trois soldes. Ils reconnurent, ainsi que les Espagnols, Philibert pour capitaine général (6). D'autre part, Antoine de Leyva, écrivant, le surlendemain, à l'empereur, l'assurait de son obéissance au prince (7). A dater de ce jour, Philibert fut donc le chef incontesté de l'armée. C'est sur lui que toute la responsabilité allait désormais peser.

Charles-Quint venait de lui donner encore un autre témoignage d'estime, en le chargeant avec Antoine de Leyva et André del Borgo de traiter, conjointement ou séparément, avec le duc de

(1) Villa, p. 349, et Gayangos, p. 527.
(2) *Journal d'un scrittore*, p. 15.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 4 janvier, dans Villa, p. 349; dans Gayangos, p. 528.
(4) *Journal d'un scrittore*, p. 16.
(5) Lettre de Perez à l'empereur, du 4 janvier, dans Villa, p. 349; dans Gayangos, p. 528.
(6) *Journal d'un scrittore*, p. 16.
(7) Gayangos, p. 529.

Ferrare et avec Frédéric II de Gonzague, marquis de Mantoue, qu'il désirait rattacher à sa cause. Quand les pouvoirs (1) de Philibert arrivèrent à Rome, il n'était plus temps. Déjà le marquis de Mantoue s'était rallié à la ligue avec des avantages qu'André del Borgo énumérait dans une lettre, du 8 décembre, à l'empereur (2). Dix jours plus tard, parvenait à Ferrare le consentement au mariage d'Hercule d'Este, fils d'Alphonse, avec Renée de France (3). Ce mariage était la récompense de la défection du duc.

Pendant plusieurs jours, il ne se passa rien de saillant à Rome, mais il n'en était pas de même au dehors. Lautrec était à Florence, occupé à régler les difficultés pendantes entre le pape et les habitants à la suite de l'expulsion des Médicis (4). Clément VII ne parlait rien moins que de partir, le 12 au matin, pour Naples et de s'embarquer pour aller trouver Charles-Quint en Espagne, car il ne prévoyait que trop qu'il ne pourrait pas faire honneur à ses engagements. Civita Castellana n'avait pas encore été livrée. Il n'avait pu recueillir la somme fixée pour sa rançon, et Perez ne dissimulait pas à l'empereur qu'il était inutile d'y compter. Il exprimait même la crainte que le pape n'adhérât de nouveau à la ligue. Un émissaire, venu d'Orvieto, cherchait à suborner au profit de celle-ci les capitaines allemands mécontents. Avec cela, pas d'argent pour l'acquisition de l'artillerie nécessaire pour une prochaine entrée en campagne, Sienne menacée, Velletri sur le point d'être abandonnée par sa garnison qui, faute de vivres, voulait aller dans le royaume de Naples, mais Philibert avait pourvu à cette dernière éventualité; il y enverrait 400 hommes d'armes, 200 cavaliers et 3,000 fantassins. Perez, qui n'avait pas toujours été juste pour lui, est obligé, cette fois, de rendre hommage à son zèle, aux efforts qu'il tente, mais en vain, auprès du pape afin d'obtenir de lui qu'il s'exécute. Clément lui annonçait encore, le 16, qu'il ferait bientôt parvenir les 145,000 ducats; mais du versement à faire le lendemain, il n'était pas question. Quant aux habitants de Civita

(1) Pouvoirs datés de Burgos, 19 décembre, dans Gayangos, p. 502.
(2) Gayangos, p. 493.
(3) Lettre de Sanchez, ambassadeur à Venise, à l'empereur, du 23 décembre, dans Gayangos, p. 509.
(4) *Journal d'un scrittore*, p. 18; lettre de Perez à l'empereur, du 16 janvier, dans Villa, p. 352; dans Gayangos, p. 536.

Castellana, ils avaient, ce même jour, chargé un notable des leurs d'informer le prince qu'ils étaient disposés à capituler s'ils avaient de lui l'assurance qu'ils ne seraient pas maltraités et que la ville ne serait pas saccagée. Philibert acquiesça à leur requête (1).

Mais toutes ces promesses dilatoires ne faisaient pas l'affaire des Allemands. Ils devaient avoir une montre pendant laquelle ils espéraient bien recevoir de l'argent. Cette montre eut lieu le 10 pour quatre compagnies, et les jours suivants pour les autres. Ayant appris que Genevois, sieur de Chalain, et un des fidèles Comtois de la suite du prince, était rentré de Naples, la veille, avec 20,000 ducats, ils se répandirent tous dans les rues de Rome, sans doute avec l'intention de se mutiner s'ils n'étaient pas payés. Une tourmente épouvantable qui dura deux jours, et des pluies torrentielles qui firent déborder le Tibre, vinrent heureusement calmer leur fureur (2).

Ce ne fut pas pour longtemps, car, le 17 janvier, date de l'échéance fixée par le pape, il y eut une nouvelle manifestation des Allemands. Dès le matin jusqu'à midi, au grand effroi des Romains qui redoutaient les scènes de désordre auxquelles ils étaient habitués, les lansquenets se rassemblèrent au Campo di Fiore pour protester contre le non-payement de leur solde. Le cardinal Colonna avait eu la prudence de s'éloigner, afin de n'avoir pas à écouter leurs réclamations (3). Alarcon et du Guast étaient à Naples. Naturellement, c'est à Philibert qu'ils songèrent à porter leurs doléances. Ils le mirent en demeure ou de leur donner satisfaction ou de les licencier. Il fut d'abord assez embarrassé pour leur répondre, puis il finit par leur demander de patienter quatre jours — quatorze selon Perez, — puisqu'ils avaient tant fait que d'attendre qu'il écrivît à du Guast de se procurer l'argent nécessaire. Les capitaines objectèrent qu'il arriverait encore ce qui était si souvent arrivé, que ces promesses étaient illusoires comme les précédentes. Le prince leur fit observer, et ils reconnurent que c'était

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 16 janvier, dans Villa, p. 351-356; dans Gayangos, p. 535-538.
(2) *Journal d'un scrittore*, p. 19.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 16 janvier, dans Villa, p. 350; dans Gayangos, p. 534.

vrai, que personnellement il ne leur avait rien promis, que les engagements avaient été pris par le cardinal Colonna et du Guast; que s'ils n'avaient pas été tenus, ce n'était pas par mauvaise volonté. Quant à leur projet de passer à la ligue, il était absurde, l'argent faisant aussi défaut dans l'armée ennemie que dans la leur. Ils consentirent à accepter le délai (1).

Philibert comptait sur l'arrivée de Hugues de Moncade, d'Alarcon et de du Guast. Il leur manda, ainsi qu'au cardinal Colonna, réfugié dans son abbaye de Subiaco, de revenir à Rome le plus tôt possible (2).

Devant les dangers réels de cette situation, il résolut de dépêcher Chalain (3) à Charles-Quint pour l'informer de ces événements. Il lui remettait une lettre, datée du 18, dans laquelle il lui exprimait la crainte de voir les Allemands abandonner l'armée (4). Un avis du même jour et peut-être de la même source, adressé de Rome à l'empereur, portait qu'il faudrait presque un miracle pour permettre au prince et aux autres membres du Conseil de se tirer des difficultés qui surgissaient de toute part. Heureusement les forces disponibles étaient, malgré les pertes subies, encore importantes : sans parler de celles qui occupaient de petits postes et de la garnison de Velletri, il restait 1,200 chevau-légers, 9,000 fantassins espagnols, en y comprenant ceux qui étaient dans le royaume de Naples et qui étaient prêts à rejoindre le gros de l'armée, plus de 7,000 Allemands et 4,000 Italiens, tous d'une valeur éprouvée, invincibles. D'après les nouvelles les plus récentes, il n'était plus question que le pape, toujours à Orvieto, songeât à adhérer à la ligue. Ce qui était le plus à redouter pour l'instant, c'était une révolte des Allemands (5).

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 20 et 21 ; lettres de Perez à l'empereur, du 17 et du 21 janvier, dans Villa, p. 357 et 363; dans Gayangos, p. 537 et 545.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 16 janvier, dans Villa, p. 355; dans Gayangos, p. 537; Schulz, p. 164.

(3) Lettre de Philibert à l'empereur, du 18 janvier; Pièces justificatives, n° 87; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 105, copie. Le journal du prince, dans Clerc, p. 69, porte aussi, à la date du 19, une somme de 100 écus à M. de Peschin pour son voyage en Espagne.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 4 février : Pièces justificatives, n° 89; Archives impériales à Vienne, P A 95, original ; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 111, copie.

(5) Villa, p. 358-361 ; Gayangos, p. 541.

Elle ne devait pas tarder à éclater. En effet, le 20, lendemain d'une fête offerte, après souper, par Philibert aux dames romaines qui s'y étaient rendues masquées (1), ils se réunirent au Campo di Fiore et décidèrent d'abord d'accepter chacun deux écus et d'attendre le retour du prince qui allait partir pour Naples. Mais, dans l'après-midi, ils se ravisèrent. Ivres de colère et de vin, ils saccagèrent et mirent au pillage les maisons voisines du Campo di Fiore et de la piazza Judea, pendant que les habitants, terrifiés, transportaient au môle d'Adrien leurs objets les plus précieux. Après cet exploit, ils convinrent de se trouver, le jour suivant, au même endroit : ce qu'ils firent. Plus calmes, ils se contentèrent de deux ducats, — trois pour les chefs, — qui leur furent distribués le 23, et dirent vouloir bien encore patienter dix jours (2).

Le 21, après avoir entendu deux messes et avoir donné ses ordres à Marnix qu'il envoyait au pape, sans doute afin de lui faire connaître les embarras résultant de son manque de parole et d'exiger de lui l'exécution de ses engagements, Philibert prit la route de Naples. Il était accompagné de dix capitaines allemands; il y arriva le 26 au soir et y séjourna jusqu'au 6 février (3).

Le 23 janvier, le colonel Fabricio Maramaldo fit son entrée à Rome avec 2,000 Italiens (4). Le même jour, les Allemands ravagèrent Casalio, villa d'un noble romain, et massacrèrent quatre arquebusiers espagnols que le propriétaire y avait mis pour la garder. Ils ne s'en tinrent pas là. Ils s'emparèrent, le lendemain, de

(1) Journal, dans Clerc, p. 69. Le même document nous fournit d'autres détails sur les distractions de Philibert pendant les loisirs que lui laissaient ses absorbantes fonctions. Il jouait beaucoup et gros jeu. Le 3 janvier, son argentier lui remit 34 écus pour satisfaire sa passion favorite; le 12, il en perdit 10; un autre jour, un capitaine espagnol lui en gagnait 200 aux échecs; le 18, il était battu au « tablier » par Conrad Hess. — La blessure qu'il avait reçue dans la tranchée du château Saint-Ange n'étant probablement pas tout à fait cicatrisée, il se fit faire, le 15, par un barbier, un « oignement a la joue ».

(2) *Journal d'un scrittore*, p. 22; lettre de Perez à l'empereur, du 21 janvier, dans Villa, p. 363; dans Gayangos, p. 545; Guichardin, l. XXXVIII, fol. 311 v°.

(3) Journal, dans Clerc, p. 68 et 69; *Journal d'un scrittore*, p. 22; lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 366; dans Gayangos, p. 557.

(4) *Journal d'un scrittore*, p. 22.

Marino qui appartenait à Ascanio Colonna, et y commirent toute sorte de dévastations (1). Ils voulurent aussi saccager Frascati, dont le cardinal Colonna était seigneur (2); mais ce nouvel excès n'eût pas manqué de détacher cette puissante famille de la cause de l'empereur. Morone et Jean d'Urbina, qui, en l'absence du prince, avaient l'armée sous leurs ordres, allèrent prévenir le trésorier des Allemands, Gaspard Schwegier, et plusieurs de leurs capitaines; ils leur représentèrent qu'il fallait, à tout prix et dans l'intérêt supérieur de l'armée, empêcher une pareille imprudence pour demander un surcroît de succès, et les Allemands, un peu calmés, consentirent à attendre le retour de Philibert (3).

Tous ces désordres coïncidaient avec les progrès des Français, qui étaient à Rimini dans la Romagne et menaçaient Sienne. Cette ville réclamait des troupes de secours. Morone et Jean d'Urbina tentèrent d'y envoyer Maramaldo (4), car on disait que Lautrec y avait déjà fait entrer 400 arquebusiers, non en ennemis, mais à titre d'alliés (5). Un trompette était venu le 26, de la part du duc d'Urbin, annoncer aux Impériaux que s'ils ne livraient pas bataille en rase campagne, Rome serait attaquée; quinze compagnies d'infanterie, soit 6,000 hommes, étaient déjà à Tivoli, à Vicovaro et à Palestrina (6); le duc d'Urbin et le marquis de Saluces, s'appuyant sur Lautrec, suivaient à une faible distance. En prévision de cette attaque, les Espagnols interdirent l'envoi au château Saint-Ange des vivres, du vin et autres denrées qui y étaient portés par les habitants et les marchands par crainte d'un pillage. Ils firent placer à la tête du pont Élius des sentinelles chargées de veiller à l'exécution de cet ordre (7). Enfin, le fameux abbé de Farfa, qui avait déjà trahi son serment de fidélité à l'empereur, était à Brac-

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 22; lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 367; dans Gayangos, p. 558.

(2) *Journal d'un scrittore*, p. 22.

(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 367; dans Gayangos, p. 558; [illegible], p. 157.

(4) *Id.*, dans Villa, p. 368.

(5) *Journal d'un scrittore*, p. 23.

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 369; dans Gayangos, p. 559, et *Journal d'un scrittore*, p. 24.

(7) *Journal d'un scrittore*, p. 23. Il doit manquer *a* devant *civibus*, dans le texte du *Journal*; la phrase, telle qu'elle est donnée, n'a pas de sens.

ciano avec 800 hommes, dont 400 avaient servi la ligue (1). Selon Perez, qui lui prête des forces s'élevant à 200 chevau-légers et 1,000 arquebusiers, il se dirigeait, avec Étienne Colonna et après avoir laissé 100 hommes à Valmontone, du côté de Salmoneta, et son but était de s'emparer des munitions d'artillerie expédiées de Naples (2). Quatre compagnies de Rome, deux de Velletri et la grosse cavalerie furent désignées pour surveiller leurs mouvements (3). Cette mesure semble avoir été efficace.

Dans ces circonstances périlleuses, les Allemands oublièrent leurs griefs; ils n'eurent plus qu'une pensée : marcher à l'ennemi. Leurs chefs déclarèrent que tous étaient résolus à partir, sans s'inquiéter de leur solde ni d'autre chose, et qu'ils voulaient vaincre ou mourir avec les Espagnols; aussi les en remercièrent-ils au nom de l'empereur. Ils écrivirent à leur colonel Bemelberg, qui était à Naples, pour lui faire connaître cette détermination et le prier de revenir à Rome. D'autre part, Morone et Jean d'Urbina s'empressèrent d'informer Moncade et Philibert de cet heureux revirement (4).

Le premier mouvement d'enthousiasme passé, et le délai fixé par le prince étant sur le point d'expirer, le trésorier Schwegler et quelques capitaines allemands essayèrent d'obtenir du légat Campeggio le payement de la solde de leurs troupes, en lui rappelant que le pape n'avait pas tenu ses promesses. Ils lui signifièrent que, pour cette raison, ils ne s'éloigneraient pas de Rome, qu'ils détruiraient la ville et que Clément en serait responsable. Le cardinal chercha de son mieux à excuser le pape. Il dit qu'il manquait encore 26,000 ducats sur les 145,000 à verser, mais que l'on s'occupait de les trouver; quant aux 50,000 qui auraient dû être livrés le 17, le pape n'était pas obligé de les donner tant que la ville ne serait pas évacuée par les troupes. Cette réponse les satisfit médiocrement, paraît-il, mais ils ne manifestèrent pas trop leur mauvaise humeur (5), car, le 31, on apprenait à Rome que les nobles

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 23.
(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 370; dans Gayangos, p. 560.
(3) *Id., ibid.*; Schulz, p. 165.
(4) *Ibid.*
(5) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 janvier, dans Villa, p. 371; dans

napolitains avaient prêté et remis à Philibert 150,000 ducats au nom de l'empereur, et qu'il serait de retour le samedi 2 février (1).

Le 31 janvier, après une marche forcée, Maramaldo revint de Regnano à Rome avec vingt compagnies qui se composaient en tout de 1,800 à 2,000 hommes (2). Il n'y fit qu'un court séjour; en effet, il en repartit, le 2 février, pour Palestrina, Gallicano et autres localités voisines du domaine du cardinal Colonna, où ses troupes devaient prendre leurs quartiers d'été (3).

Le lendemain, la nouvelle se répandit dans Rome que Lautrec, venant de Sinigaglia et faisant route vers Naples, avait été à Ancône, le 30, et qu'il avait franchi le Tronto avec le gros de son armée. La rumeur publique en estimait le chiffre à 60,000 hommes, et l'on disait qu'elle s'augmentait de jour en jour (4). Ce nombre était évidemment exagéré; ailleurs, il est déjà réduit à 30,000 (5), puis à un peu plus de 15,000 (6). C'est seulement le 8 et le 10 que furent connus les détails relatifs à cette opération; ils étaient aussi très contradictoires. Selon les uns, elle aurait été effectuée sans coup férir; selon d'autres, Lautrec aurait rencontré une vive résistance et aurait eu à soutenir le choc de 2,500 à 3,000 des Allemands de la garde du corps de l'empereur, que Lannoy avait emmenés pour la défense du royaume de Naples; la quantité des morts et des blessés aurait été considérable; presque tous les Impériaux auraient été mis hors de combat. Le *scrittore* ajoute qu'ils auraient été honteusement défaits (7). Quoi qu'il en soit de ce succès, Lautrec ne parut pas disposé à en profiter immédiatement pour se hâter vers Naples; il préférait, disait-on, rester dans la Pouille, afin de se procurer l'argent nécessaire à l'entretien de ses troupes, d'inter-

GAYANGOS, p. 561; SCHULZ, p. 165. Cf. aussi la lettre de Perez à l'empereur, du 3 février, dans VILLA, p. 373; dans GAYANGOS, p. 568.

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 24.

(2) 1,800 selon le *Journal d'un scrittore*, p. 25; 2,000 selon Perez, dans sa lettre à l'empereur, du 3 février, dans VILLA, p. 374; dans GAYANGOS, p. 569.

(3) *Journal d'un scrittore*, p. 25.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 février, dans GAYANGOS, p. 583. GIANNONE, *Histoire civile du royaume de Naples*, éd. fr. de 1742, t. IV, l. XXXI, p. 34, dit que les troupes de Lautrec, passées en revue à Aquila, le 10 février, étaient au nombre de 30,000 hommes d'infanterie et de 5,000 de cavalerie.

(7) *Journal d'un scrittore*, p. 24, 27, 28 et 29.

cepter les vivres dirigés sur Naples et de réduire cette ville par la famine. Il n'en ferait le siège que dans le cas où elle aurait la velléité de se défendre (1).

Les progrès de Lautrec avaient causé aux Romains une joie profonde, car ils se croyaient sur le point d'être débarrassés des Impériaux. Mais ils étaient bientôt avertis que leur départ n'aurait pas lieu avant une quinzaine au moins (2). Du Guast, attendu depuis plusieurs jours avec de l'argent, — et l'argent plus encore que lui, — n'était pas arrivé. Le bruit que le pape, sollicité par Lautrec de se rallier à la ligue, voulait aller à Ancône, persistait, malgré l'assurance donnée par Campeggio qu'il n'en était rien et que les 145,000 ducats seraient payés (3). Aucune décision ne pouvait d'ailleurs être prise tant que le prince ne serait pas de retour. Celui-ci avait fait savoir, par les capitaines allemands qui l'avaient accompagné à Naples et rentraient à Rome, que les troupes recevraient une double solde et que deux autres leur seraient distribuées à un mois d'intervalle (4). Il est à peine besoin de dire que cette dernière nouvelle fut bien accueillie. « *Estos Alemanos estan alegres* », écrit Perez (5). Cependant le cardinal Colonna était partisan de l'évacuation immédiate; il n'ignorait pas que François I[er] avait résolu de consacrer à la continuation de la guerre les deux millions d'écus réclamés par Charles-Quint pour la rançon de ses fils et avait donné à Lautrec l'ordré de poursuivre vigoureusement sa marche vers Naples. Il s'agissait d'arrêter ses mouvements. Sur son conseil, Morone et Jean d'Urbina prévinrent les troupes d'avoir à être prêtes à tout événement (6).

Les Impériaux, de leur côté, ne demeuraient pas inactifs. De Naples on expédiait par mer des canons de campagne et des provisions de vin qui durent être à Rome le 5 ou le 6 février (7). Charles-Quint s'était, non sans peine, procuré en Espagne 400,000 ducats,

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 24, 27, 28 et 29.
(2) *Ibid.*, p. 25.
(3) Lettres de Perez à l'empereur, des 3 et 8 février, dans Villa, p. 373; dans Gayangos, p. 568 et 581.
(4) *Id.*, dans Villa, p. 374 et 375; dans Gayangos, p. 582.
(5) *Ibid.*
(6) *Journal d'un scrittore*, p. 27; lettre de Perez à l'empereur, du 8 février, dans Villa, p. 374 et 375; dans Gayangos, p. 581 et 582.
(7) *Journal d'un scrittore*, p. 26.

dont 200,000 pour faire de nouvelles levées en Allemagne et le reste pour en faire en Italie. Au fur et à mesure des enrôlements, les recrues étaient dirigées sur l'armée (1).

L'attente de l'argent, si souvent promis, poussa une fois de plus les Allemands aux pires excès. Le 6 février, à la suite d'une réunion où il fut décidé que les fantassins auraient chacun deux soldes, ils témoignèrent leur mécontentement en disant qu'ils en voulaient quatre ; sinon ils partiraient pour Naples. Ils convinrent de se rassembler encore dans trois jours, parce qu'on leur apprit que le prince, du Guast et Moncade seraient à Rome le surlendemain. Des troupes venaient même d'être envoyées à leur rencontre, afin d'escorter les sommes qu'ils apportaient (2). Ils n'allèrent pas moins, au nombre de 1,500, à Frascati pour faire du butin. Ils firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent, mais ils furent obligés par leurs chefs de restituer au cardinal Colonna ce qu'ils lui avaient pris. L'indignation de celui-ci fut grande quand il sut que les Italiens de Maramaldo avaient saccagé les maisons, les églises et les monastères de Palestrina qui faisait également partie du domaine de sa famille (3).

Avant de quitter Naples, le 6 février, pour regagner Rome, Philibert rendit compte à l'empereur des motifs qui l'avaient forcé à entreprendre ce voyage en un moment où sa présence à l'armée eût été si utile et des résultats de ce voyage. Les motifs, c'était l'impérieuse nécessité de se procurer de l'argent, n'importe comment, au risque de voir les Allemands déserter en masse et passer à l'ennemi. Les résultats n'étaient pas brillants : 50,000 ducats et l'espérance de 20,000 autres qui seraient remis au légat du pape par Antoine de San Severino pour son chapeau de cardinal. Avec cette somme, il serait payé deux des soldes arriérées; les autres seraient versées dans un et deux mois. Si l'armée le désirait, trois des villes du royaume de Naples qui appartenaient au pape lui seraient livrées en garantie, « veu que a vous et a eux il y a fally de promesse

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 26.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 33; lettre de Perez à l'empereur, du 8 février, dans VILLA, p. 376; dans GAYANGOS, p. 582; SCHULZ, p. 166.

de l'argent qui devoit donner ». Il avait renvoyé à Rome les dix capitaines que les Allemands avaient délégués pour l'accompagner à Naples. Quant à lui, il restait pour recouvrer l'argent, qu'il emporterait avec du Guast; il ne prévoyait guère avoir qu'une paye. En raison des progrès de Lautrec, il ne pouvait plus différer son départ. Alarcon suivrait avec 15,000 ducats. Il terminait en conjurant Charles-Quint de pourvoir, lui aussi, aux besoins de l'armée, « car, sens cela, ce que sarions fayre de par deça ne seroyt que ung alongement de pardicyon a laquelle forsement viendriés;... sy nous contentons ces Alemans, j'avons conclu tous ensemble de aler chercher les ennemys... (1) »

En attendant le retour du prince, le cardinal Colonna fit envoyer 200 arquebusiers au secours de Tagliacozzo menacée par la ligue (2). De leur côté, Morone et Jean d'Urbina, afin de préparer le départ prochain de l'armée, se préoccupèrent de concentrer à Rome les troupes campées ou en garnison dans les environs. Les chevau-légers arrivèrent de Corneto, le 11, en même temps que des compagnies d'infanterie venues de divers endroits. La concentration se continua le lendemain (3).

Philibert était rentré le 11 dans la soirée (4), avec du Guast et le duc de Melfi. Le 12, l'armée fut réunie. Le prince dit aux Allemands qu'ils allaient recevoir chacun six ducats, qu'ils auraient dans un et deux mois les soldes qui leur étaient redues, et qu'ils partiraient incessamment. Ils se déclarèrent satisfaits et contents de marcher à l'ennemi. Du Guast harangua les Espagnols qui n'eurent rien et ne réclamèrent rien; il répondit pour eux de leur bonne volonté (5). Dans un conseil tenu le 13, les dernières dispositions furent arrêtées tant pour l'évacuation de Rome que pour les mouvements de troupes et la nomination d'un représentant de l'armée auprès du pape. Jean-Antoine Muscetula fut désigné pour cette fonction. On se mit d'accord sur la direction à prendre, et il fut convenu que

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 4 février; Pièces justificatives, n° 89; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 111, copie.
(2) *Journal d'un scrittore*, p. 27.
(3) *Ibid.*, p. 28 et 29.
(4) *Ibid.*, p. 28; Journal, dans Clerc, p. 69; lettre de Perez à l'empereur, du 12 février, dans Villa, p. 379; dans Gayangos, p. 592.
(5) Même lettre de Perez, dans Villa, p. 379; dans Gayangos, p. 592

du Guast ferait, en toute hâte, route par Valmontone vers Troia, de façon à y devancer l'ennemi (1).

Le 14, l'infanterie italienne, les chevau-légers et presque toute l'infanterie espagnole quittèrent Rome sous le commandement de du Guast. Il emmenait en outre avec lui les fourgons de munitions et les canons (2), sauf ceux qui furent envoyés par mer à Gaëte et à Naples (3). Le 15, il fut distribué aux Allemands six ducats; le 16, à midi, les tambours espagnols annoncèrent le départ pour le lendemain; le soir, les Allemands firent de même. Chaque homme était muni de vivres pour quatre jours (4).

Enfin, le 17, à la grande joie des Romains, dit le *scrittore*, l'armée impériale, *nefarius Caesaris exercitus*, comme il l'appelle en quelque endroit (5), sortait de Rome par la porte Saint-Jean et prenait le chemin de San Germano (6). Philibert, parti « après la disnee », alla « avec son train » coucher à Frascati (7). Il ne laissait dans la ville des papes que quelques hommes chargés d'escorter le reste des convois.

(1) Lettres de Hugues de Moncade à l'empereur, des 16 février et 6 mars, dans VILLA, p. 381 et 382; dans GAYANGOS, p. 594 et 611.
(2) *Journal d'un scrittore*, p. 29.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 12 février, dans VILLA, p. 380; dans GAYANGOS, p. 593.
(4) *Journal d'un scrittore*, p. 30.
(5) *Ibid.*, p. 28.
(6) *Ibid.*, p. 30.
(7) Journal, dans CLERC, p. 69.

CHAPITRE IX

Après le départ des Impériaux, les bandes de l'abbé de Farfa envahissent la ville et se livrent au pillage. — Arrivée de Philibert à Troia. — Concentration de l'armée de Lautrec. — Escarmouches. — Départ du prince pour Naples. — Il fait sa jonction à la Tripalda avec Moncade, le prince de Salerne et Maramaldo, et se dirige vers Naples.

Rome était libre ou croyait l'être, mais le calme ne devait pas y revenir encore. Le jour même du départ des Impériaux, à la vingt-deuxième heure, elle fut envahie par des bandes de l'abbé de Farfa, conduites par Amico Orsini. Ces bandes se répandirent dans les rues et sur les places publiques, en criant : *Francia, Francia! Orso, Orso! Ecclesia, Ecclesia!* et firent la chasse aux Espagnols et aux Allemands qui n'avaient pas accompagné le gros de l'armée. Tous ceux qui étaient rencontrés furent massacrés ou faits prisonniers; le nombre de ces derniers, en grande partie Espagnols, s'éleva à cent cinquante environ; ce qui leur appartenait fut pillé. Comme, la nuit précédente, d'autres troupes du même abbé avaient capturé sur le Tibre le capitaine Rodrigue Ripalda, gouverneur d'Ostie, qui se rendait à son poste, deux canons, tué une trentaine d'arquebusiers espagnols, tout l'équipage et coulé son navire, les Romains redoutaient des représailles de la part des Impériaux. Le gouverneur François Suardi, les « conservateurs » et l'auditeur du légat Campeggio parcoururent toute la ville afin de mettre un terme à ces scènes de sauvagerie; ils donnèrent des ordres pour que l'on fît au pont Sixte des barricades destinées à empêcher l'entrée des troupes orsiniennes qui étaient signalées aux environs.

Le lendemain matin, le pillage recommença. Les Farfatins, ainsi qu'on les nommait, saccagèrent les nombreuses barques amarrées sur les bords du Tibre et arrivées de Naples les jours précédents. Ils s'assurèrent de la personne des mariniers, tout en les laissant

saufs, eux et leur modeste avoir. Mais ils s'emparèrent de l'or, de l'argent et des objets précieux des Espagnols et des Allemands. La valeur de la prise était estimée 12.000 ducats. Par décision du gouverneur, quelques Romains, qui s'étaient joints aux pillards, furent pendus.

Grâce aux démarches du cardinal Campeggio et des « conservateurs », l'abbé de Farfa voulut bien ne pas entrer dans la ville et lui épargner de plus graves dommages. Telle était la terreur qu'ils inspiraient, ses bandes et lui, que les capitaines de quatorze navires chargés de farine et de vin n'osaient pas pénétrer dans Rome, mais les « conservateurs » leur firent savoir qu'ils pouvaient avancer.

La nouvelle que, pendant la nuit, tous les boulangers allemands avaient été pillés et faits prisonniers, que douze barques, conduisant de Rome à Naples des Espagnols avec cent cinquante caisses, avaient été saisies près d'Ostie par Philippin Doria, neveu d'André, et que deux cents d'entre eux étaient tombés en son pouvoir, causa une émotion d'autant plus grande que 3.000 fantassins de l'armée impériale revenaient à Rome, afin de tirer vengeance des excès des Orsini. Le légat Campeggio eut à s'interposer encore une fois; il en rentra seulement quelques-uns qui se contentèrent de garder des canons que le mauvais état des chemins n'avait pas permis d'emmener (1). Heureusement pour les Romains, les chefs des Impériaux avaient d'autres préoccupations.

Le 19 février, Philibert était à Valmontone (2), dans la province de Velletri. Cette localité avait pour seigneur Jean-Baptiste Conti. Jeune, courageux, mais manquant d'expérience, il avait pensé être en état de résister. Pour la défendre, il avait en tout 200 arquebusiers. Ils soutinrent vaillamment le choc des assiégeants, mais, trop peu nombreux, ils durent céder devant des forces de beaucoup supérieures. Les habitants ayant demandé à ouvrir des négociations afin de capituler avec des conditions avantageuses, les ennemis profitèrent de la suspension d'armes pour pénétrer dans la ville, en massacrer un grand nombre, hommes et femmes, et faire un important butin. Mais quand il fallut opérer le partage, les Espa-

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 30-32.
(2) Journal, dans CLERC, p. 69.

gnols et les Italiens en vinrent aux mains. Plusieurs furent tués de part et d'autre. Conti se livra à un des chefs de l'armée, beau-père d'un Colonna. Il lui fut fait grâce de la vie, ainsi qu'à sa petite troupe. Mais ce premier succès coûta aux Impériaux plus de cent hommes, parmi lesquels le capitaine espagnol Gallindo (1).

Par une lettre du prince à sa mère, lettre très courte dans laquelle il la prie de rembourser à Manuel Henrich une somme de 2,300 écus d'or que son frère Georges Henrich, d'Anvers, lui avait prêtée « lorsqu'estions encloz » (2), nous savons qu'il était à Aquila le 21 février; le 22, il était « avec son train » au camp de l'Isola; du 23 au 25, à San Germano. Puis il poursuivit sa marche en avant par Alife (27 et 28), Corsalle (29), Bénévent (2 et 3 mars) et Castelfranco, le 3. Le 4, il arriva à Troia (3), où il devait séjourner afin d'observer les mouvements des Français et de prendre contact avec eux.

La rapidité de cette marche s'explique par le désir qu'avait Philibert de barrer la route à Pierre Navarro et à Valerio Orsini, qui étaient à Aquila et à Sulmone avec 6,000 fantassins, 500 chevau-légers, et cherchaient à faire leur jonction avec Lautrec, lequel longeait la mer pour se rendre dans la Pouille (4). A l'approche des Impériaux, les lieutenants de celui-ci levèrent le camp en toute hâte, et le prince ne put les devancer ni même les atteindre. Ils parurent avant lui à Lucera (presque partout appelée à tort Nocera), à Foggia et à San Severo qu'ils occupèrent. Pour avoir plus de liberté d'allure, il avait laissé son artillerie en arrière (5).

Nous n'avons que peu de renseignements sur les premières opé-

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 32 et 33; Leonardo Santoro da Caserta, *Dei successi del sacco di Roma e guerra del regno di Napoli sotto Lotrech*, récit publié à Naples en 1858, par Scipione Volpicella. Le récit de Santoro est très important, parce que l'auteur était voisin du théâtre des événements et y fut parfois mêlé; mais il est prolixe, pas toujours sûr, et abonde en détails tout à fait étrangers au sujet; malheureusement aussi, il ne donne pas ou fort peu de dates.

(2) Pièces justificatives, n° 92. La cédule de Philibert à Georges Henrich est en original aux Archives du Doubs, E 1315.

(3) Journal, dans Clerc, p. 69 et 70.

(4) Lettre de Hugues de Moncade à l'empereur, du 6 mars, dans Villa, p. 381 et 382; dans Gayangos, p. 609.

(5) Lettre de Philibert à l'empereur, du 20 mars; Pièces justificatives, n° 93; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, IV, fol. 123; Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. 1, p. 263-264, n° 106.

rations de cette campagne, et il ne nous reste plus pour nous guider les intéressantes lettres de Perez à l'empereur. Il avait accompagné l'armée jusqu'à San Germano, mais l'avait quittée là pour se rendre à Naples, où il était avant le 6 mars. Le *scrittore* de la pénitencerie, généralement très bien informé tant que les Impériaux étaient à Rome, parce que les dépêches officielles y affluaient, est plus sobre de nouvelles; elles sont aussi moins sûres. Il a soin, il est vrai, de prévenir qu'il les donne sous toutes réserves, et il n'hésite pas, s'il y a lieu, à reconnaître qu'elles sont erronées. Mais on ne peut pas n'en pas tenir compte.

A la date du 25 février, il parle d'un combat, non loin de Capoue, entre les Impériaux et les troupes françaises. Jean d'Urbina, après avoir ordonné à ses fantassins de se débarrasser des femmes qui les suivaient et des objets encombrants, aurait attaqué l'ennemi prévenu du projet des Impériaux et aurait été repoussé avec une perte d'environ 400 hommes. Le lendemain, il fait mention d'une rixe entre Espagnols et Allemands, dans laquelle, de chaque côté, beaucoup auraient trouvé la mort; de la défection de Maramaldo qui aurait passé avec ses soldats au parti français; de projets de désertion des Allemands. Il signale, justement, la présence des Impériaux à San Germano.

Le 29, il apprend qu'Aquila s'est soulevée contre les Espagnols et que les couleurs françaises y ont été arborées (1). Quelques villes et châteaux voisins ont imité cet exemple.

Les Français, qui occupaient une ville non désignée, l'abandonnent à l'arrivée des Espagnols. Ils veulent la reprendre, mais ils sont battus et perdent près de 200 cavaliers. D'après lui, ce bruit mérite confirmation. Le duc d'Urbin et le marquis de Saluces ont levé le camp, il y a trois jours, afin d'aller rejoindre Lautrec posté sur l'autre rive du Garigliano, d'où il n'a pas pu être délogé, malgré les efforts de l'ennemi (2 et 3 mars).

Il est question d'une victoire des Espagnols sur le Liri; elle est ensuite démentie (4 mars). Plusieurs fois, la prise de Bénévent par Lautrec est annoncée. S'il ne poursuit pas ses succès, c'est pour laisser à la flotte française le temps de s'équiper et de s'armer

(1) En quittant cette ville, Philibert y avait mis pour commander la place le duc de Melfi, avec 2,000 fantassins (SANTORO, p. 31).

4 mars). On dit d'abord que les pertes de Lautrec s'élèvent à 00 cavaliers, que les troupes de du Guast ont été entièrement éfaites et sont prisonnières, que les Impériaux sont dans le plus omplet dénuement, tandis que la ville regorge de provisions 7 mars); ailleurs, que Bénévent s'est rendue sans coup férir 8 mars); enfin, que ce sont les Espagnols qui en sont maîtres, qu'il est inexact qu'elle soit jamais tombée au pouvoir des rançais (11 mars).

Il consigne encore dans son *Journal* la rumeur d'une victoire, Cepperano, des Espagnols sur les Français, qui auraient eu 400 caaliers tués (5 mars); de celle de Pierre Navarro à Serra, bourg du oyaume de Naples, sur les Allemands, dont il aurait coupé les ommunications avec le reste de l'armée (12 mars), et l'occupation 'Aquila et de Sulmone par les troupes de Lautrec (1).

Lautrec, qui avait été quelques jours à Chieti, continua sa oute vers la Pouille, afin d'opérer sa jonction avec Navarro et Valerio Orsini. Il ne rencontra pas d'obstacle. Les villes lui ouvraient leurs portes et lui faisaient un accueil plutôt sympathique, parce que, depuis la domination angevine, le nom français était encore populaire dans ces régions. Il était juste. Les populations étaient prévenues d'avoir à fournir au ravitaillement de ses troupes en portant dans son camp les denrées nécessaires, qui seraient payées à leur véritable prix; sinon, elles seraient réquisitionnées. Le maraudage était sévèrement réprimé dans son armée. Trois capitaines étaient chargés de veiller à l'exécution de ces prescriptions (2). Guichardin prétend que Lautrec traînait à la suite de son armée deux fois autant de vivandiers, de valets et de pillards que de soldats (3).

Il arriva le 4 mars à San Severo, au nord de Lucera et de Foggia, où était déjà une partie de ses troupes. La concentration commença aussitôt. En dehors des garnisons mises par lui dans les villes qu'il avait emportées, Lautrec disposait encore de 28,000 hommes environ. Parmi les étrangers, Pierre Pesari avait

(1) *Journal d'un scrittore*, p. 34-38.
(2) Santoro, p. 30.
(3) « ...Le bruit couroit qu'en son armee, il y avoit plus de vingt mille chevaux et quatre-vingt mille hommes, dont les deux tiers estoyent gens inutiles... » L. XVIII, fol. 328.

le commandement de 1,000 chevau-légers; Civriano était à la tête de 150 Grecs et Albanais; Valerio Orsini était un des principaux chefs de la cavalerie italienne; François Cantelmo conduisait un escadron fourni par le duc de Ferrare; Pierre Avogaro, gentilhomme de Brescia, avait sous lui huit compagnies d'infanterie allemande; Gabriel Ripaldo, le reste des Italiens; Pierre Navarro, les Gascons et les Basques; Claude de Tende, fils de René, dit le grand bâtard de Savoie, et Louis de Lorraine, comte de Vaudémont, avaient sous leurs ordres, celui-ci le gros des Allemands, celui-là les Suisses (1). C'est cette armée qu'allait avoir à combattre Philibert avec une dizaine de mille hommes, presque sans artillerie, avec une cavalerie insignifiante à opposer à celle des Français, considérable, bien montée et remarquablement entraînée (2).

Après s'être emparé de Torremaggiore, de la Procina et de quelques localités d'alentour, Lautrec joignit Navarro à Lucera, le 8 mars; le marquis de Saluces était à Foggia, plus au sud. La nuit qui suivit son arrivée, Lautrec demanda à Valerio Orsini, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, d'aller faire vers Troia une reconnaissance, afin de surveiller les mouvements de l'ennemi et d'essayer de connaître ses projets. Pour cela, il avait à franchir un cours d'eau, le Chilone, dont les bords sont très escarpés. Du Guast, prévoyant une surprise de ce côté, y avait placé de l'infanterie en observation. Au point du jour, Orsini fit traverser la rivière à quelques-uns de ses cavaliers. Ils furent vigoureusement accueillis par le feu des Espagnols qui commençaient à les entourer en force. Dans la crainte d'une déroute, Orsini donna à sa cavalerie le signal de la retraite; elle put ainsi rentrer saine et sauve dans ses quartiers (3).

Le 12, les Français, sous la conduite de Lautrec, quittèrent San Severo pour aller attaquer Philibert à Troia. Son armée était presque au complet; elle avait douze canons. La cavalerie formait les ailes et protégeait l'infanterie, qui tenait le milieu, les bataillons à la distance de deux cents pas l'un de l'autre. Il y eut plusieurs

(1) Summonte, t. IV, l. VII, p. 58, dit que Philibert avait 17,000 hommes, dont 15,000 fantassins et 2,000 cavaliers.
(2) Santoro, p. 33.
(3) *Id.*, p. 35.

escarmouches violentes; dans l'une, Mario Colonna fut fait prisonnier. Son oncle, le cardinal, le racheta pour 1,000 écus (1). Les Français, constamment retardés dans leur marche et embarrassés par leur nombreux personnel, n'avançaient que de deux lieues par jour à peine. Ils parvinrent seulement le lendemain, après un trajet de cinq milles, au bas de la montagne sur laquelle le prince s'était retranché. Le 14, ils voulurent le contraindre à faire une sortie. Mais comme il n'avait pas reçu l'artillerie ni le renfort de 300 hommes qu'il avait demandés à Moncade, il ne se montra pas, bien que les Français criassent : *Bataille, bataille!* Seule, la cavalerie chercha à arrêter leur mouvement; elle eut 300 hommes hors de combat, mais l'infanterie de Lautrec subit de sérieux dommages; elle perdit plusieurs enseignes et guidons.

En vain Lautrec, qui avait établi ses canons sur une hauteur située en face de celle qu'occupait Philibert, chercha-t-il à déloger celui-ci de ses positions. Ses projectiles n'avaient pas une portée suffisante; il brûla inutilement sa poudre (2). Il se contenta de livrer encore quelques engagements, sans résultat appréciable. Avec un peu de décision, il eût pu remporter un grand succès et peut-être, d'un coup, terminer la campagne; il préféra temporiser. A ceux de ses capitaines qui lui en exprimaient le regret, il répondit, paraît-il : « Je ne pouvois donner la bataille sans perte de beaucoup de gens de bien, mais je les auray la corde au col. » Ces lenteurs devaient lui être fatales.

Persuadé qu'il était le maître de la situation, il attendit, pendant sept jours, l'occasion de réparer sa faute; elle ne se présenta pas. Cette expectative fut même marquée par un événement tra-

(1) SANTORO, p. 35; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 325 v°; lettre de Philibert à l'empereur, du 20 mars; Pièces justificatives, n° 93; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, IV, fol. 123; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 263-264, n° 106.

(2) Gregorio Rosso, l'auteur d'une *Historia delle cose di Napoli sotto l'imperio di Carlo Quinto, dall' anno 1526 per insino all' anno 1537, scritto per modo di giornali*, p. 14, considère cette tentative comme une victoire. — Rosso était notaire à Naples, et il fut plusieurs fois élu membre du Conseil de cette ville. Malgré des erreurs, son récit doit être considéré comme aussi exact que possible. Seulement les dates données par lui ont besoin d'être contrôlées. De même que la plupart des autres écrivains italiens, Rosso est très hostile à Philibert et au parti impérial. — Il existe une copie de cette histoire à la Bibliothèque d'Arras, dans le fonds V. ADVIELLE, ms. 1071 (153), du dix-septième siècle.

gique. Une tourmente épouvantable s'abattit sur le camp français. Les tentes furent renversées par le vent; les troupes furent sans abri, et, comme la température était très rigoureuse, nombre d'hommes moururent de froid (1). C'est, dit-on, vers ce temps que les Français apprirent la réduction à 60,000 écus de leur solde mensuelle fixée d'abord à 130,000. Cette mesure n'était pas faite pour les encourager (2).

A Rome, où le retour du pape était subordonné aux résultats de la campagne, on se préoccupait beaucoup des opérations militaires. Si j'en juge par le *Journal d'un scrittore*, qui maintenant était renseigné plutôt mal que bien, on attribuait à Lautrec d'imaginaires victoires. C'est ainsi qu'il y est parlé notamment de 2,000 morts ou prisonniers allemands du côté des Impériaux et de plusieurs échecs si sanglants de ceux-ci qu'il est question d'élever au Capitole une statue à Lautrec. Le seul bruit qui se rapproche de la réalité est relatif à la canonnade dont il vient d'être fait mention (3). L'excuse du rédacteur de ces notes fantaisistes est qu'il était trop loin du théâtre de la guerre pour savoir ce qui s'y passait.

A défaut de combats sérieux, il y eut, pendant la semaine suivante, entre les deux partis, plusieurs escarmouches sans importance. Elles étaient le plus souvent provoquées par la cavalerie française. Un capitaine de chevau-légers, Teia ou Tello d'Aguilar, fut tué dans l'une d'elles, et Campeggio, enseigne de Fernand de Gonzague, fait prisonnier (4). Les Espagnols tâchaient surtout de couper les vivres à l'ennemi et, pour l'amuser, feignaient de vouloir attaquer la ville de San Severo dépourvue de défense (5).

Mais les chefs des Impériaux délibéraient, car pour eux il s'agissait, à tout prix et avant l'arrivée des bandes noires, ainsi nommées à cause de la couleur de leurs enseignes, qui, sous la conduite d'Horace Baglioni, venaient grossir les troupes françaises, de sortir d'une impasse où ils ne tarderaient pas à trouver la défaite (6).

(1) Santoro, p. 34; La Pise, p. 167.
(2) Santoro, p. 36.
(3) *Journal d'un scrittore*, p. 41-45.
(4) Santoro, p. 27.
(5) *Id.*, *ibid.*
(6) Lettre de Philibert à l'empereur, du 20 mars; Pièces j

Les avis étaient partagés. Selon Santoro (1), Philibert était partisan d'une action vigoureuse contre les Français, tandis que du Guast, qui, malgré ses anciennes protestations d'obéissance, le contrecarrait constamment (2), Fernand de Gonzague et Jean d'Urbina émettaient l'opinion que l'armée devait se diriger sur Naples (3); selon La Pise (4), c'est le prince qui aurait recommandé cette dernière résolution, et Alarcon l'aurait appuyée comme étant de beaucoup la plus sage, l'offensive n'étant pas possible.

Dans l'intervalle, Lautrec avait installé son artillerie sur des positions d'où il lui était plus facile de battre celles des Impériaux. Le 19, Philibert mit ses troupes en sûreté derrière les rempart de Troia.

Craignant d'être assiégé, il décida, avec ses principaux capitaines, que la levée du camp aurait lieu dans la nuit du samedi 21. Afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, les plus grandes précautions furent prises. Les clochettes des mulets, qui auraient pu trahir les mouvements des troupes, furent placées dans des coffres; pas de sonneries de trompettes, pas de bruits de tambours, le plus complet silence dans les rangs : tel était le mot d'ordre. Un brouillard épais s'étendait sur toute la région. C'est dans ces conditions que se fit le départ à travers bois. Sergiano Caracciolo, prince de Melfi (5), avec son étendard, ses gens d'armes, deux compagnies d'Espagnols et quatre d'Italiens, se dirigea vers la ville de ce nom, afin d'arrêter les Français s'ils s'y présentaient ou d'y attendre le passage des Impériaux. Le gros de l'armée, avec les bagages, s'achemina vers Naples; l'infanterie marchait en tête; la cavalerie formait l'arrière-garde. Le 21, tirant du côté de la montagne de Crepacore, elle s'engagea dans les défilés de la vallée de

Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, IV, fol. 123; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 263-264, n° 106.

(1) P. 36.

(2) GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 34, dit que du Guast se voyait avec regret sous les ordres de Philibert.

(3) Cf. Domenico-Antonio PARRINO, *Teatro eroico e politico de' governi de' vicere del regno di Napoli...*, t. I, p. 125.

(4) P. 167. — GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 326, dit que du Guast était d'avis de livrer bataille, et qu'Alarcon était d'un sentiment contraire; il n'est pas question du prince.

(5) Ce personnage ne doit pas [illegible] vec le duc de Melfi, Alphonse Piccolomini, dont il est ailleur [illegible] on.

Bénévent, harcelée par la cavalerie légère de Lautrec qui s'était lancée à sa poursuite, mais sans lui infliger d'échecs graves. Le même jour, elle atteignit Ariano (1).

Cette ville avait pour seigneur Alberic Caraffa, partisan des Français et tout à fait hostile aux Impériaux. Ses vassaux étaient animés de dispositions analogues. Aussi les Espagnols s'en vengèrent-ils en la saccageant. Philibert y séjourna jusqu'au 24 (2).

Lautrec, qui n'avait plus de raisons de s'immobiliser devant Troia, leva son camp. Mais, ne tenant pas compte de l'avis de ses lieutenants qui lui conseillaient d'attaquer vigoureusement, avec toute son armée, le prince d'Orange hors d'état de lui résister, il s'obstina à vouloir exécuter son plan : faire en détail la conquête du royaume de Naples. Il établit son quartier à la Lionesse, sur les bords de l'Ofanto. Le 22 mars, il avait donné l'ordre à Pierre Navarro de partir pour Melfi avec de l'artillerie, ses Gascons, ses Basques, des Toscans, de la cavalerie, et de s'en emparer (3).

Le 24, les Impériaux quittèrent Ariano. A la Tripalda, à vingt-cinq milles de Naples, Philibert fit sa jonction avec Moncade, Fernand de San Severino, prince de Salerne, et Maramaldo. Ils lui amenaient enfin les 3,000 hommes et l'artillerie, — douze canons (4), — qu'il attendait depuis si longtemps, qu'il avait réclamés avec tant d'insistance. Là, l'armée se divisa. Le prince conservait le commandement des Allemands, Fernand de Gonzague celui de la cavalerie légère, et du Guast restait à la tête des Espagnols. Le 26 et le 27, Philibert était à Apice ; le 28, à Bénévent ; le 29 et le 30, à Montesarchio ; le 30 et le 31, à l'abbaye d'Arienzo (5).

(1) Brantome, t. VII, p. 272-273, éd. Lalanne, considère comme « belle » et « louable » cette retraite, dans laquelle « il fit la leçon à ce grand capitaine » (Lautrec).

(2) Journal, dans Clerc, p. 70 ; Rosso, p. 14 ; Santoro, p. 38 ; Guichardin, l. XVIII, fol. 326. D'après le Journal, Philibert fit, le 23, donner sur sa cassette 20 écus à un prisonnier français, nommé de Villeneuve, qui, blessé, dut demeurer à Ariano.

(3) Rosso, p. 14 ; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 34 ; Guichardin, l. XVIII, fol. 326.

(4) Dix canons seulement, selon Giannone, t. IV, l. XXXI, p. [illegible] ; cf. Guichardin, l. XVIII, fol. 326 v°.

(5) Journal, dans Clerc, p. 70. — Pour Montesarchio, [illegible] aux Siennois, du 29 mars, Pièces justificatives, n° [illegible] Sienne, lettres à la « balia », original signé, donné [illegible] du 30. Pièces justificatives, n° 95 ; Archives in

Avant de s'éloigner de Montesarchio, le 30, le prince écrivit à Charles-Quint pour lui faire connaître les détails de sa retraite de Troia. Ce qui l'avait motivée, c'était le retard apporté dans l'expédition de l'artillerie, l'arrivée prochaine d'Horace Baglioni avec 4,000 hommes d'infanterie et de la cavalerie, celle du duc d'Urbin avec 5,000 fantassins et 400 gens d'armes, l'alternative pour l'armée ou de mourir de faim ou d'être vaincue par un ennemi trop supérieur en nombre. La retraite s'était heureusement opérée « par devant eulx en beaul plain jour, et nous ont laissé aller sans fere nul gros effort, ains seullement envoyerent quelques chevaulx sur la queue (1) ».

Il lui annonce aussi la prise de Melfi. La population de cette cité n'avait pas voulu se soumettre aux troupes que Sergiano Caracciolo lui conduisait pour la défendre, ainsi que Venosa et Barletta. Deux jours après, Pierre Navarro et Horace Bagloni, avec quatre canons et quelques pièces d'artillerie légère, étaient venus pour l'attaquer. Ils bombardèrent d'abord la ville et lui donnèrent trois assauts qui furent repoussés. Ils durent demander des renforts ; il leur fut envoyé douze canons et de 3 à 4,000 hommes de secours. A un nouvel assaut, les habitants se mirent à crier : *France!* et, en même temps que les Français, ils fondirent sur les troupes du prince de Melfi; elles furent massacrées. Lui se retira au château; il y fut fait prisonnier avec sa femme et ses fils. Le carnage avait été effroyable; 3,000 personnes, 7,000 selon d'autres, furent passées au fil de l'épée. Philibert dit que les Français « tuarent tous les gens de guerre qu'estoyent avec luy ». Quant à Caracciolo, il aurait fait prier le prince d'Orange de le racheter, mais celui-ci n'en fit rien, sans doute faute d'argent, et non, comme le dit Santoro (2), par indifférence ou par mépris pour la nation italienne, car, dans les circonstances critiques où il se trouvait, il ne pouvait dédaigner personne. Mais il obtint bientôt sa liberté pour lui et les siens; il devint l'ami de Lautrec, qui lui confia un commandement dans son armée ; il fit hommage à la

ginal; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 122, copie, donne « Montessace ».

(1) Pièces justificatives, n° 95.

(2) P. 34; Guichardin, l. XVIII, fol. 326.

couronne de France et reçut le collier de l'ordre de Saint-Michel (1).

Ce qui avait surtout déterminé Philibert à suivre le chemin qui a été indiqué, c'était la nécessité de barrer la route à l'armée française et de se ravitailler. Il reconnut bientôt qu'il lui serait impossible « de vivre deux jours », car, ainsi qu'il l'écrivait avec sa franchise ordinaire, « ce sont deux choses bien contreres que de vivre a discretion et sans payer, comme nous avons fait jusques a ores, et de loger en campaigne ». Leurré tant de fois au sujet de l'argent si souvent promis et jamais envoyé, il n'osait plus compter sur les promesses de l'empereur, qui, par une sorte de dérision amère, l'avait invité à venir pécuniairement en aide à Antoine de Leyva (2) ! Son seul espoir reposait maintenant sur les secours qu'il avait demandés à Ferdinand, roi de Hongrie (3).

« Tout ce pays, ajoutait le prince dans la même lettre, tout ce pays est meilleur françois que je ne suis bon chrestien (4). » Et c'était vrai. Il suffisait aux troupes de Lautrec de se montrer pour que les portes des villes s'ouvrissent devant elles. Ce fut d'abord Venosa qui se rendit à Navarro, bien que la Rocca di Venosa fût occupée par une garnison espagnole (5); puis Canossa, Andria, Montepeloso, Tricarico, Matera, Altamura, Barletta, la Palude, la Sala et Vallo di Diano. D'un autre côté, c'étaient Ascoli, Trani, Monopoli, etc. (6). Seule avec Tarente, Manfredonia, défendue par 1,000 fantassins, avait bien accueilli les Impériaux (7). Partout ailleurs ils étaient obligés de recourir à la force. A Avellino, à Montefusco, à Lauria, à Nola, ils saccagèrent tout sur leur passage. Il leur fallait se nourrir d'abord, affamer l'ennemi ensuite et, puisque Charles-Quint ne songeait pas à eux, se procurer de l'argent par n'importe quel moyen. A Nola, les Espagnols, réclamant

(1) SANTORO, p. 43; ROSSO, p. 22. — Cf. lettre de Perez à l'empereur, du 25 mai, dans GAYANGOS, p. 693.

(2) Lettre de l'empereur à Philibert, du 20 février; Pièces justificatives, n° 91; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 84, fol. 116, copie.

(3) Lettre de Philibert à l'empereur, du 30 mars; Pièces justificatives, n° 95.

(4) *Id.*, *ibid.*

(5) SANTORO, p. 43; LA PISE, p. 168.

(6) ROSSO, p. 15; SANTORO, p. 43; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 326 v°; GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 34.

(7) SANTORO, p. 43; LA PISE, p. 168.

leur paye, se mutinèrent (1); ils pillèrent la ville. Le capitaine Salzedo ayant osé dire que Jean d'Urbina, un des chefs les plus honnêtes et les plus considérés de l'armée, en était l'auteur, celui-ci, outré d'une pareille injure, mit l'épée à la main et, sous les yeux de du Guast, en frappa grièvement son insulteur (2).

Après avoir fait conduire à Naples toutes les provisions qui se trouvaient à Capoue, Philibert prit ses dispositions pour faire son entrée dans la ville. Son dernier gîte d'étape fut le mont San Martino.

(1) Les Impériaux « demandoient une paie ausd. de Naples qui n'y voulloient entendre... ilz sont tant avilliz et memement les Espaignolz, que c'est une chose incroyable, et n'y a celuy qui ne voulsist avoir des aylles pour voller au pays, et sont en sorte que s'il y avoit la moindre armee du monde par mer, et Naples et eulx seroient hors de toute esperance... Entre le prince d'Orenge et le marquis del Guasto y a ung discord et division qui est la plus mauvaise chose qu'il y ayent et que tout y va mal. » (Lettre, du 8 avril 1528, de Nicolas Raince, agent diplomatique de France à Rome, à Anne de Montmorency, grand maître de la maison du roi, ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 10.

(2) Rosso, p. 15; cf. lettre de Perez à l'empereur, du 6 avril, dans Gayangos, p. 646.)

CHAPITRE X

L'armée impériale à Naples. — Elle est suivie de près par Lautrec. — Bataille navale, dite de Salerne, gagnée par Philippin Doria sur la flotte impériale. — Mort du vice-roi Moncade.

L'approche des Impériaux avait inspiré une véritable terreur aux Napolitains. Quelques-uns des plus riches d'entre eux s'étaient réfugiés dans les îles ou les localités voisines (1). Les sentiments des habitants étaient plutôt favorables à Charles-Quint, mais ils étaient nettement hostiles à Moncade et à Alarcon, que Santoro a dépeints comme des hommes sanguinaires, cruels, sans pitié, à qui il était indifférent que la ville fût saccagée et livrée au carnage, pourvu qu'elle fût conservée à l'empereur (2). Il suffisait d'une occasion pour que cette population au tempérament ardent, composée d'éléments appartenant à toutes les factions qui se disputaient la prépondérance, par suite versatile et prête à se donner au plus fort, se portât à tous les excès; un rien, une imprudence commise par un reître ou un lansquenet pouvait la faire naître (3).

Aussi la perplexité était-elle grande parmi les chefs de l'armée. Il fut d'abord résolu qu'elle se tiendrait aux environs de la ville, où elle était assurée d'avoir, pour deux mois au moins, des provisions en blé, en vin et en fourrages, et où, en cas d'attaque, elle saurait avec avantage soutenir le choc des Français. Le camp fut établi à Poggio Reale (4). Du Guast était d'avis qu'il fallait s'y maintenir. Moncade, Philibert, Alarcon, Fernand de Gonzague et

(1) Rosso, p. 18; Guichardin, l. XVIII, fol. 328.

(2) Santoro, p. 39.

(3) Lettre de Philibert à l'empereur, du 30 avril; Pièces justificatives, n° 98; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Santoro, p. 39.

(4) *Ibid.*; lettre du comte de Maddalone à l'empereur, du 20 avril, dans Gayangos, p. 664; lettre de Philibert aux Siennois, du 10 avril, datée de Poggio Reale; Pièces justificatives, n° 96; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé.

d'autres capitaines pensèrent qu'il serait préférable d'entrer dans la ville, pour contenir les habitants et la mettre en état de résister. La montagne de San Martino et Sant'Ermo seraient fortifiés, et dix-sept compagnies d'infanterie, avec du canon, seraient chargées, sous le commandement de du Guast, de garder ces positions (1).

Le reste de l'armée, formant encore près de 10,000 hommes, fut donc réparti dans la ville, à la grande satisfaction des troupes qui allaient enfin se dédommager des privations de leur campagne de six semaines. L'abondance revint pour elles. Grâce à la diligence de Morone, à qui avait été confié le service des vivres, il fut fait des approvisionnements assez considérables tirés de la région. Les réquisitions ne se faisaient pas toujours sans violence ; souvent les convoyeurs furent obligés d'abandonner à Naples leurs bœufs et autres bêtes de trait (2). Comme il s'agissait avant tout d'empêcher les Français de se ravitailler, les environs furent complètement razziés.

Avec ses 2,000 chevaux et son armée alourdie par la quantité innombrable de non-combattants qui la suivaient, Lautrec n'avançait qu'avec une extrême lenteur. Il dut plus d'une fois se repentir de n'avoir pas écouté les sages conseils du comte de Vaudémont, de Valerio Orsini et de Guy Rangone, partisans d'une action immédiate et énergique contre les Impériaux, mais il était trop tard. Depuis la prise de Melfi, il avait été rejoint par Navarro, qui avait été sinon l'inspirateur de sa tactique, mais qui partageait les mêmes idées. Il avait aussi essayé de rallier le pape à sa cause. Clément VII, dans la crainte d'attirer sur sa tête de nouveaux malheurs, avait refusé.

Après avoir laissé dans la Pouille, sous le commandement d'Éloi della Marra, 50 hommes d'armes, 200 chevau-légers et 2,000 fantassins, il était arrivé, le 3 avril, à petites journées, à la Rocca Menarda, puis, entré dans la terre de Labour, il avait, à Arpaia, reçu la soumission de Teano, de Sessa, de Gaiazzo, de Maddalone,

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 30 avril; lettre de Perez à l'empereur, du 1er mai, dans GAYANGOS, p. 671 ; Rosso, p. 16 ; SANTORO, p. 39 ; GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 38.

(2) SANTORO, p. 40.

d'Arienzo et de Caserte, qui avaient envoyé des députés pour lui remettre les clefs de leurs villes. Santoro était parmi eux. Il nous a donné le portrait de Lautrec qu'il vit dans sa tente. Il avait, dit-il, l'aspect grave, la taille élevée et bien proportionnée, les yeux bleus, le front large, la barbe noire, un peu longue, de grandes moustaches et quelques balafres au visage. Il parlait bien l'italien. Il paraissait avoir quarante-trois ans, et il grisonnait déjà (1).

Comme, en dépit des fautes commises, toutes les probabilités de succès étaient pour Lautrec, une partie de la noblesse du sud de l'Italie se prononça pour lui, le reste prêt à en faire autant. Le duc d'Atri mit à sa disposition Fernand Gambacorti, qui vint le rejoindre à Acerra avec une compagnie de gentilshommes, ses vassaux. Lautrec avait installé son camp dans l'abbaye. Il y passa sept jours pour s'y ravitailler (2). Le 17, il était à Cairano, à huit milles de Naples. Ce jour-là, des chevau-légers de Philibert, commandés par Fernand de Gonzague, firent une sortie, enlevèrent à l'ennemi quantité de vivres et lui firent un certain nombre de prisonniers (3).

Le 21, Lautrec arriva à Casoria, a trois milles de Naples; il y eut une escarmouche dans laquelle fut tué Milau, *al.* Migliau, officier de la chambre de l'empereur (4). Le 29, il n'en était plus qu'à un mille et demi. Le gros de l'armée était campé entre le mont San Martino et Poggio Reale; il s'étendait jusqu'à un demi-mille de Naples. Lautrec établit son quartier général en face de la porte de Capoue, dans une métairie de Fernand d'Aragon, duc de Montalto, qui depuis fut appelée Lautrecco. Il fit faire des retranchements et creuser des tranchées jusqu'à la mer et au pont de la Madalena: Martino et Rimonetto, avec des compagnies de Gascons, eurent mission de les garder. Navarro alla se poster, avec le reste

(1) Santoro, p. 46-47.

(2) Guichardin, l. XVIII, fol. 328.

(3) Santoro, p. 50; Guichardin, l. XVIII, fol. 328 v°; La Pise, p. 168; *Philiberti a Chalon, illustris Aurengiorum principis, rerum gestarum commentariolus*, Dominico Melguitio (Melgua, médecin du prince) autore, publié par Gilbert Cousin, *s. l. n. d.*, p. A 6.

(4) Pierre de Veyre, aussi appelé ailleurs baron de Saint-Julien. Santoro (p. 57) dit que les Espagnols y furent repoussés. Cette escarmouche eut lieu à Sant'Antonio. Cf. lettre de Perez à l'empereur, du 30 avril, dans Gayangos, p. 670; Guichardin, l. XVIII, fol. 328 v°.

des Gascons et des Basques, sur les collines non loin du mont San Martino; d'Aigremont était vis-à-vis la porte Saint-Janvier; Rangone et le marquis de Saluces, séparés par un espace suffisant pour permettre à la cavalerie d'évoluer, étaient du côté de la porte de Nola (1).

Profitant des lenteurs de Lautrec, les Impériaux s'étaient solidement fortifiés à Sant'Ermo et sur tout le mont San Martino (2). Le prince avait, pour les besoins de la défense, fait raser la villa de Mergoglina dont le roi Frédéric III avait fait présent au poète Jacques Sannazar. Celui-ci en mourut de chagrin peu de temps après, non sans avoir maudit Philibert (3). C'est pour la même raison que le prince avait fait évacuer le couvent des Dominicaines de Saint-Sébastien, contigu aux murs de la ville; de cet édifice, les assiégés pouvaient efficacement protéger les remparts. Les religieuses se retirèrent au monastère de Sainte-Marie « donna Romita (4) ». Un certain nombre de Napolitains avaient été enrôlés dans l'armée (5).

Dans l'intervalle, il s'était passé un fait qui mérite d'être rapporté, mais il n'est pas de la fin du mois de mai, comme l'a écrit Rosso; il est du commencement d'avril. (6) Il est relatif à l'aventure de du Guast avec le comte de Potenza.

Un jour, du Guast rencontra près de San Lorenzo le comte

(1) Rosso, p. 16-17; SANTORO, p. 50; GUICHARDIN, l. XVIII, fol. 329; GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 36; LA PISE, p. 168.

(2) D'après SUMMONTE (l. VII, p. 58), la défense de Sant'Ermo fut confiée à Maramaldo, avec 800 fantassins italiens; les Espagnols furent logés dans le quartier de l'Incoronata; les Allemands, depuis la porte Saint-Janvier jusqu'aux portes de Nola et du Marché; les gens d'armes et les chevau-légers, sur la place de l'Orme et dans les environs; Louis Hixar occupait Castelnuovo avec 300 hommes d'élite.

(3) Rosso, p. 17. — D'après une légende, rapportée notamment par PARRINO, t. I, p. 136-137, Sannazar serait mort de joie en apprenant que Philibert avait été tué, et il aurait fait ce vers, le dernier :

La vendetta d'Apollo ha fatto Marte.

Il y a à cela une impossibilité : Sannazar mourut le 27 avril 1530: le prince ne perdit la vie que le 3 août suivant. GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 37.

(4) Rosso, p. 18.

(5) *Ibid.*, p. 19.

(6) Perez, dans sa lettre à l'empereur, du 6 avril, mentionne cet incident. Cf. GAYANGOS, p. 645.

de Potenza, avec lequel il était brouillé. Celui-ci ne lui rendit pas le salut que le comte avait adressé à des personnages de sa compagnie; bien plus, il se livra sur lui à des voies de fait et frappa d'un coup d'épée, dont il mourut deux jours après, son fils venu pour le secourir (1). Ce meurtre fut aussi attribué à un des gens de du Guast, Marc-Antoine Galiciano, qui fut, à son tour, tué à l'instigation de la mère de la victime.

Moncade voulait faire arrêter du Guast, qui l'apprit; en même temps, il était informé que ses Espagnols prenaient les armes afin de le défendre. Le 26 (2), il gagna Ischia dans une légère embarcation. Mais comme, en son absence, ses troupes se livraient à des actes d'indiscipline et causaient de graves dommages aux Napolitains, le vice-roi le fit bientôt rappeler. Il a été donné plusieurs raisons de cette mesure de clémence : d'abord la nécessité de la présence de du Guast à l'armée, son intimité avec Moncade, puis le besoin pour le vice-roi d'avoir quelqu'un assez influent pour le soutenir dans sa rivalité sourde avec Philibert; or, du Guast était cet homme, et s'il y avait deux partis dans l'armée, l'un favorable à Moncade, l'autre au prince, il n'y était pas étranger (3).

Cette rivalité ne tarda pas à être à l'état aigu. Pendant que Lautrec se disposait à réduire la ville par terre, Philippin Doria la menaçait par mer. Avec huit galères et en attendant l'arrivée de la flotte vénitienne qui devait venir se joindre à lui, il surveillait les côtes, afin d'empêcher le ravitaillement de l'ennemi. Il y réussit en capturant, en deux fois, trois navires chargés de grains, et, s'il n'osait pas forcer le port, il s'approchait suffisamment pour déloger avec son artillerie des détachements campés à la Madalena. Dans l'intérêt de la défense, il s'agissait de prévenir un blocus. Sur ce point, tout le monde était d'accord, mais il y avait divergence sur le choix des personnes. Philibert prétendait que, comme chef de l'armée, il avait, de droit, le commandement de la flotte; Moncade le réclamait en sa qualité de vice-roi et d'amiral. A la fin, il fut décidé que du Guast et Gobbo Giustiniano en seraient investis.

(1) Rosso, p. 26; Guichardin, l. XVIII, fol. 328 v°.
(2) Selon Rosso, mais plutôt le 6 (?). Cf. lettre de Perez à l'empereur, du 6 avril, dans Gayangos, p. 645.
(3) Rosso, p. 26.

Moncade, Ascanio et Camille Colonna, César Fieramosca, Conradin Glornio, Jean d'Urbina, etc., se déclarèrent prêts à servir sous leurs ordres (1).

Il y avait alors dans le port de Naples six galères, deux vaisseaux légers, trois brigantins (2) et sept ou huit barques plates. Six cents hommes d'élite (3) furent désignés pour faire partie de cette flottille. Elle quitta les eaux de Naples dans la nuit du 27 et se dirigea vers Capri, de façon à y être au point du jour. Selon Rosso et Santoro (4), un ermite portugais assez connu, Gonzalve Barretta, qui avait abandonné la profession des armes pour se consacrer à Dieu, voyant s'avancer les galères impériales, leur donna sa bénédiction et dit à haute voix aux équipages : « Soyez heureux, hommes vaillants ; combattez hardiment. Cette nuit, j'ai rêvé que vous détruiriez la flotte des ennemis, que vous en extermineriez un grand nombre et que vous délivreriez Naples. » Les Impériaux en acceptèrent l'augure, et, presque sûrs de la victoire, ils se mirent à pousser des cris de joie. Un gentilhomme napolitain, Baordo Agnese, qui était sur une felouque, les aperçut. Par haine des Espagnols, il avertit Philippin Doria qu'ils étaient à Capri. Aussitôt celui-ci, du cap d'Orso, dans le golfe de Salerne où il était, demanda à Lautrec de lui envoyer 400 arquebusiers (5), puis il prit ses dispositions pour la bataille. Se réservant le commandement de cinq galères, avec lesquelles il engagerait l'action, il confia celui des trois autres à son lieutenant Nicolas Lomellino qui se tiendrait en réserve et se porterait à son secours, s'il en était besoin.

Ces dernières se retirant, Moncade crut qu'elles refusaient le combat. Il fit faire voile droit sur les galères françaises et ordonna à deux des siennes, qui avaient pour chefs Garcia Manrique (6) et François de Soria, de simuler une attaque, mais de feindre de fuir

(1) Rosso, p. 27-28.
(2) Deux brigantins seulement et quatre fustes, selon La Pise, p. 170 ; six galères et deux fustes, selon Summonte, t. IV, l. VII, p. 59 ; six galères, quatre fustes et deux brigantins, selon Guichardin, l. XIX, fol. 331.
(3) Mille arquebusiers espagnols, selon Guichardin, l. XIX, p. 331, et La Pise, p. 170.
(4) Rosso, p. 28 ; Santoro, p. 70 ; Guichardin, l. XIX, fol. 331.
(5) Trois cents, selon Guichardin, l. XIX, fol. 331.
(6) Garcia Manrique fut ou était alors gouverneur de Gaëte.

lorsqu'elles seraient assaillies. Du Guast conseillait à Moncade d'ouvrir le feu, afin de se mettre hors de la vue de l'ennemi par la fumée de son artillerie et de lui cacher ainsi le point de mire; le vice-roi n'en fit rien. Doria profita de cette faute; il tira le premier; son canon était si bien pointé que le boulet tomba au milieu de la capitane. Il causa des dégâts effroyables; 30 hommes, parmi lesquels le capitaine et plusieurs officiers, tels que Pierre Cardona, parent de du Guast, et Léon Tassino, furent tués ou blessés. Moncade et du Guast étaient tout couverts de sang. Leur artillerie riposta et frappa mortellement le commandant de la galère que montait Doria, tandis que le patron recevait de graves blessures.

Puis ce fut, entre les deux galères, la lutte à l'abordage. De part et d'autre, des assauts furieux furent livrés, d'autant plus acharnés que trois de celles du vice-roi allaient en capturer ou en détruire deux des ennemis; mais la réserve de Doria arriva, et le combat, commencé à la vingtième heure, continua jusqu'à la nuit. Le feu, l'artillerie, la mousqueterie, les piques, tout ce qui pouvait servir d'armes fut employé à cette œuvre de dévastation. La flotte des Impériaux fut incendiée ou coulée, à l'exception de deux galères qui, à demi brisées, parvinrent péniblement à gagner Naples. La plupart de ceux des combattants qui n'avaient pas été tués pendant l'action périrent dans les flammes ou dans les flots (1). Les esclaves turcs et maures de Doria se signalèrent par leur courage féroce. La liberté leur avait été promise; ils la méritèrent.

Moncade, qui s'était battu l'épée nue, eut le bras droit et la cuisse gauche traversés par un boulet de fauconneau; il ne tarda pas à succomber. Selon Rosso, il fut inhumé à Naples; selon Santoro, à Melfi; selon Guichardin, il fut jeté à la mer. Parmi les morts de marque, on comptait César Fieramosca, Marin Daia, Jean Biscaino, Zambroni et Baredo. Peu d'hommes échappèrent au mas-

(1) Dans une lettre, du 5 mai, à Anne de Montmorency, le comte de Vaudémont évalue à 7 ou 800 le nombre des morts de la flotte impériale. Ce chiffre est quelque peu exagéré. Il ajoute : « Nous sommes icy devant Naples, tous jours en bonne force, faisans grant chere et ayans bonne esperance d'entrer dedans, et croy que ce sera bien tost, pour les apparances que je y voy... et croy que la fin en (de cette guerre) sera briefvement bonne pour nous... » (Ms. fr. 3040 de la Bibliothèque nationale, fol. 46.) — Il est à remarquer que toutes les correspondances d'origine française sont aussi optimistes que celles de Philibert le sont peu.

sacre. Santoro et Guichardin disent qu'il y aurait eu du côté des Impériaux plus de 1,000 victimes. Du Guast et Ascanio Colonna, blessés, le premier à la tête, le second à la main droite et au pied, se rendirent à Nicolas Lomellino. Furent aussi prisonniers Vaury, François Icartes (Hixar), Philippe Cerbellon, Jean Gaetano, Annibal de Gennaro, Gobbo Giustiniano, Jean de Santa Croce, Seron, secrétaire de Moncade, et plusieurs autres qui furent envoyés à André Doria à Gênes.

Les pertes de Philippin Doria s'élevèrent à 500 hommes (1).

La nouvelle de ce désastre fut apportée à Naples par la *Perpiñana* et la *Calabresa*, les deux galères qui avaient pu s'y soustraire. La mort de Moncade n'y fut pas regrettée. Santoro cite les noms de Napolitains qui se laissèrent même aller à des manifestations de joie peu décentes (2).

Jusqu'ici on a cru que ce combat naval, parfois dit de Salerne, avait eu lieu le 28 mai 1528; cette date est généralement admise (3). Il suffit qu'un chroniqueur ancien, comme Rosso par exemple, l'ait donnée, pour que les historiens l'aient reproduite. Or elle est inexacte; on devra désormais lui substituer celle du 28 avril. Cela résulte de nombre de documents émanés d'agents de l'empereur : de Perez, qui lui en fait part dès le 30 avril ou le 1er mai, puis le 2 mai; d'une lettre du cardinal Pompée Colonna au légat Campeggio, à qui il écrivait, le 1er mai, que cette bataille était *la piu crudele et sanguinolenta che fosse facta mai in mare alli tempi nostri;* d'une autre du comte de Maddalone à l'empereur, du 3 mai, etc. (4); cela résulte enfin de deux lettres de Philibert à Charles-Quint, des 30 avril et 1er mai, et des instructions du 1er mai, qu'il remettait à Balançon, dépêché par lui à la cour (5), lettres et instructions dont il va être parlé.

(1) Rosso, p. 29-30; Santoro, p. 69-74; Guichardin, l. XIX, fol. 331 vo; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 39; La Pise, p. 170-171; Parrino, t. I, p. 124.

(2) P. 73. — Sur cette bataille navale, cf. ms. italien 300 de la Bibliothèque nationale, fol. 5-6 (« Rumori di Napoli in tempo di Carlo Quinto », par un anonyme).

(3) Santoro n'en donne pas la date. Summonte, t. IV, l. VII, p. 64, en indiquant que Philibert fut nommé vice-roi, le 1er mai, est un des rares historiens qui semblent avoir su que la bataille navale eut lieu en avril. Guichardin paraît la placer à la fin d'avril. Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 39, fixe cette bataille au 1er juin.

(4) Dans Gayangos, p. 671-675.

(5) Pièces justificatives, nos 98-100; Archives impériales à Vienne, P A 95,

Cette défaite, coïncidant avec l'arrivée des Français, avait causé une panique terrible aux Napolitains qui se voyaient en proie à toutes les horreurs d'un siège. Déjà auparavant ils avaient commencé à faire des processions dans la ville, mais Moncade, d'accord avec les membres du Conseil collatéral, avait ordonné qu'elles fussent interdites et que les prières fussent faites seulement dans l'intérieur des églises et des monastères. Cependant la procession annuelle en l'honneur du sang de saint Janvier se fit le premier samedi de mai, et comme le sang ne se liquéfiait pas, la population en tira les plus fâcheux présages : Naples ne pouvait pas manquer de succomber (1).

L'exode de la noblesse continua plus que jamais. Acquaviva, duc d'Atri, dont la conscience n'était pas tranquille, ne fut pas le dernier à se mettre en sûreté. Sorrente, Procida et surtout Ischia servirent de refuge aux dames de la haute aristocratie : à la belle Marie d'Aragon, femme du marquis du Guast ; à Vittoria Colonna, la femme poète du marquis de Pescaire, lequel n'avait rien de bon à attendre des Français (2) ; aux duchesses de Tagliacozzo et de Melfi, à Lucrèce Scaglione, princesse de Salerne ; à Constance d'Avalos, duchesse de Francavilla, poète elle aussi, remarquable par sa beauté et ses vertus. Elle avait été en quelque sorte appelée par le suffrage de ses compagnes d'exil à être leur tutrice (3).

originaux ; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 126, copie (pour le n° 99).

(1) Rosso, p. 17-19 ; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 36.

(2) Fait prisonnier à la bataille de Ravenne, Pescaire avait été mis en liberté à condition de ne pas porter les armes contre les Français. Il ne tint pas parole, car, le 19 novembre 1521, il prenait Milan sur Lautrec, contribuait plus tard aux défaites de Bonnivet, puis à la victoire de Pavie. Après avoir négocié pour entrer dans la ligue, il en avait révélé les projets à l'empereur.

(3) Rosso, p. 18.

CHAPITRE XI

Philibert est désigné pour remplacer Moncade comme vice-roi de Naples. — Il accepte le gouvernement de la ville qui lui est offert par les Napolitains. — Il réclame des renforts à l'empereur, au roi de Hongrie et à Antoine de Leyva pour être en état de résister à Lautrec. — Escarmouches. — Succès et échecs. — Le chef de brigands Verticello au service des Impériaux. — La peste au camp français. — Négociations de Philibert pour rallier André Doria à la cause de l'empereur. — Il attend en vain les renforts allemands. — Les vivres commencent à manquer dans son camp.

Jamais la situation des Impériaux n'avait été aussi critique. Si, après sa victoire, Philippin Doria avait débarqué ses prisonniers sur un point quelconque du littoral et, les confiant à la garde d'une poignée de Français (1), il avait fait voile vers Naples, il aurait occupé le port sans coup férir. Lautrec n'eût eu qu'à lui tendre la main pour prendre toute l'armée de Philibert comme dans un filet. Mais il avait son plan, son fameux plan. Heureusement pour ses adversaires, il ne s'en écarta pas. Ce fut, de sa part, une nouvelle faute qui n'était pas encore pour eux le salut. Ils cherchèrent du moins à en profiter, autant que les circonstances le permettaient.

La mort de Moncade fut officiellement annoncée le 1er mai, dans la réunion du Conseil collatéral ou, pour mieux dire, de ce qui en restait. Il fallut procéder à son remplacement comme vice-roi. A l'unanimité, le prince d'Orange fut désigné. Il refusa d'abord, mais, pressé par les membres du Conseil, il finit par accepter (2). Le même jour, François de Tovar, au nom de toute la compagnie des gens d'armes dont Moncade avait eu le commandement, adressa

(1) D'après SANTORO (p. 75), Lautrec avait demandé à Doria de lui envoyer les prisonniers, qu'il aurait montrés à l'armée et à la ville pour produire sur elles un effet moral; mais Doria s'y refusa et voulut les conduire lui-même à Gênes.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 2 mai, dans GAYANGOS, p. 674.

à l'empereur une pétition pour que sa succession fût attribuée au duc de Melfi (1).

Philibert, nous l'avons vu, n'avait pas un instant différé, après la défaite de la flottille, de mettre l'empereur au courant de l'état général de ses affaires. Comme toujours, il réclamait un prompt envoi de vivres et d'argent, s'il voulait que les troupes pussent résister encore quelque temps. Les lettres de change qu'il lui avait fait tenir par Julien de la Spezzia ne lui étaient d'aucune utilité, parce qu'il n'y avait plus de changeurs à Naples; les autres villes où il en avait été transmis étaient au pouvoir des Français, et il eût été imprudent de faire circuler des fonds à travers les régions envahies par l'ennemi. Les Allemands avaient été sur le point de se mutiner. Pour les calmer, il avait été obligé de leur promettre de leur payer trois soldes, à raison d'une par mois.

Quant aux renforts attendus d'Allemagne, s'ils arrivaient, ce ne serait que tard. Aussi avait-il écrit au roi de Hongrie de leur donner l'ordre de se diriger sur Naples en toute hâte, sans s'arrêter nulle part. Il avait de même demandé à Antoine de Leyva de venir à son secours le plus tôt possible, car la conservation du royaume de Naples importait plus que celle du duché de Milan. Toutes les mesures de défense nécessaires avaient d'ailleurs été prises (2).

Dans la lettre du lendemain, Philibert sollicitait instamment pour Jean d'Urbina la charge de capitaine des gens d'armes laissée vacante par la mort de Moncade et désirée par sa compagnie pour le duc de Melfi; pour Alarcon, celle de maître justicier de la Sicile, et pour d'autres des plus braves capitaines de l'armée, des biens confisqués sur les révoltés du pays, « en cas que Dieu nous donne du melleur, car, en ce faisant, tous vivrons en espoir, et puysque vous ne payés poynt, vous ne pouez a moins que de leur donner bonne esperance, avec l'effect quant le tems en viendra (3) ». Enfin, il l'informait que, depuis la mort de Moncade, les Napolitains lui avaient offert le gouvernement de leur ville,

(1) Gayangos, p. 673.
(2) Lettre de Philibert à l'empereur, du 30 avril; Pièces justificatives, n° 98; Archives impériales à Vienne, P A 95, original.
(3) Lettre du même au même, du 1er mai; Pièces justificatives, n° 99; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 126, copie.

qu'il avait accepté, sauf son agrément, et qu'il s'en rapportait pour cela aux promesses qu'il lui avait faites (1).

Ses instructions, du même jour, à Balançon, remises en double à Bernardin Albornoz, étaient la confirmation de ce qu'il mandait à l'empereur. Elles renferment en plus quelques renseignements intéressants. L'armée avait encore des vivres jusqu'au milieu de juin au plus tard, mais la viande commençait déjà à manquer, et bientôt il faudrait manger les chevaux (2). L'empereur était prié d'expédier immédiatement des renforts d'Espagne, d'écrire au roi de Hongrie de presser l'arrivée de ses Allemands et d'inviter Antoine de Leyva à ne pas les employer dans le Milanais (3). De Gaëte, le comte de Maddalone réclamait d'urgence l'envoi d'une flotte à opposer à celle d'André Doria (4). Le 2 mai, une des galères qui emportait les lettres destinées à Charles-Quint fut capturée par les Français (5). Elles furent communiquées par Alphonse de Mastronicola à Jean-François della Magna et à Prosper della Marra, qui en firent connaître le contenu (6). Il n'en fallut pas davantage pour rassurer les Français et les laisser s'endormir dans une trompeuse sécurité.

En arrivant près de Naples, Lautrec s'empressa de garantir les points le plus facilement vulnérables et par lesquels ses troupes pouvaient être attaquées. Il fit construire dans le marais de la Madalena un fort dont la garde fut confiée à deux capitaines basques et qui fut pour cette raison appelé le fort des Basques. Navarro en fit entreprendre un autre du côté du mont San Martino. Par des sorties, Philibert essaya de l'en empêcher. Ses détachements subirent un échec, et le fort put être achevé. Il reçut la dénomination de fort de France ou de Gascogne, parce que sa garnison était composée d'originaires de ces deux pays; ils étaient

(1) Même lettre de Philibert à l'empereur.

(2) Dès le lendemain de la bataille navale, Philibert avait pris des mesures pour éloigner de Naples les bouches inutiles. (Guichardin, l. XIX, fol. 332.)

(3) Instructions de Philibert à Balançon pour l'empereur, du 1er mai; Pièces justificatives, n° 100; Archives impériales à Vienne, P A 95, original.

(4) 3 mai, dans Gayangos, p. 674.

(5) Rosso, p. 20; Santoro, p. 75; La Pise, p. 171; le 7 mai, selon Guichardin, l. XIX, fol. 332.

(6) Santoro, p. 76.

sous les ordres du sieur de Burie et du baron de Gramont.

Les premiers jours se passèrent en escarmouches. Tantôt c'étaient les forts qui harcelaient la ville (1); dans une de ces attaques, un Bonnivet fut grièvement blessé; tantôt c'étaient les Impériaux qui cherchaient à s'en emparer. Une nuit, ils tentèrent de se rendre, par surprise, maîtres du fort des Basques; ils usèrent pour cela d'un stratagème rapporté par le biographe de Philibert. 700 ou 800 hommes des plus hardis quittèrent Naples ayant une chemise par-dessus leurs vêtements; s'avançant sans bruit, ils se couchèrent à plat ventre dès qu'ils furent à une faible distance du fort. Ils voulaient surprendre la garnison en plein sommeil. Une sentinelle les aperçut et signala à ses camarades de garde cette masse blanche, que tous, sauf un, qui avait la vue plus perçante, croyaient être un troupeau de moutons. Les capitaines, prévenus, commandèrent une prise d'armes générale qui se fit dans le plus profond silence; ils firent mettre en batterie quelques fauconneaux, puis, quand tout fut prêt, ils montèrent sur une plateforme et crièrent : « Qui va là? Qui vive? » Pour toute réponse, les « moutons » se précipitèrent tête baissée à l'assaut des remparts, mais la garnison se défendit avec un acharnement tel que 250 des Impériaux furent bientôt hors de combat. Des deux capitaines du fort un fut tué, l'autre blessé (2).

La revanche de cet échec ne se fit pas attendre longtemps. Le 22 mai, selon Rosso, une troupe d'Impériaux qui faisait une sortie contre les assiégeants s'engagea entre le fort des Basques et la Madalena. Horace Baglioni, à la tête de ses bandes noires, se porta à leur rencontre et les força à rebrousser chemin jusqu'à la porte de Nola. Le baron de Summonte ordonna de faire refermer la porte derrière eux, mais quelqu'un (3) s'y opposa, en disant que Naples n'était pas un fruit destiné à être mangé par les Français, pas

(1) D'après Guichardin (l. XIX, fol. 333), le 12 mai, Lautrec fit battre par son artillerie une grosse tour « qui endommageoit fort la campagne »; il faisait aussi bombarder la ville, mais sans succès; le 16, un bastion, élevé par les Impériaux, et, le 19, deux moulins près de la Madalena, gardés par des lansquenets, étaient canonnés.

(2) La Pise, p. 169. — Santoro (p. 90-91) parle également d'une « camisade » commandée par Jean d'Almeyda, Sanche Varga et Campeggio, et dans laquelle le premier perdit la vie.

(3) Du Guast, selon Rosso, mais il était prisonnier. Il faudrait alors admettre

même au mois d'août. Baglioni aurait été tué dans Naples même, où toutes les maisons étaient en état de défense (1).

Santoro raconte avec plus de détails les circonstances de la mort de Baglioni, qui aurait perdu la vie dans une attaque conduite par Jean d'Urbina, Ripalda et d'autres capitaines de Philibert, et arrêtée par les comtes de Conversano, de Venafro et de Monterisio, par le marquis de Montesarchio et par Baglioni. C'est vers la porte de Saint-Janvier que celui-ci aurait été frappé à l'épaule d'un coup de hallebarde par un Basque qui ne l'avait pas reconnu. Enfin il dit que cette escarmouche eut lieu la veille de la Pentecôte, par conséquent le 30 mai, puisqu'en l'année 1528 Pâques était le 12 avril; l'assaut de la « camisade » aurait été donné le soir du même jour (2). Il serait assez difficile de savoir qui, de Rosso ou de Santoro, a raison, si nous ne trouvions dans une lettre de Perez à l'empereur, du 25 mai (3), que Baglioni était du nombre des 200 hommes mis hors de combat du côté des Français. Perez assigne à cet événement une autre date, le 23. Le même document nous apprend que, chaque jour, les troupes faisaient des incursions autour de la ville et ramenaient du bétail et des prisonniers; le 25, l'ennemi eut un capitaine de 50 lances tué (4).

Ces engagements partiels n'étaient pas sans faire des vides dans les rangs des Impériaux, mais ils étaient à peu près comblés par des enrôlements plus ou moins volontaires de Napolitains, qui, obéissant plutôt à leurs intérêts qu'à leurs sympathies, se joignaient à eux dans les sorties contre les troupes françaises (5); ils avaient pour résultat de tenir en haleine Allemands et Espagnols et de les empêcher de se mutiner. Une bonne nouvelle, apportée à Naples, le 22, par un gentilhomme ferrarais, nommé Sigismond, raffermit leur courage. Georges de Frundsberg (6) et André del Borgo annon-

qu'il était rentré à Naples sur parole ou sous caution, afin de traiter de sa rançon et de celle de ses compagnons faits prisonniers à la bataille navale du 28 avril. Mais cette hypothèse est peu probable. Perez n'aurait pas manqué d'en informer l'empereur.

(1) Rosso, p. 21. Sur la mort de Baglioni, cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 333 v°.
(2) P. 90.
(3) Dans GAYANGOS, p. 693.
(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 26 mai, dans GAYANGOS, p. 694.
(5) Rosso, p. 21; GIANNONE, t. IV, l. XXXI, p. 37.
(6) Ce serait plutôt Gaspard de Frundsberg, fils de Georges. Ce doit être une erreur de Perez.

çaient que, le 12, les renforts allemands étaient dans le Mantouan, qu'ils avançaient à marches forcées, qu'ils traverseraient le Pô sans rencontrer de résistance, que non seulement le pape, qui avait donné à Sigismond une escorte pour l'accompagner d'Orvieto à Gaëte, leur fournirait des vivres sur le territoire pontifical, mais que le duc de Ferrare, son maître, et le marquis de Mantoue feraient de même (1). Cette nouvelle fut accueilie par des réjouissances et des illuminations. Philibert renvoya Sigismond avec ordre de faire presser l'arrivée des Allemands (2).

Leur secours aurait été très efficace, car, d'après un document émané de Jean de Salzedo, capitaine espagnol, qui demande à l'empereur à prendre sa retraite, l'effectif de l'infanterie était, à la date du 29 mai, de 6,000 hommes, avec 60 capitaines, — selon Salzedo, 20 auraient suffi, — payés chacun 40 ducats par mois; les « alfereces » ou officiers d'un grade inférieur et les sergents étaient en proportion, ceux-là recevant 15 ducats, ceux-ci 8. Il y avait en outre 80 tambours et 40 trompettes, à 8 ducats par an; 80 « physiciens » (médecins) et clercs (bas officiers d'administration, commis aux écritures), à 3 ducats par mois (3). Deux jours plus tard, le même Salzedo et d'autres Espagnols signaient une pétition pour la mise en liberté de du Guast, et Alarcon priait Charles-Quint

(1) Le duc de Ferrare, qui avait abandonné la cause de l'empereur pour se rallier à la ligue, ainsi qu'il a été dit plus haut (p. 160), semble être depuis resté neutre. Le marquis de Mantoue, qui avait aussi pris parti pour la ligue (voir p. 160), ne fit pas acte d'hostilité envers les Impériaux.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 25 mai, dans Gayangos, p. 693. — Dans une lettre du 23 juin, Nicolas Raince fait part à Lautrec de la mission de ce gentilhomme qu'il appelle Sigismondin. Toujours optimiste, il pense que « ce qu'il leur porte (aux Impériaux) leur affadiera plus tost le cueur », et que ce sont des « mensonges, suyvant sa passion ». Cependant il craint que les lettres de Georges de Frundsberg n'aient pour résultat de faire supporter aux lansquenets « plus longuement la privation du vin et chair qu'ilz ont promis au prince d'endurer ». (Ms. fr. 3045 de la Bibliothèque nationale, fol. 15). — — Cette confiance aveugle de Raince dans le succès prochain de l'armée française s'était encore manifestée à propos de la nomination de Philibert comme vice-roi, « qui luy pourroit estre de peu de duree, si leurs lanskenetz ne font autre dilligence ». (Lettre du 2 juin à Anne de Montmorency, dans Papiers de Condé, série I, t. II, n° 107, du Musée Condé à Chantilly.) Elle ne fut certainement pas étrangère aux désastres qui suivirent, car, sur la foi des renseignements fournis par Raince, la situation de Lautrec n'apparaissait pas en France telle qu'elle était, et on le laissa trop abandonné à ses seules ressources.

(3) Dans Gayangos, p. 696.

de pourvoir le duc de Melfi du commandement d'une compagnie de gens d'armes (1).

Heureusement pour Philibert, Lautrec persistait dans son idée de réduire les Impériaux par la famine, au lieu de chercher à les écraser, comme il l'aurait pu ; il poursuivait sa chimère, la conquête en détail du royaume de Naples. Depuis son départ de Troia, il avait vu se soumettre à lui facilement Capoue, Nola, Pouzzoles, Carinola, Calvi, Rocca di Mondragone (2), Aversa, Sorrente, qui s'était rendue après la bataille navale gagnée par Philippin Doria (3), etc. Mais il affaiblissait son armée en y laissant des garnisons.

Après les villes, il voulut attirer à la cause française l'aristocratie du royaume. Il y réussit en partie, car les ducs de Striano et de Boiano, les marquis de Montesarchio et de Quarata, les comtes de Nola, de Conversano, de Montorio et de Morcone, Jean-François Acquaviva, fils aîné du duc d'Atri, les barons de Solofra, de Monteaperto et Pierre Standardo, celui-ci devenu commissaire général des vivres de l'armée française, se rallièrent à lui (4). Sa meilleure recrue fut Sergiano Caracciolo, l'ancien capitaine de Philibert, qui était arrivé à San Germano à la tête de 2,000 fantassins, de 100 lances et de 200 hommes de cavalerie légère (5). Lautrec avait aussi essayé, par l'intermédiaire du comte de Morcone, de détacher du parti de l'empereur un autre Caracciolo, Jean-Baptiste. Comme il était pauvre, on lui proposa des charges lucratives et le titre d'écuyer du roi de France. Avec un désintéressement qui lui fait d'autant plus honneur que la fidélité était une vertu rare en ce temps-là, il déclina noblement les offres de Morcone (6). La plus récente défection avait été celle d'Alphonse Sanseverino, duc de Somma, qui s'était révolté en Calabre, et avait engagé les habitants de cette province à se déclarer pour les Français (7). Pour l'en récompenser, Lautrec l'avait nommé vice-roi de Calabre (8).

(1) Gayangos, p. 696.
(2) Rosso, p. 16 ; La Pise, p. 168.
(3) Santoro, p. 75.
(4) Rosso, p. 22.
(5) Lettre de Perez à l'empereur, du 25 mai, dans Gayangos, p. 693.
(6) Rosso, p. 31 ; Guichardin, l. XIX, fol. 332 v°.
(7) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans Gayangos, p. 701.
(8) Lettre du même au même, du 8 juin [illegible], p. 704.

Pendant ce temps-là, les renforts allemands continuaient d'avancer. Le 3 juin, on savait à Naples qu'ils étaient à San Spirito, non loin de Bologne; Lautrec en avait été lui-même informé par un officier vénitien qui servait dans l'armée française. D'Orvieto le pape avait envoyé un commissaire chargé de leur préparer leurs quartiers et de fournir à leur subsistance. On annonçait en outre qu'Antoine de Leyva s'était emparé de Pavie, défendue par 700 fantassins et 300 cavaliers; qu'il marchait sur Alexandrie, dont la capitulation ne pouvait tarder, et qu'il irait de là à Gênes, qui venait de proclamer son indépendance. Lautrec était pris entre deux feux par les Impériaux, et il lui serait impossible d'échapper à une destruction presque totale de son armée. Le 28 mai, Fernand de Gonzague, avec quelques chevau-légers, avait attaqué la compagnie commandée par Robert d'Aubigny et lui avait tué ou pris la plupart de ses gens d'armes. Dans une autre escarmouche, le 30, plusieurs prisonniers avaient encore été faits (1).

D'un autre côté, les Espagnols qui occupaient Gaëte en étaient sortis, au nombre de 4,000, sous les ordres du cardinal Colonna et du commandeur de La Rosa. Ils s'étaient rendus maîtres de Rocca Guillelma, du comté de Fondi, du duché de Traietto et de places fortes sur le Garigliano (2). Le prince de Bisignano et le duc de Castro Villari, qui étaient en Calabre avec 8,000 hommes, avaient complètement défait les Français dans cette province (3).

Les Impériaux avaient un utile auxiliaire en Verticello, *alias* Berticello, un voleur de grand chemin, qui, avec une cinquantaine de brigands de sa trempe, avait commis toute sorte de méfaits. Amnistié (4) à la condition de se mettre à la disposition de l'armée, il était maintenant à la tête de 250 hommes décidés comme lui; il avait pour principale mission — et s'en acquittait très bien — de garder les défilés, d'arrêter les fournisseurs qui passaient dans le camp des Français, de se saisir de leurs convois et d'exiger

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans Gayangos, p. 698-700.
(2) *Ibid.*, p. 700. Cf. Guichardin, l. XIX, fol. 332 v°.
(3) Santoro, p. 77-78; lettre de Lope de Soria à Sanchez, du 14 juin, et lettre de Sanchez à l'empereur, du 17 juin, dans Gayangos, p. 711 et 712. Cf. Rosso, p. 39, et lettre de Perez à l'empereur, du 15 juillet, dans Gayangos, p. 741.
(4) Par Moncade, selon Rosso, p. 19. Sur Verticello, voir Summonte, t. IV, l. VII, p. 61, et Parrino, p. 125.

d'eux une forte rançon. En même temps que l'argent qu'il recueillait, il envoyait à Naples le bétail capturé par lui dans les montagnes, de sorte que, jusqu'en juin, les assiégés eurent toujours, plus ou moins, de la viande fraîche. C'est grâce à lui que, sans parler des renseignements précieux qu'il donnait sur les mouvements de l'ennemi, Naples put tenir si longtemps. Philibert était le premier à le reconnaître. Verticello avait rendu un service signalé en interceptant, quelques jours auparavant, des lettres qu'un courrier de Lautrec portait en France et d'autres qu'un Gonzague, venant de Lombardie, avait à remettre à celui-ci (1).

Les lettres de Lautrec révélaient une situation grave pour lui. Il rappelait à François Ier, en cela aussi oublieux que Charles-Quint, qu'il avait des troupes à nourrir et à payer, que le chiffre de leur solde s'élevait à 260,000 livres par mois et qu'il y avait déjà un arriéré assez considérable (2). Il avait perdu 6,000 hommes soit sur le champ de bataille, soit par suite de la peste qui sévissait dans son camp. Si le roi ne voulait pas que la ruine de son armée fût complète, il devrait immédiatement faire embarquer à Marseille, pour lui venir en aide, 6,000 hommes (3), dont la moitié de lansquenets et l'autre moitié de Français. De plus, il serait nécessaire d'expédier un autre renfort de 12,000 fantassins, lansquenets et Suisses, et de 400 à 500 gens d'armes, destinés à poursuivre les Allemands qui étaient en Lombardie et s'acheminaient vers Naples. Lautrec écrivait dans les mêmes termes à Louise de Savoie et à des personnages de la cour de France pour les prier d'insister vivement auprès du roi (4).

Il existait aussi de sérieux dissentiments entre les Vénitiens et François Ier. D'après une convention, les conquêtes des Vénitiens leur seraient communes à eux et au roi. Mais, plus tard, celui-ci se ravisa; il voulut seul tirer profit des succès de ses alliés.

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans GAYANGOS, p. 701.
(2) D'après GUICHARDIN (l. XVIII, fol. 324), François Ier avait promis à Lautrec 130,000 écus par mois; il lui en était redû 200,000, et la solde avait été réduite à 60,000 écus par mois.
(3) Cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 334.
(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans GAYANGOS, p. 701; lettre de Philibert au même, du 14 juin; Pièces justificatives, n° 105; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. IV, fol. 135, copie; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 270-275, n° 108, et GAYANGOS, p. 710.

Déjà Lautrec, au nom de son souverain, avait pris possession de plusieurs villes dont ils s'étaient emparés, ce qui les avait fort mécontentés. François Ier lui renouvela ses instructions dans ce sens, mais Lautrec, qui se rendait compte de l'énormité de cette maladresse, lui déclarait nettement qu'il ne les avait pas exécutées et qu'à son avis il n'y avait pas lieu de le faire (1).

Une autre des lettres interceptées n'était pas moins édifiante. Elle était adressée à Lautrec par des ambassadeurs que François Ier avait envoyés au pape. Ils étaient chargés de lui proposer de rentrer dans la ligue. En cas d'adhésion, ils lui promettaient de lui faire recouvrer Ravenne et Cervia que les Vénitiens occupaient, sauf à s'unir pour leur reprendre ces villes par la force, s'ils ne les restituaient pas de leur plein gré. Clément VII avait répondu que, « sans se declairer, il feroit austant pour ledit roy que s'il estoit declaré ». Philibert, qui avait entre les mains les lettres originales, s'empressa d'en donner connaissance à l'empereur; de plus, il communiqua la dernière au cardinal Pisani, fils du provéditeur, qui était au camp de Lautrec. Plus que surpris, le cardinal écrivit aussitôt à son père de lui envoyer un homme sûr à qui il ferait une confidence l'intéressant. Le prince alla plus loin; il lui permit de faire tenir les lettres au provéditeur. « De ce que en succedera, Dieu le scet », ajoutait-il (2).

Afin de le récompenser de son succès naval, Lautrec avait fait don à Philippin Doria des villes de Castellamare et de Vico, d'une valeur estimée à 120,000 ducats. Comme les châteaux de ces deux villes étaient restés fidèles à Charles-Quint, Doria en avait demandé, mais en vain, à Lautrec la cession conditionnelle, en s'engageant à les attaquer si les Français étaient obligés de lever le siège de Naples (3). Ce refus eut probablement les plus grandes conséquences, car il dut motiver une résolution que Doria laissa entrevoir lors des négociations qui eurent lieu entre lui et Antoine de Ilixar, délégué à cet effet par le prince d'Orange, pour la libération des prisonniers faits le 28 avril : celle d'entrer au service de

(1) Même lettre de Philibert.
(2) *Ibid.*
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans GAYANGOS, p. 700.

l'empereur (1). Ce n'était plus un secret pour Philibert et encore moins pour Philippin qu'André Doria, son oncle, était très irrité contre François Ier. Nombreux, anciens et surtout légitimes étaient ses griefs. C'était lui, on s'en souvient, qui avait fait prisonnier le prince dans les eaux de Villefranche, près de Nice. Il n'avait jamais reçu du roi la moindre satisfaction pour sa rançon (2); il n'était pas davantage payé de la solde de ses galères qu'il lui était désormais impossible d'entretenir. Génois, il avait été profondément froissé dans son patriotisme. François Ier avait non seulement refusé à sa ville natale la permission qu'elle sollicitait, offrant pour cela 200,000 ducats, de s'administrer elle-même, mais encore il n'avait pas voulu reconnaître ses antiques privilèges; il continuait à lui imposer un gouverneur de son choix et une garnison française. Bien plus, il cherchait à ruiner Gênes au profit de Savone, en y créant un port destiné à devenir le principal entrepôt du sel et du commerce dans la Méditerranée. A la suite de ce déni de justice, les Génois protestèrent auprès de Doria, qui prit fait et cause pour eux. Il commença par retenir du Guast et les autres prisonniers de marque qui, selon le désir de Lautrec, devaient être dirigés sur la France, prêt, il ne le dissimulait pas, à passer à l'ennemi avec toute sa flotte, s'il n'était pas donné suite à ses réclamations. Déjà il avait fait des avances aux Impériaux.

Philibert, qui ne lui gardait peut-être pas rancune de sa capture et faisait passer avant tout les intérêts de l'empereur, écrivait à Charles-Quint : « Sire, depuis vos galleres perdues, j'ay entendu par le conte Philipino Doria, en praticquant pour rançon de plusieurs prisonniers, comme Andrea Doria est fort mal content du roy de France et qu'il sercheroit de s'accommoder avec vous. Et la raison de son malcontentement est que le roy ne luy a voulu bailler Savonne pour mectre en l'obeissance de Gennes. Je croy fermement que si vous l'assurez de ce point et de la liberté dudit Gennes et payez la souldee de ses galeres avec quelque promesse de lui faire quelque bien en ce royaulme, que vous le pourrez avoir

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans GAYANGOS, p. 700.

(2) Il paraît que, pour le conserver à son service, François Ier lui aurait fait offrir plus tard 20,000 ducats pour tenir lieu de la rançon de Philibert (GUICHARDIN, l. XIX, fol. 339).

pour vous. Vous sçavez, Sire, quel homme il est et la necessité ou vous estes. Je vous supplie, Sire, ne vouloir refuser riens qu'il vous demande, car jamais chose ne vous vint tant a propos que cest accord, s'il vient a bien, car, avec les galleres que vous faictes et les siennes, vous serez seigneur de la mer, et aurez ung des hommes de ce monde qui s'entend aussi bien en ce mestier. Vaultry s'en va a Gennes vers luy pour enfoncer le tout, soubz umbre de y aller pour accourder sa rainson, et s'il accorde avec luy, il pourra passer jusques vers vous, pour savoir vostre volunté, laquelle je vous supplie de rechief qu'elle soit telle que j'ay dit dessus (1). »

Lautrec, averti du nouveau danger qui le menaçait, lui et la France, tenta d'y parer. Il dépêcha aussitôt Guillaume du Bellay auprès du roi afin de l'en prévenir; du Bellay avait mission de s'arrêter à Gênes et de supplier Doria de faire taire ses rancunes et de ne pas abandonner la cause du prince qu'il avait jusque-là servi avec autant de gloire que de fidélité. L'amiral se laissa fléchir et autorisa du Bellay à assurer François Ier de sa foi, de celle des Génois et de sa flotte, et à lui dire qu'il lui fournirait douze galères dont « la charge et la garde seroit reservee au bon plaisir de Sa Majesté ». Mais il exigeait que le roi s'acquittât envers lui et rendît à Gênes ses libertés et le trafic de la gabelle du sel. Circonvenu par ses courtisans, notamment par Anne, duc de Montmorency, à qui il avait accordé la gabelle de Savone, et par le chancelier du Prat, il ne voulut pas céder devant ce qu'ils appelaient l'insolence de Doria. Son remplacement par Antoine de la Rochefoucaud, seigneur de Barbezieux, et la prise de corps de Doria furent décidés séance tenante. Il n'y avait plus qu'une faute à commettre; elle fut commise, énorme.

Le bruit courait à Naples que Lautrec, découragé, songeait à lever le siège de la ville et à se retirer à Barletta ou dans le pays environnant pour n'avoir pas à subir le choc des renforts allemands qui venaient au secours des Impériaux. Il avait, disait-on, dans

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 14 juin; Pièces justificatives, n° 105; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. IV, fol. 135, copie; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 270-275, n° 108.

son armée 10,000 hommes malades de la peste (1). Après un premier échange de prisonniers sollicité par lui, il avait encore perdu une soixantaine de gens d'armes tombés au pouvoir d'un détachement de cavalerie légère (2).

Sans être aussi mauvaise, la situation des Impériaux était cependant loin d'être brillante. Le 14 juin, Philibert écrivait à l'empereur que, au point de vue militaire, il avait toujours été heureux dans ses rencontres avec l'ennemi (3), « et avons rompu desja trois compagnies d'hommes d'armes » ; il se montrait plein d'espoir pour l'avenir. Seulement les vivres commençaient à manquer ; il en restait pour deux semaines à peine ; la viande et le vin faisaient défaut ; l'armée était au pain et à l'eau depuis dix jours. Il y avait longtemps que les troupes n'étaient plus payées, et il désespérait de se procurer de l'argent. Il en était de même pour le blé que le comte de Burrello était allé chercher en Sicile. A la vérité, Charles-Quint, par sa lettre du 20 mai, l'informait, en même temps qu'il lui annonçait officiellement par le courrier Aguire sa nomination comme vice-roi, d'un envoi d'approvisionnements expédiés d'Espagne ; il lui promettait aussi de l'argent, mais sans fixer de terme. Pour calmer les plus impatients et reconnaître les serviteurs les plus méritants, il autorisait Philibert à disposer en leur faveur des biens des rebelles ; en ce qui concerne les troupes, il avait imaginé de demander au prince s'il verrait des inconvénients « a leur fournir des vivres a bon compte en courant de leurs gaiges ». Puis il s'était ravisé, pensant bien que cette combinaison ne leur agréerait pas. Quant aux secours en hommes, il avait donné au roi de Hongrie et à Antoine de Leyva l'ordre de faire hâter la marche des renforts allemands qui se dirigeaient vers Naples. « Avant toutes autres choses », disait-il, « je entendoye preferer la garde et con-

(1) Lettre de Sanchez à l'empereur, du 17 juin, dans GAYANGOS, p. 713.

(2) Lettre du même au même, du 8 juin, *ibid.*, p. 703.

(3) BRANTOME, t. I, p. 243-244, éd. Lalanne, parle de Philibert avec les plus grands éloges de sa conduite, tant à Naples qu'ailleurs : « Assiégeant, il faisoit toujours ordinairement faction, non seulement de general, mais aussi de simple capitaine et soldat. A ceste grand'escarmouche qui se fit devant Naples a la Magdeleine, de laquelle M. de Montluc parle, il y fit tout ce qu'un brave general et soldat peut faire ores a pied, ores a cheval, comme je l'ay veu dire a Naples encor de mon temps. Il y eut un moulin que j'ay veu, mais M. de Montluc n'en parle pas, qui, par deux fois en ce jour, fut pris et repris des nostres et des leurs. »

servacion de mon royaume de Naples comme estant de mon patrimoyne(1). »

Il était à craindre qu'approvisionnements et renforts — je ne parle pas de l'argent — n'arrivassent pas à temps. Au commencement du mois, ces derniers étaient dans le Bolonnais; après une marche forcée, ils passeraient le Tronto, le 21, et ils étaient attendus à Naples pour la Saint-Jean (2). De son côté, Antoine de Leyva avait assez de succès dans le duché de Milan; il s'était emparé de Viagrassa et de plusieurs autres places fortes; prochainement il attaquerait Lodi et Crémone (3). Mais une flotte vénitienne, composée de 16 galères (4), était venue le 11, jour de la Fête-Dieu, se joindre à celle de Philippin Doria, qui avait fait armer deux de celles de la flotte de Moncade et en espérait encore 5 ou 6 de Gênes (5), indépendamment de celles qui amèneraient par mer les 6,000 Français et les 3.000 lansquenets demandés par Lautrec. Aussi Philibert ajoute-t-il avec mélancolie : « Par quoy ne sçay que penser comme pourra venir vostre secours par mer, s'il ne vient merveilleusement gros. » Il était d'avis que le débarquement devrait se faire en Sicile et que les troupes de renfort prissent le chemin de la Calabre et de la Pouille.

Heureusement le moral des troupes était bon. Les Allemands avaient bien eu la velléité de se mutiner. Peu satisfaits de leur colonel Bemelberg, ils avaient l'intention de lui enlever son commandement et de le remplacer par Georges de Frundsberg, qui accompagnait le duc de Brunswick, chef de l'armée de secours envoyée par le roi de Hongrie (6). De plus, ils réclamaient leur solde. Mais avec quoi les payer? Jean d'Urbina, aussi désintéressé (7) que brave et dévoué à la cause de l'empereur, avait déjà

(1) Pièces justificatives, n° 101 : Archives impériales à Vienne. P A 95, minute et copie.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 12 juin, dans GAYANGOS, p. 705.

(3) Lettre du même au même, du 8 juin, dans GAYANGOS, p. 703.

(4) Dix-huit, d'après Perez, lettre du 12 juin, dans GAYANGOS, p. 706.

(5) Lettre de Philibert à l'empereur, du 14 juin; Pièces justificatives, n° 105; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. IV, fol. 136, copie; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 270-275, n° 108.

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 juin, dans GAYANGOS, [illegible]

(7) « Recommends Juan de Urbina and the marquis [illegible] both of whom are rendering great service tho te [illegible] attending to his military duties, is actua[illegible]

avancé 3,000 écus aux Espagnols. Il en prêta encore 2,000 pour faire patienter les Allemands (1). Le prince et Perez rappellent de nouveau sur lui la bienveillance de Charles-Quint.

Philibert les rassembla et ne leur dissimula pas les difficultés de la situation. Il leur demanda si, après avoir servi si vaillamment l'empereur, ils voulaient perdre en un jour le fruit de tant de fatigues. « Après avoir ung petit crié (2) », ils déclarèrent qu'il ne serait jamais dit qu'ils se rendraient faute de vivres, puis ils décidèrent que tous, Allemands, Espagnols, Italiens, gens d'armes et chevau-légers, fussent réunis pour jurer de lutter jusqu'à la fin. Comme la privation de vin leur était très sensible, ils exigèrent qu'une perquisition fût faite dans la ville et dans le camp par quatre capitaines, quatre « alferez » ou enseignes et quatre sergents de chaque nation. Ce qui serait trouvé serait réparti entre tous; si les recherches étaient infructueuses, ils se contenteraient de boire de l'eau. En tout cas, ils promettaient de rester fidèles à l'empereur, et, pour le prouver, ils signèrent en double un engagement que Philibert lui adressa (3). L'armée fut unanime à prêter serment (4).

La dernière partie du mois de juin ne fut marquée par aucun incident notable. Impériaux et Français se tenaient sur la défensive, attendant, chacun de leur côté, des secours qui ne venaient pas assez vite à leur gré. Un capitaine, nommé Arrati, qui s'était attaché à la fortune du connétable de Bourbon, fut emprisonné pour avoir entretenu une correspondance secrète avec Lautrec (5). Ascanio Colonna et du Guast, que François I[er] avait inutilement invité André Doria de lui livrer, avaient traité avec celui-ci de leur rançon pour la somme de 25,000 ducats (6); mais

families and soldiers who have no other resource... » (Lettre de Perez à l'empereur, du 8 juin, dans Gayangos, p. 704.)

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 14 juin, aux Pièces justificatives, n° 105.

(2) *Ibid.*

(3) Voir cet engagement aux Pièces justificatives, n° 106; Archives impériales à Vienne, P A 95, copie.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 14 juin, aux Pièces justificatives, n° 105.

(5) Lettres de Perez à l'empereur, du 12 juin et du 1[er] juillet, dans Gayangos, ... Cf Rosso, p. 43 et 44. Il fut ensuite exilé du royaume de Naples ... de Charles-Quint. (*Ibid.*)

(6) ... à l'empereur, du 14 juin, dans Gayangos, p. 712.

comme il leur était difficile de se procurer cette somme, ils n'avaient pas encore pu rejoindre l'armée (1). Tarente, avec le secours de Capoue et du duc de Tremoli, continuait d'opposer une vive résistance aux Français (2). Selon Rosso (3), Fernand de Gonzague, dans une escarmouche contre l'infanterie des bandes noires et deux compagnies de cavalerie française qui tentaient de s'emparer d'un convoi d'approvisionnements destinés à Naples, fut, près de Piedigrotta, désarçonné et sur le point d'être fait prisonnier; les Allemands arrivèrent à temps pour le sauver (26 juin). Le prince d'Orange était alors malade, ainsi qu'il l'apprend dans une lettre à l'empereur (4).

A la date du 17 juin, on croyait à Naples que les renforts allemands devaient être dans la marche d'Ancône, et, disait-on, François Sforza et le duc d'Urbin, en essayant de leur barrer le passage, avaient subi un grave échec et perdu 700 ou 800 hommes, tant tués que prisonniers. Le duc d'Urbin passait pour être parmi les morts; quant à Sforza, il s'était enfui à Crémone avec les débris de ses troupes (5).

Mais, au lieu d'approcher de la frontière napolitaine, ces renforts s'en éloignaient. Il semble que l'armée de Philibert ait laissé Antoine de Leyva indifférent et qu'il ait surtout voulu préserver le Milanais menacé par 400 lances, 8,000 lansquenets et 2,000 aventuriers français. Sans précisément refuser son concours au prince, il ne répondait pas à ses appels pressants; il retenait indéfiniment ses émissaires, ne leur donnait ni instructions verbales, ni messages écrits, et si, parfois, il sortait de son mutisme, c'était pour dire que des opérations importantes nécessitaient sa présence en Lombardie; alors il engageait Philibert à résister, en lui promettant son aide pour plus tard (6). Pendant ce temps-là, le duc de Bruns-

(1) Lettre du même au même, du 17 juin, dans Gayangos, p. 719.
(2) Lettre du comte de Noya, gouverneur de Tarente, à l'empereur, du 15 juin, et d'Annibal de Capoue au même, du 16 juin, dans Gayangos, p. 712.
(3) P. 32.
(4) Le 19 juin, selon Perez, dans une lettre du 15 août à l'empereur, dans Gayangos, p. 769; dans la nuit du 25, selon Guichardin (l. XIX, fol. 338), qui dit que les Impériaux perdirent 300 hommes, tant morts que prisonniers, 100 chevaux de service et « force bagage ».
(5) 1er juillet, Pièces justificatives, n° 111; Archives impériales à Vienne, P A 95, original signé. Cf. Rosso, p. 33.
(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 17 juin, dans Gayangos, p. 718.

ck et ses Allemands, qu'il avait intéressés à sa cause, se trouient seulement aux environs de Brescia et de Bergame (1). core Brunswick était-il lui-même aux prises avec les plus séuses difficultés. Faute d'être payés, nombre de ses hommes sertaient et s'en retournaient chez eux (2).

D'un autre côté, les provisions s'épuisaient. Il ne restait plus de n, plus de viande, l'ennemi ayant eu soin de refouler le bétail une certaine distance de Naples. Gaëte, qui avait pour gouverur le commandeur La Rosa, avait bien d'abondantes réserves; ais en raison du siège que lui faisait subir le prince de Melfi (3) du blocus de Naples, il ne fallait pas songer à s'y ravitailler; pain, pour un mois à peine, et de l'eau, voilà avec quoi Philibert vait désormais entretenir ses troupes. Jusque-là, grâce à des antages partiels, à des promesses plus ou moins tenues, à l'espoir un secours prochain, elles avaient courageusement supporté les us rudes privations. Allait-il en être encore de même? Toutes s graves questions durent être examinées par les membres du nseil collatéral, qui décidèrent, le 1er juillet, d'envoyer à l'emreur le capitaine Rodrigue d'Avalos afin de le mettre au courant la situation (4). Le prince, malade, la lui fit exposer dans une tre (5) où il lui renouvelait ses demandes d'argent, de vivres d'hommes; il le priait d'expédier d'Espagne, avec de l'infanie et des subsides, des galères qui feraient leur jonction avec la tte de Sicile. Le seul espoir de salut reposait sur le succès des gociations avec Philippin et André Doria; elles suivaient leur

1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 15 juillet; Pièces justificatives, n° 115; chives impériales à Vienne, P A 95, original avec chiffre et déchiffrement.

2) Lettre de Lope de Soria à l'empereur, du 6 juillet, dans GAYANGOS, 122.

3) Rosso, p. 43, et lettre de La Rosa à l'empereur, du 3 juillet, dans GAYAN-, p. 727.

4) GAYANGOS, p. 726.

5) Ce fut sans doute cette lettre qui fut interceptée et dont un double fut voyé par François Ier à Jean du Bellay, évêque de Bayonne et son ambassaur en Angleterre, pour qu'elle fût communiquée à Henri VIII et au cardinal lsey. D'après les détails qu'elle contenait et l'assurance que, par sa lettre 20 juin précédent, Lautrec lui donnait que Naples ne pourrait plus tenir gtemps et qu'il se porterait bientôt au secours de la Lombardie, où le comte Saint-Pol était avec 8,000 lansquenets, autant d'aventuriers, etc., il se yait déjà le maître de la situation et il espérait avoir avant peu raison des périaux (BREWER, p. 1993).

cours, et il était permis de bien augurer du résultat (1).

Il devait aussi arriver que la discipline, déjà fortement ébranlée, éprouverait de cet état de choses de rudes atteintes. Dans des lettres à Charles-Quint, Perez lui annonce que les Allemands font des perquisitions dans les maisons particulières et dans les monastères pour y trouver du pain et des vivres (2); Alarcon (3), Lope de Soria (4) et Morone (5) lui signalent les excès des troupes (6) : menaces de désertion, outrages aux femmes, meurtres et rapines commis par les Espagnols et les lansquenets, rixes entre la force armée et la population, excès qui pouvaient occasionner des révoltes et auxquels seule la fermeté d'un élu, Jérôme Pellegrino, put imposer un terme (7).

Lautrec, qui cherchait à réduire les Impériaux par la famine et y était presque parvenu, voulut à ce supplice ajouter celui de la soif. Mal conseillé et ignorant sans doute que, dans certains quartiers, comme le « Pozzo bianco » ou le « Seggio Capuano », Naples était suffisamment approvisionnée d'eau de puits, il fit couper l'aqueduc du côté de Poggio Reale. Par cet aqueduc desséché, il se proposait, avec la connivence d'Allemands dont il s'était acquis le concours, de faire pénétrer des troupes dans la ville; mais ce projet fut éventé par un serviteur du marquis de Montesarchio et révélé par Annibal de Capoue à Philibert et à Fernand de Gonzague. Afin d'en empêcher la réalisation, ceux-ci firent faire, près de la porte de Capoue, un mur épais, qui fut soigneusement gardé de crainte qu'il ne fût détruit par l'ennemi (8).

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 1er juillet; Pièces justificatives, n° 111; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; lettres de Perez au même, du 1er et du 9 juillet, dans Gayangos, p. 725 et 739.

(2) 1er juillet, dans Gayangos, p. 725, et 15 juillet, *ibid.*, p. 741.

(3) 2 juillet, dans Gayangos, p. 726.

(4) 6 juillet, *ibid.*, p. 734.

(5) 14 juillet, *ibid.*, p. 740.

(6) Dans une lettre, datée de Viterbe, 16 juillet, Nicolas Raince signale à Anne de Montmorency une révolte des Impériaux : « ... Les lansquenetz estoient encores en leur mutinement, depuis l'avoir eu mis a sach Castel Capouane, qui estoit le logis de Alarcon, la ou il estoit mort cinq d'entr'eux, et avoient tué trente Espaignolz et trouvé quatre bottes de vin qui avoient duré troys quartz d'heure et n'avoient voulu laissé entrer en leur cohorte le prince d'Orange, mais seullement prins ung terme bien bref pour estre payez ou congé... » (Papiers de Condé, série I, t. II, n° 119, au Musée Condé à Chantilly.)

(7) Rosso, p. 33.

(8) Rosso, p. 33-34; Santoro, p. 95; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 40.

engagé précédemment (1), cette provision avait été affectée aux besoins des gens de guerre du duc de Brunswick qui devaient traverser les États de l'Église pour se rendre à Naples; si son attitude avait été nette, il est probable que Charles-Quint, par politique et par intérêt, eût, surtout dans les circonstances présentes, donné suite à cette requête, au moins en partie, car la quantité était énorme. Mais il ne s'agissait plus de cela. C'était une simple compensation, et à titre gratuit encore, que Clément VII réclamait pour les ravages exercés par l'armée impériale pendant l'occupation de Rome; de plus, personne ne savait exactement s'il penchait du côté des Français ou s'il était pour l'empereur. Aussi Charles-Quint écrivit-il à Philibert de décider si les sentiments du pape justifiaient cette requête, et dans quelle mesure, car, disait-il, il ne se souciait pas de l' « ayder de ses biens a renvitailler ses ennemiz ». Bref, il le laissait libre de s'entendre à ce sujet avec le vice-roi de Sicile, à condition de faire passer avant tout les nécessités de l'armée (2).

Ces sentiments, le prince eut l'occasion de les faire connaître à l'empereur dans une lettre du 15 juillet. « Tant », lui disait-il en substance, « tant que le pape a cru que des renforts nous arrivaient, il a semblé prendre parti pour Votre Majesté; mais depuis que les Allemands du duc de Brunswick sont en Lombardie, il n'en est plus de même; il incline vers la cause française. Ce qui est certain, c'est qu'il se rangera du côté du plus fort. » En ce moment, toutes les apparences étaient encore favorables à Lautrec, et à Rome certains mandataires de Clément VII agissaient à l'égard des Impériaux comme s'ils eussent déjà été définitivement vaincus : tel Quiñones, général des Franciscains, qui avait fait arrêter et retenir, pendant vingt jours, un émissaire de Brunswick au prince d'Orange. C'est également à la suite de la capture de Sigismond de Ferrare par les gens de l'abbé de Farfa que l'on avait appris les embarras d'argent du duc et sa demande à Philibert d'un envoi de 100,000 ducats pour pouvoir se porter à son secours (3).

(1) Voir p. 198.
(2) Pièces justificatives, n° 112; Archives impériales à Vienne, P A 95, copie du dix-huitième siècle.
(3) Pièces justificatives, n° 115; Archives impériales à Vienne, P A 93, original avec chiffre et déchiffrement.

Vers la fin de juin avait eu lieu l'incarcération de Maramaldo, un des meilleurs capitaines de l'armée impériale. Il était sinon accusé, du moins soupçonné d'entretenir des rapports secrets avec Lautrec. Ce soupçon reposait uniquement sur une lettre trouvée sur un porteur qui tomba à Montalto dans une embuscade espagnole (1). Dans cette lettre, soi-disant du marquis de Montesarchio à Maramaldo, son parent, ce dernier était félicité de sa résolution d'abandonner la cause de l'empereur; la situation de son armée étant désespérée, il n'avait plus qu'à passer dans le camp français, où il recevrait les récompenses qui lui avaient été promises (2). La lettre fut communiquée à Philibert, qui fit aussitôt emprisonner le porteur et Maramaldo. Dans un premier mouvement de colère, le prince s'écria qu'ils auraient tous deux la tête tranchée la nuit suivante; mais son entourage lui ayant fait observer qu'un homme de la valeur de Maramaldo et digne de considération comme il l'était ne pouvait pas être exécuté sans jugement, sans même avoir été entendu, il revint à des idées plus modérées. Il fut convenu qu'ils comparaîtraient devant le Conseil collatéral (3).

Au jour fixé (4), Annibal de Capoue et Jean-Baptiste de la Tolfa furent chargés de la défense de Maramaldo. La lecture de la lettre de Montesarchio provoqua une véritable stupeur dans l'auditoire. On fut d'abord d'avis de mettre les inculpés à la torture; mais, sur la proposition d'un des membres du Conseil, le porteur fut interrogé à fond; la question lui serait ensuite appliquée s'il en était besoin. Ses réponses furent reconnues mensongères; il finit par avouer qu'il avait été payé par les ennemis de Maramaldo pour le perdre. Il fut écartelé sur la place du Marché. Quant à Maramaldo, il reprit son commandement et il continua à rendre au prince les plus réels services (5).

(1) Selon Rosso, p. 23, ce porteur était un paysan de l'Abruzze; selon Santoro, p. 117, un cavalier; selon La Pise, p. 171, un gentilhomme de Bénévent déguisé en Français.

(2) Santoro, p. 117, dit qu'il devait livrer aux Français une des portes de Naples.

(3) La composition de ce conseil, telle qu'elle est donnée par Rosso, n'est pas absolument exacte; Moncade, qu'il y fait figurer, était mort; du Guast et Ascanio Colonna n'étaient pas à Naples.

(4) Le 25 mai, selon Rosso, mais plus vraisemblablement le 25 juillet.

(5) Rosso, p. 23-25; Santoro, p. 117-118; La Pise, p. 171; ms. italien 300 de la Bibliothèque nationale, fol. 7. C'est surtout pendant l'expédition contre Florence que Maramaldo se rendit utile à Philibert.

Parmi les autres faits notables survenus pendant ce mois de juillet, il y a lieu de signaler les suivants. Le 15, les galères vénitiennes étant allées en Calabre pour faire provision de biscuit, les assiégés purent assez abondamment se ravitailler par mer (1). En même temps, il leur fut expédié de Gaëte 25,000 ducats, ce qui permit de satisfaire les Allemands qui s'étaient de nouveau mutinés (2). La duchesse de Francavilla envoyait d'Ischia des vivres et de l'argent pour l'armée. Elle avait fourni la somme nécessaire pour la rançon de du Guast et d'Ascanio Colonna (3). Les prisonniers faits à la bataille navale de Salerne avaient recouvré leur liberté. La situation des Impériaux laissait encore beaucoup à désirer en Lombardie, mais elle commençait à n'apparaître plus aussi sombre à Naples. Ici ils n'avaient presque plus besoin de combattre. La peste, qui semblait les épargner, ne cessait d'accomplir son œuvre dévastatrice dans le camp français; elle y faisait journellement des centaines de victimes. Elle frappait à la tête : le comte de Vaudémont venait de mourir (4); Lautrec lui-même était dangereusement malade. C'est à peine si, au milieu de ces événements qui se précipitaient, la déroute infligée, le 29, par Belmare à une compagnie de cavalerie française mérite d'être mentionnée (5).

Aussi, à l'occasion de ce revirement subit et presque inespéré de la fortune, les Espagnols célébrèrent-ils plus joyeusement que de coutume, le 25 juillet, la fête de leur patron saint Jacques le Majeur (6).

(1) Rosso, p. 42.
(2) Lettre de Baron (*al.* Seron?) à l'empereur, du 24 juillet, dans Gayangos, p. 752.
(3) Lettre de la duchesse à l'empereur, du 18 juillet, dans Gayangos, p. 745.
(4) Sa mort est annoncée, le 28 juillet, par Lope de Soria à l'empereur, dans Gayangos, p. 755. — Les serviteurs du comte avaient demandé au prince d'Orange l'autorisation de faire inhumer leur maître dans un des monastères de Naples. Elle leur avait été accordée. Mais, à la date du 24 août, son corps n'avait pas encore été porté dans la ville. On disait que le marquis de Saluces s'y opposait. (Lettre de Perez à l'empereur, du 24 août, dans Gayangos, p. 773.)
(5) Rosso, p. 44.
(6) *Ibid.*, p. 43.

CHAPITRE XII

André Doria embrasse le parti de l'empereur. — Échecs successifs des Français et de leurs partisans. — Mort de Lautrec. — Maladie de Philibert. — Ravitaillement de Naples par André Doria. — Les Français sont obligés de lever le siège de cette ville. — Sous le commandement du marquis de Saluces, ils se réfugient à Aversa, où le prince les poursuit. — Ils y sont défaits, et la ville capitule. — Philibert est chargé par Charles-Quint de traiter de la paix avec le pape, avec les Florentins et avec François Sforza, duc de Milan.

L'enthousiasme des Espagnols était bien davantage justifié par un autre événement considérable qui s'était accompli et qui équivalait pour les Impériaux à plusieurs victoires. André Doria avait abandonné la cause française pour se rallier à celle de Charles-Quint.

Si l'initiative des négociations qui amenèrent ce résultat fut prise par Philibert, c'est surtout à du Guast qu'était dû le mérite du succès définitif. Pendant sa captivité, il avait été le commensal de Doria, qui ne négligea d'abord rien pour l'attirer au parti de François Ier (1). Mais l'arrivée à Gênes de Barbezieux, qui conduisait à Lautrec des renforts, des vivres et des subsides, entraîna sa rupture définitive avec le roi. Autant pour fuir la peste qui sévissait dans cette ville que pour se soustraire au danger dont il était menacé du côté de son successeur, il se sépara des galères françaises et se retira avec les siennes à Lérice. C'est en vain que Barbezieux dépêcha auprès de lui Saint-Blancard pour lui demander une entrevue à Gênes. Doria, peut-être prévenu, flaira un piège; il répondit par une signification de congé et déclara reprendre sa liberté d'action (2).

(1) C'est une justice qui lui est rendue surtout par Rosso, p. 36, et par l'auteur anonyme des « Rumori di Napoli in tempo di Carlo Quinto », ms. italien 300 de la Bibliothèque nationale, fol. 6-7.

(2) Rosso, p. 36; La Pise, p. 172; Caroli Sigonii *De vita et rebus gestis*

Barbezieux fit voile vers Naples. Au commencement de juillet, il fit sa jonction avec les Vénitiens et tenta de débarquer à Ponte-licciardo. Lautrec avait chargé le comte Hugues Pepoli, chef des bandes noires depuis la mort d'Horace Baglioni, et Valerio Orsini, avec sa cavalerie, d'appuyer cette opération que Fernand de Gonzague devait empêcher à tout prix. Il y eut, le 19 (1), entre les troupes impériales et les Français, commandés par Charles d'Albret, prince de Navarre, un engagement au cours duquel le comte de Candale, colonel de l'infanterie gasconne, et Pepoli tombèrent entre les mains des Impériaux. Le premier, blessé à l'épaule gauche d'un coup d'arquebuse, mourut presque aussitôt après son arrivée à Naples ; Pepoli, moyennant le payement d'une rançon, fut échangé contre trois capitaines de gens d'armes et de chevau-légers, Ario, Miranda et Prates, qui étaient détenus dans le camp de Lautrec (2). Les Français eurent 100 morts ; le reste fut mis en déroute.

Sur ces entrefaites, Philippin Doria avait reçu de son oncle l'ordre de le rejoindre à Lérice, avec recommandation expresse d'éviter la rencontre de la flotte française. Il quitta Naples le 4 juillet (3). C'était pour Philibert un ennemi redoutable de moins.

Clément VII, qui, d'Orvieto où il était interné, regardait toujours de quel côté soufflait le vent, crut l'occasion favorable de s'attacher André Doria. Il dépêcha son secrétaire Jean-Baptiste Sanga pour traiter avec lui (4). Mais du Guast avait déjà pris les devants, et, avec son esprit souple et son caractère insinuant, il avait habilement exploité les ressentiments de Doria contre François Ier ; à son tour, il voulait l'amener à servir Charles-Quint. Pour cela il com-

Andreæ Auriæ, Melphiæ principis, libri duo, fol. 29-32 ; Summonte, t. IV, l. VII, p. 60 ; Guichardin, l. XIX, fol. 338.

(1) La lettre de Perez à l'empereur, du 15 août, donne la date du 15 juin, sans doute par suite d'une faute de copie ; la lettre de Lope de Soria, du 13, ne laisse aucun doute sur celle du 19 juillet.

(2) Lettre de Lope de Soria à l'empereur, du 13 août, dans Gayangos, p. 768 ; lettre de Perez au même, du 15 août, *ibid.*, p. 769 ; Rosso, p. 35 ; Santoro, p. 97-98 ; Guichardin, l. XIX, fol. 340. C'est à tort que La Pise (p. 173) attribue ce succès au prince d'Orange, alors très souffrant.

(3) Rosso, p. 36 ; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 41 ; Guichardin, l. XIX, fol. 339 v° ; Capelloni, *Vita del prencipe* (sic) *Andrea Doria*, fol. 37.

(4) Lettre d'Ascanio Colonna à l'empereur, du 31 juillet, dans Gayangos, p. 758 ; lettre de Perez au même, du 15 août, *ibid.*, p. 791 ; Caroli Sigonii *De vita et rebus gestis Andreæ Auriæ, Melphiæ principis, libri duo*, fol. 30.

mença par surexciter son patriotisme en lui montrant Gênes opprimée et en lui promettant, s'il apportait son concours à l'empereur, de lui faire rendre sa liberté et son ancienne puissance maritime ; quant à lui, il en serait richement récompensé par les biens confisqués sur les rebelles du royaume de Naples.

André Doria se laissa persuader. Déjà, le 9 juillet, les négociations étaient en bonne voie (1); le 12, du Guast pouvait annoncer à Charles Quint qu'une convention préliminaire était signée et que, dans les circonstances actuelles, il y avait lieu d'en attendre les meilleurs effets (2).

Un religieux franciscain, ami de du Guast, frère Jacques de Procida, qui allait en Espagne pour assister au chapitre général de son ordre, fut prié par celui-ci et par Doria de remettre à Charles-Quint et à Jean-Baptiste Castaldo, alors à la cour pour les affaires de du Guast, des lettres relatives à cette importante négociation. Les pourparlers ne furent pas longs, car l'empereur appelait de tous ses vœux la réalisation du projet dont Philibert lui avait précédemment fait part. En effet, le 19 juillet, il écrivait au prince : « J'ay eu a grand plesir ce que m'escripvez de Andrea Dorya et du despeche que avez sur ce fait par Vauvvry, car c'est la chose que plus désire et dois plus desirer pour rompre les emprinses de mes ennemys et dyminuer leurs forces de la mer, que je puisse attirer a mon service ledit André Doria avec ses galerres et par son moyen recouvrer l'escadre de Gennes et pour me servir aussi de leurs galleres, carraynes et autres navyeres sans lesquelles mal pourroyt faire armee si puissante qu'est si superieure a celle des ennemys... » Il transmit à Vaury et à Antoine de Leyva des instructions afin « que, *par tous moyens possibles*, ilz tachent de attirer a mon service ledit Andrea Doria, *quoy qui me doye couster, car je n'y veulx riens espargner, veu ce que l'empourte le mesmes en ceste conjoncture* (3) ». Aussi Castaldo donnait-il à du Guast l'avis que Doria n'avait qu'à formuler ses conditions (4).

(1) Lettre de Perez à l'empereur, dans GAYANGOS, p. 739.
(2) Dans GAYANGOS, p. 740. Cf. lettre d'Ascanio Colonna à l'empereur, du 17 juillet, *ibid.*, p. 743; SANTORO, p. 93-95.
(3) Pièces justificatives, n° 116; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute.
(4) Rosso, p. 37.

Doria députa en Espagne son neveu Érasme, abbé de Nero, afin d'arrêter avec Charles-Quint les termes de la convention à intervenir entre les deux parties et de lui prêter en son nom serment de fidélité. Signée le 10 août à Madrid par Jean Manuel, Nicolas Perrenot, Vaury, Jean Lallemand et Érasme Doria, elle fut ratifiée le lendemain par l'empereur. Elle portait que si Doria réussissait à arracher la ville et le territoire de Gênes des mains de l'ennemi, la république recouvrerait son indépendance et ses États d'autrefois et en particulier le territoire de Savone. Cette restitution devrait être faite sans aucune charge pour Charles-Quint, et avec les seules ressources que la République elle-même pourrait voter et obtenir des citoyens. Des instructions seraient adressées aux capitaines des Impériaux en Italie pour défendre Gênes contre toute attaque et toute violence. Tous les Génois seraient autorisés à faire le commerce avec les États de l'empereur et auraient les mêmes privilèges que ses sujets. Tout préjudice, quelle qu'en fût la nature, causé en temps de guerre par Doria ou par ses lieutenants à Sa Majesté, à ses sujets et vassaux, serait couvert par l'amnistie et ne donnerait lieu à indemnité d'aucune sorte. Doria ne serait pas obligé de mettre en liberté un seul des sujets et vassaux de l'empereur prisonniers sur ses navires, à moins qu'ils ne fussent échangés contre des esclaves ou des criminels condamnés aux galères à perpétuité. Il demandait le commandement de douze galères avec lesquelles il s'engageait à servir Charles-Quint n'importe où et contre n'importe quels ennemis il plairait à celui-ci de l'envoyer. Ces galères seraient fournies d'artillerie et de munitions et pourvues de troupes en quantité suffisante. Pour leur entretien et leur approvisionnement, ainsi que pour la solde des marins et des hommes d'armes, 60,000 écus d'or au soleil seraient payés par versements faits à l'avance, au commencement de chaque mois.

Doria recevrait le titre de capitaine général de la mer; il aurait sous ses ordres un lieutenant général, avec la même autorité et les mêmes privilèges que ceux dont jouissaient ses prédécesseurs et en dernier lieu Hugues de Moncade. Il désirait pour lui et pour sa maison dans le royaume de Naples et près de la mer un endroit convenable où ses galères mouilleraient en sécurité. Gaëte serait un lieu très propice à cet effet; mais si l'empereur y voyait des

inconvénients, il se contenterait de toute autre ville maritime du royaume qui serait désignée (1).

De plus, il requérait l'autorisation de faire venir de Sicile ou de la Pouille, comme ce serait le plus commode, 10,000 salmes de blé au prix ordinaire, et de les faire expédier au port le plus proche et le mieux approprié pour le ravitaillement de ses équipages. Des boulets de canon et de la poudre seraient tenus à sa disposition selon les usages suivis dans la marine (2). Si, pour quelque grande entreprise, il était nécessaire d'augmenter le nombre des combattants, Doria mettrait, aux frais de l'empereur, 50 hommes à bord de chaque galère, ou les agents impériaux lui procureraient ladite infanterie. Une pension annuelle de 3,000 ducats ou davantage serait accordée à l'un des proches parents de Doria sur les premiers sièges épiscopaux ou autres bénéfices vacants en Espagne, dans le royaume de Naples ou dans tout autre État de Charles-Quint.

Le présent engagement entrerait en vigueur le 1er juillet 1528, jour où Doria avait abandonné le service de François Ier; il serait valable pour deux ans, pendant lesquels l'empereur n'aurait le droit de le congédier ni lui de se retirer, si ce n'est dans le cas où ses gages ne lui seraient pas remis en temps voulu et encore dans le cas où Charles-Quint ferait la paix avec la France (3).

Cet heureux résultat causa une véritable joie à l'empereur. « Je vous remercie », écrivait-il à Philibert, « je vous remercie la payne et bonne diligence que avez prins pour dresser et conclure cest appoinctement dudit capitayne Andrey Doria. » En même temps, il lui faisait connaître les témoignages de bienveillance qu'il lui avait donnés et ceux qu'il conviendrait d'y ajouter. Outre le titre de capitaine général de la mer, le prince d'Orange était invité à le doter d'un marquisat au royaume de Naples. Philippin avait été nommé conseiller et chambellan de Charles-Quint, avec une pen-

(1) Cet article fut accepté en principe, mais il fut fait une restriction en ce qui concernait Gaëte qui avait été donnée à Alarcon. En raison des services qu'il avait rendus à l'empereur, il fut décidé que cette ville ne lui serait pas enlevée, et il fut écrit à Philibert d'en trouver une autre où la flotte de Doria pût être à l'ancre en toute sécurité.

(2) Il fut stipulé que Doria aurait, chaque année, 2,400 écus pour pourvoir aux besoins de ce genre.

(3) Gayangos, p. 765-767.

sion annuelle de 1,000 ducats. Érasme, fait gentilhomme de sa maison, aurait, ainsi que Christophe Doria, 500 ducats par an. Philibert avait mission de recevoir le serment d'André, de Philippin et de Christophe, Érasme ayant accompli cette formalité en présence de Henri, comte de Nassau et chambellan de l'empereur. Enfin des ordres venaient d'être lancés afin que six galères fussent envoyées de Sicile et neuf de Barcelone pour être jointes à la flotte d'André Doria (1).

Le mois d'août devait être particulièrement fatal aux Français. La peste continuait ses ravages non seulement sous les murs de Naples, mais encore à Aversa et à Melito. L'effectif des troupes était réduit à rien par suite des décès et de la maladie. Plusieurs chefs de l'armée, atteints de la contagion ou pour s'y soustraire, s'étaient éloignés. Pepoli s'était réfugié à Capoue, Valerio Orsini à Nola, Griffi à Gragnano. Ceux que la mort n'avait pas frappés étaient si débilités qu'ils pouvaient à peine garder leur camp, à tel point que, à deux reprises, Verticello, sans crainte du danger, put impunément le mettre au pillage (2); encore moins étaient-ils en état de soutenir une attaque. Aussi les Impériaux n'eurent aucune difficulté à remporter quelques succès partiels (3). Le 1er août, Saravedra, capitaine de la cavalerie espagnole, s'était emparé d'Avellino (4); Camille Pignatello, comte de Burrello, avait contraint les Français à lever le siège de Manfredonia et s'était rendu maître de toute la Calabre, dont Simon Tebaldi, plus connu sous le nom de Romain, avait pris les principales places fortes, Cosenza et Senisi, malgré les efforts du prince de Bisignano, du duc de Castro Villari, du prince de Stigliano, du marquis de Laino et de Pedro Gonzalez-de Mendoza, gendre d'Alarcon. Au cours de cette campagne, Burrello avait battu à Monte d'Oro les Français qui, sous le commandement du duc de Somma, secouru par Romain, assiégeaient Catanzaro; il avait poursuivi ce dernier qui avait cher-

(1) Lettre du 27 août; Pièces justificatives, n° 120; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 4.
(2) SANTORO, p. 105-107. Cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 341.
(3) Voir la lettre de Perez à l'empereur, du 15 août, dans GAYANGOS, p. 769.
(4) ROSSO, p. 45.

ché un refuge dans la Pouille, fait prisonnier Jean-Bernardin, le fils aîné du duc, et avait occupé, le 8, la ville de Somma, capturé 200 hommes et un convoi de vivres (1).

Lautrec fut vivement affecté de la défaite du duc de Somma, qui vint le trouver au camp (2), car il avait compté sur son concours et sur celui de Napoléon Orsini, abbé de Farfa, qui était dans l'Abruzze (3). Il ne le fut pas moins de l'insuccès de Rence de Ceri (4), qu'il avait chargé de recruter des renforts à Aquila, à Spolète et à Pérouse. Les populations n'ignoraient pas la situation désespérée des Français; elles ne répondaient plus à son appel. A Bénévent et dans les environs, les Impériaux étaient accueillis au cri de *Spagna! Spagna!* et reçus avec toute sorte d'honneurs (5).

Au milieu de cette série ininterrompue de malheurs qui fondaient sur lui, Lautrec n'eut guère à enregistrer qu'un avantage relatif : la capitulation de Castellamare, qui dut ouvrir ses portes à neuf compagnies de son infanterie, soutenues par de l'artillerie (6). La dernière chance de salut en laquelle il avait espéré, une révolte générale des Impériaux, lui échappait. Bien plus, il voyait ses ennemis animés d'un nouveau courage à mesure que ses affaires empiraient. Il ne s'écoulait en effet presque plus un jour sans qu'il eût à repousser leurs attaques. Mais que pouvait-il maintenant contre eux? Rien.

Sa confiance en son destin et son énergie, qui lui avaient permis de résister si longtemps aux plus rudes épreuves, l'abandonnèrent. Malade depuis la fin de juillet, ainsi que son lieutenant Pierre Navarro, il se sentit perdu avec ce qui lui restait de sa brillante armée dont il ne cessa de se préoccuper. Voulait-il avoir des renseignements sur ce qui se passait, et remarquait-il que son

(1) Rosso, p. 39-41. C'est par erreur, je crois, que Rosso attribue à Maramaldo la prise de Somma. Perez, dans sa lettre, du 15 août, à l'empereur (Gayangos, p. 769), n'en parle pas. Cf. Guichardin, l. XIX, fol 334 et 336. Lettre de Burrello à l'empereur, du 10 octobre, dans Gayangos, p. 812.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 15 août, *ibid.*

(3) Rosso, p. 41 et 45.

(4) Selon une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 15 juillet, Rence de Ceri aurait dû abandonner Barletta à cause de la peste qui lui avait enlevé près de 2,000 hommes (ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 40).

(5) Lettre de Perez à l'empereur, du 15 août, dans Gayangos, p. 770.

(6) *Id.*, *ibid.*

entourage était soucieux, il avait des accès de fureur terribles. Puis l'appétit vint à lui manquer. La souffrance lui arrachait de profonds gémissements ou des cris aigus, et dans son lit il se débattait contre la douleur. Un instant, les médecins crurent le sauver en lui faisant deux saignées, mais ce fut en vain. Il expira à trois heures dans la nuit du 15 au 16 août. La nouvelle de sa mort fut apportée à Naples, le jour même, par un trompette du marquis de Saluces, qui se présenta à une des portes de la ville pour demander de quoi embaumer le corps de Lautrec : ce qui lui fut accordé (1). Il fut inhumé dans sa tente, près de la villa Montalto, sans aucun apparat, en présence seulement de ses officiers et de quelques religieux. Sa dépouille mortelle fut recouverte d'un tas de sable (2) ! Mais, par ordre du roi, un service solennel fut célébré en sa mémoire à Notre-Dame de Paris.

Telle fut la fin, presque triste, de ce brave soldat, un des plus vaillants capitaines et un des meilleurs serviteurs qu'ait eus François Ier. « D'un naturel hautain, impérieux, entier en ses opinions. desprisant tout autre conseil que le sien, attaché à son propre jugement (3) », il expia chèrement, et son armée avec lui, les erreurs que son obstination lui fit commettre.

Le marquis de Saluces, qu'il avait désigné pour lui succéder, prit le commandement des troupes.

La maladie avait également fait des victimes dans les rangs des Impériaux. Alphonse Manrique et Alvaro de Çuniga étaient morts; Philibert, on l'a vu, et Alarcon avaient été souffrants; ils étaient à peine rétablis (4). Le prince, au lieu de se reposer, comme l'eût exigé l'état de sa santé, tint à reprendre sa vie active, à « retourner à l'ouvrage », ainsi que le dit Perez (5). Il avait compris qu'il devait avant tout profiter du désarroi causé dans l'armée ennemie

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 24 août, dans Gayangos, p. 772.

(2) Santoro, p. 108; cf. Rosso, p. 45; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 41. — Plus tard, ses restes et ceux de Pierre Navarro reçurent, par les soins de Gonzalve-Fernand de Cordoue, duc de Sessa, une sépulture décente dans la chapelle Saint-Jacques de l'église Sainte-Marie « la Nuova ». Parrino (t. I, p. 126) et Summonte (t. IV, l. VII, p. 63) ont reproduit leurs épitaphes.

(3) La Pise, p. 175. Guichardin (l. XIX, fol. 332 v°) porte sur lui un jugement analogue.

(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 15 août, dans Gayangos, p. 770.

(5) Lettre à l'empereur, du 24 août, dans Gayangos, p. 773.

par la perte de Lautrec, de son affaiblissement, agir vite avant l'arrivée des renforts amenés par l'abbé de Farfa, qui venait de l'Abruzze, et par le comte de Saint-Pol (1), dont le passage avait été signalé à Crémone et à Bocca d'Adda (2). Le succès lui paraissait d'autant plus facile qu'André Doria, qui n'avait attendu ni la signature de la convention, ni les instructions de l'empereur pour se mettre à sa disposition, pouvait désormais lui fournir l'appui de sa flotte, composée de dix-neuf navires, dont treize galères. Déjà il avait forcé le prince de Melfi à s'éloigner de Gaëte (3), ce qui avait entraîné la reddition de Fondi, de Traietto, de Saxafino et de Trani (4); il s'était emparé de deux bâtiments français portant les chevaux et les bagages de Lautrec et du comte de Vaudémont (5), avait introduit des vivres dans Naples (6) et débarqué à Ischia, où il lui fut fait une réception digne de son rang et de sa réputation. Il y passa quatre ou cinq jours (7).

Le 19 août, le comte de Sarno reprit la ville de ce nom (8); le 22 mars, avec Ferdinand, prince de Salerne, celle de Nola défendue par Valerio Orsini. Celui-ci fut enfermé dans la citadelle (9). Pouzzoles fut évacuée par Julien Strozzi, qui avait même abandonné deux canons de gros calibre (10). Bénévent, Salerne et Sanseverino avaient fait leur soumission; il était probable que d'autres villes et places fortes ne tarderaient pas à suivre cet exemple (11). Maramaldo harcelait constamment le camp français; d'après les rapports des espions et des déserteurs, le siège allait bientôt être levé. Il venait de réduire quelques villages et châteaux des envi-

(1) François II de Bourbon-Vendôme, plus connu sous le nom de comte de Saint-Pol.
(2) Lettre de Lope de Soria à l'empereur, du 13 août, dans GAYANGOS, p. 768.
(3) ROSSO, p. 47; CAPELLONI, p. 39.
(4) Lettre d'Ascanio Colonna à Tibère Colonna, dans GAYANGOS, p. 785.
(5) Lettres de Perez à l'empereur, du 26 août et du 19 septembre, dans GAYANGOS, p. 776 et 792.
(6) SIGONIO, fol. 34; CAPELLONI, p. 39; lettre de Lope de Soria, du 13 août, dans GAYANGOS, p. 768.
(7) SIGONIO, fol. 34; ROSSO, p. 46.
(8) Lettre d'Ascanio Colonna à Tibère Colonna, du 8 septembre, dans GAYANGOS, p. 785.
(9) ROSSO, p. 45; SANTORO, p. 122; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 342.
(10) *Ibid.*, lettre de Perez à l'empereur, du 26 août, dans GAYANGOS, p. 776.
(11) SANTORO, p. 113; lettre de Perez l'empereur, du 24 août, dans GAYANGOS, p. 774.

rons immédiats de Naples, Nocera, où il avait fait prisonnier l'évêque d'Avellino, chaud partisan des Français (1). Enfin, peu de jours après, il se présentait sous les murs de Capoue. Comme il a été dit, Pepoli s'y était réfugié, rejoint par Strozzi (2). Les habitants, qui se souciaient peu de subir un assaut, profitèrent d'un moment où une partie de la garnison était sortie afin d'aller faire des approvisionnements de bétail, pour lui fermer une des portes et ouvrir l'autre aux Impériaux qui y furent acclamés. Verticello, une hallebarde à la main et vêtu pompeusement, fut des premiers à pénétrer dans la cité, théâtre de nombre de ses anciens exploits et où il devait d'ailleurs être plus tard pendu. Les quelques défenseurs qui y étaient encore furent tués ou faits prisonniers. S'il faut en croire Santoro, les hommes malades dans les hôpitaux auraient été mis à mort, l'église en laquelle on célébrait un service funèbre pour Pepoli, qui avait succombé quelques heures auparavant, aurait été envahie par la bande de Maramaldo, l'office interrompu, et, chose à peine croyable, Pepoli aurait été dépouillé de son collier d'or et de ses insignes militaires. Julien Strozzi s'était d'abord réfugié au château; il se rendit ensuite à Maramaldo (3).

La situation devant Naples n'était plus tenable pour les Français. Saluces le comprit, surtout après l'arrivée des renforts que Philibert avait appelés de Gaëte, de Sicile et de Calabre. Il donna l'ordre du départ pour le jeudi 27 août. Son armée, divisée en trois fractions également protégées par l'artillerie et par la cavalerie, devait gagner Aversa. Saluces, avec Guy Rangone, commanderait l'avant-garde, Navarro le centre et Pomperant l'arrière-garde. Afin de ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, le mouvement se ferait dans le plus grand silence. Mais, dès le matin, les Impériaux furent avertis que 800 hommes, postés sur la montagne dominant la porte Saint-Janvier, avaient commencé à enlever leurs canons et leurs bagages. Jean d'Urbina fut désigné par Philibert pour les attaquer. Ils se retirèrent dans le fort voisin et s'y défendirent vaillamment pendant le reste de la journée et le lendemain. Comme ils n'étaient pas secourus, ils offrirent de capituler avec

(1) Lettre de Perez, du 24 août, dans Gayangos, p. 774.
(2) *Ibid.*
(3) P. 118-119; Rosso, p. 46; cf. Guichardin, l. XIX, fol. 341 v°-342.

armes, artillerie et bagages s'ils étaient autorisés à retourner au camp. Ces conditions furent acceptées par Urbina; elles étaient en cours d'exécution quand tout à coup le gros de l'armée française survint pour l'assaillir. Il faisait nuit. Le combat des deux troupes eut lieu pendant un orage épouvantable qui avait subitement éclaté. Fernand de Gonzague, prévenu, était accouru avec des renforts et avait pris le commandement des impériaux. Mais Philibert, qui, sur le conseil de son médecin, était resté à Naples, voulut avoir part à l'action. Croyant sa présence nécessaire sur le théâtre du combat, il quitta résolument le lit et dit à Melgua, qui le soignait : « Je préfère partager les souffrances de mon armée plutôt que de me soustraire au danger (1). » Et, aussitôt à cheval, il partit seul avec Melgua et un serviteur qui portait une torche. Il arriva pour écraser l'arrière-garde, composée de Suisses et de lansquenets, qui, avec Pomperant pour chef, comptait dans ses rangs Nègrepelisse et Camille Trivulce. Saisi de panique, l'ennemi se dispersa dans toutes les directions, sans même songer à s'abriter derrière les retranchements de son camp fortifié, où il n'y avait plus que des malades et des convalescents.

Dans la débâcle, les Français avaient abandonné leur artillerie, leurs bagages, leurs tentes, leurs approvisionnements, en un mot tout ce qui était de nature à les gêner dans leur fuite. Treize canons de gros calibre, sans parler de quatre qu'ils avaient laissés dans le fort évacué par eux, furent trouvés dans le camp, ainsi qu'une certaine quantité de poudre et de cartouches, des chariots, etc. Les archives avaient même été oubliées dans ce sauve-qui-peut général. Elles contenaient des correspondances très compromettantes pour des personnages dévoués à la cause française, qui ne tardèrent pas à l'expier chèrement, les uns au prix de leur vie, les autres au prix de leur liberté et de leurs biens.

Pendant plusieurs jours, des bandes de Napolitains, hommes et femmes, que Perez comparait à des files de fourmis (2), sortirent de la ville et se répandirent dans le camp pour se livrer au pillage, sans crainte de la contagion et au mépris des ordres formels

(1) *Philiberti a Chalon, illustris Aurengiorum principis, rerum gestarum commentariolus*, Dominico Melguitio auctore, A 7 v°.
(2) Lettre à l'empereur, du 30 août, dans Gayangos, p. 777.

édictés à cet égard. Mais les précautions les plus élémentaires étaient négligées. On vit même des Allemands, émus de pitié pour le sort misérable de leurs compatriotes au service de Lautrec, les faire entrer par ruse dans la ville.

La route d'Aversa était encombrée de fuyards, 6 à 7,000 hommes environ. Beaucoup, affaiblis par la maladie, eussent été hors d'état de se défendre, et il eût été facile aux impériaux de les exterminer jusqu'au dernier. La cavalerie légère, qui avait dépassé Secordigliano, village à deux milles au delà de Naples, se contenta de faire des prisonniers et de les dépouiller de leur argent. Parmi ceux qui tombèrent aux mains du vainqueur, le plus notable fut Pierre Navarro, très souffrant depuis six semaines. Conduit à Naples, il fut ensuite incarcéré à Castelnuovo, où il fut trouvé mort un matin. Le bruit courut que Louis Hixar, commandant du château, l'avait fait étouffer sous des couvertures (1) pour le soustraire à la peine capitale que Charles-Quint avait prononcée contre lui.

Laval, blessé grièvement; Charles d'Albret et les deux frères de Tournon furent aussi faits prisonniers. Le premier mourut presque aussitôt, le second quinze jours après (2).

Le marquis de Saluces, avec Guy Rangone, Paul-Camille Trivulce et 1,500 fantassins, avait pu s'échapper et, à marche forcée, parvenir à Aversa, mais, les portes restant fermées, il fut près de trois heures sans y entrer. Philibert l'y poursuivit l'épée dans les reins; il emmenait avec lui de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie en quantité suffisante pour l'assiéger s'il tentait de résister. Aversa, bâtie dans la plaine, n'était protégée que par une forteresse entourée de fossés et par des murailles basses et délabrées. Immédiatement un certain nombre d'impériaux tentèrent l'assaut; ils furent d'abord accueillis avec vigueur par les Français. Ce que voyant, Philibert fit avancer son canon à une faible distance des remparts et se mit à bombarder la ville. Saluces et Rangone, animés par l'énergie du désespoir, qu'ils cherchaient à communiquer à leurs troupes, étaient décidés à périr plutôt que de se rendre. Au cours de la défense, Saluces tomba, le genou fracassé par l'éclat d'un boulet

(1) SANTORO, p. 113; d'autres disent qu'il fut étranglé.

(2) Lettres de Perez à l'empereur, des 30 août, 8 et 19 septembre, dans GAYANGOS, p. 778, 782 et 791.

de pierre. Dès cet instant, le courage des Français commença à mollir, et bientôt Saluces ne se fit plus d'illusions. La situation lui apparut telle qu'elle était, désespérée. Pour ne pas sacrifier inutilement la vie de ses soldats, il envoya Rangone en parlementaire auprès du prince, avec mission de capituler. De part et d'autre, les conditions suivantes furent arrêtées, non sans que Rangone protestât plus tard (1) :

Aussitôt après la signature de la capitulation, le marquis de Saluces remettrait à Philibert la cité et le château d'Aversa avec toute l'artillerie, les munitions, les vivres et autres choses y contenus. Le marquis de Saluces et le comte Guy Rangone seraient prisonniers du prince et seraient bien traités par lui jusqu'au jour où ils seraient en liberté, par ordre de l'empereur ou autrement. Tous les capitaines et gens de guerre à pied ou à cheval étant dans la ville, hommes d'armes, archers, francs-archers et chevau-légers, tant Français qu'Italiens, lansquenets, Suisses et autres, de quelque nation qu'ils fussent, au service du roi, laisseraient entre les mains de Philibert leurs enseignes, guidons et banderoles, ainsi que toutes leurs armes, chevaux et autres objets de diverse nature. Les capitaines, lieutenants, enseignes, guidons de gens d'armes et chevau-légers seraient autorisés à garder avec eux trois montures : courtauds, bidets (chevaux de selle) et mules, à leur choix; les capitaines, lieutenants et enseignes d'infanterie, les gens d'armes, les archers et chevau-légers pourraient avoir soit un courtaud, soit un bidet, soit une mule.

Pendant les six mois prochains, les gens de guerre italiens ne serviraient contre l'empereur ni le roi, ni la ligue, ni aucun prince quelconque, mais ils se retireraient chez eux ou en tel endroit qui leur conviendrait. Tous les Français, Gascons, lansquenets, Suisses et autres soldats, gens de guerre, capitaines, lieutenants et enseignes, à pied ou à cheval, étant dans ladite ville seraient également libres de retourner dans leur pays, mais sans séjourner nulle part (2).

(1) Santoro, p. 110-115; Rosso, p. 48; Guichardin, l. XIX, fol. 342; Parrino, t. I, p. 125; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 42; La Pise, p. 175; lettre de Perez à l'empereur, du 30 août, dans Gayangos, p. 776-777.

(2) Philibert fit aussitôt diriger sur Pouzzoles les Français sur trois barques munies d'un sauf-conduit. Il prit des dispositions spéciales pour que les I-

Le marquis de Saluces s'engageait à faire tous ses efforts pour faire restituer au prince et lui remettre à lui ou à ses représentants quelconques les villes, terres, châteaux, places et forteresses soit de l'Abruzze, de la Calabre, de la terre de Labour et de la Pouille, soit de toutes les provinces du royaume de Naples qui se trouvaient alors en la puissance du Roi Très Chrétien, celle des Vénitiens ou d'autres adhérents à la ligue, en un mot pour rendre à l'empereur ou à Philibert le royaume de Naples dans l'état où il était lorsque Lautrec l'envahit. Il serait pris à l'égard des combattants de ces provinces les mêmes mesures que pour ceux d'Aversa, comme ils profiteraient des mêmes grâces. Le prince promettait de les renvoyer sains et saufs jusqu'aux frontières du royaume; plus loin, il n'aurait plus qu'à faire veiller sur les chevaux du marquis de Saluces.

Cette capitulation, revêtue du sceau des deux parties contractantes, fut signée, le 30 août, par Philibert et Saluces au camp devant Aversa (1).

Saluces eut l'humiliation de voir ses troupes sortir de la ville un roseau à la main (2).

Le lendemain, à la nouvelle de la capitulation, le prince de Melfi, l'abbé de Farfa et Rence de Ceri, qui étaient aux environs de Capoue, d'où ils devaient se porter au secours des Français, s'empressèrent de partir pour l'Abruzze, par crainte d'être attaqués à leur tour. C'est ce qu'ils avaient à faire de mieux, car ils n'auraient pas manqué de subir le sort du marquis de Saluces. Celui-ci ne survécut pas longtemps au désastre de son armée. Le 19 octobre, il mourut autant de chagrin que des suites de sa blessure (3). Aigremont, le dernier des lieutenants de Lautrec restés près de Naples, sur la colline de Capo di Monte, où, le 28, il

liens ne pussent pas aller rejoindre les troupes de Rence de Ceri et du prince de Melfi. Ascanio Colonna fut chargé de les répartir sous les murs de Naples, où ils étaient gardés à vue (Lettre du prince à l'empereur, du 9 septembre; Pièces justificatives, n° 125; Archives impériales à Vienne, P A 95, original signé).

(1) Pièces justificatives, n° 122; Archives impériales à Vienne, P A 95, copie contemporaine; Bibliothèque nationale, ms. fr. 3005, fol. 179; La Pise, p. 175-176.

(2) Lettre de Perez à l'empereur, du 30 août, dans Gayangos, p. 779.

(3) Lettre du même au même, du 29 octobre, *ibid.*, p. 828.

s'était vaillamment défendu avec les Gascons et les Basques, se rendit aux impériaux le 8 septembre. Ce jour-là, des fêtes solennelles eurent lieu pour célébrer la défaite des Français et la délivrance de la ville (1). La victoire d'Aversa fut immédiatement annoncée à Charles-Quint par Philibert (2), par Alarcon et par Jean d'Urbina (3). Ascanio Colonna et du Guast, de retour de captivité, accoururent en hâte, le 31 août, féliciter le prince. Philibert fit transporter au château, sous la garde de Jean d'Urbina, la vaisselle plate, l'argent et les objets précieux enlevés à l'ennemi, puis, miné par la fatigue et la fièvre, il se retira à Castelnuovo pour y prendre un repos bien mérité (4).

L'anéantissement de l'armée française était, en même temps que la ruine de la ligue, l'effondrement des espérances du pape. Par Jérôme Morone, Philibert fit écrire à Muscetula, alors à Viterbe, d'informer Clément VII des derniers événements, car il venait justement d'être invité à entamer avec lui, en vue de la paix, des négociations au sujet desquelles il avait reçu de Charles-Quint des instructions détaillées portant la date du 9 juillet. Elles lui avaient été remises vers le 25 août par Michel Mai (5), président du Conseil d'Aragon, qui était accrédité comme ambassadeur en Italie. Le prince avait désormais pouvoir de traiter directement, soit par lui-même, soit conjointement avec Mai et Quiñones, général de l'ordre de Saint-François, toutes les affaires qui concernaient le service de l'empereur en Italie; en cas d'empêchement de sa part, il lui était loisible de charger Mai d'agir en son nom, sans toutefois que celui-ci pût rien entreprendre de sa propre initiative et rien conclure de définitif de son autorité privée.

Le pape devait être prié de ne rien négliger pour le rétablissement de la paix, au moins en Italie, car il ne fallait guère, pour l'instant, y songer avec François Ier; d'ailleurs Charles-Quint n'y consentirait pas tant qu'il n'aurait pas obtenu satisfaction « pour les

(1) Rosso, p. 48.
(2) Pièces justificatives, n° 125; Archives impériales à Vienne, P A 95, original signé.
(3) Dans GAYANGOS, p. 781.
(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 4 septembre, dans GAYANGOS, p. 781.
(5) Lettre de Lope de Soria à l'empereur, dans GAYANGOS, p. 775.

desaffyz que nous ont esté fait par le roy de France et mesmes du combat de sa personne a la nostre ».

En ce qui concernait le roi d'Angleterre, l'accommodement serait plus facile ; ce qui les divisait surtout, l'empereur et lui, c'était une question d'argent, qui avait été fort exagérée ; de plus, les Anglais étaient les premiers à déplorer cet état de guerre qui préjudiciait considérablement à leurs relations commerciales avec l'Espagne ; ils l'avaient prouvé par les soulèvements qui avaient suivi l'envoi du cartel de Henri VIII à Charles-Quint (1).

Il y aurait donc lieu d'amener d'abord Clément VII à signer la paix et à contracter une alliance avec l'empereur et de le décider à entraîner à sa suite les Vénitiens et les princes d'Italie. Comme base de transaction, Philibert lui offrirait la restitution des villes et forteresses cédées par le pape en garantie des engagements qu'il avait pris à Rome et la mise en liberté des otages. De son côté, Clément VII autoriserait la croisade et la perception, pendant trois ans, du quart des revenus des bénéfices ecclésiastiques dont une partie servirait à payer les sommes qu'il redevait à l'armée ; le reste serait affecté à la guerre contre les infidèles. S'il en était besoin pour arriver à une solution, la remise de cet arriéré pourrait être faite au pape, mais toute réclamation relative à l'indemnité déjà reçue serait rejetée.

L'empereur pensait qu'il serait bon que Philibert se rendît personnellement auprès du pape dès que la situation de l'armée le lui permettrait, afin de ratifier, à l'occasion, les négociations engagées par Mai, de s'assurer des sentiments de Clément VII et de lui demander l'absolution pour Charles-Quint et l'armée de l'excommunication lancée contre eux après le sac de Rome, et enfin

(1) Ce cartel avait été porté à l'empereur par Clarence, héraut de Henri VIII en même temps que celui que lui envoyait François Ier par Guyenne son héraut. Il avait été motivé par l'arrestation en Espagne des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Charles-Quint reçut les deux hérauts à Burgos le 28 janvier 1528. Sa réponse à Clarence fut modérée ; il n'en fut pas de même pour Guyenne, qui eut à entendre des propos fort violents sur le compte de son maître. La réplique de François Ier à Nicolas Perrenot de Granvelle, ambassadeur de l'empereur, qu'il avait fait, par représailles, retenir prisonnier, ne fut pas moins vive, elle fut même insolente, car il déclarait à Charles-Quint qu'il en avait « menti par la gorge ». Elle fut lue le 28 mars en présence de toute la cour et de Perrenot et envoyée par Guyenne [illegible] qu'il y aurait duel entre les deux souverains, il n'en fut rien.

de lui jurer obéissance au nom de l'empereur pour lui et ses deux royaumes. En cas de malveillance ou d'hostilité de la part du pape et s'il refusait d'intervenir auprès des Vénitiens et des princes d'Italie ou de traiter pour son compte, il conviendrait, « sans toucher a sa personne ny y rien plus actempter... luy oster, autant que l'on pourra, le pouvoir et la faculté de nous nuyre et luy couper les ailes, » de manière à l'empêcher de réaliser ses visées sur Rome, de garder les villes de Parme et de Plaisance et de se rapprocher du duc de Ferrare.

Celui-ci, nous l'avons vu, avait abandonné la cause de l'empereur, mais sans s'être nettement déclaré contre lui; il aurait même, après sa défection, été prêt à aider à l'approvisionnement des Allemands qui venaient au secours de l'armée de Naples. Si le fait était reconnu exact, il y avait intérêt à le ménager, tout en ne froissant pas le pape, et même, à supposer que la paix fût déjà conclue avec Clément VII, à tenter entre eux un rapprochement. Modène et Reggio, dont Alphonse était maître, feraient retour aux États de l'Église, et, sur ce que Charles-Quint prétendait lui être encore redû par le duc, 40,000 ducats seraient donnés au pape en paiement de pareille somme que Jules II avait versée à l'empereur Maximilien pour l'engagement de la première de ces deux villes. Philibert était libre, si les négociations avec le pape n'aboutissaient pas et dans le cas où celui-ci serait en guerre avec le duc, de prendre fait et cause pour l'un ou pour l'autre, selon que le bien de l'Empire lui semblerait l'exiger.

L'empereur attachait un prix tout particulier au rétablissement de la paix avec les Florentins, qui lui assurerait la reconnaissance et le dévouement absolu du pape, car elle aurait pour principal résultat la restauration des Médicis, neveux de Clément VII, qui avaient été chassés le 16 mai 1527. Aussi, pour atteindre ce but, consentait-il à la renonciation totale ou partielle d'une somme de 2 à 300,000 ducats dont Florence lui était redevable. Mais il était bien entendu que, si le pape ne voulait pas accepter les conditions de Charles-Quint, non seulement le prince s'opposerait à la rentrée des Médicis dans Florence et à la mainmise de Clément VII sur cette cité, mais encore il fournirait à celle-ci les moyens de se défendre contre toute tentative de leur part. Il proposerait donc

aux Florentins de continuer à vivre en république sous la protection de l'empereur et d'accepter de lui, pour leur plus grande sûreté, une garnison avec un capitaine ayant sa confiance. De toute façon remise de leur dette leur serait faite, et Philibert avait liberté entière pour la conduite des négociations.

Les intérêts des Colonna étaient spécialement recommandés à sa sollicitude.

Quant aux villes de Parme et de Modène, elles ne seraient rendues au pape qu'après conclusion de la paix; sinon, elles seraient réunies au Milanais par les soins de François Sforza, avec qui il y aurait lieu de traiter, ou par Antoine de Leyva. Il en serait de même pour la rétrocession de Cervia et de Ravenne, dont les Vénitiens étaient maîtres; cette question ne serait soulevée qu'autant que Clément VII les aurait d'abord ralliés à la cause de l'empereur; elle serait alors discutée à l'amiable. Il fallait éviter, pour la résoudre, toute effusion de sang.

Une autre, beaucoup plus grave et qui ne manquerait pas d'influencer les décisions des princes italiens, était celle du Milanais. Le dernier duc de Milan, François Sforza, après avoir reçu l'investiture impériale, s'était laissé entraîner dans la ligue par son ministre Morone, qui, depuis, était passé au service de Charles-Quint. Obligé de capituler après la prise de sa capitale par Antoine de Leyva (24 juillet 1526), il avait vu, pendant deux ans, la Lombardie livrée à toutes les horreurs de la guerre, puis il avait envoyé à Tolède son ambassadeur Billia pour implorer sa grâce. L'empereur la lui accorda d'autant plus volontiers que Sforza était malade, qu'il ne paraissait pas devoir avoir d'héritiers et qu'après sa mort il serait facile d'annexer ses États à l'Empire. Il reconnaissait d'ailleurs cette mesure comme nécessaire à la pacification de l'Italie. Il le réintégrait donc en possession de son duché, et Philibert avait ordre de lui donner son pardon et d'essayer d'avoir de lui des conditions encore plus avantageuses que celles qui avaient été stipulées à Tolède et dont copie lui était adressée. Dans le traité à intervenir, Sforza prendrait la qualité de prince vassal du Saint-Empire, et, après signature dudit traité, il dépêcherait auprès de l'empereur un député pour lui faire hommage, lui jurer fidélité et obtenir l'investiture. Enfin, dans le cas où le duc voudrait se ma-

rier, Philibert aurait à veiller à ce qu'il ne prît pas une femme apparentée à la maison de France (1).

Le prince avait pour instructions de tenter de tirer des Vénitiens tout l'argent possible pour payer l'armée et de faire aboutir les négociations qu'ils avaient entamées avec Ferdinand, roi de Hongrie, sans doute au sujet de la guerre contre les Turcs.

Si le retrait des troupes impériales était exigé par le pape et par les princes italiens, les forces ennemies devraient en même temps abandonner la Péninsule, mais les villes et les forteresses du Milanais, des royaumes de Naples et de Sicile resteraient occupées par des garnisons suffisantes. Les Allemands s'en retourneraient par la voie de terre et les Espagnols par mer. Les galères qui serviraient au transport de ces derniers seraient armées de façon à pouvoir être employées contre la France.

Des pourparlers ayant été engagés pour les mariages d'Alexandre de Médicis, neveu du pape, avec Marguerite, fille naturelle de l'empereur, et de Léopold d'Autriche, oncle de Charles-Quint, avec Laurencina de Médicis, Philibert fut chargé d'en discuter les conditions avec Clément VII. La dot de Marguerite était fixée à 60,000 ducats, mais le prince était autorisé à en élever le chiffre; il était également invité à chercher en Italie un État à concéder à Léopold à titre de dot.

Sur tous ces points, Philibert avait la latitude la plus complète, aussi bien que sur les questions qui surgiraient au cours des négociations. Il n'aurait pas à en référer à l'empereur, qui le consulterait dans l'avenir, si des propositions de paix étaient taites de la part de la France et de l'Angleterre. Il lui était seulement recommandé d'user avec le pape de « modestie et douceur... de prudence et discretion », et d'agir de telle sorte que « tout se face a son contentement satisfaction (2) ».

(1) Il épousa, en avril 1534, un peu plus d'un an avant sa mort (24 octobre 1535), Christine de Danemark, nièce de l'empereur.

(2) Pièces justificatives, n° 113; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 81, fol. 136, copie.

CHAPITRE XIII

Philibert demande à l'empereur des récompenses pour ses capitaines et ses officiers. — Contributions de guerre levées sur les Napolitains. — Partage des biens des rebelles. — Clément VII se rapproche de Charles-Quint. — Difficultés dans la Pouille et dans l'Abruzze. — La campagne contre la Pouille est décidée. — André Doria s'empare de Savone. — Le pape rentre à Rome. — Projet de l'empereur de venir en Italie. — Observations du prince à ce sujet. — Mécontentement des troupes; transaction passée par Philibert avec elles. — Peste à Naples. — Révolte d'Aquila et de la Matrice. — Du Guast dans la Pouille. — Maladie du pape; mesures en vue de son remplacement. — Prise d'Aquila, de la Matrice et de Lanciano par Philibert. — Situation du royaume de Naples. — Le prince est invité par l'empereur à se porter au secours d'Antoine de Leyva dans le Milanais. — Négociations avec le pape pour la paix. — Amnistie aux Napolitains rebelles qui voudraient se soumettre.

Les instructions dont le résumé précède sont d'une modération qui dénote chez l'empereur un ardent désir de faire la paix à tout prix. Il ne faut pas oublier qu'elles sont antérieures à la capitulation d'Aversa et qu'elles furent écrites à un moment où l'issue de la guerre était incertaine et semblait même défavorable aux impériaux. En laissant à Philibert la tâche délicate de les exécuter, il lui avait donné la plus haute marque de confiance à laquelle celui-ci eût pu prétendre. Le prince en fut peut-être d'abord flatté, mais, devenu le maître incontesté de la situation, il jugea sans nul doute que Charles-Quint avait fait la part trop belle à ses ennemis, surtout au pape et à François Sforza, et il ne vit pas sans tristesse qu'il n'avait stipulé aucun avantage en faveur de ceux qui, dès le début de la guerre, avaient si souvent risqué leur vie pour lui conserver un des plus magnifiques fleurons de sa couronne. Une seule fois, dans ces instructions, il était question de l'armée, et conditionnellement encore; elle serait payée de l'arriéré qui lui était redû, *si* la paix était conclue avec les Vénitiens, et avec l'argent que Philibert *pourrait* tirer d'eux.

Aussi, avec sa franchise de Comtois honnête, il lui écrivait d'une main rendue défaillante par la fièvre : « Sire, je vous supplie me pardonner sy je ne vous escrips bien au long, car je suys sy malade que je ne saroys mais... J'en prie Loquenghien (1) d'aler jusques vers Votre Majesté pour vous suplier de queques afere mien particulier; il est en vous d'effacer les pechés du temps passé sans se quy vous coute riens (2). »

De quelle mission le concernant avait-il chargé Lockinghen et Rodrigue de Ripalda? Devaient-ils demander pour lui à l'empereur quelque récompense pour l'heureuse victoire qu'il venait de remporter? Je ne le pense pas. Philibert était trop désintéressé pour songer à de mesquines préoccupations d'argent. Il semblait satisfait de son titre de vice-roi. En pareille matière, il se préoccupait uniquement de ses troupes qui ne cessaient d'attendre le complément de leur solde.

Si je ne me trompe, il ne sollicitait pas autre chose que la réparation de la criante injustice dont il avait à se plaindre depuis longtemps. François Ier ne lui avait pas payé les 48,900 écus qui lui revenaient du fait de la reine Anne en échange des seigneuries de Succino et de Tuffou; bien moins lui avait-il restitué sa principauté d'Orange (3). Sachant que des négociations étaient en cours pour la conclusion d'une trêve entre les Pays-Bas, la France et l'Angleterre, il avait prié l'archiduchesse Marguerite d'intervenir auprès du roi de France afin d'en obtenir la reconnaissance de ses droits. Le moment était peut-être mal choisi, mais l'archiduchesse, très soucieuse des intérêts du prince, avait réussi à faire prendre cette affaire en considération (4). En effet, le 26 août 1529, François Ier donnait des lettres de mainlevée, pendant la durée de la trêve, pour la principauté d'Orange et les terres que Philibert pos-

(1) Lockinghen était un capitaine allemand de l'armée impériale, à qui Charles-Quint avait accordé une pension annuelle de 5 à 600 ducats, au choix de Philibert (Pièces justificatives, n° 148; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 4, autographe).

(2) Lettre du 7 septembre; Pièces justificatives, n° 124; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 15, copie.

(3) Archives du Doubs, E 1298.

(4) Lettre de Marguerite d'Autriche à Philiberte de Luxembourg, du 23 juin 1528; Pièces justificatives, n° 110; Archives du Doubs, E 1298; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 314; en partie dans Clerc, *Philibert de Chalon*, p. 34-35.

sédait en France, à la condition que pareille satisfaction serait accordée à Marie de Luxembourg, duchesse de Vendôme, pour celles qu'elle avait dans l'Empire (1). Mais lorsque le prince s'adressait à Charles-Quint dans les termes que l'on sait, il ignorait encore la mesure prise par François Ier à son égard.

Sans aucun délai, Philibert avait tenu à récompenser lui-même les services de son brave et fidèle lieutenant Jean d'Urbina en lui attribuant le marquisat d'Oria, qui avait appartenu à Robert-Boniface Carafa. Il priait l'empereur de confirmer cet acte (2).

Dans la lettre, d'une simplicité antique, qu'il lui faisait écrire, le surlendemain 9 septembre, pour lui envoyer des détails circonstanciés sur la bataille d'Aversa et sur les faits d'armes qui l'avaient précédée, il appelle sa sollicitude sur les troupes qui s'étaient si vaillamment conduites et qu'il craignait de voir se mutiner s'il persistait à ne pas les payer. Il réclamait donc une « grosse somme », en plus de celle qui avait été remise à Balançon et qui était insuffisante en raison de l'arriéré considérable dont il s'était plaint tant de fois.

Il signalait à sa bienveillance ceux de ses capitaines, de ses officiers et les fonctionnaires attachés à l'armée qui s'étaient acquis des titres particuliers par leur valeur et leur dévouement; en premier lieu, Fernand de Gonzague, qui non seulement donnait de sa personne avec un courage au-dessus de tout éloge, mais qui encore, au détriment de ses intérêts et de ceux de sa famille, n'hésitait pas à dépenser une partie de sa fortune pour l'entretien et la solde des troupes. Pour lui, il demandait les fiefs d'Arienzo confisqués sur Pierre Standardo (3), un Napolitain qui avait suivi le parti de

(1) Ces lettres, qui existaient en copie aux Archives du Doubs, n'ont pas été retrouvées dans le carton E 1330, où l'inventaire les signale. Voir Pièces justificatives, nos 117-118; Archives du Doubs, E 1330; voir aussi la reconnaissance de Marie de Luxembourg, duchesse de Vendôme, du 19 septembre 1528, *ibid.*, n° 118; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 315.

(2) Lettre du 7 septembre; Pièces justificatives, n° 124; Archives impériales à Vienne, P A 95, original; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 15, copie.

(3) Cf. aussi la lettre du comte de Madalone à l'empereur, du 20 juin, dans Gayangos, p. 720. — Pierre Standardo avait rempli auprès de Lautrec les fonctions de commissaire « della grassa », c'est-à-dire de commissaire général pour les vivres. V. plus haut, p. 199.

Lautrec. Les revenus de ces biens étaient estimés à 6 ou 7,000 ducats par an.

Jérôme Morone, qui avait dans ses attributions le ravitaillement et le service général du camp, s'était acquitté de ses fonctions avec un zèle infatigable et une rare habileté. Chargé d'enfants encore jeunes et ne retirant rien de ses propriétés de Lombardie, il était dans une situation précaire. L'empereur était prié de le pourvoir d'une pension annuelle de 2,000 écus à prendre sur les biens des rebelles et de la présidence du Conseil du royaume de Naples, vacante par la mort de Louis de Montalto.

Pour Bernardin Martirano, qui avait continué auprès du prince l'office de secrétaire qu'il remplissait auprès du connétable de Bourbon, Philibert postulait l'emploi de premier secrétaire, avec les quelques revenus que le connétable lui avait assignés dans le Milanais; pour le capitaine Suarez (1), la croix d'Alcantara, et pour le commandeur Urias (2), le bailliage de Santa Eufemia, resté libre depuis la mort de Moncade. Il lui recommandait encore Louis Hixar, gouverneur de Castelnuovo ; les capitaines espagnols Diego Sarmiento, Nundagna, de Vergara (3), Louis de lo Dogno (4), Barrigano (5), Rossale, Arce et Vitriano, et les capitaines albanais Teodoro Chiuchiaro (6) et Joannino.

Enfin il exprimait le désir que la duchesse de Francavilla, qui avait rendu et ne cessait de rendre à la cause impériale des services « infinis », reçût le titre de princesse. Il poussait la délicatesse au point de vouloir laisser croire à la généreuse femme, qui avait fourni des vivres et des subsides aux assiégés de Naples, qu'elle devrait cette faveur non à sa recommandation, mais à une grâce spontanée de l'empereur (7).

(1) Probablement le même personnage que don Gomez Suarez de Figueroa, qui avait été chargé de plusieurs missions auprès de l'empereur.

(2) Probablement le même personnage que don Pedro Urias, maître de camp de l'armée impériale, qui fut fait prisonnier à Salerne et devint gouverneur de Crémone.

(3) Vergara fut aussi l'objet d'une recommandation spéciale du cardinal Colonna à l'empereur, le 4 juillet. Voir GAYANGOS, p. 728.

(4) Il s'agit sans doute du comte Louis de Lodrone, qui, en 1530, remplaça le comte Félix de Werdenberg comme capitaine général des lances de l'armée.

(5) Appelé aussi Baragano ou Barocane.

(6) Appelé aussi Suchero, Cucaro, Chucharo, Zuccaro, etc.

(7) Pièces justificatives, n° 125; Archives impériales à Vienne, P A 95, original.

De l'armée française il ne subsistait plus que des débris, qui, avec un petit nombre de seigneurs napolitains ou italiens, occupaient les places fortes de la région. Les galères ennemies s'étaient retirées devant l'île de Ponça, où elles s'étaient séparées, les françaises pour aller à Marseille, les vénitiennes pour gagner l'Adriatique. Le prince avait donné l'ordre à André Doria de se porter là où il jugerait sa présence le plus nécessaire. Il espérait que bientôt le royaume de Naples serait libre sur terre et sur mer. Mais la guerre ne serait pas pour cela terminée en Italie. Car le comte de Saint-Pol avait envahi la Lombardie avec 10,000 fantassins, 400 hommes d'armes, et il attendait encore 6,000 lansquenets; il était près d'opérer sa jonction avec le duc d'Urbin (1), les Vénitiens et les troupes de François Sforza et d'attaquer avec eux le Milanais. La situation d'Antoine de Leyva serait d'autant plus critique que les princes italiens pourraient s'unir à eux et qu'il était difficile de compter d'une manière absolue sur les Allemands (2). Philibert ne croyait pas dire si vrai. Presque à ce même moment, le duc de Brunswick, lassé d'attendre inutilement le paiement de ses troupes, qui en profitaient pour se livrer à toute sorte d'actes d'indiscipline (3), quitta le Milanais avec la plus grande partie d'entre elles pour rentrer en Allemagne; 3,000 hommes seulement consentirent à rester avec Leyva (4).

Ce que le prince avait prévu devait aussi arriver à Naples. Les impériaux réclamaient huit soldes (5); ils s'étaient rassemblés en armes sur la place de l'Incoronata, prêts à se révolter. Devant leurs menaces, le Conseil collatéral, qui, en l'absence de Philibert et d'Alarcon, trop souffrants pour y assister, était présidé par le cardinal Colonna, décida de demander, il serait plus juste de dire d'imposer aux Napolitains un emprunt au nom de l'empereur.

(1) Le 14 septembre, le protonotaire Caracciolo annonçait à l'empereur que le comte de Saint-Pol et le duc d'Urbin avaient mis le siège devant Pavie (Gayangos, p. 787).

(2) Pièces justificatives, n° 125; Archives impériales à Vienne, P A 95, original.

(3) Lettre de Caracciolo au grand chancelier Gattinara, du 14 septembre, dans Gayangos, p. 788.

(4) Voir dans Gayangos, *passim*, p. 754, 755, 774, 775, 797, 874; lettre de l'empereur à Philibert, du 21 septembre; Pièces justificatives, n° 132; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 668, fol. 8, autographe.

(5) Santoro, p. 123.

ndépendamment de la somme de 200,000 écus fournis par le royaume. Cette mesure était surtout prise contre ceux qui avaient embrassé la cause française; ceux qui refuseraient de contribuer seraient regardés comme rebelles et traités en conséquence. De la sorte on pensait satisfaire l'armée dans deux ou trois jours et la faire camper hors de la ville. Déjà les vieilles bandes allemandes en étaient sorties après avoir reçu 5,000 ducats; aux nouvelles il en avait été distribué 35,000, mais elles demandaient à être payées comme autrefois à Rome, à la suite de montres ou revues (1).

La levée de cette contribution incombait à Morone. Il était bien le personnage qui convenait à une pareille tâche; il avait à faire oublier un passé très peu honorable; aussi il s'y employait avec un zèle qui lui avait valu les éloges de Philibert; il tint à les mériter par la rigueur impitoyable avec laquelle il agit en cette circonstance.

Par ses soins une liste des plus riches, des suspects ou des traîtres fut dressée. Santoro a donné la nomenclature — très incomplète, puisque, d'après lui, elle aurait pu encore comprendre près de quinze cents noms — de ceux qui, dans les villes et les villages, étaient invités, au son de la trompette, à venir, dans le délai de quinze jours, faire leur soumission à l'empereur, sous peine de mort ou de confiscation de leurs biens. Il y figure des représentants de la plus haute noblesse napolitaine, comme les princes de Melfi, de Stigliano, les ducs d'Atri, de Boiano, de Gravina, de Somma, de San Petro in Galatina, de Nocera, de Sora, etc., à côté de marquis, de comtes et de barons de moindre illustration; des femmes, comme la duchesse de Camarino, la marquise de Sant'Angelo, les comtesses de Conversano, de Mileto, de Nola, d'Altavilla, de Montorio, de Cerreto, etc.; le cardinal Sanseverino, l'archevêque de Conza, l'évêque de Bisceglia, des abbés, des fonctionnaires, des bourgeois, etc. (2).

Quelques-uns s'exécutèrent plus ou moins volontairement. Le comte de Conza et Jean-André Origlia donnèrent chacun 8,000 ducats; le baron de Faicchio, 4,500; le baron de Rodi, 4,000; les comtes de Sant'Angelo et de Popoli, chacun 3,000; le comte de Montorio

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 19 septembre, dans Gayangos, p. 791.
(2) Santoro, p. 127-132.

et François Gambacorta, chacun 2,500; le comte de Pacentro, le baron de Mirabella, Émile de Gennaro et Thomas Carafa, chacun 2,000; les barons de Monte Rotondo et del Tufo, Scipion d'Antonio et Fernand Gambacorta, chacun 1,500; les barons de Montefalcone, de Castelfranco et de Cammarota, chacun 1,000; le baron de Montebello, 500; le baron de Sesto, Jean Lamberto et Antoine Guarino de Lecce, 300; Louis Buzzuto, 50, etc. (1). Mais une cinquantaine d'entre eux, parmi lesquels les ducs de Boiano, de Traietto, d'Ariano, de Somma, de Gravina, le prince de Melfi, les marquis d'Oria et de Montesarchio, les comtes de Nola, de Castro et de Conversano, et Isabelle Carafa, ne voulurent pas se soumettre. Ils furent condamnés à mort et leurs biens confisqués (2). Plusieurs étaient déjà prisonniers à Castelnuovo dès le 19 septembre (3). Santoro, qui rejette tout l'odieux de ces proscriptions sur Philibert, sur le cardinal Colonna et sur le Conseil collatéral, raconte que le prince, couché dans un lit recouvert d'étoffe noire et installé en un endroit élevé de la place du Marché, entouré d'hommes d'armes et des juges ordinaires de robe longue, avait fait comparaître devant lui les rebelles, le duc de Boiano arrêté chez lui, Frédéric Gaetani, le fils aîné du duc de Traietto, que les Espagnols avaient trouvé dans un monastère de la Pouille, le comte de Morcone, le baron de Gioia, Aiello et Altomare, qu'un fort détachement d'infanterie et de cavalerie accompagnait de Castelnuovo, et les avait fait décapiter sous ses yeux, à l'exception de Morcone, qui aurait eu la vie sauve grâce à l'intervention du cardinal Colonna. Ces exécutions n'eurent d'ailleurs lieu que le 1er décembre (4); il y en eut encore trois autres dans la Pouille (5); une dizaine de personnages furent punis, les uns de la déportation perpétuelle, les autres de l'exil à Capri et à Ischia pour une durée de deux à cinq ans; d'autres, plus heureux, purent par la fuite se soustraire au châtiment (6).

(1) Santoro, p. 136.
(2) *Ibid.*, p. 133.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, dans Gayangos, p. 792.
(4) Santoro, p. 135; cf. la lettre de Perez à l'empereur, du 16 décembre, dans Gayangos, p. 865; cf. Rosso, p. 49-50; Parrino, t. I, p. 127; Guichardin, l. XIX, fol. 347; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 43.
(5) Même lettre de Perez.
(6) Santoro donne leurs noms, p. 135 et 136.

Une partie des biens des rebelles servit à récompenser les membres du Conseil collatéral, les principaux chefs de l'armée et quelques-uns des personnages qui y étaient attachés. Philibert ne voulut avoir pour lui que la ville d'Ascoli dans la Pouille ; du Guast eut le marquisat de Montesarchio, Lettere, Gragnano et Angri ; Fernand de Gonzague, le comté d'Ariano ; Alarcon, la Valle Siciliana, puis le comté de Rende ; les Colonna eurent le comté de Fondi ; l'amiral Cardona eut Somma ; Jean Salerano, le comté de Montorio ; Philippe de Lannoy, prince de Sulmone et fils de l'ancien vice-roi, eut Venafro ; Maramaldo eut Ottaiano ; Vaury, Quarata ; le secrétaire Jean-Barthélemy Gattinara eut Castro ; Morone eut la ville de Boiano ; Saccolo de Napoli en Romanie eut un château dans la terre d'Otrante ; Louis Hixar, Caserta ; des capitaines et des enseignes reçurent chacun un château au comté d'Aquila (1).

Le reste des biens confisqués fut mis en vente pour le paiement des troupes ; cette vente était déjà commencée au milieu du mois de septembre. Les officiers qui désiraient en acquérir en versaient le prix partie en argent, partie en bons émis par la trésorerie impériale sur la présentation de ce qui leur était dû. Ceux qui n'avaient pas d'arriéré payaient en espèces. La vente était confirmée par la « regia corte » et ratifiée par l'empereur. S'il en était besoin, l'argent serait remboursé aux acheteurs, avec intérêt de 12 pour 100. Le revenu annuel de ces biens était évalué à 400,000 ducats (2).

La nouvelle de la victoire d'Aversa causa, paraît-il, une grande joie au pape. Elle lui avait été annoncée par Muscetula d'abord, puis par Guy Rangone, qui, après les défaites des Français, s'était rallié à la cause de l'empereur et venait d'être chargé d'une mission spéciale auprès de Clément VII, et par l'abbé génois Negrone qu'André Doria avait dépêché vers lui. Il se déclara prêt à donner tout son concours à Charles-Quint pour l'entière pacification de l'Italie et à retourner à Rome, pourvu que Civita Vecchia et Ostie lui fussent

(1) Rosso, p. 51 ; Santoro, p. 137 ; Giannone, t. IV, l. XXXI, p. 44 et 45 ; Parrino, t. I, p. 130.

(2) Lettres de Perez à l'empereur, du 19 septembre et du 29 octobre, dans Gayangos, p. 791 et 826.

rendues. Le prince lui répondit que, sur ce dernier point, rien ne pouvait être fait sans un ordre exprès, mais que, connaissant les sentiments d'affection de l'empereur pour lui, il l'autorisait à rentrer à Rome et que Charles-Quint en serait aussitôt informé. Déjà le pape était arrivé à Civita Castellana. Il avait institué comme légat le cardinal Monte, en remplacement du cardinal Farnèse, qui, depuis la prise d'Aversa, avait abandonné son poste, parce que, tout dévoué aux Français, il redoutait les vexations des Espagnols et des Allemands laissés à Rome (1).

D'un autre côté, les Florentins, que les succès de Philibert commençaient à inquiéter, se montraient tout prêts à accepter les conditions qu'il plairait à Charles-Quint de leur imposer (2); déjà il était question que le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue allaient de nouveau se rallier à l'Empire, malgré la chute récente de Pavie (18 septembre), qui avait ouvert ses portes au comte de Saint-Pol et dont les défenseurs avaient été massacrés sans miséricorde. Et la ligue aurait désormais à compter avec André Doria, qui avait quitté les eaux de Naples pour délivrer Gênes (3).

Philibert avait autrefois placé tout son espoir en l'armée du Milanais; il était maintenant sollicité de se porter à son secours (4), mais, en dépit des apparences, l'ère des difficultés était loin d'être passée pour lui; il lui restait à débarrasser la Pouille et l'Abruzze des ennemis qui occupaient encore ces deux provinces. Simon Romain s'était jeté vers l'Apennin; François Carafa, lieutenant de Fernand Orsini, duc de Gravina, était maître du plat pays; les Vénitiens étaient installés à Trani et aux environs; Rence de Ceri et le prince de Melfi menaçaient particulièrement la Pouille. Ascanio Colonna eut pour mission de s'emparer des passages de l'Abruzze, et 1.200 fantassins furent détachés de Gaëte, vers le milieu de septembre, pour renforcer les troupes du comte de Burrello, qui, après avoir contraint les Français à lever le siège de Manfredonia, avait

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 19 septembre, dans GAYANGOS, p. 791.
(2) Lettre d'Alphonse Sanchez à l'empereur, du 21 septembre, dans GAYANGOS, p. 793.
(3) *Ibid.*; lettre de Lope de Soria à l'empereur, du 23 septembre, dans GAYANGOS, p. 799.
(4) Lettre de Sanchez à l'empereur, du 21 septembre, dans GAYANGOS, p. 794.

volé à la défense de la Pouille (1). A la date du 10 octobre, Burrello écrivait à l'empereur qu'il était arrivé à Andria non sans grande peine. Il se trouvait en face de forces considérables. Faute d'artillerie, il n'avait pas pu entrer dans Quarata, que la garnison de Trani était venue soutenir. En attendant les instructions du prince, il avait mis des détachements dans diverses places d'alentour, tout en livrant des escarmouches aux portes mêmes de Barletta et de Trani. Dans l'une d'elles, il avait fait prisonnier Jean-Bernardin de San Severino, fils du duc de Somma. Il avait dépêché au comte de Gioia deux compagnies d'infanterie espagnole pour essayer de prendre Monopoli et aussi pour harceler l'ennemi jusqu'au jour où il recevrait du marquis de la Tripalda, qui assiégeait Nardo, et de Naples de l'artillerie et des renforts que le prince d'Orange avait promis de lui expédier dans deux jours (2).

A la fin d'octobre, la campagne de Pouille semblait devoir être abandonnée ou interrompue, car le marquis du Guast, qui en avait été chargé dans le principe, avait été ensuite désigné, avec Maramaldo et 3,000 hommes, pour se rendre à Gênes, que l'on croyait près d'être attaquée par le comte de Saint-Pol, le duc d'Urbin et les Vénitiens; puis il fut question d'en donner la conduite soit au comte de Burrello, soit au marquis de la Tripalda; enfin le Conseil de guerre décida d'envoyer, avec quelques compagnies d'infanterie et une nombreuse artillerie, Ascanio Colonna à Barletta et à Trani. Selon des rapports plus ou moins sûrs, les garnisons de ces deux villes étaient démoralisées et hors d'état de repousser un assaut impétueux. Un succès relatif venait d'être remporté par un autre Colonna, Sciarra, qui avait battu l'abbé de Farfa à Subiaco et enlevé Pagliano aux Orsini.

Le plan de cette campagne de Pouille, à en juger par ce qui précède, paraît avoir été assez mal conçu jusque-là. Fatigués ou malades, les membres du Conseil étaient dispersés. Pendant les premiers jours d'octobre, Philibert avait été, avec Jean d'Urbina, à Torre del Greco (3); le 15, il était rentré à Naples; à la fin du

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 19 septembre, dans GAYANGOS, p. 792.
(2) GAYANGOS, p. 812.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 octobre, dans GAYANGOS, p. 825, et Pièces justificatives, n° 137; Archives de Simancas, « legajo » 1005, fol. 41.

mois, il était reparti pour Pouzzoles (1), dans l'espoir de se rétablir complètement. Alarcon et le cardinal Colonna étaient sur le point d'en faire autant.

Vers le même temps, trente-quatre capitaines, sans doute débilités par l'âge ou par les souffrances d'un long siège, furent mis en réforme. Cette mesure souleva des critiques. Perez la blâme en raison des vides qu'elle produirait dans l'armée, la retraite de chaque capitaine entraînant, paraît-il, le départ de huit hommes qui lui étaient spécialement attachés, je ne saurais dire à quel titre. Avant de se priver de leurs services, le prince avait pris soin de leur assurer une pension convenable; les capitaines de gens d'armes et les maîtres de camp recevraient annuellement 800 ducats, leurs lieutenants, 400, et les capitaines d'infanterie, de 200 à 400 (2).

Mais le rajeunissement des cadres, comme on dit aujourd'hui, s'imposait. André Doria, dans une lettre du 28 octobre à l'empereur, l'informait que, le 22, il lui était arrivé de Paris l'avis que les ambassadeurs de la ligue et François Ier avaient résolu de continuer la guerre dans le royaume de Naples. En conséquence, ordre avait été donné à Rence de Ceri de lever 10,000 Italiens, dont 3,000 seraient payés par les Florentins, et les autres moitié par le roi, moitié par les Vénitiens. Le vicomte de Turenne avait été invité à mettre à la disposition de Ceri 60,000 ducats que François Ier avait en réserve à Florence. Déjà les Vénitiens avaient tout prêts huit galères et d'autres navires pour l'attaquer, lui Doria, et de l'infanterie destinée à arrêter dans la Pouille la marche des Espagnols sur la Lombardie ou contre les Florentins.

Par la même lettre, il lui annonçait qu'il venait de s'emparer de Savone, dont il avait pris possession au nom de Gênes, où le 11 (*al.* le 12) septembre il avait débarqué sans rencontrer de résistance. Il avait été convenu que Théodore Trivulce évacuerait la citadelle dans huit jours. Enfin il allait retourner à Gênes, et il pensait pouvoir, de cette ville, lui notifier la nouvelle de l'expulsion complète de l'ennemi dans ces parages (3).

(1) Même lettre, et Pièces justificatives, n° 139; Archives de Simancas, 1005, fol. 7.
(2) Même lettre de Perez.
(3) Gayangos, p. 824 et 825.

Dans l'intervalle, un fait important s'était produit. Sur l'ordre envoyé aux Colonna par le Conseil collatéral de cesser dans les États de l'Église les hostilités dont la succession de l'un d'eux, Vespasien († le 14 mars 1528), était le prétexte, Clément VII s'était décidé à rentrer dans Rome. Il y était arrivé le mardi 6 octobre, escorté par 200 cavaliers et 500 fantassins. Descendu au Belvédère, il se rendit d'abord à l'église Saint-Pierre, puis au Vatican. Aussitôt il lança une proclamation menaçant de la peine de mort ou de la confiscation de leurs biens tous ceux qui causeraient quelque dommage aux Espagnols et aux Allemands. De grandes réjouissances eurent lieu à Naples à l'occasion du retour de Clément VII dans sa capitale; par contre, les ambassadeurs de la ligue à Rome ne cessaient de lui reprocher sa défection et, comme ils connaissaient son caractère faible, de le solliciter d'abandonner la cause de l'empereur (1).

Mais la réconciliation du pape avec Charles-Quint semblait tout à fait sincère. L'un et l'autre, par l'intermédiaire de Quiñones, qui en avait été récompensé par la dignité de cardinal du titre de Sainte-Croix, s'étaient réciproquement juré amitié et fidélité et promis de défendre leurs États respectifs. Quiñones avait été chargé d'en aviser Philibert et de lui remettre une lettre (2) par laquelle il lui faisait savoir qu'il rendait à Clément VII les villes de Civita Vecchia et d'Ostie, avec l'artillerie et les munitions qu'elles renfermaient au moment où celui-ci avait été fait prisonnier. Il l'invitait en outre à ordonner l'élargissement des cardinaux qui étaient en otage à Castelnuovo, à user de toute son influence auprès de l'armée pour lui faire accepter cette restitution et enfin à faire les démarches nécessaires auprès des capitaines de Civita Vecchia, d'Ostie et de Castelnuovo, qui, de leur côté, recevraient à ce sujet des instructions spéciales. Dans une autre lettre, relative à la même affaire et écrite le 16 septembre, il lui adressait des recommandations analogues, mais en insistant cette fois sur l'importance qu'il y aurait pour lui à obtenir des bulles de croisade et le quart des

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 29 octobre, dans Gayangos, p. 827 et 828.

(2) Du 11 septembre, Pièces justificatives, n° 126; Archives impériales à Vienne, PA 95, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 16, copie.

bénéfices ecclésiastiques pendant trois ans. La question de Modène et de Reggio serait réservée jusqu'au jour où il serait établi si le duc de Ferrare avait ou non des droits sur ces villes. Quant aux négociations à entreprendre avec le duc, les Vénitiens, les Florentins et François Sforza, elles seraient, le cas échéant, conduites selon les indications contenues dans les instructions du 9 juillet précédent. Une lettre semblable était envoyée à Michel Mai, qui, avec le prince, restait seul autorisé à traiter. Quiñones n'aurait plus dorénavant la qualité d'ambassadeur auprès du pape, mais ses services seraient encore utilisés, notamment pour l'obtention de la croisade et la conclusion de la capitulation (1).

Charles-Quint avait aussi, en même temps, dépêché Balançon à Philibert pour lui faire savoir qu'en raison de la gravité de la situation au royaume de Naples il avait résolu d'expédier immédiatement 2,000 hommes en Sicile et de faire partir huit galères qui rejoindraient la flotte de Doria, en attendant de pouvoir en armer de dix-huit à vingt autres. Il se proposait de lui mener lui-même 8,000 hommes de renfort au mois de novembre ou à la mi-décembre; avec l'aide de Leyva, à qui il avait mandé par Ribadeneyra de se porter, en cas de besoin, au secours du prince, dût-il pour cela abandonner Milan et ne garder que les places principales, il espérait bien « amender les fautes ». Doria irait à sa rencontre avec trois ou quatre galères, s'il le jugeait à propos (2).

Philibert, qui ne lui dissimulait jamais la vérité, lui répondit avec sa franchise ordinaire. Évidemment sa présence au milieu de l'armée pourrait avoir des avantages considérables. « L'empereur, » disait-il dans ses instructions à Balançon, « l'empereur peult estre asseuré que le nom de sa personne seulle luy vaudra X mille hommes, et que beaucoup de gens quy ne sçavent quelz ilz doyvent estre, ou bons ou mauvais, fauldra adonques quy demonstrent le dedens. » Mais il s'empressait d'ajouter qu'une pareille détermina-

(1) Pièces justificatives, n° 129 : Archives impériales à Vienne, P A 95, minute ; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 28, copie.

(2) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, dans la Collection des documents inédits, t. I, p. 427-432 ; cf. lettre de l'empereur à Philibert, du 21 septembre, Pièces justificatives, n° 132 ; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 8, autographe ; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute.

tion lui semblait grave, et il suppliait Charles-Quint d'y « bien vouloyr penser deux fois ». Sans parler des dangers de la guerre auxquels il serait exposé, il devrait d'abord réfléchir aux conséquences d'une défaite; il fallait donc qu'il pût être sûr de passer « par dessus le ventre a tous autres quy se mestroyt au devant ». Puis il y avait surtout à tenir compte de l'état d'esprit des troupes. Les vivres faisaient défaut et la nécessité était extrême dans toute l'Italie. Sur la question d'argent, il n'insistait pas, et pour cause. Balançon ne lui avait apporté de sa part que 50,000 ducats; les prétextes qu'il aurait mis en avant, la crainte de voir cette somme interceptée par l'ennemi et la mauvaise volonté du roi de Portugal à exécuter ses engagements n'étaient pas de nature à calmer le légitime mécontentement de l'armée. De tout cela il pouvait « venyr quelque mutynacion et d'icelle souldre quelque revers au rebours de son intencyon et de... ses servyteurs ».

Le prince était d'autant mieux en état de lui adresser ce langage qu'il venait précisément de préparer, pour la lui faire ratifier, une convention avec les chefs de l'infanterie espagnole et allemande au sujet de leur paiement; l'empereur verrait « la grant somme qu'il monte, laquelle, ores qu'elle est grande, ne pensay jamais y pouvoir venyr, et n'a esté sans force mercedes a tous les capitaynes... Et luy suplierés quy ne s'esbaïsse s'il y en y voyt de bien fougueux, car j'ay esté contraint de donner à tous ou je ne fusse jamès venu au bout de l'apointement dit ».

Tel était le sentiment de Philibert. Charles-Quint, qui, déclarait-il, ne l'avait « jamais tenu pour ung Aristote », en ferait le cas qu'il jugerait convenable. Quant à lui, il n'en continuerait pas moins à le servir fidèlement, soit en sous-ordre, soit comme chef de l'armée. Il ne demandait qu'à être informé de la décision qui serait prise par l'empereur.

Pour l'instant, il soumettait à son approbation l'établissement de trois grands centres d'approvisionnement, l'un au royaume de Naples, l'autre à Porto d'Ercole que détenait André Doria (1), et

(1) Par lettres du 3 septembre et du 8 octobre, les Siennois avaient instamment prié le prince d'user de son crédit auprès de l'empereur pour leur faire rendre Porto d'Ercole (Pièces justificatives, n°s 123 et 135; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé). Il fut fait droit à leur demande. Cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 346 v°.

le troisième à Gênes. Celui de Sienne serait destiné au ravitaillement des troupes qui iraient au secours de la Lombardie. D'importantes expéditions de vivres devraient être faites de Sardaigne, d'Espagne et de Sicile, et il serait désirable que 5 ou 6,000 Espagnols fussent envoyés dans la Pouille, 12,000 Allemands en Lombardie, et que le roi de Hongrie pût lever de 16 à 18,000 lansquenets (1).

La nouvelle de la victoire d'Aversa, qui lui parvint seulement le 27 septembre, autant que les sages conseils du prince, modifia, pour un temps du moins, les projets de Charles-Quint (2). Il crut sans doute que la campagne serait bientôt terminée au royaume de Naples, et déjà, dans son imagination, il voyait Philibert, vainqueur en Lombardie, porter la guerre en France (3). Aussi, afin de hâter l'évacuation du royaume, s'empressa-t-il de faire parvenir au prince une nouvelle somme de 100,000 ducats (4). Cette évacuation était nécessaire, car on savait maintenant que le prince de Melfi et Rence de Ceri avaient opéré leur jonction avec les Français, et, de lettres interceptées par Antoine de Leyva, il résultait que le Conseil du roi de France, ayant appris la défaite d'Aversa et l'occupation de Gênes par André Doria, se disposait à renforcer ses troupes en Lombardie, les garnisons d'Aquila, de Barletta et de Trani, de façon à réduire promptement Milan et d'autres villes du duché. L'occasion paraissait favorable.

Les Allemands du Milanais s'étaient révoltés parce qu'ils n'étaient pas payés. Le prince dut demander au banquier Thomas Fornari de leur verser tout l'argent qui lui restait d'un engagement précédemment passé avec lui au sujet de leur solde et d'en signer un nouveau en leur avançant tout ce qui lui serait possible. A leur exemple et pour la même raison, ceux de Naples refusaient de marcher contre Barletta et Trani. Dans une des séances du Conseil.

(1) *Papiers d'État du cardinal de Granvelle*, t. I, p. 433-438.

(2) Une première fois, Charles-Quint différa son voyage jusqu'au commencement d'avril (*Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*, t. I, p. 449, lettre de l'empereur à Montfort, du 16 mars 1529), mais il ne s'embarqua à Barcelone que le 27 juillet suivant.

(3) Lettre de l'empereur à Philibert, du 21 septembre, Pièces justificatives, n° 133; Archives impériales à Vienne, P A 95, minute.

(4) Lettre de l'empereur à Balançon, du 6 octobre, Pièces justificatives, n° 136; Archives du Doubs, E 1297; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 316.

il fut question de les licencier s'ils s'obstinaient. Mais Philibert, et avec lui la majorité des membres, fit observer qu'il serait imprudent de les renvoyer en temps de guerre, qu'il était préférable de leur faire prendre leurs quartiers d'hiver et de les garder jusqu'au moment où l'armée serait en mesure d'évacuer le royaume. Dans l'état actuel des choses, si elle allait en Lombardie, beaucoup d'entre eux déserteraient ou retourneraient dans leur pays (1). Cet avis prévalut; seulement il fallut traiter avec leurs chefs.

Le 15 novembre, une convention fut proposée par le prince aux capitaines, enseignes, doubles-paies et fantassins allemands du colonel de Chiarfadona. Elle portait que des huit soldes qui leur étaient dues, deux seraient versées dans le mois de novembre, dont une présentement, sinon les deux à la fin du mois; deux autres à la fin de chacun des mois de décembre, de janvier et de février. A partir de février, ils seraient payés mensuellement. Les Allemands s'obligeaient, pour leur service passé, à ne rien réclamer en plus de ces huit soldes, à continuer à servir l'empereur loyalement et fidèlement et à exécuter tous les ordres du prince. Cette convention fut acceptée et signée le 3 décembre par les capitaines, qui y avaient introduit quelques modifications. Ainsi les doubles-paies recevraient, à la fin de février, la solde de deux mois; les fantassins paieraient leurs vivres et le reste; le prince les logerait dans des endroits où ils pourraient vivre convenablement (2).

A l'annonce de cet accord, les Espagnols, qui n'ignoraient sans doute pas qu'une députation de notables napolitains, autorisés par Philibert, se préparait à s'embarquer pour l'Espagne afin de se plaindre à Charles-Quint des déprédations commises par les troupes à Naples et dans les environs et d'essayer d'obtenir leur départ (3), firent, à leur tour, entendre leurs réclamations. Le 27 novembre, ils déléguèrent trois d'entre eux auprès du Conseil, avec mission de déclarer que, s'ils n'étaient pas payés des dix soldes qui leur étaient redues, ils ne quitteraient pas leur camp. Le prince réunit le Conseil pour examiner la demande des Espagnols.

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 14 novembre, dans GAYANGOS, p. 836.
(2) Pièces justificatives, n° 140; Archives impériales à Vienne, P A 95, copie.
(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 28 novembre, dans GAYANGOS, p. 856; — notice d'une lettre de Philibert au même, du 1er décembre

Après une longue délibération, où il fut décidé de proportionner les sommes à payer au nombre d'hommes d'armes et de chevau-légers et reconnu qu'il faudrait au moins 400,000 ducats pour satisfaire tout le monde, il fut convenu d'offrir aux Espagnols huit soldes au lieu de dix, trois en une fois, après montre, pourvu que chacune n'excédât pas 20,000 ducats, une quatrième à la fin de janvier, deux autres le 26 février et les deux dernières à la fin du même mois (1). Les délégués retournèrent faire part à leurs camarades de ces négociations. Elles ne furent pas approuvées. Après de nouveaux pourparlers, une convention intervint de part et d'autre en vertu de laquelle ils recevraient dix soldes, cinq immédiatement et les autres à la fin de février; à partir du commencement de mars, ils seraient payés chaque mois; ils cesseraient de vivre sur l'habitant et pourvoiraient de leurs deniers à leurs besoins (2).

Pendant que Philibert se débattait au milieu de tous ces embarras d'argent, la peste, à la suite d'abondantes pluies d'automne, avait fait sa réapparition à Naples. Les populations de l'Abruzze se soulevèrent, notamment celles du duché d'Atri, qui avaient été données à Ascanio Colonna et qui ne voulaient pas reconnaître son autorité (3). Elles étaient secondées dans leur révolte par des bandits que des détachements impériaux eurent plus d'une fois à combattre ; dispersés, ils allaient se reformer dans les États de l'Église. Ils étaient tellement inquiétants que Muscetula demandait au Conseil collatéral s'il ne devait pas faire à ce sujet des remontrances au pape (4). Presque en même temps, à l'instigation de l'évêque, des Franci, d'Antoine Carafa, comte de Montorio, et de plusieurs exilés qui s'y étaient retirés, les habitants d'Aquila avaient pris les armes et saccagé les maisons de ceux qui étaient suspects d'attache à la cause de l'empereur, entre autres celle de Jules de Capoue, vice-gouverneur de la province. Plus tard, Jean-Jacques Franco s'emparait de la Matrice, où il mit, outre une garnison française, 400 hommes sous le commandement de Camille Pardo Orsini (5).

(1) Lettre de Perez à l'empereur, du 28 novembre, dans GAYANGOS, p. 857.
(2) Lettre du même au même, du 16 décembre, dans GAYANGOS, p. 865.
(3) ROSSO, p. 52.
(4) Lettre de Perez à l'empereur, du 28 novembre, dans GAYANGOS, p. [illegible]
(5) ROSSO, p. 54; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 347 v°; PARRINO, t. I

pour intimider les fauteurs de ces mouvements que le Con-
ıvait résolu de faire exécuter le duc de Boiano, Frédéric, fils
ıc de Traietto, et ceux dont il a déjà été parlé (1).
n aussi de faire face à ces multiples difficultés, le prince char-
e capitaine Tamis avec ses Allemands de réprimer le soulève-
. de l'Abruzze et de reprendre la Matrice (2). Il demanda à
é Doria d'aller attaquer Barletta et Trani, qui disposaient de
s considérables et auxquelles les Vénitiens expédiaient par
ıazzo et Molfetta deux galères chargées de vivres et d'artille-
3). En attendant, Fernand de Gonzague, avec sa cavalerie lé-
et Burrello les harcelaient par des incursions jusqu'aux
·s de ces villes, faisant de nombreux prisonniers à leurs défen-
; (4). Mais Doria étant resté à Gênes pour prévenir une sur-
des Français qui devait en effet avoir lieu (5), et comme
lait avant tout arrêter dans la Pouille les progrès de Rence de
le véritable chef de l'armée de la Ligue, et de son lieutenant,
ince de Melfi, il se décida à envoyer contre eux le marquis du
t avec du canon, 4,000 Espagnols et 2,000 Italiens. A la fin de
mbre, du Guast était à Bénévent (6), dans l'attente de sub-
; que le pape avait promis de lui faire parvenir (7). Il y
ı jusqu'après le 20 décembre, puis il commença son mouve-
t vers la Pouille.

prince d'Orange était alors à Salerne pour rétablir sa santé
re ébranlée. Vers ce temps, il reçut de Charles-Quint plusieurs
es sans grand intérêt. L'une, du 17 novembre, était relative à
ıise en liberté des cardinaux retenus comme otages à Castel-

V. plus haut, p. 240; lettre de Perez à l'empereur, du 16 décembre, dans
NGOS, p. 865; — instructions de Philibert à Balançon, du 21 janvier 1529,
s justificatives, nos 149 et 150; Archives impériales à Vienne, minute et
ıal.
Instructions de Philibert à Balançon, du 21 janvier 1529.
Lettre de Perez à l'empereur, du 20 novembre, dans GAYANGOS, p. 857.
ar les guerres de l'Abruzze et de la Pouille, on consultera utilement une
ie des lettres qui sont dans le ms. fr. 3096 de la Bibliothèque nationale.
) *Id.*, *ibid.* — Cf. lettre du même à l'empereur, du 25 décembre, dans
ANGOS, p. 868.
) Lettre de Doria à l'empereur, du 20 décembre, dans GAYANGOS, p. 867;
nstructions de Philibert à Balançon, du 21 janvier, Pièces justificatives,
149 et 150; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute et original.
6) Lettre de Perez à l'empereur, du 28 novembre, dans GAYANGOS, p. 856.
7) Lettre du m[illegible] ·re, dans GAYANGOS, p. 865.

nuovo et à la restitution au pape des forteresses de Civita Vecchia et d'Ostie, questions dont était venu l'entretenir Gonzalve di Sangro, évêque de Lecce et camérier de Clément VII. Mais ces questions n'étaient qu'un prétexte. Le bruit d'un prochain voyage de l'empereur en Italie avait transpiré, et Sangro désirait vivement savoir s'il était fondé. Il aurait voulu pouvoir prévenir le pape. Aussi réservé que l'évêque était pressant, Charles-Quint ne lui répondait que d'une manière évasive. Il avait bien en effet songé à ce voyage, mais maintenant il en voyait moins l'opportunité. D'ailleurs l'argent faisait défaut pour l'entreprendre, et il avait pu, lui, Sangro, s'apercevoir en passant à Barcelone qu'il n'était fait aucun préparatif à cet égard. Toutefois, afin de lui donner satisfaction, il lui avait remis pour Clément VII une lettre dans laquelle il était dit que, dès qu'une décision ferme aurait été prise par lui, il s'empresserait de l'en informer. Philibert serait au surplus avisé au moment utile et chargé de ce soin (1), aussi bien que de celui de s'entendre avec André Doria, qui lui avait écrit, le 28 octobre, pour lui faire savoir que le pape, les Vénitiens et d'autres confédérés lui avaient fait faire des propositions de paix (2). C'est sans doute en vertu d'instructions à Vaury, que je n'ai pas retrouvées, que le prince accorda, le 22 décembre, à Philippin Doria, avec une pension annuelle de 3,000 écus, la ville de Castellamare que Lautrec lui avait attribuée, en même temps que Vico, à la suite de la bataille de Salerne (3). Cette donation était pour le récompenser de la part qu'il avait eue probablement à une des victoires de son oncle André sur la ligue (*stata precipua causa de la vittoria gloriosa contra lo exercito de la inimica liga*) (4).

La fin de l'année fut marquée presque par une véritable disette. La cherté des vivres était extrême non seulement dans le royaume de Naples, mais dans l'Italie entière. A Rome surtout, le mécon-

(1) Lettres du 17 novembre, Pièces justificatives, nos 141 et 142; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 38, copie (pour le no 141).

(2) Pièces justificatives, no 143; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 37, copie.

(3) Lettre de Perez à l'empereur, du 3 janvier, dans GAYANGOS, p. 700.

(4) Lettres patentes de l'empereur, du 22 décembre, Pièces justificatives, nos 146 et 147; Archives de Simancas, 1005, fol. 42 et 43.

tentement était grand, et comme le pape était tombé gravement malade à l'instant même où le cardinal de Sainte-Croix, à la joie générale (1), était chargé d'apporter au prince des propositions de paix, il était à craindre que la mort de Clément VII n'entraînât des complications qu'il fallait éviter à tout prix. Philibert fit donc expédier à destination de Rome deux bateaux de blé (2). Par Léonard Grimaldi, il prescrivit également au vice-roi de Sicile (3) d'envoyer des grains à Gênes et à Antoine de Leyva, afin de parer aux besoins les plus urgents. Des considérations d'ordre tout à fait supérieur avaient seules pu le décider à prendre ces mesures, qui n'étaient pas sans détriment pour le royaume.

En effet, par suite de la révolte dans l'Abruzze et des progrès de l'ennemi dans la Pouille, la situation pouvait devenir critique à bref délai. De nouveaux renforts étaient d'autant plus nécessaires qu'André Doria était dans l'impossibilité de venir au secours du prince (4). S'ils étaient fournis, ainsi que celui-ci l'avait fait demander à l'empereur par Diego Sarmiento, il y aurait à les nourrir et à les payer. Comme toujours, l'argent manquait; il était redû plus de 600,000 ducats à l'armée ; l'échéance fatale approchait, et, faute par lui de tenir ses engagements, elle refuserait de marcher. C'est pourquoi, afin de prévenir les mutineries, il s'était cru autorisé à dispenser lui-même les faveurs et les récompenses ; pour ne pas grossir le nombre des mécontents et des rebelles, il s'était relâché de sa rigueur première (5).

Le 21 janvier, jour où il remettait à Balançon ses instructions pour Charles-Quint, Barletta, Trani, Monopoli, Nardo et Vieste étaient au pouvoir de l'ennemi et tenaient toujours ; Camille Pardo Orsini était encore à la Matrice, que Jules de Capoue n'avait pas pu secourir. Aussi, quoique souffrant, il allait délivrer Aquila. Déjà

(1) Rosso, p. 53.

(2) Sur cet envoi de blé à Rome, voir aussi la lettre de Mai à l'empereur, du 22 mars, dans Gayangos, p. 941.

(3) Hector Pignatello, duc de Monte Leone.

(4) A la nouvelle que des forces génoises étaient parties pour défendre Gavi, un corps de troupes françaises, composé de 2,000 fantassins et de 200 cavaliers, vint d'Alexandrie pour tenter un coup de main sur Gênes (19 décembre). Il fut obligé de se retirer avec perte, mais André Doria n'en fut pas moins obligé de faire bonne garde, et il ne pouvait pas, sans péril, songer à s'éloigner. Voir dans Gayangos, p. 867, la lettre indiquée plus haut.

(5) Nicolas Raince croyait si certain le succès de la ligue qu'il écrivait, de

il avait atteint Isernia, et de l'Abruzze, où il ne tarderait pas à être, il lui serait plus facile qu'à Naples de surveiller les événements, si le pape venait à mourir (1). Dans cette prévision, il avait ordonné à Muscetula de rester à Rome et de tâcher de savoir du cardinal Quiñones ce qui s'était passé entre Clément VII et lui. Michel Mai devait aussi se tenir en communication constante avec le cardinal pour recueillir des informations, les transmettre au prince et être présent sur place en cas de mort du souverain pontife. Quant à lui, presque sur les lieux, et avec des troupes en nombre, il saurait diriger dans un sens favorable l'élection de son successeur (2).

Vaury, écrivant à l'empereur deux jours auparavant, lui annonçait aussi la maladie de Clément VII, qui était en « grand danger de passer le pas. Si », ajoutait-il, « ainsi estoit que ce fust le vouloir de Dieu qu'il deslogeat, monsieur le prince mectra peyne que celluy que le sera [pape] ne vous sera ennemys, et vient bien à propos que mondit sieur le prince tient son armee disposee pour lascher en Lombardie ou la il luy semblera plus necessaire pour vostre service... car, a vous bien dire la verité, mondit sieur le prince est seul et y a peu qui luy sachent ayder, et si luy survenoit quelque inconvenient de sa personne, je ne sçay que seroit suffisant pour faire son office (3). »

Philibert n'eut pas, cette fois, l'occasion d'intervenir et de faire élire un pape de son choix. La chose n'eût peut-être pas été très commode, car, d'après Quiñones, qui, le 15 février, informait l'empereur du presque complet rétablissement de Clément VII, huit sur quinze des cardinaux qui étaient dans Rome avaient décidé de

Rome, le 23 janvier 1529, au trésorier Babou que l'ennemi viendrait « le lycol au col, si l'on veult prendre la peyne de bien jouer le personnaige et tenir reputation » (Ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 23).

(1) Dès le milieu de décembre au moins, Philibert avait envoyé de Naples, dans la direction d'Aquila, 1.500 lansquenets pour réduire à l'obéissance cette ville, ainsi que la Matrice, « et autres lieux de la Brusse qui y avoient inteligence. » (Lettre du président des comptes de Provence à Anne de Montmorency, datée de Rome, 15 décembre 1528. Papiers de Condé, série I, t. II, n° 156, au Musée Condé à Chantilly.)

(2) D'après une lettre de Mai à l'empereur, du 1er mars, GAYANGOS, p. 916, le bruit courait que le pape avait été empoisonné. En tout cas, son état fut assez grave pour qu'il eût été considéré comme étant en danger de mort.

(3) Pièces justificatives, nos 149 et 150 ; Archives impériales à Vienne, PA 96, minute et original.

quitter la ville pour procéder à l'élection en toute tranquillité. Aussi il ne doutait pas qu'il en résultât un schisme (1). Mais Charles-Quint avait eu soin de prescrire au prince de n'exercer aucune pression sur le Sacré Collège, de rendre les châteaux de Civita Vecchia et d'Ostie et de faire relaxer les cardinaux otages, autant pour faciliter la conclusion de la paix que pour assurer la liberté de l'élection (2).

Débarrassé de tout souci du côté de Rome, Philibert, après avoir pris à Venafro des détachements allemands, avait poursuivi sa marche vers Aquila (3). Elle ne s'opéra pas sans peine, car il fut souvent arrêté dans les montagnes par les neiges. Sciarra Colonna se joignit ensuite à lui avec ses troupes dispersées dans les environs. Dès que le prince arriva près de la ville, le 1er février (4), sur le bruit qui courait qu'il était décidé à la saccager, des notables se portèrent à sa rencontre afin d'essayer de le fléchir et pour lui représenter que la révolte n'avait pas été générale, mais seulement le fait de quelques séditieux dont les actes regrettables étaient, à la vérité, demeurés impunis. Ils demandèrent grâce pour la cité. Déjà la garnison française s'était retirée à la Matrice et la ville ne songeait même pas à se défendre. Quand Philibert fut à la porte de Bazzano, ses troupes commencèrent à vociférer; elles voulaient absolument entrer dans Aquila et la mettre au pillage. Il réclama d'abord une contribution tellement forte, paraît-il, que les habitants eussent été hors d'état de la fournir. Elle fut enfin fixée à 120,000 ducats ou 100,000 écus, payables la moitié comptant et le reste à la fin de mai. Les troupes seraient logées, partie dans la ville, dans les maisons abandonnées par leurs propriétaires, partie à Tornanparte, à Luculo et dans le quartier Saint-Jean. Les fugi-

(1) Dans GAYANGOS, p. 892 et 893. Voir aussi la lettre de Mai à l'empereur, du 22 mars, dans GAYANGOS, p. 941. — D'après plusieurs correspondances du temps, il semble résulter que la question du rétablissement de la cour pontificale à Avignon était très sérieusement agitée. A la pensée que Philibert pourrait entrer dans Rome, les cardinaux furent tellement effrayés qu'il dut y envoyer quelqu'un pour les rassurer et leur dire qu'il ne donnerait suite à ce projet que si la ville se révoltait (*Ibid.*, p. 942).

(2) Lettre de l'empereur à Quiñones, dans GAYANGOS, p. 897.

(3) Son départ pour Aquila était déjà signalé dans une lettre de Grégoire Casal à Vincent Casal, du 27 janvier (BREWER, p. 2301).

(4) Il était le 1er février au monastère de « Collemayo », près d'Aquila sa lettre aux Siennois, datée de ce jour, Pièces justificatives, n° 151).

tifs furent invités à rentrer. Comme ils appartenaient pour la plupart à la classe la plus riche, c'était le plus sûr moyen d'arriver à obtenir le paiement de la somme stipulée. Un certain nombre d'otages furent, sous la garde des Allemands, enfermés dans le réfectoire du monastère de Collemayo; en cas de non-exécution des engagements pris, vingt d'entre eux seraient décapités. Les 60,000 ducats n'ayant pas pu être recueillis sur l'heure, les bijoux, la vaisselle d'or et d'argent des particuliers, les calices, les croix et les objets précieux des églises et des couvents furent réquisitionnés. Selon Rosso, Guichardin, Parrino et La Pise, le prince conserva pour lui une châsse d'argent renfermant des reliques de saint Bernardin de Sienne, que Louis X (? !), roi de France, aurait donnée à la cathédrale (1). Les instigateurs de la révolte furent pendus et 170 soldats envoyés sur les galères à Naples (2). Philibert institua comme gouverneur d'Aquila un gentilhomme aragonais de sa suite, nommé Betrian ou Bertran (3), y laissa quelques canons et fit occuper par des hommes éprouvés le château d'Ardenga, qui avait été fortifié par les Français (4).

Sans perdre de temps, il partit pour aller faire le siège de la Matrice (5). Camille Pardo Orsini s'en était éloigné peu de jours auparavant. Le prince, afin de ne pas rencontrer d'obstacles sur sa route, avait fait déblayer les chemins par des gens du pays et les avait obligés à conduire ses canons. Parvenu aux abords de la cité, il fit mettre en position sa grosse artillerie et commencer le bombardement, qui dura plusieurs heures. En même temps les

(1) Rosso, p. 57; Guichardin. l. XIX, fol. 348; Parrino, t. I, p. 129; La Pise, p. 178. Si cette châsse a réellement été donnée par un roi de France du nom de Louis, ce ne peut être que par Louis XII. Bernardo Cirillo, *Annali della citta dell' Aquila*, Rome, 1570, fol. 127-129, ne parle pas de cette châsse.

(2) Lettres de Mai à l'empereur, du 1er et du 22 mars, dans Gayangos, p. 910, 911 et 938, et Archives impériales à Vienne, P A 96; lettre de Perez au même, du 16 mars, dans Gayangos, p. 927.

(3) Lettre de Mai à l'empereur, du 1er mars, dans Gayangos, p. 911.

(4) Lettre de Philibert au même, du 17 mars, Pièces justificatives, nos 156 et 157; Archives impériales à Vienne, P A 96, original et copie. — En revenant de la Matrice, le prince passa de nouveau par Aquila. Comme les habitants n'avaient pas pu se libérer, il leur accorda une prolongation de six mois (Cirillo, *loc. cit.*).

(5) Une lettre du 15 février (Brewer, p. 2331) annonce que Philibert, après avoir quitté Aquila pour se rendre à la Matrice, avait pris Monteleone sans rencontrer de résistance.

troupes s'élançaient à l'assaut. Les ravages causés par les projectiles étaient énormes. Les murs, les maisons s'effondraient avec un bruit sourd qui se mêlait à celui du canon. Des clameurs immenses, cris d'épouvante poussés par les femmes, les enfants et les vieillards, qui couraient affolés, éperdus, dans les rues, s'élevaient de toute part. Les mercenaires, voyant que la résistance était impossible, proposèrent de capituler et d'abandonner la forteresse. Ce leur fut accordé. Contrairement à l'usage, les portes ne furent pas fermées et murées. Dans la crainte sans doute d'être passés par les armes, ils se sauvèrent par-dessus les remparts. Un certain nombre d'habitants imitèrent leur exemple, et telle était la panique qui s'était emparée d'eux que presque tous furent écrasés, tués ou blessés. Quatre cents hommes de la garnison périrent. La ville fut prise et saccagée. Beaucoup de citoyens furent faits prisonniers, les autres furent massacrés. C'était un spectacle horrible. Philibert lui-même écrivait qu'il avait été ému de ces scènes de carnage. Il avait voulu que les femmes fussent épargnées ; pour cela, il les avait fait enfermer dans les églises. Les biens des rebelles furent confisqués. Quant aux soldats et aux habitants fugitifs, il refusa de les laisser pénétrer sur le territoire des États pontificaux. Par son ordre, le pape prescrivit qu'ils fussent, ainsi que les bannis de Naples, arrêtés à la frontière (1). Afin de prévenir une nouvelle révolte, le prince fit raser les murs de la ville. La prise de la Matrice avait eu lieu le 28 février (2). Il réduisit aussi Lanciano sous son obéissance (3).

En même temps, Philibert avait demandé que ceux de Nursia, dans les États de l'Église, qui avaient été exilés pour avoir embrassé le parti gibelin fussent autorisés à rentrer chez eux. Son but était de contrebalancer l'influence des guelfes jusque-là tout-

(1) Melgua, *op. cit.*, A 8 et v°; lettre de Mai à l'empereur, du 8 mars, dans Gayangos, p. 915; lettres de Philibert au même, du 17 mars, Pièces justificatives, n°s 156 et 157 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, original et copie.

(2) C'est par erreur que Rosso, p. 55, dit que le prince d'Orange partit pour l'Abruzze à la fin d'avril et assigne le mois de mai comme date de la prise d'Aquila et de la Matrice. Contarini, ambassadeur de Venise à Rome, écrit à la Seigneurie de Venise que la prise de la Matrice eut lieu le 25 février. Il rend hommage aux mesures prises par Philibert pour sauver les femmes (*Calendar... Venetian*, p. 201).

(3) Parrino, t. I, p. 130.

puissants. L'exécution en bloc de cette mesure pouvant présenter des dangers, il fut répondu de Rome qu'elle se poursuivrait progressivement (1).

Après cette répression, qui eut les effets les plus salutaires, Philibert aurait dû, ce semble, se porter au secours de Leyva. On crut un instant qu'il le ferait. André Doria écrivit même à l'empereur, le 3 mars, qu'il s'avançait vers la Lombardie avec 9,000 hommes de troupes, 700 chevau-légers, un certain nombre de gens d'armes, et que 7,000 fantassins espagnols et italiens étaient restés à Naples pour la défense du royaume (2). Il n'en était rien. Pour des causes qui ne sont pas connues, mais qui se rattachaient certainement à la situation de la Pouille, Philibert décida de regagner Naples.

La saison était très mauvaise; le retour fut des plus pénibles. Melgua, le médecin du prince, qu'il accompagnait dans son expédition, nous en a laissé le récit. Après avoir traversé la plaine de Sulmone, l'armée arriva au pied des montagnes qui l'entourent. Elles étaient recouvertes d'une épaisse couche de neige que Melgua évalue à dix pieds. Les routes étaient impraticables; pour pouvoir avancer, les troupes étaient obligées, au prix de mille difficultés, de se frayer un chemin, mais de violentes rafales chassaient la neige, qui s'amoncelait de nouveau au fur et à mesure; elles empêchaient les hommes de voir à quelques pas devant eux. Un vent glacial leur coupait la respiration. Ils ne pouvaient plus parler; de leur gorge il ne s'échappait que des sifflements. Les uns mouraient foudroyés par le froid; d'autres, anéantis par la fatigue, tombaient pour ne plus se relever; d'autres étaient atteints de fluxion de poitrine ou d'une sorte de tétanos; d'autres enfin avaient les pieds gelés et tâchaient de se traîner à la façon des bêtes (*quadrupedum more niti*) A la suite d'efforts inouïs et la tourmente s'étant un peu apaisée, Philibert, que n'avaient pas quitté Melgua et les paysans qui leur servaient de guides, parvint, à trois heures du matin, au sommet de la montagne. C'était presque le salut. Mais nombre de chevaux et de mulets avaient péri et l'armée avait perdu 60 hommes. Au rapport de Melgua, le prince avait donné à tous l'exemple de l'endurance; il avait lui-même

(1) Lettre de Mai à l'empereur, du 8 mars, dans GAYANGOS, p. 915.
(2) Dans GAYANGOS, p. 913.

accompli plusieurs sauvetages (1). Ascanio Colonna et Fernand de Gonzague, celui-ci revenant de Barletta, faisaient partie de l'expédition (2).

Le 9 mars, Philibert était rentré à Naples. Sa présence n'y était pas inutile, car le Conseil collatéral, qui s'était réuni pour discuter la question de savoir s'il y avait lieu de secourir le Milanais, comme l'avaient demandé au prince André Doria et Antoine de Leyva (3), ne parlait rien moins que d' « habandonner le royaulme à l'adventure de quy le vouldroit prendre ». C'est ce que dit à l'empereur, dans une lettre du 16, Vaury qui assistait à la séance. Philibert s'opposa énergiquement à ce dessein; en tout cas, avant de prendre une décision, il voulait en référer à Charles-Quint. Car, si la situation de Leyva était critique, celle de la Pouille ne l'était pas moins, peut-être davantage. Ainsi qu'il l'avait fait, quoique malade, pour l'Abruzze, il fallait la sauver (4). Du Guast, las d'assiéger Barletta, soutenue par le gros de l'armée française (5), s'était rejeté sur Monopoli; le 3 mars, il avait écrit qu'il se préparait à attaquer cette place, mais, depuis, on était sans nouvelles de lui. On était seulement informé qu'un renfort de 300 hommes était allé au secours de cette ville et que les Vénitiens, avec 20 galères, avaient abordé à Vieste (6). D'autre part, du Guast avait confié à Marcio Colonna et à Nicolas-Antoine Caracciolo le soin de s'emparer de cette dernière ville et de Vico, près de Monte Sant'Angelo, qui étaient occupés par les Français.

Entre temps, Philibert avait reçu de l'empereur une lettre importante, datée du 15 février précédent. Il lui faisait part de son intention de passer prochainement en Italie et de s'embar-

(1) *Op. cit.*, A 8 v°-B 1; — lettre de Perez à l'empereur, du 18 janvier, dans Gayangos, p. 927.

(2) Perez, *ibid.*

(3) Cf. la lettre d'Antoine de Leyva à l'empereur, du 18 janvier, dans Gayangos, p. 879 et 880.

(4) Archives impériales à Vienne, P A 96.

(5) D'après Guichardin (l. XIX, fol. 348), Barletta était défendue par Rence de Ceri, le prince de Melfi, Frédéric Carafa, Simon Romain, Galéas Farnèse, Jean-Conrad Orsini et le prince de Stigliano.

(6) Lettre de Perez à l'empereur, du 16 mars, dans Gayangos, p. 927. — C'est la dernière lettre de Perez à l'empereur que j'aurai à citer, car l'infatigable et dévoué secrétaire quitta Naples en mars 1529. — Cf. Parrino, t. I, p. 131-132; Guichardin, l. XIX, fol. 349 v°.

quer à Barcelone à Pâques ou vers le 15 mai au plus tard, à destination de Gênes. Il lui demandait de venir avec l'armée en Lombardie; si c'était nécessaire pour cela, d'abandonner Barletta et, dans le cas où cette ville serait en son pouvoir, d'y laisser, ainsi qu'à Naples, quelques troupes pour la défense du royaume (1). Les galères de Sicile auraient également à rejoindre la flotte d'André Doria. Comme il n'avait pas pu trouver d'argent, il invitait le prince à s'en procurer par « tous moyens possibles ».

Moqueron avait aussi été chargé de la même mission dans les Flandres, afin de faciliter la levée de 10,000 hommes et de 2,000 chevaux que Montfort était allé, de sa part, prier Marguerite d'Autriche et Ferdinand de Hongrie de recruter en Flandre, en Franche-Comté et dans le pays de Juliers. Les Allemands devraient être envoyés en toute hâte dans le Milanais et faire route par les Grisons.

Si le pape, dont il avait appris la grave maladie, était complètement revenu à la santé, Philibert s'efforcerait d'obtenir de lui la bulle de « quarte » et de croisade; s'il était mort, il ne négligerait rien pour orienter l'élection dans un sens favorable à l'Église et à la cause impériale; dans ce cas, il mettrait en liberté les cardinaux détenus en otage et veillerait à ce que l'élection eût lieu à Rome et de façon à éviter un schisme. Jusqu'à nouvel avis, Clément VII serait laissé dans l'incertitude au sujet du voyage de Charles-Quint.

Les Vénitiens, le duc de Bari (François Sforza) et les Florentins ne voulant pas entendre parler de paix particulière, il était inutile, pour l'instant, de poursuivre des négociations avec eux, mais il serait sage d'entretenir dans leurs bonnes dispositions le duc d'Urbin et le marquis de Mantoue et de leur faire espérer qu'il se les attacherait lors de son séjour en Italie.

Ascanio Colonna s'étant plaint à lui de Jérôme Morone, qui l'empêchait de jouir de son office de connétable et qui commettait des abus de pouvoir de nature à susciter des mécontentements

(1) Ce projet de Charles-Quint était en complet désaccord avec celui dont il avait fait part à Philibert et d'après lequel il devait venir au secours du royaume de Naples (Cf. *supra*, p. 246). Ce défaut d'entente entre l'empereur et le pape ne contribua pas peu à prolonger la campagne et risqua même de compromettre les résultats de la victoire d'A

dans le royaume, le prince était prié d'y mettre ordre. Enfin il aurait à faire provision, soit à Naples, soit en Sicile, de salpêtre, de poudre et de blé qu'il emmènerait avec lui. Les vice-rois de Sardaigne et de Sicile recevraient des instructions à cet égard (1).

La réponse de Philibert, du 17 mars, ne fut certainement pas celle qu'attendait l'empereur. Il ne lui déconseillait plus de venir en Italie, puisque ce semblait être une idée arrêtée chez lui; seulement il l'engageait à le faire le plus tôt possible s'il y donnait suite, car le bruit de son voyage s'était partout répandu. Il ferait bien aussi de hâter l'arrivée des Allemands recrutés par Montfort et de ne pas compter sur ceux du prince, car s'ils étaient conduits en Lombardie, ils déserteraient sûrement dès qu'ils seraient rapprochés de leur patrie. Envoyer des secours à Antoine de Leyva, il n'y fallait pas songer, à moins de compromettre la sécurité et peut-être l'existence du royaume. Le Conseil l'avait si bien reconnu, il y avait quelques jours à peine, à propos de la demande d'André Doria et d'Antoine de Leyva, qu'il priait même ce dernier de diriger sur Naples les Espagnols nouvellement arrivés à Gênes, car la situation, au point de vue militaire, n'était pas brillante. En y comprenant les recrues, presque tous Napolitains ou des États de l'Église, sur lesquelles il était dangereux de se fier, l'armée se composait d'un peu plus de 10,000 hommes, ce qui n'était guère pour tenir tête aux Vénitiens, qui, par mer, pouvaient avoir des renforts à volonté. Outre 4,000 Allemands, il y avait 2,000 hommes sous le commandement de Maramaldo, 4,000 sous celui du comte de San Secondo (2), de Pierre-Louis Farnèse (3), de Sciarra Colonna et de Jean-Baptiste Favello, à raison de 1,000 hommes chacun. Il convenait d'y ajouter 400 chevau-légers et des gens d'armes désorganisés.

En Pouille étaient les Espagnols avec du Guast, 1,000 hommes

(1) Pièces justificatives, nº 153; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 63, copie.

(2) Le comte Pierre-Marie de San Secondo était un transfuge de la ligue. Au mois de septembre 1527, il avait été battu et fait prisonnier par le marquis de Saluces (Lettre de Perez à l'empereur, du 24 septembre 1527, dans GAYANGOS, p. 392).

Du Guast fut obligé de le renvoyer de l'armée.

avec Marc-Antoine Galiciano, autant avec Marcio Colonna, 400 cavaliers et un petit nombre de gens d'armes.

Pour satisfaire efficacement au désir de l'empereur, il serait bon qu'il pût envoyer à Naples 5 ou 6,000 Espagnols, qui, avec 2,500 ou 3,000 Italiens, assureraient la défense du royaume. Malgré les observations que le prince se faisait un devoir de lui présenter, il s'empresserait de partir pour la Lombardie s'il en recevait l'ordre.

En attendant, il ferait expédier par le vice-roi de Sicile à Antoine de Leyva 10,000 salmes de blé pour le ravitaillement de ses troupes ou pour qu'il le vendît à Gênes. Il en pourrait retirer 40,000 écus, soit 10,000 écus de plus que le prix de revient

Il n'avait pas de nouvelles du pape, et il allait écrire à l'ambassadeur pour lui en demander. Les cardinaux otages avaient été rendus à la liberté (1). Des instructions avaient été adressées pour la remise à Clément VII des châteaux d'Ostie et de Civita Vecchia. Elles étaient formelles, surtout pour le gouverneur de cette ville, Alphonse de Cordoue, qui avait semblé jusqu'ici faire preuve de mauvais vouloir (2).

Enfin il priait l'empereur de porter les gages de Fernand de Gonzague à 7,000 écus et de conférer à Urias le bailliage de Santa Eufemia, vacant par la mort de Hugues de Moncade. Quant à Morone, il le tenait en grande estime et comme entièrement digne d'obtenir, ainsi que Martirano, confirmation des charges qu'il leur avait données (3).

Lorsque Charles-Quint reçut la réponse du prince, il avait déjà commencé à mettre à exécution son projet de voyage en Italie. Après avoir constitué, sous la présidence de l'impératrice Isabelle, un conseil de régence comprenant les archevêques de Santiago de Compostelle et de Tolède, le comte Miranda et Juan Manuel (4),

(1) Sur la libération des cardinaux, voir la lettre de Mai à l'empereur, du 22 mars, dans Gayangos, p. 941.

(2) Sur la question de la reddition des châteaux d'Ostie et de Civita Vecchia et sur Alphonse de Cordoue, voir la lettre de Mai à l'empereur, du 22 mars, dans Gayangos, p. 942, 943, 945 et 947; celle du cardinal Quiñones au même, du 22 mars, dans Gayangos, p. 958.

(3) Pièces justificatives, nos 156 et 158; Archives impériales à Vienne, [illegible] originaux.

(4) Voir Gayangos, p. 925.

il quitta Tolède le 8 mars. Arrivé à Saragosse le 22, il y séjourna jusqu'au 19 avril (1), pendant que se faisaient les préparatifs nécessaires : levée de troupes et de subsides, approvisionnements, etc. Il croyait alors que Philibert s'était conformé à ses instructions et qu'il se portait avec son armée en Lombardie; en conséquence, il avait résolu d'appareiller sur Gênes. Dans l'impossibilité où l'on était, pour l'instant, de délivrer Barletta, devant les dangers que couraient le Milanais et Gênes, menacés par les troupes du comte de Saint-Pol (2), il persistait à penser que c'était de ce côté qu'il était urgent de faire converger tous les efforts. Une autre raison lui dictait ce plan de conduite. Montfort et Moqueron, arrêtés par les intempéries de la saison, n'avaient pas encore pu s'occuper assez activement en Allemagne et en Flandre du recrutement de l'infanterie et de la cavalerie indispensables pour avoir obtenu des résultats utiles. Il ne pouvait lui envoyer ni argent ni blé; il ne pouvait distraire un seul homme des 8 ou 10,000 qu'il emmènerait avec lui. L'évacuation du royaume de Naples s'imposait donc, sauf à y laisser la quantité de troupes suffisantes pour sa défense. Afin de faciliter l'apaisement du pays, il accordait une amnistie générale de laquelle le prince fut, quelques jours après, autorisé à exclure les particuliers et les villes qu'il jugerait à propos.

En cours de route, Philibert ne s'attarderait pas à assiéger les villes ennemies ou à composer avec elles; il se bornerait seulement à essayer de traiter avec les Florentins et d'en tirer de l'argent pour l'entretien de l'armée.

L'empereur avait soin d'ajouter que ce n'était pas un ordre qu'il lui donnait, mais un simple avis qu'il émettait. Si le prince était d'une autre opinion, le débarquement se ferait sur les côtes de

(1) Gachard, *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, t. II, p. 45.

(2) D'après une lettre de Lope de Soria à Charles-Quint, du 22 avril (dans Gayangos, p. 987 et 988), le comte de Saint-Pol était à Alexandrie avec 3,000 fantassins, 300 chevaux et 80 gens d'armes; il attendait 2,000 Allemands, mais il était sans argent et sans provisions. Il pressait les Vénitiens et Sforza d'attaquer Milan, mais ils refusaient. François Sforza était à Lodi avec 2,000 fantassins et 200 chevaux. On le soupçonnait de traiter secrètement avec l'empereur. Jean (Janus) de Campofregoso avait sous ses ordres 500 gens d'armes, des chevau-légers et 4,000 fantassins, mais, encore, le duc d'Urbin ne voulait pas servir sous lui. C'était donc le commencement de la fin de la ligue en Lombardie.

Naples. Il l'informait en même temps que des pourparlers de paix se poursuivaient entre Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche (1).

« La paix qu'est la chose que plus desire, » ainsi qu'il l'écrivait à Philibert, il tenait surtout à la conclure avec le pape, persuadé que les difficultés avec les autres adhérents à la ligue s'aplaniraient ensuite d'elles-mêmes. Aussi chargea-t-il ses agents à Rome, Mai et le cardinal Quiñones, de s'y entremettre sur-le-champ et de le renseigner sur les moindres incidents et sur tous les bruits qui parviendraient jusqu'à eux. Un des premiers dont Mai lui donna connaissance fut que Clément VII, dans l'incertitude où l'on était du voyage de l'empereur en Italie, se proposait d'aller en France et en Espagne, afin de hâter le rétablissement de la paix générale entre les princes chrétiens et de prévenir l'invasion de la Hongrie par les Turcs, invasion que l'on croyait fomentée sous main par quelques-uns des chefs de la ligue (2). Le pape confirma lui-même ce bruit à Mai, en ajoutant qu'il se ferait accompagner par six cardinaux, qu'il observerait une stricte neutralité vis-à-vis de Charles-Quint et de François Ier, qu'il ne solliciterait pas Florence pour lui, ni ne réclamerait Cervia et Ravenne, qui lui appartenaient (3). Mais Philibert et André del Borgo, ambassadeur de Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, écrivirent à Mai qu'ils ne se contenteraient pas d'une simple neutralité, que ce qu'ils voulaient, c'était la signature par le pape et le plus tôt possible d'un traité d'alliance défensive et secrète. Il serait de la sorte détaché des confédérés, qui ne cessaient de l'importuner, de le circonvenir par leurs mensonges et leurs fourberies. C'était d'autant plus urgent que Jean Joachim de Vaux, ambassadeur de France en Angleterre, était attendu à Rome; on disait qu'il avait carte blanche pour accorder à Clément VII tout ce que celui-ci demanderait et lui promettre de lui faire rendre Cervia et Ravenne. Mai le faisait espionner, de même que l'ambassadeur de France, par

(1) Lettre du 9 avril, Pièces justificatives, n° 160; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(2) Les détails les plus importants sur ces négociations font l'objet d'une longue lettre de Mai à l'empereur, du 22 mars. Voir GAYANGOS, p. [illegible]

(3) Lettre de Mai à l'empereur, du 1er mars, dans GAYANGOS, [illegible]

Villaverde, ancien secrétaire de l'archevêque de Saragosse, qui avait toute la confiance du pape et celle du dataire Giberti, évêque de Vérone, avec qui il déchiffrait la correspondance. Comme il avait trouvé le moyen de se mettre dans les bonnes grâces d'un laquais, nommé Treio Ribeyro, qui était chargé de porter les lettres du pape ou celles qui lui étaient adressées, il rendait de grands services. Par lui, Mai était au courant de tout ce qui se passait, et, presque chaque jour, il informait le prince des progrès des négociations (1).

Afin de surmonter les tergiversations de Clément, de venir à bout de l'irrésolution de plusieurs des cardinaux et surtout de l'hostilité de certains autres, Mai, qui n'était pas non plus partisan de la neutralité, déclara, pour que le propos fût répété, que, l'armée étant sur le point de quitter Naples, il ne pouvait, si une entente complète n'existait entre l'empereur et le pape, espérer voir les Allemands vivre en parfaite intelligence avec l'Église, que certainement le prince d'Orange ne serait pas en état de les empêcher de la molester; quant au roi de Hongrie, il n'aurait pas plus d'autorité sur ceux de ses sujets qu'il enverrait en Italie, car tous seraient luthériens, par conséquent ennemis de l'Église catholique (2). Ce langage énergique produisit quelque effet.

A la date du 12 mars, le traité exigé par Philibert était sur le point d'être conclu. Mais le pape, toujours temporiseur, voulait qu'on y ajoutât une clause interdisant à une des deux parties de faire la paix ou de contracter une alliance sans le consentement de l'autre. Bien que Mai eût indiqué les raisons qui s'y opposaient, entre autres choses la différence des intérêts de Charles-Quint et de Clément VII en Italie, il ne put pas le convaincre. Cependant il pensait quand même aboutir bientôt, et la réponse d'André del Borgo, qui avait été consulté et donnerait de Naples son avis, ne tarderait pas à arriver (3).

Plus tard, le pape borna sa restriction à quelques princes d'Italie et demanda que l'alliance défensive fût limitée à ceux de ce côté des Alpes, ce qui permettait de supposer qu'il désirait conserver

(1) Lettre de Mai à l'empereur, du 8 mars, dans GAYANGOS, p. 920 et 921.
(2) Lettre du même au même, du 6 mars, *ibid.*, p. 916 et 917.
(3) Lettre du même au même, du 8 mars, *ibid.*, p. 920 et 921.

sa liberté d'action vis-à-vis des Vénitiens, des Milanais et des Français qui combattaient en Italie. Il fallut en référer de nouveau à Naples. Le Conseil était d'avis de rejeter ces conditions, mais Philibert proposa de les accepter. Comme, en vertu des pouvoirs qui lui avaient été conférés par l'empereur, le dernier mot devait toujours lui rester en pareille matière, rien ne faisait plus obstacle à la signature du traité. La clause relative à la croisade était agréée; celle qui concernait la « quarte » allait l'être à son tour (1).

Le prince n'attendait donc que la décision du pape. Il venait de lui témoigner sa déférence en le priant d'indiquer quel châtiment il pourrait infliger à Alphonse de Cordoue, qu'il avait fait arrêter, pour le punir de son obstination à refuser de lui rendre le château de Civita Vecchia (2).

Au cours des négociations, diverses autres questions, même des questions matrimoniales, étaient agitées, notamment le mariage d'Alexandre de Médicis avec Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, et celui de Fernand de Gonzague avec la fille de la duchesse de Camerino, pour lequel Philibert avait sollicité le consentement du pape (3).

Clément VII n'en persistait pas moins dans son projet de voyage en Espagne et en France (4). Un jour, dans une longue conférence qu'il eut avec le cardinal Quiñones, il se plaignit du peu de foi que l'on avait en ses déclarations. Afin de montrer qu'elles étaient sincères, il ajouta : « Je pense exactement ce que je dis. Dès que je serai sur la galère qui me conduira en Espagne, je mettrai ma personne et mes États sous le pouvoir de l'empereur; pendant mon absence, ceux-ci seront sous l'autorité du prince d'Orange ou du commandant en chef des armées impériales, quel qu'il soit. » Puis il fit part au cardinal de son intention d'envoyer en toute hâte à Naples un messager qui demanderait à Philibert de se charger du gouvernement des États de l'Église durant son séjour en Espagne et de donner l'ordre à André Doria de le transporter sur une de ses galères (5).

(1) Lettre du même au même, du 23 mars, *ibid.*, p. 963.
(2) Lettre du même au même, du 3 avril, *ibid.*, p. 965.
(3) Lettre du même au même, du 16 mars, p. 930.
(4) Lettres de Mai à l'empereur, des 12 et 16 mars, dans Gayangos, p. 922 et 930.
(5) Lettre du cardinal Quiñones à Philibert, du 17 mars, dans Gayangos, p. 935.

Ce fut peut-être à cette occasion, et pour reconnaître la bonne volonté dont le prince avait fait preuve au cours des négociations, que le pape lui fit remettre par un prélat, Fabio Arcella (1), une épée et un chapeau. La cérémonie de la remise eut lieu le dimanche 25 avril et fut suivie d'une grande fête au palais archiépiscopal de Naples (2).

L'avant-veille, Philibert, au nom de Charles-Quint, avait accordé une amnistie plénière aux Napolitains de toute condition qui s'étaient révoltés et avaient embrassé le parti ennemi, à l'exception toutefois de ceux qui tenaient des fiefs de l'empereur. Aux premiers il était permis de rentrer chez eux et de reprendre possession de leurs biens. Ils étaient réintégrés dans leurs charges, et les sentences de confiscation prononcées contre eux étaient annulées. Ceux qui étaient dans le royaume avaient un délai de vingt jours pour faire leur soumission et ceux qui s'étaient réfugiés au dehors en avaient trente. Passé ce terme, quiconque ne se serait pas présenté aux agents impériaux serait définitivement considéré comme rebelle et traître à Sa Majesté (3).

(1) Quelques mois plus tard, le prince, qui avait gardé d'Arcella un excellent souvenir, demanda à Charles-Quint de le pourvoir de l'évêché d'Ugento (voir aux Pièces justificatives, n° 244; Archives de Simancas « legajo » 496, fol. 66, la lettre qu'il lui écrivit spécialement le 27 octobre 1529).

(2) Rosso, p. 55 ; PARRINO, t. I, p. 129.

(3) Pièces justificatives, n° 164; Bibliothèque nationale, ms. fr. 3082, fol. 29, placard imprimé.

CHAPITRE XIV

Situation à Naples et en Lombardie. — Nouvelle invitation à Philibert d'aller secourir Antoine de Leyva. — Charles-Quint lui soumet un projet de partage du Milanais. — Son désir de la paix à tout prix. — Victoire de Leyva à Landriano sur le comte de Saint-Pol; écrasement définitif des Français. — Traité de Barcelone entre le pape et l'empereur. — Voyage de Philibert à Rome auprès de Clément VII. — L'expédition contre les Florentins est décidée. — Accusations contre les membres du Conseil de Naples. — Traité de Cambrai, dit « Paix des Dames ». — Restitution à Philibert de la principauté d'Orange.

Pendant quelques semaines, il ne fut plus question du traité d'alliance; Clément VII était trop absorbé par l'affaire du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, qui commençait à entrer dans la période aigüe. Peut-être, avec son caractère irrésolu, n'était-il pas fâché d'avoir cette occasion de ne pas poursuivre les négociations en cours. En tout cas, Philibert estimait que, tant que l'empereur ne viendrait pas en Italie, rien ne se ferait de ce côté. Aussi lui faisait-il dire, le 26 avril, par Léonard de Grimaldi, qu'il chargeait de ses instructions, que son retard à se décider avait pour résultat de laisser à François Ier et au pape « le temps de s'engrosser de gens et de pouvoir cuillir les biens semez, desquelz ilz ont grant faulte ». Quant à ce dernier, il agissait « plus par craincte de sa venue que de bonne volonté ». Pour l'empêcher de réaliser son projet de pâsser en Espagne et de contrarier ainsi celui de Charles-Quint, qui « luy griefve tant qu'il a bien affaire à la dissimuler (sa venue), ores qu'il dit qu'il ne seroit (*sic*) avoir plus grand plesir », le prince avait dû lui répondre que ce n'était pas à lui, mais à l'empereur, d'ordonner à Doria de mettre une galère à sa disposition. Il est vrai d'ajouter que le pape eut, au commencement de mai, une rechute dont les effets se firent sentir tout le mois (1) et qui ne paraît pas avoir été ce qu'il est convenu main-

(1) Lettre et mémorandum de Mai à l'empereur, du 10 et du 11 mai, dans Gayangos, t. IV, p. 12 et 14.

tenant d'appeler une « maladie diplomatique ». Philibert en profita pour demander à l'ambassadeur à Rome de suspendre tous pourparlers avant le retour de Balançon.

Les instructions du prince à Grimaldi avaient pour principal objet de renseigner rigoureusement Charles-Quint sur la situation militaire à Naples. Elle pouvait être résumée en deux mots : comme toujours, pas ou presque pas d'argent, surtout depuis l'envoi fait par lui à Antoine de Leyva de 30,000 écus et de 10,000 salmes de blé représentant le double de cette somme ; nécessité de traiter avec les gens d'armes et les chevau-légers de l'arriéré de leur solde, probabilités de mutineries plus sérieuses après la promesse non tenue de les payer de mois en mois, dangers que courrait l'armée s'il différait de venir ; comme artillerie, dix canons provenant d'Aquila ou de la Matrice, quatre couleuvrines et huit ou dix demi-couleuvrines, dont il pourrait être distrait quatre canons et quelques pièces légères ; de la poudre, il en serait fabriqué le plus possible ; la Sicile et la Pouille fourniraient le salpêtre ; dix galères, plus ou moins complètement armées, seraient envoyées à Doria. Le comte de Mignano avait été obligé de lever le siège de Vico, secouru par mer par la garnison de Barletta, et de se retirer à huit milles de là « en une villette (1) ». Cinq galères vénitiennes étaient arrivées à Barletta et il en était encore attendu davantage. Il faudrait un renfort de 5 à 6,000 Espagnols pour la défense du royaume en cas de départ de l'armée (2). Quant à Monopoli, du Guast venait de le prévenir qu'il avait peu d'espoir de s'en rendre maître (3),

(1) Voir Guichardin, l. XIX, fol. 349.

(2) Lettre du 8 mai, Pièces justificatives, n° 166 ; Archives impériales de Vienne. P A 96, original.

(3) C'est à propos du siège de Monopoli qu'éclata entre le prince et du Guast la brouille qui existait depuis longtemps à l'état latent. Philibert s'était plaint de ce que le marquis ne s'était pas encore emparé de cette ville. Du Guast en fut informé ; il vint à Naples pour se justifier. Là il prétendit que si Monopoli n'avait pas encore capitulé, c'était la faute du prince, qui ne lui avait pas fourni les moyens de s'en rendre maître. Il y eut une scène violente, à la suite de laquelle le marquis voulut faire Jean d'Urbina juge de leur différend. Celui-ci lui donna tort (voir la Relation d'Ange Sperino dans le volume intitulé : *Francesco Ferruccio e la guerra di Firenze del 1529-1530*, publié par M. Pierrugues, p. 354-355). — Sur le siège de Monopoli par du Guast, voir Guichardin, l. XIX, fol. 348 v°-349. Cf. aussi une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 21 avril, dans le ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 33.

— « et le pape va escoutant. » — Il y avait donc urgence à expédier de nouvelles troupes avant la récolte, car les ennemis « mouroient de faim »; il importait de ne pas les laisser se ravitailler. Et Philibert terminait par ces mots : « De l'argent, si vous ne la pourvoyez, tenez vostre armee pour mutinee. Je vous supplie, Sire, me vouloir pardonner se je fais trop l'audacieux de vous escripre mon advis, et pensez que quant il y aura faulte, qu'elle ne viendra de moy, car ce que sera possible endurer, pourveoir et souffrir en vostre service, je crois que sçavez bien que je le feray, mais j'ay paour que tous ne soient de ma volonté (1). »

A Naples la tranquillité était encore de temps en temps troublée. Le 6 mai, le capitaine Acuña avait dû se lancer à la poursuite d'une bande de rebelles qui s'étaient rassemblés et avaient causé des dommages considérables aux alentours. Dans une rencontre, 50 d'entre eux avaient été pris, puis pendus (2). Le remuant personnage qu'était l'abbé de Farfa suscitait des embarras au pape et aux impériaux. Il s'était, dans un but resté inconnu, installé au monastère de San Salvador, sur la frontière de Naples. Mai l'en avait fait expulser, et maintenant il était à Branciano, d'où il menaçait de passer dans le camp du comte de Saint-Pol ou d'aller en France (3). De plus, d'après les lettres reçues de Venise, le bruit s'était répandu à Rome que les lansquenets de Naples avaient résolu de rentrer chez eux et demandé, par l'intermédiaire du duc d'Urbin, un sauf-conduit pour traverser le territoire de la république. L'ambassadeur en avait aussitôt informé le prince, mais, jusque-là, rien n'était venu le confirmer (4). Qu'est-ce qui avait pu le provoquer? Était-ce la nouvelle que le duc, mécontent de servir comme sous-ordre de Jean de Campofregoso, avait proposé aux Vénitiens de prendre le commandement de leurs troupes? Étaient-ce les négociations entamées secrètement avec lui par André et Philippin Doria pour le détacher de la ligue et lui faire embrasser le parti de l'empereur? Ce qui est certain, c'est que ces négociations étaient en bonne voie. Ses engagements avec les Vénitiens expirant au mois

(1) Pièces justificatives, n° 166.
(2) Mémorandum de Mai, du 11 mai, dans GAYANGOS, p. 14.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

de juin, il y avait lieu d'essayer de le rallier. Actuellement il était retiré à Pesaro (1). Philibert était chargé d'y veiller et, au besoin, autorisé à traiter avec lui aux conditions les plus avantageuses pour la cause de Charles-Quint. Il était bien entendu qu'en aucune façon le duc ne saurait prétendre au titre de capitaine général (2), pas plus d'ailleurs que le marquis de Mantoue, qui avait fait offrir ses services à l'empereur par son ambassadeur et s'était même engagé à s'entremettre pour la conclusion de la paix avec les Vénitiens, les Florentins et le duc de Ferrare (3). Mai et André del Borgo se défiaient tellement de cet ambassadeur qu'ils avaient songé à l'arrêter en attendant les ordres de Philibert (4). Ils n'en firent rien cependant, et, selon les instructions de Charles-Quint, il s'était rendu à Milan, où il avait mission de négocier avec Antoine de Leyva et avec le protonotaire Marin Caracciolo, grand chancelier du duché. Il y était encore le 13, date à laquelle la réponse de son maître ne lui était pas parvenue. Si elle était affirmative, le marquis de Mantoue pourrait, pensait-il, être en peu de temps en état de mettre en ligne 6,000 fantassins, 300 gens d'armes et 500 chevau-légers, mais, d'après Leyva, ces forces étaient, pour le moment, en réalité, des deux tiers pour l'infanterie et de la moitié ou environ pour le reste. Il suffirait peut-être de 20,000 ducats pour se l'attacher; malheureusement, lui, Leyva, ne disposait pas d'un « carlino (5) ».

A l'heure actuelle, les troupes de la ligue qui opéraient en Lombardie se montaient à près de 14,000 hommes, dont 1,800 Allemands, Suisses ou Grisons, un petit nombre de Français, les autres Italiens. Elles étaient ainsi réparties : les Vénitiens et le duc François Sforza, avec 7,000 fantassins, 500 chevau-légers et 400 gens d'armes, à 18 milles de Pouzzoles; le comte de Saint-Pol, avec environ 5,000 fantassins, quelques chevau-légers et gens d'armes, à 20 milles de Vigevano. On disait qu'il était sur le point

(1) Mémorandum de Mai, du 11 mai, dans GAYANGOS, p. 17.
(2) Lettre de l'empereur à Philibert, du 14 mai, Pièces justificatives, n° 168; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.
(3) Lettre du même au même, 21 avril, Pièces justificatives, n° 162; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.
(4) Lettre de Mai à l'empereur, du 11 mai, dans GAYANGOS, p. 17.
(5) Lettre d'Antoine de Leyva à l'empereur, du 13 mai, dans GAYANGOS, p. 29.

de se joindre aux Vénitiens pour attaquer Leyva. Celui-ci avait à leur opposer, disséminés dans le Milanais, 3,000 Allemands, tous bien armés; 3,000 Espagnols, d'une solidité à toute épreuve, bien que quelques-uns ne fissent qu'arriver d'Espagne, et 2,000 Italiens, l'élite de la région, qui avaient toujours fait un excellent service. Il avait 140 gens d'armes et de la cavalerie. Il avait dernièrement conseillé à André Doria d'augmenter de 4,000 hommes les forces de Gênes et d'en engager 3,000 pour la défense du Milanais. Saint-Pol avait abandonné Alexandrie, Asti et laissé dégarnies les rives du Pô. Avec 7,000 hommes, il serait facile d'envahir le territoire d'Alexandrie, si Saint-Pol ne se pressait de retourner au secours de cette ville. Quant à lui, il tomberait sur les Vénitiens et sur Sforza. A la demande de Doria, qui avait approuvé ce plan, il avait détaché un des meilleurs capitaines de l'armée, le comte Louis Belgiojoso, pour hâter le recrutement et l'armement des nouvelles troupes. Dans l'état présent des choses, l'empereur devait renoncer à débarquer à Naples, mais venir sans retard en Lombardie, car, en raison de l'infériorité numérique des forces qu'il avait sous la main, Leyva ne pouvait prendre l'offensive : il n'avait plus d'approvisionnements que jusqu'au mois de juin, et il était probable que, faute d'être payés, les Allemands ne tiendraient pas au delà de cette date (1).

Au royaume de Naples, la situation ne s'était pas améliorée. Les rebelles, qui étaient restés tranquilles tant qu'ils avaient pu croire prochaine l'arrivée de Charles-Quint, continuaient de relever la tête. Quand ils étaient dispersés par les troupes, ils se réfugiaient dans les bois (2). Mais parfois ils réapparaissaient nombreux. Aux cris de : *Italia e liberta,* ils commettaient des déprédations partout où ils passaient. Lors d'une rencontre, où il y eut des deux côtés de nombreux morts et blessés, il fut fait jusqu'à 300 prisonniers que le prince envoya sur les galères (3). Mais « ils sont tant, écrivait-il, que l'on ne peut aller d'une ville à l'autre ». Les ennemis

(1) Lettre de Leyva à l'empereur, du 13 mai, dans GAYANGOS, p. 26 et 27. — Sur la situation militaire en Lombardie, cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 348 v°-350.

(2) Lettre de Philibert à Marguerite d'Autriche, du 4 juin, Pièces justificatives, n° 172; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 10, minute autographe; Archives impériales à Vienne, P A 22, copie.

(3) Lettre de Mai à l'empereur, du mois de mai, dans GAYANGOS, p. 48.

expédiaient toujours des renforts considérables dans la Pouille; Monopoli était encore inutilement assiégé par du Guast; Lanciano, défendu par une faible garnison, avait succombé (1). Environ 70 prisonniers étaient au pouvoir du vainqueur. On en traitait l'échange contre d'autres, parmi lesquels se trouvait le fils de Rence de Ceri (2). Répondant à une question que, par lettre du 23 mai, l'archiduchesse Marguerite lui avait posée en prévision des négociations qui allaient s'ouvrir à Cambrai, le 15 juin, entre elle et Louise de Savoie pour la conclusion de la paix, le prince lui faisait l'énumération des villes occupées par les Français : Barletta, Vieste et Vico; par la ligue : Monopoli, Trani, Castro, Nardo et Polignano. Il savait que, dans le Milanais, Alexandrie et Asti étaient en la possession des Français et que Sforza était maître de Crémone, de Pavie, de Lodi et d'autres places moins fortes. Il ajoutait aussi, puisqu'il était consulté à cet égard, qu'il serait bon d'exiger de François Ier la restitution de ces villes avant l'élargissement de ses enfants (3).

A l'empereur il faisait connaître que, comme il n'avait pas reçu les renforts et l'argent qu'il lui avait demandés à plusieurs reprises, le Conseil avait décidé de ne pas abandonner le royaume, « et ainsi s'executera, s'il ne vous plet commander le contraire. » Il persistait dans l'opinion qu'il n'y avait qu'un seul plan raisonnable : le débarquement à Naples, qui entraînerait, sans coup

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 19 mai, Pièces justificatives, n° 170; Archives impériales à Vienne, P A 96, original; cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 349.
Au sujet de la prise de Lanciano, Nicolas Raince écrivait de Rome, le 27 mai 1529, à Anne de Montmorency : « ... Monseigneur, je croy que aurez entendu de l'emprinse executee par aucuns foruscyz avec les gens du roy et de la seigneurye (de Venise) sur aucuns ennemys qui estoient a Lanchanne, et ont les nostres prins ladicte ville et ont prins et destroussé quelque nombre d'hommes d'armes et autres gens qui y estoient. Le prince d'Orenge, par les lettres de Naples du xxe, s'en estoit fort eschauffé et disoit vouloir aller reprendre ledict lieu et en chasser les nostres. Leurs gens ont eu icy advis qu'il n'y a nul espoir a leur entreprinse de Pueille. Neantmoyns le marquis ne s'en estoit encores party et disoient leurs lettres que ledict prince avoit mandé audict marquis luy renvoyer a Naples tous les gens de pied espaignolz pour obvyer aux traveilz de l'armee et empeschemens que leur donnent les foruscyz qui sont environ Naples et jusques a entrer quelque foys dedans la ville et faire du dommaige assez... » (Papiers Condé, série I, t. II, n° 191, au Musée Condé, à Chantilly.)
(2) Lettre de Mai à l'empereur, du mois de mai, dans GAYANGOS, p. 48. Cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 348 v°.
(3) Lettre du 4 juin, Pièces justificatives, n° 172; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

férir, la reddition des villes prises par l'ennemi et l'évacuation de la Pouille. Après quoi Charles-Quint passerait sans encombre en Lombardie, traiterait avec Florence, avec le pape, qui « ne va que dissimulant », et « est pressé des François et de ceulx de la ligue (1) »; sinon « les Florentins se pourvoient; si vous tardez guieres, les villes de Poulle s'envituailleront et vostre armee se mutinera;... s'il en mesvient, j'en pourteray la penitence et vous le domage... J'escripz au marquis qu'il se tienne devant Monopoli, s'il peult, jusques a vostre venue. Si nous vendons, chascun vouldra acheter ». Enfin, il le priait, malgré tout ce qui lui était suggéré par quelques-uns de ses conseillers, de faire une levée d'Allemands, car ceux de Naples déserteraient certainement s'ils étaient conduits en Lombardie (2). Philibert estimait avec raison que la conquête de Naples lui avait coûté trop cher pour qu'il consentît à en perdre les résultats sans protester, ce qu'il faisait d'ailleurs avec toute la déférence due à son souverain.

Si l'empereur demandait à Philibert son avis en pareille matière, c'était, semble-t-il, seulement pour la forme, car son siège était fait. Avec la ténacité qui le caractérisait, il avait décidé de débarquer à Gênes; il faisait ses préparatifs en conséquence. Il avait donné des ordres pour que les troupes qu'il faisait armer à Malaga fussent concentrées à Rosas et à Barcelone où il se trouvait, et qu'André Doria, avec ses galères, vînt l'y rejoindre le 8 juin au plus tard (3).

(1) D'après une lettre de Mai à Philibert, Clément VII était assez sérieusement malade pour que l'on eût, une fois de plus, à se préoccuper de l'élection de son successeur (Gayangos, p. 44). Tous les rapports des agents impériaux prouvent que le pape ne cessait d'être circonvenu par la ligue, qui faisait tous ses efforts afin d'empêcher un rapprochement entre Charles-Quint et lui.

Une lettre du président des comptes de Provence à Anne de Montmorency, datée de Rome, 16 mai, contient ce passage significatif : « Et a ce que je vois, les ministres de l'esleu empereur qui le cuidoient (le pape) tenir dans la manche sont bien loings de ce qu'ilz pensent... » (Papiers Condé, série I, t. II, n° 184, au Musée Condé, à Chantilly.)

(2) Lettre du 19 mai, Pièces justificatives, n° 170; Archives impériales à Vienne, P A 96, original. — Dans une lettre à l'empereur, Mai lui fait part du bruit que les Allemands détachés dans l'Abruzze et qui n'avaient pas reçu de solde depuis trois mois parlaient de déserter et de retourner chez eux, et que, pour les attirer à la ligue, les Français et les Florentins leur donneraient leur paie de deux mois et les Vénitiens le reste (Gayangos, p. 50).

(3) En même temps, il adressait au pape une lettre autographe pour l'informer de son départ prochain (Lettre à Philibert, du 14 mai, Pièces justificatives, n° 168; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute).

Tout en invitant Philibert à ne pas laisser le royaume de Naples complètement dégarni, il lui écrivait encore de lui envoyer, avec de la cavalerie, le plus possible d'hommes aguerris et ses meilleurs capitaines, notamment Jean d'Urbina. Le transport des troupes pourrait être fait en partie par mer. Dans le cas où le prince serait attaqué dans sa marche sur la Lombardie, lui combinerait ses mouvements de façon à le secourir de Gênes (1). Les lettres, qui se succédaient à des intervalles assez rapprochés (2), étaient presque identiques, mais comme aucune d'elles n'était impérative, Philibert, par crainte de nouvelles révoltes ou de désastres militaires, ne se pressait pas de se mettre en route. Persuadé qu'un jour ou l'autre les événements justifieraient ses répugnances à suivre un plan qu'il jugeait mauvais, il opposait la force d'inertie, et déjà il avait obtenu un premier résultat. Charles-Quint, qui connaissait la rectitude de son jugement et son dévouement sans bornes, n'osait plus, ainsi qu'auparavant, lui parler de l'évacuation du royaume, lui demander de venir personnellement en Lombardie; il se contentait maintenant de réclamer l'envoi des troupes qui n'étaient pas indispensables à Naples.

Obligé de chercher ailleurs des renforts et des subsides, il les attendait des Flandres, de l'Allemagne et de la Franche-Comté. Erard de la Marck, cardinal de Liège, avait offert 100,000 francs; l'archiduchesse Marguerite et quelques seigneurs flamands s'étaient engagés pour autant; la cavalerie recrutée dans les Pays-Bas et le comté de Bourgogne était prête à entrer en campagne, mais Guillaume de Montfort n'ayant pu, que le 25 avril, aller trouver à cet effet le roi Ferdinand, le départ des Allemands était encore éloigné; il était reculé jusqu'à la fin de juillet ou aux premiers jours d'août (3). Le comte Félix de Werdenberg paraissait disposé à en accepter le commandement. D'ici là, il avait besoin d'en avoir de 5 à 6,000. D'un autre côté, il faisait actuellement lever en Espagne

(1) Lettre du 15 mai, Pièces justificatives, n° 169; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute. — Dans cette même lettre, l'empereur rappelait encore l'attention de Philibert sur Moron, dont les agissements lui avaient sans doute été signalés de nouveau. « Il y en a qui disent qu'il gaste tout. »

(2) 4, 9 et 22 juin, Pièces justificatives, n°s 173-175; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute; Archives du royaume à Bruxelles; Papiers d'État, reg. 80, fol. 74 et 76, copies, pour les n°s 174 et 175.

(3) Lettre de l'empereur à Philibert, du 4 juin, Pièces justificatives, n° 173.

2,000 fantassins, lesquels, avec ceux que le comte Louis Belgiojoso enrôlait à Gênes, permettraient à Leyva sinon d'attaquer, du moins de soutenir le choc de l'ennemi. L'armée rassemblée à Malaga pourrait prendre la mer vers le 15 juin (1).

Entre temps, le 15 mai, l'empereur, comme s'il eût craint de perdre le Milanais, avait envoyé à Philibert des instructions qu'il était chargé d'étudier conjointement avec Antoine de Leyva, Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, Marin Caracciolo et Michel Mai. Elles étaient en grande partie relatives au duché de Milan et se rapportaient à un projet de partage de cet État proposé par les Vénitiens et par plusieurs princes du voisinage. Comme ce démembrement aurait pour conséquence le retrait du duché des troupes impériales et la possibilité pour Charles-Quint d'employer, probablement pour une guerre contre les Turcs, l'argent en provenant, il conviendrait de s'entendre d'une manière très exacte avec les intéressés sur la portion que chacun désirait avoir, le prix qu'il en offrait, les termes du paiement et les conditions de l'investiture. Les parties non aliénées resteraient à la disposition de l'empereur, qui les attribuerait à son gré à ceux de ses officiers qui s'en seraient rendus dignes par leurs services.

En ce qui concernait Milan et son territoire immédiat, il y aurait lieu, à supposer que le partage se fît, d'examiner si cette ville ne devrait pas être érigée en république ou concédée en fief à quelque seigneur. Selon que l'une ou l'autre de ces solutions serait adoptée, il faudrait, de concert avec les princes et avec les notables citoyens de Milan, déterminer la meilleure constitution à lui donner pour assurer le maintien de la paix, désigner un gouverneur du château et aviser aux moyens de la garantir contre les attaques des Suisses et de ses autres voisins, ou voir si le possesseur éventuel, quel qu'il fût, aurait le titre de duc, de marquis ou de comte, s'il serait en état de fournir la somme requise pour l'investiture, sinon quel tribut annuel pourrait être payé à la chambre impériale.

Dans le cas où les princes italiens demanderaient l'amnistie pour François Sforza, l'empereur était prêt à lui accorder son pardon, à lui restituer ses États et à l'admettre dans son alliance, à condi-

(1) Lettre du même au même, du 9 juin, Pièces justificatives, n° 174.

tte mesure de clémence fût publiée partout, que le duc
on autorité et sa suzeraineté dans les mêmes termes et
mes obligations que ceux qui avaient été stipulés à Tolède
ambassadeur le chevalier Billia, lors de sa première
. Les Milanais qui avaient été dans l'armée de Charles-
ant les récentes guerres ne seraient inquiétés ni dans
onnes ni dans leurs biens. Toutes facilités lui seraient
ur se libérer de ce qu'il redevait à l'empereur d'après la
de Tolède (1). Enfin si, pour des raisons de santé ou
lconques, il était empêché d'aller renouveler son ser-
idélité et de vassalité, le chancelier Marin Caracciolo
sé à le recevoir.

était en outre chargé de traiter avec les Vénitiens aux
les plus avantageuses qu'il pourrait en obtenir. Avant
, il exigerait d'eux la restitution des villes, terres et for-
'ils occupaient dans le Milanais et dans le royaume de
ssaierait d'en tirer le plus d'argent possible et de servir
ux les intérêts du roi Ferdinand. Cependant il éviterait
ent de brusquer les négociations et de provoquer une
serait préjudiciable à ses affaires d'Espagne.

e visait les Florentins, dont l'empereur ignorait la situa-
le à l'égard du pape. En effet, il ne savait pas s'ils
clu un arrangement avec lui et s'ils étaient disposés à
omme indiquée dans des instructions précédentes (2).
vait à leur faire deux propositions : ou de continuer à
et indépendants, en république, avec tous leurs privi-
ans être soumis à aucun maître, tout en étant sous
on de l'empereur, ou de choisir telle forme de gouver-
ils voudraient, pourvu qu'à l'exemple des Siennois ils
t, sous le commandement d'un capitaine, un petit corps
impériales pour les défendre de toute agression contre
ommun. Dans l'un et l'autre cas, remise partielle ou
rait leur être faite de cette somme ; cependant cette
leur serait accordée qu'à la dernière extrémité, après

reur avait investi Sforza du duché de Milan moyennant
s et l'obligation de recevoir des garnisons allemandes.
s haut, p. 231.

que tous les moyens de conciliation auraient été épuisés (1).

Le 2 juin, était arrivé à Barcelone Jérôme Schio, évêque de Vaison, porteur d'un traité de paix de la part du pape. Charles-Quint n'avait pas pu immédiatement en prendre connaissance à fond, mais, d'après les communications qui lui avaient été faites par Philibert, ce qui lui en avait été écrit par Mai et ce qu'il avait pu en voir lui-même au premier aspect, il savait que les négociations avaient été menées avec beaucoup d'habileté. Aussi en témoigna-t-il sa vive satisfaction au prince, en termes tout à fait flatteurs. « Bien vous vuilz je dire que avez fait très bien et prudamment selon noz instruccions en l'endroit de Sa Sanctité et au grant contentement d'icelle... et avec vostre advis et conseil sy s'est bien conduict nostre ambassadeur... » Cet hommage au diplomate avisé qu'était Philibert était bien mérité : aussi, dès ce moment, l'empereur le laissa-t-il libre d'agir à sa guise au sujet des affaires de Naples (2).

Cette paix était nécessaire, car les États pontificaux étaient depuis quelque temps, le théâtre d'événements qui auraient fini par causer de sérieux ennuis aux troupes impériales. Dans la campagne romaine, les partisans des Colonna et des Orsini continuaient à s'entre-déchirer, et le pape, pour les empêcher de se livrer aux pires excès, avait dû envoyer un détachement de 300 fantassins et de 50 cavaliers. A Subiaco, l'abbé de Farfa commettait des brigandages de toute sorte, rançonnant également laïques et ecclésiastiques, Italiens et étrangers; il était la terreur de la région (3). A Pérouse, Malatesta Baglioni s'était déclaré pour les Français. Mai avait offert à Clément VII de mettre à sa disposition 6,000 hommes de l'armée de Naples et 10,000 ducats s'il voulait se charger de le punir de sa rebellion. André del Borgo lui avait également proposé l'argent nécessaire pour une expédition destinée à préserver la ville d'une occupation française. Braccio Baglioni, ennemi de Malatesta, était, avec l'agrément du pape, prêt à marcher contre lui. Mais Philibert, consulté, pensa que

(1) Gayangos, p. 30-33.

(2) Lettre du 4 juin. Pièces justificatives, n° 173; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(3) Lettre de Mai à l'empereur, du mois de mai, dans Gayangos, p. 48. Voir aussi le ms. fr 3096 de la Bibliothèque nationale, fol. 111 (Aviso da Viterbo, alli 3 de agosto).

si une répression s'imposait, il conviendrait d'attendre une occasion plus propice (1).

Les nouvelles du Milanais avaient été rares pendant plusieurs semaines. Mai avait bien informé l'empereur que les chefs de la ligue méditaient de frapper un grand coup et qu'ils avaient délibéré sur la question de savoir s'il valait mieux attaquer Gênes ou Milan. Le comte de Saint-Pol tenait pour Gênes; les Vénitiens pour Milan (2); leur avis prévalut. Les troupes se mirent en mouvement pour essayer de bloquer cette ville, mais, faute de vivres, elles durent se diviser afin de pouvoir subsister dans les environs, à Marignan, à Cassano d'Adda, etc. Leyva profita de cette dispersion pour les assaillir.

Sa petite armée, on l'a vu, était solide; il avait confiance en elle. Malgré son infériorité numérique, il n'hésita pas à tenter un effort suprême. Le 21, il tomba à l'improviste sur le comte de Saint-Pol, qui avait établi son camp à Landriano, le battit et le fit prisonnier (3). Ce succès complétait la victoire d'Aversa : la cause française en Italie était définitivement perdue.

A partir de ce moment, la fortune commença à sourire à Charles-Quint. Huit jours après le succès de Leyva à Landriano, le 29 juin, le traité de paix et d'alliance perpétuelle avec le pape fut proclamé solennellement devant le maître-autel de la cathédrale de Barcelone (4), en présence des principaux seigneurs de la cour et de hauts personnages, parmi lesquels Fernand de Cardona, connétable d'Aragon; Henri de Nassau, comte de Zenete, beau-frère de Philibert; le chancelier Mercurin de Gattinara, Laurent de Gorrevod, comte de Pont-de-Vaux, premier chambellan de l'empereur; Iñigo Lopez de Mendoza, comte de Saldaña; Jean-Albert, marquis de Brandebourg; Pierre Sarmiento, évêque de Palencia; Guillaume de Beaumont, comte de Lerin en Navarre; André Doria, arrivé

(1) Lettre du même au même, du 5 juin, dans Gayangos, p. 63; cf. aussi ses lettres du 13 et du 15 juin, *ibid.*, p. 81 et 85.

(2) Lettre du mois de mai à l'empereur, dans Gayangos, p. 49. Cf. Guichardin, l. XIX, fol. 352, 353.

(3) Sur la bataille de Landriano et les opérations qui la précédèrent, voir Guichardin, l. XIX, fol. 353-354.

(4) D'après un document indiqué dans Gayangos, p. 116, le traité aurait été signé le 27 juin.

récemment de Gênes; Charles de Poupet, seigneur de la Chaux, grand commandeur de l'ordre d'Alcantara; Louis de Flandre, sieur de Praet; Nicolas Perrenot de Granvelle, Barthélemy de Gattinara (1). Charles-Quint, qui en avait une copie à la main, jura de l'observer fidèlement (2).

Par ce traité, le pape s'engageait à accorder à l'empereur l'investiture du royaume de Naples, sans autre tribut qu'une haquenée blanche, qui devait lui être livrée, chaque année, le jour de la fête des SS. Pierre et Paul; il lui concédait en outre le droit de nomination à vingt-quatre archevêchés ou évêchés : Tarente, Salerne, Otrante, Reggio, Trani, Matera, Brindisi, etc. En retour, Charles-Quint promettait de faire rendre à Clément VII les villes de Ravenne, de Cervia, de Modène et de Reggio, qui avaient été enlevées aux États de l'Église, de le soutenir contre Florence, de rétablir dans cette ville l'autorité d'Alexandre de Médicis, son neveu, qui épouserait Marguerite, fille naturelle de l'empereur (3). Les questions relatives au Milanais et à François Sforza seraient débattues plus tard entre le pape et Charles-Quint; moyennant la restitution de Ravenne et de Cervia à Clément, des ports de la Pouille à l'empereur et le paiement d'une indemnité à celui-ci. les Vénitiens pourraient être admis dans la nouvelle alliance. Charles-Quint et le roi Ferdinand, son frère, réprimeraient l'hérésie, même par la force (4). Enfin des articles secrets leur attribuaient dans leurs

(1) GAYANGOS, p. 116. — Plusieurs de ces personnages sont Franc-Comtois, comme Philibert de Chalon, ou ont eu des attaches avec le comté de Bourgogne : Mercurin Arborio de Gattinara, Piémontais, qui avait été premier président du Parlement de Dole; Laurent de Gorrevod, qui était seigneur de Marnay; la Chaux, qui fut chargé de plusieurs missions diplomatiques importantes; Nicolas Perrenot, le père du fameux cardinal de Granvelle. C'est sous le règne de Charles-Quint que les Franc-Comtois commencèrent à jouir à la cour d'Autriche et à la cour d'Espagne d'une faveur tout à fait exceptionnelle, faveur justifiée d'ailleurs par leur réel mérite et par les services éminents qu'ils rendirent à leurs maîtres. Si l'Espagne et l'Empire arrivèrent, au seizième siècle, à un degré de puissance qu'ils ne devaient plus connaître, c'est sans contredit aux Franc-Comtois qu'ils le durent.

(2) GAYANGOS, p. 115.

(3) Le traité de mariage d'Alexandre avec Marguerite fut signé à Barcelone, le 8 juillet, par l'évêque de Vaison, nonce du pape; par Nicolas Perrenot, Louis de Praet et Barthélemy de Gattinara (GAYANGOS, p. 117). La fiancée fut légitimée le lendemain et reconnue sous le nom de Marguerite d'Autriche (*Ibid.*, p. 118).

(4) Cette clause visait les princes allemands et les villes impériales qui, à la diète de Spire, le 19 avril précédent, avaient protesté contre la modification du décret de l'assemblée de 1526, qui laissait à chaque État le droit de régler ses

États respectifs le quart des revenus ecclésiastiques qui étaient destinés à une croisade contre les Turcs (1). L'excommunication serait prononcée contre quiconque attirerait ceux-ci dans le royaume de Naples, et l'absolution générale était donnée aux troupes qui avaient pris part au sac de Rome (2).

Quelques jours après, le marquis de Mantoue se ralliait à l'Empire (3) et, bientôt même, il s'entremettait très activement dans les négociations qui avaient lieu avec les Vénitiens pour la conclusion de la paix (4). Des instructions lui furent adressées à ce sujet par Charles-Quint, ainsi qu'à Antoine de Leyva et à Caracciolo, qui devaient agir de concert avec Philibert et sous sa direction, le prince ayant eu déjà auparavant mission de s'en occuper (5). Il leur était expressément recommandé de suivre ses ordres dans cette affaire et celles qui s'y rattachaient (6).

De son côté, François I[er], qui n'avait plus rien à espérer en Italie depuis l'échec de ses troupes à Landriano et depuis le traité de Barcelone, reconnut la nécessité de faire presque à tout prix la paix avec son impérial ennemi. Il autorisa donc sa mère à entamer avec l'archiduchesse Marguerite des pourparlers définitifs. Les deux princesses se réunirent, le 7 juillet, à Cambrai, pour parachever l'œuvre à laquelle elles se préparaient il y avait quelques semaines déjà.

Philibert séjourna à Aquila une partie du mois de juin, et toute l'infanterie allemande entra dans cette ville le 2 juillet. Elle y demeura quarante-six jours consécutifs. A son approche, les habitants abandonnèrent leurs maisons et leurs récoltes et se retirèrent

affaires religieuses. L'effervescence était telle du côté des « protestants », dont le nom apparaît pour la première fois à cette occasion, qu'une guerre civile et religieuse était considérée comme imminente.

(1) En ce moment, le sultan Soliman II marchait sur l'Autriche avec une armée formidable. Arrivé à Vienne le 29 septembre 1529, il entreprit aussitôt le siège de cette ville.

(2) Cette absolution fut accordée le 6 août (GAYANGOS, p. 161). — Le texte du traité est dans SUMMONTE, t. IV, l. VII, p. 65-68.

(3) Voir les instructions secrètes de Charles-Quint à Antoine de Leyva et à Caracciolo, du 27 juin, au sujet du traité à conclure avec Frédéric de Gonzague, dans GAYANGOS, p. 112.

(4) Lettre du marquis de Gonzague à l'empereur, du 21 juillet, dans GAYANGOS, p. 127.

(5) Voir plus haut, p. 271.

(6) GAYANGOS, p. 128-132.

dans la montagne. Comme la rançon qui leur avait été imposée au mois de février n'était pas encore entièrement payée et qu'il restait une quarantaine d'otages en prison, un marchand de Rome, Ange Sauro, autrefois établi à Aquila, fournit une somme de 30,000 écus (1).

Le pape ayant exprimé le désir de voir à Rome le prince d'Orange, celui-ci lui envoya le duc de Melfi lui demander quand il pourrait venir conférer avec lui et avec les conseillers de l'empereur sur les moyens d'attaquer Florence et sur le moment le plus favorable pour le faire, questions qui avaient été l'objet de plusieurs échanges de vues entre Clément VII, Philibert et Mai; il pensait être à Rome dans quatre ou cinq jours. L'avis de Mai et de de Praet, celui-ci arrivé depuis peu, était que le prince devrait donner suite au projet de marcher sur cette ville, d'abord pour s'assurer complètement l'amitié du pape, pour obtenir de lui toutes les concessions possibles au sujet de la « quarte » et de la croisade, enfin pour se procurer l'argent nécessaire à l'entretien de l'armée impériale soit par un arrangement avec Florence, soit autrement. Clément, qui était incapable de prendre une résolution virile, même quand ses intérêts personnels étaient en jeu, voulut savoir l'opinion du cardinal Laurent Pucci, Florentin, qui lui était très attaché ainsi qu'aux Médicis. Dans une conférence qui suivit, le cardinal dit que des matières aussi graves ne sauraient être traitées en l'absence de Philibert, qu'il importait donc de l'attendre, car lui seul aurait assez d'autorité auprès du pape pour en tirer des subsides suffisants. Comme lui seul aussi était, par son prestige et ses qualités militaires, capable de mener l'expédition à bonne fin, il convenait, avant toute chose, de lui laisser la haute main sur les affaires en deçà des Alpes et de lui confier le commandement en chef des troupes. Quant à lui, il croyait fermement que Clément VII n'hésiterait pas à donner comptant 100,000 ducats ou, chaque mois, de 20 à 25,000 pour la pacification de l'Italie et de Florence, pourvu que le gouvernement de cette ville fût rendu à sa famille (2).

(1) Cirillo, *Annali della citta dell'Aquila*, fol. 130.
(2) Lettre de Louis de Praet à l'empereur, du 30 juillet, dans Gayangos,

Dans l'intervalle, le prince avait annoncé qu'il serait à Rome le samedi 31 juillet. Il y fit en effet son entrée ce jour-là. Des appartements lui avaient été, par les soins du pape, préparés au Belvédère (1). Le lendemain, la paix fut solennellement proclamée par Clément pendant une cérémonie au cours de laquelle furent déployées toutes les splendeurs pontificales. La part faite aux démonstrations extérieures, il fallut examiner sous ses diverses faces le sujet que le pape avait tant à cœur, qui avait dirigé sa politique tortueuse et l'avait jeté dans la pire des aventures, au risque de faire sombrer l'Église avec lui. Les cinq journées suivantes y furent consacrées. Sur le principe de l'action contre Florence, tout le monde était d'accord, car il ne faisait doute pour personne que la prise de cette ville serait avantageuse non seulement pour Clément VII, mais encore pour le royaume de Naples, qu'il serait plus facile de défendre contre les ennemis. Mais sur les voies et moyens de l'entreprendre, les discussions furent longues et agitées. Naturellement la question d'argent en fit les principaux frais. Philibert savait bien que l'empereur amenait avec lui en Italie des renforts qui, avec les Allemands attendus et les troupes du Milanais, formeraient une armée de 9,000 hommes environ (2). Lui disposait de 12,000 Allemands et Italiens, sans compter les gens d'armes et les chevau-légers. Leur solde s'élevait à 50,000 ducats par mois. Les Espagnols et les Italiens restés dans la Pouille sous les ordres de du Guast étaient au nombre de 8,000. Charles-Quint n'apportait que 5 à 600,000 ducats. C'était trop peu pour répondre à de pareils besoins. Aussi le prince déclara-t-il nettement que, dans l'impossibilité où il était de trouver à Naples les ressources indispensables en hommes et en argent, maintenant surtout que la flotte vénitienne ne cessait de menacer la Pouille (3), il n'y avait pas à songer à faire passer l'armée en Lombardie (4); il laissait donc à l'empereur le

p. 138-139; dans Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 321-322; Pièces justificatives, n° 178.

(1) Lettre de Mai à l'empereur, du 4 août, dans Gayangos, p. 150.

(2) Ces forces devaient atteindre un chiffre beaucoup plus élevé, 13,000 hommes, d'après des nouvelles de Gênes, du mois d'août (Gayangos, p. 165).

(3) Lettre de Mai et de de Praet à l'empereur, du 11 août, dans Gayangos, p. 163.

(4) Au sujet des discussions qui eurent lieu à cet égard, Nicolas Raince écrivait, le 12 août, à Anne de Montmorency : « ... Le prince et ministres de

soin de faire à cet égard ce que bon lui semblerait. D'un autre côté, le pape avouait, malgré ce qu'avait dit le cardinal Pucci, être hors d'état de fournir aucun subside (1). Après bien des pourparlers qui faillirent ne pas aboutir, Clément se décida enfin à offrir 80,000 ducats payables à différentes dates (2); en cas de la prise de Florence et de la restauration des Médicis, les Florentins seraient obligés d'en verser en plus 150,000, dont 50,000 seraient déduits pour le remboursement des avances faites par Clément VII (3). Une nouvelle alliance serait conclue entre lui, l'empereur et les Florentins; s'il survenait une guerre, ceux-ci contribueraient chaque mois pour 15,000 ducats à l'entretien de l'armée impériale (4). C'est sur ces bases que l'arrangement fut agréé par le prince (5).

La Pise, qui était mieux que personne en situation d'être bien renseigné sur les questions relatives à Orange, ajoute (6) que Clément VII promit à Philibert l'investiture d'Avignon et du comté Venaissin. J'ignore sur quoi repose cette assertion; dans la correspondance des agents de Charles-Quint, il n'est fait aucune allusion à cette proposition, qui demeura peut-être secrète.

l'eleu empereur, voyant le pape reffroidi des emprinses, sont retournez vers luy et pour avoir occasion d'aller contre Florence, luy ont donné a entendre qu'il fault qu'ilz passent en Lombardie et luy ont dit franchement qu'ilz ne feront autre chemin que celui de Tuscane et demeurant pertinax en cela, en sorte que je croy a la fin que le pape condescendra a l'emprinse de Florence et de ce faire a esté conseillé par aucuns pour ce qu'il a entendu que cedit prince et ministres sçavoient quelque secret propoz entre eulx, qu'il seroit fort a propoz pour l'empereur de eulx saisir Pise par mer ou par terre soubz umbre d'inimitié que lesdits de Florence ont contre le pape, feignant le faire pour le bien de Sa Saincteté, laquelle a fort consideré ce point qui, a la verité, monseigneur, est de bien grant importance non seullement pour le pape et Italie... » (Ms. fr. 3031 de la Bibliothèque nationale, fol. 19.)

(1) Lettre de Louis de Praet à l'empereur, dans Gayangos, p. 144-145; dans Lanz, t. I, p. 327-328; Pièces justificatives, n° 180; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. IV, fol. 245, copie; lettre de Mai et de de Praet, du 11 août.

(2) Selon un certain nombre d'historiens, la somme à fournir par le pape n'aurait été que de 70,000 ducats.

(3) Le texte n'indique pas clairement au profit de qui cette déduction serait faite, mais cela résulte d'une lettre de Mai à l'empereur, du 25 août, dans Gayangos, p. 178.

(4) Lettre de Louis de Praet et de Mai à l'empereur, du 11 août, dans Gayangos, p. 163.

(5) Sur les pourparlers entre Clément VII et le prince d'Orange, cf. Guichardin, l. XIX, fol. 357.

(6) P. 179.

Il en est de même d'un projet de mariage entre Catherine de Médicis, nièce du pape, et le prince. Après d'autres, le plus récent des historiens de la future reine de France en a parlé (1). Elle était alors à peine âgée de dix ans (2) et était encore au couvent de Santa Annunziata delle Murate de Florence. Mais, à supposer que cette idée eût été caressée par le pape, il est plus que sûr qu'elle ne fut pas partagée par Philibert. Il connaissait trop Clément VII, je dirai plus, il le détestait trop, — ses lettres en font foi (3), — pour consentir à entrer dans la famille des Médicis. S'il allait maintenant combattre pour leur cause, c'était sans enthousiasme, seulement par obéissance et par pur dévouement aux intérêts de l'empereur.

Pendant ce temps-là, Charles-Quint, parti de Barcelone le 28 juillet, était sur le point d'aborder en Italie. Le pape lui dépêcha Érasme Doria, abbé de Nero, et Philibert Rodrigue de Ripalda, afin de lui souhaiter la bienvenue (4). Le prince avait sans doute hâte de se justifier auprès de lui de certaines accusations adressées à l'empereur, notamment sur le compte de Morone, de Bernardin Martirano, d'Alarcon et d'autres encore. Ces accusations, qui lui

(1) Henri Bouchot, *Catherine de Médicis*, p. 9. — A ce sujet, Brantome, t. I, p. 242, éd. Lalanne, écrit : « Car il vouloit fort espouser sa maistresse, Catherine de Medicis, aujourd'huy nostre reine mere, que le pape lui avoit promis en mariage. » Varchi, l'historiographe officiel des Médicis, dit dans son *Istoria delle guerra della republica fiorentina*, éd. de Leyde, l. X, col. 291, que Philibert avait dessein d'épouser Catherine de gré ou de force; c'est déjà une variante qui semble prouver que Clément VII ne lui aurait fait aucune proposition de ce genre. Puisque le nom de Varchi se présente sous ma plume, je ferai observer qu'il a été mon principal guide pour la campagne de Florence. Témoin oculaire des faits et ayant eu plus tard à sa disposition tous les documents officiels et nombre de relations privées, il a pu en écrire l'histoire avec une abondance et une précision de détails qui ne laissent rien à désirer. Ils concordent absolument avec ceux que j'ai eu à utiliser de mon côté.

(2) Elle était née le 13 avril 1519.

(3) Il est à remarquer que, dans ses lettres, il ne l'appelle jamais que « le pape », tandis que Charles-Quint lui donne la qualification plus respectueuse de « Saint-Père ». Selon Varchi, l'antipathie de Philibert contre Clément VII provenait de ce qu'il aurait voulu épouser la fille naturelle de Charles-Quint, Marguerite, qui fut donnée à Alexandre de Médicis (l. IX, col. 246). Rien, je crois, n'autorise cette opinion. Dans les lettres de l'empereur, du prince et de Philiberte de Luxembourg, on ne trouve pas une seule allusion à cela.

(4) Lettre de Louis de Praet et de Mai à l'empereur, du 11 août, dans Gayangos, p. 162 et 163.

parvenaient « journellement » et de divers côtés à la fois, sont résumées dans une lettre de Charles-Quint, en date du 8 juillet, qui fut remise au prince par Ripalda. L'empereur commence par l'assurer qu'en dépit de ces dénonciations il a en lui la plus entière confiance, que tous d'ailleurs, amis et ennemis, « recongnoissent et certiffient l'extreme soing, peine et travail » avec lesquels il s'acquitte de ses fonctions. Mais il n'en était pas de même de son entourage, qui, par ses agissements, compromettait la sécurité du royaume.

Sous les yeux de ses chefs et pour ainsi dire avec leur connivence, l'armée, depuis la défaite des Français, s'était livrée aux pires excès : « concussions, pilleries, saccagemens, tueries, forcemens de femmes, violation et ravissemens de filles et vefves. » Huit cent mille ducats, 400.000 imposés plus tard aux populations napolitaines, 200,000 écus apportés d'Espagne par Balançon, tel était le chiffre des sommes énormes qui auraient dû servir à payer les troupes, non seulement dans le passé, mais encore dans l'avenir; ce qui aurait permis d'y maintenir la discipline. Une partie de cet argent avait été détournée par des membres du Conseil, soit pour eux personnellement, soit pour leurs parents, amis et alliés. Afin de donner à leurs exactions un semblant de raison et de fournir au prince l'occasion de sévir, ils inventaient toute sorte de prétextes, mais ils avaient bien soin de ne pas porter au compte de l'empereur ou à celui du pays le produit de leurs extorsions. Ainsi Morone était accusé d'avoir été cause du massacre de 700 habitants d'Assolo par les chevau-légers, furieux de n'avoir pas eu leur part des 100.000 ducats qu'il avait exigés de la ville pour la placer sous sa sauvegarde. Il était accusé d'enrichir sa famille et ses favoris au préjudice du Trésor, de mettre à l'abri à l'extérieur le fruit de ses rapines, de recevoir de l'argent des Vénitiens et des pays au pouvoir de l'ennemi. Enfin il était soupçonné d'entretenir des intelligences avec la ligue et d'avoir profité de la maladie de Philibert pour paralyser les efforts de l'armée depuis la capitulation d'Aversa.

Les griefs contre Alarcon, sans être aussi criants, méritaient cependant d'être relevés. A la vérité, il n'était coupable ni de cruautés, ni d'exactions, ni de trahison. Mais on lui reprochait de

travailler trop à la fortune des siens. Don Sanche, son neveu, en allant prendre possession du marquisat d'Oria, qu'il tenait du prince, avait pillé, saccagé tout le pays qui était sur sa route, ainsi qu'il l'avait déjà fait à Castelluccio et ailleurs. Pierre Gonzalès, son gendre, avait été également signalé pour ses méfaits, qu'il serait « trop prolixe de mectre par le menu ».

Concussionnaire aussi le secrétaire Martirano, insuffisamment « stillé » pour la situation qu'il remplissait et qui avait acheté sa charge à un prix tel qu'il n'avait pas pu se procurer par des moyens honnêtes l'argent nécessaire. On se plaignait aussi que son père, qui était « de moyenne ou basse qualité et moins experimenté », eût été appelé à l'office de régent de la vicairie, jusque-là réservé aux personnages les plus considérables de Naples ; que Louis Ram, préposé au service de la trésorerie, ne rendît pas ses comptes tous les six mois, comme il y était tenu, et qu'il fût « plus homme de marchandises et mecaniques negociations que de conseil ».

Philibert était donc invité à confier l'administration des affaires du royaume à deux hommes prudents, sages et loyaux, un de longue robe pour la justice, l'autre pour le poste de secrétaire du Conseil. Si des questions de parti l'empêchaient de les trouver autour de lui, l'empereur les lui enverrait d'Espagne. Alarcon devrait être employé seulement selon ses aptitudes et de préférence [illegible]tre adressé à Charles-Quint dès son arrivée en Italie. Il utiliserait [illegible]es services de son mieux. Mais il y aurait lieu de réprimer sévè[illegible]ement les fautes de ses proches.

Morone serait soumis [illegible] une surveillance rigoureuse. En aucun [illegible]as, les affaires secrètes [illegible] lui seraient plus communiquées. S'il [illegible]tait prouvé qu'il eût ex[illegible]dié de l'argent hors du royaume, sur[illegible]out en pays occupé par [illegible]igue; qu'il eût commis des exactions [illegible]t des abus quelconques, [illegible] d'[illegible]il eût eu des relations suspectes avec [illegible]ennemi, le prince ne [illegible]ait pas hésiter un instant à le faire [illegible]ncarcérer à Castelnuovo. La [illegible]onduite de son secrétaire Alexandre, [illegible]elle de Bernardin Martira[illegible] et de l'entourage de Morone était à [illegible]ontrôler.

Un des auteurs de ces plai[illegible]s, Jean-Baptiste Castaldo, y englo[illegible]ait encore le cardinal Colon[illegible], à qui Philibert, en son absence,

avait délégué ses pouvoirs de vice-roi de Naples (1) avait été nettement dénoncé à Louis de Praet comı part aux exactions.

Le remède conseillé à l'empereur relativement choses était le retrait pur et simple des troupes de celles qui étaient nécessaires en Pouille. Celles-ci, i de les renforcer dès son arrivée en Italie par l'env destinées à recouvrer les villes perdues. Ce retrait au de diminuer les charges du royaume et d'assurer un p tice aux rebelles, pour lesquels était réclamée une amn

Au reçu de cette lettre confidentielle, écrite pour lement et « non autre », il devrait procéder à une crète sur les faits articulés et lui en faire connaîtı confidentiellement les résultats. Toutefois il était conférer avec Louis de Praet, qui, avant son départ d été mis au courant de la situation (2).

Ce fut en effet l'objet d'un de leurs entretiens, et paraît-il, le premier à en parler à de Praet. Il lui qu'il avait déjà déclaré à Charles-Quint, qu'il avait la confiance en Morone et en Martirano, qu'il n'ignorai rone « veult fere ses besoignes », mais qu'il se liv investigations à cet égard. Quant à l'argent levé pour le paiement de l'armée, rien ne lui serait pl d'en justifier l'emploi (3).

Toujours au sujet de cette affaire, de Praet écrivait le 15 août, avoir reçu la visite de Martirano et d avaient énergiquement protesté de leur innocence ; i dant savoir que celui-ci avait à Naples plus de 8.000 sans parler de l'argent comptant, « qu'est grand. prince était au-dessus de tout soupçon, car, disa homme de bien et saige (4) ». Castaldo, qui

(1) Lettre de Louis de Praet à l'empereu[r] du 31 août riales à Vienne, P A 96.

(2) Pièces justificatives, n° 177 ; Archives i[m]périales à

3) Lettre de Louis de Praet à l'empereu[r] du 5 août, Pièces justificatives, n° 180 ; Archives du [r]oyaume à historiques, t. IV, fol. 245, copie.

(4) Lettre du même au même, du 15 a[oût], aux Archi P A 96.

acharnés accusateurs des membres du gouvernement de Naples, rendait le même témoignage à Philibert. Il lui reprochait seulement son excessive bonté pour des gens « de telle sorte ». De Praet estimait que Castaldo y apportait de la passion et qu'il serait difficile à la vérité de se faire jour (1).

Le 5 août, fut signé à Cambrai le traité de paix entre le pape, l'empereur, François Ier, Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, et Henri V, roi d'Angleterre; le 6, il fut proclamé solennellement dans la cathédrale de cette ville. Ce n'est pas ici le lieu de faire connaître par le détail les articles de cette « paix des Dames », si désastreuse pour la France et qui fut comme le testament politique de Louise de Savoie. Il suffira d'indiquer en quelques mots ce qui concerne notre sujet. François Ier, encore maître d'Alexandrie et d'Asti, s'engageait à rappeler au plus tôt ses troupes d'Italie. Il cédait à l'empereur tous ses droits sur le duché de Milan, l'Astesan, Gênes et Naples, promettait de l'aider à chasser les Vénitiens des ports de la Pouille, s'ils ne les évacuaient pas de leur plein gré, et de lui fournir une flotte de vingt galères et 200,000 écus pour son voyage en Italie. Il jurait de ne rien tenter de contraire aux intérêts de Charles-Quint en Italie et en Allemagne. La sentence prononcée contre le connétable de Bourbon serait rapportée, et ses biens seraient restitués à ses héritiers. Il s'efforcerait d'amener, dans le délai de quatre mois, « l'appointement » des Florentins avec l'empereur.

Le sort des confédérés italiens et de ceux qui avaient pris parti pour lui, à Naples, par exemple, était complètement sacrifié.

Marguerite d'Autriche n'avait pas oublié celui qui avait assuré à l'Empire la conservation du royaume de Naples. Aussi l'article 28 du traité était réservé à la reconnaissance des droits de Philibert sur la principauté d'Orange, droits si indignement violés par François Ier.

Cet article était ainsi conçu : « Item que ledict sieur roy très chrestien a levé et leve par ledict traicté la mainmise et tout autre empeschement de sa part faict et mis aux principauté d'Oranges et

(1) Lettre du même au même, du 31 août, *ibid.*

souveraineté d'iceluy, au prouffit de messire Philibert de Chalon, prince dudict principauté et viceroy de Naples, pour en jouyr, ensemble des preeminences, superiorités et souverainetés par luy pretendues, ainsi que faisoit paravant lesdictes mainmise et empeschement, nonobstant iceluy ou quelconques sentences, exceptions, aultres exploicts et actes de justice faicts a ce contraires, lesquels demeurent nuls et de nulle valeur et tels se declarent par ce present traicté. Et n'entend toutes fois ledict sieur roy par le moyen d'iceluy article attribuer audict prince d'Oranges aultre droict que celuy qu'il avoit au temps de ladicte mainmise faicte en ladicte souveraineté, auquel droict le prince demeure, et quant aux aultres affaires dudict messire Philibert de Chalon dont mention est faicte audict traicté de Madrid, ils seront dressés, formés et acomplis selon que audict traicté est dict et declaré. »

Philiberte de Luxembourg pensa aussi que le moment était venu de faire entendre au roi les légitimes revendications de son fils au sujet des seigneuries de Succino et de Tuffou, cédées à la reine Anne pour la somme de 50.000 écus, dont une partie seulement avait été payée. Dans deux mémoires : l'un, du 27 août, destiné à être mis sous les yeux de l'empereur, et l'autre, du 26, adressé au prince, elle réclamait à François I[er], comme héritier de la reine, ou ce qui lui était redû, ou la restitution des seigneuries (1). Mais le roi avait pour l'instant bien d'autres préoccupations; une fois de plus, il fit la sourde oreille.

Il eût volontiers agi de la sorte en ce qui concerne la principauté d'Orange, mais Charles-Quint se chargea de le rappeler au respect des traités. Poussé dans ses derniers retranchements, il se décida enfin à donner, par lettres patentes, des ordres en conséquence au Parlement et à la Chambre des comptes du Dauphiné (2). Jean de Falletans, conseiller de l'empereur, alla à Grenoble en recevoir l'entérinement, puis à Orange pour faire enlever les armoiries du

(1) Archives du Doubs, E 1298. — Voir aussi, *ibid.*, une longue lettre de la princesse à Philibert, relative à cette affaire.

(2) Ces lettres patentes, du 13 novembre, furent entérinées au Parlement de Grenoble, le 18 janvier 1530 (« Inventaire general des tiltres et documens estans au tresor de M[gr] le prince d'Orange, dressé par moy, Jaques de la Pise ». Archives nationales, H 3196, fol. 19). Le texte, Pièces justificatives, n° 258, en existe dans les Archives particulières de S. M. la Reine des Pays-Bas.

roi, qui étaient au-dessus des portes de la ville, et les remplacer par celles de Philibert. La prise de possession de la principauté se fit, le 25 janvier 1530, avec une certaine solennité. Falletans était assisté du nouveau régent, Louis de Causans, de quelques nobles du pays, de consuls de la ville et des syndics des bourgs de Courthezon, de Gigondas et de Jonquières. De nombreux habitants, non seulement d'Orange, mais des localités rendues à leur ancien prince, étaient présents. Ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut le cérémonial de la substitution des armoiries. Elle commença par celles de la porte du Pont-Vieux, plus tard appelée de Lange. Un maçon, Jean Bernard, et un gypsier, Laurent Barbot, en avaient été chargés. Ils firent le travail à genoux, tête nue, une serviette au cou et avec des torches allumées à côté d'eux. Les armoiries du roi, qui avaient été appliquées sur celles de Philibert, furent descellées avec précaution, descendues sur une civière parée de tapisserie et couverte d'un drap d'or. Puis, escortées par plusieurs officiers, consuls, nobles et habitants qui étaient aussi nu-tête et avaient des torches ardentes à la main, pendant que les coins du drap d'or étaient tenus par le viguier et le juge de la principauté, par un des consuls et par le trésorier de la cité, elles furent transportées dans l'église des Cordeliers. Il fut procédé de la sorte pour celles de la porte de Pourtoules (1).

En même temps, il installait dans leurs charges les officiers révoqués quelques années auparavant ou récemment nommés par la princesse, sa mère (2). Quant à la créance, elle ne fut jamais recouvrée.

(1) Pièces justificatives, n° 281; Archives particulières de S. M. la reine des Pays-Bas.

(2) La Pise, p. 179, et Inventaire, fol. 19 et 45. Ces diverses opérations eurent lieu en janvier. Falletans dut arriver à Orange le 9; la nomination de Louis Vincent comme régent de la principauté fut enregistrée le 12; il avait fait hommage pour sa seigneurie le 30 décembre précédent. Le 3 février, les consuls votèrent le paiement des frais nécessités par l'enlèvement des armoiries royales et un présent à la princesse et au prince (Archives municipales d'Orange, Registre des délibérations, BB 12, fol. 89, 92 et 95).

CHAPITRE XV

Arrivée de Charles-Quint en Italie. — Préparatifs de Philibert pour son expédition contre Florence. — Prise de Spelle, de Pérouse, de Cortone et d'Arezzo. — Réception des ambassadeurs florentins par le prince. — Il attend à Figline de l'artillerie de Sienne. — Les ambassadeurs de Florence auprès du pape et de l'empereur. — Négociations entre Charles-Quint et François Sforza. — Tiraillements entre Clément VII et Philibert; répugnances du prince à se prêter aux projets du pape.

Charles-Quint était arrivé à Savone le 7 août et y avait séjourné jusqu'au 12, en attendant sa flotte et le débarquement des gens de guerre et des chevaux qu'il avait amenés avec lui. Le 13, il était à Gênes. A Savone, il avait eu la visite d'un ambassadeur florentin envoyé pour le saluer au nom de la république et le prier de donner audience à quatre députés qui lui souhaiteraient officiellement la bienvenue, lui demanderaient d'oublier le passé et de traiter pour l'avenir. Le gouvernement de Florence désirait que l'expédition de Philibert fût différée jusque-là, ce qui ne l'empêchait pas, selon la déclaration de l'ambassadeur lui-même, de fortifier les frontières et de mettre la ville en état de résister. L'empereur répondit qu'il était prêt à recevoir les députés; il en informa le pape, Mai et de Praet, et invita le prince à lui exposer son avis (1).

Déjà celui-ci avait fait ses préparatifs de départ. Dans l'intervalle et sur le bruit que les Vénitiens expédiaient 3,000 hommes au duc d'Urbin, sur les protestations de la duchesse qu'il n'en était rien, Clément VII et Philibert pensèrent qu'il serait prudent de détacher quelques éclaireurs pour s'en assurer. Puis elle fit dire que non seulement le duc ne se liguerait pas avec les Florentins, mais encore qu'il ne s'opposerait pas au passage du prince par ses

(1) Lettre à Philibert, du 13 août, Pièces justificatives, n° 183; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute. Cf. lettre de l'empereur à de Praet et à Mai, du 14, dans GAYANGOS, p. 169.

États (1). Malatesta avait aussi écrit à Philibert afin de lui proposer de s'allier avec l'empereur. Il fut décidé en haut lieu de ne pas accepter immédiatement ses offres de services, de l'entretenir dans son dessein et de ne pas l'inquiéter à Pérouse avant la réduction de Florence (2). Mais le prince avait son plan.

Il quitta Rome le 16 août (3), pour retourner à Aquila et emmener ses troupes à Foligno, d'où il pourrait menacer Pérouse et tâcher de s'en emparer par un coup de main. En cas d'insuccès, il marcherait sur Florence. La concentration d'une partie de l'armée se fit du côté de Norcia. A Terni le 19, avec Jean d'Urbina (4), il était le 20 à Spolète ; il y logea avec 1,300 chevaux. Il lui fut fait une réception imposante. Il dut en effet traverser un rassemblement de 5,000 hommes sous les armes. Un d'eux prenait chaque cheval par la bride et conduisait chez lui monture et cavalier escortés par trois de ses camarades qui restaient toujours armés. Cet excès de gracieuseté eût pu être dangereux, et il eût été facile aux Spolétains d'égorger jusqu'au dernier les soldats de Philibert. Aussi s'empressa-t-il de partir le lendemain matin, avant le lever du soleil, d'une ville dont, selon son expression, il était plus le prisonnier que l'hôte (5) ; dans la journée du 21, il était à Foligno (6).

Il avait l'intention d'y séjourner cinq ou six jours au plus, pour y compléter ses forces. Elles se composaient alors seulement de 3,000 à 3,500 lansquenets et de 4,000 Italiens, sous les ordres de Pierre-Louis Farnèse, de Pirro Colonna, de Braccio Baglioni, de Jean Sassatello, dit le Cagnaccio, de J.-B. Savelli, de Sciarra, d'Ascanio Colonna et du comte de San Secondo (7). Il attendait

(1) Lettre de de Praet et Mai à l'empereur, du 20 août, dans Gayangos, p. 176.

(2) Lettre des mêmes au même, du 11 août, *ibid.*, p. 164.

(3) Le 17, selon une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 24 août (Ms. fr. 3009, fol. 41). Il n'avait pas passé tout son temps à Rome, car une de ses lettres aux Siennois, du 10 août, est datée de Castiglione (Pièces justificatives, nº 182 ; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia ».)

(4) Varchi, l. IX, col. 248, et l. X, col. 278.

(5) Varchi, l. X, col. 278 ; Relation d'Ange Sperino, *loc. cit.*, p. 356.

(6) Le 31, Philibert écrivait à l'empereur qu'il était au camp, devant cette ville, depuis dix jours ; Pièces justificatives, nº 186 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, original.

(7) Varchi, l. X, col. 279 ; Mambriano Roseo, *L'assedio di Firenze*, éd. d'Ant.-Dom. Pierrugues, p. 7 et 8 ; notes de M. Pierrugues, *ibid.*, p. 33 ; *Priorista di Giuliano de' Ricci*, publié par M. Pierrugues, dans *Francesco Ferruccio*, p. 457.

l'infanterie de Maramaldo, de l'artillerie qu'il avait demandée à Sienne (1), 2,000 fantassins de Spolète et les renforts d'Alexandre Vitelli (2). Du Guast, avec 2,000 Espagnols, et Fernand de Gonzague, avec de la cavalerie légère, voulaient venir rejoindre le prince. De Praet et Mai le lui écrivirent, mais en émettant l'opinion, qui était d'ailleurs la sienne, nous le savons, qu'il ne fallait pas entièrement dégarnir de troupes le royaume (3), car les Vénitiens faisaient des progrès considérables, et les craintes de Philibert, trop souvent exprimées, se réalisaient. Le 31 août, il avait la douleur d'annoncer à l'empereur, d'après une lettre d'Alarcon, que, par suite de son retard à envoyer son armée en Pouille, Brindisi avait succombé; l'ennemi cherchait à se rendre maître du château, afin de l'être en même temps du port, « qui est le plus beaul que ayez en ceste mer. » Il le suppliait donc d'expédier des renforts en Pouille et notamment à Brindisi pour essayer de sauver le château et le port (4). Molfetta et Jovenazzo étaient aussi, depuis quelques jours, au pouvoir des Vénitiens (5). Ce qui était non moins regrettable, c'était le désaccord entre les membres du Conseil de Naples. Alarcon avait informé le prince qu'il lui répugnait de reconnaître l'autorité du cardinal Colonna, lequel refusait de la partager avec lui. Du Guast et Fernand de Gonzague semblaient, à en juger par les termes un peu obscurs de la lettre de Philibert, désirer servir sous lui. Il laissa ces derniers libres d'agir à leur guise (6), mais il invita Alarcon à prendre, quoique malade, le commandement de l'armée de Naples (7), dont l'indiscipline était parvenue à son comble (8).

(1) Lettre de de Praet et de Mai, du 18 août, dans Gayangos, p. 172; lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 24 août (ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 41).

(2) Varchi, l. X, col. 279; Rosso, notes de M. Pierrugues, *ibid.*, p. 34.

(3) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 août, dans Gayangos, p. 177.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 31 août, Pièces justificatives, n° 186; Archives impériales à Vienne, P A 96, original.

(5) Lettre de Mai à l'empereur, du 25 août, dans Gayangos, p. 178.

(6) D'après la lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 24 août, le prince aurait écrit, le 19, à Naples, pour qu'on lui envoyât deux mille Espagnols.

(7) Lettre de Philibert à l'empereur, du 31 août.

(8) Lettre d'Alarcon à l'empereur, du 1er septembre, dans Gayangos, p. 189.

L'inactivité lui pesait; elle aussi tenait à combattre (1).

Les renforts sur lesquels il comptait, le prince ne les avait pas encore sous la main à la date du 31 août. Presque heureusement pour lui, car il n'aurait pas eu de quoi les payer. Charles-Quint avait conservé devers lui 30,000 ducats qu'Ansaldo de Grimaldi avait fournis pour la solde de septembre du corps expéditionnaire (2). « Au bout de sa science, » Philibert vit le moment où ses troupes allaient se mutiner; il prit le parti de les laisser vivre à discrétion et celui de mettre le siège devant Spelle (3) en attendant du Guast, qui était à Rome, où il avait été parfaitement accueilli par le pape, et qui devait arriver dans trois jours au plus avec 2,000 Espagnols (4).

Spelle est une localité située à peu de distance de Foligno. Place forte et, d'après Melgua, véritable repaire de brigands (5), elle était alors en la possession de Malatesta et défendue par cinq ou six compagnies d'aventuriers étrangers et 20 cavaliers (6), sous les ordres des capitaines Jérôme de la Bastia (7), Cesarone, Jacques Tabussi, J.-B. Borghesi, Jacques Bichi, d'Adrien de Candia, etc. Léon Baglioni, frère bâtard de Malatesta et archiprêtre de la cathédrale, et le capitaine Paoluccio de Pérouse étaient à la tête des assiégés. Philibert se présenta devant la ville avec 6,000 hommes et de nombreuses échelles apportées de Spolète. Son avant-garde fut une première fois repoussée des faubourgs par le capitaine Biliotti et une centaine d'arquebusiers qui lui firent éprouver des pertes sérieuses; elles eussent été plus importantes si la cavalerie avait donné et si une partie de l'armée impériale n'était survenue à temps. Le prince alors fit sommer les habitants de se rendre, mais l'archiprêtre, que ce succès avait enhardi, répondit fièrement que

(1) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 3 septembre, dans Gayangos, p. 195.

(2) Cf. lettres de l'empereur à Philibert, du 13 et du 31 août, Pièces justificatives, nos 183 et 187; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute et original.

(3) Vers ce même temps, le prince s'était emparé d'Assise, mais à une date qui n'est pas indiquée par Varchi, l. X, col. 280.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 31 août.

(5) « Latronibus et perditis hominibus pro asylo erat » (fol. B 1).

(6) Lettre de Philibert, du 31 août; lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 3 septembre, dans Gayangos, p. 195. Ces chiffres concordent avec ceux qui sont donnés par Guichardin, l. XIX, fol. 358.

(7) Selon Roseo, p. 10; de la Bassetta, selon Varchi, l. X, col. 280.

s'il voulait la ville, il devait la gagner. L'assaut fut ordonné pour la nuit suivante. Malgré l'acharnement des Italiens, ils furent obligés de renoncer à leur tentative après avoir eu plusieurs morts et blessés; leurs échelles restèrent au pouvoir de l'ennemi.

Devant cette résistance inattendue, Philibert et Jean d'Urbina allèrent, le 30, faire une reconnaissance sous les murs de Spelle, afin de voir où il conviendrait d'établir l'artillerie pour battre la place en brèche. Au cours de leur inspection, d'Urbina fut blessé au gras de la jambe (1) d'un coup d'arquebuse tiré d'une tour qui était en avant de la ville. Il fut transporté à Foligno. Bien que les chirurgiens eussent d'abord déclaré qu'il n'était pas en danger, il était grièvement atteint. Il ne tarda pas à mourir, sincèrement regretté du prince. L'empereur perdit en lui un de ses serviteurs les plus intelligents et les plus dévoués, qui des derniers rangs de l'armée s'était élevé jusqu'à la situation de lieutenant général (2).

Le 1er septembre, Philibert fit bombarder la tour. A partir de ce moment, la défense ne fut ni longue, ni acharnée. Léon Baglioni, agissant plutôt en prêtre qu'en soldat, dit Varchi (3), sentit son énergie l'abandonner dès les premières volées de canon. Ainsi que les habitants, il demanda à capituler, et la garnison se rendit. Celle-ci ne conserva d'autres armes que l'épée et s'engagea à ne pas servir, pendant trois mois, contre le pape ou contre l'empereur. Les Allemands qui étaient sous les ordres de Malatesta Baglioni furent exclus de la capitulation ; les capitaines furent autorisés à se retirer à Spolète ou dans tout autre endroit voisin des États de l'Église. Léon Baglioni à Pérouse. Les drapeaux furent remis à Philibert (4). Mais la garnison ne tint pas ses engagements ; une partie passa aux Florentins. Les vainqueurs demeurèrent deux jours à Spelle (5). Ils s'y livrèrent à des excès

(1) Lettre de Philibert, du 31 août; — à la cuisse droite, selon Varchi, l. X, col. 281, et Sperino, *loc. cit.*, p. 357.

(2) Varchi, l. X, col. 281; cf. Bernardo Segni, *Storie fiorentine*, éd. d'Augsbourg, 1723, in-fol., l. III, p. 86; Guichardin, l. XIX, fol. 358; lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, datée de Rome, 14 septembre, dans Papiers de Condé, série I, t. II, n° 210, au Musée Condé, à Chantilly.

(3) Varchi, l. X, col. 281.

(4) Le texte de la capitulation de Spello est aux Pièces justificatives, n° 188; Archives de l'État à Sienne.

(5) *Ibid.*, Roseo, p. 16-17, et notes de M. Pierrugues, p. 35-37; Melgua, a 1 v°;

graves. Quelques-uns des principaux meneurs furent arrêtés et pendus. La répression était d'autant plus nécessaire que 2,000 Espagnols saccagèrent, presque au même moment, Todi, dans les États pontificaux (1).

Entre temps, les capitaines du prince, Pirro Colonna et Braccio Baglioni, s'étaient emparés de Monte Falco (2) et de Bevagna (3); dans les premiers jours du mois de septembre, Alarcon força les Vénitiens à évacuer Brindisi (4).

Le 4, Philibert était à Cannaia, à huit milles de Pérouse. Il réclamait des boulets de canon et des sapeurs (*gastadores*), avant de poursuivre sa route sur Florence. Malatesta lui avait encore fait de nouvelles propositions, mais, comme elles n'étaient pas acceptables, il avait résolu de se porter en avant, tout en surveillant les mouvements de l'abbé de Farfa, qui, avec 1,000 hommes, allait au secours des Florentins. D'accord avec le duc de Melfi (5), il avait donné l'ordre de se saisir de lui, s'il se montrait à Sienne ou dans quelque autre ville alliée à l'empereur (6).

Il venait d'être rejoint par du Guast et Fernand de Gonzague auprès de Pérouse, n'ayant essuyé que quelques escarmouches. Il disposait dès lors de près de 15,000 hommes et ne risquait par conséquent guère d'être inquiété par Malatesta, qui en avait 3,000 seulement. De Ponte San Giovanni, où il installa son quartier (7),

GUICHARDIN, l. XIX, fol. 358; LA PISE, p. 180; lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 3 septembre, dans GAYANGOS, p. 193; SPERINO, *loc. cit.*, p. 357.

(1) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 15 septembre, dans GAYANGOS, p. 211.

(2) Monte Feltre, dans VARCHI, l. X, col. 280.

(3) *Id. ibid.*; ROSEO, p. 7 et 11.

(4) Rosso, p. 62; lettre de de Praet et de Mai, du 15 septembre, *ibid.*

(5) Le duc de Melfi était capitaine général des Siennois. Du Guast arriva le 6; Philibert attendait Fernand de Gonzague avec 3,000 Espagnols et 500 chevaux pour le lendemain ou le surlendemain (Lettre du prince aux Siennois, du 6 septembre, Pièces justificatives, n° 191; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia »).

(6) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 7 septembre, dans GAYANGOS, p. 201 et 203. L'abbé de Farfa avait fait prisonnier le cardinal Quiñones, un des trois légats que le pape envoyait à l'empereur pour lui souhaiter la bienvenue, et il refusait de le relâcher tant qu'on ne lui aurait pas rendu les 3,000 écus qui lui étaient expédiés par les Florentins et qui avaient été interceptés (Lettre de Mai à l'empereur, du 25 août, dans GAYANGOS, p. 179; VARCHI, l. X, col. 246, et GUICHARDIN, l. XIX, fol. 358).

(7) Le 9 septembre, d'après le *Priorista di Giuliano de' Ricci*, *loc. cit.*, p. 457. Deux lettres du prince aux Siennois, du 11 septembre, sont datées, l'une de

près du Tibre, il fit pousser une pointe par sa cavalerie vers la ville, qu'il investit. Avant de tenter l'attaque, il invita à se rendre Malatesta, qui ne demandait pas mieux, d'abord à cause des avantages que Philibert lui faisait espérer de sa soumission, ensuite afin de n'avoir pas à subir un désastre certain (1). Pour la forme, il demanda conseil aux Florentins, qui, naturellement, l'engagèrent à tenir bon; mais, à leur tour, ceux-ci virent bien que la perte de Pérouse n'était plus qu'une question d'heures; ils voulurent donc faire retirer leurs troupes. Mais il était trop tard; elles étaient cernées et la capitulation était déjà décidée. De plus, le pape avait fait, par deux de ses nonces (2) qu'il avait envoyés au camp du prince, menacer les Pérugins de les excommunier, d'enlever à leur ville toutes leurs anciennes libertés, de supprimer leur Université et de faire ravager leur territoire (3). Elle fut signée au nom de Clément VII par son camérier J.-B. Mentebona, au nom de la ville par Malatesta.

Elle portait que Pérouse serait rendue au pape et que Malatesta l'abandonnerait en toute sécurité, avec sa famille, ses biens, la garnison, et que l'armée ne s'opposerait en aucune façon à leur passage.

L'artillerie de la place serait conduite dans le duché d'Urbin par les soins du cardinal del Monte, légat en Ombrie. Dès le lendemain de son arrivée, présumée pour le jour suivant, qui était un samedi, Malatesta partirait avec ses troupes; Philibert, avec les siennes, irait près du chemin des Tavernelles et s'y arrêterait au moins un jour pour laisser le parcours libre à Malatesta. Dans le cas où le cardinal ne viendrait ni le samedi, ni le dimanche, Malatesta évacuerait la ville avec l'artillerie, et les agents du pape, savoir Octave de Cesis, évêque de Cervia, et Mentebona, lui seraient donnés

Piedi Cayta, probablement erreur de copiste pour Pieva Caina, et l'autre de « Ponte Sancti Joanis »; Pièces justificatives, nos 197 et 198; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé.

(1) Le 6 septembre, Philibert écrivait aux Siennois : « Speramo che Malatesta se acordera con noi, perche hogi si deva resolvere. » — Dans sa lettre du 24 août à Anne de Montmorency, Nicolas Raince, toujours optimiste, écrivait : « S'ilz (les impériaux) s'en approchent (de Pérouse) et en veullent menger, ils seront taillez d'estre aussi bien frottez que furent oncques gens. » (*Loc. cit.*)

(2) Octave de Cesis, évêque élu de Cervia, et J.-B. Mentebona.

(3) Varchi, l. X, col. 282.

comme otages pour sa sûreté personnelle. Un d'eux l'accompagnerait jusqu'aux limites des États de l'Église et du territoire de Florence.

Les impériaux s'engageaient à ne pas envahir le comté de Pérouse et à ne lui causer aucun dommage, ainsi qu'aux possessions de Malatesta et de ses parents. La ville pourvoirait aux besoins de l'armée dans la plus large mesure possible; elle lui fournirait au plus juste prix les vivres, notamment la farine et le bois nécessaires à la fabrication du pain.

Malatesta pourrait expédier à Pesaro ou dans toute autre ville du duché d'Urbin les douze pièces d'artillerie qui étaient à Pérouse, à condition toutefois de ne pas s'en servir contre le pape ou contre l'empereur. Défense était faite à Braccio et à Sforza Baglioni et à leurs partisans bannis de demeurer à Pérouse ou sur les terres de Malatesta, de ses parents, et dans le comté de Pérouse.

Malatesta ne rentrerait pas dans la ville tant qu'il serait adhérent à un parti hostile au pape; quand il y viendrait, ce serait seulement avec sa permission et à titre privé; mais sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis et ses partisans étaient autorisés à y résider à leur gré, à y posséder des biens, sans être l'objet d'aucun mauvais traitement. Il rendrait à Braccio et à Sforza Baglioni ce qui leur appartenait sans conteste; pour ce qui était douteux, il en serait référé à l'arbitrage du cardinal del Monte.

Les conventions autrefois passées entre le pape ou ses prédécesseurs et la ville de Pérouse seraient confirmées. Le chevalier Montesperelli serait remis en liberté dans dix jours (1) et, dans deux mois, restitution réciproque serait faite de ce que Malatesta et lui auraient lieu de se réclamer.

Malatesta promettait de conserver Pérouse au pape, et la communauté des habitants consentait, sous peine d'amende de 50,000 écus, à recevoir les officiers nommés par celui-ci.

Le prince s'obligeait à faire agréer par le pape la présente capitulation et à obtenir pour Malatesta l'amnistie et la confirmation des privilèges et des prérogatives de sa maison. Les cas litigieux

(1) Benoît Montesperelli avait été envoyé en mission par Malatesta auprès de François Ier. A son retour, ayant été jeté par la tempête sur la plage de Rimini, il fut arrêté et emprisonné par ordre de Clément VII (Varchi, l. IX, col. 245).

et les différends qui s'élèveraient dans la suite seraient soumis à Philibert, à l'évêque de Veroli et à Mentebona pour être résolus.

Malatesta n'introduirait à Pérouse aucune troupe des Florentins ou de Napoléon Orsini, abbé de Farfa, mais il pourrait tirer ses hommes d'armes de Bettona ou d'autres places à sa convenance. La ville donnerait quatre otages désignés par Mentebona; ils seraient remis en liberté dès que Malatesta ne serait plus sur le territoire de Pérouse (1).

Il avait suffi de trois jours à Philibert pour remporter ce succès plutôt diplomatique que militaire, qui eut, nous le verrons, des conséquences considérables sur les événements futurs. Les Florentins avaient été avisés par un de leurs commissaires que Malatesta avait communiqué au prince les articles du traité; pour se justifier, celui-là répondait que c'était pour l'amuser (2). Si c'était vrai, c'est Philibert qui gagna à ce jeu. Il s'empressa d'en faire part à Rome; de son côté, le pape se hâta d'approuver la capitulation (3).

Pendant quarante-huit heures, le prince resta près de Pérouse (4) afin de laisser aux troupes de Malatesta le temps de s'éloigner. Elles quittèrent la ville le 12, et après une journée de marche fort pénible par les sentiers des montagnes, qui étaient la voie la plus longue, mais la plus sûre, elles parvinrent près de Cortone le soir même (5). De là Malatesta passa à Arezzo pour y rejoindre Antoine-François Albizi, commissaire général de l'armée florentine, qui gardait cette ville avec 2.000 fantassins environ. Tous deux partirent pour Florence dans la crainte d'être distancés par Philibert; arrivés à Figline, ils se ravisèrent et renvoyèrent à Arezzo François del Monte avec 1.000 hommes, pendant

(1) Pièces justificatives, n° 194; Archives impériales à Vienne, P A 96, copie; VERMIGLIOLI, *Vita di Malatesta Baglioni*, p. XXXIX; cf. VARCHI, l. X, col. 233; ROSSO, p. 18-21; MELGUA, p. 2; LA PISE, p. 180; SEGNI, l. III, p. 77 et 86; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 360.

(2) VARCHI, *ibid.*

(3) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 15 septembre, dans GAYANGOS, p. 211; lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 14 septembre (Ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 45 v°).

(4) Le 12 septembre, il était à Pieva Caina, d'où sont datées deux de ses lettres aux Siennois (Pièces justificatives, n°s 199 et 200; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé).

(5) *Priorista di Giuliano de' Ricci*, loc. cit., p. 457.

qu'ils continuaient leur route sur Florence, où ils entraient le 19 septembre (1).

Dans l'intervalle, les Florentins, que la rapidité des mouvements du prince effrayait, lui avaient dépêché un ambassadeur pour le prier d'interrompre ses opérations durant les pourparlers de la paix entamés avec l'empereur. Il ne voulut rien entendre, et il prit sur lui d'aller de l'avant, bien qu'il n'en eût pas encore reçu de Charles-Quint l'ordre formel. Il fondit sur Cortone, emportant des vivres pour trois jours (2). Dans une admirable situation, protégée par des travaux de première ligne et entourée de solides murailles, elle semblait défier toute attaque. Mais elle n'avait pour se défendre que 6 à 700 hommes (3), commandés par les capitaines Ridolfi d'Assise, Jacques Tabussi, Marco d'Empoli, dit Marcone; Goro de Monte Benichi, François et Louis de Sorbello.

Dès qu'il fut sous les murs de la ville, Philibert fit demander par un trompette le passage et les vivres. Le gouverneur, Charles Borghesi, ne lui répondit même pas. Aussitôt le prince chargea du Guast d'en faire le siège. Celui-ci s'empara d'abord d'un faubourg, battit avec son canon la porte Saint-Vincent, gardée par Ridolfi, Tabussi et Louis de Sorbello, et, tandis que les troupes montaient à l'assaut, il faisait mettre le feu à la porte, mais il était bientôt éteint. De même que l'attaque, la résistance fut acharnée, aussi bien là qu'aux environs de la cathédrale, où les assiégeants escaladaient le rempart. Hommes, vieillards, femmes, enfants, soldats, tous combattaient désespérément à coups d'arquebuse, de pique et de pierres. Les Cortonois eurent une soixantaine de morts; les impériaux perdirent plus de cent des leurs (4), parmi lesquels les capitaines Secura, Lonsovello de Giaiano et Alphonse de Vaglia. Varchi parle aussi d'un neveu du prince d'Orange qui aurait été tué dans cette circonstance (5), mais Philibert

(1) Varchi, l. X, col. 284; *Priorista di Giuliano de' Ricci, loc. cit.*, p. 457.

(2) Le 13, Philibert était à Castiglione del Lago, d'où il écrivit aux Siennois (Pièces justificatives, n° 201; Archives de Sienne, lettres à la « balia », original signé. Cf. lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 14 septembre, *loc. cit.*)

(3) Six enseignes, dit Philibert dans une lettre à l'empereur, du 18 septembre, Pièces justificatives, n° 202; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

(4) « Ad centum usque, » dit Melgua, b 2.

(5) Varchi, l. X, col. 290.

n'avait pas d'autre neveu que René de Nassau, qui était alors âgé de douze ans. Le nombre des blessés fut également considérable des deux côtés. Du Guast lui-même fut frappé à la tête d'une pierre qui le renversa; il ne dut son salut qu'à son casque. Après cet accident, les capitaines firent sonner la retraite; les troupes regagnèrent leur campement. Revenu à lui, du Guast décida qu'un nouvel effort serait tenté le lendemain matin. Il fit, à cet effet, transporter, dans la nuit, son artillerie sous les murs de la ville afin de la bombarder; pendant ce temps-là, des mines étaient creusées et des tranchées ouvertes.

Comme les munitions des Cortonois étaient presque épuisées et comme il semblait impossible qu'une garnison aussi faible que la leur pût lutter efficacement contre les forces du prince, six des plus notables d'entre eux, à qui avait été confié le soin de la défense, envoyèrent en secret auprès de lui trois députés pour lui proposer de se rendre, s'il garantissait de laisser la vie aux habitants. La capitulation leur fut accordée moyennant 20.000 ducats.

Les capitaines protestèrent contre cette capitulation, qui, pour eux, était un acte de lâcheté et une trahison, et ils se retirèrent à la citadelle. Ils délibéraient sur ce qu'il convenait de faire, quand le comte Rosso, qui, depuis, fut pendu à Florence par ordre du pape, leur donna le conseil d'aller trouver Philibert à Camuccia, à un mille de Cortone: ils pourraient librement rentrer dans la place si les conditions qui leur seraient faites par lui ne les satisfaisaient pas. Le prince refusa de les recevoir, et il les obligea à marcher à pied à sa suite, sous bonne escorte. Les soldats ne furent guère mieux traités. Au fur et à mesure qu'ils sortaient par le guichet de la porte Montanina, ils étaient dépouillés de leurs armes, et on leur mettait une baguette dans la main (1). Puis Philibert fit offrir aux six capitaines de les prendre à sa solde. Froissés sans doute de l'humiliation qu'il leur avait fait subir, ils n'acceptèrent pas, mais ils furent remis en liberté après s'être engagés à ne pas servir contre l'empereur pendant la présente guerre. Ils ne tinrent pas tous parole, car Ridolfi, Goro et Tabussi au moins s'empressèrent de rejoindre les Florentins.

(1) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 septembr[illegible] gos, p. 211.

Il est juste d'ajouter que, selon Varchi, les termes de la convention ne furent pas très scrupuleusement respectés par les impériaux. Après le départ de la garnison, les Espagnols envahirent la citadelle et prirent aux femmes qui s'y étaient réfugiées, afin d'être plus en sûreté, pour plus de 3,000 ducats d'objets précieux. De même trois compagnies d'Italiens avaient voulu pénétrer de vive force dans la ville. Avec quelques hommes résolus, Goro, qui ne s'était pas présenté à Camuccia avec ses camarades et qui suspectait, non sans motif, les intentions des Italiens, les empêcha d'entrer. Le prince abandonna la ville aux troupes pontificales (1).

En annonçant à l'empereur la reddition de Cortone (2), Philibert ne dissimulait pas y avoir perdu « forse jens de bien », mais il déclarait aussi que c'était « unne des plus forte asiete de vile qu'yl est posible au monde de voyr » (3). Ce succès réjouit vivement le pape, qui s'imaginait déjà être à Florence dans quelques jours (4). Dans cette persuasion, il avait fait écrire au prince par de Praet et Mai d'être modéré dans ses opérations militaires et de se montrer coulant sur la question de l'indemnité de guerre à exiger des Florentins (5).

Le 18, Philibert quittait Cortone, ne laissant « riens derriere » lui, c'est-à-dire avec toute l'armée. Il coucha à Castiglione (6), qui, après un bombardement et un assaut, se rendit; de là, il informa

(1) Sur la prise de Cortone, voir VARCHI, l. X, col. 289-291; SEGNI, p. 87; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 361; ROSEO, p. 24-29; notes de M. Pierrugues, *ibid.*, p. 38-39; MELGUA, B 2; lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 septembre, dans GAYANGOS, p. 217; lettre de Philibert au même, du 18 septembre; SPERINO, *loc. cit.*, p. 357; *Cronica di Firenze*, de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, dans *Archivio storico italiano*, t. VII, Appendice, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 411; rapport de Goro de Monte Benichi, publié par M. Pierrugues, dans *Francesco Ferruccio*, p. 323; Chronique anonyme de Florence jusqu'en 1531, nº 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale de Paris, p. 669.

(2) Elle eut lieu le 17 et non le 15, ainsi que le dit M. Pierrugues, note 68 de son édition de ROSEO, p. 40. Cela résulte de la lettre écrite par Philibert le lendemain. Cf. Chronique anonyme de Florence, nº 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 669. Également le 17, fut pris le château de Firenzuola par 1,000 fantassins et par 200 cavaliers (*ibid.*, p. 670).

(3) Lettre de Philibert, du 18 septembre.

(4) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 septembre, dans GAYANGOS, p. 217.

(5) Lettre des mêmes au même, du 22 septembre, dans GAYANGOS, p. 240.

(6) Castiglione Aretino [illegible] de Castiglione, cf. SEGNI, l. III, p. 87.

Charles-Quint qu'il allait à Arezzo (1). Le lendemain, il arrivait sous les murs de la ville.

Il s'était ménagé des intelligences dans cette place, dont il désirait beaucoup être le maître. Un intrigant, soi-disant comte de Bevignano (2), qui était sous les ordres de Sciarra Colonna, était parvenu à capter ses bonnes grâces plutôt que sa confiance, car le prince avait bientôt deviné qu'il avait sous la main un instrument propre à toutes les besognes, même les pires, mais qu'il était cependant bon d'utiliser. Comme la fidélité des Arétins envers la république de Florence était plus que sujette à caution, il obtint sans peine de lui de les pousser à la révolte et de lui livrer la ville. Il lui expédia à cet effet des lettres de créance ; les Siennois, à qui il s'adressa pour avoir d'eux des secours en cas de besoin, ne voulurent pas le recevoir (3). Elles lui servirent surtout pour s'emparer dans la région de biens appartenant aux Florentins.

A la nouvelle de l'approche de Philibert, François del Monte, avec les 1,000 hommes qu'Albizi et Malatesta avaient mis à sa disposition, jugea prudent de se retirer, laissant aux habitants le soin de défendre eux-mêmes leur cité. Les prieurs ou magistrats municipaux organisèrent bien un semblant de résistance ; ils placèrent des sentinelles sur les remparts. Mais quand un trompette du prince s'avança, peu d'heures après, pour sommer la ville de se rendre, les Arétins manifestèrent une telle joie de pouvoir enfin secouer le joug de Florence que, pendant la nuit du même jour, les prieurs apportèrent, à Oglinio, sur un plateau d'argent, les clefs à Philibert, qui exigea d'eux une contribution de 20,000 ducats et la promesse de fournir à l'armée les vivres nécessaires à sa subsistance. Il donna le gouvernement d'Arezzo à Bevignano et poursuivit sa marche du côté du Bastardo (4).

(1) Lettre de Philibert à l'empereur, du 18 septembre.

(2) Originaire d'Arezzo, il se nommait en réalité François Aldobrandi ou Aldobrandini, et il était surnommé Rosso à cause de la couleur rousse de ses cheveux et de sa barbe. Cf. Segni, l. III, p. 89-90.

(3) Cependant Philibert, par lettre du 10 mai précédent, le leur avait chaudement recommandé (Pièces justificatives, n° 167 ; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé). Dans cette lettre, le prince le désigne sous le nom de « conte Francesco da Rezo ».

(4) Varchi, l. X, col. 292-293 ; Sperino, *loc. cit.*, p. 357 ; Segni, l. III, p. 88-90 ; Jacopo Nardi, *Le storie della citta di Firenze*, l. VIII, p. 351 ; Guichardin, l. XIX, fol. 361 v° ; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de

erranuova, Laterina, Ponte Levane (1), Monte Varchi, où il était
3 et où il fit reposer ses troupes quelques jours (2); le château de
Giovanni, Figline du val d'Arno, Signa et l'Incisa (3) furent les
nières étapes qu'il eut à parcourir avant d'arriver à Florence.
s franchit sans encombre en un peu plus d'une semaine, mais
sans que l'armée causât des ravages sur sa route. Les popula-
s, effrayées, se sauvaient dans les montagnes, se cachaient
s les bois, en un mot partout où elles croyaient être en lieu

endant que les Florentins se fortifiaient, ils envoyaient à Phi-
rt des ambassadeurs, autant pour l'amuser et pour examiner
camp que pour lui demander la paix, car ils espéraient tou-
s naïvement que François Ier leur expédierait des renforts afin
eur permettre de soutenir la lutte. A l'un d'eux, Rosso de Buon-
nonti, qui vint le trouver à Monte Varchi, il dit qu'ils avaient
on de repousser les prétentions du pape et de résister; que
ne pouvait qu'exécuter les ordres de l'empereur et que la pre-
re condition pour traiter était l'acceptation du rétablissement
Médicis. A Figline, il fit la même réponse à Bernard de Casti-
ne; celui-ci s'écria qu'il préférait voir sa patrie réduite en
lres (4). Puis le prince proposa l'élection à vie de quatre-
ts citoyens qui formeraient une sorte de sénat et dont qua-
e seraient nommés par Clément VII, les autres par le grand
seil. Sa proposition ne fut pas agréée; de son côté, le gon-
nier Capponi lui offrit de conclure une alliance avec Charles-
t et de payer 100,000 florins comptant et pareille somme à

bliothèque nationale, p. 669. Il fut, le 19 et le 20, au Bastardo, d'où il
it aux Siennois (Pièces justificatives, nos 203 et 206; Archives de Sienne).
Lettres aux Siennois, du 22 septembre, Pièces justificatives, nos 209 et 210;
ives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé.
Lettre de Philibert à l'empereur, du 23 septembre, Pièces justificatives,
2; *Priorista di Giuliano de' Ricci, loc. cit.*, p. 457. — Sur sa route, il avait
Galatropa, Cecina, la Torre et d'autres localités moindres du val d'Ambra
CHI, l. X, col. 298). Il séjourna à Monte Varchi du 23 au moins au 26 au
s; Pièces justificatives, nos 212-216; Archives impériales à Vienne, P A 96,
nal: Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé; jus-
27, selon GUICHARDIN, l. XIX, fol. 362.
Cf. Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Biblio-
ue nationale, p. 669.
Sur la mission de Rosso de Buondelmonti et de Bernard de Castiglione,
aussi SEGNI, l. III, p. 91-92, et GUICHARDIN, l. XIX, fol. 361 v°.

des époques déterminées (1). Philibert paraissait être sur le point d'accepter; cette fois encore, dans la crainte de mécontenter le roi de France, l'assemblée des Seize et les Dix refusèrent de ratifier la démarche du gonfalonier. La guerre était donc inévitable. On le crut si bien à Florence, surtout après plusieurs pointes poussées par la cavalerie aux environs, qu'une partie des habitants déserta en masse. Mais la garnison, forte de 14,000 hommes, en y comprenant la milice (2), était résolue à lutter jusqu'à la mort; elle était protégée par de solides travaux de défense et soutenue par une puissante artillerie. Philibert, qui ne l'ignorait pas, n'avait à sa disposition que quelques canons; anxieusement il attendait ceux qu'il avait demandés à Sienne au duc de Melfi et à François de Tovar, que, le 7 août, il avait accrédité comme son agent auprès de la république (3). Or celui-ci écrivait à Rome aux ambassadeurs de l'empereur qu'il avait toutes prêtes six pièces d'ordonnance, une couleuvrine, deux demi-couleuvrines et douze pièces de petit calibre, avec 200 barils de poudre et 800 boulets. Il y avait également 400 échelles de siège et 1,000 pionniers munis de tous les outils et instruments nécessaires. Il ne manquait plus, disait-il, que les ordres de Philibert (4), ordres cependant donnés par lui dès avant son entrée en campagne et souvent réitérés. Qu'on en juge plutôt.

Le 25 août, de Foligno, il avait prescrit de la façon la plus instante aux Siennois de lui envoyer le plus tôt possible de l'artillerie, des munitions, des pionniers, des vivres et autres choses indiquées dans ses instructions à François de Tovar (5); le lendemain, il s'engageait à leur rendre cette artillerie, aussitôt la guerre ter-

(1) Huit à dix mille gens de guerre, le reste citadins, selon les instructions de Philibert à Montbardon pour l'empereur, du 5 octobre, Pièces justificatives, n°s 222; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe. 13,000, dont 10,000 soldats et 600 cavaliers, selon Segni, l. IV, p. 89.

(2) C'est sans doute cette question d'argent qui fait dire à Sperino que Philibert séjourna un mois à Figline « secondo si suspicò, per denari dati al principe » (*loc. cit.*, p. 357).

(3) Pièces justificatives, n° 181; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé.

(4) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 septembre, dans Gayangos, p. 219-220.

(5) Pièces justificatives, n° 184; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé.

minée (1); le 6 septembre, il les priait de fabriquer de la poudre en quantité (2); les jours suivants, il réclamait des vivres, qu'il paierait comptant, et 700 lances pour ses gens d'armes et pour ses chevau-légers (3). Ses appels restaient sans écho; le 25 et le 26, il n'y avait plus une bouchée de pain au camp; depuis trois jours, l'armée, arrêtée à Monte Varchi, demandait à grands cris à manger; les capitaines eux-mêmes joignaient leurs clameurs à celles de leurs hommes, et le mécontentement était tel que le prince avait pu difficilement empêcher ses troupes de se porter sur Sienne et les territoires voisins qu'elles voulaient saccager.

Il exprimait les mêmes plaintes au sujet de l'artillerie. Ils lui avaient promis huit canons et autant de pièces de campagne; ils lui en expédiaient seulement cinq, dont un de moyen calibre et une couleuvrine; il exigea immédiatement le reste et, par leur ambassadeur, Louis Sergardi, les somma de se presser. Devant cette mise en demeure énergique, les Siennois commencèrent à s'exécuter, mais alors ce furent les bêtes de trait, mulets et bœufs, qui firent défaut pour le transport. Finalement, Philibert fut obligé de fournir des attelages pour accélérer l'arrivée des canons et de faire escorter les boulets et deux autres canons qu'il avait fait requérir depuis (4).

Dans une dernière lettre, du 7 octobre, il les invita encore à lui procurer 1,000 pionniers, tout ce qu'ils pourraient de canonniers et de bombardiers, 400 pots à feu, des piques, des pelles, des échelles et du plomb (5).

L'impatience du prince était plus que légitime, car, faute d'artillerie, il lui était impossible d'entreprendre un siège qu'il prévoyait devoir être fort long et présenter des obstacles sérieux, mais, d'un autre côté, il ne se rendait peut-être pas assez compte des difficultés que les Siennois rencontraient pour lui accorder satisfaction. Ce n'était pas en effet une petite affaire que d'approvisionner une armée relativement considérable qui était dépourvue de tout : vivres, artillerie, matériel de siège. Et puis, on savait à

(1) Pièces justificatives, n° 185; Archives de l'État à Sienne, *id.*, *ibid.*
(2) *Idem*, n° 191; Archives de l'État à Sienne, *id.*, *ibid.*
(3) *Idem*, n°s 192, 193, etc.; Archives de l'État à Sienne, *id.*, *ibid.*
(4) *Idem*, n° 197; Archives de l'État à Sienne, *id.*, *ibid.*
(5) *Idem*, n°s 225-226; Archives de l'État à Sienne, *id.*, *ibid.*

Sienne, comme partout ailleurs, que l'argent était rare chez les impériaux, et c'est sans doute aussi une sage réserve qui était cause de ces lenteurs. En attendant, il prit le parti de faire camper ses troupes entre Figline et l'Incisa (1).

Philibert mit à profit son séjour à Figline pour occuper le Casentin, territoire qui dépendait de Florence, et pour se ravitailler. A Bibbiena, les habitants, dévoués aux Médicis, lui fournirent de bonne grâce et au plus juste prix les vivres dont il avait besoin; il n'en fut pas de même de ceux de Poppi. Par prudence, ils tinrent à en référer d'abord aux Florentins, qui, pour toute réponse, envoyèrent, pour secourir leur ville le cas échéant, le commissaire André Zati, avec cinq compagnies; l'une d'elles fut presque entièrement détruite en route. Philibert fit alors marcher sur Poppi deux de ses colonels, Alexandre Vitelli et Sciarra Colonna, qui s'installèrent au couvent des Franciscains, mais ils en furent délogés par l'artillerie de la place. Après quelques escarmouches et plusieurs assauts aussi vigoureusement tentés que soutenus, ceux de Poppi, sur le conseil de François Minerbetti, évêque d'Arezzo, et de François Cattani, de Monte Varchi, qui y étaient réfugiés, décidèrent de capituler. Par la convention intervenue entre les deux parties, ils s'engageaient à procurer aux impériaux tout ce qui serait nécessaire à leur subsistance, et Zati, avec ses troupes, était libre de se retirer avec armes et bagages où bon lui semblerait. Le capitaine Mazzinghi et le commissaire Cantalupo furent laissés à Poppi par Vitelli, qui retourna au camp (2).

Mais, un autre jour, le 21, le prince étant venu à Rovezzano pour explorer le pays et dînant au château des Bartolini, ses chevau-légers subirent un échec de la part des Florentins. Un partisan du pape, Ramazzotto, avait été également repoussé dans le Mugello par le capitaine François Taruggi, de Monte Pulciano (3).

(1) Instructions de Philibert à Montbardon pour l'empereur, du 5 octobre, Pièces justificatives, n° 222; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe. Cf. Guichardin, l. XIX, fol. 361 v° et 362.

(2) Varchi, l. X, col. 304.

(3) *Ibid.*, col. 310. — Le 21 septembre, *Cronica di Firenze*, de frère Julien Ughi dalla Cavallina, *loc. cit.*, p. 412; cf. *Priorista di Giuliano de'Ricci*, *loc. cit.*, p. 457. — Selon Nardi, l. VIII, p. 352, Philibert semblerait être venu à Rovezzano pour attendre son artillerie, dont le mauvais état des chemins aurait retardé l'arrivée.

Ce qui, autant que le manque d'artillerie, paralysait l'action de Philibert, c'était le défaut d'argent et les irrésolutions du pape et de l'empereur. A ses demandes de subsides, Charles-Quint lui répondait tantôt qu'il lui « pourroit tourner a inconvenient », s'il mettait à sa disposition les sommes stipulées au contrat passé avec Ansaldo de Grimaldi (1), tantôt qu'il ferait bien de s'adresser à Clément VII et « en ce et aultres choses faire le myeulx » possible (2). Mais le pape était bien plus préoccupé de ses intérêts et de ceux de sa famille que du dénuement des hommes chargés de les défendre. Ceux-ci, même les luthériens, voulaient bien se faire tuer pour sa cause; mourir de faim, non. Cet abandon dans lequel ils étaient laissés, aussi bien par l'empereur que par le pape, explique, s'il ne les justifie pas, les exactions et les excès auxquels les troupes se livrèrent pendant ces guerres d'Italie. Philibert était entré en campagne depuis un mois exactement, lorsqu'il écrivait à Charles-Quint : « Sire, je vous suplie, regardés bien la date de ceste lestre et pensés que je sumes au dis huytième du mois. Vous savés que sela veut dire (3). » Cela signifiait tout simplement qu'il n'avait pas encore le premier ducat de la solde de ses troupes. En frappant d'une contribution de guerre les villes dont il s'était emparé sur son chemin, il n'avait fait que prévenir la révolte de son armée et des scènes épouvantables de désordre.

Même indécision quant aux moyens de venir à bout des Florentins. A leur ambassadeur Allamani, l'empereur avait dit qu'il était prêt à recevoir les quatre députés de la république qui devaient lui apporter des propositions de paix. Lorsque ceux-ci déclarèrent n'être autorisés à traiter qu'avec lui seul, sauf à rendre leurs biens aux Médicis et à les considérer comme les principaux citoyens de Florence, il répliqua que, lié avec le pape par la convention de Barcelone, il lui était impossible de rien entreprendre sans son assentiment, mais qu'il était tout disposé à s'entremettre pour faciliter un accommodement entre Clément VII et eux. Le

(1) Lettres à Philibert, du 13 et du 31 août et du 5 septembre, Pièces justificatives, nos 183, 187 et 190; Archives impériales à Vienne, P A 96, minutes.

(2) Lettre du 22 septembre, Pièces justificatives, no 208; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(3) Lettre du 18 septembre, Pièces justificatives, no 202; Archives impériales à Vienne, P A 99, autographe.

Sienne, com… à l'audience, fut plus éner-
impériaux. … étaient mis en révolte ouverte
cause de … troupes à Lautrec et qu'ils n'ob-
ses troup… se soumettaient au pape. Comme
Philib… il ne pouvait pas ne pas faire
sentin. … engagea à demander de nouvelles
A Bibb… nonce déclara que l'intention de
bonne … toute latitude au prince d'Orange
il n'… intérêts et de ceux de l'empereur ; si les
tin… de conciliation, il serait préférable
répon… et de ne pas aller jusqu'à la destruc-
com… quelques jours plus tard, l'empereur lui écri-
pre… mêmes termes, en ajoutant qu'il avait invité
sur … à s'en retourner du moment qu'ils
Co… pape (2). Le 11, sur l'avis d'Antoine
… il se décida à se prononcer : Philiber
… sur Ferrare, afin de punir Alphonse
… secours à la république (3), mais une
… coulée qu'il manifestait encore des velléités
… toute hostilité (4). Avec toutes ces hésita-
… avait plus à quoi s'en tenir. Nous verrons
… pas fini.

… de se rendre compte de la gravité de la
… et de s'apercevoir que les appréhensions

… ereur à Philibert, du 31 août, Pièces justificatives, n° 187.
… Vienne, P A 96, minute.
… au même, du 5 septembre, Pièces justificatives, n° 190
… à Vienne, P A 96, minute. — Sur les entrevues de l'empe-
… eurs florentins, cf. GUICHARDIN, l. XIX, fol. 358 v° ; Archives
… P A 96, minute, et la lettre de Nicolas Raince à Anne de
… septembre, ms 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 45 v°.
… septembre, Pièces justificatives, n° 193. — A ce m…
… Ferrare, qui ne devait pas donner suite à ses engagements
… était en pourparlers avec l'empereur pour la conclusion de
… et le pape.
… du 19 et du 29 septembre, Pièces justificatives, n° 204 et 218
… à Vienne, P A 96, minutes. — Par autres lettres du 11, du
… l'empereur recommandait à Philibert d'être bienveillant
… et les Siennois. Pièces justificatives, n° 196, 211 et 217
… à Vienne, P A 96, minutes.

le Philibert sur les conséquences de son départ étaient moti-
rées. Il résolut donc d'envoyer au commencement de septembre sur
es côtes de la Pouille les galères d'André Doria, qui, avec celles
le Naples et de Sicile, chercheraient à enlever aux Vénitiens et
ux autres ligueurs les villes qu'ils occupaient encore dans cette
rovince (1). Le départ de la flotte eut lieu vers le 6 (2). Le désac-
ord entre le cardinal Colonna et Alarcon, en un moment où la
onne entente de tous eût été plus que jamais nécessaire, l'affec-
ait beaucoup. Il recommanda au prince de faire ses efforts pour
es réconcilier.

Pendant son séjour à Gênes et dans d'autres villes d'Italie, il
eçut, à plusieurs reprises, les visites de délégués et de grands
ersonnages napolitains accourus pour lui présenter leurs hom-
nages, lui exposer leurs doléances ou lui demander justice : les
rinces de Salerne et de Stigliano, le duc de Nardo, les marquis de
aino, de Quarata, de Polignano, etc. (3), pour ne citer que les
lus notables. Les plaintes au sujet des abus déjà dénoncés
ecommencèrent, mais, à ce qu'il semble, Morone et son secré-
aire furent seuls incriminés, au moins d'une façon formelle. Le
ruit courait toujours que Morone avait placé son argent en lieu
ûr à Venise; on disait même qu'il avait l'intention d'y partir,
ous prétexte de rejoindre Philibert. Charles-Quint désirait s'assu-
er de sa personne, d'abord afin d'obtenir des éclaircissements sur
'affaire de François Sforza, ensuite pour lui faire expier ses méfaits
'ils étaient prouvés. Ordre fut donc transmis au prince de ne pas
ui permettre de s'absenter du royaume de Naples; s'il s'en éloi-
nait afin de venir vers lui, de le faire surveiller très étroitement,
t s'il prenait une voie suspecte, de l'arrêter pour qu'il lui fût con-
luit, tout cela sans scandale (4). Morone arriva à Rome le 18 sep-
embre; il se rendait auprès de Philibert, qui avait communiqué à de
Praet et à Mai les instructions antérieures de l'empereur. Comme
l était escorté par 30 de ses cavaliers à lui, il leur eût été difficile
le faire appel à leur concours. Ils se contentèrent donc d'écrire

(1) Lettre du 31 août.
(2) Lettre du 5 septembre.
(3) Rosso, p. 62-63.
(4) Lettre du 11 septembre.

au prince pour lui indiquer la route qu'il avait prise et lui conseiller d'envoyer au-devant de lui quelques officiers et un fort détachement de troupes soi-disant afin de l'accompagner (1). Morone quitta Rome le 23 (2). Il avait eu avec le pape une longue conférence dont de Praet et Mai ignoraient l'objet; ils supposaient qu'il y avait été question du Milanais et que Morone s'était engagé à amener François Sforza à accepter les conditions de l'empereur: ils croyaient qu'il échouerait dans son projet à cause de la répulsion qu'il inspirait aux conseillers du duc et au peuple. Ce qui est probable, — Varchi, avec sa merveilleuse sûreté d'informations, nous donnera presque la clef de l'énigme, — c'est que Morone gagnant le camp de Philibert, il fut surtout parlé de Florence (3). Il nous apprend en effet que Morone fit tenir plus tard à Clément VII le plan de toutes les fortifications de cette ville et qu'il s'efforçait de la pousser à la révolte, ainsi que le pays d'alentour (4).

Dans une de ses lettres (5), Charles-Quint annonçait au prince l'arrivée prochaine des Allemands, des Franc-Comtois et des Flamands levés par les soins de Montfort et de Moqueron. Leur départ de Trente avait été signalé dès le 28 août, et, actuellement (6), ils étaient dans le Mantouan et non loin de Venise. Le commandement en avait été confié au marquis de Mantoue avec le titre de capitaine général. L'empereur était encore incertain s'il se porterait sur Venise seulement avec toute son armée et les troupes d'Antoine de Leyva ou s'il irait en même temps attaquer les posses-

(1) Lettre de de Praet et de Mai à l'empereur, du 20 septembre, dans Gayangos, p. 219.

(2) Il devait partir le 22, selon une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 21 septembre (Ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 43).

(3) « ... Hyeronyme Moron a bien persuadé Sa Saincteté de les bien maltraicter (les Florentins) et d'en avoir commission de par icelle, a quoy a esté obvyé, et n'y a obtemperé Sadicte Sainctété qui a bien noté son mauvais voulloir et l'en estime encore moyns. » (*Loc. cit.*) — La lettre de Raince, en ce qui concerne Morone, est très violente; il exprime l'avis qu'il mérite d'avoir la tête tranchée; il le rend *seul* responsable du sac de Rome et des méfaits de l'armée impériale.

(4) L. X, col. 329.

(5) Du 5 septembre, Pièces justificatives, nº 190; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(6) A la date du 11 : voir lettre de ce jour, Pièces justificatives, nº 195; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

sions occupées par François Sforza, car il était en ce moment en pourparlers avec son ambassadeur pour un accommodement. Sforza était tout prêt à faire sa soumission et à solliciter son pardon pour les faits survenus depuis son adhésion à la ligue, mais pour le reste il réclamait justice pleine et entière. Charles-Quint exigeait que, pendant l'examen du litige qui les divisait, les villes de Pavie et d'Alexandrie lui fussent remises comme places de sûreté, sauf à les rendre dans l'état où il les recevrait, si, à la fin de l'expédition, le jugement était en suspens. Sforza conserverait Crémone, Lodi et les autres villes dont il était présentement maître. Si l'arrêt était à son profit, l'empereur lui restituerait ses États de Milan, sinon il lui laisserait Crémone, Lodi et Giara d'Adda pour lui et les siens. Dans le cas où il voudrait être homme d'Église, il postulerait pour lui auprès du pape le chapeau de cardinal, et il lui ferait attribuer des revenus suffisants. Sforza refusa de souscrire à ces conditions; il en formula d'autres qui furent adressées à Philibert et que Charles-Quint à son tour rejeta. Il renonçait à son projet d'aller se faire couronner à Rome, ainsi qu'il en avait eu l'intention, et il ferait prier le pape de venir le trouver à Bologne (1).

Sur ces divers points, l'empereur demandait, comme toujours, son avis au prince; celui-ci ne se prononça d'abord que sur la question militaire; il le fit avec sa franchise habituelle. Il désapprouva complètement le dessein de Charles-Quint de marcher en personne sur Pavie et contre les Vénitiens. De deux choses l'une, disait-il, ou Pavie est facile à prendre ou elle ne l'est pas. Si oui, il était inutile pour lui de se lancer dans une aventure de laquelle il n'aurait aucune gloire à retirer ; si non, il risquait d'y perdre de son prestige. De toute façon, il était préférable de charger de l'opération un de ses lieutenants (2). Quant à l'expédition contre les Vénitiens, il lui semblait dangereux de l'entreprendre aux approches de l'hiver, et l'empereur ferait bien de ne pas la conduire lui-même. La guerre contre les Turcs devrait aussi être différée jusqu'au printemps. Mais il n'insistait pas sur cette

(1) Lettre du 11 septembre, Pièces justificatives, n° 195.
(2) Déjà l'empereur avait désigné Antoine de Leyva pour aller s'emparer de Pavie, et il se proposait de l'y rejoindre (Lettre du 19 septembre).

déclaration, il ajoutait : « Je ne servyroys de tel ofise... ores que je soye ung des maindres servyteurs que l'empereur ayent et qu'il n'y a prinse au monde que je vousise tant obeyr que luy et par consequant Sa Sentité, puys qu'yl est son amys, *que yl n'y a ny l'um ny l'autre quy me seut ferre fere une chose sy mechante* et que je croyoys l'empereur tant jentil prince qu'il ne le me commanderoyt et que quant Sa Santité me commanderoyt chose pour son servyse honnorable, que je mestroys payne luy obeyr, *meys chose au contrayre, qu'yl ne le me commandat, car je ne feroys pas* (1). » Il renvoya les députés au pape avec cette fière réponse, en lui faisant dire encore que s'il voulait lui confier le soin de traiter avec les Florentins, il tiendrait « l'appointement » secret jusqu'à la fin pour voir s'il en pourrait tirer de plus grands avantages pour son service; que, dans ce cas, il ferait marcher l'armée, mettre en place son artillerie, battre la ville et, au besoin, donner l'assaut, mais que, pour rien au monde, il ne consentirait à se retirer honteusement ; que si cette combinaison ne lui agréait pas, il lui envoyât de l'argent pour trois ou quatre mois, afin de lui permettre d'attendre le moment favorable pour agir.

Le prince espérait recevoir le lendemain, 6 octobre, ses canons de Sienne. Il demandait des ordres à l'empereur au sujet de Florence et, dans le cas où il lui prescrirait de l'attaquer, il lui soumettait les divers moyens de s'en rendre maître. Un consistait à l'assiéger, à la bombarder et à la réduire par la force; l'autre, à l'investir à distance, à la harceler sans trêve ni repos et à prendre la plupart des villes des environs; le dernier, enfin, à la détruire et à l'incendier, ce qui serait pour les Florentins « ung dommage ymreparable ». La réalisation des deux premiers projets nécessiterait beaucoup d'argent; celle du troisième serait moins coûteuse, car elle entraînerait la prompte reddition des habitants. Ces moyens répugnaient également à Philibert, et il chargeait Montbardon de dire à l'empereur que, s'il désirait savoir son opinion sur celui qu'il conviendrait d'employer, il n'en indiquerait aucun, car il estimait que l'armée servirait plus utilement contre les Turcs. Il

(1) Guichardin (l. XIX, fol. 361 v°) dit aussi « ... le prince d'Orange, encores qu'il détestast librement, ensemble avec les ambassadeurs qui estoyent auprès de lui, la convoitise du pape et l'injustice d'icelle entreprise... »

se prononçait donc pour la paix, tant cette guerre, entreprise pour le seul profit des Médicis, lui paraissait odieuse, impie. Voilà ce que pensait, ce que disait — et ce n'était pas par pusillanimité — le vaillant soldat dont Michelet a voulu faire un chef de brigands. Encore une fois, il réclama, par acquit de conscience, les 30,000 écus qui auraient dû, depuis longtemps, lui venir d'Ansaldo de Grimaldi (1).

Philibert, surtout dans les circonstances présentes, aussi critiques qu'elles pouvaient l'être pour l'empereur du côté de l'Allemagne, prêchait presque un converti ; c'est là sans doute qu'il faudrait chercher la cause de ses hésitations. Il avait en effet plus intérêt à se défendre contre les Turcs et peut-être bientôt contre les protestants qu'à restaurer les Médicis sur le trône ducal de Florence. Dans une de ses lettres au prince, du 8 octobre, il lui avouait que si le pape « vouloit pretendre a la voye amyable, ce seroit bien le plus convenable a sa reputacion et encoires pour le repoz et seuhurté de sa maison », et, ajoutait-il, « le desireroye et ne puis entendre que a l'extreme il vuille perdre du tout ledict Florence (2). » Mais Clément en jugea autrement. Il fit dire à l'empereur que, contrairement à son opinion, il ne trouvait les combinaisons du prince « convenables ny a sa reputacion ny a propoz de la maison de Medicis (3) », et qu'il lui semblait qu'il allait plus « froidement » contre Florence. Il faisait presque entendre à Charles-Quint qu'il était de connivence avec lui. L'empereur s'en excusa de son mieux, en imputant les lenteurs de Philibert au manque d'argent ou à la supériorité des forces des Florentins. Afin de donner satisfaction aux impatiences du pape, il écrivit au prince trois lettres le même jour, 8 octobre, une autre le 10, et, le 9, il lui envoyait par Vaury des instructions détaillées. Dans toutes il lui répétait, à peu près dans les mêmes termes, d'aller de l'avant, « d'ensuyr ce qui a esté traicté avec Sa Sanctité et non

(1) Instructions du 5 octobre, Pièces justificatives, n° 222 ; Archives impériales à Vienne, P A 96.

(2) Pièces justificatives, n° 230 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(3) Pièces justificatives, n° 231 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute. — Dans les instructions du 9 octobre, Pièces justificatives, n° 235 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, il en est parlé presque dans les mêmes termes.

le mectre en souspeçon pour perdre son amyté (1)... que entierement s'ensuyve l'intencion et bon plaisir de Sadicte Sanctité... » et d'y faire « extreme diligence (2) ». Ce que ces ordres avaient d'impératif était atténué par l'approbation qu'il donnait aux idées de Philibert (3) et l'assurance qu'il emploierait tous ses efforts pour les faire prévaloir. Mais la conservation des sympathies de Clément VII lui était maintenant indispensable pour la réalisation de ses projets contre les Turcs : obtention de la bulle de croisade, de la « quarte », autorisation de vente de biens ecclésiastiques, etc. (4). Cette considération avait achevé de l'ébranler.

(1) Pièces justificatives, nos 230-232; Archives impériales à Vienne, P A 96, minutes.
(2) Pièces justificatives, n° 232.
(3) Instructions du 9 octobre.
(4) *Ibid.*

CHAPITRE XVI

Philibert établit son camp sous les murs de Florence. — Mesures prises par les Florentins pour fortifier leur ville. — Le prince n'est pas en état de l'attaquer. — Premières escarmouches. — Ferrucci à Prato et à Empoli. — Philibert tente infructueusement l'assaut contre Florence. — Fâcheuse situation du royaume de Naples. — Voyage du prince à Bologne auprès du pape et de l'empereur.

Philibert obéit. Le 9 octobre (1), arriva de Sienne l'artillerie qu'il avait eu tant de peine à obtenir; le 10, il partit de Figline, désireux de regagner un temps précieux, plus de quinze jours perdus, non par sa faute, en tergiversations, en allées et venues d'ambassadeurs plus ou moins qualifiés, dans la vaine attente de subsides et de renforts promis. Ses troupes se composaient alors de 300 gens d'armes, 500 chevau-légers, 2,500 Allemands, 2,000 Espagnols et 3,000 Italiens; 3,000 autres Italiens étaient sous le commandement d'Alexandre Vitelli et de Jean de Sassatello (2). Le 14 (3), il s'installa à la villa Bandini, dans la plaine de Ripoli, et établit une partie de son camp à un mille de la ville, jusqu'à un endroit appelé « Meo Oste ». Lorsque les Espagnols, qui firent leur jonction à l'Apparita, virent la cité à une faible distance, ils s'écrièrent joyeusement en agitant leurs piques et leurs épées : « Dame Florence, prépare tes brocarts ; nous venons les acheter à la mesure de nos piques (4). » Ils commencèrent, le 17, à faire des retranchements à Giramonte, où était l'avant-garde. Le

(1) Dans le *Priorista di Giuliano de' Ricci* (p. 457), il est dit que Philibert attendit à Figline son artillerie jusqu'au 3 octobre.

(2) Note de M. Pierrugues, dans Roseo, p. 71, d'après le *Priorista di Giuliano de'Ricci*, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 457.

(3) Varchi, l. X, col. 310 ; le 12, selon M. Pierrugues, dans Roseo, p. 85 ; le 20, selon le *Priorista di Giuliano de'Ricci*, *loc. cit.*, p. 457 ; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 669.

(4) Sperino, *loc. cit.*, p. 357.

24, l'artillerie de Sienne et quelques autres petites pièces furent mises en batterie; les pionniers et les sapeurs y élevèrent un bastion. Les troupes furent postées sur les collines environnantes et leur ligne d'investissement formait une espèce de demi-cercle qui embrassait toute la partie de Florence située au delà de l'Arno, à partir de la porte Saint-Nicolas jusqu'à la porte Saint-Frédien. Les capitaines s'étaient logés dans les résidences des alentours abandonnées par leurs maîtres : J.-B. Savelli au palais de Rusciano, le comte de San Secondo au Gallo, Alexandre Vitelli à Giramonte. Sciarra Colonna à Montici, Jean de Sassatello, Castaldo et Ascalino dans la villa de François Guichardin (1); le prince était également dans une de ses maisons; un peu au-dessous, dans celle de Vacchia, étaient Baccio Valori, commissaire général, et Berlinghieri. chef de la comptabilité. Le duc de Melfi, qui, de Sienne, était venu rejoindre Philibert, occupait la maison des Taddei; Valerio Orsini était à la « Lune »; du Guast, près des portes Saint-Georges et Saint-Léonard. Les lansquenets étaient, les uns sur la colline, non loin du prince, les autres dans la vallée, à proximité du monastère « del Portico » et du couvent des religieuses de San Matteo. A une faible distance. les Espagnols, vers le monastère de San Gaggio, sur les hauteurs de San Donato jusqu'à Bellosguardo et sous la villa de Bernard del Corno; sous le Campora, un détachement qui s'étendait du côté de San Gaggio et, sous Marignolle, un autre à Monte Oliveto. Le train des équipages arrivait jusqu'à Scandicci (2).

Mais les Florentins ne s'étaient pas laissé surprendre. Si, aux approches de l'armée de Philibert, quelques-uns s'étaient retirés en lieu sûr, la plus grande partie de la population était bien décidée à résister courageusement. Sans parler de la milice, ils pouvaient opposer à l'ennemi 8.000 hommes d'excellentes troupes, restes des bandes noires de Jean de Médicis, commandés par six colonels et

(1) Le célèbre historien. Il fut un des vingt-huit notables Florentins inscrits comme rebelles (VARCHI, l. X, col. 303).

(2) VARCHI, l. X, col. 310-311 : ROSEO, p. 65-69 ; voir aussi les notes de M. Pierrugues, p. 85-86, et le panorama de Florence publié par lui dans *Francesco Ferruccio*, d'après une fresque de Vasari, au Palazzo Vecchio de Florence, en tête du volume, et également reproduit ici.

La maison occupée par le prince est une des deux carrées, adossées aux murailles, presque au bas de la planche, derrière la partie supérieure de la figure allégorique



VUE DE FLORENCE; CAMP DE PHILIBERT

quatre-vingts capitaines, dont dix-sept appartenaient aux meilleures familles de la ville : les Strozzi, les Bardi, les Gherardini, les Altoviti, les Bartoli, les Biliotti, les Gondi, les Bongianni, les Machiavelli, etc., etc. Ils pouvaient aussi compter sur l'appui de Pise, de Livourne, d'Empoli, de Pistoia et de Prato, qui avaient de bonnes garnisons et d'importants approvisionnements. Étienne Colonna, que sa valeur et sa prudence désignaient pour ce rôle difficile, fut nommé capitaine général de la milice, et Hercule d'Este, fils du duc de Ferrare, qui n'avait pas cru, comme son père, devoir abandonner les Florentins, eut provisoirement le commandement des troupes.

Par ordre du Conseil des Quatre-Vingts, il fut décrété que les faubourgs de la ville et tous les édifices à un mille d'alentour, religieux ou profanes, petits et grands, qui étaient de nature à faciliter l'attaque et à gêner la défense seraient rasés jusqu'aux fondements et que la valeur en serait consignée, avec les noms des possesseurs, sur un registre spécial. Les propriétaires ne furent pas les moins ardents à se livrer à cette œuvre de destruction; leurs maisons étaient démolies à coups de fortes poutres entre-croisées et formant bélier; les vergers et les jardins furent ravagés; les vignes, les oliviers, les citronniers, les orangers, tous les arbres étaient arrachés, coupés, et servaient à faire des fascines pour les bastions. Le couvent de Saint-Salvi fut presque entièrement ruiné; il n'en fut guère conservé que la partie du réfectoire renfermant une peinture d'André del Sarto; les trois beaux châteaux des Caraggi, de Cossello et de Jacques Salviati furent brûlés; celui de Poggio de Caiano, bâti par les soins de Laurent le Magnifique, eût eu le même sort si les incendiaires n'avaient craint d'être arrêtés dans leur retraite par les troupes de Philibert (1).

Les récoltes avaient été abondantes; un édit prescrivit aux habitants du territoire de rentrer dans Florence et d'y transporter leurs denrées, qui seraient exemptées de droits; les troupes avaient été chargées d'aller mettre le feu aux fourrages et de faire couler les vins. Ces ordres furent en partie exécutés, de sorte que

(1) VARCHI, l. X, col. 301-302; SEGNI, l. III, p. 73; ROSEO, p. 49. Voir aussi *Cronica di Firenze*, de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, *loc. cit.*, p. 410-411. — Sur la destruction du château des Salviati, voir SEGNI, l. III, p. 93.

l'ennemi ne devait trouver devant lui que la dévastation.

Des mesures exceptionnelles furent prises contre les étrangers par crainte d'intelligences avec l'armée impériale. Le cardinal de Schomberg était venu de la part du pape en mission auprès du prince : il était aussi porteur de communications pour les Florentins. Ceux-ci, non seulement refusèrent de l'entendre, mais ils le firent escorter au delà des portes de la ville pour l'empêcher de plaider la cause des Médicis (1). Les commerçants espagnols furent enfermés dans une même maison, sans toutefois être trop inquiétés. Ils recevaient leur nourriture du dehors; on se contentait surtout d'intercepter leurs lettres. Les suspects étaient étroitement gardés à vue; un certain Giacomini Cocchi (2), qui avait eu la témérité de dire que Florence appartenait aux Médicis et qu'il vaudrait mieux les rappeler que de courir les chances d'une guerre, eut la tête tranchée. Ficino Ficini subit le même supplice pour avoir manifesté ses sympathies pour eux (3); de même encore un Observantin, le frère Victor Franceschi, qui fut accusé d'avoir encloué quatre canons sur les hauteurs de San Miniato et d'avoir offert aux impériaux d'introduire dans son couvent quelques-uns d'entre eux déguisés en religieux (23 octobre).

Les fugitifs, dont les biens avaient été confisqués, furent par édit sommés de revenir. Parmi eux était Valori, commissaire général du pape. Selon une loi promulguée contre les traîtres à la patrie, sa maison fut entr'ouverte de haut en bas. Mille ducats furent promis à qui le livrerait vivant, 500 à qui le livrerait mort. Parmi eux encore était le célèbre Michel-Ange, le protégé des Médicis. Il s'était d'abord retiré à Ferrare, puis à Venise. Ses concitoyens l'envoyèrent chercher dans cette ville avec un sauf-conduit. Quand, à la grande joie de tous, il revint, il fut chargé de la direction des fortifications. La plupart existaient d'ancienne date : quelques bastions avaient été construits en 1526. Persuadé que les meilleures murailles d'une ville sont les poitrines de ses défenseurs, il exécuta, surtout pour occuper les Florentins, les travaux qui lui étaient demandés : il fit établir un cavalier dans les jardins de San Miniato

(1) Segni, l. III, p. 92
(2) *Al* Charles Cocchi, dans Segni, l. III, p. 93.
(3) *Ibid.*, l. IV, p. 116.

et un autre dans ceux des Pitti qui dominaient tous les remparts, et sur celui-ci, une couleuvrine du poids de 18,000 (?), que les enfants appelaient *l'Arquebuse de Malatesta*. La maçonnerie en était tellement épaisse qu'elle ne pouvait être entamée même par les canons les plus puissants. Son œuvre, qui n'était pas parfaite, paraît-il, fut critiquée; l'opinion des gens de guerre était qu'un « professionnel » s'en serait mieux tiré, et c'était vraisemblable (1).

Léonard (*al.* Léandre) Signorelli, de Pérouse, ingénieur et poète, qui fut plus tard capitaine général de l'artillerie, avait la surveillance des fortifications (2). Il mourut six mois après. La garde des hauteurs de San Miniato fut confiée, du côté de l'est, à Étienne Colonna, et du côté de l'ouest, à Mario Orsini, qui avaient sous leurs ordres 3,500 fantassins et vingt-quatre capitaines, qui se partageaient le service de ce poste. Durant la nuit, ils étaient renforcés par une partie de la milice, tandis que le reste faisait des patrouilles dans la ville. Il était interdit aux soldats de sortir après la deuxième heure, à moins d'être appelés par les chefs. Enfin, seize commissaires faisaient des rondes nocturnes et diurnes sur les remparts; trois autres étaient adjoints à Malatesta et formaient avec lui son conseil.

Les Florentins étaient donc organisés pour la résistance, sinon pour l'attaque, et ils pouvaient attendre l'ennemi de pied ferme. Aussi Malatesta voulut-il voir s'il oserait tenter un coup d'audace. Un jour il réunit sur le rempart tous les musiciens de la ville et leur commanda de jouer de leurs instruments dans le but de provoquer les assiégeants, puis, comme ceux-ci ne donnaient pas signe de vie, il les envoya défier par un trompette; personne ne bougea; enfin, il fit battre tous ses tambours et tonner toute son artillerie; même calme dans le camp des impériaux (3).

C'est que Philibert n'était pas prêt. Il n'ignorait rien des ressources de toute sorte dont disposaient les Florentins. Outre qu'il était découragé par les fâcheuses nouvelles que le cardinal Colonna lui avait envoyées de Naples et qui lui faisaient dire à l'empereur,

(1) Sur les fortifications de Florence et les critiques adressées à Michel-Ange, voir Varchi, l. X, col. 311-312; Segni, l. III, p. 75.
(2) Sur Signorelli, voir Roseo, p. 90, 91.
(3) Varchi, l. X, col. 314-315.

dès le 19 octobre, que si le pape ou lui ne lui expédiaient pas d'argent, il faudrait traiter avec Florence (1), il craignait que les Vénitiens, enhardis par son impuissance, non seulement ne conservassent les villes de la Pouille, mais encore ne se rendissent maîtres du royaume; peut-être même fourniraient-ils des secours aux Florentins. Afin de payer les Espagnols qui n'avaient pas reçu leur solde du mois dernier, il avait demandé 20,000 écus à Clément VII, lequel lui en avait promis 10,000; d'après le compte qu'il adressait à Charles-Quint, l'arriéré se montait à la somme de 69,457 écus; il n'avait pas « ung sou », disait-il, pour faire subsister son armée, qui était obligée de tout acheter; ses troupes avaient patienté parce qu'il leur avait donné sa parole pour la fin du mois, et il ne restait plus que cinq jours avant la fatale échéance (2).

De plus, son armée était trop faible pour qu'il pût tenter de s'emparer de Florence. Il avait besoin au moins encore de 10 à 12,000 hommes pour entreprendre le siège de la ville de l'autre côté de l'Arno; il réclamait donc de l'artillerie de Bologne, des Allemands et des Espagnols, afin d' « achever cest emprysse tost. Sans sella et sans argent, n'en esperés nulle bonne sayllie, car il sont autant de gens dedans que nous sumes deors. Je me suys logé entretant asés près des rampars de San Domynyate et me voys toujours aprochant avec tranchees et ramparres plus pour montrer quy se fayt quelque chose que pour esperance de la prandre (3) ».

Du côté de Naples, il n'y avait rien à faire. Telle était la réponse consolante de l'empereur. Tout ce qu'il pouvait lui annoncer, c'est que les ambassadeurs de France l'avaient assuré qu'ils enverraient des ordres pour la prompte reddition de Barletta. Le pape avait songé à d'autres conditions pour les Florentins, mais Philibert apprenait à Charles-Quint que c'était pour entrer à Florence en maître, ce à quoi naturellement ils n'avaient pas consenti. Pendant ce temps-là, les Allemands déclaraient qu'ils refuseraient de servir; les Espagnols avaient faim, ils voulaient manger; les Italiens

(1) Pièces justificatives, n° 237; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.
(2) Lettre du 25 octobre. Pièces justificatives, n° 242; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.
(3) *Ibid.*

exigeaient leur solde. Il rappelait une fois de plus qu'il n'avait pas « un sou » ; l'associé d'Ansaldo de Grimaldi l'informait qu'il ne serait pas en état de lui livrer à temps les 30,000 écus qu'il attendait de lui. A bout d'arguments et n'ayant su que répliquer aux Allemands, il les engagea à porter leurs doléances à l'empereur, et, pour terminer, il le priait de faire au moins *courir le bruit* d'un prochain envoi de troupes et d'artillerie (1). Voilà à quelles cruelles extrémités le prince se trouvait réduit! Et, comme par une sorte d'amère dérision, Charles-Quint se contentait, le surlendemain, de l'inviter « à faire encore mieux ». Pour comble de malchance, il eut presque une réprimande parce que ses Allemands avaient enlevé aux deux compagnies comtoises des sieurs de Vienne et d'Autrey le butin qu'elles avaient fait sur l'ennemi; il devrait prévenir le retour de pareils abus (2). Autant eût valu demander d'empêcher des loups affamés de sortir du bois.

Ainsi que le disait le prince, il lui fallait montrer qu'il faisait quelque chose. Le 29 octobre, après avoir, la veille, reconnu les principales positions (3), il fit placer sur le bastion de Giramonte les gros canons dont il disposait, afin d'essayer de détruire le clocher de San Miniato, qui l'incommodait fort, car il renfermait deux pièces d'artillerie dont le servant, Jean Antonio dit Lupo, faisait un merveilleux usage. Comme du haut d'un observatoire, il découvrait tous les environs et apercevait les mouvements des troupes de Philibert. De la sorte il lui tua un certain nombre d'hommes. Pendant trois jours, de deux en deux heures, le prince fit tirer sur le clocher, mais les pièces étaient si mal pointées que les projectiles passaient par-dessus ou à côté; ils étaient d'ailleurs lancés de trop loin pour causer de graves dégâts à la mu-

(1) Lettre du 30 octobre, Pièces justificatives, n° 248; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

(2) Lettre du 1er novembre, Pièces justificatives, n° 249; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(3) Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 670. — D'après la même Chronique, les bandes impériales qui s'étaient emparées de Firenzuola passèrent dans le Mugello, prirent toutes les forteresses de la région, à l'exception de Vicchio, qui opposa une vigoureuse défense, et vinrent s'installer à Barberino, à la Scarperia et au Borgo (sans doute San Sepolcro); la cavalerie poussa jusqu'à Sesto, à 4 milles de Florence. (*ibid.* et p. 671).

raille, qui était fort épaisse et recouverte de ballots de laine (1). Le 4 novembre, il fit aussi battre par un canon le palais de la Seigneurie (2), mais, dès le premier coup, il éclata, et le boulet tomba, sans l'endommager, sur la maison du bourreau. Ce ne fut pas le seul accident de ce genre qui se produisit. Dans une lettre, du 8, à l'empereur, il avoue que, sur dix canons, quatre de ceux de Sienne s'étaient rompus après le deuxième ou le troisième coup, qu'il en attendait autant des autres de même provenance et qu'il n'en avait plus guère que quatre, ceux du pape, sur lesquels il pût sérieusement compter. Il lui demandait donc de lui en faire parvenir de Gênes ou de Bologne au moins douze, avec quelques pièces légères, ou encore de s'adresser au duc de Ferrare, qui ne pourrait pas les lui refuser, surtout si, comme on le disait, il traitait avec lui pour la paix et s'il s'engageait à ne pas s'en servir contre lui (3). Cette mésaventure du prince inspira au jurisconsulte Sylvestre Aldobrandini un sonnet en langue vulgaire qui commençait par ces mots : *Povero campanile sventurato* (Pauvre malheureux clocher) (4).

Depuis l'arrivée des troupes impériales, il y avait eu aussi quelques sorties de la milice. L'ennemi déniait à ceux qui en faisaient partie la qualité de combattants et se bornait à lui faire des prisonniers pour en avoir une rançon. Mais ils prétendaient bien être assimilés aux gens de guerre. Pour se faire reconnaître comme tels, deux d'entre eux, Vincent Aldobrandini et Morticino Antinori, massacrèrent des Espagnols, leurs prisonniers. Dans une de ces escarmouches, les Florentins prirent et blessèrent un certain nombre de leurs adversaires et en tuèrent environ 70, parmi lesquels les capitaines Cispa, Anguilotto et Bonifazio. Alexandre Vitelli fut frappé d'un coup d'arquebuse au genou et le comte de San

(1) *Priorista di Giuliano de' Ricci, loc. cit.*, p. 458; Nardi, l. VIII, p. 356; Guichardin, l. XIX, fol. 363.

(2) *Idem, ibid.*

(3) Pièces justificatives, n° 254; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe. — Le duc de Ferrare se réconcilia en effet dans ce même temps avec l'empereur, à qui il fit une réception magnifique lorsque celui-ci allait rejoindre le pape à Bologne. Il lui avait remis les clefs de Modène et de Reggio et l'avait accompagné jusqu'à Castel Franco, le défrayant de tout pendant la durée de son voyage.

(4) Varchi, l. X, col. 316; Roseo, p. 109-111.

Secondo à l'épaule. De leur côté, les Florentins perdirent plusieurs des leurs : Bartholomeo de Fano, le Corse Giacometto, etc. (1).

Également dès le début de cette guerre, Philibert trouva devant lui, non à Florence même, un de ces héros obscurs comme il en surgit dans les luttes que les peuples ont à soutenir pour leur indépendance, et qui devait lui susciter de sérieux embarras. Ce n'était pas un capitaine d'armée, mais un ancien marchand, qui, par son patriotisme, ses talents d'organisateur, son caractère prudent et juste, mais un peu altier, avait attiré sur lui l'attention de ses concitoyens en un moment où ils n'avaient pas trop de toutes les intelligences et de tous les dévouements. Il s'appelait François Ferrucci (2). Signalé aux Dix par Giannotti, secrétaire de leur conseil (3), il fut d'abord envoyé, avec 800 fantassins, en qualité de commissaire à Prato, le 5 octobre; à la suite de tracasseries du podestat Laurent Soderini, il n'y resta que jusqu'au 14 (4), et, ce même jour, il fut nommé commissaire général à Empoli avec les pouvoirs les plus étendus, non seulement sur cette ville, mais encore sur la région. Tout entier aux soins de la défense, Ferrucci fit, en peu de temps, d'Empoli, déjà forte, une place de premier ordre. Il la pourvut abondamment d'armes et de vivres, puis quand il fut bien assuré qu'elle était en état de résister, il commença à harceler, en personne ou par ses lieutenants, l'ennemi par de fréquentes sorties; il se tira toujours honorablement de ces expéditions. En quelques jours, il fit rentrer dans l'obéissance les habitants de

(1) Varchi, l. X, col. 319; Roseo, p. 105. — Le 2 novembre, selon Guichardin (l. XIX, fol. 363), il y avait eu une forte escarmouche aux bastions de Saint-Nicolas, de Saint-Georges et sur la route de Rome.

(2) Outre Varchi, l. X *passim*, Segni, *passim*, cf. *Francesco Ferruccio e la guerra di Firenze del 1529-1530. Raccolta di scritti e documenti rari pubblicata per cura del Comitato per le onoranze a Francesco Ferrucci nel 4° centenario della sua nascita*, par M. Pierrugues. Ce volume contient, outre les lettres de Ferrucci pendant cette période, les extraits d'auteurs le concernant et une bibliographie des très nombreuses publications auxquelles ont donné lieu la vie et les exploits du célèbre patriote florentin. Cette seule bibliographie forme les pages 517-530 du recueil.

(3) Giannotti a même laissé sur Ferrucci quelques pages qui ont été réimprimées dans le recueil de documents publiés par M. Pierrugues, *ibid.*, p. 289-304.

(4) Il reste de lui quatre lettres écrites aux Dix pendant son court passage à Prato; la première est datée du 8 octobre, la dernière, du 13; il commença, le 14, à correspondre d'Empoli avec les Dix (voir *Francesco Ferruccio*, p. 143-149).

Castel Fiorentino révoltés (1), il dispersa quelques jeunes Florentins, Agnolino Capponi, Julien Salviati et Léonard Buondelmonti, qui, sous le titre de commissaires du pape, parcouraient la contrée en commettant des déprédations. Puis, afin d'être en mesure d'accomplir quelque nouvelle action d'éclat, il écrivit aux Dix pour leur demander de la cavalerie. Ils lui expédièrent à Valdipesa 100 cavaliers sous la conduite de Jacques Bichi et d'Amico d'Arsoli. Le 7 novembre, ce renfort, sans éprouver aucune perte, fit prisonniers une centaine de cavaliers espagnols et les emmena comme en triomphe à Empoli. Le même jour, Tosinghi, commissaire de Pise, qui se trouvait à Pontadera, ayant eu vent que l'ennemi s'en retournait à Lari avec un butin considérable, fit venir en toute hâte 60 des cavaliers d'Hercule d'Este et autant d'arquebusiers, lesquels, joints à de l'infanterie de Castel Franco et de Montopoli, l'attaquèrent entre San Romano et les Capanne, lui enlevèrent son butin et lui prirent 60 hommes (2).

Mis en goût par ces succès, Ferrucci voulut aussitôt reprendre aux Espagnols San Miniato al Tedesco, dont ils s'étaient emparés et où ils avaient laissé 200 hommes sous la garde d'un capitaine. De là ils se répandaient dans les environs pour fourrager, car les vivres devenaient de plus en plus rares, et ils ravageaient tout sur la route de Pise à Florence. Il dirigea donc vers San Miniato des pionniers avec de l'artillerie et le matériel de siège nécessaire; il y vint lui-même avec sa cavalerie et quatre de ses compagnies. Après avoir fait dresser ses batteries, il commanda l'assaut et, donnant l'exemple, il escalada hardiment le rempart. Entraînée par son courage, sa troupe l'imita; malgré la résistance des défenseurs, secondés par les habitants, il pénétra à l'intérieur de la ville, massacrant ceux qui se trouvaient devant lui. Ceux qui échappèrent à la mort se réfugièrent à la citadelle. L'épée à la main et la rondache au bras,

(1) Le 26 octobre. Voir la lettre de Ferrucci au commissaire de Pise, Ceccotto Tosinghi, *ibid.*, p. 165.

(2) Lettres du même à Ceccotto Tosinghi et aux Dix, du 7 novembre, *ibid.*, p. 176 et 177; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 363; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 672. — Il y eut, le 17 et le 18 novembre, entre Lucardo et les Tavernelles, du côté de Certaldo, un engagement de cavalerie au cours duquel les impériaux perdirent de 50 à 60 chevaux et eurent autant de prisonniers (Lettres de Ferrucci aux Dix, du 17 et du 18 novembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 183 et 184).

il les y poursuivit et continua à combattre avec un acharnement qui imposait l'admiration aux gens de guerre eux-mêmes. Épuisés et ne pouvant plus soutenir l'effort d'une aussi vigoureuse attaque, ils demandèrent à capituler, à condition d'avoir vie et biens saufs. La ville et la citadelle furent livrées à Ferrucci, qui envoya le commissaire sous bonne escorte à Florence (1). Les Espagnols durent rendre ce qu'ils avaient pillé à San Miniato. Julien Frescobaldi y fut laissé en qualité de commissaire et Goro de Monte Benichi fut choisi pour occuper la citadelle (2). Mais, Ferrucci parti, Ascalino et Sciarra Colonna s'en rendirent maîtres de nouveau et y restèrent pendant presque toute la durée du siège, avec Ubertin Strozzi pour commissaire.

Philibert essaya de réparer ces premiers échecs. Il résolut de tenter l'assaut de Florence. Dans la nuit du 10 au 11 novembre, pendant que la ville était dans la plus profonde obscurité et qu'il tombait une pluie torrentielle, il s'en approcha, persuadé que les habitants étaient plongés dans les douceurs du sommeil et que la garnison commençait à fêter la Saint-Martin. Ses troupes étaient munies de 400 échelles et du matériel reçu des Siennois. Elles s'avancèrent jusqu'au pied des murs et des bastions, de la porte Saint-Nicolas à celle de Saint-Frédien, en criant: « Carnage, sac, boulets, boulets. » Mais partout les sentinelles faisaient le guet; les postes étaient bien gardés et les assaillants étaient tenus en respect tandis que la milice s'armait sans bruit. Vers quatre heures du matin, la foule était tellement nombreuse dans les rues principales qui aboutissent à l'Arno et sur les quatre ponts qu'il était impossible de circuler; toutes les maisons étaient éclairées; les habitants avaient des torches à la main; les gens de guerre portaient des lanternes, de sorte que, malgré les ténèbres, l'artillerie pouvait, à coup sûr, tirer sur les impériaux. La tentative avait avorté. Afin

(1) De la relation de Sperino (*loc. cit.*, p. 358), il semble résulter que c'est à Empoli que Fernand de Gonzague, avec un détachement de cavalerie, subit un échec que le prince lui reprocha avant de marcher contre Ferrucci à Gavinana.

(2) Lettre du même aux Dix, du 11 novembre, *ibid.*, p. 178. Cf. Varchi, l. X, col. 319-321. — Le 10 janvier et au commencement de février, il y eut encore deux escarmouches entre les troupes de Ferrucci et les impériaux, qui vinrent pour reprendre San Miniato (Lettres de Ferrucci aux Dix, du 16 janvier et du 5 février, dans *Francesco Ferruccio*, p. 224 et 231).

d'éviter un désastre, le prince fit rentrer ses troupes dans leurs campements respectifs (1).

Pendant ce temps, tout était allé de mal en pis au royaume de Naples. L'armée s'était mutinée; ses chefs avaient si peu d'autorité sur elle que, pour être en sûreté, ils étaient obligés de se faire accompagner par quelques hommes fidèles; elle s'était emparée de l'artillerie et marchait sur la ville. Dans son désespoir, Alarcon écrivait à l'empereur que les habitants de Barletta, de Trani et de Monopoli étaient « architraîtres », qu'ils étaient plus Vénitiens que les Vénitiens eux-mêmes, et il exprimait l'avis que, s'il était possible de les chasser de chez eux, il faudrait les remplacer par des Espagnols (2). Par contre, Charles-Quint venait d'apprendre heureusement que les Turcs avaient levé le siège de Vienne, le 15 octobre. Débarrassé, au moins pour le moment, de tout souci de ce côté, il comprit qu'il ne pouvait pas davantage laisser Philibert privé de secours. Il lui fit donc savoir qu'il avait demandé par Balançon au comte Félix de Werdenberg de lui amener, avec des canons, une partie de ses Allemands qui était destinée à renforcer les troupes occupées devant Florence et de mettre le reste à la disposition de Louis de Belgiojoso, gouverneur et capitaine général du Milanais. Il invitait en outre le prince à se rendre auprès de lui, ainsi qu'il lui en avait fait exprimer le désir (3).

Mais déjà, s'il faut en croire Varchi (4), il était parti le 11, aussitôt après son insuccès contre Florence, pour aller le trouver et lui exposer la situation telle qu'elle était. Selon ses propres termes, il était à « l'estreme uncyon » (5): malgré ses perpétuelles doléances, il n'était pas pessimiste; il était seulement prévoyant, et les événements ne lui donnaient que trop raison. Charles-Quint était depuis le 5 à Bologne, où il avait rejoint le pape, arrivé le 24 octobre précédent (6). Ce qui se passa pendant le séjour du prince auprès

(1) Varchi, l. X, col. 322; Roseo, p. 140-141.
(2) Lettres du 29 octobre et du 12 novembre, dans Gayangos, p. 318 et 329.
(3) Lettre du 12 novembre, Pièces justificatives, n° 257; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.
(4) L. X, col. 322.
(5) Lettre à l'empereur, du 4 novembre, Pièces justificatives, n° 250; Archives impériales à Vienne, P A 96, original signé.
(6) Sur l'arrivée de l'empereur à Bologne avec une nombreuse suite, cf. Vandenesse, *Journal des voyages de Charles-Quint*, publié par Gachard, t. II, p. 85.

d'eux, nous l'ignorons, car leurs entretiens durent être secrets. Mais il est facile de le deviner. Philibert ne manqua pas de répéter ce qu'il avait tant de fois vainement dit dans ses lettres, que pour prendre Florence il lui fallait des hommes, de l'artillerie et surtout de l'argent. L'empereur et Clément VII, qui escomptaient la paix avec François Sforza et avec les Vénitiens, promirent tout (1). Ce qui est certain, c'est que, plus que jamais, le pape se montra d'autant plus intraitable envers les Florentins qu'ils étaient sur le point d'être abandonnés à leurs seules forces.

Au cours de ces entrevues, il dut aussi être question du chapeau qu'à plusieurs reprises Philibert avait sollicité pour Pierre de la Baume, évêque de Genève. Quelques jours auparavant, il avait prié l'empereur d'intervenir auprès du pape en faveur de ce prélat, qui lui était tout dévoué (2). Clément VII voulut-il faire repentir le prince de son peu d'empressement à se prêter à ses vues sur Florence? Cela ne semble pas douteux, car l'évêque de Genève n'eut la pourpre que dix ans plus tard, et ce fut Paul III qui la lui accorda.

Clément VII, par un bref du 9 avril 1527, avait décerné le titre de bienheureux au cardinal Pierre de Luxembourg, mort au couvent des Célestins d'Avignon, le 2 juillet 1387. Il appartenait à la famille de la mère du prince. Celle-ci crut le moment très opportun pour obtenir sa canonisation par l'intermédiaire de son fils, qui était actuellement plutôt général en chef des troupes du pape que de celles de l'empereur. Elle l'engagea donc, de la part des Célestins et en son nom personnel, à entreprendre les démarches nécessaires; elle faisait ressortir quel honneur ce serait pour elle et pour lui de pouvoir ajouter un saint à toutes les illustrations de sa maison. La princesse ignorait peut-être que Clément VII, dans son bref de béatification, avait expressément déclaré qu'il n'entendait pas inscrire Pierre de Luxembourg au rang des saints. D'ailleurs les délais canoniques n'étaient pas encore expirés, et puis elle deman-

On y voit que le roi d'armes Bourgogne jetait l'or et l'argent par les rues.

(1) Voir la lettre de Philibert à l'empereur, du 20 février 1530, Pièces justificatives, n° 294; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(2) Lettre du 30 octobre, Pièces justificatives, n° 248; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

dait beaucoup : l'exonération, au moins partielle, des frais, qui furent toujours fort élevés. Sa lettre, datée de Nozeroy, du 11 novembre (1), parvint à Philibert à peu près au moment où il était à Bologne.

(1) Pièces justificatives, n° 255; Archives du Doubs, E 1297.

CHAPITRE XVII

Retour de Philibert à Florence. — Prise de Nipozzano, de Lastra. — Défaite de l'abbé de Farfa et succès des impériaux. — Attaque du camp par Malatesta Baglioni et par Étienne Colonna. — Pirro Colonna battu par Ferrucci. — Accusations des Napolitains contre le prince. — Les villes de la Pouille rendues à l'empereur. — Conclusion de la paix entre Charles-Quint, François Sforza et les Vénitiens. — Abandon de Pistoia et de Prato par les Florentins. — Tentatives inutiles pour un accommodement entre Florence et le pape. — Mécontentement des troupes impériales. — Escarmouche. — Plaintes de Philibert à l'empereur contre le manquement du pape à ses promesses. — François Ier prend sous sa protection le prince et ses biens situés en Dauphiné, en Bretagne et en France. — Propositions faites à Philibert par sa mère pour un mariage avec une princesse de Lorraine.

Le prince d'Orange quitta Bologne le 21 novembre (1) pour retourner à son camp, où sa présence était plus nécessaire que jamais. Le découragement gagnait de jour en jour ses troupes, qui, faute d'argent, étaient dans l'impossibilité de se ravitailler, et les Florentins l'exploitaient en attirant à eux les mécontents par l'appât d'une solde réelle et d'une situation matérielle meilleure. Aussi y avait-il eu déjà un certain nombre de désertions. De plus ils cherchaient à affamer l'ennemi, et leur tactique consistait surtout à détruire les moulins. Il n'y en avait plus que dans un rayon très éloigné, de sorte que l'effectif des assiégeants était réduit des détachements préposés à leur garde ou chargés d'aller aux approvisionnements; il en résultait de fréquentes escarmouches avec les garnisons et les postes qui étaient restés fidèles aux Florentins et qui tenaient un peu partout la campagne.

Le voyage de Philibert dura huit jours; il fut traversé par des rencontres avec une poignée de fantassins sous les ordres de Paul de Lari, envoyés précisément pour démolir les moulins de Vicano Le prince avait eu également à faire le siège de la ville forte

(1) Varchi, l. X, col. 323.

de Nipozzano, défendue par 100 hommes de guerre et 200 de ses habitants. Invitée d'abord à ouvrir ses portes, elle déclara vouloir résister, parce qu'il n'avait avec lui que quelques piétons espagnols que l'empereur avait mis à sa disposition à Bologne. Il l'attaqua donc de deux côtés à la fois, la prit d'assaut et força à capituler la garnison, qui s'était réfugiée dans la citadelle (1).

Son premier soin, dès sa rentrée au camp, fut de réunir ses capitaines et de leur proposer d'attendre jusqu'au 15 décembre suivant l'arriéré de leur solde, car les fonds promis par le pape n'avaient pas encore été envoyés, et pour faire face aux besoins les plus urgents il avait dû distribuer 20,000 ducats qu'il venait de recevoir de Naples. Ils y consentirent, au moins sur le moment, — car, sept jours plus tard, ils refusaient de continuer leur service (2). Et de nouveau il sollicitait des subsides, au risque d'être contraint de « fuyr deors du camp ». En même temps, il demandait à Charles-Quint d'utiliser des renforts qu'Alarcon lui expédiait de Naples, mais sans destination précise. Ils se composaient de 3.000 hommes sous la conduite de Maramaldo et de 1,000 autres sous celle de Marcio Colonna. Déjà ils étaient dans l'Abruzze et bientôt ils pénétreraient dans les États pontificaux. Alarcon avait agi de sa propre autorité, afin de n'avoir pas à les licencier dans le royaume même, car ils n'auraient pas manqué de s'y livrer à de graves excès. Il n'y avait pas à hésiter à employer ces bandes en raison de leur valeur: toute la question était de savoir où. Charles-Quint en déciderait avec le pape. Il réclamait aussi l'envoi de six des canons restés en la possession du duc de Ferrare et des 3 ou 4.000 premiers piétons qui seraient à Bologne et avec lesquels

(1) *Ibid.*: lettre de Philibert à l'empereur, du 30 novembre, Pièces justificatives, n° 259; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe: MELGUA, B4. — Après avoir rapporté la prise de Nipozzano, Melgua ajoute ce passage que j'avoue n'avoir pas pu identifier: « ... Castellum expugnare incipit. Castellum Vincentium impetum primo ita sustinebat ut facile appareret plus in armis. in virtute quam moenibus auxilii esse. Tandem omnes cecidere. Quo castello direpto. milites pauci custodiae causa locum comminuere. » (B 4 v°.) — Par contre. d'après la Chronique anonyme de Florence. ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 671. une colonne d'infanterie que le prince aurait envoyée contre les Florentins qui faisaient le siège de Peccioli révoltée fut mise en déroute.

(2) Lettre de Philibert à l'empereur, du 7 décembre, Pièces justificatives, n° 261; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

il se proposait d'occuper Viesca et d'autres châteaux remplis de vivres (1).

Le commencement du mois de décembre fut marqué par plusieurs succès appréciables.

Pirro Colonna, que Philibert avait lancé contre Volterra et Empoli avec ses capitaines Cesta (2) de Sienne et Centofanti, défit deux compagnies ennemies (3), mais le principal est celui qui fut remporté à Lastra. Cette ville avait pour les Florentins une importance exceptionnelle, car elle commandait le chemin d'Empoli, dont le commissaire leur fournissait des vivres en quantité, et les barques pouvaient y arriver sûrement de Pise jusqu'à l'embouchure de l'Ombrone et du Bisenzio. Ils avaient tout intérêt à la garder, ainsi que Monte Lupo, qui en était très proche (4). Les Dix chargèrent donc Julien Vespucci, commissaire de Signa, de pourvoir Lastra de tout ce qui lui serait nécessaire pour être en état de résister. La défense en fut confiée à Michel-Ange de Parrano (5), qui était au château de Campi; Ferrucci y détacha deux compagnies sous les ordres de Fioravante de Pistoia et d'Octavien de Bertinoro. Ils la firent fortifier solidement et y accumulèrent des approvisionnements provenant des pays d'alentour. Dès que Philibert en eut connaissance, il donna mission à Rodrigue de Ripalda d'aller s'en emparer avec deux régiments espagnols. Celui-ci somma la garnison de se rendre. Mais les capitaines florentins, qui n'avaient que 300 fantassins, encore quelques-uns étaient-ils au fourrage, décidèrent de tenir bon; le château était petit, à la vérité, mais pourvu d'épaisses murailles; d'ailleurs Florence n'était pas loin; il serait facile de leur porter secours.

Les Espagnols n'avaient pas d'artillerie. Force leur fut donc de tenter l'assaut. Ils appliquèrent les échelles contre les remparts et essayèrent, mais vainement, d'atteindre jusqu'au sommet. Ils furent repoussés par les assiégés, qui, malgré leur infériorité numérique,

(1) Lettre du 7 décembre.
(2) Appelé aussi Costa par Varchi, l. X, col. 328.
(3) Lettre de Philibert, du 7 décembre; Roseo, p. 96-99.
(4) Appelé aussi de Panzano par Varchi, l. X, col. 323.
(5) Monte Lupo fut pris vers le 1er décembre (Lettre de Ferrucci aux Dix, du 3 décembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 199).

en tuèrent et en blessèrent une quantité à coups d'arquebuse, de poutres et de quartiers de rochers qu'ils roulaient sur eux. Ripalda, obligé de lâcher pied, demanda, pendant la nuit, des renforts et de l'artillerie à Philibert, qui fit partir immédiatement 1,000 Espagnols, 1,000 Allemands (1) et deux canons. Au même moment, les Dix dépêchaient à Lastra Pasquino avec son régiment corse, Georges Amico d'Arsoli et Jacques Bichi avec leur cavalerie; ils écrivirent à Gherardi, commissaire de Prato, d'y expédier en toute hâte deux compagnies, ainsi que Ferrucci. Ces derniers arrivèrent trop tard, lorsque les impériaux étaient en train de battre les remparts avec leur artillerie et de donner un nouvel assaut. Déjà les assiégés, à bout de munitions et de ressources, tout en ayant lutté courageusement contre les lansquenets, avaient capitulé. Le vainqueur leur avait promis de leur laisser la vie et leurs biens saufs et de leur permettre de se retirer où bon leur semblerait. Mais à peine la porte avait-elle été ouverte aux assaillants que ceux-ci la refermèrent, firent prisonniers les capitaines et passèrent au fil de l'épée les 200 hommes qui restaient de la garnison. Dans sa lettre à l'empereur, Philibert dit qu'il n'en échappa pas « ung pour en dire des nouvelles ». En rentrant au camp avec leurs canons, « sens riens avoyr perdu, » les impériaux rencontrèrent environ une centaine de fantassins qui furent défaits et tombèrent en leur pouvoir. Quant aux trois capitaines, ils furent remis en liberté moyennant une forte rançon payée par les Florentins, qui avaient encore besoin de leurs services (2). La capitulation de Lastra eut lieu le 6 décembre. Elle coïncida ou à peu près avec un échec infligé à des détachements de l'abbé de Farfa aux environs d'Arezzo. En quelques jours, les troupes de Philibert avaient enlevé sept drapeaux à l'ennemi.

Le prince avait d'excellents auxiliaires dans les Siennois, qui, en dépit de leurs lenteurs à lui fournir de l'artillerie, avaient pris fait et cause pour le pape, uniquement par haine contre les Florentins. Dès le début du siège, ils commencèrent par brûler et

(1) 2,000 Allemands, 400 cavaliers et quatre pièces d'artillerie, selon VARCHI, l. X, col. 324.

(2) Lettre du 7 décembre; VARCHI, l. X, col. 324; SEGNI, l. IV, p. 103; GUICHARDIN, l. XX, fol. 366 v°; Chronique anonyme de Florence, ms. 13 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 672; ROSEO, p. 111, 114, 132, 134, 136-138; voir aussi les lettres de Ferrucci aux Dix, du 3 et du 6 décembre, p. 200-202.

saccager tout sur leurs frontières, par attaquer Montepulciano, qui leur opposa une résistance énergique; par chasser les Ricasoli de Brolio, qu'ils incendièrent, etc. (1). Philibert, pour les récompenser, leur donna le château de San Casciano. Par contre, il aurait pu avoir un adversaire dangereux en l'abbé de Farfa, qui, nous le savons, avait offert à Florence son concours pour quelques milliers de ducats. Le 3 novembre, ce condottiere interdit par le pape entra à Monte Pulciano avec 200 fantassins et autant de chevaux et, peu de temps après, à San Sepolcro. Là il fut chargé de recruter encore 300 hommes, afin de surveiller la route d'Arezzo que suivaient les convois destinés à ravitailler l'armée du prince. Mais celui-ci l'avait prévenu et avait fait marcher contre lui Alexandre Vitelli avec une compagnie de fantassins espagnols et une compagnie de chevau-légers du comte Philippe Tornielli. Vitelli s'empara de Monterchi, passa de là à Citerna, puis à Anghiari, où il trouva l'infanterie de l'abbé de Farfa. Un combat s'engagea au cours duquel, le 17 décembre, elle fut mise en déroute, en partie faite prisonnière et perdit six drapeaux, pendant que Vitelli occupait Anghiari. L'abbé n'avait fait que se montrer avec sa cavalerie; lorsqu'il vit sa troupe vaincue, il tourna bride en hâte et chercha un refuge à San Sepolcro, ensuite à Bracciano, capitale de son minuscule État. Du témoignage de Varchi il paraît résulter qu'il s'était concerté à Citerna avec Vitelli pour trahir les Florentins. C'est d'autant plus vraisemblable qu'il ne tarda pas, sans doute par crainte d'être dépossédé, à se rallier à la cause du pape et à celle de l'empereur. Afin de justifier sa défection, ce sinistre brigand se plaignit aux Florentins d'avoir été abandonné par eux, et, ce qu'il y a de plus fort, ceux-ci lui firent des excuses (2).

Le bruit de la prise d'Arezzo était arrivé jusqu'au prince et jusqu'à Charles-Quint (3), mais il était inexact. La tentative de l'abbé de Farfa n'y était pas étrangère; il était surtout motivé par l'hos-

(1) Brolio et Mileto furent pris par Mario Bandini et François Severini (Lettre de Philibert aux Siennois, du 29 octobre. Pièces justificatives, n° 247).

(2) VARCHI, l. X, col. 337; SEGNI, l. III, p. 98, et l. IV, p. 104; NARDI, l. VIII, p. 362; GUICHARDIN, l. XX, fol. 367. Cf. lettre de Philibert à l'empereur, du 20 décembre. Pièces justificatives, n° 268; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

(3) Lettre de Philibert à l'empereur, du 30 novembre, Pièces justificatives, n° 259; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe, et

tilité qui existait entre le commandant de la ville et celui de la citadelle, le comte Rosso de Bevignano, dont il a déjà été parlé. Le premier était partisan des Florentins; le second tenait pour les impériaux, auxquels il fournissait des vivres. A la suite de faits graves : tentative de bombardement des habitations (12 novembre), pillages et massacres, les Arétins décidèrent de détruire la citadelle. A cet effet ils élurent un conseil de guerre composé de six citoyens, s'imposèrent une contribution extraordinaire pour la levée de 600 fantassins, puis ils en firent en règle un siège pendant lequel ils lui donnèrent de nombreux assauts. En prévision d'attaques du dehors, ils demandèrent du secours à Philibert, qui leur envoya Diego de Mendoza avec de l'infanterie et de la cavalerie. Mendoza, tout en surveillant les opérations du siège, voulut, au commencement de décembre, s'emparer de quelques châteaux des environs encore en possession des Florentins, mais il fut bientôt frappé mortellement d'un coup d'arquebuse. Ses restes furent transférés à Arezzo et inhumés dans l'église Saint-Bernard de cette ville (1).

Le 2 décembre, avait eu lieu à Florence l'élection d'un nouveau gonfalonier, Raphaël Girolami, et celle des Dix. Girolami, désireux d'inaugurer par un événement d'éclat son entrée en fonctions, engagea Étienne Colonna à tenter une sortie contre le camp des impériaux, afin d'effacer, en cas de succès, la pénible impression causée par la perte de Lastra. D'accord avec Malatesta, Étienne organisa pour la nuit du 11 décembre une expédition à laquelle devaient prendre part, avec une bande de la milice commandée par Alamanno Pazzi, 100 arquebusiers et 400 fantassins, tous en corselet recouvert d'une chemise blanche qui servirait à les distinguer des ennemis et armés seulement de hallebardes et de pertuisanes. L'attaque commencerait par Montici, où avait son quartier Sciarra Colonna, son parent, pour qui il avait une haine

reur à Philibert, du 5 décembre. Pièces justificatives, n° 260; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(1) Varchi, l. X, col. 337-338. — D'une lettre de Philibert à l'empereur, du 21 décembre, il résulte que le comte de Bevignano accompagnait Alexandre Vitelli dans sa poursuite contre l'abbé de Farfa et que la défaite complète de celui-ci arriva le 18 décembre. Pièces justificatives, n° 270; Archives de Simancas, « legajo » 1438, fol. 15.

profonde ; dès la première alarme, Mario Orsini, qui avait la garde du bastion de Saint-François, ferait tirer deux pièces d'artillerie. A ce signal, les chefs des troupes effectueraient leur sortie par trois endroits à la fois : Octavien Signorelli par la porte Saint-Pierre Gattolini ou de Rome, Jean de Turin par celle de Saint-Georges et Mario Orsini par la porte dite de Saint-François, à cause de son voisinage avec le couvent de ce nom. Malatesta ferait sonner la retraite quand il le jugerait à propos, les troupes rentreraient petit à petit dans la ville et l'artillerie ferait feu sur l'ennemi s'il les poursuivait. Toutes les dispositions prises, Colonna, une zagaie à la main, se plaça au milieu de ses combattants, et, vers la cinquième heure de la nuit, par une obscurité complète, sous une pluie fine, il leur adressa ces simples mots : « Vaillants soldats, je vous conduis à une victoire sûre et certaine : faites ce que vous me verrez faire ; » puis la colonne se dirigea du côté du camp.

Elle marchait dans le plus grand silence. Au Pavillon des cinq routes, deux sentinelles ennemies furent tuées. Le passage se trouvant libre entre Rusciano et Giramonte jusqu'à Montici, le régiment de Sciarra Colonna fut attaqué à l'improviste ; nombre d'hommes furent égorgés ou blessés ; les autres, effrayés, se répandaient dans tous les sens, cherchant à fuir ou à se défendre. En l'absence de Sciarra, Smeraldo, son lieutenant, qui se rendait compte du danger dont il était menacé, cria : « Aux armes ! aux armes ! au secours ! au secours ! » et, avec quelques fantassins résolus, il tint bravement tête aux assaillants jusqu'à l'arrivée de renforts. Pendant que le camp se réveillait et se préparait à courir sus aux Florentins, il se produisit, selon Varchi, un incident comique qui contrastait avec les horreurs de cette boucherie humaine. Ceux-ci enfonçaient les portes d'un réduit dans lequel ils pensaient trouver des impériaux endormis. Il ne renfermait qu'un troupeau de porcs, qui, épouvantés par le bruit, s'échappèrent en poussant des grognements terribles et se jetèrent dans les jambes des soldats, dont plusieurs furent renversés par eux.

Philibert accourut au milieu de tout ce tumulte. Il était accompagné de ses capitaines, qui portaient des torches. De la voix et du geste, il excita le courage des troupes qu'il amenait à sa suite, et la lutte recommença. Alors Mario Orsini fit tirer le canon, et la

garnison sortit de Florence ainsi qu'il était convenu. Le prince, attaqué de plusieurs côtés à la fois, crut à un engagement général. L'épée à la main, il parcourait tous les rangs et lançait ses ordres pendant que le combat se continuait avec un égal acharnement de part et d'autre. Tout à coup, Malatesta, qui jugea peut-être les Florentins en danger ou qui, selon une opinion que les événements postérieurs justifièrent, était déjà de connivence avec l'ennemi, fit donner le signal de la retraite plus tôt qu'on ne s'y attendait, et la garnison reprit le chemin de la ville sans être trop inquiétée. Si Philibert et Fernand de Gonzague avec sa cavalerie ne la poursuivirent pas, c'est qu'ils supposaient sans doute qu'ils seraient accueillis par l'artillerie de la place; avec des canons en nombre insuffisant, il leur eût été impossible de riposter. Ils se contentèrent de maintenir leurs troupes sous les armes le reste de la nuit.

Cette camisade leur coûta 200 hommes. Du côté des Florentins, les pertes furent nulles, au rapport de Varchi. Ils se flattaient d'avoir pu, dans cette circonstance, anéantir les impériaux s'ils n'avaient pas été rappelés prématurément. Quelques aventuriers qui s'étaient joints à eux pour piller et des fuyards affolés firent même courir le bruit que l'armée avait été taillée en pièces. Le prince profita de cette alerte pour faire élever des retranchements autour de son camp et le fortifier davantage (1).

Par contre-coup, des soulèvements avaient eu lieu dans certaines villes déjà conquises : des commissaires du pape et de l'empereur y furent mis à mort ou en furent chassés. Ferrucci, qui avait appris que Pirro Colonna se dirigeait sur Montopoli, dans l'intention de la reprendre au capitaine florentin Michel, alla s'embusquer entre cette ville et Palaia. Dès qu'il parut, Ferrucci l'attaqua et lui infligea, le 12 décembre, une sanglante défaite au cours de laquelle Pirro eut sept drapeaux enlevés, 200 hommes tués, blessés ou prisonniers. Parmi ces derniers, il y avait six capitaines; un

(1) Varchi, l. X, col. 326-328; Segni, l. IV, p. 104; Guichardin, l. XX, fol. 367; Roseo, p. 127-132, et notes de M. Pierrugues, p. 143-145; *Priorista di Giuliano de' Ricci, loc. cit.*, p. 458; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 671. — Une reproduction de cet engagement a été donnée, d'après une fresque de Vasari au Palazzo Vecchio de Florence, par M. Pierrugues, dans *Francesco Ferruccio*, entre les pages 468-469.

autre, Cesta (*al.* Costa), de Sienne, fut au nombre des morts. Enfin Pirro, au plus fort de l'action, tomba avec son cheval dans un fossé rempli de boue. Il s'échappa, paraît-il, grâce à la complicité de quelques soldats ennemis (1).

La journée du 16 fut marquée par un accident qui fut très sensible aux Florentins. Dans l'après-dîner, Mario Orsini, le capitaine Georges de Santa Croce, Malatesta et les commissaires dont il était toujours escorté étaient réunis dans le jardin de San Miniato et discutaient sur un ouvrage trop saillant et ainsi très exposé au canon des assiégeants. Ce rassemblement appela l'attention des impériaux, qui, au moment même où Malatesta et les commissaires s'éloignaient, tirèrent de Giramonte dans cette direction un coup de couleuvrine. Le projectile rencontra un pilastre et fit voler en éclats des morceaux de briques et de plâtras qui frappèrent Santa Croce à la tête, Orsini en deux autres endroits. Le premier fut tué roide et celui-ci succomba quelques heures après. En outre huit hommes perdirent la vie et plusieurs furent grièvement atteints. La population fit de magnifiques funérailles à ces deux capitaines, aussi vaillants soldats que dévoués patriotes. Santa Croce fut inhumé dans l'église du Saint-Esprit et Orsini dans celle de Saint-Marc (2). Ce qui put consoler les Florentins de cette double perte, ce fut la nouvelle de la mort subite de Jérôme Morone, survenue le même jour, car ils avaient en lui un ennemi dont les remarquables facultés leur avaient déjà causé un tort énorme (3). Le 19, Fernand de Gonzague fut aux prises, entre Prato et Florence, avec un détachement ennemi qu'il défit complètement; il lui mit 200 hommes hors de combat (4). Colle se rendit (5).

(1) Varchi, l. X, col. 328; Roseo, p. 192-202, et notes de M. Pierrugues, p. 216-218; lettres de Ferrucci aux Dix, des 13, 15 et 16 décembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 206-207, 210 et 213.

(2) Voir lettre de Ferrucci aux Dix, du 18 décembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 214.

(3) Varchi, l. X, col. 329; Segni, l. III, p. 96; Nardi, l. VIII, p. 365; Guichardin, l. XX, fol. 367.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 20 et du 21 décembre, Pièces justificatives, n[os] 268 et 270; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe; Archives de Simancas, 1438, fol. 15. — C'est probablement à cette escarmouche que Ferrucci fait allusion dans sa lettre aux Dix, du 21 décembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 219.

(5) Lettre de Philibert aux Siennois, du 22 décembre, Pièces justificatives,

Le décès, encore mystérieux, de Morone fut annoncé à l'empereur, qui, dès le 18, invita Philibert à faire saisir immédiatement les papiers, les lettres et l'argent qu'il pouvait avoir laissés au camp de Florence et à donner sans retard des ordres pour que les mêmes mesures fussent prises à Naples et ailleurs et que les biens qu'il possédait au royaume fussent séquestrés (1). Fut-il la conséquence de nouvelles dénonciations adressées à Charles-Quint, le 20 novembre précédent (2), et qui étaient une réédition des plaintes antérieures contre l'administration de certains agents impériaux, plaintes qui avaient aussi été portées au prince? Il serait téméraire de l'affirmer, mais une coïncidence est au moins singulière : c'est que celui-ci avait dû encore s'expliquer, bien plus se justifier, la veille même de la mort de Morone, car, entre temps, il avait reçu du cardinal Colonna la copie d'une lettre au Conseil de la ville dans laquelle son entretien avec les ambassadeurs avait été considérablement travesti. Philibert eut à cœur de rétablir la réalité des faits : il le fit avec sa franchise habituelle, mais aussi avec une rudesse qu'excuse son indignation. D'abord il leur avait reproché d'avoir menti quand ils avaient prétendu que l'argent dont il avait communiqué l'état à l'empereur provenait de concussions commises au royaume de Naples ; il leur avait déclaré qu'il réclamerait lui-même une enquête sur ses actes et que, dans le cas improbable où son innocence ne serait pas reconnue, il n'hésiterait pas à « leur rompre la teste ». Devant cette attitude énergique, les Napolitains protestèrent qu'il n'avait pas été question de lui ; ils n'avaient jamais songé à imputer ces malversations qu'à leurs véritables auteurs, et ils avaient estimé agir ainsi dans l'intérêt du royaume. Il répliqua que, si elles étaient prouvées, ce qui était contesté par beaucoup, il était prêt à infliger la peine capitale aux coupables, quels qu'ils fussent, mais qu'il entendait bien en user de même avec les calomniateurs. Il leur demanda de citer des noms. Était-ce Martirano? était-ce Morone? Ils étaient là pour répondre et

n° 271 *bis*. Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 363.

(1) Lettre du 18 décembre, Pièces justificatives, n° 267 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.

(2) Lettre de de Praet aux Archives impériales à Vienne, P A 96. Cf. aussi p. 288 et 289

pour se défendre. Quant à lui, sans nier absolument qu'il y eût eu des détournements, il persistait à penser qu'ils n'avaient pas atteint les proportions exagérées qu'on leur attribuait, et il affirmait une fois de plus que s'il y en avait eu, c'était à son insu. Ils ne durent nommer personne. Enfin le prince leur dit que les étrangers qui avaient conservé à l'empereur le royaume de Naples valaient bien ceux des indigènes qui avaient failli le perdre; sur l'observation qui lui fut faite qu'il y en avait de bons, il ajouta qu'il y en avait bien peu.

Dans la lettre transmise à Philibert par le cardinal Colonna, il était écrit que Charles-Quint tiendrait compte de leurs doléances. Le prince ne put s'empêcher de trouver la chose « estrange ». Comment, fait-il remarquer à l'empereur, « j'estoys la, et vous ne m'en dites jamays ung most! » Humilié d'avoir été moins cru que « troys Napolitains », et bien que Dieu lui eût donné « bras et jambe et parolle pour leur contredire », il demande à Charles-Quint de faire vérifier l'état précité, de sommer les accusateurs d'apporter des preuves, de le confronter avec eux, avec les officiers préposés au maniement des fonds, et de faire justice des imposteurs ou des concussionnaires. « Car croyés, sire, que sy vous me donniés le mesme royaume de Naples, que ne me obligeriés tant a vous, ne me feriez tant de deplaysir que de donner autorité a tieulx rustres de devysé chose manteusse de moy. Et pour vous dire la veryté, je croys que ne le vous ay point meryté jusques a ceste heure, et moins en ay je le vouloyr (1). » Il semble que les explications si catégoriques du prince satisfirent Charles-Quint, car il lui fit dire par Chalain qu'il avait toute sa confiance (2). Philibert l'informait, le 28, qu'il avait entre les mains tous les papiers de Morone laissés par lui au camp, qu'il n'avait pas été découvert d'argent et que, pour le reste, il avait

(1) Pièces justificatives, nº 264; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, t. IV, fol. 355, copie; Lanz, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 357-359, nº 130; traduit dans Gayangos, p. 371-374.

(2) Cette lettre, indiquée dans celle de Philibert à l'empereur du 28 décembre, semble perdue. Le prince dit : « Croyés, sire, que sil vous avés la fiance en moy que dites, que n'avés tort, car j'aymeroys mieux estre mort que de fere chose en quoy puysiés prendre suspicyon du contrayre, et vous mercye très humblement que ainsy le pansés. »

donné au cardinal Colonna les instructions nécessaires (1).

Au royaume de Naples et partout ailleurs qu'à Florence, l'horizon commençait à s'éclaircir. Après beaucoup d'atermoiements, Rence de Ceri, en vertu d'ordres de François Ier, apportés par l'amiral Chabot (2), s'était enfin décidé à livrer une partie des places encore occupées par la ligue : Barletta, Molfetta, Jovenazzo et Monte Sant'Angelo. La reddition de Barletta eut lieu le 11 décembre, mais la ville était presque entièrement détruite ; elle était aux quatre cinquièmes incendiée ; dans son état actuel, elle ne valait presque plus la peine d'être conservée. Alarcon proposait de la repeupler d'Espagnols pour remplir les vides faits par la guerre, la peste et l'émigration et d'affecter à sa fortification une somme annuelle de 8 à 10,000 ducats. Des travaux de défense devraient également être entrepris à Brindisi, ainsi qu'à Molfetta et à Jovenazzo.

La capitulation stipulait que les troupes seraient entretenues aux frais du royaume jusqu'au moment de leur départ, qu'il serait fourni à celles qui seraient rapatriées par mer, c'est-à-dire au plus grand nombre, des galères et des vivres pour dix à douze jours, à leur charge, et à celles qui rentreraient par terre, une garde de 100 chevaux ; mais comme les navires étaient en quantité insuffisante, Alarcon avait pensé renvoyer par terre 1,200 hommes et 300 chevaux et 1,200 par mer. Sur ces divers points et d'autres moins importants, il demandait des instructions au prince, en même temps qu'il l'entretenait de ses démêlés avec le cardinal Colonna.

Quant aux Vénitiens, ils étaient toujours maîtres de Trani, de Monopoli, de Polignano, etc. La présence à Trani de Rence de Ceri, qu'Alarcon avait inutilement essayé d'attirer à Naples, en lui offrant pour lui et ses troupes des galères et des provisions, n'était pas sans inspirer des inquiétudes à Alarcon, qui le soupçonnait d'intriguer avec les Français et les Vénitiens (3). Toute une

(1) Pièces justificatives, n° 272 ; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe, et Gayangos, p. 371-373. — Morone fut remplacé en qualité de commissaire général par Louis Ram, trésorier de l'armée.

(2) Lettre d'Alarcon à l'empereur, du 12 novembre, dans Gayangos, p. 328.

(3) Lettre d'Alarcon à Philibert, du 11 décembre, Pièces justificatives, n° 263 ; Archives de Simancas, 1438, fol. 16-17, et Gayangos, p. 363-365.

série d'événements qui se préparaient allait enlever à son pessimisme sa raison d'être et changer considérablement la face des choses en Italie.

Le 19 décembre, François Ier signait l'acte de renonciation à ses droits sur Naples, Milan, Gênes et Asti ; le 23, à Bologne, la paix était conclue entre Charles-Quint et François Sforza, puis entre lui et les Vénitiens.

Elle ne fut peut-être pas telle que l'empereur l'eût souhaitée, mais, dans cette double circonstance, il fut obligé de céder devant la raison d'État. D'une part, en dépit du dévouement du prince d'Orange et de presque tous ses lieutenants, ses affaires en Italie n'étaient pas brillantes ; l'argent, qui a toujours été le nerf de la guerre, lui faisait par trop défaut ; l'efficacité du concours pécuniaire du pape était plus que problématique ; ses troupes, ainsi que Philibert ne cessait de le lui répéter, pouvaient se mutiner à chaque instant ; la résistance des Florentins promettait d'être longue et il avait besoin de beaucoup d'hommes pour en venir à bout. D'autre part, il lui en fallait pour s'opposer à la nouvelle ligue formée par les protestants d'Allemagne et les Suisses, ligue aussi menaçante pour lui que l'invasion des Turcs. Il lui était impossible de différer plus longtemps, sans dommage, de répondre aux appels incessants de son frère Ferdinand et de franchir les Alpes ; déjà même la cérémonie de son couronnement était mise en question. Cette paix, il la subissait presque autant qu'il l'imposait. Il dut donc faire des concessions et des sacrifices d'amour-propre, sans doute avec l'espoir que, Sforza étant malade et sans héritiers, il en serait bientôt dédommagé.

Afin de sauvegarder les apparences, il avait fait envoyer un laissez-passer à Sforza pour venir le trouver à Bologne, sous prétexte de se justifier. Avec l'assentiment des Vénitiens, qui, de leur côté, traitaient secrètement, il s'y rendit. Ses premières paroles furent, après les remerciements obligatoires et un acte de soumission, des protestations d'innocence. Charles-Quint les admit ou feignit de les admettre. Clément VII se faisait pressant, non par intérêt pour l'un ou pour l'autre, mais par calcul personnel. Il aurait surtout à en bénéficier pour son entreprise contre Florence. De plus, François Sforza, qui désirait une paix avanta-

geuse, avait, paraît-il, préparé les voies par de grandes largesses aux seigneurs de la cour. C'est dans ces dispositions réciproques que la paix fut signée sur les bases suivantes : Sforza recevrait de l'empereur l'investiture du duché de Milan, moyennant 300,000 ducats, dont 50,000 comptant, le reste payable en cinq termes, le dernier à la Toussaint prochaine; outre cette somme, il s'engageait à verser, à partir de janvier 1531, 50,000 ducats par an, en raison des 600,000 ducats qu'il avait promis, en 1526, par le traité de Tolède, pour son investiture et qu'il n'avait pas payés. En garantie de toutes et chacune de ces échéances, l'empereur garderait la ville de Côme et le château de Milan. Le duc fournirait pendant un an la solde et l'entretien à la garnison de Milan ; les dépenses pour celle de Côme seraient imputables sur les revenus publics. Les gouverneurs des châteaux et des forteresses du Milanais prêteraient serment de fidélité à l'empereur et seraient tous tenus de faire de même dans le cas où le duc mourrait sans descendance légitime. Les exilés étaient autorisés à rentrer. Antoine de Leyva aurait la ville de Monza avec 7,000 ducats de revenus; le marquis du Guast, 1,000 ducats par an, et les capitaines espagnols en auraient 20,000 conjointement. Les autres clauses du traité de Tolède, notamment en ce qui concernait le duché de Bari, demeuraient en vigueur, et, à ces conditions, — plus dures que celles que Philibert avait été chargé de lui proposer autrefois de la part de l'empereur. — François Sforza était compris dans le traité de Barcelone (1). L'investiture lui fut donnée le 2 janvier 1530 (2).

La conclusion de la paix avec les Vénitiens fut le résultat des démarches de Gaspard Contarini, ambassadeur de la république auprès de Clément VII. Elle portait notamment que ceux-ci restitueraient sans délai au pape les villes de Cervia et de Ravenne. qu'ils rendraient à l'empereur tout ce qu'ils possédaient dans le royaume de Naples, qu'ils lui paieraient 200,000 ducats qu'il prétendait lui être redus par eux : savoir 125,000 dans un mois et le restant à raison de 25,000 par an : qu'il pardonnerait au comte Bruno de Gambara et qu'il admettrait dans la nouvelle alliance le duc d'Urbin. qui était sous leur protection. Quelques jours après.

(1) GAYANGOS, p. 374-375.
(2) *Ibid.*, p. 395.

ils envoyèrent à Bologne, auprès de Clément VIII et de Charles-Quint, une ambassade dont faisaient partie quatre des principaux citoyens de Venise : Louis Mocenigo, Louis Gradenigo, Marc Dandolo et Laurent Bragadino (1).

Ce double traité marqua la fin de la ligue des rois de France et d'Angleterre, du pape, de Venise, de Florence, des ducs de Milan et de Ferrare contre l'empereur. Abandonnée par Alphonse d'Este, par les Vénitiens et par la France, qui lui avaient fait espérer leur secours, Florence fut dès lors isolée pour lutter non seulement contre les forces actuelles de Philibert, mais encore contre celles qui s'avançaient de la Lombardie et dont la tête était déjà signalée dans le Mugello, aux environs de Barberino. Ces dernières se composaient de 8,000 hommes : 4,000 Allemands, 2,500 Espagnols, 800 Italiens (2), 300 chevau-légers, etc. Elles avaient vingt-cinq pièces d'artillerie de gros calibre, parmi lesquelles quatre canons provenant du duc de Ferrare, à qui le connétable de Bourbon les avait laissés en échange de douze fauconneaux (3); elles disposaient en outre de quantité de boulets et de poudre. Mais comme c'était au cœur de l'hiver et que, même pendant la belle saison, les chemins par les montagnes étaient difficiles entre Bologne et Florence, cette artillerie, sans parler des dépenses, exigeait, pour être transportée, nombre de bras et de bêtes de trait. Le pape alla jusqu'à réquisitionner pour cela les mules des cardinaux (4). Ces troupes campèrent à Peretola (5).

Les Florentins n'ignoraient rien du nouveau danger qui les menaçait; ils profitaient des jours qui les séparaient d'un investissement complet pour introduire dans la ville des approvisionnements par la route de Pise et d'Empoli, car ce côté de l'Arno était encore libre. Cependant cette partie n'était pas toujours très sûre;

(1) VARCHI, l. X, col. 334; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 365.
(2) Six cents, selon le *Priorista di Giuliano de'Ricci*, cité par M. Pierrugues, dans ROSEO, p. 71, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 458. Sept mille Espagnols, 4,000 lansquenets et 34 pièces d'artillerie, selon la *Cronica di Firenze* de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, *loc. cit.*, p. 415.
(3) Lettre de Charles-Quint à Philibert, du 5 décembre. Pièces justificatives, n° 260; Archives impériales à Vienne, P A 96, minute.
(4) VARCHI, l. X, col. 338.
(5) *Cronica di Firenze*, de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, *loc. cit.*, p. 415.

il arriva plusieurs fois que de hardis cavaliers traversèrent le fleuve à gué pour poursuivre les imprudents qui s'aventuraient trop loin des murs. Malheureusement la même sagesse ne guidait pas tous leurs actes et, sous l'influence des bavards, des agités ou des traîtres, ils commirent des fautes énormes. Une des plus graves fut l'abandon de Pistoia et de Prato. La première de ces villes était profondément divisée en deux factions, celle des *Panciatichi*, qui tenait pour les Médicis, et celle des *Cancellieri* ou parti populaire. C'est cette rivalité qui avait permis jusque-là aux Florentins d'y maintenir leur domination ; c'est elle qui la leur fit perdre. Dès que fut connu à Pistoia leur projet d'en retirer l'infanterie et l'artillerie destinées à la défendre, afin de les conduire à Prato d'abord, à Florence ensuite, les *Panciatichi*, par l'organe de Bracciolini, un des leurs, proposèrent d'envoyer à Bologne une ambassade au pape pour lui offrir de lui rendre la ville (21 décembre). Le *cancelliere* Tonti était de l'avis contraire. Il en résulta de vives discussions, à la suite desquelles le commissaire florentin Dini, craignant d'être considéré à Bologne comme rebelle et à Florence comme lâche, s'enfuit à Lucques. Après lui, la garnison, en ordre de bataille et enseignes déployées, partit pour Prato, comme les troupes impériales venaient de s'emparer de Calenzano, où il y avait 300 fantassins (1). Dans l'intervalle, Bracciolini avait assassiné Tonti, un de ses propres beaux-frères, et fait massacrer dix-huit *Cancellieri*, puis il était allé à Bologne pour s'excuser auprès du pape. Selon Varchi, Clément VII lui aurait répondu en souriant : « Vous avez très bien fait, » et il nomma à Pistoia, en qualité de commissaire, Alexandre Corsini, et, après lui, Baccio Lanfredini (2).

L'évacuation de Prato suivit celle de Pistoia dans des conditions moins dramatiques, mais le résultat n'en fut pas moins funeste. Les Florentins reconnurent plus tard leur erreur. Quand ils essayèrent de la réparer, il n'était plus temps. L'ennemi les occupait en force, et il fallait renoncer à l'en déloger. La perte de ces deux

(1) Voir *Cronica di Firenze*, de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, *loc. cit.*, p. 415. Cf. GUICHARDIN, l. XX, fol. 367 ; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 672.
(2) VARCHI, l. X, col. 340-341 ; SEGNI, l. III, p. 102.

villes entraîna celle de la citadelle de Pietra Santa et celle de Matterona. Les habitants de Pietra Santa envoyèrent leur soumission à qui voudrait les sauver, le pape ou l'empereur. Palla Rucellai leur fut donné pour commissaire (1). Il ne restait plus à la république d'autres places que Livourne, Pise, Empoli, Volterra, la citadelle d'Arezzo, San Sepolcro et Castro Caro. La situation était des plus critiques pour les Florentins.

Pour opposer une digue aux flots d'ennemis qui étaient sur le point de les envahir, ils décrétrèent une levée en masse de tous les citoyens. Ils formeraient deux bans, le premier comprenant tous les hommes valides de dix-huit à quarante ans, au lieu de trente-six, le second de quarante à cinquante. Leurs principaux chefs étaient Bernard Pitti, Jean Girolami, Philippe Rucellai et Dominique Martelli. La discipline fut rendue plus sévère aussi bien dans la garnison que dans la milice; le mot d'ordre général était : « Débarrassons-nous d'abord des Allemands; nous viderons nos querelles ensuite. » La devise des Florentins *Poveri e liberi*, que l'on voyait partout, attestait leur désir de lutter à outrance. Ils ne paraissaient pas douter du succès final. Deux Dominicains à la parole enflammée comme celle de Savonarole ne leur avaient-ils pas, du haut de la chaire, prédit la victoire !

Le sentiment qui dominait surtout, c'était la haine contre les Médicis, contre le pape. Elle se manifestait sous toutes les formes, souvent même grossières. Une fois, l'effigie en cire de Clément VII avait été percée de coups; une autre fois, un peintre, nommé Ghilardi, l'avait représenté à la porte du palais de Jean de Médicis en ornements pontificaux, tiare en tête, debout sur l'échelle des fourches patibulaires. Le bourreau était le P. Nicolas de la Magna, un de ses principaux conseillers; un autre, le Florentin Jacques Salviati, figurait le pénitent chargé de bander les yeux au condamné à mort; enfin, l'empereur, assis sur un siège, semblait le tourner en dérision en lui montrant une épée nue, sur laquelle étaient écrits ces mots du Christ à Judas : *Amice, ad quid venisti?* Les Florentins avaient, on le sait, proclamé le Christ pour leur roi (2). C'était une allusion très transparente à la trahison du pape envers

(1) Varchi, l. X, col. 391; Roseo, p. 392; Segni, l. III, p. 116.
(2) Jesus Christus rex, Florentini populi s. p. decreto electus.

sa patrie. L'occasion ne tarda pas pour lui de leur rappeler cet affront.

A côté du parti de la guerre, qui était le plus nombreux, il y avait à Florence un parti de la paix, mais d'une paix honorable. Clément VII le savait; il ne désespérait pas d'amener par la crainte ses compatriotes à accepter ses conditions. Il chargea son nonce Ridolfo Pio da Carpi, évêque de Faenza, d'entrer en pourparlers avec Malatesta. Celui-ci, du consentement des Dix, s'aboucha avec le nonce, puis il donna au gouvernement le conseil d'envoyer à Bologne une ambassade qui traiterait directement avec le pape. Après d'assez vives discussions, il fut décidé, le 6 janvier (1), que Louis Soderini et André Niccolini iraient le trouver. Ils avaient pour instructions formelles d'insister sur le maintien de leurs possessions, de leur gouvernement et de leur liberté. Le lendemain de leur arrivée à Bologne, ils furent reçus par le pape, qui les assura ne vouloir en rien attenter à leur liberté et à leurs possessions; il ajouta que, sans son intervention, ils eussent déjà été dépouillés de tout; quant à la constitution républicaine, il refusait nettement de l'admettre. Enfin il nia avoir fait demander à Malatesta l'envoi d'une ambassade, puis il les congédia. Ils se retirèrent en disant qu'ils attendraient de Florence des pouvoirs plus conformes à ses intentions.

L'accueil de l'empereur, qui avait conféré avec le pape, fut le même; celui des cardinaux, froid et réservé. Plusieurs jours après, Soderini et Niccolini apprenaient à Clément VII que, puisqu'il consentait à rendre à ses concitoyens leurs possessions et à leur conserver leur liberté, ils feraient, de leur côté, toutes les concessions possibles au sujet de la forme du gouvernement; ils le prièrent donc de faire connaître ses propositions. Au lieu de se prononcer, il parla des incidents relatifs à son effigie et à sa caricature, et, serrant les épaules (*ristringendosi nelle spalle*), il dit qu'il verrait ce qu'il avait à faire et qu'il agirait pour le mieux. En vain les deux ambassadeurs firent une démarche auprès de Henri de Nassau, beau-frère de Philibert et grand chambellan de Charles-Quint;

(1) D'après la Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 673, le vote relatif à cette décision aurait eu lieu le 15 janvier.

le comte leur répondit qu'il serait très désireux de leur être agréable, mais, comme ils étaient vus à Bologne d'un très mauvais œil, il leur persuada, dans leur intérêt, de rentrer à Florence, ce qu'ils firent le 7 février (1).

Pendant ce temps, Clément VII avait, paraît-il, sollicité François Ier d'ordonner à Étienne Colonna et à Malatesta de quitter Florence, mais le roi aurait promis secrètement aux Florentins de leur fournir des secours dès que ses fils lui auraient été rendus. Il trompait ainsi le pape, l'empereur et les Florentins. Malatesta avait aussi été élu, le 26 janvier, capitaine général, malgré les efforts de citoyens clairvoyants qui n'avaient aucune confiance en sa droiture. Ils n'attendaient rien de bon de ce personnage équivoque qui faisait aux partisans du gouvernement républicain l'éloge de la liberté et aux autres celui du pape. Colonna resta chargé du commandement des milices. Tous deux jurèrent sur l'Évangile de défendre Florence jusqu'à leur dernier soupir (2).

Après le retour des ambassadeurs, Clément VII et les quatre cardinaux florentins qui l'accompagnaient à Bologne : Hippolyte de Médicis, Ridolfi, Salviati et Gaddi, furent déclarés traîtres à leur patrie et condamnés à avoir leurs biens confisqués. Tout espoir de paix était perdu (3).

« Syl les ennemys estoient jens de bien (*lire* braves), ils nous pourroyent combatre troys contre ung. Je ne vous lesse panser s'il ne vous seroyt honneur que nous fussions defays. » Voilà ce que Philibert écrivait à l'empereur, le 13 février, au moment même où les ambassadeurs florentins étaient traités à Bologne avec une pareille désinvolture. Ils ne furent pas « jens de bien », heureusement pour le prince, car il n'avait plus alors avec lui que 4,000 hommes; les autres étaient partis à la débandade, afin de

(1) VARCHI, l. X et XI, col. 342-355. Sur ces négociations, cf. encore SEGNI, l. IV, p. 106; NARDI, l. VIII, p. 534; GUICHARDIN, l. XIX, fol. 361 v°, et l. XX, fol. 367; *Cronica di Firenze*, de frère Julien UGHI DALLA CAVALLINA, *loc. cit.*, p. 417; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 674. A la page 677 de la Chronique, l'auteur assigne à cette dernière ambassade la date du mois de juin ; c'est une erreur évidente.

(2) Voir dans VARCHI, l. XI, col. 355-359, les détails de la cérémonie à laquelle cette nomination donna lieu.

(3) VARCHI, l. XI, col. 355.

chercher dans le pays de quoi vivre, et ceux qui restaient menaçaient d'en faire autant. Il eût donc suffi aux Florentins d'une sortie un peu vigoureuse pour anéantir ce squelette d'armée (1).

A force de les bercer de promesses illusoires, la patience de ses troupes était à bout. Déjà, le 19 décembre, les hommes de garde avaient d'abord refusé de prendre leur service, puis, sur les instances de Philibert, et après assurance par lui de les payer, ils avaient consenti, encore une fois, à aller au guet, sauf à trouver « quy le fase ». C'étaient trois jours gagnés, car la relève des postes avait lieu toutes les trois nuits. Mais la nécessité était telle qu'il dut envoyer à Charles-Quint un exprès pour lui demander de l'argent d'urgence (2). Le 28, il recevait par Ascanio Colonna, du Guast et Chalain 30,000 écus, faible acompte sur une somme de 164,000 qui était redue aux troupes, tant par le pape (130,000) que par l'empereur (34,000), car Clément VII s'était engagé à raison de 60,000 par mois pour toute la durée de la guerre. Avec une précision de comptable ou, comme il eût dit, d' « écrivain de ration », il dressait l'état de ce qu'il avait reçu et de ce qui lui revenait, et il concluait qu'il donnerait cet os à ronger aux Italiens et aux Espagnols; quant aux Allemands, qui n'avaient pas les dents moins longues, il les prierait d'attendre... s'ils voulaient bien (3). Mais à ses demandes, tout en reconnaissant que c'était pour le prince « grand peyne et traveil d'entretenir ladicte armee », il répondait ou par de nouvelles promesses ou par des explications quelconques. Tantôt c'étaient les marchands génois qui, faute de garanties suffisantes, n'avaient pas versé les fonds: tantôt il attendait les sommes stipulées aux traités de paix avec les Vénitiens et avec François Sforza, etc. Il en était de même de 4,000 hommes de renforts que le pape devait fournir en vertu des conventions passées entre lui et Philibert à Bologne au mois de novembre. Je me trompe; le maître ouvrier ou ingénieur qu'il avait choisi pour jeter un pont

(1) Pièces justificatives, n° 275: Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(2) Lettre à l'empereur, du 20 décembre, Pièces justificatives, n° 268; Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

(3) Lettre du 28 décembre. Pièces justificatives, n° 272: Archives impériales à Vienne, P A 96, autographe.

sur l'Arno venait de partir (1). Enfin l'armée de secours annoncée n'arrivait pas; on savait seulement que l'artillerie, à cause du mauvais temps et de l'état des chemins, était arrêtée, soit à Campi, soit à Bretola, sous la garde de Pierre Velles de Guevara et d'environ 1,000 Espagnols (2). Le 17 janvier, le pape, après que l'on eut « usé de toutes persuasions possibles (3) », expédiait 17.000 écus! Est-il étonnant que, dans des conditions pareilles, le découragement ait gagné les chefs et l'indiscipline les soldats?

Pour éviter une révolte, « car s'et la plus grant pietié du monde de veoyr les desordres que font ces gens, » Philibert résolut d'envoyer vivre à discrétion dans deux ou trois petites villes des environs celles de ses troupes qui n'étaient pas indispensables à la garde du camp. Cette mesure était d'autant plus sage que, pour élever des retranchements du côté du rempart de Saint-Georges, il était obligé d'enrôler dans le pays des pionniers à défaut de ceux du pape, qu'il allait avoir d'autres charges avec les troupes de Marcio Colonna et d'André Castaldo qui venaient du royaume de Naples et que celles de Maramaldo n'allaient pas tarder à suivre (4). Au témoignage du prince, c'étaient de belles bandes qu'il préférait de beaucoup aux 4,000 hommes que Clément VII lui destinait. Satisfaction lui fut accordée sur ce point. Mais leur solde n'était pas prévue, et il fallait y pourvoir. L'empereur déclara qu'il n'en avait pas les moyens, que cependant il tâcherait de décider le pape à le faire. Il lui indiquait une solution bien simple : s'emparer de Florence pendant le mois de février (5). Peut-être savait-il qu'un astrologue, tellement sûr de ce qu'il avançait qu'il avait consenti

(1) Lettre du 3 janvier 1530. Pièces justificatives. n° 273: Archives impériales à Vienne. P A 97. minute. — Le 18 décembre, Philibert avait dû demander aux Siennois 1,000 pionniers, avec un mois de solde (voir Pièces justificatives, n° 265: Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia ». original signé).

(2) Varchi. l. XI, col. 356; cf. lettre de Charles-Quint. du 3 janvier.

(3) Lettre de Charles-Quint, Pièces justificatives. n° 278; Archives impériales à Vienne. P A 97. minute.

(4) Lettre de Philibert à l'empereur. du 22 janvier, Pièces justificatives, n° 280; Archives impériales à Vienne. P A 97. autographe. — Dans une lettre au prince. non datée. mais vraisemblablement du mois de février. Charles-Quint demande que Maramaldo et ses troupes ne traversent pas le territoire siennois (Pièces justificatives, n° 299 *bis*; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé).

(5) Lettre du 27 janvier, Pièces justificatives, n° 282; Archives impériales à Vienne, P A 97. minute.

à se rendre en prison et à être décapité si sa prédiction ne se réalisait pas, avait assuré le prince qu'il en serait le maître avant quinze jours. Mais le temps s'était écoulé, et la ville n'était pas prise. Quand Philibert feignit de donner l'ordre qu'on l'exécutât, l'astrologue fit observer que s'il avait lu dans les cieux qu'elle devait l'être, les étoiles lui avaient dit que ce serait par l'assaut, qu'il avait négligé de le commander et que, par conséquent, il n'avait pas le droit de se plaindre. Le prince se mit à rire et se contenta de le chasser du camp (1). Par Vaury, l'empereur renouvelait le désir de voir, n'importe comment, terminer le siège dans le courant du mois ou en mars au plus tard, parce que Clément VII se pourrait « tanner (2) (*l.* ennuyer) de la despence ». De plus, comme le roi Ferdinand continuait à le solliciter d'aller en Allemagne, afin d'être prêt à s'opposer, le cas échéant, à toute tentative de la part des protestants ou des Turcs, il tenait à être à même de le faire le plus tôt possible pour avoir toutes ses troupes à sa disposition.

Le pape ne fournissait pas au prince de quoi y parvenir ; il voulut bien, par contre, lui enseigner comment s'y prendre. Ou bien il attaquerait la ville de deux côtés à la fois, l'un avec vingt canons, l'autre avec huit. ou dix « ou plus », pour contraindre les Florentins à diviser leurs forces, ou encore avec 13.000 hommes, qu'il répartirait dans les villes et les châteaux des environs, pour la bloquer et l'affamer. Clément VII était partisan du premier moyen (3). A cela il y avait une difficulté : Philibert ne pouvait employer ni l'un ni l'autre; le 7 février, il constatait que « seste maudite artillerie » n'était pas arrivée (4). Et les 13,000 hommes, où les aurait-il trouvés? Il en avait un peu plus de la moitié;

(1) Varchi, l. XI. col. 365; Nardi, l. VIII. p. 361. Il y a quelque différence entre le récit de Varchi et celui de Nardi.

(2) Ce mot, que l'on s'étonnera, de nos jours, de voir tomber d'une plume impériale, était déjà employé dès le treizième siècle. V. Littré, qui en donne plusieurs exemples, dont le plus ancien est tiré de Rutebeuf :

> ... Quar le resveil
> Me tane assez quand je m'esveil.

(3) Instructions à Vaury, du 2 février. Pièces justificatives, n° 285 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(4) Lettre à l'empereur, Pièces justificatives, n° 290 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

encore un certain nombre de ses Allemands parlaient-ils de déserter(1), et le comte Louis de Lodrone et Gaspard de Frundsberg avaient refusé de s'engager pour trois mois de plus. Charles-Quint avait eu le bon esprit de le laisser faire comme il jugerait à propos.

Dans le royaume de Naples, les troupes n'étaient pas davantage payées. Alarcon écrivait à Philibert que l'infanterie espagnole qui était dans l'Abruzze menaçait de se mutiner et qu'il conviendrait de la disséminer à Trani, Barletta, Monopoli et Brindisi. Le prince priait l'empereur de le fixer à cet égard (2).

En attendant argent, canons et pionniers, il s'entretenait la main de son mieux. Il en trouva l'occasion, le 11 février, et ce qu'il y a de piquant, ce fut sur un de ses anciens capitaines, Anguillotto de Pise, qui avait servi sous les ordres du comte de San Secondo et l'avait récemment quitté pour passer aux Florentins. Avec François de Bardi et Bellantoni, il sortit par la porte de la Croce avec un détachement de 500 fantassins et de quelques cavaliers qui allaient aux provisions, et il se dirigea du côté de San Gervasio, afin d'éviter la garnison de Fiesole dans le cas probable où elle serait en embuscade. Tout à coup, à la vue de l'enseigne d'Anguillotto, Philibert, le prince de Salerne, Tamis, etc., s'élancèrent à la tête d'une troupe que Varchi porte au chiffre de 2,000 hommes et de 500 cavaliers de Fernand de Gonzague, traversèrent l'Arno et attaquèrent l'ennemi. Anguillotto, une pertuisane à la main, se prépara à lutter vigoureusement. Le prince d'Orange, avec une escorte de six cavaliers, fut le premier à le charger; soutenu par Cecco de Buti, son lieutenant, il se défendit avec un courage tel que sa pertuisane d'abord et son épée ensuite en furent brisées. Bellantoni se précipita aussi à son secours, mais Anguillotto, frappé d'un coup de zagaie à la poitrine par un chevau-léger, tomba à terre et là fut criblé de blessures. Selon Varchi, il fut achevé par Philibert; selon d'autres versions, le prince, pour lui faire expier plus ignominieusement

(1) Lettre à l'empereur, du 4 février, Pièces justificatives, n° 287; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.
(2) Lettre du 5 février, Pièces justificatives, n° 289; Archives de Simancas, l. 1438, fol. 34.

sa trahison, aurait laissé ce soin à un simple valet. Cecco de Buti se rendit, puis fut tué d'un coup d'escopette; François de Bardi, voyant la partie perdue, se constitua prisonnier; il fut remis en liberté moyennant rançon; Bellantoni, qui avait courageusement lutté avec une poignée d'hommes, se réfugia dans une maison. Jean de Vinci, à qui la garde de la porte de la Croce avait été confiée, et Jacques Bichi essayèrent bien de venir à l'aide des leurs, mais il était trop tard; déjà Philibert avait repassé l'Arno. Varchi estime à environ 140 le nombre des morts, à 80 ceux qui rentrèrent à Florence sains et saufs. Le lendemain, le prince écrivait à l'empereur qu'il avait « defays tous leurs gens de piet et les avons mené tirant juques aux portes, et n'a esté sens bien combatre premierement, et croys que de tous eux yl n'en est pas echapé vint qui ne soyent esté pris, blessés ou tués... (1) ». Anguillotto et Buti furent retrouvés presque entièrement nus. Varchi dit qu'il ignore s'ils avaient été dépouillés par les Florentins. Le premier fut inhumé dans l'église de l'Annunziata, le second dans celle de Saint-Paul. En apercevant cette débandade, Malatesta était accouru avec les commissaires. Lorsqu'il constata que Jean de Vinci avait abandonné la porte, il entra dans une violente colère; il voulait le faire étrangler; la corde était déjà prête, mais Vinci, averti, avait cherché un asile à San Salvio. Sa fureur une fois calmée, Malatesta lui fit grâce de la vie; il se contenta de lui retirer son commandement et de le remplacer par François Segni (2).

Le 16 février, on apprit à Florence que Maramaldo venait d'arriver au camp avec 3,000 hommes.

Le terme de l'engagement des Allemands de Tamis et de Hess était sur le point d'expirer. Ces deux colonels ne consentaient à le proroger qu'autant qu'ils auraient l'assurance formelle que la solde de leurs troupes serait payée régulièrement. Philibert se serait bien gardé de la leur donner, surtout dans un moment où la disette était extrême en son camp et où la cavalerie mourait de

(1) Lettre du 12 février, Pièces justificatives, n° 291; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(2) Varchi, l. XI, col. 362-363; Segni, l. IV, p. 107; cf. Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale de Paris, p. 674.

faim (1). Il ne put que leur conseiller d'aller trouver l'empereur et de s'entendre avec lui. Mais Charles-Quint les renvoya au prince, ainsi que Lodrone et Gaspard de Frundsberg, pour qu'ils reprissent du service encore deux ou trois mois, d'autant plus qu'il avait décidé avec le pape de réduire Florence par la force et de lui expédier — toujours! — les pionniers nécessaires; cette fois, il ne s'agissait plus seulement de 2,000, mais bien de 2,700. Comment Philibert, si souvent leurré, et ce n'était pas fini, aurait-il eu confiance en des ordres qui se terminaient par une déclaration d'impossibilité absolue d'améliorer même la situation de la cavalerie (2)? « Jamais il n'aroyent créance en moy, » telle fut sa réponse (3), et il demandait des garanties plus sérieuses que toutes les promesses qui lui avaient été faites jusque-là. On exigeait de lui qu'il s'emparât de Florence : il ferait pour cela les efforts nécessaires. Mais lui en fournissait-on au moins les moyens? Qu'on en juge plutôt par ce qu'il écrivait à l'empereur le 20 février : « Bien vous doys souvenyr que devyés, vous et le pape, envoyer monycion pour tirer *troys mille coups de canons* (4). Je devoys avoyr *deux mille gastadors* payé, sans ceulx que je pourroys recouvrer en ce pays, et je ne voy point encore qu'yl en soyt aryvé *ung*. Je devoys estre payé *tout les moys*, et yl est deu ce que savés au camp, et le tout devoyt venyr dans *troys semaynes*, et il a ja couru *troys moys*. *Et le contrayre font les Florentins*, car s'il est besoing de queque provvysyon pour *ung*, il en balle *deux*, et quy soyt vray, il ont en unne liste *quatre mille gastadors* prest pour s'en ayder quand le besoing en sera, sans plus de mille, que depuys le tamps dit ont toujours labouré, en sorte que *toute la ville est ramparee*, comme avés peu entendre. Je ne dis point cecy pour escuse, car dès enuyt, avec ce *peu* de gastadors que j'ay, me mès en chemyn pour aproucher la murayle et ay fayt mestre en ordre toute l'artillerye, laquelle sera

(1) Lettre du 12 février.

(2) Lettre du 13 février, Pièces justificatives, n° 292; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(3) Lettre du 19 février, Pièces justificatives, n° 293; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(4) A la date du 10 mars, la charge de chaque canon consistait en quarante-cinq coups, « lesquelx se tireront tous en ung jour. » (Lettre de Philibert à l'empereur, du 10 mars, Pièces justificatives, n° 302; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.)

preste dens troys ou quatre jours pour incontinant que les gastadors du pape seront arryvé pour l'assoyr, mès seulement afin que entendés le mauvays ordre que j'ay a fere *riens qui vale* et quy vous playse donner le remede, car *sil, avec toutes les choses nesaysayres, aurions bien afere de fere une tielle emprisse, tant plus sera elle dificylle an nous fayllent tous les elemens...*

« Sire, j'ay veu unne lettre que Musestele m'escrip, par laquelle il dit quy me viendra *dix mille escus* pour le payement des Ytaliens quy sont venus et doyvent venyr du royaume. Sire, il seront tous ensemble plus de *cinq mille hommes*. Vous pouvés penser comme yl est possible que je les seusse contenter de sy peu d'argent. Je suys asseuré que la pluspart s'en yront dens Florence, *et deja s'en yl est aler beaucoup des deux bandes quy sont venues, et le demourant quy est demouré me sont venus dire quy n'est possible quy seusent plus entretenyr leurs gens*. Je vous suplie, sire, vous resouldre ou a les payer, le pape ou vous, ou a leur donner congé et m'avertyr de quel des deux entendés quy se fase; pareyllement des chevaulx ligiers, car yl veullent congé ou payement ou vivre a discrecyon, et *n'y a plus de remede de les savoyr plus entretenyr*, et s'y s'en vont, *les chevaulx des ennemys nous viendront tous les jours crever les yeulx* (1). » Le 23, Clément VII faisait envoyer 10,000 écus aux Allemands pour les faire patienter jusqu'à la fin de mars (2).

Non seulement Philibert n'était pas secondé par ceux qui l'avaient lancé dans une pareille aventure, mais il était entravé dans sa tâche, déjà si difficile, par des gens dont l'intérêt personnel eût été de lui donner tout leur concours. Tel était un commissaire du pape qu'il ne nomme pas dans sa lettre du 24 avril à l'empereur, et qui ne devait être que Baccio Valori, le commissaire général, Florentin transfuge, que le jurisconsulte Sylvestre Aldobrandini avait plutôt stigmatisé que célébré dans le sonnet commençant par ce vers à double sens :

Venne Baccio Valor dal Padre Santo (3),

car il est probable qu'un subalterne ne se fût pas permis d'agir

(1) Pièces justificatives, n° 294 : Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(2) Lettre de l'empereur à Philibert. Pièces justificatives, n° 295 ; Archives impériales à Vienne. P A 97, minute.

(3) Varchi, l. X, col. 316.

ainsi que le prince le lui reprochait. Que ce commissaire — Valori ou un autre — n'ait pas fait tous les approvisionnements nécessaires pour l'armée, on le comprend dans une certaine mesure; il ne le pouvait pas toujours, faute d'argent. Mais il paraît qu'il ne le voulait pas; bien plus, il commandait aux paysans de massacrer ceux des soldats de Philibert que la faim poussait à la maraude. Il n'avait été que trop obéi, car il avaient « tué et blessé forse gens de bien ». Les « villains » eux-mêmes l'avouèrent lorsque le prince fit marcher contre eux des détachements d'infanterie pour les châtier. La répression fut énergique. Plus de cent d'entre eux furent exécutés. Pour empêcher le retour de pareils faits, Philibert priait l'empereur d'intervenir auprès de Clément VII afin qu'il intimât l'ordre aux villes conquises et à son commissaire de ne pas les exciter à la révolte, « car les soudars ne le soufriront pas. » Il reconnaissait qu'ils s'étaient fait délivrer du grain, du vin et de la paille, et rien de plus; il en était de même partout, dans l' « armee la mieulx payee du monde », ce qui n'était pas le cas de la sienne, et il terminait en disant : « Quy nous paye, et yl n'yront que pour paille. » Il demandait en outre que les lettres du pape à son commissaire passassent par ses mains, pour que celui-ci ne pût nier les avoir reçues (1).

Ces détails paraîtront fastidieux au lecteur. Ils ont leur importance, parce qu'ils montrent à nu la déplorable organisation des meilleures armées d'alors; ils établissent les véritables responsabilités, ils permettent de rectifier les jugements d'historiens qui n'ont vu que les effets sans rechercher les causes; enfin ils font voir les innombrables difficultés au milieu desquelles le prince eut à se débattre et surtout la somme d'obéissance, de dévouement et d'abnégation qu'il lui fallut pour faire son devoir. Dans ses admirables lettres, d'une franchise et d'une honnêteté qui n'ont d'égal que son zèle pour le service de l'empereur, d'une simplicité antique qui laisse presque ignorer ses plus beaux faits d'armes, annoncés en quelques mots concis, comme la chose la plus ordinaire, il ne se plaint que d'être abandonné à ses seules ressources;

(1) Lettre du 24 février, Pièces justificatives, n° 296; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

il ne sollicite que pour essayer d'améliorer le sort de ses troupes et de faire récompenser ses capitaines les plus méritants. C'est à peine s'il se souvient de temps à autre qu'il a de graves intérêts en jeu de l'autre côté des Alpes, et ce n'est que pour réclamer justice : tel est le cas pour la restitution par François Ier de ses seigneuries de Succino et de Tuffou ou le paiement de la dette du roi qu'il cherche à obtenir par l'intermédiaire de l'empereur (1) et de l'amiral Chabot (2). Cette dette, on se le rappelle peut-être, consistait, d'une part, en 50,000 francs en cas de non-restitution de ces seigneuries; d'autre part, en 48,900 francs pour lesquels le roi s'était autrefois engagé, tant en son nom qu'en celui de la reine Anne (3). Il trouva un moyen ingénieux de s'en acquitter; il prit sous sa royale protection son « bien amé cousin » Philibert, ses terres et seigneuries situées en Dauphiné, en Bretagne et dans le royaume de France, « ses famille, chappelains, serviteurs, domesticques, procureurs, soliciteurs, gerans son fait, fermiers et officiers, chasteaulx, forteresses, vieilles maisons, coulombiers, pastures, parcs, clostures, boys tailleux, ancien et de haute fustaille, rentes, revenuz, bancs, scabeaulx, acoudouers, tombes, enfeuz, chapelles, presentacions, sainctures, lizieres, avec toutes autres [qui] proviennent d'eglise... (4). » C'était déjà quelque chose, mais il est douteux que cette solution ait été du goût de Philibert.

Dans ce même temps, Philiberte de Luxembourg se préoccupait d'un mariage pour le prince. Elle avait jeté les yeux sur une des filles de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, vraisemblablement Marie, née le 22 novembre 1515 et la seule en âge d'être fiancée (5). La lettre dans laquelle elle fait part à son fils de ce projet est perdue, mais nous savons qu'elle lui recommandait de la relire à deux fois. Elle le laissa très froid : « le pis, disait-il, est quy fault venyr a l'effayt, lequel est plus dangereux que

(1) Lettre du 2 février, Pièces justificatives, n° 285; Archives impériales à Vienne, P A 97. minute.
(2) Lettre du même jour à l'amiral Chabot, Pièces justificatives, n° 286; Archives du château d'Arlay; Sandret, p. 97-98.
(3) Voir plus haut, p. 290.
(4) Lettres patentes du 21 février 1530, Archives du Doubs, E 1330.
(5) Elle épousa, le 4 août 1534, Louis d'Orléans, duc de Longueville, puis, le 9 août 1538, Jacques V, roi d'Écosse; elle fut la mère de Marie Stuart.

l'escripture ; » d'abord, il avait pour le moment bien d'autres soucis; peut-être aussi avait-il déjà des vues ailleurs. Par déférence pour sa mère, il l'autorisa à s'informer de la dot et, sans rien conclure, à « tenir la chose en pratique ». Il verrait plus tard à prendre un parti (1).

(1) Lettre du 5 février, Pièces justificatives, n° 288; Archives du château d'Arlay; SANDRET, p. 98.

CHAPITRE XVIII

Couronnement de Charles-Quint à Bologne. — Escarmouches à Florence. — Philibert juge dans le duel entre Louis Martelli et Dante de Castiglione, Jean Bandini et Robertin Aldobrandi. — Attaque du camp. — Bombardement inefficace d'une tour par l'artillerie de Philibert. — Fâcheuse situation de l'armée. — Ferrucci abandonne Empoli pour aller à Volterra. — Mutinerie des troupes impériales. — Sortie des Florentins contre le camp. — La famine commence à se faire sentir à Florence. — Répression contre les mutins.

Le 24 février, Charles-Quint entrait dans sa trente et unième année; ce même jour était l'anniversaire de la bataille de Pavie; il voulut qu'il fût célébré par un événement qui consacrerait sa prépondérance en Europe : son couronnement par le pape comme empereur. Différé quelque temps à cause de l'insécurité de la situation politique en Allemagne, il n'eut pas lieu dans les conditions qu'il eût désirées; son rêve eût été d'être proclamé César dans la capitale du monde chrétien. Mais le souvenir de l'occupation de Rome par ses troupes était encore trop récent; peut-être n'osa-t-il pas paraître dans cette ville qu'elles avaient si brutalement traitée. Dans une de ses lettres à Philibert, il donnait d'autres raisons : la nécessité d'être plus à proximité de la frontière en cas de danger de la part des protestants, l'impossibilité de pousser jusqu'à Naples s'il avait été à Rome et la crainte de froisser ainsi les Napolitains; il invoquait même des motifs d'économie (1). Quoi qu'il en soit, il avait été décidé que la cérémonie du sacre se ferait à Bologne.

Depuis plusieurs semaines, le séjour des cours pontificale et impériale dans cette ville en avait fait pour ainsi dire le centre de l'Europe; l'annonce de la solennité prochaine y avait attiré les représentants des souverains étrangers, les princes, les grands sei-

(1) Instructions du 2 février à Vaury pour le prince, Pièces justificatives, n° 285; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

gneurs, les prélats de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Espagne, une affluence énorme de populations avides de contempler un spectacle que l'Italie ne devait plus revoir. Il n'est pas besoin de dire que ces fêtes furent d'une splendeur incomparable que les chroniqueurs du temps ont essayé de décrire. Dans son *Journal des voyages de Charles-Quint*, Vandenesse nous en a laissé une relation fidèle et aussi complète que possible (1). Je me contente d'y renvoyer le lecteur. Le 22, il y en avait eu comme une sorte de répétition. L'empereur avait reçu la couronne de fer des rois lombards apportée spécialement de Monza, et, le surlendemain, la couronne impériale. Dans cette circonstance, l'insigne faveur de tenir le diadème avait été réservée au duc de Savoie, qui, resté neutre pendant les dernières guerres, s'était rallié à la cause du plus fort. Il en avait été récompensé par la concession du comté d'Asti.

Il manqua quelqu'un à ce triomphe de Charles-Quint : celui qui, au prix de tant de fatigues, lui avait reconquis le royaume de Naples et, par ses victoires, lui avait assuré la suprématie sur la plus grande partie de l'Italie. Il avait été à la peine; il eût dû être à l'honneur. Il n'en fut rien. Pourquoi? Je l'ignore. Il semble difficile d'admettre qu'il y ait eu oubli de la part de l'empereur; il est plus naturel de supposer que, tandis que son armée souffrait toutes les privations, le prince s'abstint volontairement et qu'il eût considéré comme déplacée sa présence au milieu de toutes ces réjouissances où le héraut Bourgogne jetait au peuple à pleines mains l'or et l'argent, où des fontaines le vin coulait à flots, où des bœufs rôtis et farcis de volailles étaient distribués et des plats de viande lancés des fenêtres à la foule (2). Peut-être aussi boudait-il le pape; peut-être avait-il voulu éviter de lui dire en face les dures vérités dont sa lettre du 20 février était l'expression (3). Car la situation qui lui était faite devenait intolérable. Pas d'argent, pas de munitions, pas de pionniers ; avec cela, l'ordre de presser quand même le siège, de prendre Florence de vive force ou par la famine et, ce qui était un comble, celui de licencier au besoin les troupes qu'il ne pourrait pas payer ou *que l'appât du butin ne*

(1) T. II, p. 86-94.
(2) Gachard, *Journal des voyages de Charles-Quint*, t. II, p. 94.
(3) Voir plus haut, p. 357-358.

retiendrait pas (1). Ses munitions se réduisaient à quarante-cinq coups par canon; il en avait pour un jour. Il suppliait l'empereur d'en demander au duc de Ferrare, au duc d'Urbin ou à André Doria; de son côté, il en réclamerait à Naples. Comme il n'avait « point ung sou pour nul estreordinayre », il avait emprunté la somme nécessaire à trois ou quatre de ses capitaines. Les Espagnols et les Italiens s'étaient mutinés; il n'avait pu les faire rentrer dans le devoir que par de nouvelles promesses (2).

Aussi les opérations militaires étaient peu importantes; elles se bornaient à des escarmouches, Philibert étant obligé de rester sur la défensive. Le 28 février, jour de carnaval, les Florentins firent des sorties par les portes San Gallo, de Prato et Saint-Georges; ils éprouvèrent des pertes sérieuses. Un de leurs meilleurs capitaines, Étienne de Figline, fut tué d'un coup d'arquebuse à la tête; un autre, Amico de Venafro, fut blessé au bras droit; il courut encore un plus grand danger par suite de l'explosion d'un baril de poudre auquel un projectile lancé de Giramonte mit le feu. Le premier dimanche de carême, 6 mars, à Astrico, un détachement de cavalerie de Bichi eut quatre prisonniers; le 8, dans le courant de la journée, Florence subit un commencement de bombardement qui causa des dégâts insignifiants; le capitaine Mancini de Pesaro eut une jambe emportée et mourut des suites de sa blessure; un boulet défonça, place Saint-Jean, le mur de l'atelier d'un tailleur de pierres au-dessous de l'école de Jean del Rosso. Ces escarmouches déplaisaient aux Florentins, qui estimaient que Malatesta, en les laissant

(1) Lettre de Charles-Quint à Philibert, du 27 février, Pièces justificatives, n° 298 : Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(2) Lettre à l'empereur, du 10 mars, Pièces justificatives, n° 302; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe. — D'après un « Advertissement venu de Boulongne » et des extraits de lettres des 2, 3 et 5 mars, datées de la même ville, Philibert, appelé par Charles-Quint, y serait arrivé le 28 février pour recevoir des instructions au sujet de la prise de Florence. Le prince aurait réclamé les 60.000 ducats que le pape devait fournir mensuellement et « un mondo de guastatori ». Cette somme paraissait tellement énorme que le correspondant dont la lettre est analysée ne peut s'empêcher de s'écrier : « Bone Deus ! qua celeritate omnibus modis queritur pecunia. » Des lettres du 2 et du 5, il résulte que Philibert était encore à Bologne, attendant toujours les 60.000 ducats. Finalement Muscetula se les serait procurés en s'adressant à des marchands et à d'autres, et l'empereur aurait promis de payer sa part (Bibliothèque nationale, ms. fr. 3022, fol. 81).

engager, cherchait à amuser le peuple, sans autre résultat que de faire périr des hommes inutilement; ils eussent préféré de véritables batailles.

Le prince avait dans son camp quelques déserteurs, dont trois capitaines, Cecco et Jacques-Antoine Orsini et Luc Giovanni (ou Jean) de Sessa, avaient passé à l'ennemi avec leurs compagnies. Il en était assez embarrassé, parce qu'il avait à les payer au même titre que ses autres troupes, et nous savons s'il était en état de le faire (1). Heureusement pour lui, au bout de quelques jours, 250 sur 300, qui avaient sans doute reconnu qu'ils n'avaient pas gagné au change, rentrèrent dans la ville. Leurs capitaines, déclarés rebelles, furent pendus en effigie au jardin de San Miniato avec des écriteaux portant ces mots : *Fugitif, larron et traître*. Trois cents florins furent promis à quiconque amènerait vivant l'un d'eux; 300 à qui parviendrait à le tuer (2). Parmi les transfuges, se trouvait un certain Jean Bandini, qui avait eu des démêlés avec Louis Martelli au sujet d'une femme dont ils étaient tous deux amoureux, mais qui préférait Bandini. Son rival, irrité, le provoqua en champ clos sous prétexte que lui et d'autres, qui étaient aussi au camp impérial, auraient dit, en présence du prince d'Orange, que l'armée florentine n'était qu'une armée de parade et non de combat; il le proclamait traître à la patrie. Bandini répondit que s'il était au camp, ce n'était point afin de servir contre ses concitoyens, mais de voir des amis. Martelli ne se tint pas pour satisfait de cette explication; il insista.

Philibert, choisi pour juge du différend, décida qu'un duel était inévitable, et, pour permettre aux deux champions de vider leur querelle, il les autorisa à venir avec leurs seconds, Dante de Castiglione pour Martelli, et Bertin (*al.* Rubertin) Aldobrandi pour Bandini, se battre au camp. Ils seraient accompagnés chacun de vingt de leurs amis et d'un parrain; tous pourraient sortir de Florence et y retourner librement avec leurs armes et leurs chevaux. Les quatre adversaires ne se mesureraient pas deux contre deux,

(1) Lettre à l'empereur, de février, Pièces justificatives, n° 299; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe. — Cette désertion avait eu lieu le 2 février, selon Varchi, l. XI, col. 360.
(2) Varchi, *ibid.*

mais un contre un ; les lices seraient distinctes. Le 12 mars fut fixé pour la rencontre (1).

Le 11, Martelli et Dante partirent de la place Saint-Michel pour se diriger vers le camp. Ils étaient précédés de quatre pages à cheval, vêtus de satin rouge et blanc. Derrière eux, deux trompettes, l'un du prince, l'autre de Malatesta, qui allaient toujours sonnant; puis Jean de Vinci, parrain de Dante; Paul Spinelli, vieux soldat, parrain de Martelli, et Vitello Vitelli, qui devait servir de parrain à l'un ou à l'autre s'ils avaient voulu combattre à cheval. Les champions venaient ensuite, altiers, montés sur de superbes chevaux turcs; ils avaient un costume rouge, avec la manche écartelée d'étoffe d'argent; leur chapeau de soie, de même couleur, était orné d'un panache blanc. Ils étaient accompagnés chacun de six valets de pied, habillés comme les pages, et suivis de capitaines et d'hommes des troupes régulières ou de la milice qui les escortèrent jusqu'à la porte Saint-Frédien. Ils y trouvèrent leurs équipages, qui se composaient de vingt et un mulets, chargés de tout ce qui leur était nécessaire pour vivre; ils emportaient du pain, du vin, de la viande, de l'eau, de l'avoine, de la paille et jusqu'à du bois, car ils étaient obligés de passer la nuit dehors, et ils conduisaient avec eux un prêtre, un médecin, un barbier, un maître d'hôtel, un cuisinier et un dépensier (*sguattero*). Ils arrivèrent à Baroncelli, où tout le camp accourut pour les voir. Il était convenu que l'on ne tirerait point de part et d'autre avant la venue de Philibert, ce qui fut scrupuleusement observé.

Le lendemain, 12, les combattants se réunirent dans les deux enceintes, que le prince avait fait séparer par une simple corde et entourer d'Allemands, d'Espagnols et d'Italiens en nombre égal. Les adversaires étaient tête nue, en chemise, la manche retroussée

(1) Sous le titre de : *Cartelli di querela et di sfida tra Lodovico Martelli, Dante da Castiglione et Giovanni Bandini, Rubertino Aldobrandi al tempo dell'assedio di Firenze MDXXX con la patente del campo franco concesso ai combattenti del principe d'Oranges, e la fede dell' exito del duello da lui medesimo scritto sul campo*, M. Carlo Milanesi a publié dans l'*Archivio storico italiano*, nouvelle série, t. IV, 2e partie, 1857, p. 1-25, un certain nombre de pièces se rapportant à cette affaire. Varchi en parle aussi longuement, l. XI, col. 367-370 ; cf. aussi *Cronica di Firenze*, de frère Julien Ughi dalla Cavallina, *loc. cit.*, p. 420; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 675.

jusqu'au coude, la main recouverte d'un gant de mailles court, et armés de l'épée. Dante engagea d'abord l'attaque contre Aldobrandi; dès la première passe, il fut blessé au bras droit et ensuite, mais plus légèrement, à la bouche, puis enfin au bras gauche à trois places. Ne pouvant plus manier son épée d'une seule main, il la prit à deux et, au moment où Aldobrandi se précipitait sur lui, la lui plongea entre la langue et la luette avec une telle force que l'œil droit commença à lui enfler immédiatement. Plutôt que de s'avouer vaincu, Aldobrandi continua la lutte, au grand déplaisir du prince et de San Secondo, qui se tenait près de là une hallebarde à la main ; blessé encore à la poitrine, il demanda à se rendre ; il expira pendant la nuit.

Dans l'autre lice, Bandini et Martelli étaient aux prises. Au troisième coup de trompette, signal déterminé à l'avance, celui-ci avait fondu avec impétuosité sur Bandini, qui, plein de sang-froid et habile à l'épée, l'atteignit à la poitrine. Plusieurs fois blessé, il s'écria : « Notre Dame de Lorette, protège le bon droit, » et après avoir répété souvent cette invocation, il dit à Bandini : « Reposons-nous. » Bandini s'arrêta. Pendant qu'il était au repos, Martelli lui porta un coup à la poitrine, sans lui faire de mal. A une nouvelle reprise, Martelli fut touché près de l'œil, puis à la main gauche; toujours en proférant son invocation, il chargea son adversaire. Bandini para l'attaque et le larda littéralement. Épuisé, aveuglé par le sang, Martelli voulut se rendre au prince, mais Bandini lui répondit : « Aujourd'hui, le prince est juge ; le prince, c'est moi ; rends-toi à moi, sinon je te tue. » Martelli lui remit son épée. Le soir, il rentra à Florence avec Dante et sa suite ; il mourut vingt-quatre jours après. Philibert signa, le lendemain, le procès-verbal du duel de Martelli et de Bandini (1).

Quelques jours plus tard, ainsi que Philibert l'avait prévu, les Espagnols, à part 200, se mutinèrent et désertèrent. Ils se répan-

(1) Pièces justificatives, 13 mars, n° 303 ; *Archivio storico italiano*, nouvelle série, t. IV, 2e partie, p. 23-25. — Ce procès-verbal diffère un peu du récit de Varchi, l. XI, col. 368-370. Varchi ajoute que Martelli reçut, pendant sa maladie, la visite de la dame qui n'avait pas répondu à l'ardeur de sa flamme et qu'il mourut de chagrin. — Cf. Segni, l. IV, p. 109-110 ; Rosso, p. 212, 214, 226-228, 230 et 231.

dirent dans les villes et les localités des environs pour chercher de quoi vivre. Le prince, en prévenant l'empereur de cet incident, ne put s'empêcher de leur donner raison; par crainte de plus grands malheurs, il exprimait le désir que l'on sauvât au moins l'artillerie. Il ne comptait plus en aucune façon sur le pape, « quy se moque et de vous et de nous aultres. » Au lieu des 2,000, des 2,700 et des 3,000 pionniers promis par lui, il lui en avait envoyé 400! Que faire avec si peu d'hommes! prendre Florence par la famine? Mais elle avait des provisions pour plus de quatre mois et était résolue « avec la char salee d'endurer juques au derrié pain » (1). Et Charles-Quint d'insister quand même pour cette solution, sauf à y employer 12,000 hommes, seulement sans lui fournir d'autres moyens de les entretenir que des promesses (2). Philibert répondit qu'il ne se souciait pas d'encombrer son camp de troupes qu'il était hors d'état de nourrir et dont les chefs n'étaient pas là, qu'il préférait les voir se révolter ailleurs, qu'il avait plus besoin de poudre et de boulets, qu'il n'avait pu s'en procurer à Naples, etc. (3). Cependant, malgré tout, les travaux d'approche avançaient, et heureusement il avait obtenu de Lodrone et de Gaspard de Frundsberg un sursis pour le reste de la solde des Allemands (4). Les Espagnols de Perovelles se révoltèrent et s'en allèrent encore à la débandade dans la nuit du 24 au 25 mars (5).

Le moment eût été pour les Florentins plus que favorable pour attaquer le prince, s'ils avaient eu un général vraiment digne de ce nom. Il y eut bien, dans les derniers jours de mars, quelques

(1) Lettre du 18 mars, Pièces justificatives, n° 304; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(2) Lettre du 21 mars, Pièces justificatives, n° 305; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(3) Il faut croire qu'à ce moment le prince était mal informé ou que des munitions lui furent envoyées de Naples, car, le 10 avril, il écrivait aux Siennois que deux galères lui en amenaient à Porto d'Ercole et il les priait de les lui faire conduire au camp (Pièces justificatives, n° 320; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé).

(4) Lettre du 21 mars, Pièces justificatives, n° 306; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

(5) Lettre de Philibert à l'empereur, du 25 mars, Pièces justificatives, n° 308; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

Le 10 avril, le prince écrivait aux Siennois de chasser de leur ville les Espagnols qui s'y étaient réfugiés (Pièces justificatives, n° 320; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé).

tentatives d'attaque du camp; elles avortèrent toutes. Ainsi Malatesta avait prescrit une sortie assez importante : 500 fantassins partirent de San Miniato, 600 du bastion Saint-Georges, sans compter un certain nombre de jeunes gens de la ville; 1,100 furent dirigés par les portes de Saint-Pierre Gattolini, de Prato et de Saint-Nicolas. Un détachement avait ordre d'escarmoucher dans plusieurs endroits; un autre, de se tenir dans les fossés pour être prêt à secourir les combattants en cas de nécessité; le reste devait donner l'assaut à un nouveau cavalier que les impériaux avaient élevé avec des retranchements entre le bastion de Saint-Georges et celui de Saint-Pierre Gattolini et sur lequel ils avaient placé deux compagnies et quelques bouches à feu, essayer de s'en emparer et de le détruire. Mais un soldat pérugin d'Octavien Signorelli, qui avait toute la confiance de Malatesta (*il quale era l'anima de Malatesta*, dit Varchi), en prévint l'ennemi une demi-heure avant, ce qui lui permit de prendre les armes et de garder solidement tous les postes. Lors de l'assaut du cavalier, la lutte fut si acharnée de part et d'autre que les combattants s'assommaient avec leurs arquebuses. Les Florentins eurent 50 morts ou blessés, parmi lesquels le capitaine Taccini; les impériaux subirent aussi des pertes sérieuses, surtout en chevaux. Dans un engagement relativement considérable qui eut lieu le 23, en dehors de la porte San Gallo, les chances furent d'abord égales, et les assaillants eussent pu faire beaucoup de mal aux impériaux cantonnés à Fiesole, mais le feu de l'artillerie les força de se replier sur Florence (1). Enfin, le 24, ils reprirent Nipozzano, qu'ils perdirent presque aussitôt. Les jeunes Florentins qui tombèrent entre les mains des Espagnols durent payer pour leur rançon une somme énorme (2).

Florence avait un comput à part; les années y commençaient seulement au 25 mars. Celle de 1530 fut inaugurée par le bombardement de la seule tour qui eût été conservée, bien que la moins

(1) C'est sans doute à un de ces engagements qu'il est fait allusion dans Guichardin, l. XX, fol. 368 v°, sous la date du 21 mars, et dans la *Cronica di Firenze*, de frère Julien Ughi dalla Cavallina, *loc. cit.*, p. 418-419, et probablement le premier que Vasari a voulu représenter au Palazzo Vecchio de Florence dans une fresque reproduite par M. Pierrugues dans *Francesco Ferruccio*, entre les pages 468 et 469.
(2) Varchi, l. XI, col. 369-370.

forte, paraît-il. Elle se dressait près de la porte Saint-Georges, du côté de Saint-Pierre Gattolini. Philibert la fit battre toute la journée par trois canons (1), parce que son cavalier était passablement endommagé par un fauconneau placé dessus et que Malatesta fit enlever pendant la nuit, sous prétexte qu'il pourrait être cause de la ruine de la ville. Le lendemain, le prince fit recommencer la canonnade à raison de 12 coups par heure; deux des pièces éclatèrent, mais il ne fut pas lancé moins de 150 boulets; ils parvinrent seulement à entamer la tour sur les côtés et à faire une petite brèche dans le milieu. Varchi raconte qu'un des canonniers qui la défendaient, nommé Nannone, pour se moquer de l'inefficacité du tir des impériaux, s'était fait donner un mousquet et le déchargeait une fois par heure dans leur direction; ensuite, en guise de drapeau, il arbora, au bout d'un bâton, une toile avec une tiare dessinée à l'encre; poussant la plaisanterie au delà des limites permises, il releva sa chemise et s'offrit lui-même *di dietro* en cible. Ils finirent par renoncer à un jeu auquel ils dépensaient en pure perte des munitions dont ils n'étaient déjà pas si abondamment pourvus. Mais les Florentins rouvrirent pour leur compte le feu sur le cavalier du prince et lui firent de graves dégâts. Ils reconnurent alors, un peu tard, que s'ils n'avaient pas à la légère détruit les autres tours, leur ville n'eût pas été aussi facilement investie (2).

L'empereur avait quitté Bologne pour se rendre en Allemagne. Avant son départ, il avait essayé de terminer le litige entre le pape et le duc de Ferrare au sujet de Modène et de Reggio, dont tous deux se disputaient la possession. En attendant que les arbitres se prononçassent, ces villes lui furent remises. Il séjourna à Mantoue du 25 mars au 19 avril et érigea ce marquisat en duché en faveur de Frédéric de Gonzague. L'ambassadeur de Florence à Ferrare, Galeotto Giugni, voulut venir l'y trouver de la part de ses concitoyens pour lui proposer de traiter, par l'intermédiaire du duc, séparément avec lui et en dehors du pape, des conditions d'une paix qui aurait pour base leur liberté et la restitution de tout ce qui leur avait été enlevé. Mais Charles-Quint lui fit dire de ne pas

(1) *Priorista di Giuliani de' Ricci. loc. cit.*, p. 459.
(2) VARCHI, l. XI, col. 371; GUICHARDIN, l. XX, fol. 368 v°.

pousser plus loin. On ne peut que regretter qu'il n'ait pas fait preuve à l'égard des Florentins de l'esprit de conciliation qu'il manifesta envers les autres princes ou États italiens, car la fin de cette guerre, poursuivie dans les conditions que l'on sait, eût été désirable dans l'intérêt de tous, surtout dans le sien. En effet, à la date du 29 mars, il n'avait pu se procurer que 10 ou 12,000 livres de poudre qu'il avait fait acheter à Mantoue ; à défaut des pionniers du pape, il s'était adressé au duc de Ferrare, qui lui en avait promis; il avait besoin de 1,000 Espagnols pour renforcer l'armée qu'il conduisait en Allemagne, mais ils refusaient de le suivre, parce qu'ils savaient qu'ils ne seraient pas payés, et ils préféraient vivre à l'aventure; il en était de même des bandes venues de Bologne pour rejoindre l'armée de Florence; il ne pouvait plus subvenir à la solde de 17,000 écus par mois qu'il s'était engagé à fournir et il invitait Philibert à la trouver au royaume de Naples; il avait décidé d'envoyer en Afrique contre Tunis 4,000 Allemands, dont une partie serait prélevée sur les troupes du prince (1). Donc ni argent, ni munitions; réduction des effectifs déjà insuffisants, indisciplinés, abandonnés par leurs chefs; incohérence absolue dans les ordres d'en haut et, disons le mot, désorganisation complète, telle était la situation. En aucun temps elle n'avait été aussi mauvaise. Charles-Quint lui-même s'en rendait si bien compte que, tout en paraissant vouloir maintenir le pacte de Barcelone qui le liait au pape, il cherchait, dans le cas présent, à s'en affranchir en ne laissant sous le commandement du prince qu'une armée pontificale, exclusivement entretenue aux frais du pape. Philibert le devina. Mais cette combinaison ne fut pas de son goût. Moins que jamais, il avait confiance en Clément VII, « car il nous fayt sy longuement atendre que tout le monde se desespere, et quant le payement vient, il n'en vient pas la moytié de ce qu'il doyt venir... Vela, sire, come le pape nous treste, et soyés seur qu'yl ne se peult endurer (2); » il ne connaissait que trop les résultats qu'elle donnerait. Aussi répondit-il à Charles-Quint que

(1) Lettre de l'empereur à Philibert, du 29 mars, Pièces justificatives, n° 312; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 128, copie.

(2) Lettre à l'empereur, du 8 avril, Pièces justificatives, n° 317; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

si le siège de Florence était poursuivi par ses troupes à lui et celles du pape, il était prêt à lui continuer son concours; sinon, il demandait à se retirer à Naples, pour n'être pas exposé à avoir à servir sous les ordres d'un capitaine à la « fantaisie » du pape et à perdre en une heure ce qu'il avait, toute sa vie, « travalier de gaygner » (1). L'empereur comprit qu'il devait, sans hésiter, accorder satisfaction au prince, et, sur sa lettre même, il ajouta cette annotation : « L'on y mectra qu'elle a esté faicte de ma mayn et nul escripte de la colere; pourveoir les gens d'icelle partie et non sans luy. » Afin de mieux accentuer encore sa détermination, Philibert députa à Clément VII trois capitaines : un espagnol, un italien et un allemand, chargés de lui porter cet ultimatum : payer l'armée, « sans plus donner de paroles, » décider s'il la conserverait en tout ou seulement en partie; dans le premier cas, souscrire aux conditions qu'il lui avait fait proposer par Ripalda; dans le second, solder l'arriéré de ceux qu'il lui conviendrait de licencier. Il en prévint l'empereur, en déclinant toute responsabilité pour l'avenir, car « je ne pense avoyr plus de credit de leur fere endurer unne heure qu'il ne s'esecutent ce qu'il leur viendra en fantasie. Je prie a Dieu que le mal n'en torne sur vous quil n'en povés mès. Toutefoys il ara la premiere atainte ». Ses craintes n'avaient pas été vaines; les Espagnols désignés pour le rejoindre avaient de nouveau refusé de marcher, « resolus de plus tost se lesser tous pandre que d'alé; » ils s'étaient enfuis dans les montagnes (2). Charles-Quint s'engagea à payer encore pendant les mois d'avril et de mai les Allemands, les Espagnols et l'artillerie qui étaient à sa charge. Seulement il exprima à Philibert le regret qu'il eût envoyé une sommation aussi catégorique au pape, « qui se scandalize de telles choses » et qui pourrait trouver excessif que l'on rejetât sur lui la cause des excès que les troupes menaçaient de commettre (3). Ce qu'il avait prévu arriva. Le pape fut

(1) Lettre du 2 avril. Pièces justificatives, n° 315; Archives impériales à Vienne. P A 97. minute.

(2) Lettre du 8 avril.

(3) Lettre du 11 avril. Pièces justificatives. n° 322; Archives impériales à Vienne. P A 97. minute; Archives du royaume à Bruxelles. Papiers d'État. reg. 80. fol. 136. copie. — Cf. aussi les instructions données par l'empereur à Muscetula pour le prince, le 27 avril. Pièces justificatives, n° 330; Archives de Simancas. l. 426. fol. 81-83.

très mécontent; de Rome, où il était rentré le 9 avril, — il était parti de Bologne le 31 mars, — il l'écrivit à l'empereur le 14 (1), mais Philibert n'avait pas agi de la sorte pour lui faire plaisir. Clément VII lui avait donné bien d'autres motifs d'ennui.

Avec une armée aussi restreinte et manquant de tout ce qui lui eût été nécessaire pour enlever Florence par la force, il prit le seul parti raisonnable en de telles circonstances : celui de la réduire par la famine. Le moment ne semblait pas éloigné où elle succomberait. Le samedi saint, Malatesta, au lieu de l'agneau traditionnel, avait fait tuer chez lui un âne dont il avait conservé la moitié et fait convertir l'autre en pâtés qu'il avait envoyés à ses amis. Il pensait ainsi les amener à croire que la ville était à bout de ressources et qu'elle serait bientôt obligée de se rendre. Mais il n'en était pas tout à fait de la sorte, car, le matin même, on avait trouvé le moyen d'introduire par la petite porte des moulins de Prato cinquante-six bœufs et une quantité considérable de salpêtre que Ferrucci avait expédiés d'Empoli, comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises, car le salpêtre était tellement rare qu'il fallait en chercher dans tous les cimetières, notamment dans celui de Santa Maria Nuova.

Le matin de Pâques, 17 avril, on aperçut pendus en effigie par un pied à la façade du palais du podestat trois citoyens : Alexandre Corsini, Thadée Guiducci et Pierre-François Ridolfi, qui servaient dans le camp ennemi. Au-dessous était un écriteau avec ces mots : *Per traditore alla patria.* Dans la même journée, il y eut plusieurs escarmouches, de même qu'il y en avait eu pendant la semaine sainte. Au cours de l'une d'elles, le capitaine Louis de Salo, qui, la veille, avait fait entrer les bœufs et le salpêtre dans la ville, fut tué non loin de la porte de Prato d'un coup d'arquebuse au sein gauche; peu après, à quelques pas de là, le capitaine Fioravante de Pistoia tombait frappé en trois endroits.

Le lendemain, un engagement de cavalerie eut lieu, toujours du côté de la porte de Prato. Le capitaine Jacques Bichi s'y conduisit si vaillamment que Philibert et le marquis du Guast durent venir prendre part à l'action, qui fut très chaude. Tandis qu'elle dura,

(1) Gayangos, p. 501.

l'artillerie ne tira pas, pour ne pas blesser amis et ennemis. Le 29, entre San Benedetto et San Gervasio, il y en eut un autre entre 500 cavaliers, de forts détachements d'infanterie et des bandes florentines des « Marzoccheschi ». Ceux-ci furent rejoints par Giometto de Sienne, qui se trouvait à San Salvio avec une compagnie. Ils soutinrent longtemps et vigoureusement le choc des impériaux pour laisser à la garnison le temps d'expédier des renforts, ce qui fut fait, mais ils furent arrêtés dans leur route par une pluie torrentielle qui empêcha une bataille générale. Tout se borna à cette rencontre dans laquelle les Florentins eurent le dessous, malgré les prodiges de valeur de Giometto, dont le cheval fut tué sous lui (1).

Dans l'intervalle, il se produisit quelques petits incidents qui rompaient un peu la monotonie du siège. Vers Pâques, Jean de Turin, un des meilleurs capitaines de Florence, préposé à la garde d'un bastion, avait fait descendre dans les fossés un certain nombre d'arquebusiers et, parmi eux, un fantassin nommé l'Armato del Borgo, réputé pour son audace. Il l'envoya aux retranchements près de la maison dite de la Lune. Il s'y glissa sans être vu de personne, et, à l'aide d'un crochet qu'il avait attaché au bout d'une pique, il attira jusqu'à lui un drapeau et parvint à l'enlever; puis il se sauva à toutes jambes avec son trophée. Les hommes de garde se mirent aussitôt à sa poursuite; comme il était très agile, ils ne purent l'atteindre; d'ailleurs, ses camarades étaient sortis du fossé pour le défendre. Le drapeau fut fiché sur le bastion au-dessous de celui de Jean de Turin, ensuite porté au gonfalonier, qui le fit déposer dans une salle d'honneur du palais. L'Armato reçut de Malatesta une récompense de 10 écus d'or. Le capitaine de la compagnie qui avait perdu le drapeau fit mettre à mort son lieutenant, le sergent et deux fantassins pour les punir de leur négligence, et se réfugia à Florence par crainte de la colère de Philibert; mais celui-ci lui accorda la permission de rentrer au camp s'il y était autorisé par Malatesta et par le gonfalonier, à qui il s'était présenté. Avec leur assentiment, il s'en retourna le soir même et reprit le commandement de sa compagnie. Le lendemain,

(1) Varchi, l. XI, col. 374-375; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 675.

l'Armato tenta de renouveler un exploit du même genre ; il ne fut pas aussi heureux ; blessé à l'épaule d'un coup d'arquebuse, il mourut peu après (1).

Un autre jour, un trompette vint prévenir Malatesta qu'un gentilhomme ennemi désirait rompre une lance avec tout Florentin prêt à se mesurer avec lui. Malatesta chargea de ce choix Bichi, qui désigna le capitaine Primo de Sienne, son guidon. Le lieu de la rencontre fut fixé près des fossés de la ville et l'ordre fut donné à l'artillerie de ne pas faire feu. A l'heure dite, les champions, montés chacun sur un étalon blanc, entrèrent dans l'enceinte réservée. Une foule considérable était réunie pour assister à ce tournoi. Après une parade équestre exécutée avec beaucoup de maëstria, le commencement du combat fut annoncé au son de la trompette. Les adversaires poussèrent l'un contre l'autre avec une impétuosité incroyable ; dès le premier heurt au milieu de la lice, la lance du cavalier ennemi traversa l'arçon de la selle de Primo et lui pénétra dans les chairs à plus de quatre doigts, bien qu'il fût bardé de fer ; le coup fut si violent qu'elle se rompit et que le tronçon en tomba à terre. A son tour, Primo le frappa à la poitrine, croyant le transpercer de part en part ou au moins le démonter, mais sa lance vola en éclats ; un morceau l'atteignit au bras et un autre à l'épaule gauche. Ainsi finit ce combat singulier. Les spectateurs jugèrent qu'il n'y avait pas de vaincu et que la joute avait été également brillante de chaque côté (2).

Le 25 au soir (3), Ferrucci, après avoir confié Empoli à la garde d'un nouveau commissaire, André Giugni, avec quatre compagnies d'infanterie sous les ordres de Tinto de Battifolle, de Pierre Orlandini, du Corse Bacchino et du comte d'Anghiari, était parti pour Volterra. Il emmenait avec lui 2,000 fantassins commandés par Nicolas Strozzi, le Corse Paoli, Sprone, Balordo et Jean Scuccolo, Goro de Monte Benichi et le Sicilien Tommé, et 150 chevau-légers qui avaient pour chefs Amico

(1) Varchi, l. XI, col. 374.
(2) Varchi, l. XI, col. 375.
(3) Le 23, selon Varchi, l. XI, col. 374. Cf. note de M. Pierrugues, dans Roseo, p. 256, et Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 676.

d'Arsoli, Jacques Bichi, le comte Gherardo et Musacchino (1).

Afin d'empêcher Ferrucci de trop étendre son autorité sur la région, Philibert résolut de faire le siège d'Empoli et d'envoyer Maramaldo entre Pise et Volterra pour occuper l'ennemi (2). Cette mesure lui était encore dictée par d'autres considérations. Muscetula venait de lui apporter de Trente des instructions, datées du 27 avril, qui devaient modifier essentiellement la composition de son armée (3). Par suite du manque d'argent qui se faisait de plus en plus sentir et par crainte d'une révolte générale qui, dans les circonstances présentes, aurait tout compromis, il avait paru à Charles-Quint nécessaire d'en licencier une partie et de ne conserver que ce qui était indispensable pour l'investissement de Florence. En vertu de ces instructions, le prince décida de garder avec lui 6,000 Italiens, de donner congé au reste de l'infanterie et d'expédier à Naples les gens d'armes et la cavalerie, sauf deux bandes qui accompagneraient Maramaldo. Ces réductions faites, le strict minimum de l'entretien des troupes serait encore de 70,000 écus par mois, et le pape ne semblait pas disposé à en fournir plus de 60,000. Il serait donc forcé ou de s'éloigner de Florence ou de renoncer à s'emparer d'autres villes des environs.

Les Espagnols désignés pour aller en Hongrie s'étaient mutinés, il y avait huit jours : ils avaient quitté le camp et s'étaient répandus dans le pays (4). Sur les instances de Philibert, le marquis du Guast avait obtenu d'eux qu'ils marcheraient au nombre de 1,000, mais ils voulaient être payés. Au moment même où il écrivait sa lettre (4 mai), ils venaient de s'insurger de nouveau ; une fois de plus, il avait dû leur faire des promesses. Il apprenait aussi que, pendant la nuit précédente, les Allemands, campés de l'autre côté de l'Arno, n'avaient fait que crier « *Guelt!* » (de l'argent!). Quant

(1) D'après une lettre de Muscetula à l'empereur, du 2 mai (GAYANGOS, p. 524), les forces de Ferrucci ne se composaient que de 600 fantassins et 100 chevau-légers; ailleurs il est dit qu'il avait 1.400 fantassins.

(2) Lettre de Muscetula à l'empereur, du 2 mai, dans GAYANGOS, p. 524.

(3) Pièces justificatives, nº 330; Archives de Simancas, l. 426, fol. 81-83.

(4) Par lettre du 30 avril, Philibert invita les Siennois à ne pas recevoir les Espagnols déserteurs et leur fit défense de leur vendre de la poudre. Il avait en outre prescrit aux habitants des localités où ils passeraient de se défendre contre eux (Pièces justificatives, nº 337; Archives de l'État à Sienne, lettres à la « balia », original signé).

aux Italiens dont l'empereur avait besoin pour parfaire le chiffre de 2,000 hommes qu'il avait demandés au prince, 1,000 étaient prêts à partir sous la conduite du colonel César de Naples; seulement, ils y mettaient pour condition qu'ils recevraient leur solde régulièrement chaque mois. Enfin il avait sur les bras cinq compagnies d'hommes d'armes extraordinaires dont il ne savait que faire; il en licencierait au moins trois, après avoir comblé les vides qui existaient dans les autres; quelles mesures aurait-il à prendre à l'égard de celle de Diego de Mendoza, qu'il avait ramenée de Bologne, au mois de novembre, et de celle de Sanche de Prado, qui n'avaient « jamès receu ung sou », à l'exception d'une demi-paie que, pour les contenir dans le devoir, il avait été obligé d'emprunter à des amis? Cette décision était d'une gravité exceptionnelle; comme il n'en voulait pas assumer toute la responsabilité, il réclamait des instructions complémentaires (1).

Charles-Quint avait trop bien traité ses anciens ennemis pour ne pas manifester sa reconnaissance à Philibert, à qui il devait tant. Le 27 avril, il lui adressa par Muscetula, en même temps que ses instructions et la recommandation de se réconcilier avec du Guast (2), qui le jalousait toujours, un privilège non scellé qu'il l'invitait à examiner et à lui renvoyer ensuite avec son avis. Par cet acte, qui contenait l'énumération de ses éclatants services (*in omni aevo indebiliter memorandorum*), l'empereur lui accordait et à ses descendants légitimes le titre, ainsi que tous les honneurs et droits y afférents, de prince de Melfi et de duc de Gravina. Il lui donnait aussi les villes et les localités suivantes : Melfi, Ascoli, Forenza, Barile, Petilia, Candela, Atella, Rapolla, Ripa candida, Abriola, San Fele, Gravina, Matera, Terlizzi, Sant'Agata di Puglia, Monteverde, Canosa di Puglia, Gargnano, Campagna et Venafro, confisquées sur Jean Caracciolo, prince de Melfi; sur Ferdinand Orsini, duc de Gravina; sur Henri Pandeni, duc de Boiano, avec les maisons que ces trois personnages possédaient à Naples. Il y

(1) Pièces justificatives, n° 338; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe, et lettre de Muscetula à l'empereur, du 2 mai, dans GAYANGOS, p. 523-525.

(2) Cette réconciliation eut lieu avant le 10 mai (Lettre de Muscetula à l'empereur, du 18 mai, dans GAYANGOS, p. 550). Voir plus haut, p. 269.

ajoutait une pension dont le chiffre n'est pas certain, le texte du privilège parvenu jusqu'à nous n'étant pas complet (1); il devait porter 18,000 ducats, au lieu de 18,000 écus que l'empereur lui avait promis. Le prince le retourna avec ces mots : « N'estoit besoing l'envoyer ycy pour me monstré s'il estoyt bien ou non, car en queque sorte qu'il vous playse, aussy fera y a moy. Je vous en mercye très humblement. Unne chose seulement vous veulx je avertir, que en lieu des dix huit mille escus que Balenson me dit de vostre part que entendiés que j'usse et ausy ainsy le m'escripvytes, que l'on a mis ducas de monnoye, quyl viendroyt estre mains de la somme mil set sens escus. Sil vostre vouloyr est tel, non seulement de cela, mays du tout, seray ausy contant que sy vous m'en donniés deux foys autant, mays sil s'et a l'apetit du secretayre, s'il vous plet, commanderés que la somme yl soyt telle que me donnates. Ellisés lequel qu'yl vous plera le plus, car tout me contentera (2). » Charles-Quint rectifia l'erreur et fixa la pension à 20,000 ducats monnaie de Naples (3).

Le bruit s'était répandu dans Florence que, faute de pouvoir payer leurs troupes, le pape et l'empereur en avaient considérablement diminué le nombre et qu'elles avaient été obligées de se disperser pour subsister. Ce qui y avait sans doute donné lieu, c'étaient les fugues fréquentes des Espagnols. Si peu fondé qu'il fût, la plupart des Florentins, aussi bien les sages que les impatients, estimaient que le moment était venu d'en finir une bonne fois et qu'une prompte mort était préférable à une lente agonie. La milice surtout demandait la sortie en masse. Malatesta, qui n'ignorait pas les soupçons dont sa fidélité était l'objet, essayait de justifier son inertie par les désavantages qui résulteraient pour ses troupes d'une attaque contre l'ennemi. Les derniers insuccès avaient prouvé leur infériorité; s'il y avait à Florence 14,000 hommes en état de porter les armes, 8,000 seulement méritaient d'être con-

(1) Pièces justificatives, n° 342, dans MELGUA, fol. c v°-c 5.
(2) Lettre du 4 mai. Pièces justificatives, n° 338; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.
(3) Lettre du 22 mai. Pièces justificatives, n° 344; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 139, copie.

sidérés comme de véritables soldats ; si cependant on l'exigeait, il marcherait, mais les Florentins ne tarderaient pas à se repentir d'avoir suivi les conseils d'Étienne Colonna, son rival. Sous la pression de l'opinion publique, il se décida enfin à ordonner une sortie pour le 5 mai et désigna pour y prendre part deux régiments et 30 des meilleures compagnies. Le mouvement se fit par trois côtés à la fois, par les portes de Saint-Frédien et de Saint-Pierre Gattolini et par le mont San Miniato. Par la première passèrent les bandes de Barthélemy de Monte Ridolfo, de Florian de Jesi et de Michel-Ange de Parrano ; par la seconde, celles d'Octavien Signorelli et de Pasquin ; Amico de Venafro devait partir du cavalier de San Miniato, mais, le matin de ce jour même, il fut tué par ordre d'Étienne Colonna, avec qui il avait eu une altercation au sujet d'une femme que Colonna avait autorisée à s'en aller avec ses effets où bon lui semblerait ; Amico avait refusé de la laisser circuler. Cette mort tragique, en un moment où la république n'avait pas trop de bons capitaines, causa dans Florence une impression douloureuse.

Avec ses lanspessades et accompagné d'Annibal Signorelli, du comte Sforza d'Acesi (d'Assise), d'Othon Pondenone et d'autres capitaines, Malatesta quitta la ville. Il était comme toujours escorté de ses commissaires. L'état de sa santé lui interdisant de se joindre aux combattants, il se tint dans un fossé d'où il suivait les opérations qui avaient pour objectif la prise du couvent de San Miniato, devant San Donato a Scopeto. Le monastère, presque ruiné, était solidement occupé par le colonel Barracano de Nava et ses vétérans espagnols qui, jusque-là, n'avaient pas eu l'occasion d'affirmer leur valeur. Les troupes régulières des Florentins commencèrent à gravir la colline au pas de course, quoiqu'elles fussent sur un terrain très en pente et exposées à une violente arquebusade. Les Espagnols les accueillirent bravement ; ce fut dès lors une mêlée épouvantable (*spaventosissima mischia*), dans laquelle les deux partis subirent des pertes importantes en morts et en blessés. Les Florentins résistèrent assez longtemps pour permettre aux renforts venus par la porte Saint-Frédien de surprendre les Espagnols par derrière, et la lutte continua avec plus d'acharnement. Barracano, excitant les siens du geste et de la voix, fut

tué d'un coup d'arquebuse et aussitôt remplacé par Rodrigue de Ripalda, Macciano et Boccanegra. Malgré l'énergique défense de l'ennemi, les Florentins, au cri de : *Serra, serra,* s'emparèrent de la hauteur et de l'église du monastère. La situation aurait pu devenir très critique pour les Espagnols, si Philibert n'était accouru au bruit, s'il n'avait envoyé à leur secours André Castaldo avec l'infanterie italienne et dépêché à l'artillerie de Giramonte, de Barduccio et des nouveaux retranchements l'ordre de tirer. Celle de la ville, notamment le canon nommé *l'Arquebuse de Malatesta* et la grosse couleuvrine, se mit à riposter.

A son tour, la cavalerie entra en scène. Celle des Florentins, avec des fantassins, occupait les abords de la porte Saint-Georges. Fernand de Gonzague vint, bride abattue, pour l'attaquer. Alors Malatesta fit demander des renforts : Giometto, Pacchierino, Tarabussi, Luciano et d'autres avancèrent avec des troupes fraîches. Le prince, persuadé, à cette vue, que toute la garnison donnerait, appela en hâte le colonel Tamis et ses Allemands et les fit ranger en bataille. L'engagement devint général; le bruit du canon et des arquebuses était tel que l'on n'entendait plus les commandements et la fumée de la poudre si épaisse que, de près, l'on ne distinguait rien. Il dura ainsi quatre heures, incertain, et les Florentins tenaient toujours leurs positions sur la colline et dans l'église. Malatesta, monté sur un petit mulet, voulut, un moment, aller au feu. Comme il pouvait à peine se mouvoir, les commissaires qui l'accompagnaient l'en empêchèrent.

Le jour touchait à sa fin, lorsque, en plein combat, Malatesta fit sonner la retraite. Il est probable que les troupes florentines fléchissaient. Varchi ne le dit pas; il prétend que si Amico de Venafro avait pu assister à la bataille et que si toutes les forces de Florence avaient été en ligne, les impériaux eussent été complètement défaits et la guerre terminée. Mais on ne s'explique pas la décision de Malatesta, surtout si les chances de victoire paraissaient assurées aux siens. Était-ce pour justifier son inertie? Mystère! Il est vrai que Varchi, dans son patriotisme, est assez partial et qu'il cherche toujours à atténuer les échecs de ses concitoyens. Dans le cas actuel, il avoue 200 morts du côté des Florentins et il en attribue un plus grand nombre aux ennemis, mais il est bien obligé

d'enregistrer de graves pertes : celles d'Octavien Signorelli, qui mourut quatre jours après des suites d'un coup d'arquebuse; de Cecco, son cousin; de Vincent Giubbonaio de Ferrare, de Florian de Jesi, de Fantaccio, d'Ascanio Pettinelli, capitaines distingués; de Margutte d'Urbin, lieutenant de Giometto; de Frédéric de Fano, lieutenant de Bettuccio, et, parmi les nobles florentins, de Pierre de Pazzi et de Louis Machiavel, fils du célèbre écrivain (1).

Quelques jours après, sur l'initiative des Dominicains du couvent de Saint-Marc, fut faite une procession générale pour attirer la bénédiction divine sur Florence. Elle fut autorisée par le Conseil des Dix, non sans de sérieuses protestations contre certaines propositions émises par ces religieux, notamment sur la nécessité de se soumettre au pape. Contre celle-ci le rapporteur Carducci s'éleva de toute son énergie, en disant que tout le monde savait les concessions que la cité avait faites à Clément VII, les humiliations qu'il lui avait fait subir, ses exigences toujours croissantes et son accueil hautain, à Bologne, aux ambassadeurs de la république. Au moment même où la procession se mettait en marche, les Florentins purent croire que le ciel commençait à les exaucer. Il entra dans la ville un convoi de cinquante-deux moutons qui, sous la conduite de deux hommes seulement, avait pu traverser le camp pendant la nuit; la matinée précédente, ils avaient déjà reçu du Mugello cent quatre-vingts têtes de gros et de menu bétail et d'autres vivres que l'on avait fait escorter sur une distance de deux milles par huit compagnies d'infanterie et des cavaliers. Bœufs, moutons et chevreaux, avec de grosses clochettes, prirent place dans les rangs des fidèles, à la suite de quatre enfants habillés en anges (2).

Ces approvisionnements, sans parler de ceux que le capitaine Barbarossa, avec 400 arquebusiers, réussit encore à introduire dans la journée, arrivaient à propos aux Florentins, car, à la date du 16 mai, Philibert écrivait à l'empereur qu'ils n'avaient plus à manger que de l'âne et du cheval; il leur restait du vin pour près

(1) Varchi, l. XI, col. 378-380; Segni, l. IV, p. 104 et 108; Nardi, l. VIII, p. 363; Roseo, p. 241, 245; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 675. Selon le *Priorista di Giuliano de' Ricci* (*loc. cit.*, p. 458), Louis ou Vico Machiavel aurait été tué dans une escarmouche du 2 novembre précédent.

(2) Varchi, l. XI, col. 382-383.

d'un mois, presque plus de fromage et d'huile, mais ils avaient du pain pour trois ou quatre mois. « Ilz dient qu'yl tiendront juques a l'estreme (1). »

Le même jour, 16, une revue de la milice eut lieu sur la place Saint-Jean; elle se composait de 3,000 hommes de dix-huit à quarante ans, et de 7,000 de quarante à cinquante-cinq ans. Il fut ensuite chanté une messe du Saint-Esprit, après laquelle tous, en présence de la Seigneurie, du gonfalonier et d'Étienne Colonna, jurèrent sur un livre des Évangiles, qui était sur un autel en plein

(1) Pièces justificatives, n° 343; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe. — Le 18 mai, Muscetula informait également l'empereur que Florence était réduite à la dernière extrémité (Gayangos, p. 549). Voici, selon un document réédité par M. Pierrugues, dans *Francesco Ferruccio*, p. 464 et 465, d'après le *Diario* de Luc Landucci, réimprimé à Florence en 1883, un aperçu des prix des denrées pendant le siège, vraisemblablement avant le 25 avril : un boisseau de blé, 3 livres 15 sous; une livre de fromage, 2 livres 18 sous; une couple de chapons, 49 livres; une couple de poules, 21 livres; une livre de viande salée, 2 livres 15 sous; un chevreau, 25 livres; un agneau, 18 livres; une livre d'âne ou de cheval, 10 sous; une tête de laitue, 10 sous; deux prunes vertes, 4 deniers; une prune mûre, 1 sou 8 deniers; une grenade, 6 deniers; un litron de fèves vertes, 2 sous; une botte de radis ou de raves, 1 sou 8 deniers; une bouteille d'huile, 7 livres; une livre de confitures, 2 livres 10 sous; une livre de saucisses de Bologne, 2 livres 18 sous; une once de poivre, 16 sous; deux œufs, 18 sous; une livre de poires muscades, 12 sous; une livre de cerises, 8 sous; une livre de mouton, 2 livres 10 sous; un oignon, 4 sous; une bouteille de vin, 2 livres 2 sous; une livre de poisson, 2 livres 2 sous; une tête de chevreau, 1 livre 5 sous; une fressure, 1 livre 5 sous; une livre de chandelles de cire, 1 livre 16 sous; une livre de miel, 1 livre; un limon ou citron, 7 sous; une orange, 6 sous; une livre de raisins secs, 12 sous; un hareng, 7 sous; une livre d'amandes pilées, 3 livres 12 sous; deux noix, 1 quattrino ou 4 deniers; une petite botte de bettes, 1 sou; un petit chou, 1 sou; une botte de poireaux, 1 sou; une citrouille fraiche, 1 livre 15 sous; un abricot, 4 sous; une oie, 14 livres; une livre de saucisses, 2 livres 16 sous. — Un autre document, lettre de Jérôme Benivieni, du 8 août, également publié par M. Pierrugues (*loc. cit.*, p. 463), n'est pas moins intéressant. Le blé n'avait plus de prix; le vinaigre était vendu 5 ou 6 ducats la bouteille; la viande de génisse, 5 carlins la livre; celle de mouton, 4 carlins; la livre de fromage, 5 carlins; une couple de poulets, 3 ducats; les pêches fraiches, un demi-ducat la livre; les prunes fraiches, de 4 à 6 quattrini la pièce; la laitue, 6 sous la tête; le sucre solide, 5 carlins la livre; le vin, de 8 à 10 ducats le baril; l'huile, 1 ducat la bouteille; la viande de bœuf, 2 carlins la livre; la viande de cheval ou d'âne, 1 carlin la livre; une couple de chapons, 6 ou 7 ducats; deux pigeons, 1 ducat; la livre de tanches fraiches, 4 gros; les melons, de 6 à 10 carlins la pièce; deux œufs, 18 sous; une mesure de gros bois, 18 ducats; le menu bois à l'avenant et ainsi du reste, à cause de la rareté des provisions. Il ne faut pas oublier que la valeur de l'argent était alors beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Aussi disait-on à Florence : « E bisognava restringer la bocca. » Cf. aussi Varchi, l. XI, col. 448; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 673-674.

vaincre ou de mourir. La cérémonie religieuse fut suivie scours très applaudi de Baccio Cavalcanti sur la liberté.
se procurer des ressources, les Florentins mirent en loterie s des rebelles. Le prix des billets était d'un ducat. Tirée le produisit 6,600 florins d'or. Puis le grand Conseil décida genterie et l'orfèvrerie trouvées chez les habitants et dans ses, monastères, hôpitaux, à l'exception des vases sacrés au culte, seraient converties en espèces monnayées, après raleur en aurait été assurée à leurs possesseurs, et qu'on perait une pièce d'argent avec, d'un côté, un lys, et de une croix et une couronne d'épines. Elle avait cours forcé demi-ducat, quoique sa valeur intrinsèque fût moindre; i la refusaient étaient condamnés à 50 florins d'amende. On aussi les pierres précieuses qui étaient autour de la croix l'église Saint-Jean et celles de la tiare que Léon X avait au chapitre de Sainte-Marie del Fiore lors de son voyage à e; du tout on retira 53,000 ducats (1).
scarmouches devenaient plus fréquentes. Cinq compagnies iaux, qui s'étaient installées au palais des Sassetti, harceonstamment les troupes chargées de la garde de la porte lo, de Pinti et de Faenza. Une autre, postée sous le mont , surprit Raphaël Bartolini et Cardone au moment où ils prendre possession de Marradi, qui avait fait sa soumission rentins. Enfin, le 20, Jacques Bichi, dans une de ses sorties nnes, ayant voulu déloger les Espagnols du monastère de nato in Polverosa, fut reconnu à son grand panache. Ceux ipaient le mont Oliveto pointèrent un sacre dans sa direcfirent feu. Blessé à la jambe droite et renversé sous son il dut subir l'amputation. Il ne survécut que sept jours à ure; il fut inhumé dans l'église du Saint-Esprit. Les magniunérailles qui lui furent faites montrèrent le prix que les ins attachaient à ses services (2).
int ce temps, Philibert avait cru devoir faire un exemple

chi, l. XI, col. 383-384. — Sur la monnaie obsidionale des Florentins, note de M. Pierrugues, dans Roseo, p. 299.
chi, l. XI, col. 384; Segni, l. IV, p. 107; Roseo, p. 281, et note de gues, *ibid.*, p. 296.

pour enrayer l'insubordination qui menaçait de perdre son armée. Il fit saisir et passer par les piques le principal meneur des mutineries qu'il avait tant de fois signalées à l'empereur et dont le but avéré était de provoquer des désertions parmi les troupes au profit des Florentins. Deux autres, qui servaient d'intermédiaires entre l'ennemi et lui, eurent le même sort. Les plus compromis s'enfuirent. A la suite de cette répression, le prince fut le premier à réclamer l'indulgence pour les coupables et à plaider en leur faveur les circonstances atténuantes; il y en avait de sérieuses: ils n'étaient pas payés; ils avaient faim; s'ils étaient insoumis, ils n'étaient pas traîtres. « Je leurs ay promys de vous suplier pour eulx qu'yl vous playse leur vouloyr pardonner... ce que je fais très humblement tant pour la pietié que s'et que aussy pour le desordre qu'yl en pourroit avenyr... (1). »

Ces révoltes partielles n'étaient, paraît-il, que le prélude d'un vaste soulèvement préparé en plusieurs endroits. En effet, Charles-Quint avait été informé par son ambassadeur en France et il en avisait Philibert que l'envoyé de la république auprès de François Ier et plusieurs capitaines attachés à sa cour avaient comploté de s'en aller dans son camp pour mutiner les Allemands et essayer de les engager au service des Florentins par l'appât d'une plus forte solde. Ils n'attendaient plus pour cela que l'argent nécessaire: il devait être fourni par le roi; même il était prêt. Douze Italiens s'étaient chargés de semblable besogne auprès de ceux de leurs compatriotes qui étaient à l'armée. L'auteur de ces révélations à l'ambassadeur, un Flamand réfugié en France pour dettes, lui avait offert de donner les noms des capitaines, des Italiens, des bailleurs de fonds et de porter au prince tous les renseignements relatifs à cette machination. Si le fait n'était pas vrai, il était au moins vraisemblable, car l'empereur était aussi averti par son ambassadeur à Venise que le fils de Rence de Ceri avait quitté cette ville avec quatorze capitaines qui avaient été en Pouille sous les ordres de son père, et était parti pour le camp afin d'exciter à la défection 4.000 Italiens et, avec eux et les Suisses qu'il espérait lever, de secourir Florence. Enfin le roi de France aurait expédié de l'ar-

(1) Lettre du 16 mai. Pièces justificatives, n° 343; Archives impériales à Vienne. P A 97, autographe.

gent, pour les entretenir, aux bannis napolitains qui étaient à Venise, jusqu'au moment où, rentré en possession de ses enfants, il recommencerait la guerre à Naples et en Italie (1).

Philibert avait, depuis longtemps, trouvé un moyen bien simple de prévenir de pareils dangers et, dans chacune de ses lettres, il l'indiquait à l'empereur : c'était de payer les troupes. Leur fidélité lui serait ainsi tout acquise, de même qu'au pape. C'est pour n'avoir pas tenu compte de ces sages et instantes sollicitations qu'il se voyait obligé d'approuver la dislocation de son armée, d'après le plan que le prince lui avait soumis (2). Mais les événements qui allaient se précipiter reculèrent le terme de cette fâcheuse extrémité.

(1) Lettre du 22 mai, Pièces justificatives, n° 344; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 139, copie.

(2) *Ibid.* Seuls, un certain nombre de chevau-légers, mal montés et mal armés, furent renvoyés au royaume de Naples (Lettre de Philibert à l'empereur, du 16 juin, Pièces justificatives, n° 354; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 14-15, copie contemporaine.

CHAPITRE XIX

Prise d'Empoli. — Étienne Colonna attaque le camp des Allemands à San Donato in Polverosa. — Bruits d'un projet d'empoisonnement du pape par les Florentins. — Volterra prise par les impériaux; reprise par Ferrucci. — Elle est en vain assiégée par Maramaldo et par du Guast.

Empoli était pour ainsi dire la forteresse avancée de Florence. Elle paraissait tellement solide que, selon Ferrucci, les femmes eussent pu la défendre avec leurs fuseaux et leurs quenouilles. Il avait donc commis une grande faute en l'abandonnant et en ne la laissant pas suffisamment garnie de troupes, car de là, par une action combinée avec les Florentins, il eût pris les impériaux entre deux feux. Philibert se hâta d'en profiter. Cela lui était d'autant plus facile que Maramaldo était entre cette dernière ville et Pise pour garder les environs et empêcher Ferrucci d'y retourner. Il chargea Diego Sarmiento d'en faire le siège; il serait appuyé par la cavalerie de Fernand de Gonzague, par l'artillerie de Sampietro et par l'infanterie d'Alexandre Vitelli, qui se trouvait non loin de Pistoia et auquel il ordonna de partir immédiatement pour Empoli. Le 24 mai, celui-ci installait son camp près de l'église Saint-François. Le total des troupes s'élevait à 6,000 hommes : 2,000 Espagnols, 1,500 Italiens, autant de chevau-légers; le reste se composait des vieilles bandes de du Guast; elles disposaient de quatorze canons et pièces à feu diverses.

Il fut convenu d'attaquer de deux côtés à la fois, au nord et au couchant. Trois canons furent mis en batterie vers la poterne la plus rapprochée de l'Arno; trois autres près de San Donnino, et le bombardement commença. Le samedi 28, il fut tiré jusqu'à 300 coups consécutifs. Un ponton fut détruit et deux brèches furent ouvertes; puis, par une digue qu'ils avaient construite pour arrêter l'eau qui

aurait inondé les fossés, les Espagnols donnèrent l'assaut. Les murailles étaient défendues par la garnison, au nombre de 600 hommes, et par les habitants, qui firent une vigoureuse résistance. Ils lançaient une grêle de pierres sur les assiégeants enlizés dans la boue et écrasés déjà par d'énormes débris des remparts foudroyés qui se détachaient sur eux. Un canon, dont les projectiles frappaient assaillants et assiégés, leur fit également beaucoup de mal, pendant que le capitaine Tinto de Battifolle avec une rare bravoure repoussait l'attaque. C'étaient surtout les Espagnols qui supportaient le choc. Vitelli, plus prudent, n'avait pas jugé à propos de tenter l'escalade avec ses Italiens. Dès que Sarmiento s'aperçut qu'il s'était engagé trop témérairement, il fit opérer la retraite.

Ce premier succès enhardit les plus intrépides des Empolitains. Afin d'opposer à l'ennemi une résistance que l'état de leurs fortifications aurait rendue vaine, ils se mirent à élever des barricades. Mais, à la vue de l'effectif considérable d'ennemis qui entouraient la cité, le courage des autres mollit. Dans la nuit du même jour, ceux-ci envoyèrent secrètement à Sarmiento trois d'entre eux pour lui proposer de livrer la ville à la condition d'avoir la vie et leurs biens saufs. Les très importantes provisions de farine accumulées dans Empoli lui seraient remises. De la garnison, il n'était pas question dans la capitulation. Selon Varchi, André Giugni, le commissaire que Ferrucci avait désigné pour le remplacer, et Pierre Orlandini, chef d'une compagnie, étaient déjà gagnés par Nicolas Orlandini et Jean Bandini, eux-mêmes créatures de du Guast.

Le dimanche, Pierre Orlandini invita quelques capitaines espagnols venus de Pontorme et, malgré son porte-enseigne, fit retirer les sentinelles et l'artillerie qui étaient sur les remparts. Tout obstacle paraissant levé, les impériaux s'élancent sur la brèche et, sans avoir besoin d'échelles, mais seulement en se tendant la main, pénètrent dans l'intérieur de la ville. Par ordre, ils respectent les soldats rassemblés sur la place, tuent quelques citoyens au cri de : « Sac, sac, » en font prisonniers une certaine quantité et se précipitent vers le château, où ils s'emparent de tout ce qu'ils rencontrent. Un des capitaines, Boccanegra, sans égards pour le service qu'Orlandini semble avoir rendu aux siens, envahit sa

maison. Plusieurs dames s'y étaient réfugiées; il les dépouille de leurs objets précieux, même de leurs chapelets. A leur tour, les Italiens sous les ordres de Vitelli entrent dans la place et la livrent au pillage. L'arrivée un peu tardive de du Guast prévint de plus graves excès. Giugni et Orlandini ne furent pas moins malmenés que les autres. Varchi croit que ce fut seulement pour la forme et qu'ils n'étaient pas fâchés de pouvoir ainsi pallier leur trahison. Quoi qu'il en soit, ils furent déclarés rebelles par les Florentins, exposés en effigie comme traîtres, et leurs biens furent confisqués. La conduite de Ferrucci fut aussi sévèrement appréciée. Cette victoire rapporta 5.000 ducats aux Espagnols. L'armée de Philibert la fêta par une décharge d'artillerie contre Florence; lui-même donna un grand dîner à cette occasion (1). François Valori fut institué commissaire d'Empoli (2).

L'une après l'autre, les villes de la république tombaient au pouvoir de l'ennemi, et bientôt Florence, non seulement serait réduite à ses propres forces, mais encore ne pourrait plus être ravitaillée. Étienne Colonna, qui avait à se faire pardonner le meurtre d'Amico de Venafro et qui tenait surtout à affirmer sa supériorité sur Malatesta, avec peut-être le secret désir de le supplanter, voulut réparer par une action d'éclat le désastre d'Empoli : son but était de rendre libre la route de Prato et de Pistoia et, si c'était possible, de reprendre ces deux villes, sacrifiées, ainsi que nous l'avons vu, par la légèreté des Florentins. Pour cela, il attaquerait, à San Donato in Polverosa, le camp allemand commandé par le comte Louis de Lodrone. Il s'ouvrit de ce projet au gonfalonier. Avant de l'approuver, celui-ci convoqua en conseil Malatesta, les commissaires, quelques-uns des chefs de l'armée et

(1) Lettre d'Augustin Bardi, ambassadeur siennois au camp impérial, du 29 mai, publiée par M. Pierrugues dans *Francesco Ferruccio*, p. 371.

(2) Varchi, l. XI, col. 386-387; Segni, l. IV, p. 113; Nardi, l. VIII, p. 366-368; Guicciardini, l. XX, fol. 369; Rosso, p. 236, 241, 273-275; notes de M. Pierrugues, *ibid.*, p. [illegible]-255 et 290; [illegible]; *Cronica di Firenze*, de frère Julien, [illegible], *loc. cit.*, p. 422; *Priorista di Giuliano de' Ricci*, *loc. cit.*, p. [illegible]. Un récit de la prise d'Empoli, dans lequel est discutée la question de savoir si cette ville a été livrée par trahison, a été publié par M. Pierrugues dans *Francesco Ferruccio*, p. 378-379. Une vue du siège d'Empoli, d'après une fresque de Vasari au Palazzo Vecchio de Florence, a été reproduite par M. Pierrugues dans le même ouvrage, entre les pages 372 et 373.



SIÈGE D'EMPOLI

des principaux citoyens. Malatesta renouvela ses objections ordinaires : dangers d'une pareille tentative, valeur des Allemands, solidité de leurs retranchements, vigilance, prudence et courage de Lodrone. Mais, comme il était seul de son opinion, il finit par céder; il ajouta même qu'il marcherait avec les troupes.

La sortie se fit donc, dans la nuit du 21 au 22 juin, d'après les instructions de Colonna, par les portes de Prato et de Faenza. La garde des bastions fut confiée aux plus jeunes miliciens; François Taruggi et Barbarossa, avec 400 fantassins, devaient leur venir en aide s'ils étaient menacés. Giometto de Sienne et Pacchierino avaient été laissés dans Florence. Lui emmenait plus de 2,000 hommes armés de piques ou de pertuisanes. Malatesta, à la tête d'environ 1,500 fantassins, prit position sur la route, le long de l'Arno, afin d'empêcher les Espagnols de traverser le fleuve et de porter secours aux Allemands. Pasquin avait ordre de s'arrêter à mi-chemin jusqu'au moment où la bataille serait engagée et d'avancer alors vers le point le plus faible (1). Mais il divisa ses 1,500 Corses en deux parties; l'une resta au poste qui lui était assigné; avec l'autre, il s'approcha des retranchements ennemis. Une sentinelle fut tuée, une blessée. A ses cris et au signal d'alarme qui suivit, le camp, plongé dans le sommeil, s'éveilla. Colonna se hâta d'accourir et de se jeter sur la première ligne de retranchements. Il s'en empara assez facilement, parce que la surprise avait été telle parmi les Allemands qu'ils n'avaient pas eu le temps d'organiser la défense; la seconde fut aussi emportée, mais après quelque résistance. Des pétards (*trombe di fuoco*) lancés par Jean d'Urbin sur les lansquenets achevèrent de mettre la confusion dans leurs rangs. Les Florentins, grisés par ce qu'ils croyaient déjà être une victoire, se débandèrent et se répandirent partout où ils pensaient trouver à saccager et à massacrer; ils tuèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main : hommes, femmes, malades, etc.

Pendant ce temps, Lodrone rassembla 2,000 fantassins et les disposa en bataille, avec consigne de soutenir, piques basses, le choc des assaillants. Colonna fit demander des renforts à Pasquin;

(1) M. Pierrugues a publié, dans *Francesco Ferruccio*, p. 366-370, la liste des officiers qui prirent part soit à la garde de la ville, soit à la sortie, avec l'indication des emplacements qu'ils occupaient.

en les attendant, il se rua contre le rempart vivant formé par les Allemands. Au commandement il joignait l'action; il se battit comme un lion. Son lieutenant Yves Biliotti entraînait ses troupes au cri de : « Courage, mes braves, en avant, » et tous, jeunes et vieux, rivalisaient d'ardeur. La porte du monastère n'ayant pu être forcée, ils entrèrent par le jardin et firent un horrible carnage non seulement des gens de guerre qu'ils y rencontrèrent, mais encore de douze femmes réunies dans une chambre. Dans la chaleur du combat, Colonna fut blessé d'un coup de pique qui lui cassa les dents et d'un coup de hallebarde qui l'atteignit au bas-ventre. Les Corses de Pasquin ne bougèrent pas.

Au point du jour, le son de la trompette se fit entendre. C'était la cavalerie qui accourait pour traverser l'Arno et dégager les Allemands. Loin de chercher à s'y opposer, Malatesta rappela Margutte de Pérouse, qu'il avait envoyé au pont aux Mousses avec 150 arquebusiers, et donna à Pasquin et au reste des troupes le signal de la retraite. Cette mesure de prudence sembla à tous excessive et singulière. Il essaya de la justifier en prétendant qu'il risquait d'être serré de trop près par la cavalerie pour pouvoir rentrer et se défendre contre les troupes fraîches de Philibert, s'il était attaqué par elles.

Réduit à ses seules forces, Colonna fut obligé de suivre le mouvement. Son retour fut accueilli par une bordée de coups de canon tirés du mont Oliveto, mais ils ne lui firent pas grand mal. Varchi évalue à moins de 30 le nombre des Florentins tués dans cette affaire et à plus de 80 celui des blessés. Parmi les morts, il mentionne le capitaine Virgilio, dont le corps fut abandonné sur le terrain, et Morgante d'Urbin (1); parmi les blessés, le capitaine Zannone (*al.* Zagone), frappé à la cuisse. Selon lui, les Allemands auraient eu environ 100 blessés et 300 morts; cependant, il ne garantit pas l'exactitude de ces chiffres; les uns, ajoute-t-il, disent qu'ils ne sont pas aussi élevés, d'autres qu'ils le sont davantage. Il n'hésite pas à conclure que si le succès de l'opération ne fut pas plus complet, la faute en est imputable à Pasquin, qui eut le tort de provoquer l'alarme et de demeurer inactif, et aux troupes

(1) N'est pas le même personnage que Margutte d'Urbin, mentionné plus haut, p. [illegible].

florentines, qui, au lieu de s'amuser à piller, auraient dû continuer à combattre. La victoire eût entraîné sinon la levée du siège, au moins le débloquement partiel de Florence et la concentration des troupes de Philibert sur un seul point. Naturellement le principal coupable, à ses yeux, est Malatesta (1).

La version du prince est un peu différente. Dans une lettre du 23 juin à l'empereur, il avoue que la camisade de la nuit précédente (2) a été chaude et qu'après « ung des plus mellé combat qu'il a esté possible de voyr », ses lansquenets, d'abord chassés de leurs positions, les ont recouvrées. Lui aussi aurait remporté une victoire décisive si les 2,000 hommes de renfort qu'il expédiait à Lodrone avaient pu prendre part au combat; ils étaient arrivés trop tard. Il estime à 300 le nombre de ses morts et au double celui des blessés des deux partis. D'après les rapports des espions, les Florentins avaient perdu « une bonne flote » d'hommes, beaucoup plus que lui (3).

Le même jour, il lui fit part d'une grave nouvelle; il en avait eu indirectement connaissance par Malatesta. Celui-ci avait demandé au colonel Pirro Colonna de lui envoyer du camp un homme sûr pour lui faire une confidence importante, qui pourrait toutefois être communiquée soit au colonel, soit au prince. Il s'agissait d'un projet d'empoisonnement du pape par les Florentins. L'émissaire, de connivence avec le bouteiller de Clément VII, devait partir le lendemain matin, mais Philibert prit soin de le faire arrêter. Il fut effectivement trouvé porteur de fioles et d'un soi-disant remède destiné à être administré au pape. Cinq de ses serviteurs étaient dans le secret du complot. Le prince s'empressa de prévenir Clément et de lui transmettre le poison; pendant ce temps, il retenait prisonnier l'émissaire, en attendant de savoir le traitement qu'il conviendrait de lui infliger. Malatesta avait exprimé le désir que le pape fût informé que l'avertissement venait de lui. Pour Phi-

(1) Varchi, l. XI, col. 389-391; Segni, l. IV, p. 117-118; Guichardin, l. XX, fol. 369 v°.
(2) M. Pierrugues, dans Roseo, p. 296, assigne comme date à cette camisade la nuit du 20 au 21 juin.
(3) Pièces justificatives, n° 355; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

libert, ce renseignement était un « bon signe » ; il en conclut que Florence était à l'extrémité et qu'en prévision d'une prochaine capitulation, Malatesta cherchait à « se rabiller avec le pape (1) ». L'idée n'était déjà pas si mauvaise.

Varchi rapporte aussi ce fait ; seulement il le ramène à des proportions moins tragiques. Il cite même le nom du camérier chargé de la sinistre besogne, Étienne Crescenzio. D'après lui, les fioles contenaient de l'eau distillée ; l'innocence des accusés fut reconnue ; les Florentins n'étaient pour rien dans un pareil crime ; s'il leur fut imputé, c'était par ordre de Clément VII, qui aurait ainsi voulu les rendre odieux et leur enlever les quelques sympathies qui leur restaient (2).

Car ils en avaient encore, intéressées, il est vrai, et inspirées surtout par la haine irréductible de François Ier contre Charles-Quint. En effet, malgré le traité de Cambrai, le roi n'avait pas renoncé à l'intention de leur venir en aide, dès que ses fils lui seraient rendus. Le moment de leur délivrance était proche ; il avait été fixé au 15 juin. Mais déjà ses agents étaient en route pour Florence. Ils avaient quitté la cour le 26 mai, jour de l'Ascension. Lors de leur départ, ils avaient reçu 300 écus pour leurs frais de voyage jusqu'à Lyon. Là ils trouveraient l'argent nécessaire pour l'exécution de leur plan, qui consistait, on le sait, à secourir les Florentins et à soulever les Allemands. De Lyon ils devaient gagner l'Italie par la poste. L'empereur en avisait Philibert (3) ; quelques jours plus tard, il lui faisait connaître leurs noms : « Nycolas Russach, autrement le Rousa ; Putzec, Jehan Serain, Vautufas, un jeusne de dix-huit ans, nommé Lane, qui parle françois, espaignol, italien et allemand parfaictement, et ung nommé Hadit van Conorse, et des Ytaliens messire Anthonio Daurya (4). »

(1) Pièces justificatives, n° 356 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, copie contemporaine ; Archives du royaume à Bruxelles, Documents historiques, fol. 3, copie ; LANZ, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. I, p. 390, n° 139 ; t. IV, résumé dans GAYANGOS, p. 606-607. — Dans une lettre du 25 juin, Muscetula entretient également l'empereur de cette affaire (BREWER, p. 2910-2911, et GAYANGOS, p. 608).

(2) VARCHI, l. XI, col. 393.

(3) Lettre du 14 juin, Pièces justificatives, n° 352 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(4) Lettre du 27 juin, Pièces justificatives, n° 358 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

Le prince ne s'émut pas; il aurait « l'eul au guest »; de pied ferme il attendait, pensant « estre seur ou au mains a l'egal de queque armee quil seut venyr ». Mais, dans le cas où la nouvelle serait exacte, il aurait besoin de renforts pour être en état de continuer le siège de Florence et de repousser ses alliés (1). Une dépêche de l'ambassadeur de la république en France, interceptée par Ascalino (*al.* Scalingue) et qu'il lui envoyait, ne laissait subsister aucun doute sur le concours promis par le roi (2).

Ces menées et les succès de Ferrucci n'étaient pas sans jeter Clément VII dans de véritables inquiétudes. Florence allait-elle lui échapper au moment où il touchait au but tant convoité? Quelle serait l'attitude de Philibert, si ces éventualités venaient à se réaliser? Après tous les sujets de mécontentement qu'il lui avait donnés, sans parler de ceux qu'un sombre avenir lui réservait encore, n'abandonnerait-il pas une cause pour laquelle il avait toujours manifesté plus de répugnance que d'enthousiasme? Un revirement soudain s'opéra en lui. Il mit presque de l'empressement à fournir la solde des troupes. Dans ses communications à l'empereur, il ne tarissait plus d'éloges sur le compte du prince (3). La prise d'Empoli l'avait comblé de joie (4); celle de Volterra n'était qu'une question de jours (5); le siège de Florence était habilement conduit; les échecs répétés de ses défenseurs lui étaient un sûr garant de sa reddition imminente; par un excès de sollicitude, il lui faisait

(1) Lettre à l'empereur, du 16 juin, Pièces justificatives, n° 354; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 14-15, copie contemporaine.

(2) Lettre à l'empereur, du 23 juin, Pièces justificatives, n° 355; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; lettre de Mai au même, du 20 juin, dans GAYANGOS, p. 603.

(3) Lettres de l'empereur à Philibert, du 26 et du 27 juin, Pièces justificatives, n°s 357 et 358; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute et autographe.

(4) Lettre de Muscetula à l'empereur, du 1er juin, dans GAYANGOS, p. 570.

(5) D'après une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, datée de Rome, 9 juin, le pape était encore persuadé que Volterra ne tiendrait pas plus de quatre jours. Raince ajoute : « Sa Sainctetę croit... que ledict Maramau et le prince d'Orange ne sont pas fort amis, duquel prince icelle Sa Sainctetė n'est pas le plus content du monde et est en bien grant doubte qu'il ne fut cause de quelque grant inconvenient en l'affaire dudict Florence, de tout le bien et seureté duquel Sadicte Sainctetė n'a plus parfaicte esperance que par le bon moyen du roy dont il actant nouvelles journellement et singuliere devotion... » (Papiers Condé, série I, t. II, n° 243, au Musée Condé à Chantilly.)

recommander d'éviter qu'elle fût mise à sac; seulement il fallait hâter le dénouement par crainte d'une intervention fâcheuse; au besoin, traiter dans des conditions satisfaisantes, etc. (1). Bien plus, tellement il redoutait de voir ses espérances frustrées, il fit faire aux Florentins des propositions d'accommodement; l'évêque de Pistoia devait se rendre à Florence pour en arrêter les termes.

Vers ce même temps, une épidémie, qualifiée du nom de peste, se déclara dans le camp des impériaux. Elle y fit de grands ravages. L'armée perdait, paraît-il, de 40 à 50 hommes par jour. On disait que Philibert en était atteint et qu'un logement avait été préparé pour lui du côté de la porte de Bologne (2). Il en résulta à Florence une effroyable panique. L'entrée de la ville fut interdite à tous ceux du dehors; les vivres mêmes n'y pénétraient plus (3).

On se rappelle peut-être la rivalité qui existait entre le gouverneur de la citadelle et la ville d'Arezzo (4). Elle n'avait fait que croître avec le temps. Comme les Arétins ne s'étaient pas départis de la soumission qu'ils avaient jurée à Philibert, ils lui firent demander de nouvelles troupes et de l'artillerie afin de poursuivre la lutte; sinon ils ne pourraient plus ni garder leur cité, ni continuer à approvisionner son camp. Le prince leur répondit être prêt à leur donner satisfaction s'ils s'engageaient à ne pas détruire la forteresse quand ils en seraient devenus maîtres, mais à la conserver jusqu'à la fin de la guerre pour permettre au pape et à l'empereur d'en disposer ainsi qu'ils le jugeraient convenable; à cette seule condition ils auraient à espérer des secours de lui; telle était la volonté du commissaire pontifical. L'envoyé d'Arezzo transmit cette réponse aux prieurs, en attendant d'autres instructions. Mais, dans l'intervalle, les commissaires de la citadelle, dont les munitions et les vivres étaient épuisés, contraints surtout par la garnison, qui refusait de résister davantage, députèrent, le 22

(1) Lettres de l'empereur à Philibert, du 26 et du 27 juin.

(2) Philibert fut effectivement malade au mois de juin ou au mois de juillet, car on voit, dans son Journal (p. 71, dans Clerc), qu'il fut payé 5 écus à Robinet, son apothicaire, pour « drogues, sirops et autres médecines ».

(3) Varchi, t. XI, col. 393; lettre d'Augustin Bardi, ambassadeur de Sienne, du 11 juin, dans *Francesco Ferruccio*, p. 372.

(4) Voir plus haut, p. 338.

mai, leur chapelain, messire Jérôme de Ponio, pour leur offrir de prendre la forteresse et tout son matériel de guerre si on les laissait sortir sains et saufs, eux, leurs hommes avec leurs armes et tous ceux qui s'y trouvaient avec leurs effets. Ils désiraient aussi être conduits en sûreté à San Sepolcro. Dans la nuit, les articles de la capitulation furent rédigés sur ces bases et acceptés de part et d'autre.

La citadelle fut immédiatement rasée jusqu'au sol par les Arétins, qui, sans rancune pour le prince, lui fournirent, comme par le passé et dans la limite du possible, tout ce dont le camp avait besoin en ravitaillement et en travailleurs. Arrivés à San Sepolcro, trois des soldats réputés pour avoir le plus contribué à la reddition furent pendus par ordre du commissaire; d'autres auraient subi le même sort si les habitants, par crainte d'être pillés, ne s'étaient rendus, le 3 juin, ensuite, dit Varchi, d'un accord secret avec les Espagnols. Les Florentins qui y résidaient furent obligés de s'éloigner; ils se retirèrent d'abord à Sant'Angelo, puis à Vinegia (1).

La situation ne faisant qu'empirer pour eux, les Florentins mirent leur suprême espérance en Ferrucci. Ils le nommèrent commissaire général de la guerre et lui conférèrent les pouvoirs les plus étendus. On alla même jusqu'à l'autoriser à négocier avec l'ennemi comme il lui conviendrait et à remettre la ville à qui bon lui semblerait. Il fut prié de se transporter immédiatement à Pise par la voie de Livourne pour y rejoindre Jean-Paul de Ceri, d'y recruter toute l'infanterie et toute la cavalerie possible, d'y laisser huit compagnies pour garder la place, de venir avec le reste à Florence, en passant par Prato et Pistoia, et, s'il parvenait à s'emparer de l'une ou de l'autre de ces villes, de s'y arrêter et de s'entendre avec les *Panciatichi*, qui avaient reçu de l'argent pour l'accompagner; sinon de se diriger sur Fiesole. Ces instructions lui furent données afin de lui faciliter les moyens d'entrer dans Florence, peut-être de s'assurer de Malatesta, en tout cas de livrer bataille et d'essayer de faire lever le siège.

(1) Varchi, l. XI, col. 396.

Ferrucci était en ce moment à Volterra, qui, durant la campagne de Philibert, fut, avec Florence, le principal centre de la résistance contre les impériaux. Cette résistance lui fit le plus grand honneur, et c'est, sans aucun doute, grâce à elle que les Florentins durent de pouvoir tenir aussi longtemps, car, pendant plusieurs mois, elle immobilisa de nombreuses et solides troupes qui firent singulièrement défaut au prince. Tous les historiens florentins (1) ont raconté les épisodes des sièges que Volterra eut à soutenir et célébré à l'envi l'héroïsme de Ferrucci et sa belle défense de cette ville. «... vision du moyen âge... serrée d'une ceinture intacte de remparts où les murailles florentines se relient aux murailles étrusques. Les rues dallées, étroites comme des couloirs, tournent entre des maisons fortes aux fenêtres grillées. Parmi ces maisons, les plus anciennes gardent encore des tours sur leur faîte. Dans ces mêmes rues, entre ces mêmes murs, sur ces mêmes dalles le sang a coulé dans ces jours funestes d'un flot si férocement répandu qu'à cette époque de massacres quotidiens cependant le sac de Volterra fit horreur... Du côté qui regarde Sienne, la forteresse construite par Laurent après sa victoire s'enfonce dans l'horizon comme un éperon de navire... (2). » Il y coula encore en 1530, moins abondamment, il est vrai; les deux partis estimaient que la possession de ce nid d'aigles ne pouvait être payée trop cher. Aussi dès que l'expédition contre Florence fut entrée dans la période active, Philibert résolut de s'en emparer à tout prix (3). Le duc de Melfi la menaça d'abord (4), mais les Volterrans organisèrent une milice locale composée de la jeunesse de la ville et commandée par des chefs choisis parmi elle. Aidés par une compagnie de 100 hommes, sous les ordres d'un capitaine de San Sepolcro, ils se préparèrent à repousser l'attaque de l'ennemi. Mais, à la suite de circonstances singulières, c'est contre les troupes florentines

(1) L[illegible] Varchi, Nardi, Roseo et l'ouvrage [illegible] aussi consulter la brochure du chanoine [illegible] Volterrana, publiée à Florence en 188[illegible] de cet événement.

(2) [illegible] et 10.

(3) [illegible] envoya aux Volterrans des trompettes [illegible]

(4) [illegible] Lettre de Ferrucci [illegible] dans *Francesco Ferruccio*, p. 163).

qu'ils firent leurs premiers essais. Jean Covoni, podestat de San Gemignano, ne se sentant pas en sûreté dans cette place contre le duc de Melfi, vint à Volterra avec les quatre compagnies de Tinto de Battifolle, de Paoli, de Goro de Monte Benichi et d'Hercule de Berzighella, autant pour y chercher un refuge que pour secourir cette ville. Bien accueilli d'abord, il fut invité à occuper les faubourgs. S'y crut-il encore en danger? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que la proposition ne le satisfit pas et qu'il pénétra par ruse dans l'intérieur de la cité. Il tua même deux Volterrans qui avaient voulu s'opposer à son entrée au palais des prieurs. Le gouverneur de la citadelle fit tirer quelques coups de canon pour en déloger ses troupes; après avoir parlementé, Covoni consentit à s'éloigner. Deux compagnies seulement obtinrent la permission de rester, mais à condition de se tenir dans les faubourgs. Elles n'étaient pas plus tôt sorties que les Volterrans se mirent à leur poursuite et leur blessèrent plusieurs hommes : elles eurent à peine le temps de gagner la citadelle. Les deux autres revinrent sur leurs pas afin de leur porter secours, mais déjà les portes avaient été refermées. Le soir même, toutes les quatre prirent ensemble la direction d'Empoli; trois y arrivèrent saines et sauves; l'autre, celle d'Hercule de Berzighella, fut surprise au point du jour et taillée en pièces par les bandes de Pirro Colonna cantonnées entre Peccioli, Montopoli et Palaia (1).

Les Dix décidèrent de faire réoccuper Volterra. Ils y renvoyèrent en qualité de commissaire Bartholo Tedaldi, qui en avait été podestat. Il emmenait avec lui Jean Covoni, quatre compagnies et 50 chevau-légers. Tedaldi fut seul admis avec deux compagnies; encore ne dut-il pas dépasser les faubourgs. Quant à Covoni, il fut obligé de retourner à Florence avec la cavalerie et le reste des fantassins.

Peu après, Alexandre Vitelli, avec treize compagnies et Thadée Guiducci, commissaire pontifical, était dans le Volterran; il avait réduit sous l'obéissance du pape San Sepolcro, Anghiari, Monte-Pulciano et Sant'Anastasio (2), d'où il ravagea le pays d'alentour,

(1) Voir plus haut, p. 335. Voir aussi la lettre de Ferrucci aux Dix, du 25 novembre, dans *Francesco Ferruccio*, p. 193.
(2) Voir plus haut, p. 337.

ce qui occasionna des escarmouches sans importance. Quand il fut maître de la région, Guiducci envoya aux habitants de Volterra un trompette pour leur demander de se soumettre. La lettre qu'il adressait aux prieurs était plutôt persuasive et leur rappelait les bienfaits que la ville avait reçus des Médicis, mais elle contenait aussi une menace pour le cas où ils refuseraient de lui ouvrir leurs portes (1). Les Volterrans étaient perplexes ; ils hésitaient entre la fidélité qu'ils devaient aux Florentins et la crainte de voir se renouveler les horreurs du siège que leurs pères avaient eu à soutenir contre Laurent Ier. Peut-être regrettaient-ils déjà de n'avoir pas accepté le secours offert par Florence. Bref, après de nombreuses discussions entre les partisans du pape et ses adversaires, il fut arrêté que la ville capitulerait dans les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour elle. La convention fut signée le 24 février (2) à Villamagna, où se trouvait Guiducci. Elle stipulait que tous les gens de guerre, les Florentins et étrangers qui étaient dans la ville ou sur son territoire, étaient libres d'y rester avec leurs armes, leurs enseignes et leurs effets ou d'aller où ils jugeraient à propos, excepté à Empoli. Les Volterrans ne seraient pas forcés de loger des troupes ; ils auraient seulement à leur fournir au prix courant les vivres nécessaires et le sel et à mettre des pionniers à la disposition de l'armée. Leurs privilèges et leurs franchises étaient maintenus. Ils auraient pour les gouverner un Florentin agréé par le pape et ils s'entendraient avec celui-ci au sujet de la direction de leurs affaires. Ceux de leurs concitoyens qui étaient hors de l'État de Florence seraient, ainsi que leurs biens, sous la protection du pape et de l'empereur, etc. Clément VII, par un bref daté de Bologne, le 26 mars, approuva les articles de cette convention.

Les troupes s'étaient retirées dans la forteresse, dont le gouverneur était demeuré fidèle à la république. Dès le lendemain de la capitulation, il commença à bombarder la ville. Sur le conseil du nouveau commissaire pontifical, Robert Acciaioli, les Volterrans réclamèrent du secours à Alexandre Vitelli, en ce moment à Laia-

(1) Le texte de cette lettre, datée de Montegemoli, du 12 février, est imprimé dans Parelli, p. 20.
(2) Le 1er mars, selon Parelli (p. 22).

tico. De leur côté, ils enrôlèrent 30 soldats. Puis Vitelli, avec dix capitaines et 60 hommes, vint pour fortifier la ville du côté de la citadelle. Il fit fermer l'entrée de certaines petites rues et murer les portes et les fenêtres; on n'y laissa que des meurtrières pour pouvoir tirer sur ceux qui tenteraient d'attaquer la place. Plusieurs tours de ces maisons dont il a été question plus haut furent munies de cavaliers avec des mousquets destinés à battre la forteresse. Guiducci, qui avait remplacé Acciaioli malade, leva encore 200 fantassins, payés moitié par Vitelli, moitié par les habitants. Enfin ceux-ci se procurèrent à Sienne de l'artillerie et des munitions.

La ville fut dès lors en état de répondre au tir de la citadelle et de résister aux escarmouches de ses défenseurs. Elle souffrit plus des pierriers que de ses canons à portée trop courte. Quant aux sorties, elle n'eut pas de peine à les repousser, car le nombre des gens de guerre de Tedaldi diminuait de jour en jour par suite des désertions. Ils n'étaient plus que 130 quand une trêve de deux mois fut conclue, le 7 mars, mais elle ne fut pas strictement observée, et les hostilités ne tardèrent pas à être rouvertes (1).

Dans une escarmouche, le 2 avril, les Volterrans perdirent, près de la petite porte qu'ils avaient pratiquée dans le rempart, du côté de Firenzuola, le capitaine Camille Borghesi; le capitaine Giorgio fut blessé à la cuisse; un autre jour, ils tuèrent l'enseigne de Charles Mannucci. Le 25, ils reçurent des Génois deux gros canons, un moyen, deux couleuvrines, un sacre et 390 boulets qui avaient été débarqués à Bibbona.

La citadelle faiblissait. Après avoir en vain sollicité l'aide des Empolitains et des Pisans, Tedaldi s'adressa aux Florentins. Désireux de venger l'injure que leur avaient faite les Volterrans, ils décidèrent de lui envoyer cinq compagnies d'infanterie et de confier la direction du siège à Ferrucci; il paraissait seul capable de reprendre Volterra, au sort de laquelle celui de Pise était intimement lié. C'est alors que Ferrucci nomma André Giugni en qualité de commissaire à Empoli.

(1) Le 18 mars, il y avait eu à Quarata une escarmouche entre les troupes de Ferrucci et les impériaux. Vers la fin du même mois, le capitaine Barone, qui était sous les ordres d'Alexandre Vitelli, avec deux compagnies, mit à sac Legoli (Lettre de Ferrucci aux Dix, du 31 mars, dans *Francesco Ferruccio*, p. 248).

Les cinq compagnies, commandées par Nicolas de Sassoferrato, Nicolas Strozzi, Balordo, Sprone et Jean Scuccola, partirent de Florence au milieu de la nuit. Elles égorgèrent quelques sentinelles ennemies et se trouvèrent bientôt au delà du camp. Dispersées un moment, elles se réunirent au point du jour près de la rivière de la Grève, où elles furent sans pertes appréciables attaquées par des détachements de cavalerie et d'infanterie lancés à leur poursuite par Philibert, mais, près de la Pesa, elles subirent un grave échec : Nicolas de Sassoferrato y fut tué (1). Ferrucci arriva à temps pour les dégager et leur éviter un désastre peut-être complet (2). Après deux jours passés à Empoli, il se remit en route pour Volterra; il fut sous les murs de la ville le matin du 26 avril (3), avec 1,400 fantassins, 200 chevau-légers et 25 à 30 pionniers munis de matériel de siège (4). Ses troupes prirent leur logement à la citadelle, dont les provisions étaient à tel point épuisées qu'il n'y restait plus que six barils de vin et que la garnison ne recevait plus qu'un quart de ration de pain. Heureusement pour eux, les hommes de Ferrucci avaient emporté des vivres pour quarante-huit heures.

Il leur laissa à peine le temps de manger et de se reposer quelques instants, puis, pendant qu'il faisait marcher des détachements sur Firenzuola, il fit donner l'assaut aux bastions que les Volterrans avaient élevés contre la forteresse. Il s'en rendit maître, malgré les efforts des défenseurs, qui perdirent 60 des leurs, parmi lesquels les capitaines Centofanti et Fabrice Borghesi. Le drapeau de la compagnie de ce dernier fut pris. Ferrucci eut 14 morts, dont le capitaine Balordo. Entré dans la ville, après un assaut sur trois côtés, il arriva près de la place Saint-Augustin, centre de la

(1) Lettre de Ferrucci aux Dix, du 25 avril, dans *Francesco Ferruccio*, p. 258.

(2) Ferrucci (*ibid.*) attribue de plus grandes pertes aux impériaux qu'aux Florentins.

(3) Cette date est indiquée dans une lettre de Ferrucci aux Dix, du 27 avril, dans *Francesco Ferruccio*, p. 258. C'est aussi celle qui est fournie par le *Priorista di Giuliano de' Ricci*, *loc. cit.*, p. 459. Varchi (l. XI, col. 408) donne la date du 27. Sur la période antérieure à l'arrivée de Ferrucci à Volterra, cf. ses lettres depuis le 3 mars, *ibid.*, p. 238-258. M. Pierrugues, dans *Francesco Ferruccio*, entre les pages 270-271, a reproduit une fresque de Vasari au Palazzo Vecchio de Florence, qui représente le siège de Volterra.

(4) Voir plus haut, p. 375

résistance. Des maisons, qui n'avaient plus ni portes ni fenêtres et communiquaient entre elles intérieurement, ses troupes étaient décimées par les habitants et par l'infanterie : deux pièces d'artillerie, placées derrière un retranchement qui avait été improvisé en hâte sur la place, les écrasaient sous une grêle de fer; elles n'osaient plus avancer; quelques-uns même déjà reculaient. Furieux de les voir céder, Ferrucci les frappait à coups redoublés, puis, s'armant d'une rondache et accompagné d'une poignée de lanspessades et de chevau-légers qui avaient mis pied à terre, il courut s'emparer du retranchement et fit aussitôt enlever les canons. Environ 500 hommes des deux partis furent tués (1). Sans tenir compte de la fatigue de ses troupes, qui étaient harassées, il les obligea à veiller toute la nuit sur leurs positions. Durant ce temps, les Volterrans avaient construit des barricades et braqué de l'artillerie à l'extrémité de certaines rues.

Le matin du 27, Ferrucci disposa ses troupes en bataille, les exhorta à combattre avec courage et fit publier que la ville serait pillée si elle était emportée de vive force. Les habitants, voyant que Ferrucci se préparait à les attaquer, ne se crurent pas en état de lui résister; ils n'étaient pas plus de 500 en tout; plusieurs s'étaient enfuis; d'autres avaient été tués. Guiducci fit par un tambour demander une entrevue à Ferrucci, qui la lui accorda ainsi qu'au capitaine J.-B. Borghesi et à quatre des principaux citoyens. Après quelques pourparlers, ils eurent une demi-heure pour se rendre, car Maramaldo venait au secours de Volterra. La capitulation se fit sur les bases suivantes : sécurité pleine et entière était promise aux citoyens en ce qui concernait leurs personnes et leurs biens; la garnison sortirait avec tambours, armes et bagages, mais enseignes basses et enroulées autour de la hampe; elle partit immédiatement pour San Gemignano. Ferrucci retint le commissaire Guiducci et le traita avec beaucoup d'égards; il s'empara de l'artillerie envoyée par les Génois et des munitions, qui se composaient encore de 800 boulets, d'un peu de poudre et de salpêtre; il fit déposer leurs armes aux habitants et annoncer que tous ceux qui ne se conformeraient pas

(1) Parelli évalue à 38 le nombre des Volterrans et à 260 celui des gens de guerre de Ferrucci qui perdirent la vie (p. 26).

à cet ordre seraient pendus; il les obligea à porter une croix blanche sur leurs vêtements sous peine de prison; une contribution de guerre de 6,000 florins leur fut imposée pour le paiement de ses troupes; comme ils n'en purent réunir que 4,500, tous les Volterrans qui s'étaient éloignés — c'étaient les plus riches — furent invités à rentrer; sinon, ils seraient considérés comme rebelles et auraient leurs biens confisqués; en attendant le versement du reste, il fit emprisonner quinze des notables dans la tour de l'ancienne forteresse; les vivres réquisitionnés furent transportés à la citadelle; les prieurs furent remplacés par d'autres; en un mot, Volterra dut se plier à toutes les exigences du vainqueur (1).

A quelques jours de là, les troupes de Maramaldo firent leur apparition dans les environs; le 2 mai, Sciarra et Marcio Colonna étaient à Villamagna (2); elles y séjournèrent, ravageant la campagne jusqu'au 11 (3), où, par des chemins difficiles, elles arrivèrent aux faubourgs. Dans l'intervalle elles avaient eu à soutenir des escarmouches avec Ferrucci. Fortes d'environ 4,000 hommes d'infanterie et de 400 de cavalerie (4), elles dressèrent leurs tentes vers la porte Saint-Just et commencèrent à établir des retranchements, à mettre en batterie trois pièces d'artillerie et à préparer des mines. Un jour, Maramaldo fit par un de ses tambours sommer Ferrucci de se rendre. Celui-ci répondit au messager d'informer son maître de sa prochaine visite; effectivement, il se présenta à lui, mais ce fut pour l'attaquer. Un violent engagement suivit, dans lequel les deux partis subirent des pertes assez importantes, sans que l'avantage restât à l'un ou à l'autre (5). Maramaldo se retira au faubourg Saint-Just et Ferrucci regagna la ville.

Le surlendemain, Maramaldo prit l'offensive. Du camp de Philibert il avait reçu des renforts, de Sienne de l'artillerie et des munitions. Il assaillit d'abord le rempart avec ses deux canons. De son

(1) Lettres de Ferrucci aux Dix, du 27 avril et du 6 mai, dans *Francesco Ferruccio*, p. 258-261 et 263.
(2) Lettre du même aux mêmes, du 2 mai, *ibid.*, p. 262.
(3) Jusqu'au 8, selon Parelli, p. 29.
(4) 5,000 fantassins et 500 cavaliers, selon Parelli (p. 28).
(5) Ferrucci fit pendre ce tambour, qui était revenu une seconde fois à la charge. Cette violation des lois de la guerre lui a été sévèrement reprochée.

côté, Ferrucci fit barricader la porte Saint-Just et dresser un cavalier pour y placer deux des pièces enlevées aux Volterrans. Puis il donna à un de ses capitaines, Goro de Monte Benichi, l'ordre de détruire dans la nuit, avec un certain nombre d'hommes, les travaux de fortification de Maramaldo. Afin de ne pas être aperçus, ils avaient couvert les mèches de leurs arquebuses et longeaient silencieusement les murailles. Parvenus près de la tranchée, ils tuèrent quelques-uns des soldats de garde et démolirent l'ouvrage. Sur ces entrefaites, Maramaldo dépêcha aux siens des détachements de secours, mais Ferrucci, avec ses canons, les repoussa.

Maramaldo finit par s'installer au couvent de Saint-André, non loin des murs. Il y fut rejoint dans la nuit du 12 juin (1) par le marquis du Guast et par Diego Sarmiento, qui venaient d'Empoli. Ils campèrent vers la porte de Florence. Ferrucci ne leur laissa pas le loisir de se reposer; il fit marcher contre eux François de la Brocca, commandant de la citadelle, et Goro, à la tête d'environ 300 hommes. Les Espagnols furent d'abord contraints de se retirer, mais une compagnie logée au monastère et le reste des troupes de Maramaldo s'empressèrent de leur prêter main-forte. La lutte continua pendant quelque temps, avec des chances à peu près égales. Dans une lettre aux Dix (2), les commissaires de Volterra avouent seulement 7 blessés de leur côté et 25 morts ou prisonniers de l'autre. Un des capitaines de Ferrucci, Camillo, fut frappé à la cuisse gauche d'un coup d'arquebuse; il succomba quatre jours après. François de la Brocca et le lieutenant du capitaine Goro tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Varchi dit que ses pertes furent plus considérables et qu'il eut au moins 25 morts ou prisonniers.

Le 13, de grand matin, du Guast approcha des remparts, pour les battre, son artillerie, qui comprenait dix canons. En prévision d'une tentative de ce genre, Ferrucci avait fait faire de solides retranchements et creuser de larges fossés dont le fond était garni de tables hérissées de clous ayant la pointe en haut. Du Guast, après s'être rendu compte de la difficulté d'attaquer la

(1) Le 10, selon Parelli (p. 30), mais c'est une erreur. Toujours d'après ce chroniqueur (p. 30), du Guast amenait avec lui 4,000 hommes.
(2) Du 16 juin, dans *Francesco Ferruccio*, p. 269.

ville en cet endroit, se porta sur un point plus faible que Ferrucci avait négligé de mettre en état de défense. C'était non loin du monastère de Saint-Lin. Le 14, du Guast pointa ses canons dans cette direction et eut bientôt fait de détruire la tour de la porte Saint-Ange et d'entamer la muraille sur une longueur d'une cinquantaine de brasses, mais les troupes de Ferrucci se barricadèrent avec de la terre, des ballots de laine, des caisses et des meubles qu'elles s'étaient procurés au couvent. Les Espagnols se préparaient à prendre d'assaut la ville et à engager vigoureusement le combat, quand Ferrucci s'avança à la tête de l'élite de ses fantassins, de ses chevau-légers et de quelques Volterrans. Les uns s'employèrent à compléter le retranchement, les autres à empêcher l'accès de la brèche et les escalades. Ils y réussirent, mais l'artillerie ne cessait de causer des ravages parmi les assiégés. Goro reçut un coup d'arquebuse; Ferrucci fut grièvement blessé au genou et à la jambe par les éclats d'un boulet de pierre. Il ne s'en inquiéta pas outre mesure. S'étant fait déposer près de la brèche sur un petit siège, il encouragea si bien les siens qu'ils repoussèrent l'attaque des impériaux. A en croire les commissaires (1), ceux-ci eurent environ 400 morts et quantité de blessés; Ferrucci n'aurait eu que 22 tués et 6 blessés.

Cet échec ne rebuta pas du Guast, mais il voulut reporter son effort sur un endroit qu'il croyait vulnérable. Il l'aurait été en effet si, pendant qu'il attendait quatre nouveaux canons et des munitions, Ferrucci n'avait eu soin de faire établir des retranchements et de faire fortifier davantage les bastions. Du Guast dressa deux batteries qui se composaient ensemble de quatorze pièces, l'une, sous le monastère de Saint-André, pour battre le mur de Docciola, et l'autre la porte Saint-Ange. Le 21 (2), au point du jour, il commença le bombardement avec une telle violence que, dans la matinée, 4 à 500 coups furent tirés; près de quatre-vingts brasses de rempart furent renversées. Comme les jours précédents, les brèches étaient comblées avec des tonneaux, des matelas et de la terre. Fer-

(1) Lettre citée.

(2) Selon Tedaldi, lettre du 22 juin aux Dix, dans *Francesco Ferruccio*, p. 271; selon Varchi (l. XI, col. 413), le 27, mais cette date erronée est le résultat d'une faute d'impression

rucci, toujours souffrant de ses blessures et malade de la fièvre, présidait à la défense. Vers la vingtième heure, les impériaux, en ordre de bataille, s'élancèrent trois fois à l'assaut aux points où le rempart avait été endommagé. Quatre de leurs enseignes, qui étaient montés avec leurs drapeaux sur la brèche, furent tués. Plus de deux heures, Espagnols et Italiens rivalisèrent de courage pour pénétrer dans la ville, mais ce fut en vain. Les assiégés les inondaient d'huile bouillante, leur jetaient des quartiers de rochers, faisaient rouler sur eux des tonneaux qui, en tombant dans le fossé, se brisaient avec fracas et projetaient dans tous les sens des pierres dont les coups étaient souvent mortels. Après des pertes que Tedaldi évalue à 400 tués et autant de blessés, tandis que celles de Ferrucci atteignirent seulement le chiffre de 20 morts et 20 blessés, du Guast et Sarmiento furent obligés de lever le siège. Ils partirent le 22 ou le 23 au soir (1). Quant à Maramaldo, il s'en alla à San Gemignano avec 1,000 fantassins (2).

A la suite de cet éclatant succès, Ferrucci récompensa les plus méritants de ses capitaines : Morgante de Castiglione, Balordo de Borgo, Pasquin de San Benedetto, etc. Aux soldats, à qui il avait promis double paie pour les dédommager de n'avoir pas saccagé la ville, il partagea l'orfèvrerie et l'argenterie des Volterrans, celle des églises et des monastères et le produit de la vente à l'encan des étoffes qui leur avaient été enlevées (3).

(1) Lettre de Tedaldi aux Dix, du 23 juin, *loc. cit.*, p. 272. — Selon Parelli, la levée du siège eut lieu le 29 juin et les portes de la ville furent ouvertes le 30 (p. 36).

(2) Lettre des commissaires généraux aux Dix (s. d.), *ibid.*, p. 273.

(3) Sur ce qui concerne Volterra pendant l'expédition contre Florence, voir VARCHI, l. XI, col. 397-414; SEGNI, l. IV, p. 111-114; NARDI, l. VIII, p. 369-370; GUICHARDIN, l. XX, fol. 368 v°-370; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 676-677; ROSEO, p. 232-234, 242-243, 274-283; notes de M. Pierrugues, *ibid.*, p. 256 et 291-292; les biographies citées par M. Pierrugues à la suite du volume intitulé : *Francesco Ferruccio*, seraient à consulter. Il en est de même des pièces publiées en appendice; elles ne présentent pas toutes un égal degré d'exactitude. Cf. aussi LA PISE, p. 184.

CHAPITRE XX

Philibert accusé par Varchi d'avoir dissipé au jeu une partie de la solde des troupes. — Mesures de résistance prises par les Florentins. — Menées de Malatesta en vue de la reddition de Florence. — Ses objections contre la lutte à outrance. — Philibert est fait duc de Gravina et prince de Melfi. — Ses projets de mariage avec Marguerite, fille du marquis de Montferrat. — Ferrucci se porte sur Gavinana. — Philibert marche à sa rencontre. — Bataille de Gavinana. — Il est tué. — Mort de Ferrucci. — Victoire des impériaux. — Les restes mortels du prince sont conduits à la Chartreuse de Florence; honneurs qui lui sont rendus.

Malgré l'insuccès de du Guast à Volterra, Philibert n'accabla pas trop son ancien ennemi. Il se contenta d'apprécier plus tard comme il convenait sa valeur militaire (1) et d'annoncer la mauvaise nouvelle à l'empereur. Il attribua cet échec au manque de poudre et de munitions qui avait empêché de livrer un troisième assaut, et il dépêcha au pape un capitaine pour en obtenir une provision qu'il jugeait nécessaire. Du Guast comprit que sa présence à l'armée devenait difficile ; il se retira à Naples dans l'expectative des fonctions de capitaine général de l'armée de Hongrie que le roi Ferdinand lui avait fait offrir par Charles-Quint (2).

Le prince avait été consulté à ce sujet, car son départ entraînait son remplacement comme chef des Espagnols. A ce qu'il semble, du Guast eût désiré conserver cette situation en son absence et se faire suppléer par un lieutenant de son choix, mais cette combinaison ne plaisait pas à Philibert. Il était sûr que du Guast continue-

(1) « Tre cose che io ho imposto et a voi et al marchese nessuna m'è riuscita com'io harrei desiderato. » (Sperino, *loc. cit.*, p. 358-359.)

(2) Lettre de Philibert à l'empereur, du 23 juin. Pièces justificatives, n° 355 : Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe. — Du Guast tomba malade à Naples et ne reparut plus à l'armée (Cf. lettres de Fernand de Gonzague à son frère le duc de Mantoue, du 23 et du 25 juillet, dans Varchi, l. XII, col. 453-454, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 344).

rait à lui susciter des embarras, ainsi qu'il l'avait toujours fait. « Croyés, sire, écrivait-il à l'empereur, que sil tous les foys qu'yl m'a fayt des controverses, je vous en euse averty, que je vous en eusse importuné, mays j'ay tout sufert pour vostre servyse et soufriroys encore s'il y demouroyt, meys puys qu'il s'en va, sy ainsy est qu'il le fase, ilz me semble que devés desirer de lesser desoulx moy gens a quyl je peusse commander. Ilz pouroyt dire que seluy qu'yl y lerra me obeiroyt, mays je say bien comman (1). » Sur ce point; Charles-Quint n'insista pas; il attendit les propositions du prince et se borna, pour cette fois, à donner l'ordre que du Guast lui conduisît 500 chevau-légers et 2,000 piétons espagnols (2). Philibert avait sous la main le capitaine général qu'il rêvait, actif, intelligent, dévoué et docile : c'était Fernand de Gonzague. Il le présenta à l'empereur (3).

Fernand n'avait plus à faire ses preuves et il était en effet plus qu'aucun autre capable de rétablir la discipline dans l'armée. Une partie des Espagnols s'était mutinée; ceux qui avaient été désignés pour servir en Hongrie refusaient nettement de marcher tant qu'ils n'auraient pas reçu les six soldes arriérées qui leur étaient redues; ils préféraient déserter, se répandre dans le Pisan et vivre à leur guise plutôt que de réintégrer l'armée; ils étaient tacitement approuvés par leurs camarades, qui trouvaient leurs revendications légitimes. La cause de ce mécontentement était l'éternelle question d'argent; les envois de fonds étaient irréguliers, tardifs; au commencement de juillet, la paie de juin n'était pas arrivée, et il n'y avait pas apparence qu'elle pût être entièrement fournie. Philibert prévoyait un déficit de 25,000 écus tant de la part du pape que du cardinal Colonna. Enfin il avait signalé à l'empereur une erreur de compte de 500 écus, qui occasionna entre eux un échange de correspondance et une demande d'explications que le prince ne fut pas en état de produire sur-le-champ, car « l'écrivain de ration »

(1) Lettre du 16 juin, Pièces justificatives, n° 354; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 14-15, copie contemporaine.
(2) Lettre du 27 juin, Pièces justificatives, n° 358; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.
(3) Lettre du 2 juillet, Pièces justificatives, n° 359; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 12-13, copie.

était mort et deux de ses compagnons étaient malades de la peste (1).

C'est sans doute dans ces difficultés qu'il faut chercher l'origine d'une grave, très grave imputation dont Varchi n'est peut-être pas l'auteur, mais dont il a cru du moins devoir se faire l'écho. Philibert jouait volontiers; son journal en fait foi; nous avons même par lui le détail des sommes que son « argentier » lui remettait pour satisfaire ce penchant. Nous savons, par exemple, qu'au mois de juillet il perdit contre Montbardon et Dinteville 42 écus à la paume et 10 écus aux dés; un peu plus tard, 15 écus à « l'arche » contre Tamis, 2 aux tarots contre Chantrans et 5 à la paume encore contre Dinteville (2). Or Varchi l'accuse d'avoir dépensé en jouant avec le capitaine allemand Conrad de Bemelberg, dit Hess, *tout* l'argent que Clément VII lui avait envoyé pour la solde de ses troupes (*tutti i danari mandatigli da papa Clemente per dar le paghe a soldati*)! Il va jusqu'à ajouter que ce fut pour se tirer d'embarras qu'il commença à traiter secrètement avec Malatesta de la capitulation de Florence (3). En recueillant ce bruit et en le consignant dans ses annales, le savant historien paraît avoir fait preuve d'une rare naïveté. D'abord le prince n'avait pas la gestion des fonds d'entretien de ses troupes; ce soin incombait au trésorier Louis Ram. Il faudrait donc admettre qu'ils étaient complices. Cette supposition n'est guère vraisemblable. Le souvenir des dénonciations des Napolitains (4) était encore trop récent et trop présent à leur mémoire pour qu'ils se fussent, l'un et l'autre, exposés de gaieté de cœur à donner prise à la médisance ou à la calomnie. Supposons que Philibert se soit laissé entraîner à commettre une indélicatesse que Varchi a mille fois raison de qualifier d'indigne d'un général, aurait-il eu l'audace de réclamer à l'empereur des sommes que le pape lui eût réellement expédiées? La maladresse eût été plus que grossière. Encore, en admettant l'hypothèse d'une perte sérieuse, le prince pouvait la couvrir par des moyens plus avouables. Sa

(1) Lettres du 2 et du 7 juillet; cf. lettre déjà citée d'Augustin Bardi, du 11 juin, dans *Francesco Ferruccio*, p. 372.

(2) Journal, dans Clerc, p. 71.

(3) L. XI, col. 420.

(4) Voir plus haut, p. 285-289, 311 et 342-343.

fortune personnelle mise à part, il était en ce moment créancier de l'empereur pour une somme de près de 60,000 ducats (1), tant pour ses gages que pour les avances faites par lui pour le paiement de l'armée. Enfin il serait plus qu'étonnant qu'un pareil scandale, s'il s'était produit, n'eût pas davantage transpiré et n'eût pas été divulgué par les envieux et les ennemis de Philibert. Comme tous les hommes supérieurs, il en comptait beaucoup. Dans les lettres de Charles-Quint qui suivirent, non seulement il n'est fait aucune allusion aux prétendus détournements signalés par Varchi; il y a même de chaudes félicitations de la part du pape à l'adresse de Philibert (2).

Il ne déféra pas immédiatement au désir du prince quant à la nomination de Fernand de Gonzague en qualité de capitaine général des Espagnols; il fut d'avis, par égard pour du Guast, de la retarder jusqu'au jour où il entrerait en fonctions. Quant aux mutins, il demandait leur envoi en Hongrie et persistait à exiger un énergique châtiment contre eux (3), malgré les instantes supplications de Philibert. Quelques-uns étaient revenus au camp. Le prince leur avait pardonné et promis d'intercéder pour eux. « Les povres gens, disait-il dans une lettre qu'il lui faisait porter spécialement par Tovar, les povres gens ont bien eu la penytance de leurs pechés, car ilz sont tous nulx (nus) et meurent de fain. S'yl vous pleyt, en arés myserycorde, et tous les soudars de ce camp vous en suplye (4). » Cette lettre, la dernière, semble-t-il, que Philibert ait écrite à Charles-Quint, fut, on le voit, un appel à la pitié en faveur d'égarés dont le plus grand crime était d'avoir agi sous l'influence du découragement et de la misère.

Aussi était-il temps que la situation prît fin, autant pour les impériaux que pour les Florentins. Ceux-ci, réduits à toute extré-

(1) Exactement de 63,768 ducats au moment de sa mort (Archives du Doubs, E 1309).

(2) Lettre du 21 juillet, Pièces justificatives, n° 361; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'Etat, reg. 80, fol. 150, copie, et Instructions à Balançon, du 2 août, Pièces justificatives, n° 365; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute et partie autographe.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du 7 juillet, Pièces justificatives, n° 360; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

mité, n'attendaient plus leur salut que de Ferrucci et un peu de François Ier. De Ferrucci passe encore, mais le roi était en coquetteries avec Henri VIII, qu'il cherchait à détacher de l'empereur. Si, à l'instigation de Clément VII, il envoya en Italie Pierre-François de Pontremoli pour servir d'intermédiaire entre les Florentins et le pape, c'était dans l'espérance que Clément adhérerait à la ligue qu'il projetait de reformer avec le roi d'Angleterre. De ce côté, Charles-Quint paraissait rassuré; il était maintenant persuadé de la parfaite sincérité de son rival au sujet de « l'observance de la paix et amytié d'entre nous (1) »; il ne croyait plus à la possibilité d'une invasion des Suisses et des Allemands (2).

L'argent et les vivres manquant (3), le Conseil des Quatre-Vingts élut, le 1er juillet, six des siens pour lever de nouvelles contributions. Trois commissaires furent chargés de faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles que des gens de guerre conduiraient en lieu sûr. Cette mesure, qui eût dû être prise depuis longtemps dans l'intérêt de la défense, ne fut pas, sauf une quarantaine d'exceptions, appliquée pour des raisons d'humanité. D'autres commissaires eurent pour mission de réquisitionner les approvisionnements conservés chez les particuliers, de préparer des viandes salées, de se procurer du salpêtre et du bois mort partout où ils pourraient en trouver. On alla même jusqu'à détruire les charpentes des églises Saint-Laurent, Saint-Jacques et du monastère de Foligno. A la famine était venue s'ajouter la peste, qui se déclara au monastère de Sainte-Agathe. Elle s'était sans doute propagée du camp, où elle sévissait surtout parmi les Allemands (4). Enfin, il y avait les traîtres, partisans des Médicis, qui correspondaient par lettres avec Baccio Valori, commissaire du pape, ou communiquaient avec les impériaux à l'aide de signaux faits du haut des toits ou, pendant la nuit, à l'aide de lumières. Le plus notable d'entre eux, Laurent Soderini, ancien podestat de Prato, fut pendu

(1) Instructions à Balançon, du 2 août.
(2) Lettre du 27 juin, Pièces justificatives, n° 358; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.
(3) Voir plus haut, p. 382 et 383.
(4) Lettre de Philibert à l'empereur, du 7 juillet, Pièces justificatives, n° 360; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe.

publiquement le 4 juillet (1). Un autre, Philippe Mannelli, chanoine de Sainte-Marie del Fiore, échappa au supplice à cause de son caractère sacerdotal, mais la flétrissure de la trahison n'en est pas moins restée attachée à son nom.

Le 6, un édit appela au service actif tous les citoyens de dix-huit à quarante ans. Ceux de quinze à dix-huit et de quarante à soixante ans constituèrent la réserve, chacun de ces derniers étant préposé à la garde de son quartier. Le port du manteau ou de la robe (*lucco*) fut interdit; tous devaient être en cape, en pourpoint et en armes, sous peine de confiscation de leurs vêtements et d'être considérés comme ennemis de l'État. Ce qui, peut-être plus que toutes ces sages précautions, soutenait les Florentins, c'étaient les prophéties de Savonarole et d'autres patriotes, exaltés comme lui, qui prédisaient la victoire définitive. Ils avaient foi, ceux-ci, en la justice de leur cause, mais cette foi n'était pas partagée par ceux à qui avait été confiée la tâche de la défendre. Les sentiments de Malatesta sont trop connus pour qu'il soit besoin de les remémorer. Étienne Colonna, par rancune de lui avoir été sacrifié, laissait faire. C'est ce que voulait Malatesta. Libre maintenant de ses actes, il envoya un de ses capitaines, Cencio, dit Guercio, à Pirro Colonna, dont il était l'ami, pour le prévenir qu'il avait à conférer avec lui au sujet d'une affaire de grande importance. Avec l'assentiment de Philibert, Pirro se rendit à l'entrevue demandée. Malatesta exprima le désir que le prince fît exposer au Conseil des Quatre-Vingts ses conditions de paix. Après avoir entendu Cencio, Philibert fut convaincu que les Florentins étaient à bout; il répondit qu'il était prêt à entrer en pourparlers avec eux s'ils consentaient à accepter l'état de choses antérieur à 1527, c'est-à-dire le rétablissement des Médicis. Il exigeait en outre des otages pour la sécurité des négociateurs qui viendraient à Florence (2).

Malatesta comprit qu'il ne pouvait, sans être accusé de trahison, traiter sur ces bases. Il eût préféré un ultimatum catégorique; il proposa au prince de le faire porter aux Florentins par Fernand

(1) Segni, l. IV, p. 116.
(2) Varchi, l. XI, col. 420; Segni, l. IV, p. 116; lettre de Fernand de Gonzague à son frère le duc de Mantoue, du 15 juillet, *ibid.*, col. 452, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 344.

de Gonzague. Philibert, qui avait horreur des détours, maintint ses déclarations premières. Il avait à cet égard des instructions formelles, auxquelles il lui était d'autant moins possible de contrevenir que l'empereur, plus irrité que jamais contre les Florentins, avait prescrit au duc de Ferrare de congédier leur ambassadeur (1). Le prince se hâta de prévenir le pape des ouvertures qui lui avaient été faites et de le prier de prendre les mesures nécessaires. Dès le 18 juillet, Clément VII décidait de charger des négociations quelques-uns des Florentins de son parti en résidence à Rome, comme plus capables, par leur connaissance des choses du pays, de discuter les préliminaires de la capitulation.

Les points importants à débattre étaient les suivants : le sac de Florence, les compensations à offrir à Malatesta, qui, à n'en pas douter, voudrait être remis en possession de Pérouse ; l'intervention du comte de Pontremoli dans les affaires de Florence et l'affectation à donner à l'armée après la levée du siège. Il fut reconnu que le sac serait facilement évité si les troupes étaient payées. Aussi l'empereur avait-il déjà écrit au prince d'essayer d'obtenir 100.000 écus des Florentins ou du pape (2). Aux prétentions de Malatesta, on objecta son caractère turbulent et le voisinage de Pérouse du royaume de Naples. Rien n'avait été statué au sujet de Pontremoli. Quant à l'armée, il serait imprudent, dans les circonstances actuelles, de laisser l'Italie dégarnie de troupes. On proposait de garder seulement 3 ou 4.000 Espagnols d'une valeur et d'une honnêteté éprouvées qui, à l'occasion, serviraient de noyau à de nouvelles forces dont le commandement serait confié à du Guast. Les Allemands et les Italiens seraient licenciés. L'empereur fut prié de faire connaître son avis sur ces diverses questions (3).

Le 24 juillet, Malatesta sollicita de Philibert par Bino Signorelli

(1) Instructions de l'empereur à Balançon pour Philibert, du 2 août. Pièces justificatives, n° 355 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute et partie autographe.

(2) Lettre du 27 juin. Pièces justificatives, n° 358 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(3) Lettre de Mai à l'empereur, du 18 juillet, dans Gayangos, p. 642-643. — D'après une lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, datée de Rome [illegible] août, le pape [illegible] la bouche au prince d'Orange pour luy avoir [illegible] qu'il en avoit adverty l'empereur, au moyen de quoy, ledit prince a respondu à ce [illegible] le pape luy en avoit mandé qu'il ne luy pouoit faire autre response luy avant escript Mayo en avoir adverty ladicte Majesté [illegible]

un rendez-vous auprès de la porte Saint-Pierre Gattolini. On ignore ce qui se passa entre eux, mais les événements postérieurs ont permis de croire que Malatesta l'engagea à marcher en personne contre Ferrucci et qu'il lui remit alors un billet de sa main, l'assurant qu'il pourrait emmener autant de troupes qu'il jugerait convenable et que les Florentins n'attaqueraient pas le camp en son absence. Enfin, depuis, il l'aurait incité, par l'intermédiaire de Cencio, à envoyer Fernand de Gonzague sommer Florence de se rendre. En cas de refus des Florentins de se soumettre à l'autorité des Médicis, il abandonnerait la ville avec ses gens de guerre, au nombre de 5,000. Ces imputations sont tellement graves que Varchi n'ose pas en assumer la responsabilité; il a soin d'ajouter qu'elles reposent sur des conjectures (1).

Quoi qu'il en soit et comme si Malatesta eût agi avec l'assentiment des Florentins, le prince leur fit demander, le 30 juillet, un sauf-conduit pour Fernand de Gonzague, qui avait à les entretenir d'affaires les intéressant (2). Avant de le lui délivrer, ils députèrent auprès de Philibert Bernard de Castiglione et François Marucelli pour savoir de quelle nature étaient les propositions qu'il avait à leur faire. Dès qu'il entendit parler du rétablissement des Médicis, Bernard déclara que le peuple de Florence accorderait tout à l'empereur, excepté cela. Sur cette réponse, il se retira, au grand étonnement du prince (*con molta meraviglia del precipe*).

« Tout, excepté cela; » tel fut le cri qui retentit dans la ville. Les Florentins réclamèrent une sortie en masse. Ils avaient encore présentes à la mémoire les fières paroles prononcées, le 23, par le gonfalonier dans une réunion à laquelle assistaient Malatesta, Étienne Colonna,

qu'il attendroit sa response... ». (Papiers Condé, série I, t. II, n° 250, au Musée Condé à Chantilly.)

(1) L. XI, col. 421; cf. la lettre de Fernand de Gonzague à son frère, le duc de Mantoue, du 25 juillet, dans Varchi, l. XI, col. 453, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 344.

(2) Pièces justificatives, n° 362; Archives de l'État à Florence, Cl. X, D. 4, F. 153, L. 515-521; publié dans *Francesco Ferruccio*, p. 388. — La lettre de Nicolas Raince, ci-dessus mentionnée, renferme à ce sujet le passage suivant : « ... Pour entant que a l'instance du seigneur Malateste, le prince y avoit voulu envoyer don Ferrand de Gonzaga, ce qu'ilz n'avoient voulu, mais avoient envoyé ung des leurs audit prince luy faire entendre qu'ilz estoient contentez d'eulx remettre en l'empereur et a luy, reserve de la liberté, ne que la case de Medicis rentrast dedans ladicte ville... » (*Ibid.*)

les capitaines des troupes, ceux de la milice et les commissaires. Ce qui avait été tenté jusque-là n'était rien tant qu'il resterait quelque chose à faire. Il fallait se mesurer avec l'ennemi, le voir en face, à la tête de toute la jeunesse et de la noblesse florentines en armes. Avec Jésus-Christ pour chef et une cause aussi juste que la leur, ils ne sauraient manquer de remporter une victoire éclatante. Les impériaux n'étaient ni aussi nombreux ni aussi fortifiés qu'on le disait. Les Florentins n'avaient-ils pas d'ailleurs été victorieux dans presque toutes les rencontres? Aujourd'hui il s'agissait de venger l'injure faite non seulement à Florence, mais encore à toute l'Italie, autrefois la reine des nations, maintenant leur esclave; de laver dans le sang des barbares le sac de Rome, de défendre l'honneur et les libertés de la patrie méconnus par un pape « inclément » et par un empereur injuste, d'empêcher le carnage des femmes, des vieillards et des enfants, la ruine de leurs palais, et de prévenir les scènes horribles qui suivent la prise d'une ville. Après ce discours, entrecoupé de sanglots (1), Malatesta, Étienne Colonna et les autres capitaines jurèrent, tous ensemble, de vaincre ou de mourir.

Le lendemain, sur la place du palais, en présence de la Seigneurie, qui se tenait sur une estrade, il fut passé une revue de la milice: deux jours après, il y en eut une autre des troupes régulières: elles formaient ensemble 16,000 combattants. La nouvelle, arrivée le vendredi 29, que Ferrucci était parti de Pise avec de l'infanterie et de la cavalerie pour venir au secours de Florence ranima encore les courages. Le gonfalonier donna des ordres pour que les préparatifs de sortie fussent faits immédiatement: il prescrivit pour le dimanche une confession et une communion générales à l'église Sainte-Marie del Fiore et une procession à laquelle furent portées des reliques. Le 1er août, les commissaires s'assurèrent dans leurs quartiers respectifs que tous étaient prêts à marcher; le même jour aussi, Philibert avisait les Florentins que, puisqu'ils avaient refusé d'écouter les propositions de Fernand de Gonzague, il « laisserait courir la fortune ». Il voulait du moins que l'on sût qu'il avait tout fait pour préserver leur ville d'un désastre complet (2).

(1) Le texte de ce discours est reproduit dans VARCHI, l. XI, col. 423-424.
(2) Pièces justificatives, n° 363; Archives de l'État à Florence, Cl. X, D. 4, F. 153, L. 515-521; publié dans *Francesco Ferruccio*, p. 388.

Dans l'intervalle, l'enthousiasme de Malatesta, s'il avait jamais existé, s'était singulièrement refroidi. Dès qu'il vit les Florentins résolus à faire un suprême effort, il usa de sa tactique ordinaire; elle était, nous le savons, de leur persuader qu'ils allaient au-devant d'un échec aussi certain qu'inutile; mais deux des membres du Conseil des Dix, qui trouvaient ses tergiversations étranges, le pressèrent de s'expliquer nettement. Il fallait empêcher les impériaux de se porter à la rencontre de Ferrucci. Le salut de la patrie en dépendait. Avait-il un plan à opposer aux projets de l'ennemi, et, s'il en avait un, quel était-il? Malatesta répondit par la lettre suivante :

« Dans vos nombreuses délibérations qui avaient pour objet l'attaque du camp, vous avez manifesté le désir d'avoir notre avis sur la question. Nous vous l'avons exprimé avec la plus entière franchise. Elle entraînerait fatalement la perte de la ville. Considérez les forces imposantes des Allemands et des Espagnols en infanterie et en cavalerie. Elles sont habituées non seulement à défendre valeureusement leurs positions, mais encore à combattre en rase campagne. Leurs troupes sont plus nombreuses et plus solides que les nôtres; elles occupent des emplacements que la nature et les travaux qui les entourent ont rendus formidables. Nous en prenons à témoin Dieu, tous les princes du monde et tous les hommes de guerre; nous l'attestons sur notre honneur, nous le jurons à Vos Seigneuries, mus par l'amour que nous avons pour cette cité; nous déclarons, comme nous l'avons toujours fait, que l'exécution de ce dessein aura pour résultat la ruine totale de la ville. Et puisque Vos Seigneuries exigent que nous leur disions quelle est la route la moins dangereuse à suivre pour faire une sortie, nous essaierons de les satisfaire. Après sérieux examen du camp ennemi, nous n'en voyons guère, du côté de la montagne, que deux que nous puissions prendre sans être entamés : celle de Rusciano, à main gauche de Santa Margherita de Montici, qui conduit au logement du prince d'Orange; l'autre par la vallée, du côté du Gallo. Les retranchements qui les séparent sont si éloignés que nous ne pourrions en approcher utilement en rang de bataille. Par Saint-Frédien, nous aurions devant nous les deux pièces d'artillerie du mont Oliveto et derrière nous les Allemands qui sont à San Donato in Polverosa;

par Saint-Pierre Gattolini, leurs retranchements sont à moins d'une portée d'arquebuse de la ville; il nous serait impossible de nous déployer en ordre de combat sans essuyer le feu de l'ennemi. Enfin, par Saint-Georges, nous serions arrêtés par le cavalier du Barduccio, qui est muni d'une puissante artillerie... Nous n'avons donc pas l'embarras du choix. A supposer, ce qui n'est pas admissible, que nous nous emparions de ces retranchements, les 3,000 Allemands et les 3,000 Espagnols qui gardent ces positions auront le temps de se préparer à la bataille, et, dès lors, que deviendront nos troupes à la suite du désordre qui infailliblement se produira?

« Du côté de l'Arno, la sortie nous semble plus dangereuse encore. Nos forces seront insuffisantes, parce que nous devrons garder la montagne, Saint-Georges et les autres bastions, tandis que celles de l'ennemi augmenteront en se concentrant; sa cavalerie, opérant dans un pays plat, nous fera beaucoup de mal à nous qui n'en avons pas. Pour toutes ces raisons, nous persistons à croire que cette tentative sera la perte assurée de cette ville. Nous n'en sommes pas moins prêts à exécuter les ordres de Vos Seigneuries et à faire, au péril de notre vie, ce que le gonfalonier a plusieurs fois promis. Nous nous recommandons à vos bonnes grâces. »

Cette lettre, datée du 2 août, était signée de Malatesta et d'Étienne Colonna. L'assemblée des Quatre-Vingts, après en avoir entendu la lecture, délibéra que la sortie aurait lieu quand même, dût le résultat en être fâcheux. Elle en fit informer Malatesta. Mais, entre temps, il avait eu l'habileté de convertir à son idée les capitaines florentins, et tous avaient souscrit un avis rédigé conformément au sien. Aussi, fort de leur adhésion, répondit-il avec Colonna que, le matin de ce même jour, 3 août, il avait résolu d'envoyer vers Philibert deux de « ses hommes » pour savoir quelle était son intention au sujet de l'accommodement proposé, intention qui était rapportée d'une manière à Malatesta et d'une autre à la Seigneurie. Dans le cas où le prince voudrait que la ville se rendît à discrétion, il était bien déterminé à sacrifier ses jours plutôt que d'accepter une pareille condition; de même, si les Florentins s'obstinaient à ne pas traiter. Tout en laissant le Con-

seil libre de conduire à son gré les négociations, il l'invitait à prendre une prompte décision, afin de ne pas mettre la ville en péril par ses lenteurs; sinon, il serait forcé de pourvoir de lui-même à son salut (1).

Philibert venait d'être fait prince de Melfi et duc de Gravina. Charles-Quint lui avait adressé, le 21 juillet, le privilège lui conférant cette double dignité avec une pension de 20,000 ducats sur le royaume de Naples (2).

Quelques jours plus tard, le 2 août, l'empereur lui expédia par Balançon des instructions définitives en prévision de la capitulation imminente de Florence. Tout d'abord, il lui recommandait instamment d'éviter le sac de la ville. Cette recommandation était inutile d'ailleurs, car le prince, le premier, y était opposé; il avait toujours été d'avis qu'un accommodement était préférable. Le refus des Florentins aurait seul pu modifier sa manière de voir. Mais, afin d'être sûr de prévenir cette grave extrémité et pour donner satisfaction aux exigences de l'armée, il eût voulu obtenir 200,000 écus, soit d'eux, soit du pape. Ni lui, ni les Florentins ne pouvaient fournir une aussi forte somme, ceux-ci à raison de l'état de dénuement auquel ils étaient réduits, celui-là à cause des sacrifices qu'il avait été obligé de s'imposer. Selon Charles-Quint, les réclamations des troupes étaient exagérées, et il tâchait de démontrer qu'il n'était redû aux 2,000 Espagnols amenés de Naples que les quatre mois qui avaient précédé leur départ; aux Allemands de Tamis, payés sur le pied de vingt-huit jours par mois, un mois environ; aux gens d'armes et aux chevau-légers, « quelque chose pour le temps encouru par avant ceste emprinse dudit Naples...; il est vray qu'il y a eu quelzques aultres charges particulieres a supporter... et pourroit seullement rester en difficulté et different

(1) Varchi, l. XI, col. 421-428.

(2) Pièces justificatives, n° 361; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute; Archives du royaume à Bruxelles, Papiers d'État, reg. 80, fol. 150, copie. — Le prince avait dû le réclamer à l'empereur dans sa lettre du 2 juillet, Pièces justificatives, n° 359; Archives impériales à Vienne, P A 97, autographe; Bibliothèque nationale, collection Dupuy, n° 688, fol. 13, copie. Quand Montbardon arriva avec les lettres patentes et les instructions de Charles-Quint, Philibert était mort (Lettre de Nicolas Raince à Anne de Montmorency, du 10 août 1530, ms. fr. 3009 de la Bibliothèque nationale, fol. 72).

le moys que icelle armee venue de Naples a tous jours pretendu luy estre deu dois le temps qu'elle commença a marcher. » Il y avait aussi le mois du licenciement auquel le pape avait, à Bologne, promis d'aviser. Comme on le voit, Charles-Quint ne savait pas trop où il en était avec les troupes au point de vue financier.

La capitulation signée, les Italiens et les Allemands seraient congédiés, ces derniers avec un mois de solde. Philibert conserverait jusqu'à 5,000 des meilleurs parmi les Espagnols, sans compter les 2,000 que du Guast était chargé de mener en Hongrie et les 1,000 qui étaient dans le Milanais. Deux mille seraient envoyés en Sicile et les autres au royaume de Naples avec solde convenable. Les gens d'armes et les chevau-légers seraient maintenus, et les vides des vieilles compagnies comblés par les nouvelles, dont l'excédent serait licencié.

Le prince, qui avait « si bien prudemment et vertueusement conduit l'affaire jusques a maintenant », avait tous pouvoirs pour traiter avec les Florentins, seul ou conjointement avec Michel Mai, ambassadeur de l'empereur auprès du pape (1).

Au milieu de ces préoccupations, Philibert songea à se marier. Il avait jeté les yeux sur Marguerite, fille aînée de Guillaume VII, marquis de Montferrat, et sœur de Boniface V, mort au mois de juin précédent (2). Cette union lui aurait assuré à bref délai la possession du marquisat, car le dernier descendant mâle de la famille, Jean-Georges, qui avait succédé à Boniface après avoir été évêque de Casal, ne vécut que jusqu'en 1533. A défaut de Marguerite, il se fût contenté de sa sœur. Il avait fait part de son dessein à sa mère. Dès le 10 juillet, la princesse avait chargé Montfort de mettre Charles-Quint dans leurs intérêts (3). L'empereur n'eût pas demandé mieux que de les servir, mais déjà il était engagé pour Marguerite envers un autre personnage qu'il ne nomme pas, mais qui était Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. Ce mariage eut

(1) Pièces justificatives, n° 365 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute et partie autographe

(2) Voir lettre de l'empereur à Philibert, du 14 juin, Pièces justificatives, n° 353, Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(3) Lettre de l'empereur à Philiberte de Luxembourg, du 4 août, Pièces justificatives, n° 366 ; Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie ; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 302 ; *Annuaire du département du Jura pour 1840*, p. 102-103.

en effet lieu en 1531. Balançon fut invité par l'empereur à pressentir Philibert au sujet de la cadette (1).

Revenons à Ferrucci, dont l'arrivée était attendue de plus en plus impatiemment par les patriotes florentins. Après avoir installé, le 14 juillet, en qualité de commissaires généraux à Volterra J.-B. Gondi et Marc Strozzi (2), qui remplaçaient Tedaldi et Guiducci, il quitta cette ville le lendemain. Il y laissait sept compagnies d'infanterie et en emmenait avec lui treize, dont les principaux chefs étaient Sprone, Balordo et Goro de Monte Benichi, que nous connaissons déjà, et un Français du nom de Vaiges ou Basois (3). Elles formaient environ 1,500 hommes, non compris les lanspessades et la cavalerie. Il dirigea les uns vers Pise, tandis qu'il prenait le chemin de la Cecina. Attaqué par une bande d'arquebusiers de Maramaldo, il put s'échapper et atteindre Vada, ensuite Rosignano, dont l'entrée fut refusée à ses troupes, enfin, après trois étapes, Pise, malgré Maramaldo, qui ne put pas l'empêcher d'opérer sa jonction avec Jean-Paul de Ceri. Il était encore souffrant des blessures qu'il avait reçues à Volterra; la fièvre le travaillait; bref, il fut obligé de s'attarder treize jours dans cette ville (4). Mais il n'y fut pas inactif. Pendant ses loisirs forcés, il leva sur les habitants, Florentins ou Pisans, une énorme contribution de guerre, choisit comme otages les plus suspects, fit placer dans les deux citadelles douze pièces de campagne, emmagasiner des vivres, du biscuit, de la poudre, des munitions, des échelles, du matériel de guerre, et recruta de nombreux pionniers et ouvriers. Il rassembla près de 3,000 fantassins, la plupart arquebusiers, de 4 à 500 chevaux, remit les otages volterrans au commissaire Ghiaci-

(1) *Ibid.*, et instructions du 2 août. — Dans son journal (Clerc, p. 72), on lit : « Diverses dépenses de poste et messagers, du vivant de Monsr, touchant le mariage pourparlé de la marquise de Montferrat. »

(2) Voir leur lettre de ce jour aux Dix dans *Francesco Ferruccio*, p. 276-277. Cf. Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 678.

(3) Vaiges dans Varchi, l. XI, col. 431; Basois dans la liste des capitaines florentins publiée par M. Pierrugues dans *Francesco Ferruccio*, p. 486; cette dernière forme se trouve dans une lettre de Ferrucci aux Dix, du 3 mars 1530 (1529, st. florentin).

(4) Lettres des commissaires de Pise aux Dix, du 18 au 25 juillet, dans *Francesco Ferruccio*, p. 277-282.

notti, à qui il les recommanda spécialement; confia la garde de la ville à Mathias de Varano, à Pierre de Montopoli, à Betto Rinuccini, à Musacchino, et en partit le dimanche 31 juillet, à la troisième heure de la nuit. Il prit la route de Lucques, passa le pont de Squarciabocconi et arriva le lendemain sous Pescia. La population, qui lui était hostile, ne voulut pas le recevoir (1). Il continua vers Medicina, château fort qui appartenait aux Lucquois, et Castelvecchio, y logea pour se porter dès la première heure au Montale, où Maramaldo se tenait sur la défensive. Mais il modifia son plan. Faisant semblant de choisir la voie de Pistoia, il se jeta dans Calamecca avec l'intention de n'aller au Montale que le jour suivant (2), projet qui ne fut pas mis à exécution, car ses guides le trompèrent et le conduisirent à San Marcello, qui était du parti des *Panciatichi*. A l'instigation des *Cancellieri*, leurs ennemis, il incendia cette localité et massacra quelques-uns des habitants qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir. Après cet exploit, il fit arrêter, dans un endroit depuis dénommé « Campo di Ferro », ses troupes, exténuées par de longues marches rendues encore plus fatigantes par une pluie torrentielle. Il était dans la maison des Ciampalanti, où il tint un conseil et sur laquelle une inscription fut posée pour rappeler son séjour (3). Il avait alors sur sa droite Vitelli, sur sa gauche Maramaldo, à qui Philibert avait écrit d'essayer de ramener à lui les Espagnols mutinés qui étaient à Altapescia (4), et sur ses derrières Bracciolini.

Averti par ses espions et par plusieurs lettres du projet de Ferrucci de secourir Florence, le prince résolut de l'en empêcher personnellement, quoiqu'il fût en proie à des accès de goutte (5). Il

(1) Lettre de Ferrucci aux Dix, du 1er août, *ibid.*, p. 283.
(2) Post-scriptum à la lettre du 1er août, *ibid.*
(3) Voici le texte de cette inscription, dont les majuscules réunies donnent la date de 1530 :

belLi ConsiLio DvX hiC ferrvccivs aCto
perCita in orangen oCyvs arma Ciet
nec proCVl hinC moritVr CentVm per VvLnera qvarto
avgvsti nonas versibvs annvs inest.
peregrinvs ciampalantes posvit.

(4) Chronique anonyme de Florence, ms. 15 de la Bibliothèque nationale, p. 678.
(5) Journal, dans Clerc, p. 72, où on lit : « A Claude, serviteur du maistre

désigna Fernand de Gonzague pour le remplacer dans le commandement du camp. Comme celui-ci proposait à Philibert de se mettre à la tête de l'expédition, le prince lui répondit : « Je vous ai chargés, du Guast et vous, de trois entreprises : aucune n'a réussi selon mes désirs; c'est pourquoi je veux moi-même tenter celle-ci. Si j'échoue, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi (1). » Il avait ordonné à ses gens d'armes de gagner sans délai Prato pour envelopper Ferrucci, et envoyé du côté de Pistoia l'élite de son infanterie (2). Elle se composait de 3,000 hommes : Allemands, Espagnols, Italiens, et de 300 arquebusiers. A son tour, il partit, le 1er août après dîner (3), avec tous ses chevau-légers et ses estradiots ou cavaliers albanais sous les ordres de Théodore Bicherini, de François de Prato, de Zuccaro, de Rossale et d'Antoine de Herrera. Il traversa l'Arno à gué et galopa toute la nuit. Le lendemain, il était à Poggio de Caiano et à Pistoia (4). Sous la conduite de Bastien Brunozzi, il examina, du haut de la cathédrale, la position de Gavinana, qu'il savait être l'objectif de Ferrucci, et le chemin qu'il aurait à suivre pour l'attaquer. Puis, le soir, il se remit en route, accompagné par le Pistoïen Bastien Chiti, qui connaissait parfaitement le pays, et arriva, de grand matin, le 3, aux Lagoni, village situé entre Pistoia et Gavinana (5). Il s'installa dans une plaine plantée de châtaigniers, au-dessus de San Momme, d'où il pouvait, sans être vu, observer tous les mouvements de Ferrucci.

Pendant que ses troupes mangeaient ou se reposaient, un prêtre de San Marcello vint annoncer à Philibert que l'arrière-garde de Ferrucci devait être aux prises avec les impériaux, ce qui se devi-

d'hostel de Guerres, demi escu pour un chappeau qu'il bailla a feu monsr le prince le jour de la bataille, pour reposer son pied ou qu'il avoit la gotte. »

(1) Sperino, *loc. cit.*, p. 358-359. Voir plus haut, p. 406, note 1.

(2) Lettre de Fernand de Gonzague à son frère, le duc de Mantoue, du 16 juillet, dans Varchi, l. XI, col. 453, et dans *Francesco Ferruccio*, p. 343-344. Les capitaines de l'infanterie envoyés en avant à Pistoia étaient Ascalino, le comte de San Secondo, J.-B. Savelli et Marcio Colonna.

(3) Journal, dans Clerc, p. 72. Varchi, l. XI, col. 433, dit qu'il partit seulement le 2.

(4) Journal, *ibid.*

(5) Pendant la nuit, le prince demanda au camp un renfort de 1,000 Espagnols (Lettre de Fernand de Gonzague à son frère, le duc de Mantoue, du 4 août, dans *Francesco Ferruccio*, p. 345).

nait au bruit de l'arquebusade. Le prince, qui était de bonne humeur et buvait avec ses capitaines réunis autour de lui, accueillit la nouvelle avec joie, car il ne doutait pas de la victoire. Tout à coup, un épais nuage creva sur leurs têtes et la pluie tomba abondante. Il dit à ses compagnons d'armes, avec un gros rire : « Mes amis, nous n'irons pas ivres à l'ennemi, puisque Dieu arrose si généreusement notre vin (1). »

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il donna l'ordre de déployer les drapeaux. Les capitaines avaient déjà reçu ses instructions en prévision de l'engagement. Il les envoya en avant avec tous leurs chevau-légers et leurs estradiots, entre lesquels il mit 300 arquebusiers, sous la conduite de Pompée Farina, pour les soutenir dans le cas où ils seraient obligés de se retirer devant l'ennemi; il leur recommanda surtout de joindre l'infanterie après avoir laissé les passages gardés et de faire tous leurs efforts pour être à Gavinana avant Ferrucci. Il allait les suivre avec ses gens d'armes.

Ils ne tardèrent pas à se présenter sous les murs de Gavinana, mais les portes en étaient fermées. Invités à les ouvrir, les habitants refusèrent tant que le prince ne serait pas là, car ils voulaient avoir de lui l'assurance qu'il ne leur serait fait aucun mal, ainsi qu'ils le redoutaient en leur qualité de *Cancellieri* et par conséquent de partisans des Florentins. Ils ne faisaient cette réponse qu'afin de gagner du temps et de fournir à Ferrucci le moyen d'arriver à leur secours. Ses cavaliers en effet s'avançaient bride abattue, tandis que le tocsin sonnait l'alarme et lui signalait l'ennemi. Dans l'intervalle, Ferrucci avait rangé ses troupes en ligne de bataille et leur avait adressé une courte harangue dont le texte nous a été conservé (2). Deux routes s'offraient à lui : une qui mène à Gavinana par la chaîne des montagnes de Cerreto, de Pian de'

(1) Ce propos, cité (p. 19) par le capitaine Cini, de San Marcello, auteur d'une relation sur la bataille de Gavinana, dont il sera fait mention ci-après (p. 423, notes), se trouve aussi dans Scipion Ammirato, p. 74 du recueil qui la suit. Dans ces deux auteurs, le texte est le suivant : « Soldati, noi non anderemo punto imbriachi alla guerra contro i nemici poichè con tanto favore Iddio ci adacqua il vino. » — Dans SEGNI, l. IV, p. 121, on trouve : « Noi non andremo però ebri, ma sobri contro a si potente nimico. »

(2) Dans VARCHI, l. XI, col. 434; dans SEGNI, l. IV, p. 122, et dans CINI, p. 23 24.

Termini et de Monte Alto, à gauche de San Marcello; l'autre, qui lui eût permis d'éviter le combat, de passer dans le comté de Vernio et dans le Mugello et de se porter de là sur Florence; c'est celle que son lieutenant Jean-Paul de Ceri lui conseillait. Il choisit la première et, à la tête de quatorze compagnies, il prit le commandement de l'avant-garde. Ceri, avec l'arrière-garde, vint se poster sur les deux rives du ruisseau des Cantinelle; la cavalerie, sous les ordres du comte Charles de Civitella, d'Amico d'Arsoli, de Charles de Castro et du Grec Nicolas Masi, de Napoli de Romanie, et les arquebusiers occupaient l'espace compris entre les Gonfienti, les Vergini et la porte Piovana.

L'armée impériale formait trois corps distincts : celui de Maramaldo, qui contourna San Marcello en faisant un mouvement presque parallèle à celui de Ferrucci; celui de Vitelli, de Marcio Colonna, de Cluverio (*al.* Clavero), — celui-ci chef des Espagnols mutinés qui avaient consenti à reprendre leur service, — et les *Panciatichi*, appuyés au mont des Lari, et qui devaient attaquer l'arrière-garde; enfin celui des troupes venues de Florence, qui se séparèrent au mont Oppio, presque à la bifurcation des routes de Pistoia à Modène et à Gavinana. Elles avaient pour mission de prendre en flanc la cavalerie et les arquebusiers florentins. Philibert marchait entre les estradiots et la réserve des lansquenets (1). D'après les dispositions arrêtées par lui, Ferrucci ne pouvait manquer d'être cerné. Mais celui-ci entrait dans Gavinana par la porte Papiniana, pendant que les détachements de Maramaldo y pénétraient par la porte opposée, dite Pecciana ou Appicciana. Ferrucci

(1) Dans le volume intitulé : *Francesco Ferruccio*, il y a deux cartes représentant, entre les pages 132-133 et 136-137, l'itinéraire de Ferrucci dans la montagne de Pistoia et les positions respectives des armées de Ferrucci et de Philibert de Chalon. Avant la page 55, il y a aussi une reproduction de la fresque de Vasari au Palazzo Vecchio de Florence relative à la bataille de Gavinana. — Pour ce qui concerne cette bataille, il y a lieu de consulter, outre les biographies dont M. Pierrugues a donné la liste à la suite du même volume, les relations qu'il en a publiées dans ce recueil, notamment les pages 303, 307, 331-333, 425-438; le récit du capitaine Dominique Cini, de San Marcello, imprimé à Florence, en 1889, sous le titre de : *La battaglia di Gavinana*, et suivi de relations empruntées à Paul Jove, à Marc Guazzo, à Guichardin, à Philippe de' Nerli, à Segni, à Varchi, à Scipion Ammirato, à Roseo et à Jean-Charles Saraceni; Segni, l. IV, p. 120-123; Guichardin, l. XX, fol. 370; Roseo, éd. Pierrugues, p. 285-309, et les notes qui suivent, p. 320-338. Cf. aussi La Pise, p. 185.

mit pied à terre, s'arma d'une pique et engagea le combat. Une bande de Florentins accoururent lui prêter main-forte; d'autres s'installèrent dans une solide position, les Campitini, sous les murs de la ville. La lutte fut d'autant plus acharnée que les chances de succès paraissaient se contre-balancer et que les deux partis se croyaient sûrs de vaincre.

Au dehors, à égale distance de San Marcello et de Gavinana, la cavalerie était aux prises depuis quelque temps. Celle du prince était, selon ses instructions, soutenue par les 300 arquebusiers de Pompée Farina; celle de Ferrucci résista au choc, immobile, et fut, à son tour, renforcée par des arquebusiers. Ce fut le signal d'une effroyable mêlée d'hommes et de chevaux. Un instant, les impériaux plièrent; ils allaient être défaits. En ce moment Philibert arriva avec ses gens d'armes. Furieux de voir que les siens cédaient et écoutant plus son courage que la prudence, il se précipita, dans un endroit escarpé, au milieu des combattants. Les balles d'arquebuse pleuvaient autour de lui épaisses comme grêle. Il en reçut presque en même temps deux qui le frappèrent, l'une en pleine poitrine, l'autre derrière le cou. Il était mort. Tombé de cheval, il fut immédiatement, par des vauriens, dépouillé de ses vêtements et de son armure, incrustée d'or et d'argent, qui a été une des curiosités de la galerie royale de Florence. Elle portait sur le brassard droit des traces de balle (1).

Selon une version, le prince aurait d'abord combattu corps à corps avec le capitaine grec Masi, qui, pour se soustraire aux coups des gardes de Philibert, s'était ensuite réfugié dans la châtaigneraie de Vecchietto, au-dessous de Gavinana, et, en poursuivant Masi, aurait été atteint par les balles soit des arquebusiers envoyés au secours de la cavalerie de Ferrucci, soit de ceux qui

(1) Il y a au musée de Lons-le-Saunier une cuirasse qui a été considérée comme ayant été celle de Philibert de Chalon. M. le président Clerc (p. 78 de son travail si souvent cité) a fait justement observer que cette attribution n'est pas admissible. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur la reproduction qui en a été donnée dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, dans une des planches de la fin du volume. Cette armure n'est pas au musée de Vienne, où elle aurait pu être, l'archiduc, depuis l'empereur François II, ayant fait, en 1784, transporter ses collections de Florence à Vienne. — C'est peut être parce que l'armure du prince portait des traces de balles sur le bras droit que Nardi a écrit (l. IX, p. 377) qu'il fut frappé de trois coups d'arquebuse.



BATAILLE DE GAVINANA

étaient sur les murailles de la ville (1). C'est aussi, dit-on, sur le champ de bataille que fut trouvé sur lui le billet par lequel Malatesta promettait d'immobiliser ses troupes pendant la durée de l'expédition.

Le corps de Philibert fut reconnu par Dinteville, un des capitaines de ses chevau-légers et son ami. Par ses soins il fut recouvert, pour que la vue de son chef étendu sans vie ne décourageât pas l'armée, et déposé dans une chapelle à peu de distance de Gavinana, près du chemin qui conduit aux Lagoni. Mais l'affreuse vérité fut bien vite devinée lorsque son cheval de guerre, un magnifique alezan (*sauro*), empanaché de blanc et superbement caparaçonné, fut aperçu errant sur le lieu du combat. Alors la panique s'empara d'une partie de la cavalerie des impériaux. Deux des capitaines, Rossale et Antoine de Herrera, donnèrent l'exemple de la déroute, et bientôt ce fut, de ce côté, un sauve-qui-peut que l'on ne s'explique pas chez cette troupe d'élite. Il y eut des fuyards qui, poussés par l'ennemi l'épée dans les reins, allèrent tout d'une traite jusqu'à Pistoia, répandant le bruit que l'armée était complètement défaite. Et les défenseurs de Gavinana criaient : « Victoire! victoire! la victoire est à nous! »

Il n'en était rien cependant. Alexandre Vitelli avait attaqué en flanc, dans la petite plaine de Doccia, l'arrière-garde de Ferrucci. Ceri, qui la commandait, opposa en vain la plus énergique résistance à l'impétuosité des assaillants; d'abord cerné par Bracciolini, à la tête de 1,000 *Panciatichi*, puis écrasé par des forces supérieures, il subit un échec presque total. Il perdit plusieurs drapeaux et laissa sur le terrain un si grand nombre de morts et de blessés que le ruisseau des Cantinelle, grossi par les pluies récentes, était tout rougi de leur sang. Les impériaux s'attardèrent, heureusement pour lui, à piller les bagages dont il avait la garde, ce qui lui permit de rallier le reste de ses hommes et de se frayer un passage à travers les rangs de l'ennemi dispersé et de rejoindre Ferrucci. Après avoir lutté durant trois heures consécutives et par une cha-

(1) C'est la relation de Dominique de Rossi, publiée dans *Francesco Ferruccio*, p. 328, et celles de Paul Jove, de Saraceni, publiées à la suite de Cini, p. 48 et 81, qui donnent cette version. Cf. aussi Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 678.

leur torride, celui-ci avait refoulé de la ville Allemands, Espagnols et Italiens; il se tenait appuyé sur sa pique, croyant être en sûreté. Mais bientôt apparut la réserve que Philibert avait postée sur sa droite, près du coude formé par la route au défilé depuis nommé l'Armata. Elle se composait de 2,000 Allemands et Espagnols qui n'avaient pas encore donné et étaient par conséquent dispos. Elle se rua dans Gavinana. Aussitôt après, Vitelli, sur les talons de Ceri, se glissa le long des murailles et entra par la porte Pecciana, suivi d'autres colonels italiens. Le combat recommença plus acharné que jamais. C'était, disent les historiens, un spectacle horrible que celui de cette mêlée, pendant laquelle l'air était déchiré par le crépitement des arquebuses, le choc des piques, les cris des chefs qui excitaient leurs soldats, les gémissements des mourants et des blessés qui jonchaient la place, confondus parmi les cadavres.

Ferrucci et Ceri rassemblent autour d'eux une poignée d'officiers déterminés; ils se battent en désespérés, se portent sur les points les plus menacés et soutiennent leurs troupes par leur exemple. Ils ont beau se multiplier, Ferrucci surtout; la mort fait parmi eux d'épouvantables ravages, mais tous préfèrent succomber les armes à la main plutôt que de se rendre. Pendant ce temps, il survient encore aux impériaux des troupes fraîches. Ceri, alors, effrayé par les pertes subies de son côté, insinue timidement à Ferrucci qu'il serait peut-être prudent d'abandonner la lutte. « Jamais (1), » répond-il, et, tête baissée, il s'élance contre un fort détachement ennemi qui venait contre eux. Goro de Monte Benichi, le voyant exposé, veut lui faire un rempart de son corps, mais Ferrucci le repousse violemment. D'autres capitaines, Louis Acciapaccia, Antoine de la Preda, Antoine de Caiazzo, et les plus braves d'entre les soldats se précipitent à son secours et, après un effort suprême, finissent par chasser par la porte Pecciana les impériaux, qu'ils poursuivent au dehors.

Ceux-ci se reforment bien vite, après avoir eu soin de faire occuper les abords de la porte, afin d'empêcher Ferrucci de rentrer dans la ville, et, avec l'aide des chevau-légers qui n'avaient

(1) Ailleurs il est rapporté qu'il répondit : « Je veux mourir. » (Voir Rosso, notes de M. Pierrugues, p. 333.)

pas cédé à la panique, ils renouvellent l'attaque. Ils reprennent l'avantage et lui tuent, blessent ou mettent en fuite la plupart de ses troupes. Avec Ceri et quelques hommes, il se réfugie, près du château, dans une maisonnette qui a été religieusement conservée (1). Il s'y défend jusqu'au moment où Maramaldo reste maître du terrain. Il comprend que tout est perdu. Alors, exténué de fatigue et criblé de coups, la plupart mortels, il se livre, ainsi que Ceri (2), à un Espagnol qui le fit cacher dans l'espoir d'une bonne rançon. Mais Maramaldo le guettait comme une proie. Dès qu'il sut qu'il était prisonnier, il le fit conduire devant lui et désarmer sur la place de Gavinana, en lui disant : « Pensais-tu, quand, contre le droit des gens et contre les usages de la guerre, tu faisais si cruellement pendre mon tambour à Volterra, que tu tomberais entre mes mains? » Fièrement Ferrucci lui répondit : « C'est un des hasards de la guerre; la même chose peut t'arriver. Mais crois-tu que tu retireras avantage et honneur en me faisant mourir? » Après lui avoir reproché presque comme un crime de s'être élevé de la situation de commerçant à celle de général, Maramaldo lui passa son épée à travers le corps et ordonna à des soldats de l'achever (3). En tombant, le héros de l'indépendance florentine prononça ces simples mots : « Tu tues un homme mort et tu t'acharnes sur un cadavre (4). » Maramaldo, pour se justifier, prétendit plus tard n'avoir pas eu, en faisant périr Ferrucci, l'intention de venger une injure personnelle, mais la mort du prince, et avoir voulu ainsi donner satisfaction aux Allemands. Il est certain que Philibert, avec son caractère chevaleresque, se fût montré plus généreux; il l'avait prouvé à Aversa

(1) Il en a été donné une reproduction en photogravure dans le volume intitulé : *Francesco Ferruccio*, après la page 140, et en tête de la relation de Cini.

(2) Ceri paya sa rançon 6,000 ducats, selon une relation anonyme publiée dans *Francesco Ferruccio*, p. 328; selon une lettre des commissaires de Pise aux Dix, en date du 11 août, elle dut être moins élevée (voir Roseo, notes de M. Pierrugues, p. 337).

(3) Il paraît que le coup de grâce fut donné à Ferrucci par un gentilhomme, espagnol du nom de Garaus, *contiguo del prencipe*. M. Pierrugues, *Giornali del principe d'Orange*, p. 42, identifie ce personnage avec l'écuyer Canoz, de la suite de Philibert, sous prétexte que celui-ci n'avait pas d'Espagnols dans son entourage. La conclusion me semble bien risquée.

(4) Ces paroles et celles qui précèdent sont tirées de Cini, p. 36. Ailleurs elles sont citées sous des formes différentes. M. Pierrugues en a donné, dans son édition de Roseo, p. 333-335, les diverses versions.

avec le marquis de Saluces. Adversaire de Ferrucci, il ne pouvait lui refuser son estime; tous deux, la cruauté du Florentin mise à part, étaient dignes l'un de l'autre; sur le champ de bataille, ils ne se fussent pas épargnés, mais le vainqueur n'eût pas égorgé le prisonnier; tous deux sont morts glorieusement. Ferrucci fut enterré près de l'église de Gavinana.

Marcio Colonna se déshonora de même en rachetant pour 600 ducats et en faisant massacrer, pour le punir d'avoir tué dans un combat son cousin Scipion Colonna, un des meilleurs capitaines florentins, Amico d'Arsoli (1). Plus heureux que lui fut Bernard Strozzi. Son ennemi Jean Cellesi était venu de Pistoia en poste avec l'intention de le tuer, mais il ne fut que blessé à la jambe. Cellesi le paya 1,000 ducats, le fit soigner avec sollicitude et lui témoigna toute sorte d'égards. Nicolas Masi fut aussi fait prisonnier (2).

La bataille de Gavinana fut certainement la plus sanglante de celles auxquelles Philibert assista. On ne sait pas au juste à combien d'hommes elle coûta la vie. Varchi (3) en porte le chiffre à plus de 2,000; Roseo (4), à 800 et autant de blessés du côté des impériaux, à 500 du côté des Florentins; Segni (5), à 2,500; Mai, à 3,000 fantassins et à 300 cavaliers; selon lui, il ne resta que 200 hommes (6). Beaucoup ne survécurent pas à leurs blessures. Dans l'armée de Ferrucci, nous relevons les noms d'Alphonse (*al.* Alexandre) de Stipiciano, cousin de Ceri; de Cambiaso, de Capitanino de Montebuoni, de Charles de Castro, du comte Charles de Civitella, de Julien Frescobaldi, des Corses Paoli et Franceschi, de Pierre-Antoine Tonti et de Thomas Lorenzi; dans celle du prince, ceux de Pompée Farina, de Jean de Maio. L'explosion de barils de poudre et de munitions de guerre occasionna elle seule la mort de 300 Allemands (7).

(1) D'une lettre de J.-B. Sanga à Philibert, citée par M. Pierrugues, p. 338 des notes de Roseo, il résulte que le pape aurait bien désiré avoir en son pouvoir Amico d'Arsoli.

(2) Varchi, l. XI, col. 436; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, fol. 679.

(3) *Ibid.*

(4) P. 309.

(5) L. IV, p. 123.

(6) Lettre du 5 août à l'empereur, dans Gayangos, p. 679.

(7) Voir dans Roseo, p. 331 (notes de M. Pierrugues), les extraits des divers auteurs florentins relatifs à cette affaire.

Gavinana fut traitée en ville conquise, pillée, saccagée (1). Les Espagnols, les lansquenets et les gens d'armes retournèrent au camp de Florence; les Italiens et les chevau-légers partirent avec Maramaldo pour Pise afin de s'en emparer (2).

Les Florentins avaient pensé avec raison que l'absence du prince leur offrait une occasion exceptionnelle d'attaquer les troupes qu'il avait laissées. Malatesta fut invité à tenter l'opération. Il essaya bien de leur persuader qu'il était faux que Philibert eût emmené beaucoup de monde et qu'il n'avait pas commis la maladresse de dégarnir son camp. Mais comme il lui était maintenant difficile de résister ouvertement à l'opinion publique, il feignit de s'exécuter. Les capitaines et la garnison reçurent l'ordre de se tenir prêts à marcher; des munitions leur furent distribuées et, pendant ce temps, les lignes ennemies furent reconnues. La sortie n'eut pas lieu. Bien plus, dans la soirée, les Pérugins et les Corses déclarèrent cesser leur service et vouloir se retirer avec leurs bagages. Dans la crainte de désordres de leur part, la milice fut obligée de passer la nuit sous les armes; quelques heures après, arrivait la nouvelle de la déroute de Ferrucci à Gavinana. Malatesta n'eut rien de plus pressé que d'envoyer dire au gonfalonier qu'il était désormais inutile de prolonger la défense et qu'il fallait sauver la ville en

(1) Cini, p. 38. — A la fin de sa relation (p. 39). Cini a reproduit ce sonnet de Pierre Ricciardi sur la bataille de Gavinana :

È questo il già famoso, antico colle
Del superbo Gabinio? e quello è il monte
U' morio Catilina, è questo il fonte
Che rese il suo terreno erboso e molle?

Questa non è la porta, ove già il folle
Duce cadèo? quello il tagliato ponte,
Quella è la piazza ove fu rotto il fronte
Del Tosco vincitor, che perir volle.

Qui d'Oranges il signor cadde, e morio;
Qui da Ceri il signor preso, e lo stanga
Là fuggi, qui il buon Masi ando affrontare:

Qui il Maramaldo più crudel che pio
Scanno il Ferruccio! Or chi ti puo guardare
Infelice castello, che non pianga?

(2) Voir lettre du commissaire de Pise aux Dix, du 11 août, dans *Francesco Ferruccio*, p. 284, et lettre de Maramaldo aux Anciens de Lucques, datée de Pescia, du 5 août (*ibid.*, p. 353).

CHAPITRE XXI

Dernières velléités de résistance des Florentins paralysées par Malatesta. — Pourparlers pour la capitulation de Florence. — Capitulation. — Le corps du prince est transporté à Lons-le-Saunier. — Service solennel célébré en son honneur à Bologne. — De magnifiques funérailles lui sont faites à Lons-le-Saunier. — René de Nassau est proclamé prince d'Orange.

Ferrucci avait avec lui emporté dans la tombe les dernières chances de salut qui restassent à sa patrie. Les modérés comprirent que tout était désormais perdu, mais les exaltés, les « enragés » (*ostinati*, *arrabbiati*), comme on les appelait, espéraient encore. L'armée impériale avait été sérieusement éprouvée à Gavinana ; elle n'avait plus le chef qui avait su y maintenir une cohésion relative, triompher de difficultés inouïes et, jusque-là, lui assurer le succès. Fernand de Gonzague, beaucoup plus jeune (1) et moins en vue, aurait-il le même prestige sur les troupes ? Peut-être le moment était-il propice pour briser le cercle de fer qui étreignait Florence ! La Seigneurie le pensa. Afin d'encourager les capitaines à la résistance, elle leur confirma leur paie leur vie durant, même en temps de paix. Il leur fut permis, avec l'autorisation du gouvernement, de se mettre au service des puissances étrangères, pourvu qu'elles ne fussent pas en guerre contre la république. Cette mesure causa un enthousiasme général. Ils prirent par écrit l'engagement et jurèrent sur l'Évangile de ne jamais reconnaître d'autre maître que la Seigneurie. Trois des quatre commissaires : Zanobi Bartolini, suspect de sympathie pour les Médicis ; Thomas Soderini

(1) Il était né le 28 janvier 1507. — Charles-Quint, après la mort de Philibert, dépêcha [illegible] auprès de Fernand de Gonzague pour lui donner la charge de capitaine général de ses troupes à Florence (Lettre de l'empereur à Balançon du [illegible]. Pièces justificatives n° 369. Archives impériales à Vienne P A 97 manuscrit).

et Antoine Giugni furent destitués, ceux-ci comme trop timorés, et remplacés par Louis Soderini, François Zati et François Carducci. André Niccolini fut continué dans ses fonctions. La révocation de Bartolini mécontenta vivement Malatesta, parce qu'elle contrariait ses desseins. Il en témoigna sur-le-champ son ressentiment en faisant proposer, le 6, par Cencio et par un secrétaire d'Étienne Colonna à Fernand de Gonzague de traiter. Fernand chargea Baccio Valori de préparer avec eux un projet de convention aux termes de laquelle Florence conserverait sa liberté, mais à condition d'accepter le rétablissement des Médicis; en outre l'empereur réglerait, dans le délai de quatre mois, la forme du gouvernement des Florentins. Mais rien ne fut conclu avant que le pape eût donné son avis. D'ailleurs toutes les dispositions avaient été prises par lui, grâce aux négociations secrètes qu'il entretenait avec Malatesta par l'intermédiaire de Galéas Baglioni, son neveu, et de Dominique Centurioni, son camérier (1). Malatesta voulut faire ratifier par la Seigneurie les préliminaires que Cencio lui présenta; non seulement elle refusa, mais elle lui intima l'ordre de faire les préparatifs immédiats pour une sortie. Lui aussitôt de se récrier et de déclarer qu'il était venu à Florence pour la sauver, non pour la perdre; bref, il offrit, par lettre du 8 août, sa démission, motivée sur les arguments que nous connaissons déjà : manque de vivres, supériorité numérique de l'ennemi, impossibilité absolue de tenir plus longtemps et, par suite, nécessité d'un accommodement. Pour lui, il ne consentirait jamais à s'associer au désastre suspendu sur la ville (2).

Persuadée que les troupes ne violeraient pas le serment qu'elles avaient fait de lui rester fidèles, la Seigneurie n'hésita pas à accepter son congé à l'instant même (3). Cette décision mit le comble à sa fureur; il frappa à coups de poignard Niccolini, un des deux commissaires chargés de la lui notifier. Ce ne fut pas tout. Comme les membres du gouvernement avaient fait avancer

(1) Lettre de Mai à l'empereur, du 10 août, dans GAYANGOS, p. 682; cf. VARCHI, l. XI, col. 449.

(2) Le texte de cette lettre, également signée par Étienne Colonna, est dans VARCHI, l. XI, col. 440-441. Cf. Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 679.

(3) Le texte est dans VARCHI, l. XI, col. 442.

sur la place seize des chefs de la milice bourgeoise afin de se saisir de lui. Malatesta dirigea une partie de ses troupes sur les bastions, en envoya une autre pour enfoncer la porte Saint-Pierre Gattolini, chasser le capitaine Altoviti, qui la gardait, et tourner l'artillerie contre les habitants. La moitié de la milice s'étant retirée, il menaça d'appeler les impériaux dans la ville si le reste approchait. Enfin, au rapport de Jérôme Benivieni, Malatesta aurait obtenu de Fernand de Gonzague un sauf-conduit pour, avec les personnes qui désireraient l'accompagner lui et ses troupes, s'éloigner de la ville avec armes et bagages et traverser le camp, trompettes sonnant et drapeaux déployés. Les Allemands et les Espagnols, en rangs de bataille, attendaient, près de la porte, pour pénétrer dans Florence, le moment où il l'aurait quittée (1).

Les menaces de Malatesta produisirent leur effet. La milice se dispersa, et si quelques « enragés » parlaient encore de périr en combattant plutôt que de se rendre, le nombre en devenait de plus en plus restreint. La panique commença à gagner la population, qui entrevoyait déjà toutes les horreurs du sac de la cité; les églises et les palais furent envahis par ceux qui ne pouvaient pas trouver au dehors un refuge en lieu sûr; le mot de capitulation circulait parmi la foule : peu à peu on s'habitua à l'idée qu'il faudrait en arriver à cette extrémité; enfin on admit le principe d'un accommodement qui aurait pour bases la sauvegarde de la liberté de la ville, le respect des citoyens et de leurs biens, l'amnistie pour participation à la guerre, l'oubli réciproque des injures et l'observation de la convention par Fernand de Gonzague en son nom et en celui du pape et de l'empereur.

Le 8 août au soir, Malatesta était rétabli dans son commandement, et son conseiller Bartolini dans ses fonctions de commissaire. Ce ne fut pas sans quelques protestations de la part des intransigeants; des troubles furent même sur le point d'éclater. Mais Malatesta s'était entouré de partisans — les habiles — prêts à le défendre. Ce qui faisait surtout sa force, c'était la crainte

(1) Publié dans *Francesco Ferruccio*, p. 460-463. Cf. VARCHI, l. XI, col. 443; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 689.

constante des Florentins de voir l'ennemi se ruer sur leur malheureuse ville. Elle leur était ouverte.

Maître incontesté de la situation, il s'empressa d'agir. Dès le lendemain, il députa Cencio au camp pour demander à Baccio Valori, commissaire du pape, de venir le trouver chez lui, et il invita la Seigneurie à désigner quatre citoyens pour traiter avec Fernand de Gonzague. Sept furent choisis : deux d'entre eux, Galeotto Giugni et Pierre-François Portinari, devaient aller auprès de l'empereur; Baccio Cavalcanti partit en toute hâte pour Rome, afin de discuter la réforme du gouvernement. Le 10, Baldo Altoviti, Jacques Gianfigliazzi, Jacques Morelli et Laurent Strozzi s'abouchèrent avec Fernand. Les questions relatives à la réforme, à l'indemnité de guerre et au maintien de la liberté, cette dernière surtout, furent très vivement débattues. Trois des députés refusèrent toute concession à cet égard; après de nombreuses contestations, l'accord se fit; le 11, les Quatre-Vingts approuvaient la convention, et le 12, elle était signée à Montici, dans la résidence de Baccio Valori, en présence de Frédéric Urias, du comte de San Secondo, de Pirro Colonna, d'Alexandre Vitelli, d'André Castaldo et de Marcio Colonna, par Fernand de Gonzague et Valori, d'une part; par Altoviti, Morelli, Strozzi et Portinari, de l'autre.

Voici un résumé de la capitulation : La forme du gouvernement serait fixée par l'empereur dans l'espace de quatre mois; la liberté serait conservée.

Les prisonniers détenus à Pise, à Volterra et autres lieux pour hostilité aux Médicis seraient élargis, réintégrés dans leur patrie et dans leurs biens dès que l'armée impériale se serait retirée.

La ville paierait à l'armée une indemnité de 80,000 écus, dont 40 ou 50,000 comptant, et le reste dans six mois.

Dans deux jours, 50 citoyens seraient livrés en otage au pape jusqu'à entière exécution de la convention. Pise, Volterra, Livourne et les autres localités dépendant de Florence seraient gouvernées selon que l'empereur le déterminerait plus tard.

Malatesta et Étienne Colonna seraient déliés de leur serment de fidélité envers la république. Ils jureraient entre les mains de Balançon, au moins Malatesta, de rester dans la ville aussi longtemps que l'empereur l'exigerait, mais Colonna serait libre d'en sortir.

Les Florentins étaient autorisés à se fixer à Rome sans être inquiétés.

Tout ce qui avait été conquis par l'armée serait rendu à la république.

Les troupes s'éloigneraient dès qu'elles seraient payées; dans huit jours si c'était possible; sinon, la ville serait ravitaillée.

Amnistie était accordée aux Florentins pour toutes les injures dont le pape, ses parents, amis et serviteurs auraient eu à se plaindre de leur part.

Fernand de Gonzague et Barthélemy (Baccio) Valori s'engageaient à faire ratifier la présente convention, le premier par l'empereur, le second par le pape.

Les sujets de l'un et de l'autre qui avaient été au service de la république pendant la présente guerre étaient absous des peines encourues par eux de ce fait (1).

La convention ne fut pas plus tôt signée qu'un émissaire de Clément VII, Jean de la Stuffa, arrivait en toute hâte à Florence, déclarant que ce n'était pas 80,000, mais 200,000 écus qu'il voulait. Malatesta ne retira pas de sa trahison tous les avantages qu'il en espérait; il eut du pape des brefs flatteurs (2), quelques villages, des châteaux, mais il n'en obtint ni le titre de duc, ni la main de Catherine de Médicis, qu'il convoitait pour son fils, pas même un évêché pour son neveu. Il avait trompé tout le monde; à son tour, il fut dupé. Mais ses coupables agissements lui ont assigné dans l'histoire une place à part parmi les traîtres de marque.

L'infortunée Florence fut ensuite troublée par les révoltes des impériaux et désolée par la peste, conséquence d'un siège soutenu au prix des plus rudes misères. Ses meilleurs citoyens furent bannis, au mépris des traités; plusieurs payèrent de leur vie ou de leurs biens leur dévouement à la république. Mais les Médicis furent rétablis à Florence. Ce fut le résultat le plus clair d'une

(1) Varchi, l. XI, col. 447-448. — Sur la chute de Florence, cf. Segni, l. IV, p. 124-125; Nardi, l. IX, p. 381-382; Roseo, p. 313-317; Guichardin, l. XX, fol. 370 v°; Chronique anonyme de Florence, ms. 15 du fonds italien de la Bibliothèque nationale, p. 680-682.

(2) Les textes de ces brefs, du 14 et du 29 août, sont dans Varchi, l. XI, col. 434.

guerre qui avait coûté aux deux partis peut-être plus de vingt mille existences (1), tant par le fer que par la famine et les maladies; car, comme l'a dit Varchi, il n'y eut ni ville, ni château, ni bourg, ni village qui ne fût saccagé ou endommagé (2).

Ferrucci n'eut pas la douleur de voir sa patrie humiliée, meurtrie, pas plus que Philibert n'eut la satisfaction de jouir d'un succès qui achevait d'assurer à Charles-Quint la prépondérance matérielle et morale sur l'Italie, succès qui était son œuvre. Bien différente a été leur cause, mais la même mort glorieuse a grandi le vaincu à l'égal du vainqueur.

L'empereur reçut, le 9 août, à Augsbourg, la nouvelle que le prince avait été tué à Gavinana. Il s'empressa d'envoyer Nortout, gentilhomme de sa maison, à Philiberte de Luxembourg lui porter ses condoléances pour la perte cruelle qu'ils venaient de faire, elle, d'un fils aimé, qui était son orgueil et le dernier des Chalon; lui, d'un brave et loyal serviteur, d'un ami sincère (3). Ce devoir rempli, ses regrets ne semblent pas avoir de beaucoup dépassé les limites d'une simple démarche de politesse; car, de même que le pape n'avait pas cru devoir faire célébrer à Rome une cérémonie funèbre pour le repos de l'âme de Philibert, sous prétexte que cet honneur n'était réservé qu'aux rois (4), de même Charles-Quint ne trouva pas dans la cassette impériale de quoi subvenir aux frais de transport des restes mortels de celui qui avait sacrifié pour lui et Clément VII sa jeunesse, une partie de sa fortune et sa vie. Sollicité par de Guerres de fournir à cet effet quelque provision, il répondit à Chantrans, du Vernoy, Dinteville et Fallerans, qui s'étaient chargés de la pieuse mission d'accompagner le corps de leur maître : « Il n'est possible de si prestement y pourveoir et

(1) Varchi, l. XI, col. 448, évalue à 14,000 hommes environ et à 200 capitaines le nombre des morts de l'armée impériale et à 8,000 celui des Florentins. Ces chiffres sont véritablement exagérés.

(2) *Ibid.*, col. 449. — Le camp fut levé au commencement de septembre. Sur ce qui suivit, voir *Francesco Ferruccio*, p. 399.

(3) Lettres du 10 et du 11 août, Pièces justificatives, n°s 367 et 368; Archives impériales à Vienne, P A 97, minutes; Archives du château d'Arlay pour n° 368; Sandret, p. 99.

(4) Lettre de Mai à l'empereur, du 10 août, dans Gayangos, p. 681.

sans retarder vostre voiaige, comme pourroit convenir, puisque desja estes en chemin (1). » Vers ce même moment, les Florentins, reconnaissants, décidaient, eux, de faire des obsèques solennelles et d'ériger une statue à Ferrucci, décision que les événements politiques empêchèrent de réaliser (2).

Du reste, dans ces circonstances douloureuses, Charles-Quint se montra envers Philiberte de Luxembourg d'un égoïsme qui confine à l'ingratitude. Elle le fit supplier par Nicolas Perrenot de Granvelle, alors son premier ministre et garde des sceaux depuis la mort du chancelier Gattinara ; par les abbés de La Charité et du Mont-Sainte-Marie, par Gauthiot d'Ancier et Arthaud de Fallerans, de s'intéresser à elle (3). Elle lui rappelait les lourdes charges que le prince avait contractées « pour le paiement des capitaines et des gens de guerre, en oultre l'argent que madicte dame luy a furny, et que l'on n'a riens trouvé en ses coffres » (4) ; elle lui demandait de lui continuer, pour lui permettre de faire face aux exigences de son service au comté de Bourgogne, la pension de 20.000 ducats qu'il avait récemment assignée à Philibert sur le royaume de Naples. Au mois de novembre, l'empereur n'avait pas encore pu s'en occuper, faute de temps (5) ! Mais la princesse avait été informée qu'il se ferait représenter aux obsèques de son fils. Elle fut amplement dédommagée de tant d'indifférence par les témoignages de respectueuse sympathie qui lui furent d'autre part prodigués par sa bonne ville de Besançon, dont Philibert était vicomte et maire (6) ; par les Suisses (7), par l'archiduchesse Mar-

(1) Lettre du 20 août à ces quatre personnages. Pièces justificatives, n° 372 ; Archives impériales à Vienne, P A 97, minute.

(2) *Priorista di Giuliano de' Ricci*, dans *Francesco Ferruccio*, p. 460.

(3) Lettre du 19 août. Pièces justificatives, n° 371 : Bibliothèque de Besançon, collection Duvernoy, copie : *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 321.

(4) Instructions à Arthaud de Fallerans et à Antoine Cat, août. Pièces justificatives, n° 376 ; Archives du Doubs, E 1309, minute. Voir ce qui a été dit ailleurs (p. 409 et 473) sur les sommes redues par l'empereur au prince au moment de sa mort.

(5) Lettre de l'empereur à Philiberte de Luxembourg. Pièces justificatives, n° 383 ; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 324-325.

(6) Délibération des gouverneurs de Besançon, du 16 août. Pièces justificatives, n° 370 ; Archives municipales de Besançon, registre BB 13, fol 499-500.

(7) Lettre de l'avoyer et du conseil de la ville de Berne à Philiberte de Luxembourg, du 23 août. Pièces justificatives, n° 373 ; Archives du Doubs, E 1397 ; *Revue de la Cote-d'Or*, t. II, p. 323.

guerite (1), par le dauphin François (2), etc., et surtout par ceux, plus naïfs, mais plus touchants, qu'elle rencontra auprès de ses sujets des terres de Nozeroy et du val de Mièges, qui se disputaient la possession du cœur de leur « tant bon seigneur » (3).

Après avoir séjourné à la Chartreuse de Florence jusqu'au 18 août, comme si les chefs de l'armée avaient voulu que les restes du prince eussent leur part de son triomphe, le convoi funéraire partit pour le comté de Bourgogne. Des paysans portèrent la litière par les montagnes, de Barberino à Piamaggio (4), le 19; le 20, il était à Sasso, et le 22, il arrivait à la Chartreuse de Bologne. Un service magnifique devait être célébré dans cette ville. Le 23, après midi, le corps, que le gouverneur, accompagné de sa garde et du clergé, avait été recevoir à une des portes de la cité, fut conduit en grande pompe à la cathédrale, qui était décorée de tentures de deuil, et placé sur un catafalque élevé. Le gouverneur et toute la noblesse bolonaise assistèrent à la cérémonie qui eut lieu le lendemain. C'est probablement à Bologne que fut prononcée l'oraison funèbre de Philibert par Louis Pellatan, d'Asti (5). Ce qui permet de le faire supposer, c'est que, dans l'énumération des personnages auxquels il s'adresse, figurent des *sacrosanctarum legum sapientissimi interpretes*. Or, de toutes les villes que traversa la dépouille du prince, Bologne, dont l'école de droit fut si renommée, est la seule à laquelle ce passage puisse s'appliquer.

Le journal nous fait connaître l'itinéraire suivi en Italie, en Savoie et en Franche-Comté : Modène, Reggio, Parme, Fiorenzuola, Alexandrie, Asti et Saint-Jean-de-Maurienne. Les chemins étaient tellement mauvais dans les Alpes que l'on avait dû emprunter à la duchesse de Savoie des mulets pour gravir les monts

(1) Lettre du 30 septembre à Philiberte de Luxembourg, Pièces justificatives, n° 379; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 324.

(2) Lettre du 2 octobre à la même, Pièces justificatives, n° 380; Archives du château d'Arlay, original; Sandret, p. 100.

(3) Supplique des habitants de Nozeroy et du val de Mièges à la même, octobre; Pièces justificatives, n° 381.

(4) M. Clerc a lu Rovegio. Ce nom, défiguré par le scribe du journal de Philibert, ne peut, après très sérieux examen, être identifié qu'avec Piamaggio, localité située sur la route de Florence à Bologne, entre Barberino et Sasso.

(5) Voir cette oraison funèbre aux Pièces justificatives, n° 374; à la suite du *De antiquo statu Burgundiae liber*, de Guillaume Paradin, éd. de Bâle, 1550, p. 221-236.

et que des paysans transportèrent à bras la litière entre Aiguebelle et Montmélian et entre Seyssel et Saint-Germain-de-la-Chièvre, où il fallut même « rabiller » les routes. Le convoi s'arrêta à Chambéry dès le 27 septembre; à Nantua, du 5 au 10 octobre; il arriva à Saint-Claude le 12. Partout il avait été l'objet des plus grands honneurs.

La princesse d'Orange avait envoyé à sa rencontre à Saint-Claude 35 chevaux, 18 hallebardiers, un aumônier, le P. gardien du couvent des frères Mineurs d'Orange, le prieur de Mouthe, Antoine de Luxembourg, comte de Ligny, Georges de Luxembourg, son frère, tous deux cousins germains de Philibert, et plusieurs gentilshommes de la région : les sires de Clervans, de Courlaoux, de Vaudrey, de Cressia, de Vertamboz, de Fertans, de Vescles, de Beauchemin, de Largillay, de Montfort et de Champeaux, fils du bâtard de Brienne.

L'entrée dans la ville eut le caractère d'un deuil public. Toutes les boutiques étaient fermées. Les processions des églises, les religieux, les nobles, les bourgeois et le peuple étaient allés au-devant du cortège avec des torches et des cierges allumés. Le corps de Philibert fut porté, pour y être déposé jusqu'au dimanche 16 octobre, dans une chapelle ardente élevée dans le chœur de l'église, qui était tendue d'étoffes noires, parsemées d'écussons aux armes du prince. Le grand autel, paré de reliquaires et brillamment illuminé, était recouvert de velours, avec des croix blanches. Les vigiles furent chantées. Le lendemain et les jours suivants, un office solennel fut célébré.

Après une station à Clairvaux (16-17 octobre) et un séjour d'une semaine (17-23) à Orgelet, où, le corps étant à l'église, eurent lieu des services, le convoi franchit la dernière étape de ce long et lugubre voyage. Il parvint à Lons-le-Saunier dans l'après-midi du dimanche (1).

(1) Ici se termine le journal. La relation des funérailles de Philibert est donnée par La Pise, p. 187-199, sans doute d'après une copie d'un manuscrit des Cordeliers de Lons-le-Saunier, peut-être le n° 49 actuel des mss. de la Bibliothèque municipale, qui a été publié, en 1819, dans cette ville, par le comte de Saix, d'Ornans, en une plaquette rarissime de 21 pages in-4°, sous le titre de *Pompe funèbre de très-noble et recommandée mémoire, très-hault, très-illustre et victorieux prince messire Philibert de Chalon, prince d'Oranges, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, vice-roi de Naples, lieutenant et capitaine général pour*

Jamais la Franche-Comté n'avait vu, jamais sans doute elle ne verra un spectacle comparable à celui des obsèques du prince si prématurément enlevé à son affection. La relation des cérémonies imposantes qui se succédèrent pendant plusieurs jours nous a été heureusement conservée. Elle fournit la preuve de l'immense popularité du glorieux mort et de la considération dont il jouissait. Ce document mérite d'être traduit *in extenso*.

Vers deux heures, les ambassadeurs des Ligues suisses se rendirent au-devant du convoi, qui, depuis Saint-Claude, était accompagné par des chantres, des Cordeliers, les pages, les serviteurs, les laquais du prince et les seigneurs dont il a été fait mention plus haut. A Conliège, ils se joignirent à Antoine et à Georges de Luxembourg. Quand le cortège fut à environ une demi-lieue de Lons-le-Saunier, il fut reçu par René de Nassau, neveu et héritier de Philibert; par les ambassadeurs de l'empereur et du roi de Hongrie, par le représentant de la princesse d'Orange, par les envoyés du duc de Savoie (1), du duc de Lorraine, du marquis d'Arschot, du comte de Fiennes, du comte de Gaure, du vicomte de Martigues, de madame d'Aix, du comte de Montbéliard, tous parents du défunt, et par d'autres princes et seigneurs.

Ils étaient suivis à peu de distance par Antoine de Vergy, archevêque de Besançon; Claude de Longwy (2), évêque de Langres; Pierre de la Baume-Montrevel, évêque de Genève, qui avait accueilli, en 1525, dans son château de la Tour-du-Meix, près d'Orgelet, le

l'empereur de toutes les Italies, gouverneur de Bourgogne (comté), duc de Gravines, prince de Melphes, comte de Tonnerre, de Pointhièvre et de Venafre, baron et seigneur d'Arlay, Noseroy, Chatel-Belin, etc., lequel à l'âge de 28 ans et demi, très-victorieusement trépassa et rendit l'âme à Dieu devant Florence près Pistoye, le tiers jour d'aoust quinze cent trente. — Il manque quelques pages à la fin du manuscrit; les deux textes se complètent et se corrigent souvent l'un par l'autre. M. Lepage, ancien archiviste de la Meurthe, en a également donné le texte, d'après un document conservé dans son dépôt, dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura, 1854, p. 48-97. Il existe de cette relation des copies du seizième siècle à la Bibliothèque de Besançon, collection Chiflet, ancien n° 75, fol. 99-102, et aux archives privées de la famille royale des Pays-Bas. D'après un inventaire des meubles de la maison du prince à Dijon, vendus en 1543, il n'y avait pas moins de huit copies manuscrites de la relation de ses obsèques (Archives du Doubs, E 1302) (voir aussi GOLLUT, col. 1614-1621).

(1) Selon l'éditeur de la plaquette, l'envoyé du duc de Savoie était Claude de Saix, seigneur de Rivoire, en Bresse.

(2) LA PISE l'appelle par erreur Antoine de Longny (p. 105), et l'éditeur de la plaquette, Étienne, dans une note marginale de la page 4.

connétable de Bourbon fugitif; par les abbés de Baume, de La Charité, de Balerne, de Montbenoît, du Miroir, de Rosières, de Bellevaux, de Lieucroissant; par des conseillers, des bourgeois et du peuple, non seulement de Lons-le-Saunier, mais du comté et du duché de Bourgogne. A l'entrée de la ville attendaient le clergé et les échevins; ceux-ci avaient un poêle ou dais qu'ils devaient tenir au-dessus du cercueil.

Le cortège pénétra à Lons-le-Saunier dans cet ordre. En tête, marchaient d'abord les clercs et les enfants des écoles, les porte-croix des églises, les enfants de chœur, les religieux, les abbés, les prélats en habits pontificaux, les gens de ville, le peuple, les officiers des terres et seigneuries du prince, les serviteurs des gentilshommes en deuil, les président, baillis, secrétaires, trésoriers, avocats, gentilshommes et serviteurs de la maison de Philibert.

Venaient ensuite les trompettes, avec leurs bannières déployées et pendantes sur leurs épaules; deux hérauts d'armes, puis les porteurs de la grande bannière pontificale et de celle du peuple romain, trophées provenant de la ville des papes et du château Saint-Ange; les bannières conquises au siège de Florence, une enseigne de chevau-légers, trente-sept enseignes de gens de pied, toutes traînantes, pointe en bas. Sauf une ou deux, il manquait alors les enseignes de Rome et celles gagnées sur Lautrec.

Des gentilshommes suivaient, avec les pièces d'honneur du prince, son épée, sa cotte d'armes, le collier de la Toison d'or, sa couronne et son chapeau ducal, son sceptre de vice-roi de Naples, la bannière de capitaine général de toutes les Italies et celle de vice-roi de Naples, aux armoiries impériales, le pennon aux mêmes armes, le guidon à la devise de l'empereur, *Plus oultre*, et sa cornette. Quatre pages, montés sur les chevaux de Philibert, portaient l'un son armet doré, le second les deux grandes pièces des épaules, le troisième les gantelets et le dernier les éperons. Le cheval de bataille, couvert de velours noir, était tenu en main, précédé de deux hérauts.

Puis le corps dans sa litière, garnie de velours de deuil, avec une croix de satin blanc. Elle était portée par deux mulets, les housses de [illegible] aux armes du prince, et menés par deux pages, habillés et vêtus de deuil. Les coins du

velours étaient soutenus par quatre gentilshommes, et les échevins accompagnaient, le dais élevé au-dessus de la litière. Tout autour, vingt-quatre hallebardiers, en robe courte, la hallebarde pointe en bas, et ayant chacun une torche à la main. Ils étaient eux-mêmes entourés de bourgeois avec des cierges aux armes de la ville de Lons-le-Saunier.

Immédiatement après le corps marchaient Bourgogne, roi d'armes de l'empereur, celui qui, en 1528, avait été chargé de notifier le défi de Charles-Quint à François I[er]; René de Nassau, Antoine et Georges de Luxembourg, les ambassadeurs, etc. Le convoi arriva ainsi à Saint-Désiré. Au-dessus du portail, était un blason sur toile de huit pieds carrés, bordé de velours noir et aux armes du prince. L'église et le chœur étaient entièrement tendus de drap de deuil, avec blasons, de même que les sièges et les bancs destinés à la famille, aux ambassadeurs, aux prélats et aux seigneurs. Dans le chœur, on avait dressé un riche catafalque, environné de torchères, de cierges, orné de la châsse de saint Désiré et d'autres reliquaires. Les restes de Philibert y furent déposés. Sur le cercueil on plaça sa cotte d'armes et son épée. Du côté gauche, aux pieds du corps, sur une table garnie d'un drap d'or, dont les coins étaient brodés aux armes du prince (1), étaient des coussins de velours cramoisi destinés à recevoir le collier de la Toison d'or, la couronne et le chapeau ducal, au milieu, le sceptre de vice-roi, et aux deux extrémités, l'armet, les grandes pièces, les gantelets et les éperons. Les bannières furent mises dans des râteliers disposés autour du catafalque. Ce jour-là, les vigiles furent chantées; après quoi, le deuil fut conduit dans le même

(1) C'est le fameux drap d'or dont la description nous a été conservée par l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 124, et par Rousset, *Dictionnaire géographique, historique et statistique... du Jura*, p. 607. « Il avait, y est-il dit, quatorze pieds et demi de long sur dix pieds moins un pouce de large, y compris une bordure d'un pied, qui était de satin noir accompagné d'hermine. Le fond en était broché et tissé d'or très épais. La bordure de satin était relevée par des feuillages en or; et sous la croix de satin rouge on lisait en lettres d'or gothiques, de neuf pouces et demi de hauteur : *Requiescat in pace*. Aux deux extrémités du drap étaient brodées, en fil d'or, d'argent et de couleurs, les pleines armes du prince que nous avons déjà décrites. Elles étaient couvertes d'un casque à visière vu de face, surhaussé d'une couronne de prince, et ayant pour cimier un bois de cerf. Du bas du casque partaient des lambrequins d'or et d'azur, d'où pendait le collier de la Toison d'or, formé de briquets. » Ce drap précieux fut envoyé à la Monnaie en 1793.

ordre au château des Chalon. Un certain nombre de gentilshommes, des prêtres, des religieux et des hallebardiers passèrent la nuit à veiller dans l'église, où furent dites des prières pour Philibert. Le lendemain matin fut célébré un service avec le cérémonial qui vient d'être indiqué.

C'est dans l'église des Cordeliers, où déjà reposait son père, que le prince d'Orange devait être inhumé. Sur tout le parcours qui la séparait de Saint-Désiré, on avait, de chaque côté des rues, établi des barrières laissant libre un espace de douze pieds pour le passage du cortège. Ces barrières étaient peintes en noir et supportaient des torches aux armes des villes et des seigneurs qui les avaient offertes.

L'intérieur de l'église était entièrement lambourdé de pièces de bois, qui s'appuyaient sur les piliers parés de noir et sur lesquels étaient de nombreux cierges. Des lambourdes descendaient des tentures de drap de deuil, avec, en haut, une bande de velours. Les stalles étaient également décorées de velours, sur lequel étaient attachés, ainsi que sur le haut du drap de la nef, des blasons aux armes de Philibert, espacés à trois pieds de distance.

Le maître-autel était complètement recouvert de velours noir à une croix de satin cramoisi et garni d'un dossier en drap d'or brodé. Après le service à l'église de Saint-Désiré, la châsse du patron de la ville et les autres reliquaires y avaient été déposés. Tous les petits autels étaient aussi parés de drap noir, parsemé de croix de satin blanc. Partout des torches et des cierges avec armoiries.

Au milieu du chœur s'élevait une chapelle ardente de douze pieds de longueur et de plus de soixante de hauteur. Elle avait cinq étages, dont les quatre inférieurs, en carré, montaient en s'amoindrissant. Le dernier formait coupole et était peint en noir. Il était surmonté d'une couronne dorée et portait treize grandes croix croisetées : chaque croisette était destinée à recevoir un cierge ; celle d'en haut était au milieu de la couronne et était agrémentée de quatre pommes d'or.

Le bas de la chapelle était flanqué aux quatre coins de tourelles à créneaux et revêtu de velours noir frangé. Les autres étages étaient tendus de drap d'or et de velours sur lequel étaient des

blasons. Aux piliers, des boucles ou anneaux pour retenir les bannières des quatre quartiers et aux coins de la chapelle de grands chandeliers avec chacun un cierge de cire blanche portant un double écusson aux armes de Philibert. Enfin autour de la chapelle étaient des écriteaux avec ces inscriptions en l'honneur du défunt :

Jam brevis urna capit quem non capiebat amictus
Nec poterant illum regna satis ampla tenere,
Cui subacta manus suplex Florentia tendit;
Impia mors perimit quae nulli parcere novit.
Si quaeris, lector, quid tegat hic tumulus :

Intelligas, justitia, fides, magnanimitas, ars et scientia militaris cum Philiberto, Auranae principe, hic sepultae sunt.

[...(1)] Caesari Philibertus regna pacaret,
Dum parat ab ortu, mors illi restitit atra,
Quo duce Parthenope tuta servatur ab hoste.
Proh dolor! huic rapinant fata crudelia virum
Cui veterum nullus fuerat virtute secundus.
Invida sors necat [illum?] in primo flore juventae.
Quem tremunt Gallus trux, ipsa Etruria fortis
Hunc Parca indignam necem subire coegit.

Qui hac transis, siste paulisper gradum, postea lege, simul et disce in quo residat humana felicitas et gloria :

Cum me Carolus V, Romanorum imperator maximus, extrema benevolentia amplexaretur et dum gloria rerum amplissimarum in ipso flore juventae gestarum, clarissimi duces qui antehac fuere longissimo intervallo me sequerentur, cumque, pacata Italia, Orientis regna invadere pertinaci animo statuissem : heu! ipso apparatu interii, mortem tamen gloriosam oppetii et pote qui pugnando ac decedendo meis victoriam Caesari et universo orbi et desiderium mei et luctum reliquerem. Hoc te volebam scire et cum dolore. Vale.

Hic unicus mortis contemptor jacet et mors victa secum, si vincitur fama mors.

Ci gist le seul deprisant la mort,
La mort aussi vaincue et diffamee,
Pour quoi je dis que d'elle fust plus fort,
Car sur la mort triomphe renommee (2).

(1) Ce vers est incomplet, de même que le texte latin qui suit, vérifié, est incorrect en plusieurs endroits.

(2) Ces inscriptions ne sont pas rapportées par La Pise. — Cette dernière occupe la page finale du recueil intitulé : *Consolatoria D. Gilberti Cognati Nozereni*, à la suite du *De antiquo statu Burgundiae liber*, de Guillaume Paradin, mentionné plus haut, p. 439.

Vingt-quatre torches en cire blanche, avec doubles blasons, entouraient la chapelle.

Au chœur, les stalles et des sièges furent réservés, d'un côté, pour les personnages apparentés à Philibert; de l'autre côté, pour les autres princes et seigneurs; en regard des premiers, était un banc pour les ambassadeurs de l'empereur et du roi de Hongrie, le représentant de la princesse d'Orange et les envoyés des ducs de Savoie et de Lorraine; vis-à-vis, était un second banc destiné à l'archevêque de Besançon, aux évêques de Langres et de Genève et aux ambassadeurs des Ligues suisses. Stalles, sièges et bancs, chaire à prêcher, etc., tout était recouvert d'étoffes de deuil. Au-dessus des portes d'entrée et du chœur, de grands blasons carrés, de huit pieds, entourés de velours noir. Sur le jubé avaient été posés deux râteliers pour recevoir les bannières : celles du prince étaient tournées vers l'autel; les bannières conquises, vers la nef; enfin, au coin du grand autel, du côté opposé au « deuil », était un autre râtelier pour les bannières et pièces d'honneur qui devaient, selon la coutume comtoise, être laissées à l'église.

Le 24 octobre après-midi, le « deuil » s'assembla à Saint-Désiré, pour aller de là à l'église des Cordeliers, où les vigiles furent célébrées. Le cortège suivit l'itinéraire marqué par les barrières dont il a été parlé plus haut et sur lesquelles furent placées quatre mille torches armoriées, offertes par les seigneurs et les villes, sans compter celles qui furent fournies par la maison de Philibert. Il était composé de la manière suivante, sous la conduite des maîtres des cérémonies de Guerres (1), de Montfalconnet, de la Barre (2), Rougier de la Verrière, de leurs aides Verdelet, Guillaume Bretin, Piquet, valet de chambre, et Relin Tornin, fourrier du prince.

En tête, marchaient, pour faire place, des sergents de quelques-unes des seigneuries de Philibert, puis les clercs des écoles, avec leurs régents; les croix, suivies des enfants de chœur, les religieux, les chapelains, les chanoines, les chantres de la chapelle du château et les prélats en habits pontificaux;

(1) La plaquette porte : « les seigneurs des Guerres de Montferconnet. » Il s'agit évidemment de de Guerres et du sieur de Montfalconnet.

(2) A la suite de la Barre, elle ajoute : « et pour leurs aides Rougier de la Vrière, Verdelet, Tolin, Torney, Guillaume Bretin et Piquet. »

Le peuple et les bourgeois des villes, villages et lieux dépendant de la maison de Chalon : Dommartin, Châtelneuf, Valempoulières, Montrond, Revigny, Montaigu, Réaumont, Vers, Mirebel, Châtillon, Monnet, Montrevel, Châtel-Guyon, Rochejean, Chalamont, Abbans, Sainte-Agnès, Montmahoux, Arguel, Jougne, Saint-Laurent, Chavannes, Montfleur, Varennes, Cuiseaux, Sellières, Bletterans, la Rivière, Lons-le-Saunier, Rougemont, Nozeroy, Montfaucon, Orgelet, Arlay, etc., etc.;

Les délégations des villes non sujettes, comme Pontarlier, Vesoul, Poligny, Arbois, Gray, Dole, Salins, Besançon, les officiers de la grande saunerie et du puits à muire de Salins;

Deux cent soixante pauvres, vêtus de deuil et chaperon en tête, portant des torches à double blason aux armes du prince et faisant la haie sur le parcours du cortège;

Les serviteurs des gentilshommes et les bas serviteurs de la maison de Chalon, en robe noire et chaperon en tête;

Quatre massiers, avec leurs masses aux armes de Philibert, en vêtements de deuil et chaperon en tête;

Les officiers chefs de justice des terres et seigneuries du prince et de la princesse, comme baillis, avocats, secrétaires, capitaines, châtelains, greffiers, receveurs et autres;

Les trompettes, leurs bannières déployées sur les épaules;

Le sieur de Montbarrey portant la cornette de Philibert;

Les pages d'honneur et les gentilshommes, chaperon en tête;

Les quatre maîtres d'hôtel : Jean Genevois, seigneur de Chalain, Jean de Chantrans, de Guerres et la Barre (1);

Le grand maître d'hôtel Aymé d'Arbyé, qui était en même temps gouverneur d'Orange;

Le sieur de Largillay portant le « guidon des couleurs »;

Deux poursuivants d'armes, l'un de Philibert, nommé Nozeroy, conduisant les enseignes conquises; l'autre du duc de Savoie, appelé Bonnenouvelle, marchant à sa gauche. Nozeroy était revêtu de sa cotte d'armes et avait le chaperon en tête. Bonnenouvelle

(1) La plaquette ne donne pas leurs noms. La Pise les nomme « Chalain, Chaukan, Desguerres, Lavaures ».

avait aussi sa cotte d'armes, mais le chaperon sur l'épaule. Tous deux avaient à la main des palmes vertes en signe des victoires de Philibert (1) :

Des serviteurs portant trente-sept enseignes de gens de pied et de chevau-légers, pointe en bas ;

Venaient ensuite la grande bannière du peuple romain et cinq cents enseignes conquises par le prince ;

Le cheval « léger » de Philibert, conduit en main par les sieurs de Montrichard (2) et d'Estapès (3) ; il était monté par un page, bonnet en tête et portant la « tarquette des couleurs » ;

Le sieur de Vertamboz, avec la grande enseigne de guerre qu'il avait toujours portée du vivant du prince ;

Le sieur de Causans avec le grand étendard ;

Un cheval bardé, conduit en main par les sieurs Gilles et Marigny (4) et monté par un page portant une « bourdenasse » ;

Arthaud de Fallerans et le sieur de Cressia (5), tenant, l'un, le heaume à grand panache ; l'autre, l'écu de joute ;

Les sieurs de Bellegarde et de Saubief, menant un cheval couvert d'une housse aux couleurs de Philibert et monté par un page ;

Le sieur de Chalon avec le pennon des pleines armes ;

Les gentilshommes avec les bannières des principales seigneuries du prince, savoir : le sieur de Vy (6) portant celle de Rougemont, le sieur de Fallon (7) celle de Nozeroy, le sieur d'Arnans (8) celle d'Orgelet, le sieur de Thoraise (9) celle de Monfaucon, le sieur de Champeaux le jeune celle d'Arlay, le sieur de Maynaut, d'Orange, celle de la vicomté de Besançon ; le sieur de Courchan, d'Orange,

(1) Dans la plaquette, les poursuivants d'armes sont nommés Tonnerre et Chatelbelin.

(2) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Pierre de Montrichard, chevalier de Saint-Georges.

(3) « Stapes. » dans la plaquette.

(4) « Gille, de Marrigny. » dans la plaquette. Les chevaux étaient conduits en main par deux personnages.

(5) « Crene. » dans La Pise : « Crecier, » dans la plaquette. Je propose dubitativement le nom « Cressia », qui est plus loin, après avoir hésité entre celui-ci et « Crissey ».

(6) Le texte de la plaquette porte « Marc Devy ».

(7) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Jean de Grammont, chambellan de l'archiduc Philippe Ier, roi de Castille.

(8) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Claude du Saix.

(9) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Jean d'Achey.

celle de la ville; le sieur de Barre celle du comté de Tonnerre, le sieur de Cosges (1) celle du comté de Charny, le sieur de Montrichard celle du comté de Penthièvre, le sieur de Morbec celle de la principauté de Melfi, le sieur de Beauchemin celle du duché de Gravina, le sieur de Causans, régent d'Orange, celle de cette principauté;

Les chevaliers, barons et ambassadeurs;

Les sieurs de la Chapelle et Élion d'Andelot (2) conduisant par la bride un cheval recouvert d'une housse aux pleines armes du prince et monté par un page;

Le sieur de Cicon (3) portant la bannière du comté de Bourgogne;

Le sieur de Montrichard portant le guidon de capitaine général à la devise de l'empereur, *Plus oultre;*

Le sieur de Serre (4) portant le grand étendard aux armes impériales;

Le sieur de Fertans (5) portant le pennon aux armes de l'empereur;

Jean, sieur de Vaux, portant la bannière de capitaine général de toutes les Italies aux armes de l'empereur;

Maximilien de Vaudrey portant la bannière papale;

Deux hérauts revêtus de leurs cottes d'armes, l'un de l'empereur, à droite, nommé Luxembourg, chaperon sur l'épaule; l'autre du prince, nommé Tonnerre, chaperon en tête, ayant tous deux à la main une palme verte;

Le sieur de Rye (6), grand écuyer, portant l'épée en sa gaine de drap d'or, la pointe en haut;

Les sieurs de Vescles et de Montfalconnet portant, le premier, le heaume timbré de cornes de cerf d'or; le second, l'écu « couronnel » aux pleines armes du prince, avec la Toison d'or;

Le héraut de Philibert, nommé Arlay, revêtu de la cotte

(1) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Pierre de Poligny.

(2) La Pise parle seulement du « sieur de la Chapelle Eslion ». La leçon de la plaquette est sans doute la vraie, pour les raisons que j'ai données ci-dessus.

(3) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Claude de Cicon.

(4) « Sourre, » dans La Pise.

(5) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Henri de Scey.

(6) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Simon de Rye. Il s'agit plutôt de Gérard de Rye, que nous connaissons surtout sous le nom de Balançon.

d'armes, chaperon en tête, tenant à la main une palme verte;

Les sieurs de Marsonnas et de Courtailles conduisant le cheval d'honneur, couvert de velours;

Deux hérauts, l'un de la princesse d'Orange, à droite, nommé Franche-Comté, chaperon sur l'épaule; l'autre de Philibert, nommé Penthièvre, chaperon en tête, ayant à la main une palme verte;

Le sieur de Rance portant la grande bannière aux pleines armes du prince;

Joachim de Chalon portant sur une potence la riche cotte d'armes du prince:

Deux hérauts, l'un du roi de Hongrie, nommé Autriche, chaperon sur l'épaule; l'autre de Philibert, nommé Charny, marchant à gauche, chaperon en tête, et tenant à la main une palme verte;

Les sieurs de Fallerans (1), de Dinteville et de Montfort portant sur des coussins de velours, Fallerans le collier de la Toison d'or; Dinteville, qui était au milieu, le sceptre, et Montfort, à gauche, la couronne ducale, garnie de superbes pierreries et de perles orientales;

Deux hérauts, dont l'un, nommé Salins, marchant à droite, portait la cotte d'armes de l'empereur; l'autre, nommé Orange, chaperon en tête, celle du prince; tous deux avaient à la main une palme verte;

Les sieurs de Montbardon et de Courlaoux (2) portant la bannière de Bretagne et celle de Bauffremont, chaperon en tête (3).

Le corps suivait dans la litière couverte de velours noir, avec une croix de satin rouge. Sur le velours avait été posé un drap noir, frisé, à cordelières, parsemé de roses et de fleurs, avec une croix de velours cramoisi. La litière avait l'aspect d'un lit de parade sur lequel on voyait une magnifique effigie du prince, relevée en bosse et de grandeur naturelle. Il était revêtu de son habit ducal de satin cramoisi fourré d'hermines: le pourpoint, avec les manches, avait de larges bandes de drap d'or; le surcot et le manteau étaient d'or; il avait le chapeau ducal, avec la couronne

(1) L'éditeur de la plaquette l'identifie avec Étienne de Fallerans.

(2) « Corlaon, » dans La Pise.

(3) Le ms. 5014 de la Bibliothèque de l'Arsenal contient (fol. 186 et suiv.) un grossier dessin représentant les « escus d'armoiries et banières portées au convoy funèbre de Philbert (*sic*) de Chalon, prince d'Orange ».

chargée de perles et de pierres précieuses; il avait au cou le petit ordre de la Toison d'or et avait les mains jointes vers le ciel. Deux mulets, ayant une housse de velours noir et, au front, un écusson aux armes de Philibert, portaient la litière. Ils étaient montés et conduits par deux jeunes pages d'honneur du prince, en sayes de velours noir et tête nue.

Aux quatre coins étaient Claude de Vergy, maréchal de Bourgogne; Guillaume de Vergy; Claude de Bauffremont, seigneur de Sombernon, et Jean de Montmartin, seigneur de Montby; ils tenaient chacun une pointe du drap mortuaire. Six des principaux bourgeois de Lons-le-Saunier accompagnaient avec un dais de drap d'or élevé au-dessus du corps. Les deux côtés de la litière étaient escortés par vingt-quatre hallebardiers, en deuil, la hallebarde pointe en bas, et ayant à la main une torche de cire blanche avec double blason aux armes du prince. Enfin, le sieur de Champeaux marchait à droite avec la bannière de Chalon, et le sieur de Cressia à gauche avec celle de Luxembourg.

Entre le corps et le « deuil », était à cheval Bourgogne, roi d'armes de l'empereur. Il était revêtu de sa cotte impériale et avait une verge blanche, comme grand maître des cérémonies. Ensuite venaient à cheval René de Nassau et l'ambassadeur de l'empereur, Antoine de Luxembourg et l'ambassadeur du roi de Hongrie, Georges de Luxembourg et le représentant de la princesse d'Orange, Jean d'Alamant, envoyé du marquis d'Arschot, et celui du duc de Savoie; Charles de Saint-Pol, envoyé du comte de Gaure, seigneur de Fiennes, l'ambassadeur du vicomte de Martigues, l'avoyer du canton de Berne, le représentant de madame d'Aix et l'avoyer de Fribourg.

Lorsque le convoi funèbre fut arrivé à l'église des Cordeliers, des gentilshommes portèrent le corps et l'effigie de Philibert jusque sous la chapelle ardente. Son sceptre fut posé à droite et son épée à gauche. Aux piliers de la chapelle on attacha les bannières des quatre quartiers; les autres furent mises sur le jubé en des râteliers, avec les écus, les heaumes et les armes; la grande bannière du prince seule fut tenue par un héraut pendant la durée du service. Une place spéciale avait été assignée aux chevaux.

Les hérauts étaient debout autour du corps. A la tête se tenaient

Orange, Franche-Comté, Salins, Autriche et Bonnenouvelle; à droite, Penthièvre et Charny; à gauche, Arlay et Châtel-Belin; aux pieds, Tonnerre et Luxembourg; un peu au-devant d'eux, entre la chapelle et le grand autel, était Nozeroy. Bourgogne était devant le « deuil », qui occupait les sièges, les stalles et les bancs dans l'ordre indiqué plus haut.

Les vigiles furent célébrées solennellement, après quoi une partie des assistants rentrèrent au château des Chalon. Les prélats, le clergé, les religieux, les hérauts du prince et les hallebardiers restèrent à l'église pour la garde du corps. Les bannières furent laissées en place.

Le lendemain mardi 25 octobre, vers huit heures du matin, le cortège se reforma pour retourner à l'église des Cordeliers. Le même cérémonial fut à peu près observé, sauf que les pauvres, qui, la veille, avaient porté les torches, marchaient en tête deux à deux, sans torches cette fois.

Des messes avaient déjà été dites par Louis de Vers, abbé du Mont-Sainte-Marie et de La Charité, et par Antoine de Vienne, abbé de La Ferté et de Balerne.

Le service des funérailles fut fait par Claude de Longwy, évêque de Langres, ayant pour diacre et sous-diacre Marc de Cussemenet, abbé de Bellevaux, et Jean du Tartre, abbé du Lieucroissant. On y voyait encore à leurs bancs respectifs, outre Louis de Vers et Antoine de Vienne, Guillaume de Poupet, abbé de Baume et de Goailles; Jean de Maisières, abbé de Rosières et de La Grâce-Dieu; Jean, abbé de Buillon; l'archevêque de Besançon et l'évêque de Genève. Les chantres de Philibert exécutèrent la messe « d'une voix piteuse et mourante ».

Au moment de l'offrande, tous les prélats quittèrent leurs sièges, revêtirent leurs ornements pontificaux et, la crosse à la main, vinrent se mettre debout devant le grand autel. Puis les gentilshommes se levèrent pour aller prendre les pièces qu'ils avaient portées le jour précédent et qui leur étaient remises par les hérauts.

Le roi d'armes Bourgogne était en tête. Lorsqu'ils passaient devant le corps du prince, ils faisaient la révérence, inclinaient les bannières et les objets destinés à être offerts; ils faisaient de même

devant le « deuil », l'autel et les prélats célébrants. Les officiers d'armes recevaient les offrandes et les portaient sur un râtelier près du coin du grand autel, où elles étaient bien en vue. Les chevaux furent conduits à leur tour et sortis de l'église par une des portes du chœur. Les bannières des quatre quartiers et celle du prince ne furent pas présentées, de même que les enseignes conquises à la guerre. De l'armure, le heaume, l'écu de joute et l'épée seuls firent partie de l'offrande.

Le défilé du « deuil » eut lieu ensuite. Les parents et les grands personnages étaient accompagnés successivement par Bourgogne et donnaient une pièce d'or et un cierge allumé; les ambassadeurs et les gentilshommes, des pièces d'argent qu'ils prenaient dans des tasses tenues par deux hérauts.

Dans une éloquente oraison funèbre, frère Jean Gauchier, gardien du couvent des Cordeliers de Beaune, retraça sur ce thème : *Princeps maximus obsidet, etc.*, les qualités et les vertus guerrières de Philibert.

Après la messe, le corps fut descendu dans un caveau de l'église, auprès de la tombe où reposaient Jean de Chalon, son père, Jeanne de Bourbon, première femme de celui-ci, et de l'endroit où Philiberte de Luxembourg avait choisi sa sépulture. L'évêque de Langres jeta sur les restes du prince de la terre contenue dans un riche plateau d'argent.

Au service religieux succéda une autre cérémonie tout à fait imposante. Le roi d'armes Bourgogne dit à haute voix : « Monsieur le grand maistre, et vous, messieurs les maistres d'hostel de feu monseigneur le prince, venés faire vostre debvoir; apportés vos bastons, rompés les et les jettés dans la fosse. » D'Arbyé, gouverneur d'Orange, grand maître d'hôtel; Genevois, Chantrans (1), de Guerres et la Barre (2), fondant en larmes, s'approchèrent, brisèrent leurs bâtons et les jetèrent sur le cercueil.

Au président d'Orange, il dit : « Monsieur le président d'Orange, chef du Conseil de feu très haut, très illustre et très victorieux prince messire Philibert de Chalon, apportés son grand seel, le

(1) « Chaukan, » dans LA PISE.
(2) « La Vaures, » dans LA PISE.

brisés et rompés. » Le sceau fut détruit à coups de marteau et les débris jetés dans le caveau.

Puis : « Monsieur de Champeaux, apportés la banniere de Chalon; — Monsieur de Cressia, apportés la banniere de Luxembourg; — Monsieur de Montbardon, apportés la banniere de Bretaigne; — Monsieur de Corlaou, apportés la banniere de Baufremont. » Ils vinrent se mettre aux quatre coins de la fosse, tenant leurs bannières droites. Le sieur de Vaudrey se plaça, avec la grande bannière, au milieu de deux d'entre eux, et Bourgogne, en face de lui, dit à trois reprises : « Très haut, très illustre et très victorieux prince messire Philibert de Chalon, par la grace de Dieu prince d'Orange (à la troisième, il ajouta :), est mort victorieusement. » Les deux premières fois, les bannières furent abaissées, et, la dernière, elles furent couchées à terre.

Alors Bourgogne, prenant la grande bannière par la pointe de la lance, dit trois fois : « Monsieur René de Nassau, comte de Vianden, de l'authorité et exprès commandement de très haut et puissant seigneur messire Henry, comte de Nassau, marquis de Zenete, son seigneur et pere, releve et prend le nom et les plaines armes de ceste très noble et très illustre maison de Chalon. » Deux fois lui et les quatre gentilshommes redressèrent un peu leurs bannières : puis ils les tinrent toutes droites.

Bourgogne saisit ensuite la grande bannière par le gros bout de la lance, la porta devant René de Nassau et lui dit : « Monsieur l'entendés-vous en la sorte que je l'ay dict et crié ? » René respondit : « Oui, » et reçut la banniere que Bourgogne lui présenta. Antoine de la Barre, seigneur de [illegible], maître d'hôtel et gouverneur de René, ajouta : « Et je, comme procureur special de son seigneur et pere et en vertu du pouvoir à moy sur ce donné, [illegible] nom et armes. » [illegible] Bourgogne [illegible] : « Monsieur René de Chalon, [illegible] que [illegible] armes [illegible] de Chalon. » Le nouveau [illegible] en presence des [illegible] des lettres [illegible] seigneur. Accompagné des

ambassadeurs et précédé du roi d'armes Bourgogne, René se dirigea vers le grand autel, la bannière à la main, l'y déposa à l'un des coins, puis il retourna à son siège, où Jean Lemoine, conseiller au parlement de Dole, vint lui adresser les félicitations de tous.

La cérémonie terminée, le cortège rentra au château dans l'ordre ordinaire. On avait préparé pour le repas quatre salles spacieuses entièrement tendues de drap noir. De grands buffets étaient chargés de vaisselle d'argent ou dorée et les tables somptueusement dressées.

Une salle particulière avait été réservée pour René de Nassau, Antoine et Georges de Luxembourg, les seigneurs apparentés avec la maison de Chalon et la princesse d'Orange, l'archevêque de Besançon, les évêques de Langres et de Genève et Antoine de la Barre, seigneur de Bouqueron, gouverneur de René.

Dans la salle voisine, une table d'honneur était occupée, d'un côté, par l'ambassadeur de l'empereur, le représentant de Philiberte de Luxembourg, l'envoyé du duc de Lorraine, l'avoyer de Fribourg, l'envoyé de M. de Nemours, le maréchal de Bourgogne, l'envoyé de M. de la Chambre, le comte de Montrevel et Claude de Bauffremont; de l'autre côté, par l'ambassadeur du roi de Hongrie, l'envoyé du duc de Savoie, l'avoyer de Berne (1), les envoyés du duc de Guise, de l'amiral de Chabot, gouverneur du duché de Bourgogne, du comte de Montbéliard, les sieurs de Vergy (2), d'Autrey, Delicteurs (!?) et de Dommartin. Tout autour de cette salle étaient des tables pour les seigneurs et les gentilshommes. Ailleurs, les abbés et gens d'Église furent servis à part, de même que les officiers de justice et du Conseil, le roi d'armes et les hérauts, les bourgeois et les délégués des villes et seigneuries.

A la fin du repas, Bourgogne, suivi des hérauts, fit le tour des tables, en commençant par celle des ambassadeurs, et s'exprima ainsi : « Très haute, très illustre madame la princesse mercie a vous tous, très excellens et magnifiques seigneurs les ambassadeurs (aux autres : « à vous tous, messieurs ») l'honneur qu'il vous a pleu faire aux obseques de très haut, très illustre et victorieux prince messire Philibert de Chalon, son fils. Aussi madite

(1) Le texte de la plaquette s'arrête ici.
(2) « Bergi, » dans La Pise.

dame vous fait advertir que la publication du testament de mondit feu seigneur se faira demain heure de douze. »

Le lendemain, aux halles de Lons-le-Saunier, en la salle des audiences se réunirent René de Nassau et les seigneurs alliés à la maison de Chalon. Des sièges tendus de drap noir, celui de René portant un grand blason aux armes de Philibert, leur avaient été préparés. Jean Lemoine, conseiller au parlement de Dole; Quentin le Veaul, Louis Schorre et Guillaume Angonard, conseillers de l'empereur, et deux des conseillers du feu prince prononcèrent des harangues dans lesquelles ils célébrèrent ses vertus et ses belles actions. Puis son testament fut ouvert, lu et publié. Après un autre discours de Jean Tirot, René et ses procureurs déclarèrent accepter la succession.

Un nouveau service fut célébré, quarante jours après, pour le repos de l'âme du prince, presque avec la même pompe et le même cérémonial que pour ses funérailles. Pendant trois jours, ceux qui l'avaient aimé et admiré — ils étaient nombreux — vinrent adresser encore une fois le suprême adieu au dernier, au plus vaillant des Chalon.

CHAPITRE XXII

Les tombeaux de Philibert et de Jean de Chalon dans l'église des Cordeliers de Lons-le-Saunier par J.-B. Mario et Conrad Meyt. — Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté. — Leurs démêlés avec Philiberte de Luxembourg. — La princesse se retire définitivement en Bourgogne. — Portraits de Philibert. — Jugements portés sur lui.

De tant de gloire et de tant de splendeurs, il n'est resté que l'oubli. Qui, dans cette Franche-Comté qu'il a contribué à faire si prospère au seizième siècle; qui, à Lons-le-Saunier, dont il a été l'enfant le plus illustre, connaît encore le nom de Philibert de Chalon? A part quelques érudits, personne. Il y est plus ignoré qu'à Florence ou à Naples. Seule une épitaphe de 62 sur 41 centimètres, encastrée depuis 1879 (1) dans le mur d'une chapelle de l'ancienne église des Cordeliers, rappelle que « cy gît » celui qui fut prince d'Orange, duc de Gravina, comte de Tonnerre et de Penthièvre, vice-roi de Naples, lieutenant général de l'empereur en Italie, gouverneur de Bourgogne... C'est tout. Cette épitaphe n'est même pas à l'endroit exact de sa sépulture; ce n'est pas sous les dalles de cette chapelle, mais dans un caveau pratiqué sous le chœur, que le prince fut inhumé. Le caveau n'existe plus (2). « Je suis descendu, dit le président Clerc, je suis descendu, il y a quinze ans, dans cette salle souterraine, où l'on ne descendra plus. On y arrivait par un escalier. C'est un grand carré que surmonte une double voûte partagée par un arc doubleau; dans ces derniers

(1) C'est à la diligence de M. l'abbé Bondon, alors vicaire de la paroisse, que l'épitaphe du prince a été rétablie dans l'église des Cordeliers. Elle a été reproduite, ainsi que celle de Philiberte de Luxembourg, à la fin du Mémoire de M. Clerc, et à la page 38 du *Giornali del principe d'Orange*, de M. Pierrugues.

(2) Il fut ouvert un peu avant 1860, lors de réparations faites au maître-autel (Sandret, *Philibert de Chalon*, p. 73).

temps, et pour l'assainissement de l'église, on l'a comblé en y jetant une grande quantité de pierres; car le fond était rempli d'eau.

« Le long des murs, sur des appuis peu élevés, se voyaient de longues tables de pierre, isolées les unes des autres. Les corps de Jean de Chalon, de Jeanne de Bourbon, sa première femme, du jeune Claude et de Philibert de Chalon y avaient été déposés lors de leur sépulture, mais ils avaient disparu, et, sur les tables, on apercevait seulement quelques os, faibles et derniers restes attestant le néant des grandeurs humaines (1).

« Au-dessus de chaque table étaient incrustées dans le mur des tablettes de pierre blanche portant les inscriptions et les armoiries des défunts déposés sur ces dalles (2).

« Avant le comblement de la crypte, le conservateur du musée de Lons-le-Saunier (3) avait heureusement obtenu l'autorisation d'enlever les écussons sculptés de ces cinq princes et princesses; tous ont été sauvés et déposés au musée de cette ville (4).

« De ce nombre est celui de Philiberte de Luxembourg... (5). »

Cependant non loin de cette modeste pierre tombale qui laisse indifférents les fidèles, n'attire pas le regard du passant et ne retient même pas l'attention de l'archéologue et de l'épigraphiste, il devrait s'élever un monument digne du vaillant capitaine que fut le prince. Philiberte de Luxembourg, si fière de lui qu'elle avait fait graver sur sa propre épitaphe comme son principal titre de gloire celui de « mere de messire Philibert de Chalon, prince

(1) Dans sa notice (p. 73), M. Sandret dit que « le sarcophage qui renferma les restes de Philibert est encore de nos jours dans le caveau funéraire de la maison de Chalon », et que l'on trouva dans le caveau « cinq sarcophages en pierre, hauts d'un mètre environ, sans ornements, rangés en ligne au fond de l'abside ». Ces renseignements, fournis par M. l'abbé Bondon à M. Sandret, sans doute d'après une tradition qui remontait à plus de vingt ans, sont inexacts. Il faut s'en tenir sur ce point au témoignage de M. le président Clerc, qui a encore pu visiter le caveau. — Rousset, dans son *Dictionnaire geographique, historique et statistique des communes de la Franche-Comté*, t. III, p. 605, dit que, dans le caveau de l'église, « on voit encore les squelettes (autrefois renfermés dans des cercueils de plomb) de quatre personnages étendus sur quatre tables de pierre, malheureusement submergées par des eaux d'infiltration » (1855).

(2) Ces épitaphes ont été reproduites dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 103, 108 et 118, et par Rousset, *ibid.*

(3) M. Zéphyrin Robert.

(4) Il eût été également décent de sauver les restes des derniers Chalon.

(5) *Philibert de Chalon*, p. 80.

d'Orange », avait rêvé pour lui un monument grandiose (1). A la fin de l'année, elle chargea deux des officiers de sa maison. Anatoile Camelin et Odot Roy, qu'elle envoyait à Naples auprès du vice-roi, le cardinal Colonna, pour essayer de recouvrer une partie des fortes sommes dues à son fils, de rechercher dans cette ville, à Milan, à Rome ou ailleurs « les sepultures les plus belles qu'ilz pourront entendre » et d'apporter en dessin ou « pourtraict legier » ce qu'ils trouveraient de plus « exquis » (2). Pour l'exécuter, ainsi que celui de Jean de Chalon, son mari, elle fit choix de deux sculpteurs, le Florentin Jean-Baptiste Mario et le Flamand Conrad Meyt, celui-là même qui avait collaboré, dans l'église de Brou, au magnifique mausolée de Philibert le Beau, duc de Savoie. Par contrat passé avec eux, le 23 janvier 1531, elle mettait à leur disposition la somme, énorme pour le temps, de 10,000 francs, payables par moitié à chacun, à raison de 200 francs ou plus par mois, selon le nombre d'ouvriers qu'ils entretiendraient. Les travaux seraient commencés le 1er avril suivant et devraient être terminés deux ans après. Tous les détails en furent rigoureusement déterminés ou discutés par la princesse elle-même. Les deux tombeaux seraient en albâtre de la carrière de Saint-Lothain et en marbre noir fourni par Philiberte. Le gros œuvre fut confié à Mario et la partie artistique à Meyt.

Celui du prince serait dans le chœur, entre les stalles et la fenêtre ou verrière étant auprès du grand autel, du côté de la sacristie. Outre les « antiquailles », médaillons, frises, moulures, armoiries et autres motifs, dont il eût été orné à profusion, si l'on en juge par les conditions stipulées dans le marché, il eût été décoré des statues en grandeur naturelle de deux vertus théologales, de cinq des neuf preux, de Philiberte à genoux et les mains jointes, de Notre-Dame de Lorette sur des nuages et soutenue par des anges, du prince agenouillé devant elle sur un coussin, en vêtement ducal, la couronne sur la tête, les insignes de la Toison d'or au cou, le chapeau ducal sur un autre coussin, avec, près de lui, un

(1) Sur celle de Jean de Chalon, elle avait fait également inscrire la qualité de « pere de messire Philibert de Chalon, prince d'Orange ». Aucun de ses titres, sauf celui de prince d'Orange, n'y est indiqué. Cf. ROUSSET, *loc. cit.*
(2) 31 décembre, Pièces justificatives, n° 385; Archives du Doubs, E 1301.

lévrier au repos. Derrière, une Renommée, tenant une palme et présentant Philibert; ailleurs, un mort, et, au-dessus de la statue du prince, celle de Pallas, « deesse des guerres, » couchée et armée, avec une lance et un écu, « embellie » de deux anges et ayant auprès d'elle un armet, des éperons et une chouette (1).

Celui de Jean de Chalon était destiné à servir de pendant. Il eût été moins somptueux. Jean eût été représenté en costume d'apparat, avec le collier de l'ordre de Saint-Michel. Une statue, « telle que madicte dame ordonnera, » eût été devant lui. Au-dessus, dans cinq niches, eussent été celles de quatre preux et d'une des vertus (2). Les statues devaient être des portraits. Des ornements de toute sorte étaient prévus pour servir d'accessoires aux deux tombeaux (3).

(1) Gilbert COUSIN (*Philiberti a Chalon, illustris Aurengiorum principis, rerum gestarum commentariolus...*, fol. A 4) a donné une épitaphe du prince. Est-ce celle qui était sur son tombeau?

Quis jacet hoc tumulo? Princeps Aurengius, ortum
Gallia cui tribuit terraque Thusca necem.
Septimus hunc Clemens et quintus Carolus orbi
Martigenam Italico praeposuere ducem.
Cujus honor mundo, coelis est spiritus, ossa
Restituit patriae visceraque Italiae.
At quid dividuus geminis requiescit in oris?
Terra capax tanti non erat una viri.

Burgundus Gallus, princeps Aurengius, alta
Cabilone potens, heu Philibertus eram.
Parthenopem rexi prorex : victricia quintus
Carolus et Clemens signa dedere mihi.
Clementi reddens florem populosque rebelles.
Dum supero Thuscos, proh dolor! occubui.
Lector, humanae fragilitatis casum recolens, vale.

(2) Un extrait du marché, publié dans l'*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 121-124, et par ROUSSET, *loc. cit.*, p. 606, porte que « sur icelles sepultures seront faits, mis et enlevés trois personnaiges gisants, representant l'un la personne de feu de bonne memoire monseigneur messire Jean de Chalon, à son vivant prince d'Orange, que Dyeu ait, en habit de prince, l'ordre de France au col; l'autre representant madame Jeanne de Bourbon, femme premiere dudit feu seigneur; et l'autre gisant representant madame la princesse, à present vivante. Tous lesdits personnages faits et le mieux habillés et le plus richement en princes et princesses que faire se pourra. Item aux pieds dudit gisant representant ledit feu seigneur, sera fait le gisant d'un petit enfant, le mieux que faire se pourra, representant feu monseigneur d'Arguel [Claude], son fils, qui sera habillé comme un enfant de prince, ayant deux ans, agenoulx ou ainsi qu'il sera advisé pour le mieux ». La différence notable entre ce texte et celui édité par M. SANDRET (p. 105-111) et Pièces justificatives, n° 386; Archives du château d'Arlay, autoriserait à croire qu'il y a eu deux projets.

(3) Voir ce marché aux Pièces justificatives, n° 386.

Les travaux furent entrepris et conduits bien au delà du terme fixé, car il existe plusieurs quittances de J.-B. Mario et de C. Meyt. A ma connaissance, la plus ancienne est du 5 octobre 1531 et la plus récente du 24 janvier 1534 (1). Ils ne furent pas achevés. Peut-être y eut-il des tiraillements entre la princesse, dont le caractère était difficile, et les deux artistes, qui s'étaient engagés à observer le contrat sous peine « d'emprisonnement et incarceration »; cette interruption eut plus vraisemblablement une autre cause sur laquelle je reviendrai bientôt. Les parties du mausolée qui furent exécutées furent vues en 1637 par quelqu'un qui écrivait : « Cependant ladite dame de Luxembourg fit effigier et arborer pour trophée des conquêtes de son fils les enseignes et étendards des Romains dans l'église des frères Mineurs de Lons, et dez le thole (2) et sommité fort haut du chœur d'icelle penchoit en terre et sur la cave et charnier le grand étendard (3), ayant fait construire audit Philibert de Chalon un monument de diverses excellentes figures d'un beau dessin et très bien élabourées et taillées tant en marbre qu'albâtre, l'art desquelles, relevant la matière, avoit donné de l'envie et du désir à nos princes, même à des princes étrangers, de les posséder, étant estimées d'un bel artifice et jugées d'un grand prix par les plus braves sculpteurs (4). » Dunod, qui avait eu sous les yeux, à Lons-le-Saunier, plusieurs des statues de marbre faites par les ordres de Philiberte de Luxembourg, dit que le tombeau de son fils ne fut pas terminé (5). Il semble en avoir été de même pour celui de Jean de Chalon. Fodéré nous apprend que des sommes importantes avaient déjà été dépensées « pour un grand nombre de belles et grandes

(1) Pièces justificatives, nos 388-390 et 392; Archives du Doubs, E 1309.

(2) La voûte, du vieux français *thou*.

(3) A propos de cet étendard, qui aurait été réclamé par les Romains, à charge de fonder et de doter un hôpital à Lons-le-Saunier, il a couru une légende d'après laquelle deux Italiens, déguisés en Cordeliers, seraient venus au couvent de cette ville et auraient placé « en différents endroits de l'édifice des feux artificiels qui ne devaient éclater qu'après leur départ », ce qui détermina, le 2 août 1536, un incendie qui aurait détruit l'église, le monastère et une partie de la ville. Mais ce fut le prieuré de Saint-Désiré qui fut atteint, et l'incendie dont il s'agit eut lieu en 1637 (*Annuaire du département du Jura pour 1843*, p. 116-117).

(4) Cité par Rousset, *loc. cit.*, p. 606-607.

(5) *Histoire du comté de Bourgogne*, t. II, p. 321.

statues de marbre blanc de diverses figures, très bien polies, taillées et gravés (*sic*) après le naturel », mais elles ne furent pas placées et elles restèrent longtemps dans une chambre basse du couvent, d'où on en tira plusieurs pour les mettre autour du grand autel. Il ajoute : « Et l'on a veu l'heure qu'on les porteroit en Flandres par le commandement de l'archiduc d'Austruche (*sic*) qui les vouloit avoir (1). » Quoi qu'il en soit, la perte regrettable de ces œuvres d'art est une énigme (2).

Philiberte de Luxembourg vécut ainsi un peu plus de trois années à Nozeroy et à Lons-le-Saunier, absorbée par le culte de son cher mort et par le souci de ses intérêts matériels. Elle poursuivit de son mieux, soit à Naples, soit auprès de l'empereur, le recouvrement des sommes importantes dues à son fils et se préoccupa de régler avec son gendre, Henri, comte de Nassau, les questions relatives à la succession échue au jeune René. Dans le principe, les relations entre Nassau et Philiberte furent cordiales. Henri avait écrit à sa belle-mère de lui continuer son amitié (3). Un traité était intervenu entre eux qui semblait devoir obvier à toute difficulté (4) ; les biens de la maison de Chalon étaient laissés en usufruit à la princesse, à charge par elle d'acquitter à René les frais des funérailles de Philibert et de payer ses dettes (5) ; Charles-Quint la félicitait de cet accord et recommandait à son grand chambellan de se montrer conciliant et respectueux dans ses rapports avec elle (6).

(1) *Narration historique et topographique des convens de l'ordre de S. François*, p. 604.

(2) L'église des Cordeliers de Lons-le-Saunier renfermait encore jusqu'à la fin du dix-huitième siècle le superbe mausolée de Jeanne de Montbéliard, première femme de Louis de Chalon, si riche en statues que la chapelle où il était avait reçu l'appellation de « chapelle de Tous les saints ». Ce monument fut détruit en 1793 et les débris servirent à combler le gouffre où s'était engloutie en 1792 la maison de M. de Leschaux (Rousset, *loc. cit.*, p. 605). Ce qui restait des tombeaux de Philibert et de Jean de Chalon n'aurait-il pas eu le même sort? Un dessin ou « patron » du tombeau de Philibert est cité dans un inventaire des meubles de sa maison de Dijon, vendus en 1543 (Archives du Doubs, E 1302).

(3) Lettre du 24 juin 1531, Archives du Doubs, E 1298.

(4) 9 août 1531, Archives du Doubs, E 1316.

(5) 3 mai 1531, Archives du Doubs, E 1344. — Les quittances des sommes payées par Philiberte de Luxembourg pour les funérailles du prince, qui devraient être aux Archives du Doubs, E 1309, semblent avoir disparu.

(6) Lettre du 26 juin 1531, Pièces justificatives, nº 387 ; Archives du Doubs, E 1298 ; *Revue de la Côte-d'Or*, t. II, p. 325.

En 1533, au cours d'un voyage en Franche-Comté, en France et en Espagne, commencé le 8 août et qui se termina le 9 janvier suivant (1), Henri et René vinrent visiter une partie des domaines dont celui-ci avait hérité. Leurs premières étapes au comté de Bourgogne furent Gray, Dole et Arbois (2). Le 2 septembre, ils arrivèrent à Nozeroy, « ou etoit madame la princesse, grand'mere de mondit seigneur le prince, devers laquelle ils alloient faire les devoirs que humbles fils doivent envers leur dame et mere (3). » Ils y furent reçus par 5 ou 600 de leurs sujets, habillés « quasi tout en blanc » et en drap de soie, armés d'arquebuses, les uns à cheval, sous la conduite de capitaines, avec des étendards aux armes de l'Empire, des princes ou de la ville; par une députation d'habitants, par le chapitre et les Cordeliers, qui chantaient le *Te Deum*, pendant que l'artillerie du château tonnait et que les cloches des églises sonnaient à toute volée. Les clefs de la ville leur furent présentées et des compliments de bienvenue leur furent adressés par des jeunes filles. Leur séjour à Nozeroy, coupé par une excursion à leur château d'Arguel et à Besançon (4), dura six semaines, jusque vers le milieu d'octobre. Les discussions entre la princesse et Henri de Nassau durent être longues et vives, si on en juge par un passage de la relation du voyage. Le 9 « pour resoudre et donner l'ordre plus que necessaire, furent faittes remontrances a ladite dame princesse par un chevalier, bon personnage, des plus estimé en la profession qui soit es pays d'en bas... »; le 13, moyennant « une grosse et enorme pension », elle renonçait aux droits d'usufruit qui lui avaient eté reconnus et à l'administration des biens de la maison de Chalon (5).

Dans ses seigneuries de Vers et de Bletterans, à Lons-le-Saunier, René fut accueilli en souverain. Après les ovations dont il fut

(1) *Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté, en France et en Espagne*, publié par moi dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, d'après le ms. 51 de la Bibliothèque de Lons-le-Saunier, tirage à part de 30 pages.

(2) *Ibid.*, p. 7-10.

(3) *Ibid.*, p. 11.

(4) *Ibid.*, p. 12-14. Du 11 au 13 septembre. Sur la réception qui leur fut faite dans cette ville, voir l'article que j'ai publié dans un journal local, *la Dépêche*, du 12 août 1899.

(5) *Ibid.*, p. 14.

l'objet, ainsi que son père, ils descendirent devant l'église des Cordeliers, où ils allèrent prier sur la tombe de Philibert, et le lendemain, 22 octobre, avant la réunion des États, qu'ils avaient convoqués, ils assistèrent à « un très devot et somptueux service des trepassés pour le salut de l'âme dudit seigneur prince » (1).

Au commencement de l'année 1534, Philiberte de Luxembourg, brisée par la douleur, humiliée de n'être plus rien, privée de son plus solide appui depuis la mort de l'archiduchesse Marguerite († 30 novembre 1530), quittait sans esprit de retour la Franche-Comté, qu'elle avait administrée avec une rare autorité en qualité de gouvernante. De Ruffey, qu'elle habitait en dernier lieu, elle se retira, escortée par une troupe armée, dans ses terres du duché de Bourgogne; elle vécut presque constamment dans son château de Mont-Saint-Jean. Ainsi surtout s'explique l'interruption des travaux exécutés à grands frais pour les tombeaux de Jean et de Philibert.

La fin de sa vie fut empoisonnée par les démêlés qu'elle eut avec Henri et René de Nassau, toujours au sujet de la succession de Philibert (2). De part et d'autre, ils furent d'une âpreté violente. Des procès suivirent dans lesquels les deux parties étaient tour à tour condamnées: les tribunaux de France et de Bourgogne donnaient gain de cause à la princesse, le parlement de Dole à René. Celui-ci, soutenu par Charles-Quint, qui l'avait pris sous sa protection, ainsi que ses terres et seigneuries (3), alla même si loin qu'il fit saisir toutes les possessions de sa grand'mère en Franche-Comté (4); il décida que les sceaux de la maison de Chalon en usage pour les actes et les contrats ne seraient plus désormais employés; il en fit fabriquer d'autres, et quand il réclama les anciens à Philiberte, elle refusa de les rendre (5).

Henri de Nassau décédé en 1538, elle se vengea de la conduite

(1) *Voyage de Henri et de René de Nassau en Franche-Comté, en France et en Espagne*, p. 18.

(2) Les documents relatifs au procès entre Philiberte de Luxembourg et Henri, comte de Nassau, au sujet de la succession du prince, sont en partie aux Archives du Doubs, E 1351; ils sont tous de 1534. — Le ms. fr. 9012 de la Bibliothèque nationale est aussi à consulter. Outre les pièces de procédure, il y a un certain nombre de privilèges adressés à Philibert dès 1503; ce sont des titres de propriété.

(3) 20 juillet 1532, Archives du Doubs, E 1316.

(4) 23 mars 1533 (1534). Archives du Doubs, E 1330.

(5) 18 octobre 1534, Archives du Doubs, E 1327.

de son petit-fils en cédant à l'amiral de Chabot, gouverneur du duché de Bourgogne, tous ses droits sur les biens des Chalon ; par son testament du 20 mai 1539 (1), jour de sa mort, elle l'institua son légataire universel, sans rien laisser à René. Elle se fit inhumer près de sa mère dans l'église du prieuré de Glanot. Son épitaphe, que l'on voit aux Cordeliers de Lons-le-Saunier, avait été préparée par ses soins, sous sa propre dictée, sans doute en 1531, dans un moment où elle pouvait encore espérer dormir de l'éternel sommeil auprès de ceux qu'elle avait tant aimés. Elle n'eut même pas cette suprême consolation. Aussi, sur cette épitaphe, la date de la mort est-elle restée en blanc. Mais un heureux hasard, peut-être autant qu'une pieuse pensée, a voulu qu'après trois siècles et demi la mère et le fils fussent réunis dans un commun souvenir.

René ne jouit pas longtemps de la succession motif de tant de troubles ; le 18 juillet 1544, à l'âge de vingt-six ans, il fut tué d'un boulet de canon au siège de Saint-Dizier. Les dernières gouttes du sang des Chalon-Orange avaient coulé dans ses veines (2).

De son mariage avec Anne de Lorraine il n'eut pas d'enfants. Son cousin, le jeune Guillaume de Nassau-Dillenbourg, — le Taciturne et le futur fondateur de la république des Provinces-Unies, — devint, en suite du testament fait par lui en sa faveur, le 20 juin 1544 (3), l'héritier de la fortune des Chalon et du nom d'Orange. Depuis, ce nom, déjà glorieux, a été rendu plus illustre encore par les stathouders et les rois des Pays-Bas.

La destruction du tombeau de Philibert ou la dispersion des œuvres d'art qui le composaient a été un véritable malheur. Elle nous a de plus enlevé un des moyens qui nous eût permis d'être sûrement fixés sur sa physionomie. Sa statue nous l'aurait donnée aussi fidèle que possible. Paul Jove, dans ses *Elogia virorum bellica*

(1) Archives du Doubs, E 1326.

(2) Philibert avait eu une fille naturelle, nommée Jeanne, qui est mentionnée dans le testament de René de Nassau. Elle eut de celui-ci une rente viagère de 1,500 carolus « pour son établissement et avancement de mariage ». Elle épousa Philippe, fils de Bernard II, marquis de Bade (Gollut, éd. Duvernoy, col. 1614).

(3) Des copies du testament de René de Nassau sont conservées aux Archives du Doubs, dans le fonds de Chalon, E 1326 et E 1334.

virtute illustrium (1), nous apprend que le prince avait le teint blanc, les cheveux blonds, les yeux bleus et, à la joue gauche, au-dessous de l'œil, une cicatrice, trace de la blessure qu'il avait reçue en 1527 près du château Saint-Ange. On peut s'étonner que Vasari n'ait pas reproduit ses traits dans la salle dite de Clément VII au « Palazzo Vecchio » de Florence, car si quelqu'un avait sa place marquée dans un local destiné surtout à perpétuer le souvenir du siège de cette ville en 1529 et 1530 et les épisodes qui en furent les conséquences, c'est bien Philibert. A Rome, sous prétexte qu'il n'était pas roi, le pape ne l'avait pas jugé digne des honneurs d'un service funèbre; les Médicis de Florence ne pensèrent pas davantage que celui qui avait donné sa vie pour leur rendre leur patrie méritât ceux du pinceau. C'eût été cependant une magnifique occasion, sinon de lui témoigner leur reconnaissance, du moins de justifier Clément VII du soupçon de l'avoir fait tuer à Gavinana.

Deux grossiers dessins au crayon, conservés au département des estampes de la Bibliothèque nationale (2), nous le montrent coiffé d'un chapeau orné de plumes blanches, le même dans l'un et dans l'autre, et portant un costume analogue à celui qui, de son temps, était à la mode à la cour de François Ier. Il y a toutefois une différence dans le vêtement. Dans le premier, qui a été publié par M. Sandret (3), le pourpoint a un seul rang de « crevés »; dans le second, il en a deux, et de plus, sur la fourrure, à droite, il y a une orange dont la branche est en bas. Le prince est représenté à mi-corps, de trois quarts à gauche, avec les yeux bleus, ainsi que le dit Paul Jove; là avec la moustache et les cheveux d'un roux foncé, ici châtains. La ressemblance de ces deux portraits est exacte, sauf pour le nez, dont les lignes, dans le dernier, sont plus droites, et dans la coloration. Le plus ancien est fade, plat; les tons de l'autre sont exagérés et crus, ce qui lui donne un air très dur. Selon M. Bouchot, qui, on le sait, s'est livré à une étude approfondie des crayons de la Bibliothèque nationale, ces portraits

(1) L. VI, p. 194, éd. de Bâle, 1596. — Dans les éditions de Paul Jove, le portrait de Philibert n'a pas été gravé.
(2) Ne 31 réserve et Na 26 reserve, fol 23.
(3) En tête de sa brochure sur Philibert de Chalon.

seraient des copies exécutées vers 1560 et vers 1580 par des artistes plus que médiocres.

De beaucoup meilleur à tous égards est celui que possède le musée Condé à Chantilly (1). Antérieur aux précédents et remontant à 1540 ou environ, autant qu'on en peut juger par l'écriture de la légende, il offre avec eux la plus complète similitude; ils dérivent donc d'exemplaires exécutés d'après nature. Dans le dessin de Chantilly, les « crevés » du pourpoint sont sur deux rangs; l'orange est aussi à droite, mais avec la branche en haut.

M. Pierrugues en a édité un en tête du *Giornali del principe d'Orange*. L'original, dit-il, est au crayon rouge et contemporain de Philibert. Sur celui-ci, le prince est casqué, cuirassé et porte le collier de la Toison d'or. Si on le compare de près avec la reproduction due à Sandret, on remarquera que l'ensemble du visage est tout à fait le même; dans l'un et dans l'autre, la courbe des sourcils est également très tourmentée; l'œil droit est beaucoup plus petit que le gauche; le regard est vague et terne; le nez est fort et allongé; une ride part de chaque côté du nez; la moustache est pareillement fine et présente les mêmes détails, les mêmes défauts d'exécution; le menton est carré et proéminent; la pose, les lignes, les moindres traits, tout est identique. On devrait donc admettre que les portraits de Paris et de Florence ont été faits d'après un même type, qui ne pouvait être que Philibert lui-même. Nous aurions ainsi la ressemblance parfaite du prince, ce qui leur donnerait une réelle valeur. De l'aveu de M. Pierrugues, celui qu'il a reproduit ne répond pas à la description de Paul Jove (2).

Il est fâcheux que M. Pierrugues, qui indique toujours ses sources (3), ait, cette fois, négligé une pareille précaution en ce

(1) Recueil Béthune, n° 9.

(2) A la suite de la notice de Paul Jove sur Philibert, Varchi a écrit vingt vers dont voici les premiers :

> Aspice quam torvo meditans fera praelia vultu
> Spiret adhuc gestetque oculis ac pectore Martem
> Auratis fulgens princeps Aurantius armis;
>
> . . . .

Giornali del principe d'Orange, p. 76. — Ces vers, qui sont dans Paul Jove, éd. citée, p. 196, traduits en italien, sont reproduits par M. Pierrugues dans *Francesco Ferruccio*, p. 533.

(3) Si, déjà, en une circonstance, j'ai été obligé d'être plus que sévère pour

qui concerne la collection (1) dans laquelle il a fait sa découverte. Il s'est mis en effet dans le cas d'être accusé de supercherie comme il l'a été déjà pour la réimpression du journal du prince d'Orange (2), car, outre les ressemblances si frappantes dont il vient d'être question entre les portraits publiés par M. Sandret et par lui, il en est une autre plus que singulière. Quoique le premier ait été réduit dans de notables proportions, il arrive que les dimensions de l'un et de l'autre sont telles que la superposition des deux donne, à la lumière, l'impression d'une image unique. A n'en pas douter, cette coïncidence est simplement le résultat d'un calque, qui, grâce à la substitution du costume, aurait pu donner le change s'il avait été moins parfait et si le faussaire avait pris soin d'agrandir ou de diminuer son œuvre.

Il faut aussi, malgré la mention : *Philibertus Chalonius, Arausonensium princeps*, reléguer parmi les portraits de fantaisie une gravure anonyme du dix-septième siècle, qui représente de face le prince avec toute la barbe, arrondie et coupée court, une collerette, une médaille sur la poitrine, en cuirasse de corps et la main droite appuyée sur le bâton de commandement. L'auteur ignorait certainement que Philibert était mort à vingt-huit ans, car ici le prince semble en avoir au moins cinquante.

Une autre gravure, italienne celle-ci, comme l'indique la légende : *Filiberto de Scialon, principe di Orange*, et paraissant être du seizième siècle, nous montre Philibert à cheval et en grand apparat de guerre. Il serait difficile de dire jusqu'à quel point elle est exacte. C'est elle qui a servi de modèle à la médaille de J.-B. Maire, frappée en 1841 par les soins de la Société d'émulation du Jura (3) et à la reproduction partielle que l'on voit dans l'*Annuaire* de ce département pour la même année, « d'après un tableau du 16e siècle » (4).

M. Pierrugues, je dois reconnaître que ses publications, notamment le *Francesco Ferruccio*, sont consciencieusement faites.

(1) « Egli crede peraltro d'aver avuto la fortuna di rinvenire in una collezione... » *Ibid.* C'est insuffisant comme indication, surtout du moment qu'il s'agit d'une pièce aussi importante.

(2) Voir plus haut, p. 75.

(3) Elle est décrite p. 16 et reproduite pl. XVII, n° 12, de la brochure de M. F. Mazerolle intitulée : *J.-B. Maire* (1787-1859). *Biographie et catalogue de son œuvre*.

(4) Pl. 12, à la fin, sans autre indication d'origine.



FAUX PORTRAIT DE PHILIBERT

(A superposer très exactement)

qui concerne la collection (1) dans laquelle il a ...
Il s'est mis en effet dans le cas d'être accusé ...
il l'a été déjà pour la réimpression du journal ...
car, outre ...
tion entre ...
une autre ...
dans de n...
et de l'aut...
lumière, l'...
coïncidenc...
substitutio...
moins par...
diminuer ...

Il faut a...
nentium pr...
vure anon...
prince ave...
une méda...
appuyée s...
nement q...
semble ...

Une ...
légende : ...
du seizièm...
rat de gu...
exacte. C'...
frappée e...
à la repro...
tement pour la même année, » d'après un tableau ...



M. Pierrugues, je dois r... *cego Ferruccio*, sont consciencieusement faites.

(1) « Egli crede peraltro d'aver avuto la fortuna di ... sione... » *Ibid.* C'est insuffisant comme indication, surtout ... s'agit d'une pièce aussi importante.

(2) Voir plus haut, p. 75.

(3) Elle est décrite p. 16 et reproduite pl. XVII, n° 12, ... M. F. Mazerolle intitulée : *J.-B. Maire* (1737-1820). *Biographie* ... *de son œuvre.*

(4) Pl. 12, à la fin, sans autre indication d'origine.


Le prinse dorange

Dans le *Teatro*, de Parrino (1), il est en buste, de trois quarts, avec moustache et barbiche, costume à la Henri III, l'ordre de la Toison d'or suspendu à un ruban. Au-dessous, sont les armoiries des Chalon seulement, *de gueules à la bande d'or*, quand il aurait dû y avoir aussi celles des Orange. Il n'est pas téméraire d'affirmer que ce portrait est de fantaisie. Il en est de même pour celui de Gigoux, gravé par Baron pour la *Franche-Comté ancienne et moderne*, de Rougebief (2). Nu-tête, les cheveux ras, imberbe, armé de toutes pièces, la fraise au cou, la dague au côté, il a le bras mi-tendu et, dans la main gauche, il tient le bâton du commandement.

Il me reste maintenant à parler d'un portrait au crayon conservé à l'Ermitage impérial de Saint-Pétersbourg et dont je dois une photographie à l'aimable obligeance de M. Alexandre Néoustroïeff, un des conservateurs de ce musée. C'est celui qui est en tête de ce volume. Avec les dessins du cabinet des estampes de Paris et de Chantilly, il mérite seul d'être pris en sérieuse considération. M. Néoustroïeff, se basant sur l'époque de l'inscription qui est au-dessous et sur l'orange figurée au côté gauche de la pelisse de fourrure du prince, incline à croire qu'il est authentique (3). En le comparant avec ceux-ci, on constatera dans les uns et dans l'autre d'incontestables traits de ressemblance, surtout dans le regard, dans la puissance du nez, dans la forme du menton, qui est caractéristique, et celle des lèvres également charnues. Seulement ils ont été exécutés à des dates différentes. Dans le portrait de l'Ermitage, Philibert est encore en pleine fleur de l'adolescence; il a les joues bien remplies; ceux de la Bibliothèque nationale nous le font voir amaigri, presque déjà vieilli par la souffrance, la maladie ou les fatigues de ses rudes campagnes; nous avons sans doute, d'une part, le jeune et brillant châtelain de Nozeroy, et très vraisemblablement, d'autre part, le prisonnier de Bourges, de Lusignan et de Lyon. L'absence de toute marque apparente de cicatrice au dessous de l'œil droit prouve que l'original ou les originaux sont antérieurs au 29 mai 1527, date à laquelle le prince

(1) T. I, pl. 10, entre les pages 122-123.
(2) Planche hors texte, entre les pages 422-423.
(3) M. Bouchot est aussi de cet avis.

fut grièvement blessé sous les murs du château Saint-Ange (1).

Enfin, je rappellerai pour mémoire que, dans la chapelle de l'hôpital de Mont-Saint-Jean, il y eut autrefois deux verrières faites par les soins de Philiberte de Luxembourg et sur l'une desquelles elle s'était fait représenter avec son mari Jean de Chalon, sa fille Claude et « le petit prince ». L'artiste « Jophehz » Sothin, verrier d'Autun, reçut pour son travail la somme de 15 francs (2). Ces verrières n'existent plus (3).

Il ne nous est non plus guère parvenu d'appréciations des auteurs contemporains sur le compte de Philibert. Les historiens florentins, qui avaient surtout qualité pour le juger, Varchi, Segni, Nardi, se sont abstenus. Parmi les Napolitains, Santoro rejette sur lui tout l'odieux des exécutions d'une dizaine de rebelles, qui eurent lieu aussi bien sur les ordres du Conseil tout entier qu'à sa propre instigation (4). Parrino rend hommage à sa grande valeur, à son courage et à son intelligence des affaires, mais il lui reproche d'avoir été cruel (5). Évidemment il a voulu, lui aussi, faire allu-

(1) Au portrait du musée de l'Ermitage il faudrait peut-être, selon M. Bouchot, en rattacher un, indéterminé, dont l'original est à Chantilly et qui a été reproduit au tome II, n° 264*, de la publication de lord Ronald Gower *Three hundred french portraits representing personages of the courts of Francis I, Henry II and Francis II, by Clouet*. Dans celui-ci, le personnage est à mi-corps, de trois quarts à gauche; il a la même pose et le même regard et une coiffure presque semblable, mais il est plus maigre, la bouche est plus large, les lèvres sont pincées et le bout du nez pointu. Au point de vue artistique, il est supérieur à tous les autres, mais l'attribution n'en est pas absolument certaine. Si ce portrait est bien celui de Philibert, il tiendrait le milieu entre celui du musée de l'Ermitage, d'une part, et ceux du musée Condé et de la Bibliothèque nationale, d'autre part.

(2) Voici l'extrait du compte qui s'y rapporte et qui m'a été communiqué par M. Couard, archiviste du département de Seine-et-Oise : « Audit recepveur la somme de quinze frans qu'il a paier (*sic*) a Jophefz (*sic*) Sothin, verrier demorent a Ostum pour avoir faictes les deux grandes verrieres dudit hospital toute remplye d'une Nostre Dame de Pitier (*sic*), saint Anthoine, mons^r et madame la comtesse, madame la princesse, et en l'autre saint Jehan Baptiste, saint Philibert, monseigneur le prince, madame la princesse, mons^r le petit prince et madamoiselle d'Arguel, par marchier fait avec ledit Jophefz, comme appert par la quittance de lyccy randue pour cecy, argent XV frans » (Archives départementales de Seine-et-Oise, fonds de Charny, compte de 1507, fol. 19).

(3) Communication de M. l'abbé Laureau, curé de Mont-Saint-Jean. — La chapelle romane de l'hôpital sert depuis longtemps de logement à une famille pauvre de la localité.

(4) P. 135

(5) T. I, p. 136.

sion à ces répressions qui, il faut le dire, continuèrent après son départ du royaume et furent une conséquence de l'état de guerre auquel seule mit fin la conclusion de la paix avec les Vénitiens. Mais un certain nombre d'actes de Philibert sont là pour faire justice de cette imputation : d'abord ses efforts, demeurés stériles, il est vrai, pour arrêter les horreurs du sac de Rome; sa conduite à l'égard des femmes de la Matrice, qu'il fit enfermer dans les églises afin de les soustraire aux fureurs de ses soldats victorieux (1); son dévouement pour ceux de ses hommes qu'il sauva, au péril de sa vie, dans les défilés des Apennins (2); ses touchants appels à la pitié de l'empereur en faveur de ses Espagnols mutinés, puis repentants (3); le sentiment de commisération qui lui faisait donner sur sa cassette 20 écus à Villeneuve, un ennemi prisonnier et blessé, etc. (4).

Paul Jove, qui l'avait connu, disait de lui qu'il avait un courage de léopard, uni à la générosité française et à la finesse espagnole (5).

Plus tard, Brantôme, d'après des renseignements puisés aux meilleures sources, a fait de Philibert, dans maints endroits de ses *Vies des hommes illustres*, le plus bel éloge de ses vertus militaires et de ses qualités morales. Le premier, il a eu le courage ou le bon sens de le disculper de l'accusation imméritée de trahison portée contre lui pour avoir servi Charles-Quint. Si Brantôme a ignoré que c'était non seulement son droit, mais encore son devoir, comme sujet de l'empereur, il n'hésite pas à déclarer que c'est François Ier qui, par sa maladresse, — non pas à la suite du prétendu affront qu'il lui aurait fait à Fontainebleau, mais par l'injuste confiscation de la principauté d'Orange, — le jeta dans les bras de son adversaire, lequel « bien gasté fust il esté s'il l'eust reffusé ». De son aveu, le roi reconnut plus tard sa faute. Pour

(1) Voir plus haut, p. 257.
(2) *Id.*, p. 259.
(3) *Id.*, p. 384 et 409.
(4) *Id.*, p. 180, note 2.
(5) *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, l. VI, p. 194-195 : « ... gallica alacritate belli cupidus... strenuus et acer bellator... » — *Al.* « Aveva questo principe un core de lion pardo; era liberale alla francese et alguanto astuto alla espagnuolo... » (Teste Pierrugues, dans Roseo, p. 324.)

le célèbre écrivain, Philibert était un « gallant homme (1) »... « c'estoit le prince du monde le plus liberal et affable et, pour ce, fort aymé d'un chascun (2). »

Au point de vue des armes, il professe pour lui une véritable admiration. Sous sa plume, les épithètes de vaillant, de brave et de très brave reviennent à chaque instant. A propos de sa retraite de Troia, il le proclame le « non pair de la Flandres (3) de ce temps la »; il vante ses « beaux debvoirs de guerre avecques une fort petite armee » (4). A Florence, à Rome et à Naples, il avait entendu dire à de vieux capitaines, soldats et habitants que, dans toutes les batailles auxquelles le prince avait pris part, il avait « tous jours très bien faict »; dans les sièges comme dans les combats, son courage égalait son coup d'œil et son habileté; « il estoit si ardant a parvenir à l'estat et perfection d'un grand capitaine qu'il ne s'estonnoit nullement a tous hazardz, non plus que le moindre soldat des siens » (5); il ne reculait pas devant le danger, ainsi qu'il le montra à Gavinana, quand il lui eût été facile de demeurer en son camp, de se contenter de diriger les opérations et d'en confier le commandement à Maramaldo, par exemple (6); bref, Brantôme conclut que si la mort n'avait pas frappé prématurément le prince, il « eust esté un des parfaicts capitaines du monde » (7). On ne saurait mieux dire.

Ses éminents services lui avaient surtout valu des honneurs : les titres de vice-roi de Naples, de duc de Gravina, de prince de Melfi, de lieutenant général de l'empereur en Italie, etc. D'importants avantages pécuniaires semblaient attachés à ces fonctions et à ces qualités. Comme capitaine général de l'armée, il devait recevoir 6,000 ducats par an; comme vice-roi, 10,000; comme capitaine de cent lances, 1,000; comme duc de Gravina et prince de Melfi, dignités qui lui avaient été conférées *in extremis*, 20,000; en récompense de sa victoire contre les Français à Aversa, il avait eu

(1) T. I, p. 240.
(2) *Ibid.*, p. 243.
(3) Ici Brantôme fait de Philibert un Flamand, ailleurs (t. I, p. 244), un Bourguignon.
(4) T. VII, p. 272.
(5) T. I, p. 243.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*, p. 242.

ou devait avoir 8,800 ducats, une part sur la gratification de 15,400 ducats accordée tant à lui qu'aux officiers et aux soldats blessés à la suite de la rébellion de Matera et de Gravina. En résumé, au moment de sa mort, ses traitements, ses revenus et les avances qu'il avait faites pour le payement des troupes atteignaient, depuis le 12 janvier 1527, la somme énorme de 130,244 ducats, sur laquelle il lui en était redû 63,768 (1). Si à cela on ajoute les 48,900 livres que François I[er] s'était bien gardé de lui payer, sous prétexte de trahison, et la perte de ses biens en France, on verra ce que lui coûta, outre la liberté et la vie, son dévouement à la cause de l'empereur. Il est bon d'insister là-dessus, afin de montrer les profits qu'il retira de la guerre et combien peu fut pour lui lucratif le métier de « chef de brigands ».

J'ai prouvé ailleurs que non seulement Philibert n'eut pas sa part des dépouilles de Rome en 1527, mais que c'est grâce à lui qu'une partie des richesses des archives et de la bibliothèque du Vatican ont été sauvées, ce qui suffirait à lui mériter à jamais la reconnaissance du monde savant.

Désintéressé pour lui, il se faisait pressant jusqu'aux dernières limites dès qu'il s'agissait de ses capitaines et de ses soldats. Ses lettres témoignent de sa rare sollicitude pour eux. Mieux que Charles-Quint et que Clément VII, il avait compris que, pour obtenir de tous le maximum d'efforts nécessaire en des guerres entreprises dans des conditions aussi défavorables que possible, il fallait assurer le sort matériel des uns et encourager les autres par l'appât des récompenses. C'est parce qu'il ne fut pas suffisamment tenu compte de ses incessantes remontrances, c'est aussi parce que des engagements d'honneur furent violés, que les actes regrettables qui ont contribué à jeter le discrédit sur le nom de Philibert se produisirent. On ne l'en considérera plus maintenant, je l'espère, comme l'auteur responsable ; on reconnaîtra peut-être même qu'en se portant, aux moments critiques, garant pour le pape et pour l'empereur, en parant par des emprunts aux difficultés immédiates, il a su prévenir d'autres excès.

Il était « fort aymé d'un chascun », a dit Brantôme. C'est vrai.

(1) Archives du Doubs, E 1301 et 1309.

sauf pour du Guast, qui le jalousait, mais dont il ne se plaignait pas cependant, ainsi qu'il eût pu le faire, ce qui est l'indice d'une singulière bonté. Ses capitaines et son entourage avaient en lui moins un chef qu'un protecteur dévoué et un ami sincère. Il ne négligeait aucune occasion de les recommander à la bienveillance de Charles-Quint; il les associait volontiers à ses fêtes et à ses distractions. Tamis, Hess, Chantrans, Dinteville et Montbardon partageaient ses jeux. Généreux, il savait à propos ouvrir largement la main, soit pour gratifier ceux de ses soldats qui avaient fait quelque action d'éclat, soit pour consoler les blessés (1). Ce sont les principales causes de l'ascendant moral qu'il exerçait sur ses troupes; cela explique pourquoi il a été un véritable entraîneur d'hommes, pourquoi, avec des forces relativement minimes et des ressources restreintes, il est arrivé à faire d'aussi grandes choses.

Il n'était pas moins habile à traiter les affaires qu'à manier l'épée. Si on ne le jugeait que d'après la plupart de ses lettres, on se tromperait tout à fait sur son compte; on le prendrait uniquement pour un homme de guerre, d'une culture intellectuelle au-dessous de la moyenne. Mais, parmi ces lettres mêmes, il y en a qui dénotent un remarquable bon sens. Ses instructions, presque toutes de sa main, révèlent un esprit délié et très fin; elles n'auraient pas été désavouées par bien des diplomates de son temps. L'empereur l'avait deviné ainsi et lui avait confié les négociations les plus délicates; toujours il s'en était tiré avec un talent qui lui avait valu les félicitations et les remerciements du souverain. La défection d'André Doria et le traité de Barcelone furent en partie son œuvre. Seulement il ne cherchait pas à exceller dans l'art, si difficile pour quelques-uns, de dissimuler sa pensée; il l'exprimait à Charles-Quint avec une franchise respectueuse, mais absolue: tel Sully avec Henri IV. Il jugeait que la droiture est la meilleure des politiques.

Cette droiture, il l'a poussée au suprême degré. Souvent, à n'en pas douter, elle ne dut pas être du goût du puissant empereur, devant qui tous s'inclinaient, mais il ne faut pas oublier que des

(1) Le 14 avril 1527, récompense « à un homme qui est entré le premier dans un chasteau que Monsr print d'assaut. — 50 escus pour distribuer par ordre de Monsr aux chevaux-légers ». Journal, dans Clerc, p. 63, etc.

liens étroits de parenté les unissaient, Philibert et lui; qu'ils étaient presque du même âge et qu'ils avaient vécu assez longtemps ensemble. En outre, le prince lui parlait avec l'autorité que lui donnaient les services rendus et un dévouement sans bornes. A ce point de vue, ses lettres sont admirables. Aussi sa conscience se révoltait-elle devant les menées tortueuses dont il était le témoin et presque le complice involontaire. S'il n'eût dépendu que de lui, la guerre contre les Florentins, qu'il considérait comme profondément injuste, n'eût pas eu lieu; il la conduisit avec une répugnance non déguisée. Tant qu'il resta des soldats de l'empereur à commander, il marcha; il paya de sa vie l'accomplissement du devoir. Il eut du moins en mourant la satisfaction d'avoir laissé les destinées de l'armée entre les mains de celui de ses capitaines qu'avec Jean d'Urbina il appréciait le plus, parce qu'il était le plus brave et le plus intègre, Fernand de Gonzague.

Les traîtres, il s'en servait, mais il les méprisait; il estimait certainement plus Ferrucci, son adversaire, que Malatesta, Morone, même Doria, ou certains agents florentins du pape attachés aux troupes.

Au cours de cette biographie, nous avons vu défiler bien des personnages. Nous les avons présentés, d'un côté comme de l'autre, tels que leurs actes nous les montrent, sans aucun préjugé, en toute impartialité. Parmi ceux que leur rôle a mis en évidence, il y en a qui nous sont apparus comme de tristes caractères; d'autres auront singulièrement perdu de leur prestige, tandis que des obscurs ou des oubliés auront gagné à être connus. Dans cette infernale chevauchée qui a duré quatre ans, Philibert a eu des égaux pour le courage, l'abnégation et le dévouement, mais aucun n'a fait preuve d'aptitudes aussi variées et aussi étendues. Ce n'est pas seulement comme homme de guerre, c'est encore comme négociateur que, selon l'heureuse expression de Brantôme, il à été « non pair ». Le plus éloquent panégyrique qui puisse être fait de lui est dans le diplôme de Charles-Quint lui conférant la dignité de duc de Gravina et de prince de Melfi. Il retrace en quelques lignes et toujours avec la note juste sa trop courte, mais si brillante carrière, depuis la prise de Tournai jusqu'au siège de Florence; il rappelle sa vaillance juvénile unie à une remarquable prudence,

son activité, son endurance, sa bonne humeur, son habileté à se tirer d'affaire dans les circonstances les plus difficiles, son mépris de la mort, son sang-froid lors des mutineries de ses troupes, les blessures qu'il a reçues, ses victoires : Rome, Naples, Aversa. « Nous manquerions, dit-il, à tous nos devoirs de souverain et d'empereur si nous ne récompensions, ainsi qu'ils le méritent, de pareils services (1). »

C'est aussi, hélas ! la condamnation de la politique de François Ier. La perte de l'Italie et celle de sa suprématie sur l'Europe fut en partie la conséquence de l'inique confiscation de la principauté d'Orange.

(1) Pièces justificatives, n° 342 ; MELGUA, fol. c v°-c 5.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII



	DATE DUE		

